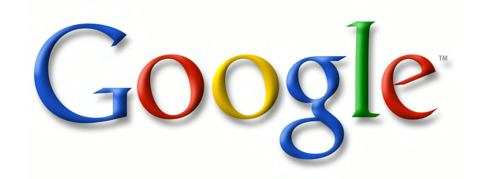
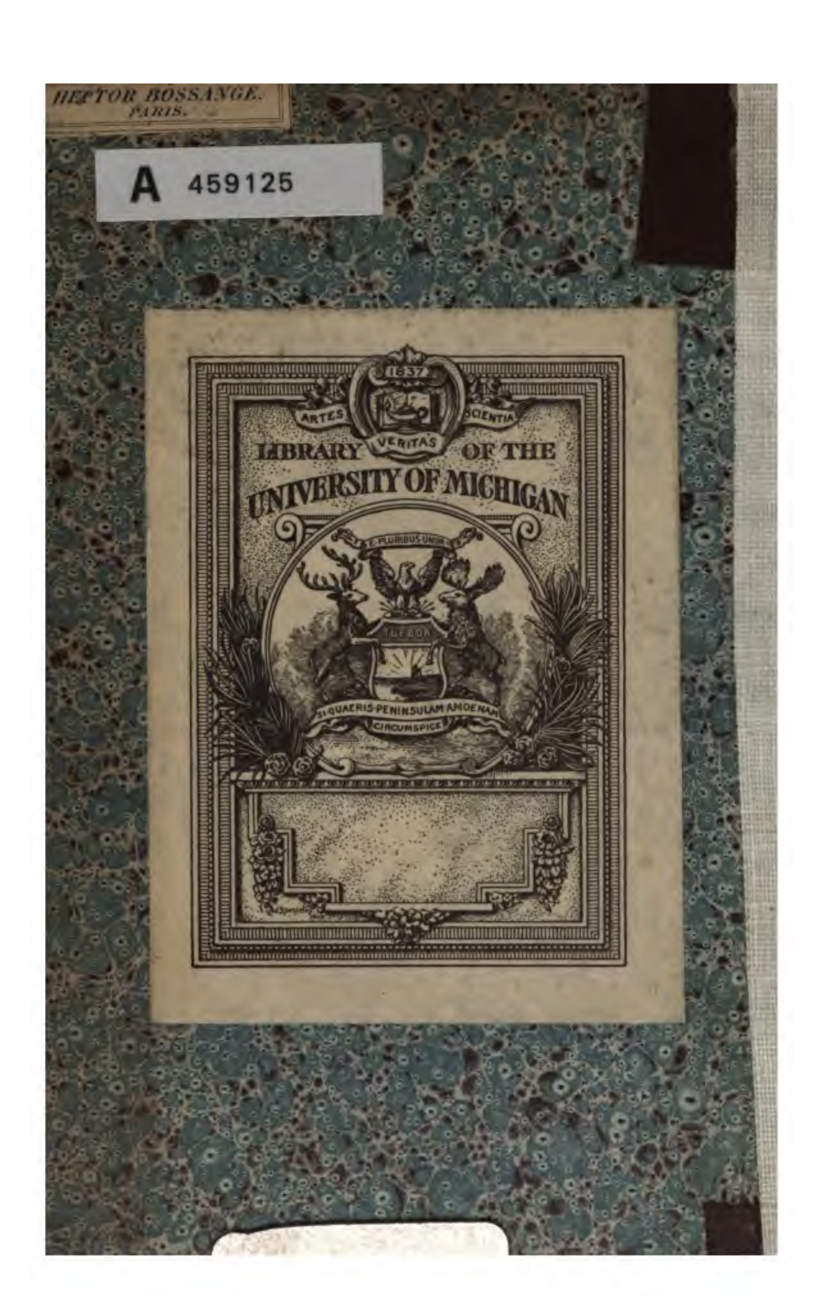





HECTOR BOSSANGE.
PARIS.
A 459125
1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





MÉDITATIONS

SUR L'ÉVANGILE

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, 9

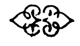
MÉDITATIONS

SUR L'ÉVANGILE

Jacques Bénigne

PAR BOSSUET

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
17, RUE DE LILLE

1845



MÉDITATIONS

SUR L'ÉVANGILE.

SERMON

DE NOTRE SEIGNEUR SUR LA MONTAGNE.

(Matth. chap. v. vi. vii.)

Ier JOUR. Abrégé du sermon. La félicité éternelle proposée sous divers noms dans les huit béatitudes. (Matth. v. 1. 12.)

Tout le but de l'homme est d'être heureux. Jésus-Christ n'est venu que pour nous en donner le moyen. Mettre le bonheur où il faut, c'est la source de tout bien ; et la source de tout mal, est de le mettre où il ne faut pas. Disons donc : Je veux être heureux. Voyons comment : voyons la fin où consiste le bonheur ; voyons les moyens d'y parvenir.

La fin est à chacune des huit béatitudes ; car c'est partout la félicité éternelle sous divers noms. A la première béatitude, comme royaume. A la seconde, comme la terre promise. A la troisième, comme la véritable et parfaite consolation. A la quatrième, comme le rassasiement de tous nos desirs. A la cinquième, comme la dernière miséricorde qui ôtera tous les maux et donnera tous les biens. A la sixième, sous son propre nom, qui est la vue de Dieu. A la septième, comme la perfection de notre adoption. A la huitième, encore une fois, comme le royaume des cieux. Voilà donc la fin partout ; mais comme il y a plusieurs moyens, chaque béatitude en propose un, et tous ensemble rendent l'homme heureux.

Si le sermon sur la montagne est l'abrégé de toute la doc-

trine chrétienne, les huit béatitudes sont l'abrégé de tout le sermon sur la montagne.

Si Jésus-Christ nous apprend que notre justice doit surpasser celle des scribes et des pharisiens, cela est compris dans cette parole : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif » de la justice ». Car, s'ils la desirent comme leur véritable nourriture, s'ils en sont véritablement affamés, avec quelle abondance la recevront-ils, puisqu'elle se présente de tous côtés pour nous remplir? Alors aussi nous garderons jusqu'aux moindres des préceptes, comme des hommes affamés qui ne laissent rien, et pas même, pour ainsi parler, une miette de leur pain.

Si l'on vous recommande de ne pas maltraiter votre prochain de parole, c'est un effet de la douceur et de cet esprit pacifique à qui est promis le royaume et la qualité d'enfant de Dieu.

Vous ne regarderez pas une femme avec un mauvais desir : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur » : et vous l'aurez parfaitement pur, lorsque vous l'aurez purifié de tous les desirs sensuels.

Ceux-là sont heureux qui passent leur vie plutôt dans le deuil et dans une tristesse salutaire que dans les plaisirs qui les enivrent.

« Ne jurez point; dites : Cela est, cela n'est pas ». C'est encore un effet de la douceur : qui est doux est humble : il n'est point trop attaché à son sens, ce qui rend l'homme trop affirmatif : il dit simplement ce qu'il pense, en esprit de sincérité et de douceur.

On pardonne aisément toutes les injures, si l'on est rempli de cet esprit de miséricorde, qui nous attire une miséricorde bien plus abondante.

On ne résiste pas à la violence, on se laisse même engager à plus qu'on n'a promis, parce qu'on est doux et pacifique.

On aime ses amis et ses ennemis, non-seulement à cause qu'on est doux, miséricordieux, pacifique; mais encore parce qu'on est affamé de la justice, et qu'on la veut faire abonder en soi-même plus qu'elle n'est dans les pharisiens et dans les gentils.

Cette faim qu'on a pour la justice, fait aussi qu'on la veut avoir pour le besoin, et non pour l'ostentation.

On aime le jeûne quand on trouve sa prière pour nourriture, dans la vérité et dans la justice.

Par le jeûne, on a le cœur pur et on se purifie des desirs des sens.

On a le cœur pur, quand on réserve aux yeux de Dieu ce qu'on fait de bien; qu'on se contente d'être vu de lui, et qu'on ne fait pas servir la vertu comme d'un fard pour tromper le monde et s'attirer les regards et l'amour de la créature.

Quand on a le cœur pur, on a l'œil lumineux et l'intention droite.

On évite l'avarice et la recherche des biens, quand on est vraiment pauvre d'esprit.

On ne juge pas quand on est doux et pacifique, parce que cette douceur bannit l'orgueil.

La pureté du cœur fait que l'on se rend digne de l'Eucharistie, et qu'on ne prend pas comme un chien ce pain céleste.

On prie, on demande, on frappe, quand on a faim et soif de la justice : on demande à Dieu les vrais biens, et on les attend de lui, quand on n'aspire qu'à son royaume et à la terre des vivants.

On entre volontiers par la porte étroite, quand on s'estime heureux dans la pauvreté, dans les pleurs, dans les afflictions qu'on souffre pour la justice.

Quand on a faim de la justice, on ne se contente pas de dire de bouche : « Seigneur, Seigneur », et on se nourrit au dedans de sa vérité.

Alors on bâtit sur le roc, et on trouve le solide pour affermir dessus tout son édifice.

Les béatitudes sont donc l'abrégé de tout le sermon; mais un abrégé agréable, parce que la récompense est jointe au précepte; le royaume des cieux, sous plusieurs noms admirables à la justice; la félicité à la pratique.

IIe JOUR. Première béatitude : Être pauvre d'esprit (Matth. v. 3.)

Pour venir au détail, Jésus-Christ commence en cette sorte : « Bienheureux sont les pauvres d'esprit », c'est-à-dire non-seulement ces pauvres volontaires, qui ont

tout quitté pour le suivre, et à qui il a promis le centuple dans cette vie, et dans la vie future la vie éternelle; mais encore tous ceux qui ont l'esprit détaché des biens de la terre ; ceux qui sont effectivement dans la pauvreté sans murmure et sans impatience ; qui n'ont pas l'esprit des richesses, le faste, l'orgueil, l'injustice, l'avidité insatiable de tout tirer à soi. La félicité éternelle leur appartient sous le titre majestueux de royaume. Parce que le mal de la pauvreté sur la terre, c'est de rendre méprisable, foible, impuissant, la félicité leur est donnée comme un remède à cette bassesse, sous le titre le plus auguste, qui est celui de royaume.

A ce mot : Bienheureux, le cœur se dilate et se remplit de joie. Il se resserre à celui de la pauvreté; mais il se dilate de nouveau à celui de royaume, et de royaume des cieux. Car, que ne voudroit-on pas souffrir pour un royaume, et encore pour un royaume dans le ciel ; un royaume avec Dieu, et inséparable du sien, éternel, spirituel, abondant en tout, d'où tout malheur est banni?

O Seigneur, je vous donne tout : j'abandonne tout pour avoir part à ce royaume ! puis-je être assez dépouillé de tout pour une telle espérance ! Je me dépouille de cœur et en esprit : et quand il vous plaira de me dépouiller en effet, je m'y soumets.

C'est à quoi sont obligés tous les chrétiens. Mais l'humble religieuse se réjouit d'être actuellement dessaisie, dépouillée, morte aux biens du monde, incapable de les posséder. Heureux dépouillement, qui donne Dieu !

IIIe Jour. Seconde béatitude : Etre doux. (Matth. v. 4.)

«Bienheureux ceux qui sont doux. Apprenez de moi que » je suis doux [1] ». Sans aigreur, sans enflure, sans dédain, sans prendre avantage sur personne, sans insulter aux malheureux, sans même choquer le superbe ; mais tâchant de le gagner par douceur : doux même à ceux qui sont aigres, n'opposant point l'humeur à l'humeur, la violence à la vio-

[1] Math. xi. 29.

lence; mais corrigeant les excès d'autrui par des paroles vraiment douces.

Il y a de feintes douceurs, des douceurs dédaigneuses, pleines d'une fierté cachée : ostentation et affectation de douceur, plus désobligeante, plus insultante que l'aigreur déclarée.

Mais considérons la douceur de Jésus-Christ, dont le Saint-Esprit parle ainsi dans Isaïe : Mon fils, « mon serviteur que » j'ai élu, mon bien-aimé où j'ai mis ma complaisance : je » mettrai en lui mon esprit, et il annoncera la justice aux » nations. Il ne sera point contentieux : il ne criera point, et » on n'entendra point sa voix dans les places publiques; il ne » brisera pas le roseau cassé, et n'éteindra pas la mèche » qui fume encore [1] ». C'est ce qu'Isaïe en a vu en esprit ; c'est ce que saint Matthieu a trouvé si beau, si remarquable, si digne de Jésus-Christ, qu'il prend soin de le révéler [2].

Il est doux envers les plus foibles : quoiqu'un roseau déjà foible soit rendu encore plus foible en le brisant, loin de prendre aucun avantage sur cette foiblesse, il se détournera pour ne pas appuyer le pied dessus. Faites-en autant à votre prochain infirme. Loin de chercher l'occasion de lui nuire, prenez garde que par mégarde et comme en passant, vous ne marchiez sur lui et n'acheviez de le rompre. Mais quel est ce prochain infirme, si ce n'est le prochain en colère et le prochain qui s'emporte ? Il est brisé par sa propre colère, et ce foible roseau s'est cassé en frappant; n'achevez pas de le rompre en le foulant encore aux pieds. C'est encore ce que veut dire « la mèche fumante ». Elle brûle ; c'est la colère dans le cœur : elle fume; c'est quelque injure que le prochain irrité profère contre vous. Gardez-vous bien de l'éteindre avec violence. Écoutez ce que dit saint Paul [3] : « Ne vous vengez point, ne vous défendez point, mes » bien-aimés; mais donnez lieu à la colère ». Laissez-la fumer un peu, et s'éteindre comme toute seule. Si elle fume, c'est qu'elle s'éteint : ne l'éteignez pas avec force; mais laissez cette fumée s'exhaler et se perdre inutilement au milieu de l'air, sans vous blesser ni vous atteindre.

[1] Is. XLII. 1. 2. 3. — [2] Matth. XII. 18. 19. 20. [3] — Rom. XII. 19.

C'est ce que fait le Sauveur, lorsqu'il souffre tant d'injures sans s'aigrir. « Vous êtes possédé du malin esprit », lui dit-on. « Qui est-ce qui songe à vous faire mourir[1] » ? Et il répond sans s'émouvoir : « Je ne suis point possédé du malin esprit; » mais je rends honneur à mon Père, et vous me déshonorez[2] » . Et encore en un autre endroit, lorsqu'on lui fait le même reproche : « Vous vous fâchez contre moi, parce que » j'ai fait un miracle le jour du sabbat, pour guérir un homme[3] ». Vous le voyez, il n'éteint pas la mèche fumante ; mais il la laisse s'évaporer, pour voir si ces malheureux, lassés d'accabler d'injures un homme si humble et si doux, ne reviendront point en leur bon sens.

Telle a été en général la conduite du Fils de Dieu ; en particulier dans sa passion. « Quand on le maudit, il ne maudit » pas : quand on le frappe, il ne se plaint pas[4] ».

« Si j'ai mal parlé, dit-il à celui qui lui donnoit un soufflet[5], « faites-le moi connoître : si j'ai bien dit, pourquoi me frap- « pez-vous »? Il lui appartient de dire : « Apprenez de moi que « je suis doux[6] ». Il est comparé à un agneau, le plus doux des animaux, qui se laisse non-seulement « tondre » mais encore « mener à la boucherie sans se plaindre[7] ».

On est bien heureux dans sa douceur, et on possède la terre.» La terre sainte promise à Abraham est appelée « une terre » coulante de lait et de miel[8] ». Toute douceur y abonde ; c'est la figure du ciel et de l'Église. Ce qui rend l'esprit aigre, c'est qu'on répand sur les autres le venin et l'amertume qu'on a en soi-même. Lorsqu'on a l'esprit tranquille par la jouissance du vrai bien, et par la joie d'une bonne conscience ; comme on n'a rien d'amer en soi, on n'a que douceur pour les autres ; la vraie marque de l'innocence, ou conservée, ou recouvrée, c'est la douceur.

L'homme est si porté à l'aigreur, qu'il s'aigrit très-souvent contre ceux qui lui font du bien. Un malade, combien s'aigrit-il contre ceux qui le soulagent! Presque tout le monde est

[1] Joan. VII. 20. — [2] Joan. VIII. 49. — [3] Joan. VII. 23 — [4] I. Petr. II. 23. — [5] Joan. I. XVIII. 23. — [6] Matth. XI. 29. — [7] Is. LIII. 7. [8] Exod. III. 8. et ailleurs.

malade de cette maladie-là : c'est pourquoi on s'aigrit contre ceux qui nous conseillent pour notre bien, et encore plus contre ceux qui le font avec autorité, que contre les autres. Ce fonds d'orgueil qu'on porte en soi en est la cause. « Bien- » heureux » donc « ceux qui sont doux, ils possèderont la terre » où abonde toute douceur, parce que la joie y est parfaite.

IVe JOUR. Troisième béatitude : Etre dans les pleurs. (Matth. v. 5.)

« Bienheureux ceux qui pleurent[1] » ; soit qu'ils pleurent leurs misères, soit qu'ils pleurent leurs péchés, ils sont heureux, et ils recevront la consolation véritable, qui est celle de l'autre vie, où toute affliction cesse, où toutes les larmes sont essuyées[2] ».

Abraham disoit au mauvais riche[3] : « Tu as reçu tes biens » en ce monde, et Lazare a reçu ses maux : c'est pourquoi » il est consolé, et tu es dans les tourments ». Il est heureux, car il a souffert avec patience : son état péninible le forçoit souvent à pleurer des maux extrêmes, et il n'avoit point de consolation du côté des hommes : le riche impitoyable ne daignoit pas le regarder. Mais parce qu'il a souffert avec patience, il est consolé ; Dieu l'a reçu dans le lieu où il n'y a point de douleur et de peine.

« Le monde se réjouira et vous serez affligés : mais votre » tristesse sera changée en joie[4] ». C'est la promesse du Sauveur à ses disciples. La tristesse et la joie viennent tour à tour : qui s'est réjoui sera affligé ; qui s'est affligé sera réjoui : « Bienheureux » donc « ceux qui pleurent, car ils seront consolés ».

Mais parmi tous ceux qui pleurent, il n'y en a point qui soient plus tôt consolés que ceux qui pleurent leurs péchés. Partout ailleurs la douleur, loin d'être un remède au mal, est un autre mal qui l'augmente. Le péché est le seul mal qu'on

[1] Matth. v. 5. — [2] Apoc. XXI. 4. — [3] Luc. XVI. 25. — [4] Joan. XVI. 20.

guérit en le pleurant. Pleurons sans fin, pécheurs, tous tant que nous sommes : que nos yeux soient changés en sources intarissables, dont le cours perpétuel creuse nos joues, comme parle le Psalmiste. La rémission des péchés est le fruit de ces pieuses larmes. Ah! mille et mille fois heureux ceux qui pleurent leurs péchés, car ils seront consolés.

Mais ceux qui pleurent d'amour et de tendresse, qu'en dirons-nous? Heureux, mille fois heureux! Leur cœur se fond en eux-mêmes, comme parle l'Ecriture, et semble vouloir s'écouler par leurs yeux. Qui me dira la cause de ces larmes? qui me la dira? Ceux qui les ont expérimentées, souvent ne la peuvent dire, ni expliquer ce qui les touche. C'est tantôt la bonté d'un père, c'est tantôt la condescendance d'un roi : c'est tantôt l'absence d'un époux : tantôt l'obscurité qu'il laisse dans l'âme lorsqu'il s'éloigne et tantôt sa tendre voix lorsqu'il se rapproche,et qu'il appelle sa fidèle épouse : mais le plus souvent, c'est je ne sais quoi qu'on ne peut dire.

Ve Jour. Quatrième béatitude : Avoir faim et soif de la justice (Mat. v. 6.)

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car » ils seront rassasiés. » Faim et soif, c'est une ardeur vive, un desir avide et pressant, qui vient d'un besoin extrême.

« Cherchez le royaume de Dieu et sa justice[1] ». La justice règne dans les cieux : elle doit aussi régner dans l'Église, qui est souvent appelée le royaume des cieux. Elle règne lorsqu'on rend à Dieu ce qu'on lui doit : car alors on rend aussi pour l'amour de Dieu tout ce qu'on doit à la créature qu'on regarde en lui. On se rend ce qu'on se doit à soi-même : car on s'est donné tout le bien dont on est capable, quand on s'est rempli de Dieu. Alors on a accompli toute justice, comme Jésus-Christ disoit à saint Jean. L'âme alors n'a plus de faim, n'a plus de soif : elle a sa véritable nourriture. « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père, » disoit le Sauveur[2], « et d'accomplir son œuvre ». C'est aussi là ce que le Sauveur appelle toute justice, d'accomplir en tout la volonté toute juste du Père céleste, et d'en faire en tout la

[1] Matth. vi. 33. — [2] Joan. iv. 34.

règle de la nôtre. Mais quand nous faisons la volonté de Dieu, il fait la nôtre. Le Psalmiste a chanté : « Il fera la volonté » de ceux qui le craignent »[1], et ainsi il rassasiera tous leurs desirs. Bienheureux ceux qui desirent la justice avec le même empressement qu'on desire manger et boire, lorsqu'on est travaillé de la faim et de la soif; car alors on sera rassasié. De quoi sera-t-on rassasié, si ce n'est de la justice? On le sera dès cette vie : car le juste se rendra plus juste et le saint se rendra pus saint pour contenter son avidité. Mais le parfait rassasiement sera dans le ciel, où la justice éternelle nous sera donnée avec la plénitude de l'amour de Dieu. « Je serai rassasié, » disoit le Psalmiste[2] « lorsque votre gloire m'apparoîtra ».

Doit-on toujours avoir soif de la justice? puisque le Sauveur a dit à la Samaritaine[3] : « Celui qui boit de cette » eau, c'est-à-dire des plaisirs du monde, a encore soif; » mais celui qui boira de l'eau dont je lui donnerai, n'aura » jamais soif; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui » une fontaine jaillissante pour la vie éternelle. » Il n'aura donc point de soif? Il n'en aura point en effet; parce qu'il ne desirera plus d'autre plaisir, d'autre joie, d'autre bien, que celui qu'il goûte en Jésus-Christ. Il aura pourtant toujours soif; car il ne cessera point de desirer ce bien suprême, et voudra le posséder de plus en plus. Le voilà donc qui a toujours soif : mais toujours aussi il se désaltère, parce qu'il a en lui la fontaine éternellement jaillissante. Il n'aura point cette soif fatigante et insatiable de ceux qui cherchent les plaisirs des sens. Il aura toujours soif de la justice; mais la bouche toujours attachée à la source qu'il a en lui-même, sa soif ne le fatiguera, ni ne l'affoiblira jamais. « Celui » qui croit en moi, » dit le Fils de Dieu[4], « des fleu» ves d'eau vive couleront éternellement de ses entrailles : » qu'il vienne donc et qu'il boive ». Venez, âmes saintes, venez à Jésus : desirez, buvez, engloutissez : ne craignez point que cette eau céleste vous manque : la fontaine est au dessus

[1] Ps. CXLIV. 19. — [2] Ps. XVI. 15. — [3] Joan. IV. 13. 14. — [4] Joan. VII. 37. 38.

de votre soif : son abondance est plus grande que votre besoin : *Fons vincit sitientem,* disoit saint Augustin.

VI[e] Jour. Cinquième béatitude : Etre miséricordieux. (Matth. v. 7.)

« Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront » miséricorde [1] ». Le plus bel effet de la charité, c'est d'être touché des maux d'autrui. « Il est plus heureux » de donner que de recevoir », disoit Jésus-Christ [2] ». Cette parole n'avoit pas été rapportée par les évangélistes ; mais Dieu a voulu donner à saint Paul la gloire de la recueillir : « Souvenez-vous, » dit cet apôtre[3], « de cette parole du » Seigneur Jésus : Il est plus heureux de donner que de re- » cevoir ». Bienheureux donc ceux qui donnent et qui aiment mieux donner que recevoir. Bienheureux, encore un coup, celui qui appelle à son festin, non pas les riches qui peuvent lui rendre le festin qu'il leur aura fait, mais les pauvres, les estropiés, les boiteux et les aveugles. « Alors, » dit le Sauveur[4], » vous serez heureux, car ils n'ont rien à vous rendre : et il » vous sera rendu à la résurrection des justes. » Bienheureux donc les miséricordieux, qui donnent sans espérance de rien recevoir de ceux sur qui ils exercent la miséricorde, car ils obtiendront de Dieu une miséricorde infinie.

Ainsi, ceux qui sont inflexibles, insensibles, sans tendresse, sans pitié, sont dignes de trouver sur eux un ciel d'airain, qui n'ait ni pluie ni rosée. Au contraire, ceux qui sont tendres à la misère d'autrui auront part aux grâces de Dieu et à sa miséricorde ; il leur « sera pardonné comme ils auront par- » donné aux autres ; il leur sera donné comme ils auront » donné aux autres ; ils recevront selon la mesure dont ils se » seront servis envers leurs frères [5] ». C'est Jésus-Christ qui le dit ; et autant qu'ils auront eu de compassion, autant Dieu en aura-t-il pour eux-mêmes.

Il faut exercer la miséricorde envers tous ceux qu'on voit

[1] Matth. v. 7. — [2] Act. xx. 35. — [3] Ib. — [4] Luc. xiv. 12. 13. 14. — [5] Luc. 6. 37. 38.

souffrir : envers les malades, envers les affligés : adoucir leurs maux par des paroles de consolation et par de sages conseils, si on ne peut autrement; leur aider à les porter; les partager avec eux autant qu'on peut.

C'est le plus beau de tous les sacrifices : « J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice [1] », comme il l'a dit lui-même

VII[e] JOUR. Sixième béatitude : Avoir le cœur pur. (Matth. v. 8.)

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur. » Qui pourroit dire la beauté d'un cœur pur? Une glace parfaitement nette, un or parfaitement affiné, un diamant sans aucune tache, une fontaine parfaitement claire, n'égalent pas la beauté et la netteté d'un cœur pur. Il faut en ôter toute ordure, et celles principalement qui viennent des plaisirs des sens, car une goutte de ces plaisirs trouble cette belle fontaine. Qu'elle est belle, qu'elle est ravissante cette fontaine incorruptible d'un cœur pur! Dieu se plaît à s'y voir lui-même comme dans un beau miroir; il s'y imprime lui-même dans toute sa beauté. Ce beau miroir devient un soleil par les rayons qui le pénètrent : il est tout resplendissant. La pureté de Dieu se joint à la nôtre qu'il a lui-même opérée en nous et nos regards épurés le verront briller en nous-mêmes et y luire d'une éternelle lumière. « Bienheureux donc ceux qui ont le » cœur pur, car il verront Dieu[2] ».

Aimons la chasteté plus que toutes les autres vertus : c'est elle qui rend le cœur pur.

A chaque objet qui nous touche, craignons toujours, en l'aimant, de ternir la pureté de notre cœur ou de l'enfoncer davantage dans l'ordure d'où il falloit le retirer.

« Bienheureux le cœur pur, il verra Dieu. Il ne faut que ces deux mots pour nourrir l'âme tout un jour. Il verra Dieu : il verra toute beauté, toute bonté, toute perfection, le bien, source de tout bien, tout bien uni comme il disoit à Moïse : « Je te montrerai tout le bien[3] » lorsqu'il se montra lui-même. Voir un objet si parfait et l'aimer,

[1] Matth. IX. 13. — [2] *Ib.* v. 8 — [3] Ex. XXXIII. 19.

c'est la même chose. Il verra donc, et il aimera, mais s'il aime, il sera aimé : il chantera les louanges de Dieu, qu'il verra et qu'il aimera sans fin. Il sera rassasié de l'abondance de sa maison, et enivré du torrent de ses délices. Heureuse créature ! mais pour cela il faut avoir le cœur pur. Bienheureux donc celui qui a le cœur pur. Que celui qui est pur ne cesse de se purifier davantage. Que celui qui n'est pas pur, se tire de l'ordure où il croupit : qu'il lave la saleté qui le déshonore et le défigure.

VIII[e] JOUR. Septième béatitude : Etre pacifique (Matth. v. 9.)

« Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés en» fants de Dieu [1] ». Dieu est appelé « le Dieu de paix[2] ». « Il fait habiter dans sa maison ceux qui sont de même es» prit et de même cœur : » *Inhabitare facit unius moris* (*unanimes*) *in domo*, dit le Psalmiste [3]. Sa bonté concilie tout. Il a composé cet univers des natures et des qualités les plus discordantes; il fait concourir ensemble la nuit et le jour, l'hiver et l'été, le froid et le chaud, et ainsi du reste, pour la bonne constitution de l'univers, et pour la conservation du genre humain. Il reçoit ses ennemis en sa paix; et « il » faut », dit Jésus-Christ [4], qu'à son exemple « vous aimiez » vos ennemis, et que vous fassiez du bien à ceux qui vous » haïssent ». Il faut « que vous priiez pour ceux qui vous » persécutent, afin que vous soyiez les enfants de votre père » céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les » mauvais, et qui pleut sur les justes et sur les injustes, » comme nous verrons dans la suite. « Bienheureux » donc « les pacifiques » : ceux qui aiment la paix, et qui la procurent : « Ils seront appelés enfants de Dieu », parce qu'ils porteront le caractère d'un si bon père.

Le soleil n'en est pas plus nébuleux dans les pays où Dieu n'est pas connu, la pluie n'en arrose pas moins abondamment les champs et les pâturages, et n'y est pas moins ra-

[1] Matth. v. 9. — [2] I. Cor. XIV. 33, — [3] Ps. LXVII. 7. — [4] Matth. v. 44. 45.

fraîchissante ni moins féconde. Ainsi, comme disoit saint Paul, « Dieu ne se laisse point sans témoignage [1] ». Le soleil, quand il se lève, nous avertit de son immense bonté, puisqu'il ne se lève pas plus tard, ni avec des couleurs moins vives pour les ennemis de Dieu que pour ses amis. Adorez donc, quand il se lève, la bonté de Dieu qui pardonne, et ne témoignez pas à votre frère un visage chagrin, pendant que le ciel, et Dieu même, si l'on peut parler de la sorte, lui en montre un si serein et si doux.

Jésus-Christ, le Fils unique du Père céleste, et le grand pacificateur, « qui a annoncé la paix à ceux qui étoient de » loin et à ceux qui étoient de près, faisant mourir en lui- » même toutes les iniquités [2], et pacifiant, par le sang qu'il » a répandu sur la croix, tout ce qui est dans le ciel et » dans la terre [3], » comme dit saint Paul.

A l'exemple du Fils unique, les enfants d'adoption doivent prendre le caractère de leur père, et se montrer vrais enfants de Dieu par l'amour de la paix.

Cette grâce d'être enfants de Dieu se consomme dans la vie future, selon ce que dit le Sauveur : « ils seront vrais » enfants de Dieu, parce qu'il seront des enfants » nouvellement engendrés « par la résurrection [4] ».

Soyons donc vraiment pacifiques, ayons toujours des paroles de réconciliation et de paix, pour adoucir l'amertume que nos frères témoigneront contre nous ou contre les autres, cherchant toujours à adoucir les mauvais rapports, à prévenir les inimitiés, les froideurs, les indifférences, enfin à réconcilier ceux qui seront divisés. C'est faire l'œuvre de Dieu et se montrer ses enfants, en imitant sa bonté.

Combien sont éloignés de cet esprit ceux qui se plaisent à brouiller les uns avec les autres ; qui par de mauvais rapports, souvent faux dans le tout, souvent augmentés dans leurs circonstances, en disant ce qu'il falloit taire, en réveillant le souvenir de ce qu'il falloit laisser oublier, ou par des

[1] Act. XIV. 16. — [2] Eph. II. 14. 15. 16. 16. — [3] Col. I. 20. — [4] Luc. XX. 36.

paroles piquantes et dédaigneuses, aigrissent leurs frères et leurs sœurs déjà émus et infirmes par leur colère !

IXe JOUR. Huitième et dernière béatitude : Souffrir pour la justice (Matth. v. 10.)

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la jus- » tice, parce que le royaume des cieux leur appartient[1] ». Tous ceux qui souffrent pour avoir bien fait, pour avoir donné bon exemple, pour avoir obéi simplement, et avoir confondu par leur exemple ceux qui ne vivent pas assez régulièrement, en sorte qu'on se prend à eux des reproches qu'on fait aux autres, souffrent persécution pour la justice. Ceux qui portent leur croix tous les jours, et persécutent persévéramment en eux-mêmes leurs mauvais desirs, souffrent persécution pour la justice.

C'est ici la dernière et la plus parfaite de toutes les béatitudes, parce que c'est elle qui porte le plus vivement en elle-même l'empreinte et le caractère du Fils de Dieu.

C'est pourquoi il s'arrête sur celle-ci. Non content d'en avoir parlé comme des autres, il reprend encore le discours, en disant : « Vous serez heureux quand vous serez maudits et » persécutés, et qu'on dira de vous, pour l'amour de moi, » toute sorte de mal. Réjouissez-vous et soyez remplis de » joie, » ravis, transportés, « parce qu'ils ont persécuté de la » même sorte les prophètes qui ont été avant vous[2], » et non-seulement les prophètes, mais encore le Messie lui-même.

On revient donc ici au commencement et au royaume des cieux qui avoit paru dès la première béatitude. La pauvreté et la persécution pour la justice attirent également le royaume des cieux.

Xe JOUR. Vrai caractère du Chrétien dans les huit béatitudes. Avec les caractères opposés (Matth. v. 3. 12. Luc. vi. 20. 27.)

Que la semaine s'est heureusement écoulée en parcourant sept béatitudes, et revenant au commencement dans la hui-

[1] Matth. v. 10. — [2] Matth. v. 11. 12.

tième : la belle octave ! où l'on tâche d'imprimer en soi-même huit caractères du chrétien qui enferment un abrégé de la philosophie chrétienne ! La pauvreté, la douceur, les larmes ou le dégoût de la vie présente, la miséricorde, l'amour de la justice, la pureté de cœur, l'amour de la paix, la souffrance pour la justice.

Trois de ces caractères paroissent assez semblables, la douceur, la miséricorde, l'amour de la paix : néanmoins ils ont chacun leur propriété. C'est autre chose d'être pacifique et de savoir finir toutes les querelles qu'on nous fait, et qu'on fait aux autres : autre chose d'être doux, sans jamais offenser ni aigrir personne : autre chose d'être bienfaisant et miséricordieux.

Les caractères opposés aux huit qu'on vient de voir sont : l'esprit de propriété ou de richesses, l'aigreur, l'amour du plaisir, l'injustice, la dureté, la corruption du cœur, l'esprit de querelle et de brouillerie, l'impatience dans les afflictions et la crainte qui fait abandonner la règle de la vérité et de la justice.

Nous trouvons dans saint Luc [1], l'abrégé des béatitudes réduites à quatre : d'être pauvre, d'être affamé, de pleurer, d'être haï et persécuté pour l'amour du Fils de Dieu. A ces quatre béatitudes, Jésus-Christ joint quatre malédictions contre les hommes du monde [2] : « Malheur à vous, riches, car vous » avez votre consolation. Malheur à vous qui êtes contents et » rassasiés des biens de la terre ; parce que viendra le temps » que vous aurez faim, et que vous manquerez de tout. Mal- » heur à vous qui riez et qui vous laissez emporter aux joies » du siècle ; car vos joies seront changées en pleurs. Malheur » à vous, lorsque les hommes vous applaudissent ; c'est ainsi » qu'on faisoit aux faux prophètes ». Craignons donc d'avoir notre consolation sur terre, craignons de la chercher, craignons de la recevoir, craignons les louanges et les applaudissements du monde. Aimons cet enchaînement des béatitudes qui, de l'amour de la pauvreté, nous pousse jusqu'à celui des souffrances, et par celui des souffrances nous ramène jusqu'à ce-

[1] Luc. VI. 20. 21. 22. 23. — [2] Ibid. 24. etc.

lui de la pauvreté, et nous fait trouver le même royaume des cieux dans l'une et dans l'autre.

Pour conclusion, la doctrine des béatitudes est renfermée dans ces trois mots, que je vous laisse à peser.

Toute la doctrine des mœurs tend uniquement à nous rendre heureux. Le maître céleste commence par là. Apprenons donc de lui le chemin du vrai et éternel bonheur.

XIe Jour. Quatre caractères du chrétien (Matth. v. 13. 20.).

Après cet abrégé du christianisme, que Jésus-Christ prépare à ses disciples, il nous marque trois caractères éminents de ses disciples [1]. « D'être le sel de la terre : d'être la lu- » mière du monde : d'être d'une extrême exactitude dans » l'observance des commandements ». Le goût vif de la piété, l'exemple, la régularité et l'exactitude. Il en ajoute après un quatrième. qui est l'éminence et la perfection : « Si votre justice n'abonde ». Et voilà l'idée entière de la justice chrétienne.

Le sel assaisonne les viandes, il en relève le goût; il en empêche la fadeur; il en prévient la corruption. Ainsi la conversation du vrai chrétien doit ranimer dans les autres le goût de la piété. C'est ce qui a fait dire à saint Paul [2] : « Que » votre discours soit plein de grâce et assaisonné de sel ». Et c'est de quoi sont bien éloignés ceux qui n'ont que de la langueur et de la mollesse dans toute leur conduite. Il faut dans la parole du chrétien une sainte vivacité; il faut reprendre avec force, et quelquefois piquer jusqu'au vif, comme fait un grain de sel. Mais ne mettez pas trop de sel ensemble : au lieu de piquer la langue pour réveiller l'appétit, vous mettriez en feu toute la bouche.

Etre la lumière du monde, est un degré encore au dessus du précédent; car il emporte l'exemple qui édifie et qui éclaire la maison de Dieu. C'est ce que nous nous devons les uns aux autres; et au contraire, si nous nous sommes à scandale les uns aux autres, cette malédiction du Sauveur tombera

[1] Matth. v. 13. et suivants. — [2] Coloss. IV. 6.

sur nous : « Malheur au monde à cause des scandales qui ar-
» riveront. Il est impossible qu'il n'arrive des scandales ; mais
» malheur à celui par qui ils arrivent : il vaudroit mieux pour
» lui qu'on le jetât dans la mer avec une meule de moulin
» autour du cou[1] ». Pesez ces paroles, chrétiens, qui ne craignez pas de scandaliser les infirmes et les petits de l'Eglise.

« Vous êtes la lumière du monde ». Cela s'entend, non-seulement des pasteurs, mais encore de tous les chrétiens. Saint Paul le dit ainsi[2] : « Vous devez luire au milieu d'une
» nation mauvaise et corrompue, comme étant les lumières
» dont le monde doit être éclairé ». « Si quelqu'un parle »,
comme dit saint Pierre[3], « que ce soit comme des discours de
« Dieu » : comme si Dieu parloit par sa bouche. Saint Mathias disoit, ainsi que le rapporte saint Clément d'Alexandrie, que lorsque quelqu'un faisoit mal dans le voisinage d'un chrétien, il falloit s'en prendre à ce voisin, qui ne lui donnoit pas assez bon exemple.

Enfin, la vie chrétienne demande une extrême exactitude. Il faut prendre garde aux moindres préceptes, et n'en mépriser aucun. Le relâchement commence par les petites choses, et de là, on tombe dans les plus grands maux. « Qui méprise
» les petites choses, tombe peu à peu[4] ».

Pour établir cette exactitude de la justice chrétienne, Jésus-Christ pose un beau principe que : « la parole de Dieu est in-
» violable, et s'accomplira jusqu'au moindre trait ».

Il regarde ici en particulier ce qui avoit été prédit de lui dans la loi et dans les prophètes, et c'est pourquoi il dit : « Je viens tout accomplir ». Dans ce qui a été prédit dans la loi, il y a les grands traits : la naissance de Jésus-Christ sorti d'une vierge, ses souffrances, sa croix, sa résurrection, la conversion du monde et des gentils, avec la réprobation et le juste châtiment des Juifs. Voilà les grands traits, mais ce n'est pas tout. Il y a l'*iota*, et les moindres traits qui doivent aussi s'accomplir. Il faut qu'on divise ses vêtements : il faut qu'on joue sa tunique sans couture. Voyez quelle préci-

[1] Matth. XVIII. Marc. IX. 41. Luc. XVII. 1. — [2] Philip. II. 15. — [3] I. Pet. IV. 11. — [4] Eccli. XIX. 1.

sion dans une distinction si subtile et si exacte ! c'est l'*iota*, c'est le petit trait. Il sera vendu ; ce peut être un grand trait ; mais ce sera trente deniers ; mais on achètera le champ d'un potier : c'est l'*iota*, c'est le petit trait qui ne doit point échapper non plus que les autres. C'est ainsi qu'il faut qu'il ait soif, et qu'il soit abreuvé de vinaigre. Il souffrira : voilà le grand trait : mais ce sera hors la porte de la ville : voilà l'*iota*. Il sera immolé comme l'agneau pascal ; mais ses os ne seront pas brisés sur la croix, non plus que ceux de cet agneau : voilà l'*iota*, et ainsi du reste. Jésus-Christ veut dire encore plus généralement, que tout ce qui est dit en figure et en nombre dans la loi, sera accompli en vérité dans l'Évangile, jusqu'aux moindres circonstances. Tout jusqu'aux moindres choses, est significatif dans la loi : tout jusqu'aux moindres choses sera accompli dans l'Évangile. « Vous ne lierez » pas la bouche du bœuf qui foule le grain[1] ». Saint Paul l'applique aux prédicateurs[2]. Il en est ainsi de ces autres traits : « Vous ne ferez point cuire l'agneau dans le lait de sa mère. » Quand vous prendrez la mère dans le nid, vous la laisserez » aller en gardant ses petits[3]. Que vos habits ne soient point » tissus de laine et de lin. Ayez des bordures et des franges » dans vos habits[4] ». Tous ces petits traits ont de grandes significations, pour inspirer aux chrétiens la douceur, la modération, la simplicité, la droiture et toutes les autres vertus.

Et ce que Jésus-Christ conclut de là, c'est qu'il ne faut pas oublier les moindres préceptes : car si tout ce que Dieu dit pour son Fils doit être accompli jusqu'aux moindres traits, et qu'il n'en doive échapper aucun, il faut aussi accomplir tout ce qu'il a dit pour nous.

Et voyez jusqu'à quel point. « Le ciel et la terre passeront, » mais mes paroles ne passeront pas[5]. Si le soleil tout d'un coup alloit disparoître, et que ce flambeau du monde s'éteignît au milieu du jour ; si le ciel se mettoit en pièces, ou se retiroit comme un rouleau qui se renveloppe en lui-même : si la terre manquoit sous nos pieds, et qu'un fondement si solide

[1] Deut. XXV. 4. — [2] I. Tim. V. 18. — [3] Deut. XIV. 21. — [4] *Ib.* XXII. 6. 7. 11. 12. — [5] Matth. XXIV. 25.

fût tout d'un coup réduit en poudre, quel malheur ! tout se-roit perdu pour nous. Le malheur est bien plus grand et tout est perdu bien davantage, si le moindre des commandements de Jésus-Christ n'est pas observé.

Que si on ne les observe pas, Jésus-Christ qui a dit qu'ils seroient inviolablement observés, sera-t-il menteur? A Dieu ne plaise, car il y a une condition, que si on manque à les observer, on sera puni. Donc, si vous faites la faute, et que vous évitiez le châtiment, Jésus-Christ se sera trompé; mais si vous ne faites pas la moindre faute dont il ne soit parlé au jugement, et qu'il y faille rendre raison, non-seulement des paroles d'injustice et de médisance, mais encore des inutiles, la vérité de Jésus-Christ demeure ferme.

La peine rectifie le désordre : qu'on pèche, c'est un désordre ; mais qu'on soit puni quand on pèche, c'est la règle. Vous revenez donc par la peine dans l'ordre que vous éloigniez par la faute. Mais que l'on pèche impunément, c'est le comble du désordre : ce seroit le désordre, non de l'homme qui pèche, mais de Dieu qui ne punit pas. Ce désordre ne sera jamais, parce que Dieu ne peut être déréglé en rien, lui qui est la règle.

Comme cette règle est parfaite, droite parfaitement, sans la moindre courbure, tout ce qui n'y convient pas, y est brisé, et sentira l'effort de l'invincible et immuable rectitude de la règle.

Mais si les menaces sont accomplies, les promesses le seront aussi. Viens, chrétien, à ton crucifix : regardes-y toutes les prédictions accomplies jusqu'aux plus petites. Dis donc en toi-même : Tout s'accomplira, et le bonheur qui m'est promis ne me manquera pas. Je verrai Dieu, je l'aimerai et je le louerai durant les siècles des siècles, et tous mes desirs seront rassasiés, toutes mes espérances accomplies. Amen, amen.

XII[e] JOUR. Excellence de la justice chrétienne au dessus de celle des païens et des Juifs (Matth. v. 20. 47.)

Jésus-Christ, qui jusqu'ici a donné plus en général la forme et les caractères de la vie chrétienne, commence ici les pré-

ceptes particuliers, et il donne pour fondement cette belle règle[1] que la « justice » chrétienne doit « surpasser celle » des plus parfaits d'entre les Juifs et les docteurs de la loi. Prenons donc garde ici à bien entendre la perfection de la loi évangélique, dont nous avons juré l'observation dans notre Baptême.

Pour nous y obliger, Jésus-Christ a pris soin de nous élever à la perfection de sa justice chrétienne par trois degrés.

Premièrement il faut s'élever au dessus des plus sages des païens. C'est pour cela qu'il a dit : « Les païens ne le font-ils « pas[2] » ? Voulant dire, vous devez donc faire davantage. On vous parle de mépriser les richesses : les sages païens ne l'ont-ils-pas fait ? D'être fidèle à vos amis : les païens ne l'ont-ils pas été ? D'éviter les fraudes et les tromperies : les païens ne les ont-ils pas détestées ? De fuir l'adultère : les païens les plus licencieux n'en ont-ils pas eu de l'horreur ?

Le second degré est de s'élever au dessus de la justice de la loi, et de ceux qui connaissent Dieu. Et cela encore par trois degrés, en évitant trois défauts de la justice judaïque. Le premier, c'est qu'elle n'étoit qu'extérieure : « Vous autres » Pharisiens, vous êtes soigneux de laver l'extérieur du vais- » seau » : et c'est pourquoi il les appeloit : « Des sépulcres » blanchis[3]. Voyez la justice de ce pharisien dans saint Luc : « Je ne suis pas », disoit-il[4] « comme le reste des hommes ». Et en quoi excellez-vous donc ? « Je jeûne deux fois la semaine: » je paie la dîme de tout ce que j'ai de bien ». Il ne vante que l'extérieur : et ceux-là lui ressemblent, qui ne s'attachent qu'aux observances extérieures. Dire son bréviaire, aller à l'église, assister au sacrifice, à matines, à l'oraison, prendre de l'eau bénite, se mettre à genoux, sans prendre l'esprit de tout cela, c'est une justice pharisaïque qui semble avoir quelque exactitude, mais qui s'attire de Jésus-Christ ce juste reproche: « Ce peuple m'honore des lèvres; mais son cœur est loin de » moi[5] ». C'est une fausse justice. Mais que dirons-nous de ceux qui n'ont pas même cette justice et cette exactitude extérieure, si ce n'est qu'ils sont pires que les pharisiens et que les Juifs ?

[1] Matth. v. 20. — [2] *Ib.* v. 47. — [3] *Ib.* XXIII, 25. 27. — [4] Luc. VIII. 11. 12. — [5] Matth. XV. 8.

Le second défaut de la justice judaïque, c'est, comme dit saint Paul[1], qu'en « ignorant la justice » par laquelle « Dieu » nous fait justes, « et cherchant à établir leur propre justice » se croyant justes par eux-mêmes, « ils ne se sont point soumis à la justice de Dieu »: parce qu'ils ont cru faire le bien par eux-mêmes, au lieu de reconnoître que c'est Dieu qui l'opère en eux.

Saint Paul avoit eu cette justice : mais voyez comment il en parle[2] : « Ma conduite étoit sans reproche selon la justice » de la loi. » Remarquez ces paroles : « sans reproche. » On ne pouvoit, ce semble, porter la perfection plus loin ; et cependant il ajoute aussitôt après : « Mais ce qui m'étoit un gain » selon la loi, « je l ai estimé une perte, à cause de la connois» sance éminente que j'avois de Jésus-Christ, pour qui tout » m'a été une perte, et comme du fumier et de l'ordure ; afin » de gagner Jésus-Christ, et avoir en lui, non pas ma propre » justice qui vient de la loi, mais la justice qui vient de la foi » en Jésus-Christ : justice qui vient de Dieu par la foi ».

Voilà donc le second défaut de la justice judaïque, c'est qu'on se croyoit juste par soi-même : ce qui fait que cette justice est impure et n'est qu'ordure, selon saint Paul, parce qu'elle n'est qu'orgueil. Étudions-nous donc à l'éviter, en rapportant humblement à Dieu le peu de bien que nous faisons.

Mais le troisième défaut de la justice des Juifs, c'est que les œuvres en étoient fort imparfaites, en comparaison de la perfection où l'homme est élevé par l'Evangile. On y est obligé à une plus grande perfection que ceux qui faisoient bien. Et pourquoi ? « A cause de la connoissance éminente » qu'on a « de Jésus-Christ, » disoit saint Paul : et c'est une des vérités que Jésus-Christ renferme dans cette parole : « Si votre » justice n'est plus abondante que celle des docteurs de la loi » et des pharisiens, etc. »[3].

Voilà donc la justice chrétienne élevée de deux degrés au dessus de la justice des sages païens, au dessus de la justice des Juifs. C'est pourquoi et les païens et les Juifs s'élèveront contre nous, les Ninivites, la reine de Saba, Sodome et Gomorrhe, dont nous aurons surpassé les iniquités, nous qui

[1] Rom. x. 3. — [2] Philip. III. 6. 7. 8. 9. — [3] Matth. v. 20.

devions surpasser la justice des plus sages. C'est ainsi qu'il se faut former une grande idée de la justice chrétienne.

Mais voici encore quelque chose de plus excellent : et c'est le troisième degré et la perfection. C'est que la justice chrétienne se doit élever au dessus d'elle-même. « Non, mes frè- » res », disoit saint Paul[1], « je ne crois pas encore avoir at- » teint la justice où je tends, ni que je sois parfait : je pour- » suis ma course », comme un homme qui ne croit pas avoir obtenu ce qu'il souhaite. *Unum autem;* mais tout ce que je fais, tout mon but, toute ma pensée, « c'est qu'oubliant ce » qui est derrière moi : » voyez : tout le progrès qu'il a fait ne lui est rien ; il ne s'y arrête pas, il ne s'y repose pas : « Je m'é- » tends à ce qui est devant. » Entendez ce mot, il « s'étend » : il fait effort : il sort en quelque manière de lui-même : il se disloque lui-même, en quelque sorte, par l'effort qu'il fait pour s'avancer.

Voilà donc le vrai chrétien, le vrai juste. Il croit n'avoir rien fait : car, s'il croit être suffisamment juste, il ne l'est point du tout. Il faut donc toujours avancer et sortir continuellement de son état. « Soyez parfaits comme votre Père » céleste[2] ». Ayez-en du moins la volonté ; car c'est renoncer à la justice que de se reposer dans celle qu'on a ; comme si on étoit assuré qu'elle fût suffisante ; d'autant plus que si vous n'avancez, vous reculez. « Vous regardez en arrière » , contre le précepte de l'Evangile. Et que décide le Sauveur ? que vous « n'êtes pas propre au royaume de Dieu[3] ».

Voilà pourquoi il disoit qu'il falloit « avoir faim et soif de la » justice. » Ce n'est pas un desir ordinaire ; c'est un desir comme celui qui nous porte à nous nourrir et à vivre : desir ardent et invincible que vous devez sans cesse exciter. En quelque état que vous soyez, vous devez toujours avoir cette faim et cette soif, parce que la capacité de votre intérieur est infinie, comme l'est aussi la justice que vous cherchez.

Sur ce fondement de la perfection de la justice chrétienne, Jésus-Christ bâtit tout l'édifice, c'est-à-dire tous les préceptes de son Évangile, pour nous élever au dessus des païens, des

[1] Philip. III. 12. 13. — [2] Matth. V. 48. — [3] Luc. IX. 62.

Juifs, et de nous-mêmes. Ce qu'il a compris dans cette parole : « Soyez parfaits comme votre Père céleste » ; et ce que son apôtre a exprimé de la manière que nous avons vue.

XIII°. JOUR. Haine, colère, parole injurieuse : quelle en est la punition (Matth. v. 21. 22.)

Après cette belle préparation, après cette belle idée de la justice chrétienne, Jésus-Christ commence à régler ce qu'on doit au prochain, et il nous apprend jusqu'où l'on doit éviter de lui nuire. Saint Jean dit que « celui qui hait son frère est un meurtrier[1]. » Jésus-Christ le répute tel. C'est pourquoi il dit que ce n'est pas seulement en le tuant « qu'on se rend digne d'être puni par le jugement : » mais encore « si on se fâche contre lui » : et que « si on témoigne » son indignation par quelque parole de colère ou de mépris, » on mérite d'être condamné par le conseil », on est digne d'une plus grande peine ; « mais que si on s'emporte jusqu'à » l'appeler insensé, on n'évitera pas le feu éternel[2]. »

Il faut ici peser ces trois degrés : se mettre en colère ; témoigner sa colère par quelque parole d'emportement ; dire des injures atroces, et traiter son frère de fou ; et les comparer avec les trois peines, le jugement, le conseil, le feu.

Le jugement emportoit la peine capitale, puisqu'il est attribué, selon les anciens, au meurtre, que la loi punissoit de mort irrémissiblement. Mais Jésus-Christ, pour faire voir combien la justice humaine étoit foible en comparaison de la divine qu'il venoit déclarer aux hommes, met le jugement, c'est-à-dire la peine capitale des jugements humains, pour le plus foible degré, qui est la colère, il veut donc dire que la colère contre un frère est par elle-même un péché digne de mort devant Dieu. Et ainsi, il ne faut pas douter qu'on ne commette un péché mortel, lorsqu'on demeure volontairement aliéné de son frère, ce qui arrive lorsqu'on demeure fâché contre lui ; parce qu'alors la colère s'est tournée en haine. En cet état, rien n'excuse de péché mortel, que la résistance qu'on apporte à une disposition et impression si mauvaise : car, lorsqu'elle domine dans le cœur, la charité s'y éteint.

[1] I. Joan. III. 15. — [2] Matth. v. 21. 22.

Le second degré de supplice est le conseil ; ce qui se dit par rapport à la police des Juifs. Au dessus du jugement, où l'on punissoit les crimes particuliers jusqu'à la mort, s'il le falloit, il y avoit le sanhédrin, ou le conseil suprême de la nation [1], qui étoit d'autant plus sévère, qu'on y jugeoit les crimes publics qui regardoient l'état du peuple de Dieu, dans la religion et dans le gouvernement, sans aucun appel. Pour exprimer le juste supplice de celui qui s'emporteroit au second degré de colère, c'est-à-dire jusqu'à témoigner sa haine par quelque parole de fureur ou de mépris, Jésus-Christ va de ce degré à ce qu'il y a de plus rigoureux et de plus inévitable parmi les hommes, qui est la rigueur extrême du souverain conseil de la nation.

Le dernier degré suit après cela, qui est de dire des injures atroces, comme d'appeler son frère fou : et, pour cela, il n'y a plus rien parmi les hommes, par où l'on puisse exprimer la vengeance qui en sera faite, qu'une vallée auprès de Jérusalem, qu'on réputoit abominable, et qu'on appeloit la vallée des cadavres et des cendres, parce que c'étoit celle où, du temps des idolâtries du peuple de Dieu, les Israélites brûloient leurs enfants en l'honneur de l'infâme idole de Moloch, et où on jetoit leurs cendres et leurs cadavres à demi-brûlés.

La tradition enseignoit encore que les cadavres des soldats de Sennachérib y avoient été jetés à tas, de sorte qu'elle fourmilloit de vers qui sortoient de ces cadavres ; les marques du feu étoient dans les cendres et dans les cadavres à demi-brûlés [2]. Cette vallée s'appeloit la vallée du fils d'Ennom, Ben-Ennom [3], en changeant le B en G, Gehennom, Gehenna, Gehenne : par où l'on exprima ensuite l'enfer, le feu, dont les damnés y sont dévorés, et les vers qui les y rongent : dont le Sauveur dit : « Leur ver ne meurt point, et leur feu ne » s'éteint jamais [4] ».

C'est donc à cette vallée des cadavres, qu'on appeloit aussi la vallée de la mort, que Jésus-Christ compare le supplice

[1] Joseph. Antiq. Judaic. XIV. 17. — [2] Jos. XV. 8. et XVIII. 16. — [3] IV. Reg. XXIII. 10. II. Paral. XXVIII. 3. — [4] Marc. IX. 47.

affreux de ceux qui traitent leurs frères d'insensés et de fous. Que s'il ordonne ce supplice pour les injures, combien seront tourmentés ceux qui frappent, ceux qui tuent? Le Fils de Dieu n'en parle pas, comme ne voulant pas supposer que cela puisse arriver parmi les siens, et laissant assez entendre combien les actions violentes seront punies, si les paroles le sont avec une si terrible rigueur.

Pesons donc toutes nos paroles, puisqu'elles sont pesées avec une telle rigueur dans le souverain jugement de Dieu.

XIVe Jour. Réconciliation (Matth. v. 23. 26.)

C'est encore un beau et grand précepte, et par lequel nous pouvons entendre combien Dieu aime la paix, de nous ordonner, comme il fait, de nous réconcilier avec notre frère avant que d'approcher de l'autel. Il ne veut point de l'oblation qui lui est offerte avec un cœur plein de ressentiment et avec des mains portées à la vengeance.

On doit encore beaucoup remarquer cette parole : « Si votre frère a quelque chose contre vous[1] », et non-seulement si vous lui en avez donné sujet, mais encore s'il l'a pris mal à propos, il faut s'éclaircir charitablement avec lui, de peur que vous ne veniez à le haïr, lorsque vous saurez qu'il vous hait. Le premier présent qu'il faut offrir à Dieu, c'est un cœur pur de toute froideur et de toute inimitié avec son frère.

N'attendez pas même le jour de la communion; celui de l'oblation, où l'on se trouve ensemble, et où l'on assiste même seul au saint sacrifice, ce jour doit être précédé de la réconciliation.

Il faut encore porter plus loin l'amour de la paix; et saint Paul dit : « Que le soleil ne se couche point sur votre colère[2] ». Les ténèbres augmenteroient notre chagrin; notre colère nous reviendroit en nous éveillant, et deviendroit plus aigre. Les passions tristes et sombres, du nombre desquelles sont la haine, la vengeance, la jalousie, s'aigrissent pendant la nuit ainsi que les plaies, les fluxions, les maladies.

[1] Matth. v. 23. — [2] Ephes. iv. 26.

Dans les querelles, dans les procès, dans toutes les dissensions, on se «livre» l'un l'autre «au juge» parce qu'on s'offense mutuellement : on doit donc craindre « la prison, d'où » l'on ne sort qu'après avoir tout payé» dans la dernière rigueur ; et il faut s'accorder volontairement l'un avec l'autre, plutôt que d'en venir à un jugement qui augmenteroit l'aigreur. C'est ce qu'il faut bien considérer.

Saint Augustin dit que cet « ennemi avec lequel il se faut » réconcilier, pendant qu'on est dans la voie [1]», c'est la vérité, qui nous condamne dans cette vie, et nous «livre», en l'au- » tre, à l'exécuteur, qui nous oblige à payer jusqu'au dernier sol» ; c'est-à-dire, à demeurer éternellement dans cette affreuse prison, puisque nous ne pouvons jamais satisfaire pour nos crimes.

XV[e] Jour. Délicatesse de la chasteté ; s'arracher l'œil ; se couper la main : indissolubilité du mariage (Matth. v. 27. 32.)

En ce qui regarde la chasteté, il faut craindre jusqu'à un regard : c'est par là qu'entre le poison. « Prenez garde », » disoit Moïse[2], de ne point laisser aller vos yeux et vos pen- » sées, en vous souillant dans les objets qui vous environ- » nent ». Job disoit aussi, dans cette vue : « J'ai fait un pacte » avec mes yeux » [3], que je les tiendrois toujours modestes, jamais vagues ni dissipés. Le voile des vierges sacrées est la marque et l'instrument de cette retenue; leur vie est un mystère ; les yeux profanes en sont bannis ; elles ne veulent ni voir ni être vues. C'est le premier enseignement de Jésus-Christ sur cette matière.

La seconde est de renoncer aux liaisons non-seulement les plus agréables, mais encore les plus nécessaires, plutôt que de mettre notre salut en péril. Le secret de fuir, d'éviter les occasions prochaines, c'est-à-dire, celles où l'on a déjà fait naufrage, craindre même les plus éloignées, se précautionner de toutes parts, couper jusqu'à sa main droite, et jusqu'à son pied, arracher jusqu'à ses yeux : tout doit être violent dans

[1] Matth. v. 25. 26. — [2] Num. xv. 39. — [3] Job. xxxi. 1.

cette matière. Car il faut, autant qu'il se peut, éviter même d'avoir à combattre, parce qu'on n'est pas longtemps courrageux, ni ferme contre soi-même.

« Si votre œil,... si votre main droite vous scandalise[1], c'est-» à-dire, si ces personnes qui vous sont si chères, vous sont » une occasion de tomber, séparez-vous-en ». Ajoutez, si elles vous font « scandaliser » votre frère; car tout ce qui le fait tomber, est aussi pour vous une chute semblable à celle d'un homme qu'on « jetteroit dans la mer une meule au col[2] ».

Le troisième enseignement sur cette matière regarde le mariage et son indissolubilité. Mais on peut encore porter plus loin ses pensées. Car, comme cet indissoluble lien du mariage signifie l'inséparable union de Jésus-Christ avec son Église, les âmes qui sont entrées dans ce bienheureux contrat, doivent garder la foi à Jésus-Christ, et ne faire jamais divorce avec lui.

Pour cela, il faut éviter jusqu'aux moindres choses qui déplaisent à l'Époux céleste. Ce ne sont pas seulement les ruptures qui sont à craindre dans les mariages, mais encore les moindres froideurs. Tout va au divorce, si on n'y prend garde : et il faut promptement réparer les moindres négligences : la délicatesse de l'époux en est blessée, l'amour refroidi s'éteint bientôt.

Veille donc, âme chrétienne, veille sur les moindres choses; rien ne plaît plus à celui qui aime que l'attention à le contenter en tout; au contraire, il n'y a rien de plus terrible que cette parole célèbre du Fils de Dieu[3] : « Je voudrois que » vous fussiez froid ou chaud ». On vous pourroit tourner au bien, et vous seriez capable de quelque action; « mais parce » que vous êtes tiède » et sans efficace, on ne peut rien faire de vous, « et je vous vomirai de ma bouche ».

XVIe Jour. Ne jurer point : Simplicité chrétienne (Matth. v. 33. 37.)

Je trouve cet endroit un des plus touchants de la doctrine chrétienne, parce que le Fils de Dieu y établit la plus aimable

[1] Matth. v. 29. 30. — [2] *Ib.* XVIII. 6. — [3] Apoc. III. 15. 16.

de toutes les vertus, qui est la sincérité. Le chrétien ne ment jamais ; il dit : « Cela est, cela n'est pas[1] » : et cette parole tient lieu de tout serment. Car au lieu de jurer ou par le ciel, ou par la terre, ou par la sainte cité, ou par sa tête, ou en quelque manière que ce soit, on lui ordonne pour toute réponse : « Cela est, cela n'est pas : oui et non ». Le mensonge ne trouve point de place dans une expression si simple ; elle ne souffre point non plus de déguisement, car, sans détour ni embarras, on répond : « Cela est, cela n'est pas ». Et la sincérité d'un chrétien doit être si parfaite et si connue, qu'on s'en tienne à sa simple parole, comme s'il avoit fait mille serments de toutes les sortes.

Cette parole est bien forte : « Tout ce qui est au delà vient du malin[2] » ou du mal. Tout ce qu'on dit de plus que « cela est, » cela n'est pas », c'est la dureté des cœurs, c'est la malice et la fourberie, c'est le démon, en un mot, qui l'a introduit. Revenons donc à l'origine ; rendons-nous si croyables par notre sincérité, qu'on se fie à nous à cette simple parole : « Cela est, cela n'est pas : oui » et « non ».

Ne soyez pas si décisif, si affirmatif, n'exagérez pas : « Ne » jurez pas[3] » : c'est une partie de cette douceur dont il est dit « bienheureux ceux qui sont doux[4] ». Ce que vous direz de plus fort que la simple affirmation ou négation ne seroit pas nécessaire, si les cœurs étoient bien disposés. Soyez de votre côté dans cette disposition ; et s'il faut aller au delà, que ce soit uniquement pour les autres qui ont besoin d'être poussés plus fortement.

Renouvelez-vous, « quittez le vieux levain[5] ». Le méchant est menteur, parce qu'il a intérêt de cacher et de déguiser ce qu'il est. « Revêtez-vous de l'homme nouveau qui est Jésus- » Christ qui est créé selon Dieu en justice, et dans la sainteté » de la vérité[6] ». Ainsi, quittant le mensonge qui ne convient qu'au mauvais qui veut se cacher, « dites-vous la vérité les uns » aux autres, parce que vous êtes membres d'un même corps[7] ». La main ne veut pas tromper la tête, lorsqu'elle la prend pour

[1] Matth. v. 37. — [2] *Ib.* — [3] *Ib.* v. 37. — [4] *Ib.* v. 4. — [5] I. Cor. v. 7. — [6] Eph. IV. 24. — [7] *Ib.* 25.

guide parmi les ténèbres; l'œil ne veut pas tromper les pieds, ni les pieds cacher leur marche aux yeux et à la tête. Si ces membres se pouvoient parler et interroger l'un l'autre, ils se diroient simplement la vérité en toutes choses : oui et non; cela est, cela n'est pas. Vivez ainsi, chrétien : ne faites point le mystérieux ni l'important. Taisez-vous par modération et par prudence, et non pas en faisant l'homme sage et l'homme grave. N'ayez point de dissimulation, surtout ne faites rien de mal, de douteux, ni de suspect, afin que vous n'ayez rien à déguiser. Si vous péchez, car qui ne pèche point? et qu'il vous faille découvrir votre péché à un confesseur, comme la plaie à son médecin, dites : cela est, cela n'est pas, sans chercher de vaines excuses à votre faute, ni de longues circonlocutions pour l'envelopper. L'humilité vous fera sincère, vous guérira infailliblement, pourvu que vous gardiez la sincérité.

On jure par le nom de Dieu, et on le prend à témoin, afin que notre parole, foible par elle-même, devienne ferme et inviolable par l'interposition du nom de Dieu. Mais, si nous sommes remplis de Dieu et revêtus de Jésus-Christ, la vérité est en nous, et, nos discours étant fermes par le mérite de la source d'où ils sont partis, ne demandent pas d'être appuyés par la religion du serment.

Il y en avoit qui croyoient qu'on ne juroit pas, à moins d'interposer le nom de Dieu. Ils ne prenoient pas pour serment de dire par le ciel, ou par la terre, ou par la sainte cité, ainsi du reste. Mais Jésus-Christ décide qu'il y a dans tout cela quelque chose qui, ayant rapport à Dieu, doit être regardé avec une espèce de religion, sans qu'il soit permis à l'homme de le profaner par ses serments.

Cette parole est remarquable : « Ne jurez point par votre » tête, car vous ne pouvez faire blanc ou noir un de vos che- » veux [1] ». De tout ce que vous appelez vôtre, il n'y a rien dont vous puissiez disposer, pas même de la couleur de vos cheveux. Ne dites donc pas, je jure par ma tête, c'est-à-dire, je me dévoue, ou, comme on parle, je dévoue ma tête à telle et à telle peine ; car, loin d'avoir pouvoir sur votre tête, vous

[1] Matth. v. 36.

n'en avez pas même sur vos cheveux, pour les faire venir ou croître, ni pour en changer la couleur. Soyez donc soumis à Dieu, et ne parlez jamais comme pouvant disposer de la moindre chose.

XVII[e] JOUR. Charité fraternelle : Etendue de la perfection chrétienne (Matth. v. 38. 43.)

Jésus-Christ revient encore à l'obligation de la charité fraternelle dont il avoit déjà dit que, loin qu'il fût permis de tuer ou de frapper, il ne falloit pas même se fâcher contre son frère, ni lui marquer de l'aigreur par aucune injure; que si on avoit quelque démêlé, il falloit être facile à se raccommoder; n'employez point de juge, s'il se peut, pour terminer vos différends, ni même de médiateur pour concilier les esprits aliénés. Nous avons un médiateur naturel de notre réconciliation mutuelle, qui est Jésus-Christ, et l'esprit de charité et de grâce qui nous anime. Il faut donc se rendre traitables, et chacun s'accommoder de gré à gré avec son frère. Il a dit que, si nous sentions quelque aigreur dans le cœur de notre frère, il falloit le prévenir pour le calmer, et préférer la réconciliation au sacrifice. Maintenant il pousse plus loin l'obligation, et il déracine tout à fait l'esprit de vengeance.

« Œil pour œil et dent pour dent[1] »; c'est ce qu'on permettoit aux anciens : il paroissoit là une espèce de justice; mais Jésus-Christ ne permet pas au chrétien de se la faire à lui-même, ni de la rechercher pour se satisfaire. Si la justice publique réprime les violences, le chrétien ne l'empêche pas et il respecte les ordres publics; mais pour lui, loin de se venger de celui qui lui donne un soufflet, il tendra plutôt l'autre joue; il abandonnera plutôt son manteau à celui qui lui dispute sa tunique, que d'entreprendre un procès pour peu de chose, et entrer dans un esprit de chicane et de ressentiment[2]. Il accordera plutôt de son bon gré deux mille pas à celui qui l'aura forcé à en faire mille, qu'il ne se fera justice à lui-même, ou qu'il ne songera à se venger de la violence qu'on lui aura faite. La tranquillité de son cœur lui est plus chère

[1] Exod. XXI. 4. — [2] Matth. v. 39. et seq.

que la possession de tout ce qu'on lui peut ravir avec injustice ; et s'il faut manquer à la charité pour recouvrer les biens dont on l'a privé, il n'en veut point à ce prix. O Évangile, que tu es pur ! ô doctrine chrétienne, que tu es aimable ! Mais, ô chrétiens, que vous y répondez mal, et que vous êtes peu dignes d'un si beau nom !

« Donnez à qui vous demande. Ne fuyez pas, » comme on fait ordinairement, « celui qui vous emprunte dans son besion [1] ». Faites ce que vous pourrez pour le soulager, soyez libéral et bienfaisant. Toutes les richesses de l'univers n'égalent pas le prix de ces deux vertus, ni la récompense qu'elles nous attirent.

Voici donc trois degrés de charité envers ses ennemis : les aimer, leur faire du bien, prier pour eux. Le premier est la source du second : si on aime, on donne. Le dernier est celui qu'on croit pouvoir faire le plus aisément ; mais c'est pourtant le plus difficile, parce que c'est celui qu'on fait par rapport à Dieu. Rien ne doit être plus sincère, ni plus cordial, ni plus véritable, que ce qu'on présente à celui qui voit tout jusqu'au fond du cœur.

XVIII[e] Jour. Etendue de la perfection chrétienne (Matth. v. 46. 47. 48.)

Examinez-vous sur ces trois degrés : aimer, faire du bien, prier. « Qu'est-ce qu'aimer ceux qui nous aiment ? Les publi- » cains le font bien. Qu'est-ce que saluer ceux qui vous sa- » luent ? Les païens le font bien ». Ce n'est pas pour rien qu'on vous propose un héritage éternel et une immuable félicité ; ce n'est pas pour vous laisser demeurer à l'égal ou même au dessous des païens. Dites-vous la même chose, ô chrétien ! dans tout le reste de votre conduite. Quelle récompense méritez-vous, femmes chrétiennes, si vous méprisez les vaines parures ? Les païennes l'ont bien fait. Quelle sera votre gloire, si vous méprisez les richesses ? Les philosophes l'ont bien fait. Dites-vous la même chose sur la chasteté ; les vestales l'ont bien gardée : sur la cordialité ; les païens, les sages du monde en ont

[1] Matth. v. 42.

fait gloire. Portez donc plus haut vos pensées « et soyez par-
» faits[1] ». Mais comme qui? Comme les philosophes? comme
les païens? comme les Juifs? ou comme les pharisiens et les
docteurs de la loi, qui étoient les plus parfaits d'entre les
Juifs? Non : Jésus-Christ vous a dit que « vous n'aurez point
» de part à son royaume, si votre justice ne surpasse la leur[2] ».
Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait[3]. Et comme
vous ne pouvez jamais l'égaler, croissez toujours pour vous
approcher de cette perfection. L'entreprise est grande; mais
le secours est égal au travail : Dieu, qui vous appelle si haut,
vous tend la main : son Fils, qui lui est égal, descend à vous
pour vous porter. Dites donc avec saint Paul : Courage, mon
âme : « Je puis tout avec celui qui me fortifie[4] ».

O chrétien, qui es si loin de la perfection de ton état, quand
commenceras-tu à surmonter ta nonchalance?

Que chacun se dise à soi-même dans le fond du cœur : Çà,
je veux apprendre à être chrétien. Arrêtez-vous pourtant à ces
mots : « On a dit aux anciens : et moi je vous dis ». Qui est
celui qui nous a donné cette loi nouvelle? Jésus-Christ, le
Fils de Dieu en personne, la lumière et la vérité éternelles, le
maître qui nous est envoyé du ciel pour nous enseigner; mais
en même temps le Sauveur qui nous aide et qui, comme on
vient de voir, mesure ses grâces au travail qu'il nous impose.
Disons donc avec saint Paul[5] : « Si la loi qui a été donnée aux
» anciens Juifs par le ministère des anges est demeurée ferme,
» et que toute transgression et désobéissance contre cette loi
» ait reçu un juste châtiment », comment l'éviterons-nous, si
nous négligeons une doctrine aussi salutaire que celle qui
nous est enseignée par Jésus-Christ qui, ayant pris son com-
mencement par l'explication qu'il en a faite lui-même, nous
a été confirmée par ceux qui l'ont ouïe de sa propre bouche:
Dieu y rendant témoignage par tant de signes, par tant de mi-
racles, par tant de prodiges, et enfin par l'effusion manifeste
de son Saint-Esprit? Et encore avec le même saint Paul[6] :
« Si, lorsqu'on avoit violé la loi de Moïse », qui n'étoit que le

[1] Matth. v. 48. — [2] *Ib.* 20. — [3] *Ib.* 48. — [4] Philip. iv. 13. — [5] Heb. ii. 2. 3. 4. — [6] Ib. x. 28. 29. 30. 31.

serviteur, « on périssoit, sans miséricorde, sur la déposition
» de deux ou trois témoins, quel supplice mériteront ceux qui
» ont foulé aux pieds le Fils de Dieu; qui ont tenu pour pro-
» fane le sang de l'alliance par lequel ils ont été sanctifiés, et
» qui auront fait outrage à l'esprit de la grâce? Car nous sa-
» vons combien puissant est celui qui dit: A moi appartient
» la vengeance, et je la saurai bien faire. Et encore le Sei-
» gneur jugera son peuple. Il est horrible de tomber entre
» les mains du Dieu vivant».

XIX° JOUR. Rechutes (Luc. XI. 21. 26. S. Paul. Heb. VI. 4. 9. II. Petr. II. 20. 21. 22.)

Pour nous affermir contre les rechutes, appuyons sur ce qui est dit dans saint Luc du «fort armé [1] ».

« Le fort armé », c'est le démon. Considérez ces paroles: « Ce qu'il possède est en paix.» Songez à la malheureuse paix dont jouissent les pécheurs. La conscience assoupie, on se voit périr de sang-froid et sans s'émouvoir: les sens nous enchantent, et le démon règne tranquillement. Jésus-Christ a chassé ce fort armé, quand il a ébranlé ce cœur endurci, et qu'on a fait pénitence. Mais ce n'est pas, tout et il ne quitte pas prise: il revient avec sept démons plus méchants que lui. Pesez tout: ces esprits immondes souillent de nouveau la maison que la pénitence a nettoyée, et ils y établissent leur demeure: « Et le dernier état de cet homme est pire que le » premier [2] ». Si toujours à chaque rechute l'état devient pire, si le joug du démon s'aggrave; si l'on s'enfonce de plus en plus dans le mal, si les forces diminuent sans cesse, où en sera-t-on à la fin, et comment sortir de cet abîme? Dieu peut nous en tirer, je le sais; mais s'il n'y a rien à désespérer, tout est à craindre.

« Il est impossible» à l'homme, dit saint Paul [3], selon le cours ordinaire des choses humaines, et il n'y a que Dieu qui le puisse faire par un effort, pour ainsi parler, de sa toute-puissance: « il est impossible, dis-je, que ceux qui ont une » fois été illuminés par la grâce du baptême; qui ont goûté

[1] Luc. II. 21. et seq. — [2] Luc. XI. 26. — [3] Heb. VI. 14. et suiv.

» le don céleste, et ont été faits participants du Saint-Esprit, » et qui ensuite sont déchus, soient renouvelés. » Si saint Paul parle ainsi de ceux qui ont violé la sainteté du baptême, que doivent craindre ceux qui ont ajouté à cette profanation celle de la pénitence, si souvent réitérée et si souvent méprisée ? « La terre, qui boit souvent la pluie qui tombe sur elle, » et qui ne produit que des épines et des chardons, est à la » veille d'être maudite, et enfin on y met le feu[1] ».

Il n'y a rien à expliquer ici : les paroles sont assez claires et il n'y a qu'à les méditer les unes après les autres avec attention.

Après que ces paroles vous auront remplis de frayeur, relevez votre espérance par les suivantes, et croyez que toute l'Eglise vous dit avec saint Paul : « Nous espérons de vous de meilleures choses[2] ».

Après avoir ouï saint Paul, écoutons encore saint Pierre[3] : « Il vaudroit mieux n'avoir pas connu le chemin de la justice, » que de retourner en arrière ; comme un chien qui ravale ce » qu'il a vomi, et comme un pourceau qui se vautre de nouveau » dans la boue ». Cela fait horreur seulement à entendre, et ces expressions soulèvent le cœur ; mais la chose est bien plus horrible, et ce qu'on voit faire à ces animaux est au dessous de ce qui arrive au pénitent qui retombe.

XXe Jour. Vaine gloire dans les bonnes œuvres (Matth. vi. 1. 4.)

Après avoir porté la justice chrétienne au degré de perfection qu'on vient de voir, et jusqu'à nous donner pour modèle la perfection de Dieu même, Jésus-Christ voit que l'homme enclin à la vanité, voudroit tirer de la gloire des pratiques extérieures d'une justice si parfaite ; et c'est ce qui donne lieu à ce précepte[4] : « Prenez garde à ne pas faire votre justice » devant les hommes, pour en être regardé ». Il ne défend pas de pratiquer la justice chrétienne en toute rencontre pour édifier le prochain, au contraire, il a dit : « Que votre lumière » luise devant les hommes, afin que votre Père céleste soit

[1] Heb. vi. 7. 8. — [2] Ib. 9. — [3] II. Pet. ii. 21. 22. — [4] Matth. vi. 1. et seq.

» glorifié » dans vos bonnes œuvres; « mais prenez garde de » ne les pas faire pour être regardés des hommes, autrement » vous perdez votre récompense[1] ». Demandez-la aux hommes pour qui vous agissez; mais n'attendez de Dieu que la punition qu'il a réservée aux hypocrites.

Toutes les fois qu'on vous loue, craignez cette parole du Sauveur : « En vérité, je vous le dis, vous avez reçu votre ré» compense[2] ». Parole si importante que Jésus-Christ la répète à chaque action qu'il marque en particulier dans ce chapitre.

Souvenez-vous de ce qu'il a dit du mauvais riche : « Il a » reçu ses biens en cette vie ». Et ailleurs dans la parabole du festin : « On vous a rendu ce qu'on a reçu de vous[3] ».

Heureux donc ceux dont « la vie est cachée en Dieu avec » Jésus-Christ », comme dit saint Paul[4], que le monde ne connoît pas; qui vivent dans le secret de Dieu; qui se contentent de ses yeux; car quelle erreur et quelle folie de ne se pas contenter d'un tel spectateur? « Ils sont comme inconnus », dit le même saint Paul[5] : car ils ne sont point dans les vains discours des hommes : « mais ils sont connus » ; Dieu les regarde d'autant plus que personne ne songe à eux, et qu'ils sont comme n'étant pas sur la terre. Heureux! heureux! « Si » je plaisois encore aux hommes », dit saint Paul[6], « je ne » serois pas serviteur de Jésus-Christ ».

Il faut bien prendre garde ici à une certaine nonchalance, qui fait négliger les actions de dehors qui édifient le prochain. On dit : Que m'importe ce qu'il pense? Comme qui diroit : Que m'importe de le scandaliser? A Dieu ne plaise! Dans les actions du dehors édifiez le prochain, et que tout soit réglé en vous jusqu'à un clin d'œil; mais que tout cela se fasse naturellement et simplement, et que la gloire en retourne à Dieu.

Gardez-vous bien aussi de vous contenter de vous régler à l'extérieur; il faut à Dieu son spectacle : c'est-à-dire, dans le secret, un cœur qui le cherche.

[1] Matth. v. 16. — [2] Ib. vi. 2. 5. — [3] Luc. xvi. 25. xiv. 12. — [4] Col. iii. 3. — [5] II. Cor. vi. 8. — [6] Gal. i. 20.

« Que votre gauche ne sache pas ce que fait la droite [1] ». Cachez votre aumône à vos plus intimes amis : « Cachez-la » dans le sein du pauvre », dit le Sage [2]; que le pauvre même, s'il se peut, ne vous connoisse point. Il faudroit, s'il pouvoit, vous pouvoir cacher à vous-même le bien que vous faites ; cachez-en, du moins, le mérite à vos yeux ; croyez toujours que vous faites peu, que vous ne faites rien, que vous êtes un serviteur inutile ; craignez toujours, dans vos bonnes œuvres, que votre intention ne soit pas assez pure, assez dégagée des vues du monde ; laissez connoître à Dieu seul le mérite de vos actions ; faites bien, sans retour sur vous-même ; occupez-vous tellement de la bonne œuvre en elle-même, que vous ne songiez jamais à ce qui vous en reviendra ; laissez tout au jugement de Dieu, ainsi il vous verra seul ; vous vous cacherez à vous-même.

« Ne sonnez pas de la trompette devant vous [3] », comme ceux qui parlent sans cesse de ce qu'ils font et de ce qu'ils disent. Ils sont eux-mêmes leur trompette, tant ils craignent de n'être pas vus.

XXIe Jour. Prière, et présence de Dieu dans le secret (Matth. VI. 5. 6. 7. 8.)

« Entrez dans votre cabinet », dans le plus intime de la maison ; mais entrez dans le plus intime de votre cœur. Soyez dans un parfait recueillement : « Fermez la porte sur vous » ; fermez tous vos sens, ne donnez accès à aucune pensée étrangère. « Priez en secret » ; épanchez votre cœur devant Dieu seul : qu'il soit le dépositaire de vos secrètes peines.

« Ne parlez pas beaucoup ». Il n'est pas question d'apprendre à Dieu par un long discours, vos besoins secrets : « Il sait tout avant que vous parliez ». Dites intérieurement ce qui peut vous profiter à vous-même, vous exciter, vous recueillir en Dieu. Les prières des païens qui ne connoissoient pas Dieu, ne sont qu'une surabondance de paroles inconsidérées. Parlez peu de la bouche et beaucoup du cœur. Ne

[1] Matth. VI. 3. 4. — [2] Eccli. XXIX. 15. — [3] Matth. VI. 2.

multipliez pas vos pensées, car c'est ainsi qu'on s'étourdit, et qu'on se dissipe soi-même. Arrêtez vos regards sur quelque importante vérité qui aura saisi votre esprit et votre cœur. Considérez, pesez, goûtez, ruminez, jouissez. La vérité est le pain de l'âme. Il ne faut pas engloutir d'abord, pour ainsi parler, chaque morceau: il ne faut pas sans cesse passer d'une pensée à une autre, d'une vérité à une autre; tenez-en une: serrez-la jusqu'à vous l'incorporer; attachez-y votre cœur plutôt que votre esprit; tirez-en, pour ainsi parler, tout le suc, à force de la presser par votre attention.

« Dieu vous voit dans le secret ». Songez qu'il vous voit jusque dans le fond, infiniment plus que vous-même. Faites un acte de foi simple et vif sur sa présence. Ame chrétienne, mettez-vous sous ses yeux tout entière. Il est intime, il est présent : car il donne l'être et le mouvement à tout. Ne vous arrêtez pas néanmoins à cette présence, dont toutes les créatures animées et inanimées sont également capables. Croyez, par une foi vive, qu'il vous est présent, comme vous donnant au dedans toutes les bonnes pensées, comme tenant en sa main la source d'où elles sortent; et non-seulement les bonnes pensées, mais encore les bons desirs, les bonnes résolutions et toutes les bonnes volontés, depuis le premier principe qui les fait naître jusqu'à la dernière perfection. Croyez encore qu'il est dans les justes, et qu'il y fait sa demeure, selon cette parole du Seigneur: « Nous viendrons à lui, et nous ferons » notre demeure en lui [1] ». Il y est d'une manière stable et permanente; il y établit sa demeure. Souhaitez qu'il soit en vous de cette sorte; offrez-lui votre intérieur, afin qu'il y soit et qu'il en fasse son temple. Sortez quelquefois de vous-même, et avec la même foi qui vous le fait voir dans vous-même, regardez-le dans le ciel, où il se manifeste à ses bien-aimés. C'est là qu'il vous attend. Courez, volez, rompez vos liens, rompez toutes ces attaches qui vous lient à la chair et au sang. O Dieu, quand vous verrai-je? Quand aurai-je ce « cœur pur, qui fait qu'on » vous « voit » en soi-même, hors de soi-même, partout? O lumière qui éclairez tout! ô vie qui

[1] Joan. XIV. 23.

animez tout! ô vérité qui nourrissez tout! ô bien qui rassasiez tout! ô amour qui unissez tout! Je vous loue, mon Père céleste, qui me voyez dans le secret.

XXII[e] JOUR. Oraison dominicale : Notre Père. (Matth. vi. 9.)

Regardez dans toutes les demandes un exercice d'amour.

« Notre Père » : Dès ce premier mot de l'Oraison dominicale, le cœur se fond en amour. Dieu veut être notre Père par une adoption particulière. Il a un fils unique qui lui est égal, en qui il a mis sa complaisance : il adopte les pécheurs. Les hommes n'adoptent des enfants que lorsqu'ils n'en ont point: Dieu qui avoit un tel Fils, nous adopte encore. L'adoption est un effet de l'amour; car on choisit celui qu'on adopte : la nature donne les autres enfants : l'amour seul fait les adoptifs. Dieu qui aime son Fils unique de tout son amour, et jusqu'à l'infini, étend sur nous l'amour qu'il a pour lui. C'est ce que dit Jésus-Christ dans cette admirable prière qu'il fait à son Père pour nous : « Que l'amour dont vous m'aimez soit en » eux, et moi je suis en eux[1] ». Aimons donc un tel Père. Disons mille et mille fois : Notre Père, notre Père, notre Père, ne vous aimerons-nous jamais? ne serons-nous jamais de vrais enfants pénétrés de vos tendresses paternelles?

Encore une fois, notre Père. Qu'est-ce qui nous fait dire, notre Père? apprenons-le de saint Paul[2] : « Parce que vous êtes » enfants, Dieu envoie en vous l'esprit de son Fils, qui crie » en vous : Père, Père ». C'est donc le Saint-Esprit qui est en nous : c'est lui qui forme en nous ce cri intime de notre cœur, par lequel nous invoquons Dieu, comme un Père toujours prêt à nous entendre.

Le même saint Paul dit ailleurs[3] « Ceux qui sont mus, » qui sont conduits par l'esprit de Dieu, sont les enfants » de Dieu.... Dieu nous envoie « l'esprit d'adoption, par le- » quel nous crions : Père, Père ». C'est donc encore une fois le Saint-Esprit qui nous donne ce cri filial, par lequel nous recourons à Dieu comme à notre Père.

Pourquoi l'appelle-t-il un cri? Un grand besoin fait crier.

[1] Joan. XVII. 26. — [2] Gal. IV. 6. — [3] Rom. VIII. 14. 15.

Un enfant ne crie que lorsqu'il souffre ou qu'il a besoin. Mais à qui est-ce qu'il crie dans son besoin ; sinon à son père, à sa mère, à sa nourrice, à tous ceux dans qui la nature lui fait sentir quelque chose de paternel? Crions donc, car nos besoins sont extrêmes. Nous défaillons, le péché nous gagne, le plaisir des sens nous entraîne. Crions, nous n'en pouvons plus, mais crions à notre Père. Qu'est-ce qui nous porte à crier? Le Saint-Esprit, le Dieu-amour, l'amour du Père et du Fils : « Celui qui répand l'amour dans nos cœurs[1] ». Crions, crions donc avec ardeur, et que tous nos os crient : O Dieu, vous êtes notre Père !

« Abraham » et les autres Pères, dont nous venons selon la chair, « nous ont ignorés; et Israël ne nous a pas connus ». Mais vous, ô Dieu, notre vrai Père », vous nous connoissez ; et c'est vous qui nous envoyez du sein intime de votre cœur, et de la source infinie qui est votre amour, cet esprit qui nous fait crier à vous comme à notre Père.

« Cet esprit», ajoute saint Paul[2] « rend témoignage à notre » esprit que nous sommes enfants de Dieu ». O Dieu, qui entendra ce témoignage du Saint-Esprit, qui nous dit intérieurement que nous sommes enfants de Dieu? Quelle voix, lorsque dans la paix d'une bonne conscience, et d'un cœur qui n'a rien à se reprocher qui le sépare de Dieu; je ne sais quoi nous dit secrètement, et dans l'intime silence de notre cœur: Dieu est ton Père : tu es son enfant! Passons: cette voix est trop intime; trop peu de personnes l'entendent. Passons : une autre fois nous l'entendrons mieux ; il faut être plus affermi, plus enraciné dans le bien. Le Saint-Esprit ne rend pas à tous ce témoignage secret. Quant à lui, il voudroit le rendre à tous; mais tous n'en sont pas dignes. O Dieu, faites-nous-en dignes. C'est bien fait de le demander à Dieu ; car en effet c'est lui qui le donne ; mais il nous répond : Agis avec moi, travaille de ton côté, ouvre-moi ton cœur, fais taire les créatures, dis-moi souvent dans le secret: Notre Père, notre Père.

[1] Rom. v. 5. — [2] Rom. VIII. 16.

XXIII[e] JOUR. Notre Père, qui êtes aux cieux. (Ibid.)

Encore un coup : « Notre Père » : mais ajoutons à cette fois : « Notre Père qui êtes dans les cieux ». Vous êtes partout ; mais vous êtes dans les cieux comme dans le lieu où vous rassemblez vos enfants, où vous vous montrez à eux, où vous leur manifestez votre gloire, où vous leur avez assigné leur héritage.

Saint Paul nous disoit [1] : « L'Esprit rend témoignage à notre » esprit, que nous sommes enfants de Dieu ». Mais écoutons ce qu'il ajoute : « Que si nous sommes enfants, nous sommes » aussi héritiers ». Ce n'est pas tout : concevons le comble de notre bonheur : « Héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ », nous aurons le même héritage, le même royaume : nous serons assis dans son trône : nous aurons part à sa gloire, nous serons heureux en lui, par lui, avec lui ; et c'est pourquoi nous crions : « Notre Père, qui êtes dans les cieux », afin de bien concevoir où il nous appelle.

Aimons celui qui nous fait ses héritiers, et les cohéritiers de son cher Fils Jésus-Christ. Qui pourroit ne l'aimer pas ? Qui pourroit ne pas desirer ce bel héritage ? Il n'est donné qu'à ceux qui l'aiment. Notre héritage, c'est Dieu même : il est notre bien ; il est lui seul notre récompense. « Je suis, » dit-il [2], « ton protecteur et ta trop grande récompense ». Trop grande pour tes mérites, mais proportionnée à l'immense bonté de ton Dieu.

XXIV[e] JOUR. Votre nom soit sanctifié. (Matth. VI. 9. 10.)

« Votre nom soit sanctifié ; votre règne arrive ; votre vo- » lonté soit faite en la terre comme au ciel ». C'est la perpétuelle continuation de l'exercice d'aimer. Sanctifier le nom de Dieu, c'est le glorifier en tout et ne respirer que sa gloire. Desirer son règne, c'est vouloir lui être soumis de tout son cœur, et vouloir qu'il règne sur nous, et non-seulement sur nous, mais encore sur toutes les créatures. Son règne est

[1] Rom. VIII. 16. 17. — [2] Gen. XV. 1.

dans le ciel, son règne éclatera sur toute la terre dans le dernier jugement. Mettons-nous donc en état de desirer ce glorieux jour : puissions-nous être de ceux dont Jésus-Christ dit[1] : « Quand ces choses commenceront à se faire », quand les signes avant-coureurs du dernier jugement paroîtront; aux approches de ce grand jour; pendant que le reste des hommes sèchera de crainte, « regardez et levez la tête, parce » que votre rédemption approche ».

Jésus-Christ arrive pour chacun de nous, quand notre vie finit. Alors donc, aux approches de ce dernier jour, quand Jésus-Christ frappe à la porte pour nous appeler; il faudroit être en état de le recevoir avec joie et de lui dire : « que » votre règne arrive » : car je desire que « ce qu'il y a » en moi « de mortel soit englouti par la vie [2] ».

Mais qui de nous desire le règne de Dieu? Qui de nous dit de bon cœur : « Que votre royaume nous arrive »! C'est néanmoins où nous préparoit cette parole : « Notre Père qui » êtes dans les cieux ». C'est là notre maison; c'est notre demeure, puisque c'est là qu'est celle de notre Père.

Nous ne sommes donc pas de bonne foi, quand nous disons : « Que votre règne arrive », ou ce qui est dans le fond la même chose : « Que votre royaume nous arrive ». Ce qui étouffe en nous ce desir qui devroit être si naturel aux chrétiens, c'est que nous aimons le monde et ses plaisirs; nous aimons cette vie pleine de toutes sortes de maux, et ce qui est pis, pleine de péché, qui est le plus grand de tous les maux.

Rompons ces liens, et disons : « Votre volonté soit faite ». C'est le vrai et parfait exercice de l'amour, de conformer sa volonté à celle de Dieu. O notre Père qui êtes dans les cieux! on vous y aime, et c'est pourquoi on y fait son bonheur de votre volonté. Que ce qui se fait dans le ciel se fasse sur la terre! Que ce qui s'achève là, se commence ici!

Cette vie ne doit pas être aimée, mais supportée, dit saint Augustin : *Non amanda, sed toleranda* : c'est le lieu de pèlerinage, le lieu d'exil, le lieu de gémissements et de pleurs.

[1] Luc. XXI. 28. — [2] II. Cor. V. 4.

Donc, ô notre Père céleste! que votre règne arrive : que votre volonté soit faite.

XXV[e] JOUR. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. (Matth. VI. 11.)

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour ». C'est ici le vrai discours d'un enfant qui demande en confiance à son père tous ses besoins, jusqu'aux moindres. O notre Père, vous nous avez donné un corps mortel : vous ne l'avez pas fait tel d'abord; mais nous vous avons désobéi, et la mort est devenue notre partage. Ce corps infirme et mortel a besoin tous les jours de nourriture; ou il tombe en défaillance, ou il périt. Donnez-la-nous, donnez-la-nous simple, donnez-la-nous autant qu'elle est nécessaire. Que nous apprenions, en la demandant, que c'est vous qui nous la donnez de jour à jour. Vous donnez à vos enfants, à vos serviteurs, à vos soldats, si on veut qu'ils combattent sous vos étendards, vous leur donnez chaque jour leur pain. Que nous le demandions avec confiance! que nous le recevions comme de votre main avec action de grâces!

Mais si vous trouvez à propos de nous le refuser, ô Dieu, notre bon père! cela est rare, que ceux qui vous servent manquent de pain. Vous refusez souvent ce qui nourrit les convoitises et les appétits déréglés; car ils sont mauvais, et il est plus digne de vous de les modérer que de les contenter. Mais pour le nécessaire de la vie, vous ne refusez guère à ceux qui vous craignent, et qui vous le demandent avec humilité. Vous avez chargé les riches de la subsistance des pauvres, et vous avez tant attaché de biens à l'aumône, que la source n'en peut point tarir dans votre Eglise. Mais enfin, s'il vous plaît, ô notre Père, que nous manquions de ce pain ou de quelque autre chose nécessaire, que dirons-nous? il en faudra revenir à la demande précédente : « Votre volonté » soit faite : » car, « ma vraie viande », disoit Jésus-Christ[1], « c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé ».

Une autre version porte : « Donnez-nous notre pain qui est

[1] Joan. IV. 34.

» au dessus de toute substance : » par où l'on entend le pain de l'Eucharistie. O Dieu, donnez-le-nous aujourd'hui, donnez-le-nous tous les jours. Fussions-nous dignes de communier toutes les fois que nous assistons à votre sacrifice ! La table est prête, les convives manquent : mais, ô Jésus, vous les appelez ! Desirons ce pain de vie, desirons-le avec ardeur et avidité ! Ceux qui ont faim et soif de la justice le desirent ; car toute grâce y abonde ; et le parfait exercice de l'amour, c'est de desirer sans cesse de recevoir Jésus-Christ.

XXVI° JOUR. Pardonnez-nous comme nous pardonnons. (Matth. VI. 12. 14. 15.)

« Pardonnez-nous, comme nous pardonnons ». C'est une chose admirable comment Dieu fait dépendre le pardon que nous attendons de lui, de celui qu'il nous ordonne d'accorder à ceux qui nous ont offensés. Non content d'avoir partout inculqué cette obligation, il nous la met à nous-mêmes à la bouche dans la prière journalière; afin que si nous manquons à pardonner, il nous dise comme à ce mauvais serviteur : « Je » te juge par ta propre bouche, mauvais serviteur [1] ». Tu m'as demandé pardon, à condition de pardonner : tu as prononcé ta sentence, lorsque tu as refusé de pardonner à ton frère. Va-t'en au lieu malheureux, où il n'y a plus ni pardon, ni miséricorde.

C'est ce que Jésus-Christ appuie en cet endroit ; et c'est ce qu'il explique encore d'une manière terrible dans la parabole du serviteur rigoureux.

XXVII° JOUR. Ne nous induisez point en tentation ; mais délivrez-nous du mal. (Matth. VI. 13.)

» Ne nous induisez point en tentation ». On ne prie pas seulement pour s'empêcher de succomber à la tentation, mais pour la prévenir, conformément à cette parole : « Veillez et » priez, de peur que vous n'entriez en tentation [2] ». Non-seulement de peur que vous n'y succombiez , mais de peur que vous n'y entriez.

[1] Luc. XIX. 22. — [2] Matth. XXVI. 41.

Il faut entendre par ces paroles la nécessité de prier en tout temps, et quand le besoin presse, et avant qu'il presse. N'attendez pas la tentation ; car alors le trouble et l'agitation de votre esprit vous empêchera de prier. Priez avant la tentation, et prévenez l'ennemi.

«Dieu ne tente personne», dit saint Jacques[1]. Ainsi, lorsque nous lui disons : « Ne nous induisez point en tentation »; visiblement il faut entendre : Ne permettez pas que nous y entrions. C'est aussi comme parle saint Paul[2] : « Dieu est fi- » dèle en ses promesses ; et il ne souffrira pas que vous » soyez tentés par dessus vos forces »; mais nos forces consistent principalement dans nos prières.

« Délivrez-nous du mal ». L'Eglise explique : délivreznous de tout mal passé, présent et à venir. Le mal passé, mais qui laisse de mauvais restes, c'est le péché commis : le mal présent, c'est le péché où nous sommes encore : le mal à venir est le péché que nous avons à craindre. Tous les autres maux ne sont rien qu'autant qu'ils nous portent au péché par le murmure et l'impatience. C'est principalement en cette u e que nous demandons d'être délivrés des autres maux.

« Délivrez-nous du mal ». Délivrez-nous du péché et de toutes les suites du péché ; par conséquent, de la maladie, de la douleur, de la mort ; afin que nous soyons parfaitement libres. Alors aussi nous serons souverainement heureux.

Une autre version porte : « Délivrez-nous du mauvais »; c'est-à-dire, du démon notre ennemi, et de toutes ses tentations.

Quand nous demandons des forces contre la tentation, ce n'est pas seulement contre le démon, c'est encore contre nous-mêmes, selon ce que dit saint Jacques : « Chacun est » tenté par sa propre concupiscence, qui l'attire et qui l'em- » porte[3] » : c'est la grande tentation, et le démon même ne nous peut prendre que par celle-là. Quelle est donc notre foiblesse, puisque nous sommes nous-mêmes nos plus grands

[1] Jac. I. 13. — [2] I. Cor. x. 13. — [3] Jac. I. XIV.

ennemis ! Et nous ne craignons pas ! et nous dormons ! et nous négligeons notre salut ! et nous ne concevons pas la nécessité de prier !

XXVIIIe Jour. Du jeûne. (Matth. VI. 16. 17. 18.)

Jésus-Christ joint ici la doctrine du jeûne à celle de l'oraison et de l'aumône. Ce sont trois sacrifices qui vont ensemble, selon cette sentence de Tobie [1] : *L'oraison est bonne avec le jeûne et l'aumône*. Par l'aumône, on sacrifie ses biens : par le jeûne, on immole son corps : par l'oraison, on offre à Dieu les affections, et, pour ainsi dire, le plus pur encens de son esprit.

Ce qui est dit ici du jeûne, est semblable à ce qui est dit de l'oraison et de l'aumône ; qu'il ne faut le faire que pour Dieu seul, et à ses yeux, sans aucune vue des hommes. Lors pourtant qu'on a mal édifié l'Eglise, en négligeant ce qu'on devoit observer; il est bon de l'édifier sans affectation par des observances plus sévères. Mais cela demande beaucoup de précaution, et il y faut éviter l'ostentation, comme la peste des bonnes œuvres.

Par le jeûne, il faut entendre toutes les autres austérités par où l'on mortifie son corps. Il les faut soigneusement cacher, « et n'avoir pas un air triste comme les hypocrites ; mais » oindre sa tête et laver sa face »; témoigner à tout le monde de la douceur et de la joie ; n'être pas comme ceux qui portant impatiemment les austérités, semblent s'en prendre à tous ceux à qui ils parlent, en les traitant durement et leur devenant fâcheux. L'austérité qu'on a pour soi-même doit rendre plus doux, plus traitable ; corriger, et non exciter la mauvaise humeur. C'est ce que signifie cette onction de la tête, et ce visage lavé : c'est la douceur et la joie.

XXIXe Jour. Trésor dans le ciel ; œil simple ; impossibilité de servir deux maîtres. (Matth. VI. 19. 20. 24.)

Jésus-Christ déracine l'avarice, et empêche de craindre jamais la pauvreté. « Avoir son trésor dans le ciel [2] »; c'est y

[1] Tob. XII. 8. — [2] Matth. VI. 20.

mettre son affection et son espérance ; avoir son trésor dans le ciel, c'est y envoyer ses richesses par les mains des pauvres.

« Où est votre trésor, là est votre cœur [1] ». Cette parole est grande. De quoi êtes-vous rempli ? Où se tournent naturellement vos pensées, c'est là votre trésor ; c'est là qu'est votre cœur. Si c'est Dieu, vous êtes heureux ; si c'est quelque chose de mortel, que la rouille, que la corruption, que la mortalité consume sans cesse ; votre trésor vous échappe, et votre cœur demeure pauvre et épuisé.

Cet « œil simple [2] », c'est la pureté d'intention. L'œil est simple, quand l'intention est droite ; et l'intention est droite quand le cœur ne se partage pas. C'est ce qu'on appelle simplicité et droiture. L'intention, c'est le regard de l'âme. L'œil ne regarde jamais fixement qu'un seul objet ; et l'âme ne peut s'arrêter qu'à un seul bien. Lorsque les regards sont vagues et dissipés, on voit tout, et on ne voit rien. Ainsi, quand l'âme se dissipe en vagues desirs, elle ne sait ce qu'elle veut, et elle tombe dans la nonchalance. Dieu veut un regard arrêté et fixe.

Cela se confirme par les paroles suivantes : « On ne peut servir deux maîtres [3] », ni aimer deux choses à la fois. Quand on ne sait ce qu'on aime, et qu'on se partage entre Dieu et la créature, Dieu refuse ce qu'on lui offre, et la créature a tout. Il faut donc se déterminer, s'appliquer, agir avec efficace dans la voie de la piété.

La bonne intention sanctifie toutes les actions de l'âme, comme le regard arrêté assure et éclaire tous les pas du corps.

C'est cette bonne intention qu'il faut renouveler souvent pendant le jour, et continuellement prier Dieu de la fortifier. Il faut sans cesse se redresser, et se réduire tout entier à un regard simple.

« Vous ne pouvez servir Dieu et les richesses [4] ». Selon saint Paul, « l'avarice est un culte des idoles [5] ». Ceux qui aiment la bonne chère ont « leur ventre pour leur Dieu [6] », selon le même apôtre. Nous nous faisons un Dieu de tous les objets de notre

[1] Matth. VI. 21. — [2] Ib. 22. — [3] Matth. VI. 24. — [4] Ib. — [5] Col. III. 5. — [6] Philip. III. 19.

amour. Tout attachement vicieux est une idolâtrie. Qui est-ce qui voudroit servir une idole, transporter la gloire de Dieu à une fausse divinité? Cela fait horreur à penser. C'est néanmoins ce que font tous ceux qui aiment quelque chose plus que Dieu. Les pensées, les affections, le plus pur encens du cœur, toute son adoration va là. Hélas qu'on est misérable ! Eh! une créature raisonnable se peut-elle donner elle-même, et se peut-elle sacrifier à autre qu'à Dieu ?

Déracinez l'avarice, déracinez l'ambition, déracinez l'amour du bien sensible, et tout amour de la créature, c'est autant d'idoles que vous abattez dans votre cœur. Que la créature, loin d'avoir tout le cœur, n'en occupe pas la moindre partie. Donnez tout à Dieu, fouillez jusqu'au fond, et videz votre cœur pour Dieu; il saura bien l'occuper, et le remplir.

Se remplir de la créature, c'est se remplir de ces viandes qui chargent, et qui gonflent sans nourrir; et qui aussitôt vous affament, parce qu'elles n'ont aucun suc, et que rien ne s'en tourne en votre substance. Qu'on est vide quand on n'est plein que de cette sorte !

XXXe JOUR. Ne se point inquiéter pour cette vie ; se confier en la Providence. (Matth. VI. 25. 26. et suiv.)

« Ne vous inquiétez point ». Cela n'exclut pas une prévoyance modérée, ni un travail réglé, mais seulement l'inquiétude, et l'agitation de l'esprit.

« La vie est plus que la nourriture, et le corps est plus que » l'habit [1] ». Dieu qui vous a donné la vie, et qui a formé votre corps, avant que vous puissiez en prendre aucun soin, vous donnera tout le reste. Qui a fait le plus, ne dédaignera pas de faire le moins.

« Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment, ni ne mois- » sonnent, ni ne recueillent...; ils ne travaillent ni ne filent; » et votre Père céleste les nourrit...... et les habille [2] ». Heureux ces petits animaux, heureuses les fleurs, heureuses mille et mille fois toutes ces petites créatures, si elles pou-

[1] Matth. VI. 20. — [2] Ib. 26. 28. 30.

voient sentir leur bonheur ! Heureuses des soins paternels que Dieu prend d'elles ! Heureuses de tout recevoir de sa main ! Pour nous, notre péché nous assujettit à mille travaux : mais ne les poussons pas jusqu'à l'agitation. Travaillons, car c'est là la juste peine que Dieu ait imposée à notre péché; travaillons en esprit de pénitence; mais abandonnons à Dieu le succès de notre travail.

« Gens de petite foi, votre Père sait que vous avez besoin » de ces choses [1] ». Doutez-vous qu'il ne sache ce qui vous est nécessaire? Il vous a fait : doutez-vous qu'il veuille pourvoir à vos besoins? Il vous l'a promis. Lui qui vous a prévenu en tout, et qui vous a donné l'être qu'il ne vous avoit pas promis, vous refusera-t-il ce qu'il vous a promis pendant que vous n'étiez pas, après vous avoir fait ? « Ne vous inquiétez » donc pas ».

Voyez comment vous croissez : comment votre corps se nourrit. Pourriez-vous « ajouter une coudée à votre taille[2]? » Pendant que vous dormiez, Dieu vous faisoit croître; et d'enfant il vous a fait homme. Croyez qu'il fera ainsi tout ce qui convient à votre corps : reposez-vous sur sa puissance et sur sa bonté.

A ces mots, « ne vous inquiétez pas », que saint Mathieu a rapportés, saint Luc joint ceux-ci: « ne soyez point comme » suspendus en l'air [3], » comme en péril de tomber et toujours dans l'agitation ; car c'est l'effet de l'inquiétude Soyez donc, non pas comme suspendus, mais solidement appuyés sur la Providence.

XXXI

XXXIe JOUR. Ne ressembler point les Païens. (Matth. VI. 32.)

« Les païens recherchent ces choses [4] ». Voyez toujours comment Jésus-Christ nous élève au dessus des vices des païens, et même au dessus de leurs vertus. « Les publicains » le font bien, les gentils le pratiquent bien [5] », nous disoit-il tout à l'heure ; songeons bien en quoi nous les surpassons. Ce n'est pas sans raison que Jésus-Christ dit, que « les Nini-

[1] Matth. VI. 30. 32. — [2] Ib. 27. — [3] Luc. XII. 29. — [4] Matth. VI. 32. — [5] Ib. V. 46. 47.

» vites, et les païens s'élèveront contre nous au jour du juge-
» ment[1] ». A quoi nous sert le christianisme, si nous menons une vie païenne? Hélas, hélas ! que de paganisme au milieu des fidèles ! Combien de chrétiens vivent comme s'ils ne connoissoient pas Dieu ! Il n'y a point en effet de Dieu pour eux. Hélas ! où trouverons-nous assez de larmes pour déplorer notre aveuglement?

XXXIIe JOUR. Chercher Dieu et sa justice, et comment. (Matth. VI. 33. 34.)

« Cherchez donc le royaume de Dieu et sa justice, et le » reste vous sera donné par surcroît[2] ».

Le royaume de Dieu et sa justice, non pas une justice simplement morale, à la manière des païens ; mais la justice chrétienne, fondée sur l'exemple de Jésus-Christ, et sur les règles de l'Évangile, que vous venez de voir ; une justice qui vous fasse vivre autrement que ceux qui ne connoissent pas Dieu ; autrement qu'on ne vivoit avant que Jésus-Christ eût paru ; une justice conforme à votre vocation, à votre état, et aux grâces que vous avez reçues, car c'est là ce qui s'appelle « le royaume de Dieu et sa justice ».

« Cherchez » : Dans tout le reste dont il a parlé, il n'a point dit ce mot, « cherchez » : car il suppose que Dieu par sa bonté, nous peut tout donner, et le fait sans que nous en prenions aucun soin. Cela arrive souvent à l'égard des biens de la terre ; mais pour le royaume de Dieu, cherchez : « Opérez » votre salut avec crainte et tremblement », comme dit saint Paul[3]. C'est la seule chose qui mérite vos inquiétudes.

Et toutefois, je l'oserai dire : il faut encore bannir l'agitation et l'inquiétude de cette recherche. Car, comme ajoute le même saint Paul[4], « Dieu opère en vous le vouloir et le faire, » selon sa bonne volonté ». Tremblez donc en opérant votre salut : et toutefois ne vous défiez pas trop de vos forces, car Dieu travaille avec vous ; c'est lui-même qui fait avec vous tout ce que vous faites. Espérez donc en son secours : aban-

[1] Matth. XII. 4. — [2] Ib. VI. 33. — [3] Philip. II. 12. — [4] Ib. II. 13.

donnez-vous entre ses bras. Il est bon : il aura pitié de votre foiblesse ; il opèrera en vous par sa bonne volonté, ce qu'il faut aussi que vous opériez. Opérez donc votre salut : travaillez-y avec soin, et même avec tremblement : mais travaillez-y toutefois avec une espèce de repos, comme celui qui attend tout secours d'un Dieu tout-puissant et tout bon.

« Ne vous inquiétez pas du lendemain : le lendemain sera » inquiet pour lui-même : à chaque jour suffit son mal[1] ». Ce précepte si important pour tous les soins de la vie, l'est encore plus pour les affaires du salut. Il y en a qui se tourmentent en disant : Voilà qui est bien : je me suis confessé : j'ai commencé à me convertir ; mais que de peines viendront dans la suite, que de tentations, que d'ennuis ! Je n'y pourrai résister ; la vie est longue ; je succomberai sous tant de travaux. Allez, mon fils ; allez, ma fille ; surmontez les difficultés de ce jour : ne vous inquiétez pas de celles de demain ; les unes après les autres vous les vaincrez toutes. « A chaque jour suffit son mal. » Celui qui vous a aidé aujourd'hui, ne vous abandonnera pas demain : trop de prévoyance et d'inquiétude vous perd.

XXXIII[e] Jour. Encore de l'avarice et des richesses. Ne mettre pas sa confiance en ce qu'on possède. (Luc. XII. 15. 16 et suiv.)

Joignons ici ce qui est dit dans saint Luc : « Donnez-vous » de garde de toute avarice[2] ». Déracinez un si grand mal tout entier, et jusqu'à la moindre fibre ; n'en souffrez pas en vous le plus petit sentiment.

Quelque riche que vous soyez, il vous manque toujours quelque chose ; ou dans les biens, ou dans la santé, ou dans la fortune, ou dans la grandeur. Réjouissez-vous de ce manquement ; acceptez avec joie et consolation cette partie de la pauvreté qui vous est échue. Aimez-la comme un caractère du christianisme ; comme une imitation de Jésus-Christ. Aimez votre pauvreté, votre dépouillement. Renoncez à tout esprit de propriété, si vous êtes religieux : réjouissez-vous en notre

[1] Matth. VI. 34. — [2] Luc. XII. 15.

Seigneur, de ce que non-seulement vous ne possédez aucun bien, mais encore de ce que vous êtes par choix et par état incapable d'en posséder.

« En quelque abondance qu'on soit, la vie ne consiste pas » en ce qu'on possède [1] ». Vous avez beau dire : j'ai de quoi vivre. Vous n'en vivrez pas davantage. Vous avez beau dire : Je n'ai rien à craindre ; j'ai tout avec abondance. « Insensé, vous » mourrez cette nuit ». Mais comment? explique-t-on la mort? « On vous redemandera votre âme [2] » : elle n'est pas à vous ; vous n'avez la vie que par emprunt. On vous la redemandera: on vous en demandera compte. Et quand? « Cette nuit ». On vous trouvera demain mort dans votre lit : sans que tout ce grand bien que vous vantiez, vous ait pu procurer le moindre secours, ni prolonger votre vie d'un moment.

« Que ferai-je, dit cet homme riche[3] » dans une si grande abondance de toutes sortes de biens? Voilà le premier effet des grandes richesses ; l'inquiétude. Que ferai-je? Où les mettrai-je? Comment les garder? « Mes greniers n'y suffisent » pas, j'en ferai d'autres, et je dirai à mon âme : Réjouis-toi: » fais grand'chère [4] » ; ne refuse rien à tes sens : « Bois, » mange, repose-toi » dans ton abondance. Et pendant que tu t'imagines pouvoir te reposer dans tes richesses, on t'ôte, non pas ces richesses, mais cette âme même que tu invitois à la jouissance. « Et à qui sera ce grand bien que tu avois » acquis [5] ? » Qui est-ce qui en jouira pour toi quand tu n'y seras plus pour en jouir ?

« Ainsi est celui qui amasse des trésors sur la terre, et » qui n'est pas riche en Dieu [6] ; » qui ne met pas en lui toutes ses richesses. Telle est son aventure : tel est son état: telle est la fin de sa vie; c'est à cela qu'aboutissent toutes ses richesses.

Après toutes ces réflexions, revenez encore aux paroles du Fils de Dieu : relisez-les, savourez-les encore une fois; vous les trouverez sans comparaison plus fortes par elles-mêmes que tout ce que nous avons pu dire ou penser, pour vous en faire sentir la vertu.

[1] Luc. XII. 15. — [2] Ib. 20. — [3] Ib. 17. — [4] Ib. 18. — [5] Ib. 20. — [6] Ib. 21.

XXXIVe Jour. Considérer ce que Dieu fait pour le commun des plantes et des animaux : se regarder comme son troupeau favori. (Luc. XII. 22. 24. 29 et suiv.)

« C'est pour cela que je vous dis : Ne soyez point en inquiétude ; considérez les corbeaux [1] ».

Dans saint Matthieu il est dit en général « les oiseaux du ciel [2] » : Dans saint Luc on lit les corbeaux, animal des plus voraces ; et néanmoins sans grenier, ni provisions : qui sans semer et sans labourer, trouve de quoi se nourrir. Dieu lui fournit ce qu'il lui faut, à lui, « et à ses petits qui l'invoquent », dit le Psalmiste [3]. Dieu écoute leurs cris, quoique rudes et désagréables ; et il les nourrit aussi bien que les rossignols, et les autres, dont la voix est la plus mélodieuse et la plus douce.

Jésus-Christ nous apprend, dans ce sermon admirable, à considérer la nature, les fleurs, les oiseaux, les animaux, notre corps, notre âme, notre accroissement insensible, afin d'en prendre occasion de nous élever à Dieu. Il faut voir toute la nature d'une manière plus relevée, d'un œil plus perçant, comme l'image de Dieu. Le ciel est son trône ; la terre est l'escabeau de ses pieds ; la capitale du royaume est le siége de son empire ; son soleil se lève, la pluie se répand pour vous assurer de sa bonté. Tout vous en parle : il ne s'est pas laissé sans témoignage.

Nous avons déjà remarqué, que pour signifier l'inquiétude, Jésus-Christ se sert de ce mot dans saint Luc : « Ne demeu-» rez pas comme suspendus en l'air [4] », comme quand on ne sait ni comment, ni sur quoi on est soutenu, et qu'on se croit toujours prêt à tomber. Ne soyez point dans cette terrible inquiétude, mais croyez que Dieu vous soutient.

Mais de toutes les paroles qui sont particulières à saint Luc dans ce discours du Fils de Dieu ; les plus capables de nous inspirer du courage parmi nos misères et nos foiblesses, sont celles-ci : « Ne craignez point, petit troupeau ; parce » qu'il a plu à votre Père céleste de vous donner son royaume [5] ». Dans tout ce qui précède, on nous apprend à ne pas craindre de manquer de nourriture, car Dieu y pourvoit, et

[1] Luc. XII. 22. 24. — [2] Matth. VI. 26. — [3] Ps. CXLVI. 9. — [4] Luc. XII. 29. — [5] Ib. XII. 32.

sa conduite ordinaire est de ne pas laisser manquer du nécessaire ceux qui se fient en lui. Mais ici il nous élève plus haut. Car après tout, quand vous viendriez à manquer de pain, qu'en seroit-il ? Vous auriez encore « un royaume ». Et quel royaume? Celui de Dieu. « Ne craignez pas, petit troupeau, » car Dieu vous donne son royaume ». Ce royaume n'est pas pour les grands du monde ; c'est pour les petits, c'est pour les humbles, c'est pour ce petit troupeau, que le monde compte pour rien, mais que le Père regarde ; qui en effet semble n'être rien en comparaison de la multitude immense et de l'éclat des impies. Mais c'est pour ce petit troupeau que Dieu conserve le reste des hommes.

Que craignez-vous donc ? de mourir de faim ? Combien de martyrs en sont morts dans les prisons ? cette mort les a-t-elle empêchés de recevoir la couronne du martyre ? Au contraire, c'est par elle qu'elle a été mise sur leur tête. « Ne » craignez donc rien, petit troupeau. Vendez tout ; donnez » tout aux pauvres; et faites-vous un trésor, qu'on ne puisse » ni voler, ni diminuer[1] » ; c'est celui des bonnes œuvres.

XXXV[e] JOUR. Le même sujet. Se garder de toute avarice. (Luc. XII. 15. 21.)

On ne sauroit trop méditer cet admirable discours de notre Seigneur : « Donnez-vous de garde de toute avarice[2] ». Il y a plusieurs sortes d'avarices. Il y en a une, triste et sordide, qui amasse sans fin et sans jouir ; « qui n'ose toucher à ses » richesses, et qui semble », comme dit le Sage, « ne s'être » réservé sur elles aucun droit, que celui de les regarder, » et de dire : Je les ai[3] ». Mais il y a une autre avarice plus gaie et plus libérale, qui veut amasser sans fin comme l'autre, mais pour jouir, pour se satisfaire ; et telle étoit l'avarice de l'homme qui nous est dépeint dans cet évangile.

Un tel avare a beaucoup de dédain pour cette sorte d'avarice, où l'on se plaint tout à soi-même au milieu de l'abondance. Il s'imagine être bien plus sage, parce qu'il jouit : mais cependant Dieu l'appelle « insensé[4] ».

L'un est fol par trop d'épargne, et parce qu'il s'imagine

[1] Luc. XII. 33. — [2] Ib. 15. — [3] Eccle. V. 9. 10. — [4] Luc. XII. 20.

pouvoir être heureux par un bien dont il ne fait aucun usage ; mais l'autre est fol pour trop jouir, et parce qu'il s'imagine un repos solide dans un bien qu'il va perdre la nuit suivante. « Donnez-vous donc de garde de toute avarice »; et autant de celle qui jouit, que de celle qui se refuse tout. Soyez « riche en Dieu » ; faites de Dieu et de sa bonté tout votre trésor. C'est ce trésor-là, dont on ne peut trop jouir ; c'est ce trésor-là, où il n'y a jamais rien à épargner, parce que, plus on l'emploie plus il s'augmente.

XXXVI[e] JOUR. Ne point juger. (Matth. VII. 1. 2 et suiv.)

« Ne jugez pas[1] ». Il y a un juge au dessus de vous ; un juge qui jugera vos jugements, qui vous en demandera compte ; qui, par un juste jugement, vous punira d'avoir jugé, sans pouvoir et sans connoissance, qui sont les plus grands défauts d'un jugement.

Sans pouvoir. « Qui êtes-vous pour juger le serviteur d'au- » trui ? S'il tombe, ou s'il demeure ferme, cela regarde son » maître[2] » ; c'est à lui de le juger.

Ne jugez donc pas celui dont vous n'êtes pas le juge.

Ce que saint Paul ajoute, juge téméraire, vous ferme encore plus la bouche. Vous prononcez sur l'état du serviteur d'autrui, et vous dites, ou qu'il tombe, ou qu'il va tomber. « Mais il ne tombera pas », dit saint Paul[3]: « Dieu est « assez puissant pour l'affermir ». Ne jugez donc pas qu'il va tomber.

Saint Paul continue : « Pourquoi jugez-vous votre frère[4] »? Ou pourquoi méprisez-vous votre frère? C'est votre frère, c'est votre égal, il ne vous appartient pas de le juger. Vous êtes tous deux justiciables du grand Juge devant qui tous les hommes ont à comparoître : « Nous avons tous à comparoître de- » vant le tribunal de Jésus-Christ... Chacun y rendra compte pour lui-même[5] ». Ne songez donc point à juger les autres ; songez au compte qu'il vous faudra rendre de vous-même.

Saint Jacques n'est pas moins fort. « Il n'y a », dit-il[6], « qu'un législateur et qu'un juge, qui peut perdre un homme,

[1] Matth. VII. 12. — [2] Rom. XIV. 4. — [3] Ib. — [4] Ib. 10. — [5] Ib. 10. 12. — [6] Jac. IV. 12.

» ou le délivrer ». D'où il conclut : « Qui êtes-vous donc, vous » qui jugez votre frère » ? Ce qu'il tire de ce beau principe : « Celui qui juge son frère, ou qui médit de son frère, juge » la loi et médit de la loi [1] ». Car la loi vous a interdit ce jugement que vous usurpez. « Mais » poursuit ce grand apôtre [2], « si vous jugez la loi, vous ne voulez donc pas vous en rendre » l'observateur, mais le juge ». Vous vous élevez au dessus de votre règle : la loi retombera bientôt sur vous de tout son poids, et vous en serez accablé. Voyez en deux versets de cet apôtre, quelle force et quelle lumière de la vérité contre vos jugements téméraires.

Vous voyez que vous jugez sans pouvoir : mais vous jugez encore sans connoissance. Vous ne connoissez pas celui que vous jugez ; vous n'en voyez pas l'intérieur ; vous ne savez pas son intention, qui peut-être le justifie ; et si son crime est manifeste, vous ne savez pas s'il ne s'en repentira point, ou s'il ne s'en est pas déjà repenti, et s'il n'est point un de ceux dont la conversion réjouira le ciel. « Ne jugez donc pas ».

« La charité n'est point soupçonneuse ; elle ne pense pas » le mal ; elle est douce ; elle est patiente ; elle souffre tout ; » elle croit tout ; elle espère tout ; elle ne se réjouit pas du » mal d'autrui ; mais elle se réjouit » quand tout le monde fait bien « en vérité [3] ». Ainsi elle ne se plaît pas à juger.

D'autant plus qu'en jugeant les autres elle se jugeroit et se condamneroit elle-même. « Vous êtes inexcusable, ô tout » homme qui jugez ; parce qu'en ce que vous jugez les autres, » vous vous condamnez vous-même ; puisque vous faites les » mêmes choses que vous condamnez [4] ». Vous êtes jugé par votre propre bouche, mauvais serviteur, et vous-même vous prononcez votre sentence. « En telle forme que vous juge- » rez, vous serez jugé ; et la mesure que vous aurez faite aux » autres, sera votre règle [5] ».

Quelle joie à un criminel d'entendre de la propre bouche de son juge : « Vous ne serez pas jugé [6] » ! Mais pour cela, il faut qu'il ne juge pas.

[1] Jac. VI. 11. — [2] Ib. — [3] Cor XIII. 4. 5. 6. 7. — [4] Rom. II. 1.— [5] Matth. VII. 2. — [6] Ib. 1.

XXXVII° Jour. Voir les moindres fautes d'autrui, et ne voir pas en soi les plus grandes. (Matth. vii. 3. 4. 5.)

Voici une autre raison de ne juger pas, que Jésus-Christ nous explique; c'est que votre crime est plus grand que celui que vous condamnez. « Pourquoi voyez-vous un fétu? Une » poutre vous crève les yeux, et vous ne la voyez pas [1] ».

« Hypocrite »! La plus mauvaise hypocrisie, c'est de condamner tout le monde. On fait par là le vertueux, on prétend faire admirer la régularité de ses mœurs, la sévérité de sa doctrine; c'est un homme incorruptible, qui ne flatte, et qui n'épargne personne; mais l'hypocrite qu'il est, il ne songe pas seulement à se corriger. Il épilogue sans cesse sur les défauts les plus légers des autres: et il ne songe pas seulement aux vices énormes qui l'accablent. Il n'y a point d'hommes plus indulgents pour eux-mêmes, que ces impitoyables censeurs de la vie des autres.

XXXVIII° Jour. La chose sainte : Discernement dans la prédication de l'Evangile. (Matth. vii. 6.)

« La chose sainte, » c'est le corps de Jésus-Christ; « il ne » le faut pas donner aux chiens [2] », aux impurs, aux impudents, à ceux qui jappent indifféremment contre tout le monde; à ceux qui retombent dans leurs péchés, et que saint Pierre nous a figurés sous l'image « d'un chien qui re» tourne à son vomissement, et d'un pourceau qui, s'étant » lavé, se vautre de nouveau dans la boue [3] ». Nous en avons parlé dans les méditations précédentes, à l'occasion d'un passage de saint Pierre.

En général, la chose sainte signifie tous les mystères que les pasteurs de l'Eglise sont avertis de donner avec beaucoup de discernement; et de ne les pas donner à profaner aux indignes.

« Les perles devant les pourceaux », sont les saints discours devant ceux qui sont incapables de les goûter; et qui pour cette raison se tournent avec une espèce de fureur con-

[1] Matth. vii. 3 — [2] Ib. vi. 6. — [3] II. Pet. ii. 21. 22.

tre ceux qui leur présentent une chose si peu convenable à leur nature.

Considère, chrétien, à quoi tu te réduis par ton péché ! Dieu, qui t'avoit fait à son image, et qui avoit mis ton âme, renouvelée par la grâce, au rang de ses épouses, te met au rang « des chiens et des pourceaux ». Aie pitié de ton état, et songe à t'en retirer, ayant recours à la prière, dont il va être encore parlé ci-après.

XXXIXe Jour. Prier avec foi : demander : chercher : frapper. (Matth. VII. 7.)

Après avoir fait voir au pécheur l'état déplorable et honteux où il tombe, notre Seigneur lui montre dans la prière le moyen d'en sortir.

« Demandez : cherchez : frappez[1] ». Ce sont trois degrés, et comme trois instances qu'il faut faire persévéramment et coup sur coup. Mais que faut-il demander à Dieu pour sortir de cet état plus que bestial où le péché nous avoit mis? Il faut l'apprendre de ces paroles de saint Jacques[2] : « Si quel-» qu'un manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui » donne abondamment à tous, sans jamais reprocher ses bien-» faits; mais il la faut demander avec foi et sans hésiter ».

C'est ce que notre Seigneur nous apprend lui-même : « En » vérité, je vous le dis : si vous avez la foi, et que vous » n'hésitiez pas, vous obtiendrez tout, jusqu'à précipiter les » montagnes dans la mer. Et je vous le dis encore un coup : » tout ce que vous demanderez dans votre prière, croyez » que vous le recevrez, et il vous arrivera[3] ».

Regardez donc où vous en êtes par votre péché, et demandez avec foi votre conversion. Ne dites pas qu'elle est impossible : quand vos péchés seroient d'un poids aussi accablant que celui d'une montagne ; priez, et il cèdera à la prière : « Croyez fermement que vous obtiendrez ce que vous » demanderez; et il vous sera donné ». Jésus-Christ se sert exprès de ces comparaisons si extraordinaires, pour montrer que tout est possible à celui qui prie.

[1] Matth. VII. 7. — [2] Jac. I. 5. 6. — [3] Matth. XXI. 21. 22. — Marc. XI. 23. 24.

Animez votre courage, chrétien, et ne désespérez jamais de votre salut.

XL[e] Jour. Persévérance et humilité dans la prière. (Matth. vii. 7. 8. — Luc. xi. 5. 6. et suiv.)

« Frappez » ; persévérez à frapper, jusqu'à vous rendre importun, s'il se pouvoit. Il y a une manière de forcer Dieu et de lui arracher ses grâces ; et cette manière est de demander sans relâche avec une ferme foi. D'où il faut conclure avec l'Evangile : « Demandez, et on vous donnera ; cherchez, » et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert[1] ». Ce qu'il répète encore une fois, en disant: « Car quiconque de- » mande, reçoit ; et quiconque cherche, trouve ; et on ouvre » à quiconque frappe. » Il faut donc prier pendant le jour, prier pendant la nuit, et tout autant de fois qu'on s'éveille. Et quoique Dieu semble ou n'écouter pas, ou même nous rebuter, il faut frapper toujours ; attendre tout de Dieu, et néanmoins agir aussi. Car il ne faut pas seulement demander comme si Dieu devoit tout faire lui tout seul ; mais encore chercher de son côté, et faire agir sa volonté avec la grâce ; car tout se fait par ce concours. Mais il ne faut jamais oublier, que c'est toujours Dieu qui prévient ; car c'est là le fondement de l'humilité.

XLI[e] Jour. Prière perpétuelle. (Luc. xviii. 1. 8.)

« Il faut prier toujours, et ne cesser jamais[2] ». Cette prière perpétuelle ne consiste pas en une perpétuelle tension de l'esprit, qui ne feroit qu'épuiser les forces, et dont on ne viendroit peut-être pas à bout. Cette prière perpétuelle se fait, lorsqu'ayant prié à ses heures, on recueille de sa prière, et de sa lecture quelque vérité, ou quelque mot, qu'on conserve dans son cœur, et qu'on rappelle sans effort de temps en temps ; en se tenant le plus qu'on peut dans un état de dépendance envers Dieu, en lui exposant son besoin, c'est-à-dire, en l'y remettant devant les yeux sans rien dire. Alors,

[1] *Luc.* xi. 9. 10. — [2] Ib. xviii. 1.

comme la terre entr'ouverte et desséchée, semble demander la pluie, seulement en exposant au ciel sa sécheresse; ainsi l'âme, en exposant ses besoins à Dieu. Et c'est ce que dit David : « Mon âme, ô Seigneur, est devant vous comme » une terre desséchée[1] ». Seigneur, je n'ai pas besoin de vous prier; mon besoin vous prie; mon indigence vous prie; ma nécessité vous prie. Tant que cette disposition dure, on prie sans prier; tant qu'on demeure attentif à éviter ce qui nous met en péril, on prie sans prier; et Dieu entend ce langage. O Seigneur, devant qui je suis, et à qui ma misère paroît toute entière, ayez-en pitié; et toutes les fois qu'elle paroîtra à vos yeux, ô Dieu très-bon, qu'elle sollicite pour moi vos miséricordes! Voilà une des manières de prier toujours, et peut-être la plus efficace.

XLIIe JOUR. Importuner Dieu par des cris vifs et redoublés. (Luc. XVIII. 4. 5. 7.)

L'importunité dont il faut se servir envers Dieu, c'est cette manière pressante dont il a été parlé ci-devant.

Songez à ce cri des élus, qui s'élève nuit et jour devant Dieu. Il faut être persuadé que nos injustices, nos scandales, tout ce que nous faisons qui édifie mal les saints, et qui les fait souffrir, crie vengeance nuit et jour contre nous; et que nous ne pouvons apaiser ce cri que par un cri continuel de pénitence. Miséricorde, mon Dieu, miséricorde. C'est ce qu'il faut crier nuit et jour; c'est ce que notre besoin crie sans cesse.

Songez au triste état de ce juge, « qui ne se soucie ni de » Dieu, ni des hommes[2] ». Quand rien ne retient, il n'y a plus d'espérance. Quand on a quelque frein, et qu'en ne craignant point Dieu, on est du moins un peu retenu par la crainte des hommes; on peut espérer, et les passions souffrent quelque sorte de modération.

XLIIIe JOUR. Motifs d'espérance dans la prière. (Matth. VII. 11.)

Le fondement assuré de cette foi que Jésus-Christ exige pour prier et pour obtenir, c'est de bien comprendre que

[1] Ps. CXLII. 6. — [2] Luc. XVIII. 4.

Dieu est un père. Combien plutôt, dit-il, « votre Père céleste » sera-t-il libéral envers vous[1] »?

« Si vous donnez, vous qui êtes mauvais[2] »; combien plus Dieu qui est la bonté même? Si vous donnez ce qui vous a été donné, et que vous n'ayez que par emprunt; combien plutôt Dieu donnera-t-il, lui qui est la source du bien; et dont la nature est, pour ainsi parler, de donner?

« Si vous qui êtes mauvais ». Mais est-on mauvais, « même » à ses enfants »? Le Fils de Dieu nous veut faire entendre que l'homme est mauvais, même à ses enfants. L'expérience ne le fait que trop voir, et qu'on se regarde soi-même plutôt qu'eux dans les biens qu'on leur procure. Il n'y a que Dieu, qui étant la bonté même et le bien par essence, ne peut donner que du bien à ceux qui ont recours à lui.

Disons-nous toujours à nous-mêmes : On peut tout espérer d'un père. Disons encore avec Jésus-Christ : Qu'est-ce qu'un corbeau? Notre Père céleste le nourrit. Qui nourrit les serviteurs, laissera-t-il les enfants sans secours? Mais qui nourrit les animaux, sera-t-il insensible au besoin de ses enfants? On peut donc tout demander; et on doit espérer de tout obtenir dès qu'on demande à un père.

XLIVe JOUR. Demander par Jésus-Christ : Qualité d'une parfaite prière. (Joan. XVI. 23. 37.)

Il faut apprendre à demander par Jésus-Christ. Demander par Jésus-Christ, c'est demander ce qu'il commande; c'est demander sa gloire; c'est interposer le nom du Sauveur; c'est mettre sa confiance en ses bontés, et aux mérites infinis de son sang. Ce qu'on demande par le Sauveur doit regarder principalement le salut; et le reste comme un accessoire. En demandant en un tel nom, auquel le Père ne peut rien refuser, on est assuré d'obtenir; car Jésus-Christ l'a promis : et douter, c'est faire Jésus-Christ menteur. « En vérité, en » vérité je vous le dis, si vous demandez quelque chose à » mon Père en mon nom, il vous le donnera[3] ».

Quand donc on n'obtient pas, il faut tenir pour assuré qu'on

[1] Matth. VII. 7. — [2] Ib. — [3] Joan. XVI. 23.

a mal prié, selon ce que dit saint Jacques[1] : « Vous demandez, et n'obtenez pas, parce que vous demandez mal, pour avoir de quoi satisfaire vos mauvais desirs ».

Demander mal, c'est demander sans foi, comme dit le même saint Jacques[2] : « Si vous avez besoin de la sagesse, demandez-la; mais demandez-la avec foi : sans hésiter», sans craindre, en croyant certainement que vous obtiendrez si vous demandez bien, si vous demandez avez foi, si vous demandez avec persévérance.

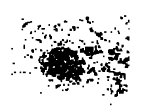
Le Sauveur ne nous donne pas ce que nous demandons contre notre salut. Demandons notre conversion : attachons-nous à cela, nous l'obtiendrons.

Ame religieuse! le fruit de la doctrine de Jésus-Christ sur la prière, doit être principalement d'être fidèle aux heures qu'on y consacre. Fussiez-vous distraite au dedans, si vous gémissez de l'être, si vous souhaitez seulement de ne l'être pas, et que vous demeuriez fidèle, humble et recueillie au dehors; l'obéissance que vous y rendez à Dieu, à l'Église, et à la règle, en conservant les génuflexions, les inclinations, et tout le reste de l'extérieur de la piété, conserve l'esprit de prière. On prie alors par état, par disposition, par volonté; mais surtout, si on s'humilie de ses sécheresses et de ses distractions. Oh! que cette prière est agréable à Dieu! Qu'elle mortifie le corps et l'âme! Qu'elle obtient de grâces, et qu'elle expie de péchés!

XLVe JOUR. Abrégé de la morale chrétienne, et à quoi elle se termine. (Matth. VII. 12. 20.)

« Faites comme vous voulez qu'on vous fasse ». Rien de plus simple que ce principe; rien de plus étendu dans la pratique, toute la société humaine y est renfermée. La nature même nous enseigne cette règle. Mais Jésus-Christ l'élève en ajoutant : « C'est ici la loi et les prophètes[3] ». C'en est le précis, et l'abrégé de toute justice. La racine en est dans ce précepte : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même[4] ».

[1] Jac. IV. 3. — [2] Ib. I. 5. 6. — [3] Matth. VII. 12. — [4] Ib. XXII. 39



« Efforcez-vous [1] ». Le salut ne doit pas être entrepris avec mollesse. « La porte est étroite » par la mortification, la pauvreté, et la pénitence. « Le chemin est large » dans la licence. Le grand nombre, le petit nombre; sujet infini de méditer, et inépuisable consolation pour les humbles.

« Un bon arbre porte de bons fruits: un mauvais arbre » en porte de mauvais [2] ». C'est ce qui fait discerner la bonne pénitence d'avec la mauvaise.

Etrange état d'une créature raisonnable, qui faute de porter de bons fruits, n'est plus propre que pour le feu.

« Vous connoîtrez les bons arbres par leurs fruits [3] », et non par leurs feuilles; c'est-à-dire, par leurs œuvres, non par leurs paroles. Le figuier que Jésus-Christ maudit avoit des feuilles; mais parce qu'il n'avoit pas de fruits, Jésus-Christ le rendit sec. « Que jamais fruit ne naisse de toi [4] ». Par punition d'être infructueux, il le devient encore davantage. Si on ne produit des fruits dans le temps, et lorsque le maître en attend, il vient un temps qu'on n'en peut produire aucun.

Un sage confesseur doit demander à son pénitent du fruit et non des feuilles. Il ne faut pas se contenter de l'apparence d'un bon arbre dans ses feuilles, ni des fruits commencés dans la fleur. Il faut de vrais fruits; autrement il a raison de douter que la pénitence soit sincère.

XLVIe Jour. En quoi consiste la vraie vertu. (Matth. VII. 21.)

Jésus-Christ vient de parler des arbres qui n'ont point de fruits; en voici une mauvaise espèce. C'est le chrétien, qui n'a que l'apparence du bien, et qui en effet ne porte rien de bon: celui qui parle beaucoup et ne fait rien : « Seigneur, Seigneur », dit-il; il vaudroit bien mieux ne pas tant répéter qu'il est le Seigneur, et faire ce qu'il dit.

Il y en a qui ne résistent à rien: tout ce que vous leur proposez ils l'entreprennent. Oui, je le ferai, je parlerai, je prierai, j'assisterai à tout; mais quand il faut venir à l'exécution, tout demeure. Les juifs étoient de ceux qui disent beau-

[1] Matth. VII. 13. 14. — [2] Ib. 17. 18. 19. — [3] Ib. 20. — [4] Ib. XXI. 19. 20.



coup, et Jésus leur dit : « Les femmes de mauvaise vie et les publicains font mieux que vous [1] ». Votre piété toute extérieure, vous entretient dans une fausse opinion de vertu. Ceux qui sont manifestement mauvais, ont honte d'eux-mêmes, et se convertiront à la fin plutôt que vous.

Considérez ces deux jeunes hommes de la parabole [2]. L'un a honte de désobéir ouvertement à son père, en lui disant : « Je » ne veux pas », et après lui avoir dit, Je le veux, il suit pourtant son penchant, et « il ne fait rien ». L'autre dit ouvertement : « Je n'en ferai rien » : et il a honte de son insolence, et « il obéit ». L'un a la présomption de vouloir passer pour vertueux, et il ne l'est qu'en paroles : c'est pourquoi il tombe. L'autre a horreur de sa témérité, et il s'en repent.

Il ne faut donc ni trop déférer aux discours présomptueux de ceux qui promettent tout, ni désespérer de ceux qui semblent tout refuser. Les grands crimes mènent plutôt à la pénitence, que la fade et inefficace pudeur, qui fait tout promettre sans avoir un véritable desir de l'exécution ; ou que la fausse piété, qui ne consiste qu'en paroles, où l'on croit avoir tout fait quand on parle bien de la loi et de la vertu, comme faisoient les juifs.

Ame fidèle, évertuez-vous. Avez-vous promis quelque chose ? Quelque grande qu'elle soit, faites plus encore. Avez-vous refusé ? Ayez-en honte, et faites ce que vous aviez dit que vous ne vouliez ou ne pouviez pas.

Celui qui écoute et qui fait, en qui la vertu se tourne en habitude par la pratique, « c'est l'homme sage qui bâtit sur la pierre [3] ». Les tentations viennent, les maladies accablent ; les afflictions fondent sur cette âme ; elle se soutient. Ceux qui ne font qu'écouter, qui se délectent de la beauté ou de la vérité de la sainte parole, sans en venir aux effets, ou qui n'y viennent qu'imparfaitement, « ont bâti sur le sable ; ils tom» bent à la première occasion, et leur ruine est grande ».

[1] Matth. XX. 31. 32. — [2] Ib. XXI. 28. 29. 30. — [3] Ib. VII. 24. 25. 26. 27.

XLVII. JOUR. Admirables effets, et invincible puissance de la doctrine de Jésus-Christ. (Matth. VII. 28. 29.)

Considérez la doctrine de Jésus-Christ; elle est si belle et si solide, qu'elle cause de l'admiration à tout le peuple. Car qui n'en admireroit la pureté, la sublimité, l'efficace? Elle a converti le monde; elle a peuplé les déserts : elle a fait prodiguer à des millions de martyrs de toute condition, de tout âge et de tout sexe, jusqu'à leur sang. Elle a rendu les richesses et les plaisirs méprisables; les honneurs du monde ont perdu tout leur éclat. L'homme est devenu un ange; et il s'est porté à se proposer pour modèle Dieu même. Qui ne l'admireroit donc, cette belle, cette ravissante doctrine? Mais ce n'est pas tout de l'admirer. « Jésus enseigne comme » ayant puissance »; il faut que tout cède, et que tout orgueil humain baisse la tête.

Dieu vous préserve d'un docteur timide, qui n'ose vous dire vos vérités, ou qui vous flatte dans vos défauts, à la manière des scribes et des pharisiens, qui ne songeoient qu'à s'attacher le peuple, et non à le corriger. Demandez à Dieu un docteur qui vous parle avec efficace et avec puissance, sans vous épargner dans vos vices. C'est à celui-là que votre conversion est réservée. Amen, amen.

PRÉPARATION

A LA DERNIÈRE SEMAINE DU SAUVEUR.

Les sermons de notre Seigneur dans sa dernière semaine sont des plus dignes d'être médités, par la circonstance de sa mort prochaine. Pour les lire avec ordre et avec fruit, il est bon de les partager par journées, comme on a fait le sermon sur la montagne.

Avant que d'en venir à cette semaine si pleine d'instructions et de mystères, pour en prendre l'esprit il faut remonter un peu plus haut. Et c'est à quoi nous donnerons huit jours.

Ier JOUR. Le mystère de la croix prédit par Jésus-Christ, et non compris par les apôtres ; combien on craint de suivre Jésus à la croix. (Matth. XX. 17, jusqu'au 29. Marc. X. 32, jusqu'au 46. Luc. XVIII. 31, jusqu'au 35.)

L'heure de Jésus approchant, il va volontairement à Jérusalem, où il savoit qu'il devoit mourir; et il le déclare à ses apôtres.

Saint Paul disoit aux disciples[1] : « Et maintenant étant lié par le Saint-Esprit », doucement contraint par son impulsion particulière, « je m'en vais à Jérusalem, ne sachant ce » qui m'y doit arriver ». Mais Jésus va à Jérusalem, sachant très-bien ce qu'il y doit souffrir, et le dénonçant aux apôtres : « Voilà », dit-il[2], « que nous allons à Jérusalem, et » le Fils de l'homme sera livré entre les mains des méchants. » Je ne sais », disoit saint Paul[3], « ce qui me doit arriver à » Jérusalem, si ce n'est que dans toutes les villes où je passe,

[1] Act. XX. 22. — [2] Matth. XX. 18. — [3] Act. XX. 23.

» le Saint-Esprit me fait témoigner par les prophètes qui y » sont, que des chaînes et des afflictions m'y sont préparées». Mais au lieu qu'on ne montroit les choses qu'en confusion à saint Paul, Jésus explique tout distinctement à ses apôtres, comme la seule lecture le fera connoître.

A ces mots, saint Luc observe [1], « que les disciples ne com» prirent rien de ce que Jésus leur disoit », quoique Jésus leur parlât sans aucune ambiguïté; que « cette parole leur étoit » cachée, et qu'ils n'entendoient point ce qu'on leur disoit ». Cet évangéliste fait voir, par le soin qu'il prend de nous faire observer cette ignorance des apôtres, combien le mystère de la croix a peine à entrer dans les esprits.

Jésus s'étant expliqué ailleurs de ce mystère en termes moins clairs, le même saint Luc fait cette remarque [2] : « Les » apôtres n'entendoient point cette parole, et elle étoit » comme voilée devant eux, en sorte qu'ils n'en sentoient » point la force, et ils craignoient de l'interroger sur cette » parole ». Ils n'entendoient pas, parce qu'ils ne vouloient pas entendre. Ils virent bien qu'il faudroit suivre leur maître, et ils ne vouloient pas savoir les souffrances où il alloit, dans la crainte d'avoir un sort semblable. C'est pourquoi Jésus leur disoit : « Mettez bien ceci dans vos » cœurs : que le Fils de l'homme sera livré entre les mains » des hommes [3] » : ce qu'il avoit soin de leur inculquer dans le temps que tout le monde étoit en admiration des prodiges qu'il faisoit; c'est que, flattés par sa gloire, ils avoient le cœur bouché à ce qu'il leur enseignoit sur l'opprobre qu'il avoit à souffrir, sans vouloir en entendre parler. Mais c'étoit là néanmoins ce que Jésus vouloit qu'ils sussent. Car il avoit mis notre salut dans ses souffrances, et dans l'obligation de le suivre, et de porter sa croix après lui. « Mettez bien cela dans vos cœurs » , leur disoit-il.

Songez ici comme l'homme se trompe lui-même, comme il fait le sourd quand on lui veut dire ce qui choque ses passions et ses sens; comme, quelque clair qu'on lui parle, il détourne l'oreille; il ne fait pas semblant d'entendre, et

[1] *Luc.* XVIII. 34. — [2] Ib. IX. 45. — [3] Ib. 44.

craint d'approfondir la matière. Quitte ce commerce, renonce à ce plaisir, renonce à ta propre volonté : il n'entend pas; il ne veut pas entendre, ni savoir, ni interroger celui qui lui parle. C'est pour la même raison que saint Marc raconte la même chose en ces termes [1] : « Comme ils montoient à Jérusalem, Jésus marchoit devant eux, et ils en » étoient étonnés, et ils craignoient en le suivant; et ap- » pelant les douze, il leur dit : nous allons à Jérusalem », pour y souffrir tout ce qu'il leur marque.

Le sujet de leur étonnement étoit qu'ils savoient que les pharisiens et les docteurs de la loi le cherchoient pour le faire mourir; et ils ne pouvoient comprendre qu'il allât se mettre en leurs mains; et ils le suivoient en tremblant. On craint de suivre Jésus à la croix.

Mais pour nous encourager il va devant; et saint Luc remarque, qu'il « affermit son visage pour aller à Jérusalem [2]», voyant son heure venue. La nature craignoit, comme il parut dans son agonie au jardin. Car il a voulu porter nos foiblesses jusqu'à ce point, afin de nous apprendre à les vaincre. Suivons-le donc, et à son exemple affermissons notre visage, lorsqu'il faut aller à la pénitence, à la mortification, et à la croix.

Ce fut en cette occasion que ses disciples lui dirent : « Maî- » tre, il n'y a que peu de temps que les Juifs vous cher- » choient pour vous lapider, et vous allez vous mettre encore » entre leurs mains [3]». Ils vouloient le détourner de ce voyage et il n'y eut que Thomas, qui entendit le mystère, lorsqu'il dit courageusement : « Allons, allons aussi, et mourons avec » lui [4] ». Belle parole, si elle eût été suivie de l'effet! Mais Thomas s'enfuit comme les autres; et il fut le dernier à croire sa résurrection. Voilà l'homme : celui qui parle le plus hardiment, le plus souvent est le plus foible lorsque Dieu l'abandonne à lui-même. Entends, chrétien, combien il est difficile d'aller à la croix avec Jésus, et combien on a besoin de sa grâce.

[1] Marc. X. 32. 33. — [2] Luc. IX. 51. — [3] Joan. XI. 8. — [4] Ib. XI. 6.

serviteur, et a mis sa gloire à racheter ses élus par la perte de sa vie. Racheté par l'humilité et la croix de ton Sauveur, ne songe point à t'élever ni à enfler toi-même ton cœur.

Considérons combien nos passions, et surtout l'ambition, nous aveuglent; et crions, à l'exemple de ces deux aveugles, et de Bartimée, fils de Timée: « O Seigneur, rendez-nous la » vue [1] »; faites-nous connoître nos défauts.

Que nul reproche des hommes ne nous empêche de crier à Jésus pour en implorer le secours de sa grâce. Quittons nos habits, courons à lui, ouvrons les yeux, glorifions Dieu, cessons de nous méconnaître et de nous glorifier nous-mêmes.

IIIe JOUR. Victoire et puissance de Jésus-Christ contre la mort, dans la résurrection de Lazare. (Joan. XI. 1. 46.)

Jésus approche de Jérusalem; il est déjà à Béthanie, bourgade qui en étoit à peine à six-vingts pas, à la racine de la montagne des Oliviers. Sa mort approche en même temps; et ce qu'il va faire à cette approche, et pour nous y préparer, est admirable.

La première chose c'est la résurrection de Lazare. Il alloit mourir, et il sembloit que l'empire de la mort alloit s'affermir plus que jamais, après qu'il y auroit été assujetti lui-même. Mais il fait ce grand miracle de la résurrection de Lazare, afin de nous faire voir qu'il est le maître de la mort.

Elle paroît ici dans tout ce qu'elle a de plus affreux. Lazare est mort, enseveli, enterré, déjà pourri et puant. On craint de lever la pierre de son tombeau, de peur d'infecter le lieu et la personne de Jésus par cette insupportable odeur. Voilà un spectacle horrible : Jésus en frémit, Jésus en pleure. Dans la mort de Lazare, son ami, il déplore le commun supplice de tous les hommes; il regarde la nature humaine comme créée dans l'immortalité, et comme condamnée à mort pour son péché. Il est l'ami de tout le genre humain : il vient le rétablir; il commence par en pleurer le désastre, par en frémir, par se troubler lui-même à la vue de son

[1] Matth. XX. 30. Marc. X. 46. 51. Luc. XVIII. 42.

supplice. Ce qui lui paroît si horrible dans la mort, c'est principalement qu'elle est causée par le péché; et c'est plutôt le péché que la mort qui lui cause ce frémissement, ce trouble, ces pleurs. Il est saisi d'un nouveau frémissement à mesure qu'il approche du tombeau. En voyant cette affreuse caverne où le mort étoit gisant, on diroit qu'il n'y a point de remède à un si grand mal. « Celui, dit-on, qui a éclairé l'a-» veugle-né, ne pouvoit-il pas empêcher que son ami ne » mourût[1] » ? On ne dit pas : Ne le pourroit-il pas ressusciter? C'est à quoi on ne songeoit seulement pas. On croit que son pouvoir n'alloit pas plus loin que de l'empêcher de mourir; mais le tirer de la mort, quoiqu'il en eût déjà donné des exemples, on ne vouloit ni s'en souvenir, ni le croire. On croit qu'il n'a que des larmes et cette frémissante horreur à donner à un tel mal. Voilà tout le genre humain dans la mort; il n'y a qu'à pleurer son sort, on n'y voit aucune ressource. C'est le commencement de l'histoire, et comme la première partie de ce tableau : tout y est rempli d'horreur.

Mais voici la seconde, et tout y est plein au contraire de consolation. Il n'y paroît que puissance contre la mort, et que victoire remportée sur elle.

Jésus dit : « Cette maladie n'est pas pour la mort, mais » pour la gloire de Dieu[2] ». Lazare en mourut pourtant : mais le Sauveur vouloit dire que la mort seroit vaincue, et le Fils de Dieu glorifié par cette victoire.

Il poursuit : « Lazare dort, mais je le vais réveiller[3] »; appelant la mort un sommeil plutôt qu'une mort, et montrant qu'il lui est aussi facile de ressusciter un mort que de réveiller un endormi.

A mesure qu'il avance, il paroît de plus en plus le vainqueur de la mort. « Si vous aviez été ici, mon frère ne seroit » pas mort : mais je sais que Dieu vous accordera tout ce que » vous lui demanderez ». Vous avez tout pouvoir, non-seulement pour prévenir la mort, mais encore pour lui enlever la proie qu'elle a déjà entre ses mains.

« Votre frère ressuscitera[4]. Je le sais, dit Marthe, au dernier

[1] Joan. II. 37. — [2] Ib. II. 4. — [3] Ib. II. 22. — [4] Ib. 23.

» jour ». Elle ne doute pas que Jésus ne puisse le ressusciter avant ce temps; mais elle ne se juge pas digne de cette grâce.

Goûtons ces paroles du Sauveur, après lesquelles la mort n'a plus rien d'affreux : « Je suis la résurrection et la vie; » celui qui croit en moi, quand il seroit mort, il vivra : celui » qui vit et qui croit en moi, ne mourra point éternelle- » ment[1] ». Il ne mourra point pour jamais : la mort ne sera pour lui qu'un passage : il n'y demeurera pas, et il viendra à un état où il ne mourra jamais.

La foi de Marthe est grande. Les Juifs disoient de Jésus : « Ne pouvoit-il pas faire que Lazare ne mourût pas »? Celle-ci dit non-seulement qu'il le pouvoit faire, mais qu'il l'auroit fait, et qu'il pouvoit encore le ressusciter s'il vouloit. Elle voit en esprit la résurrection générale, et confesse Jésus-Christ, comme celui qui, étant au ciel et dans le sein de son Père, est venu au monde. Jésus, Fils du Dieu vivant, est vivant de la même vie que son Père. « Comme le Père », dit-il [2], « a la vie en soi, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la » vie en soi ». Il a donc raison de nous dire « qu'il est la ré- » surrection et la vie [3] » ; et encore: « Je suis la vie » ; et encore: « Comme le Père ressuscite et vivifie, ainsi le Fils vivifie qui » il lui plaît [4] ». Il est une source de vie, il est la vie même comme le Père. La vie est venue à nous, quand il s'est fait homme. « Nous vous annonçons la vie éternelle qui étoit dans » le Père, et qui nous est apparue » pour se répandre sur nous, disoit saint Jean [5].

Les larmes mêmes de Jésus nous remplissent d'espérance : si le médecin tout-puissant est touché de nos maux, s'il les pleure, s'il en frémit, il les guérira.

« Otez la pierre [6] », ouvrez le tombeau, enlevez la porte de cette éternelle prison. C'est sans doute pour en délivrer ceux qui y sont détenus.

« Père, je sais que vous m'écoutez toujours [7] ». Nous sommes donc délivrés, puisqu'un tel intercesseur parle pour

[1] Joan. XI. 25. 26. — [2] Ib. V. 26. — [3] Ib. XI. 25. — [4] Ib. V. 21. — [5] Joan. I. 2. — [6] Joan. XI. 39. — [7] Ib. 42.

nous. « Lazare, sortez, paroissez ». Les prophètes avoient ressuscité quelques morts. Mais on n'avoit point encore traité la mort d'une manière si impérieuse. C'est que le temps devoit venir, et déjà il étoit venu », disoit le Sauveur, « que ceux qui sont dans le tombeau entendront» la voix du Fils de Dieu; et ceux qui l'entendront, recevront la vie[1] ». Ce qui se fait maintenant pour le seul Lazare, se fera un jour pour tous les hommes.

« Lazare sortit à l'instant», quoique « lié de bandelettes » » à peu près comme un enfant dans le berceau, « le visage enveloppé d'un linge[2] ». Un homme vivant ne pourroit se remuer en cet état : cependant un mort se lève, et parloit, tant il y a d'efficace dans la parole du Sauveur.

Il importe de bien méditer toutes ces choses, afin de nous affermir contre la crainte de la mort, qui est si extrême dans les hommes, qu'elle est capable de leur faire perdre l'esprit, quand on leur annonce qu'il faut mourir, comme l'expérience le fait voir. On a grand besoin de se munir contre cette crainte. Ce qui se fait principalement en méditant les promesses de l'Évangile contre la mort, et s'attachant par une vive foi à la vie que nous attendons. On a besoin d'une grande grâce contre une si vive terreur. On ne la sent pas, tant qu'on a de la santé et de l'espérance; mais quand il n'y en a plus, le coup est terrible. Il est foible pourtant, si nous croyons bien que Jésus a vaincu la mort.

Il l'a encore vaincue dans une jeune fille de douze ans, qui ne faisoit que d'expirer, et qui étoit encore dans son lit[3]. Il l'a vaincue dans un jeune homme qu'on portoit en terre[4]. Enfin, il l'a vaincue dans le tombeau, et au milieu de la pourriture, en la personne du Lazare[5]. Il restoit qu'il empêchât même la corruption. Il avoit vaincu la mort en des personnes qui étoient mortes naturellement : il falloit encore la vaincre lorsqu'elle seroit venue par violence. Ceux à qui il avoit rendu la vie, demeuroient mortels; il restoit qu'avec la mort il vainquît même la mortalité. C'étoit en sa personne

[1] Joan. v. 25. — [2] Ib. xi. 44. — [3] Matth. ix. 18. 25. Marc. v. 35. 40. 42. — [4] Luc. vii. 12. 14. 15. — [5] Joan. x. 41. 42. 43. 44.

qu'il devoit faire voir une victoire si complète. Après qu'on l'eut fait mourir, il ressuscite pour ne mourir plus, sans même avoir jamais vu la corruption, comme avoit chanté le Psalmiste : « Vous ne permettez pas que votre Saint voie la » corruption[1] ». Ce qui s'est fait dans le chef s'accomplira dans les membres. L'immortalité nous est assurée en Jésus-Christ à meilleur titre qu'elle ne nous avoit d'abord été donnée en Adam. Notre première immortalité étoit de pouvoir ne mourir pas, notre dernière immortalité sera de ne pouvoir plus mourir.

IV° JOUR. Même sujet. Les trois morts ressuscités par notre Seigneur, figures des trois états du pécheur (Joan. XI. I. et suiv. Matth. IX. 18. 25. Marc. V. 35. 42. Luc. VII. 12. 15.)

La vraie mort de l'homme c'est le péché, parce que c'est la mort de l'âme.

Dans les trois morts que le Sauveur a ressuscités, les saints ont considéré le péché vaincu en trois états : dans son commencement, en la personne de cette jeune fille ; dans son progrès, en la personne de celui qu'on portoit en terre ; dans sa consommation, et dans l'état d'endurcissement et d'habitude invétérée, en la personne de Lazare. La corruption dans un mort de quatre jours fait voir un homme qui croupit, et pourrit, pour ainsi parler, dans son péché. La mauvaise odeur, c'est le scandale et la diffamation qui suit cet état. La caverne où le mort est enterré, fait voir l'abîme où le pécheur s'est enfoncé. La pierre sur le tombeau, c'est la dureté dans le cœur. Les bandes dont le mort est lié, sont les liens du péché qu'il ne peut rompre. Il ne paroît plus de ressource ; les gens de bien même n'espèrent plus rien. « Maître », disoit » Marthe[2], il sent mauvais et il y a quatre jours qu'il est mort ». C'est ce qui cause dans Jésus ce frémissement réitéré par deux fois, avec ces larmes amères ; ce qui signifie l'effort, et comme le travail de l'Église, pour enfanter de nouveau ce mort tout pourri. Le grand cri de Jésus montre encore la même chose. Ressusciter un tel mort, c'est quelque chose de plus miraculeux que la résurrection de Lazare.

[1] Ps. XV. 10. 11. Act. II. 27. — [2] Joan. XI. 39.

Ame malheureuse, ne fais point pleurer Jésus; ne le fais point tant crier, ni tant frémir; empêche-toi de tomber dans ce péché d'habitude. Mais si tu y es, ne perds pas toute espérance, il te reste une ressource infaillible dans les cris et les larmes de Jésus.

« Déliez-le », dit le Sauveur[1]; ôtez-lui ces bandelettes dont il est serré; c'est le ministère des apôtres. Mais il faut auparavant que Jésus ait parlé; que le mort ait ouï sa voix; qu'il se soit déjà réveillé de son profond assoupissement, et qu'il commence à vivre en recevant l'inspiration qui l'appelle à la pénitence. Les apôtres peuvent alors user du pouvoir qui leur est donné de délier; mais si le pécheur n'a déjà reçu aucun principe de vie, en un mot, s'il n'est déjà sérieusement converti, c'est en vain qu'on le délieroit; il est tout mort au dedans, et les sacrements ne peuvent rien pour lui. Convertissez-vous donc, ô pécheur! et vivez.

V[e] Jour. Amitié de Jésus, modèle de la nôtre. Excellente manière de prier. (Joan. XI. I. et suiv.).

Voilà les grands mystères de cet Evangile. Mais à ne rien regarder que l'histoire, elle est ravissante.

« Lazare, notre ami », dit Jésus[2]. Quel bonheur à des mortels de pouvoir avoir Jésus pour ami! « Notre ami ». Lazare, aimoit et lui et sa compagnie; ses disciples avoient part à son amitié.

Jésus aimoit Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare[3], qui étoit malade ». Voilà les amis de Jésus; leur maison étoit toujours ouverte à lui et aux siens: ce sont ses hôtes et ses amis.

Puisque Jésus n'a pas dédaigné d'avoir des amis sur la terre, suivons ce modèle dans nos amitiés. Aimons ceux qui sont charitables, et qui exercent volontiers l'hospitalité; car en la personne de leurs hôtes, c'est Jésus-Christ qu'ils reçoivent. Aimons une Marthe si zélée pour servir Jésus, qu'elle passe jusqu'à un empressement excessif, et jusqu'à une inquiétude dont elle est reprise. Si nos amis ont des défauts, que ce soient des défauts fondés sur le bien. Mais aimons surtout une Marie qui est toujours aux pieds de Jésus, toujours at-

[1] Joan. XII. 44. — [2] *Ibid.* XI. 11. — [3] *Ibid.* 5.

tentive à sa parole, et à « la bonne part qui ne pouvoit lui être ôtée[1] ». Voilà ceux que Jésus-Christ honoroit d'une amitié particulière.

« Celui que vous aimez est malade[2] ». C'est ce que mandent à Jésus les sœurs de Lazare. Excellente manière de prier; sans rien demander, on expose à celui qui aime le besoin de son ami. Prions ainsi ; soyons persuadés que Jésus nous aime; présentons-nous à lui comme des malades, sans rien dire, sans rien demander. Prions ainsi pour nous-mêmes, prions ainsi pour les autres. C'est une manière de prier des plus excellentes.

Souvent on dit à Jésus dans son Évangile : Venez, Seigneur, et guérissez; imposez vos mains, touchez le malade : ici on dit simplement : « Celui que vous aimez est malade ». » Jésus entend la voix du besoin, d'autant plus que cette manière de prier a quelque chose, non-seulement de plus respectueux et de plus soumis, mais encore de plus tendre. Qu'elle est aimable cette prière! pratiquons-la principalement pour les maladies de l'âme.

Marthe et Marie conservent toujours leur caractère. Marthe est toujours la plus empressée; elle parle plus, elle agit plus. Marie arrive : d'abord « elle se prosterne aux pieds de » Jésus[3] »; elle ne dit qu'un mot, et c'est assez.

« Le maître vous demande », lui disoit Marthe[4]. Jésus étoit content de la foi de Marthe, mais pour achever d'être touché, il vouloit voir les pleurs, la tendresse intime et la douceur de Marie toujours attachée du fond de son cœur à sa parole.

« Jésus pleura[5] ». Où sont ces faux sages qui veulent qu'on soit insensible? Ce n'est pas là la sagesse de Jésus.

« Voyez comment il l'aimoit[6] ». Soyez loué, ô Seigneur Jésus! d'avoir bien voulu qu'on pût remarquer la tendresse que vous avez pour vos amis. Qu'il nous soit permis de l'imiter, et d'aimer à votre exemple; les cœurs durs et insensibles ne sont pas ceux qui vous plaisent. Mais réglez nos ami-

Luc. x. 39. 40. 42. — [2] Joan. xi. 3. — [3] *Ibid.* 32.— [4] *Ibid.* 28. — [5] *Ibid.* 35. — [6] *Ibid.* xi. 36.

tiés, et soyez-en le modèle. Ne flattons point nos amis; corrigeons-en, comme vous, les empressements inconsidérés : aimons dans nos amis le bon et le solide comme vous.

O Seigneur! que je soie du nombre de ceux à qui vous dites : « Vous êtes mes amis[1] »; et encore : « Je vous dirai à vous qui êtes mes amis[2] ». O bon et parfait ami, qui, pour exercer envers eux l'amour que vous avez dit vous-même être le plus grand de tous, avez donné votre vie pour eux, je ne veux d'ami que vous ou qu'en vous. O bon ami, ressuscitez-moi, je suis plus mort que Lazare.

« Marthe appelle Marie en secret. Le maître », dit-elle[3], « vous demande ». Il y a un certain secret entre Jésus-Christ et les âmes intérieures qui sont figurées par Marie. Il faut entrer dans ce secret, et ne pas le troubler en y mêlant le monde. Entends, chrétien, ce doux secret, ce secret entre le Verbe et l'âme détachée des sens, qui l'écoute au dedans, et qui ne connoît que sa voix.

« A l'instant Marie se lève, et vient à Jésus[4] ». Quand il appelle, on ne peut y apporter trop de promptitude. Les Juifs les voyant partir si vite, disoient : « Elle va pleurer au » tombeau ». On connoissoit son bon naturel et son cœur tendre; mais Jésus avoit réglé ses tendresses, dont le principal objet étoit sa parole.

« Déliez-le, et laissez-le aller[5] ». On n'a point dit ni où il alla, ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit, ni ce qu'on dit de lui, ni où il avoit été, ni comment il se trouvoit, toutes questions superflues. Dieu qui dès le moment de sa mort, savoit ce qu'il en vouloit faire, avoit tout réglé; il savoit par où nous devoient venir les vérités de l'autre vie. Jésus notre docteur savoit tout, et avoit tout vu dans la source. La simplicité du narré nous apprend ce qu'on doit considérer dans les grandes choses, et comme il y faut mépriser les minuties.

VIe Jour. Jésus-Christ mis en signe de contradiction; incrédulité des Juifs après la résurrection de Lazare. (Joan. XI. 46 et suiv.).

Ce qui fut dit du Sauveur à sa bienheureuse Mère, par le

[1] Joan. XV. 4. 15. — [2] Luc. XII. 4. — [3] Joan. XI. 28. — [4] *Ibid.* 29.31 — [5] *Ibid.* XI. 44. —

saint vieillard Siméon, est bien vrai : « Celui-ci est posé en » ruine et en résurrection à plusieurs en Israël, et en signe » de contradiction; afin que les pensées de leurs cœurs » soient découvertes[1] ». On n'avoit point encore vu la profonde malice du cœur de l'homme, ni jusqu'à quel point il est capable de résister à Dieu.

Après un si grand miracle, il semble qu'il ne faut pas s'étonner que plusieurs crussent. La résurrection de Lazare étoit arrivée en présence de tout le monde, à la porte de Jérusalem, avec le concours qu'attire un deuil dans les maisons considérables. « Plusieurs crurent », dit l'évangéliste[2]. C'étoit là l'effet naturel d'un si grand miracle. Mais d'autres qui savoient la haine des pontifes et des pharisiens contre Jésus, et qui y entroient, leur allèrent dire ce qu'ils avoient vu. Sur cela, on assembla le conseil, et la résolution en fut étrange.

« Cet homme fait beaucoup de miracles[3] ». Ils ne nient point le fait, il est trop constant. « Que ferons-nous »? La réponse paroît aisée : croyez en lui; mais leur avarice, leur faux zèle, leur hypocrisie, leur ambition, leur domination tyrannique sur les consciences, que Jésus découvroit, encore qu'ils la cachassent sous le masque du zèle de la religion, les aveugloit. En cet état, « ils ne peuvent croire[4] », comme nous verrons bientôt; et ils aiment mieux résister à Dieu, que de renoncer à leur empire.

Ailleurs ils disent encore : « Que ferons-nous à ces hom- » mes? car le miracle qu'ils viennent de faire est public; » tout Jérusalem en est témoin, et nous ne saurions le nier[5] ». La réponse naturelle étoit : il y faut croire; mais si nous y croyons, nous ne serons plus rien; et c'est à quoi ils ne pouvoient se résoudre.

Les incrédules s'écrient : Comment tout le monde n'a-t-il pas cru, s'il y a eu tant et de si grands miracles? Ils n'entendent pas le profond attachement du cœur humain à ses sens, et aux affaires qui les flattent; d'où suit une indifférence prodigieuse pour le salut. Ce qui fait qu'on ne daigne pas s'appliquer à ce qui se passe qui y a rapport, ni s'en enquérir,

[1] Luc. II. 34. 35. — [2] *Ibid.* 45. — [3] *Ibid.* 47. — [4] Joan. XII. 37. 38. 39. — [5] Act. IV. 16.

et que ceux qui l'ont vu, s'étourdissent eux-mêmes pour n'y pas croire, de peur qu'en y croyant ils ne soient forcés de renoncer à tout ce qu'ils aiment, et d'embrasser une vie qui leur paroît si insupportable et si triste.

Il faut donc entendre, qu'outre les miracles du dehors, il en falloit un au dedans, pour y changer la mauvaise disposition des cœurs : et c'est là l'effet de la grâce. De là vient que si peu de gens ont cru, encore qu'on ait vu tant de prodiges, et qu'ils eussent été écrits dès le commencement avec des circonstances si particulières, qu'il n'y avoit rien de plus aisé que d'en découvrir la vérité ; comme il n'y eût eu rien de plus impudent, ni de plus capable de détromper les plus crédules, que de leur avancer tant de faits positifs dont le contraire eût été si constant. Il n'y a eu que ceux qui ont assez aimé leur salut et la vérité, pour prendre soin ou de s'enquérir des choses qui se passoient en Judée à la vue de tout le monde, ou d'y faire, s'ils les voyoient, les réflexions nécessaires, afin de les voir d'un autre œil que le vulgaire attaché aux sens et aux préventions.

Ce qu'il y a ici de plus étonnant, c'est que ceux qui ne voient pas la volonté de Dieu dans les miracles qui la déclaroient si évidemment, sont les plus savants du peuple, les pontifes, les pharisiens et les docteurs de la loi ; parce que les hypocrites comme eux, qui n'employoient le nom de Dieu qu'à tromper le monde, des avares, des orgueilleux, qui faisoient servir la religion à leurs intérêts, devoient être naturellement les plus opposés à la vérité, et les plus incapables de ses secrets. C'est donc ainsi que les pensées de plusieurs furent découvertes, parce qu'on devoit voir jusqu'à quel point l'intérêt devoit animer les hommes les plus sages en apparence, comme les plus considérables du peuple, contre Dieu et la vérité.

Loin de profiter du miracle de la résurrection de Lazare, « ils résolurent, non-seulement de tuer Jésus », qui étoit » l'auteur du miracle, « mais encore Lazare » même [1], en qui il s'étoit accompli. Trop de monde le venoit voir, et c'é-

[1] Joan. XI. 50. 53. XII. 10. 11.

toit un témoin trop vivant contre eux. Ils voulurent donc le tuer, croyant obscurcir par là le miracle de sa résurrection, en montrant du moins que le Sauveur n'avoit pas pu le faire vivre longtemps. Ils songèrent donc à le tuer, comme si, par cette sorte de mort, ils pouvoient lier les mains à Dieu. Et il falloit encore que la gloire de Jésus-Christ révélât au monde ce prodige de malignité et de folie.

Il ne faut donc plus s'étonner de l'aveuglement des Juifs. Celui des impies et des hérétiques est à peu près de même genre : les secrètes dispositions de tous ces gens-là devoient être découvertes. C'est que l'effort qu'il faut faire contre ses sens et contre soi-même, pour se donner tout entier à la vérité et à Dieu, est si grand, que, plutôt que de le faire, ils aiment mieux étouffer la grâce et l'inspiration qui les y porte, et s'aveugler eux-mêmes.

Nous sommes aussi de ceux pour qui Jésus-Christ est un signe de contradiction : et une de ces pensées du cœur humain, que Jésus-Christ venu au monde devoit découvrir, c'est la prodigieuse insensibilité de ceux qui, élevés dans la foi et au milieu des lumières, préfèrent encore leurs sens et les plaisirs qui les enchantent, à la vérité qui luit dans leur cœur, et ne craignent pas de vivre comme les impies et les infidèles.

VII[e] Jour. Fausse et aveugle politique des Juifs dans la mort de Jésus-Christ, figure de la politique du siècle. (Joan. XI. 48 et suiv.)

« Les Romains viendront, et ils détruiront notre ville, notre temple et toute notre nation[1] ». C'est le prétexte dont ils couvroient leur intérêt caché et leur ambition. Le bien public impose aux hommes ; et peut-être que les pontifes et les pharisiens en étoient véritablement touchés, car la politique mal entendue est le moyen le plus sûr pour jeter les hommes dans l'aveuglement et les faire résister à Dieu.

On voit ici tous les caractères de la fausse politique, et une imitation de la bonne, mais à contre-sens.

La véritable politique est prévoyante, et par là se montre sage. Ceux-ci font aussi les sages et les prévoyants : « Les

[1] Joan. XI. 48.

Romains viendront» : ils viendront il est vrai, non pas comme vous pensez, parce qu'on aura reconnu le Sauveur, mais au contraire ; parce qu'on aura manqué de le reconnoître. « La » nation périra» : vous l'avez bien prévu; elle périra en effet; mais ce sera par les moyens dont vous prétendiez vous servir pour la sauver : tant est aveugle votre politique et votre prévoyance!

La politique est habile et capable : ceux-ci font les capables. Voyez avec quel air de capacité Caïphe disoit : « Vous n'y entendez rien ». Il n'y entendoit rien lui-même. « Il » faut qu'un homme meure pour le peuple[1] ». Il disoit vrai, mais c'étoit d'une autre façon qu'il ne l'entendoit.

La politique sacrifie le bien particulier au bien public, et cela est juste jusqu'à un certain point. « Il faut qu'un homme » meure pour le peuple ». Il entendoit qu'on pouvoit condamner un innocent au dernier supplice, sous prétexte du bien public, ce qui n'est jamais permis, car au contraire, le sang innocent crie vengeance contre ceux qui le répandent.

La grande habileté des politiques, c'est de donner de beaux prétextes à leurs mauvais desseins. Il n'y a point de prétexte plus spécieux que le bien public, que les pontifes et leurs adhérents font semblant de se proposer. Mais Dieu les confondit; et leur politique ruina le temple, la ville, la nation, qu'ils faisoient semblant de vouloir sauver. Et Jésus-Christ leur dit à eux-mêmes : « Vos maisons seront abandonnées; » vos enfants porteront votre iniquité[2], et tout périra par les Romains que vous faites semblant de vouloir ménager.

Sans être dans les affaires publiques, chacun peut ici considérer ce que c'est que la fausse prudence, ou la prudence de la chair; ses artifices pour cacher aux autres, et souvent à elle-même, ses mauvais desseins; les vains prétextes dont elle se sert pour cela; sa présomption à faire l'habile, pendant qu'en effet elle est dans la souveraine ignorance; ses fausses maximes pour décider de ce qu'on appelle cas de

[1] Joan. XI. 49. 50. — [2] Matth. XXIII 38. Luc XIX. 43. 44. XXI. 23. 24.

conscience, et l'abus qu'elle fait des bonnes; l'abus qu'elle fait aussi de son autorité, lorsqu'elle en a; et même quelquefois de la grâce de son ministère, comme fit Caïphe « de la prophétie [1] » en quelque sorte annexée au pontificat, comme saint Jean le remarque. Tout cela peut découvrir à chacun les fautes qu'il fait dans la conduite de sa famille, de sa communauté, de soi-même en particulier; comme on s'entête du bien des communautés à qui souvent on sacrifie des particuliers innocents. Encore « croit-on rendre service à Dieu »; comme Jésus-Christ le dit distinctement des pontifes [2] et des autres ennemis de la vérité.

Pour venir à quelque chose de plus tendre, unissez-vous en esprit à « tous ces enfants de Dieu dispersés par tout l'u-» nivers », que la mort du Sauveur devoit « recueillir [3] ».

Le verset 53 nous fait voir le résultat du conseil, et la mort du Fils de Dieu résolue, ce qui l'obligea à se cacher jusqu'au temps qu'il avoit résolu.

Cependant la pâque approchoit, vers le temps de laquelle il devoit mourir. Tout se préparoit à cette pâque, et en même temps à la mort du Sauveur, puisque déjà l'ordre étoit donné à tous ceux qui sauroient où il étoit, de le déclarer, afin qu'on le prît.

Demeurez en attente de ce qui doit arriver à Jésus. Et en voyant comment on venoit plusieurs jours devant la pâque pour s'y disposer, considérez la disposition que vous devez apporter à la pâque véritable, qui est la communion.

VIII[e] JOUR. Profusions des parfums sur la tête et les pieds de Jésus, en différents temps. (Joan. XIII. 1. 12.).

Comme le temps approchoit, Jésus sort de sa retraite autour d'Ephrem [4], et revient à Béthanie, c'est-à-dire, comme on a vu, aux portes de Jérusalem, six jours devant Pâque.

Ce qui s'y passa d'abord de plus remarquable, fut un festin, où Lazare étoit à table avec lui dans sa maison. Marthe gardoit son caractère, et servoit. Marie aussi, pour garder le sien, se mit, selon sa coutume aux pieds de Jésus, qu'elle

[1] Joan. XI. 51. — [2] *Ibid.* XVI. 2. — [3] *Ibid.* XI. 52 et seq. — [4] Joan. XI. 54.

« oignit d'un parfum exquis, et les essuya de ses cheveux [1] ». Il est arrivé trois fois au Sauveur d'être oint par de pieuses femmes. Ce qui paroît non-seulement dans saint Jean, comme nous venons de le voir, mais encore dans saint Luc dans saint Matthieu, et dans saint Marc.

En saint Luc la femme n'est pas nommée, et il paroît seulement que c'étoit une pécheresse pénitente. Ses larmes, dont elle arrosoit les pieds de Jésus, sont le caractère de sa pénitence; et Jésus-Christ lui ayant donné expressément la rémission de ses péchés, confirme ce caractère. C'en est aussi une belle confirmation, d'avoir expliqué, comme il a fait, la nature et les devoirs de l'amour pénitent, et de montrer jusqu'où le porte la reconnoissance.

Ce caractère d'amour pénitent ne se trouve point dans ce chapitre de saint Jean, où il est dit seulement que Marie répandit son parfum sur les pieds de Jésus, et les essuya de ses cheveux, mais sans y parler de larmes, ni des doux et pieux baisers de la pénitente. Il n'y en a rien non plus en saint Matthieu, ni en saint Marc. Ces deux évangélistes marquent le parfum répandu sur la tête, pendant que Jésus étoit à table; ce qui étoit très-facile en ces temps où les conviés étoient à table couchés. Il est dit dans saint Jean, que « la maison fut » toute remplie de la bonne odeur du parfum [2]. Les lieux, comme les temps de ces onctions, sont marqués. La pécheresse pénitente fit son onction longtemps avant la dernière pâque, dans la maison de Simon le pharisien, comme le raconte saint Luc. La seconde onction, qui est clairement attribuée à Marie, sœur de Lazare et de Marthe, se fit à Béthanie, six jours devant Pâque, dans la maison de Lazare et de ses sœurs, selon saint Jean. Et la troisième encore à Béthanie, mais chez Simon le lépreux, et seulement deux jours avant Pâque, comme le marquent saint Matthieu et saint Marc [3]. Dans la première et dans la troisième onction, la femme n'est pas nommée. Dans la seconde, il est porté expressément dans saint Jean, que celle qui la fit, fut Marie, sœur de Lazare. Et soit que les trois différentes onctions aient été faites par

[1] Joan. XII. 3. — [2] Joan. XII. 3. — [3] Joan. XII. 4. Matth. XXVI. 8. Marc. XIV. 8.

différentes personnes, selon l'opinion de quelques-uns, ou par la même, selon quelques autres, en divers temps et avec différentes circonstances, il faut profiter de chaque caractère qui nous y paroît.

Il faut aussi remarquer que ces profusions de parfums scandalisèrent deux fois les hypocrites, et même les disciples qui n'en savoient pas le mystère, et que Jésus aussi prit deux fois la défense de ces pieuses profusions.

Parfumer Jésus, c'est lui donner des louanges; parfumer la tête de Jésus, c'est louer et adorer sa divinité : car « la tête de Jésus-Christ », comme parle saint Paul[1], « c'est Dieu ». Parfumer ses pieds, c'est adorer son humanité et ses foiblesses. Essuyer les pieds de Jésus avec ses cheveux, c'est mettre à ses pieds sacrés son ornement, et sa tête même, avec toutes les vanités et la parure du siècle. Tout est sacrifié à Jésus; on ne veut plaire qu'à lui : des cheveux qui ont touché les pieds de Jésus, pourront-ils jamais servir à la vanité? C'est ainsi que Jésus veut être aimé. Il est seul digne d'un tel amour et de tels hommages.

On ne répand pas seulement ces riches parfums sur Jésus, « on rompt la boîte d'albâtre » où ils étoient renfermés, dit saint Marc[2], afin qu'il ait tout. Sa tête et ses pieds ruisselèrent donc de ces admirables parfums, et toute la maison en fut embaumée. L'exemple de la piété de ces saintes femmes a rempli toute l'Église de sa bonne odeur.

Quand la pécheresse approcha des pieds de Jésus, on disoit[3] : « S'il étoit prophète, il ne se laisseroit pas toucher par cette pécheresse ». Ici on ne lui reproche rien contre celles qui le touchent, soit qu'elles n'eussent jamais été pécheresses, soit qu'il y eût déjà si longtemps, que la mémoire en fût effacée par leur pénitence. On leur fit ici un autre reproche, et c'est celui de leur profusion. « On pouvoit vendre ces parfums trois cents deniers et plus », tant ils étoient précieux, tant l'effusion en fut abondante, « et les donner aux pauvres[4] ». L'amour des pauvres fut le prétexte dont on se servit pour condamner la piété de ces femmes, qu'on

[1] I. Cor. XI. 3. — [2] Marc. XIV. 3. — [3] Luc. VII. 39. — [4] Joan. XII. 5. *Marc.* XIV. 5.

appeloit indiscrètes, et pour couvrir l'envie qu'on avoit contre Jésus, et des honneurs qu'on lui faisoit; et Judas se signala parmi ces faux charitables et ces faux dévots. Les plus méchants sont les plus sévères censeurs de la conduite des autres, soit par le dérèglement de leur esprit, soit par leur hypocrisie, ou par un faux zèle. Judas avoit encore une autre raison, c'est qu'il gardoit et voloit ce qu'on donnoit au Sauveur, et il croyoit qu'on ôtoit à son avarice ce qu'on ne mettoit pas entre ses mains. Que l'avarice parle haut, quand elle peut se couvrir du prétexte de la charité!

Ses insolents discours n'attaquoient pas seulement les femmes dont il accusoit la profusion, mais encore Jésus-Christ qui la souffroit; mais il prit en main leur défense, en disant qu'elles « l'avoient fait pour l'ensevelir[1] » se considérant comme mort, à cause que l'heure approchoit, et qu'il s'étoit mis dans l'esprit et dans l'état de victime.

Il vouloit en même temps nous faire considérer de quel honneur étoit digne ce corps virginal, formé par le Saint-Esprit, et où la divinité habitoit, par lequel la mort devoit être vaincue, et le règne du péché aboli. Quels parfums assez exquis pouvoient en marquer assez la pureté!

Il vouloit aussi que les parfums qui servoient à la mollesse et au luxe, servissent cette fois à la piété; que la vanité fût sacrifiée à la vérité.

« Vous aurez toujours des pauvres avec vous; et quand » vous voudrez, vous leur pouvez faire du bien[2] ».

Les onctions étoient salutaires au corps, on s'en servoit non-seulement par délicatesse, mais encore par précaution et par remède. On faisoit nager les corps morts dans le baume et dans les parfums, pour les conserver et en prévenir la corruption, même après la mort, et c'étoit tout le bien dont le corps étoit capable alors. On pouvoit toujours faire ces sortes de bien aux pauvres, disoit le Sauveur : « mais pour lui, on » n'auroit pas toujours son corps présent » pour lui faire ce bien. Il falloit donc le lui faire pendant qu'on l'avoit : et quand on ne l'auroit plus, se consoler en le faisant aux pau-

[1] Marc. XIV. 8. Joan. XII 7. — [2] Marc. XIV. 7.

les hommes en considération et en puissance, recevoir tout d'un coup de tout le peuple, dans la ville royale et dans le temple, des honneurs plus grands que n'en avoient jamais reçu les plus grands rois. Voilà donc cet éclat dont nous parlons; mais le caractère d'humiliation et d'infirmité, inséparable de l'état du Fils de Dieu sur la terre, n'y devoit pas être oublié; et nous l'y verrons aussi, après que nous aurons auparavant considéré le caractère de gloire et de grandeur.

Il faut donc savoir que le Fils de Dieu, quoiqu'il parût à l'extérieur le dernier des hommes, étoit né pour être roi de la manière du monde la plus admirable et la plus auguste, puisque c'étoit par l'admiration que causoient ses exemples, sa sainte vie, sa sainte doctrine, ses grands ouvrages et ses miracles, sans aucun autre secours. Le Sauveur avoit paru par ces merveilles si secourable au genre humain, que les troupes oublioient tout pour le suivre, avec leurs femmes et leurs enfants, jusqu'aux déserts les plus éloignés, sans songer à aucun besoin; et Jésus « en ayant nourri avec cinq » pains d'orge et deux poissons jusqu'à cinq mille, sans » compter les femmes et les enfants », ils furent tellement ravis, qu'ils « vouloient venir » en foule « pour le faire roi », et le reconnoître pour le Christ. On eût donc vu dès lors quelque chose de l'éclat qui a paru aujourd'hui, si Jésus, qui avoit ses temps réglés » pour toutes choses, ne « se fût » retiré « bien avant « dans le désert pour l'empêcher [1] ».

Mais au jour des Rameaux, il lui plut de laisser éclater l'admiration que les peuples avoient pour lui. C'est pourquoi ils accoururent au devant de lui avec des palmes à la main, criant hautement qu'il étoit leur roi, le vrai fils de David qui devoit venir, et enfin le Messie qu'ils attendoient. Les enfants se joignoient à ces cris de joie, et le témoignage sincère de cet âge innocent faisoit voir combien ces transports étoient véritables. Jamais peuples n'en avoient tant fait à aucun roi : ils jetoient leurs habits par terre sur son passage; ils coupoient à l'envi des rameaux verts pour en couvrir les chemins; et tout, jusqu'aux arbres, sembloit vouloir s'incliner

[1] *Matth.* XIV. 13. 21. Joan. VI. 14. 15

et s'abattre devant lui. Les plus riches tapisseries qu'on ait jamais tendues à l'entrée des rois, n'égalent pas ces ornements simples et naturels. Tous les arbres ébranchés pour l'usage qu'on vient de voir, tout un peuple qui se dépouille pour parer en cette manière le chemin où passoit son roi, fait un spectacle ravissant. Dans les autres entrées on ordonne aux peuples de parer les rues, et la joie, pour ainsi dire, est commandée. Ici tout se fait par le seul ravissement du peuple. Rien au dehors ne frappoit les yeux; ce roi pauvre et doux étoit monté sur un ânon, humble et paisible monture : ce n'étoient point ces chevaux fougueux, attelés à un chariot, dont la fierté attiroit les regards. On ne voyoit ni satellites, ni gardes, ni l'image des villes vaincues, ni leurs dépouilles, ou leurs rois captifs. Les palmes qu'on portoit devant lui marquoient d'autres victoires; tout l'appareil des triomphes ordinaires étoit banni de celui-ci. Mais on voyoit à la place les malades qu'il avoit guéris, et les morts qu'il avoit ressuscités. La personne du roi et le souvenir de ses miracles faisoient toute la recommandation de cette fête. Tout ce que l'art et la flatterie ont inventé pour honorer les conquérants dans leurs plus beaux jours, cède à la simplicité et à la vérité qui paroissent dans celui-ci. On conduit le Sauveur avec cette pompe sacrée par le milieu de Jérusalem jusqu'à la montagne du temple. Il y paroît comme le Seigneur et comme le maître, comme le fils de la maison, le fils du Dieu que l'on y sert, ainsi que nous verrons. Ni Salomon qui en fut le fondateur, ni les pontifes qui y officioient avec tant d'éclat, n'y avoient jamais reçu de pareils honneurs.

Arrêtons-nous ici, et donnons le loisir de considérer le détail de ce grand spectacle.

IIe JOUR. Le règne de Jésus-Christ sur les esprits et sur les cœurs, par ses miracles, par ses bienfaits et par sa parole. (Joan. XII. 12.—19. Matth. XXI. 1. — 17. Marc. XXI. 1.—18. Luc. XIX. 28.—48.)

Ce qui attira au Sauveur toute cette gloire, ce fut le bruit de ses miracles, et, en particulier, celui de Lazare ressuscité, qui venoit d'être fait à la porte de Jérusalem. « Car toute « la troupe qui étoit avec lui lorsqu'il le fit sortir du tom-

lades, ne faisant servir sa puissance que pour le soulagement des malheureux et de tout le genre humain.

Qui jamais avoit régné de cette sorte! Mais c'est ainsi que Jésus régna. Ainsi sa doctrine et ses miracles firent tout l'effet extérieur qu'ils devoient faire naturellement sur tous les esprits. On le suivoit, on l'admiroit, on lui applaudissoit, on le recevoit avec des cris de joie ; et il n'y avoit que ses envieux qui frémissoient, et qui néanmoins n'osoient parler. Mais d'où vient donc qu'il eut si peu de véritables disciples? D'où vient que les cris qui l'envoyoient à la croix : « Crucifiez-le, crucifiez-le [1] », suivirent de si près ceux qui le célébroient comme le fils de David, et que l'on compte à peine six-vingts hommes parmi les frères, c'est-à-dire parmi les disciples, qui se renfermèrent dans le cénacle pour recevoir le Saint-Esprit? C'est que les disciples de Jésus-Christ ne sont pas ceux qui l'admirent, qui le louent, qui le célèbrent, qui le suivent même à l'extérieur et jusqu'à un certain point; mais ceux qui le suivent au dedans et partout, qui observent tous ses préceptes, qui portent sa croix, qui se renoncent eux-mêmes. Et le nombre en est petit; et il faut, outre les attraits de la parole et des miracles, une parole intérieure que tout le monde ne veut pas entendre, et un miracle qui change les cœurs, dont notre orgueil et notre mollesse empêchent l'effet.

Soyons donc de vrais disciples de Jésus. « Si vous demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et vous connoîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira [2] ». Et encore : « Mon père sera glorifié, en ce que vous rapporterez beaucoup de fruits, et que vous serez mes vrais disciples [3] », les disciples dignes de ce nom. Et enfin, « celui qui m'aime, » dit-il, « est celui qui garde mes commandements [4] ». Les autres peuvent me louer, m'admirer, me suivre au dehors, et se glorifier d'être mes disciples ; car on se fait toujours beaucoup d'honneur d'avoir un tel maître : mais ils ne m'aiment pas et je ne les connois point, ni je ne les mets au rang des miens.

[1] Joan. XIX. 6. — [2] *Ibid.* VIII. 31. 32. — [3] *Ibid.* XV. 8. — [4] *Ibid.* XVI. 21.

IIIᵉ JOUR. Entrée triomphante de notre Seigneur. Tout en avoit été prédit jusqu'aux moindres circonstances (*Ibid.*).

Considérons ce que fit Jésus pour préparer son entrée.

Comme il étoit en Bethphagé, proche de Béthanie, dans le penchant du mont des Olives, presque à la porte de Jérusalem, comme on a vu, il envoya deux de ses disciples, avec ordre de lui amener une ânesse et son ânon, qu'ils trouveroient dans un certain château qu'il leur montroit vis-à-vis d'eux. Si le maître y apportoit quelque obstacle, il n'y avoit qu'à lui dire : Le Seigneur en a besoin, et aussitôt on les devoit laisser aller. Tout se fit comme Jésus l'avoit dit. Ils étendirent leurs manteaux sur ces paisibles animaux, et ils mirent Jésus sur l'ânon que personne n'avoit jamais monté. Là commencèrent tout d'un coup ces cris de joie dont nous avons parlé. « Ses disci» ples ne savoient pas le mystère de ce qu'ils faisoient ; mais » après que Jésus fut glorifié, ils se ressouvinrent que toutes » ces choses avoient été écrites de lui, et qu'ils les avoient ac» complies » sans y penser [1]. Car il étoit écrit dans Zacharie : « Ne crains point, fille de Sion : ton roi doux et pauvre, juste » et sauveur, vient à toi monté sur une ânesse et sur son » ânon [2]. »

Jésus avoit tout prévu, et sachant les prophéties, il les accomplissoit toutes avec connoissance. C'est ce qu'il fit jusqu'à la mort ; et c'est pourquoi jusque sur la croix, « voyant que tout s'accomplissoit, » et qu'il ne lui restoit plus rien à accomplir durant sa vie que cette prophétie de David [3] : « Ils » m'ont donné du fiel à boire, et, dans ma soif, ils m'ont » abreuvé avec du vinaigre ; » il dit : « J'ai soif. » On lui présenta le breuvage qui lui avoit été prédestiné, « il en » goûta » autant qu'il falloit pour accomplir la prophétie ; après il dit : « Tout est accompli, » il n'y a plus qu'à rendre l'âme. A l'instant « il baissa la tête, » et se mit volontairement en la posture d'un homme mourant, « et il expira [4] ».

Jésus donc savoit ce qu'il vouloit, qui étoit l'accomplisse-

[1] Joan. XII. 15. 16. — [2] Zach. IX. 9. Matth. XXI. 5. — [3] Ps. LXVIII. 21. — [4] Joan. XIX. 28. 30.

A ce triste spectacle, Jésus ne peut retenir ses larmes. « Si tu savois ! » ô mon âme, « si tu savois ! » Il n'achève pas, les sanglots interrompent son discours, sa langue ne peut exprimer l'aveuglement de cette âme. « Si tu savois! du » moins en ce jour qui t'est encore donné, » et où Dieu te visite par sa grâce ! Il y a un jour que Dieu sait, après lequel il n'y a plus pour l'âme aucune ressource ; « parce que, » dit Jésus, « tu n'as pas connu le temps où Dieu te visitoit[1]. » Quand une lumière intérieure te montre tes crimes, quand tu es invitée à donner gloire à Dieu, et que tout crie en toi qu'il faudroit te donner à lui ; comme en ce jour de la visite de Jérusalem, tout le monde, et jusqu'aux enfants, crient au fils de David ; si tu n'écoutes, le moment se passe ; cette grâce si vive et si forte ne reviendra plus.

« Tout ceci est caché à tes yeux[2]. » Ton cœur est appesanti, tes yeux sont fermés et obscurcis, tes passions t'aveuglent, un voile obscur est sur tes paupières, un affreux assoupissement les appesantit. O âme ! Jésus en pleure, et tu ne te pleures pas toi-même ? Pleure, pleure, ô spirituelle Jérusalem ! pleure ta perte, du moins en ce jour que le Seigneur te visite d'une manière si admirable ; si jusques ici tu as été insensible à ta propre perte, pleure aujourd'hui, et tu vivras. Ne perds aucun moment de grâce, parce que tu ne sais jamais si ce ne sera pas le dernier qui te sera donné.

V[e] Jour. Dernier séjour de Jésus-Christ en Jérusalem, plus digne de remarque. (Lisez Matth. xxi. 10—15; Marc. xi. 11—18; Luc. xix. 45 jusqu'à la fin).

« Toute la ville est émue » pendant que Jésus la traverse en triomphe. « Qui est celui-là ? » Et les peuples qui accompagnoient le nouveau roi, répondoient : C'est Jésus le prophète de Nazareth de Galilée[3].

Jésus-Christ avoit commencé sa prédication en Galilée, à Capharnaüm et aux environs, conformément à la prophétie d'Isaïe, rapportée en saint Matthieu[4]. Nazareth étoit la de-

[1] Luc. xix. 42. 44. — [2] *Ibid.* 42. — [3] Matth. xxi. 10. 11. — [4] Is. ix. 1. 2. Matth. iv. 13. 15. 16.

meure de ses parents et la sienne; mais depuis sa prédication il s'établit avec les siens à Capharnaüm. Cette ville avec les villes et contrées voisines, virent la plupart de ses miracles, et ouïrent la plus grande partie de ses instructions. C'étoit même dans la Galilée qu'il avoit choisi ses apôtres; la troupe de ses disciples étoit presque toute de ce pays, et en entrant avec lui dans Jérusalem ils faisoient honneur à leur patrie du nom d'un si grand prophète.

Cependant le nom du Sauveur n'étoit pas moins célèbre dans Jérusalem, où le bruit de ses miracles s'étoit porté de toutes parts, en sorte que dans le temps qu'il prêchoit en Galilée, « une grande troupe venue de Jérusalem et de la Judée le suivoit[1]. »

Il ne manquoit point de venir à Pâque, selon l'ordonnance de la loi, dans cette ville et au temple; et il y venoit aussi à d'autres solennités principales. Il y faisoit éclater sa doctrine et ses miracles d'une manière admirable, et autant ou plus qu'en aucun autre endroit de la terre sainte, comme dans la ville royale où Dieu avoit établi son nom, et qui étoit le siége et le chef de la religion. La résurrection de Lazare avoit été faite à la porte de Jérusalem en Béthanie; la troupe qui l'accompagnoit au célèbre jour de son entrée, étoit grossie par les habitants de Jérusalem, qui avoient vu cette étonnante résurrection; comme il est aisé de le conclure de saint Jean[2].

Ce qui obligeoit le Sauveur à demeurer ordinairement en Galilée, c'étoit que les pontifes, et les autres qui machinoient sa mort, n'avoient pas le même pouvoir, ni les mêmes moyens d'exécuter ce noir dessein en ce pays-là que dans Jérusalem et aux environs. C'est aussi ce qui donna lieu à l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe qu'on vient de voir; et tout se faisoit convenablement, puisque Jésus devoit passer toute sa vie dans la persécution, dans les périls avec les persécutions, et, pour ainsi dire, dans une fuite continuelle, à cause de la haine des Juifs. Et néanmoins quand il falloit, et dans les temps les plus solennels, il paroissoit dans Jérusalem, afin que la lumière de l'Évan-

[1] Matt. IV. 25. — [2] Joan. XI. 18. 20; et XII. 17. 18.

gile se répandit de là dans tout le pays, comme du chef sur les membres.

Admirons les douces voies de la sagesse de Dieu, qui ne veut point que son Fils fasse tout par miracle et par puissance; premièrement, pour accomplir les mystères de son humiliation; secondement, pour apprendre par son exemple, à ses disciples, les précautions et la prudence avec laquelle ils doivent agir en toutes choses.

Suivons Jésus à Jérusalem, où il va paroître pour la dernière fois, et où aussi il va donner les instructions et accomplir les mystères les plus essentiels. C'est aussi pour cette raison qu'il y entre à cette fois avec plus d'éclat que jamais; pour rendre les peuples, et de ce temps, et de tous les siècles, plus attentifs à tout ce qu'il y alloit dire et faire. Voyons donc avant toutes choses ce qu'il fera dans le temps; car c'est là qu'il va descendre.

VI[e] JOUR. Caractère d'autorité dans le triomphe de Jésus-Christ. Son zèle pour la sainteté du temple (*Ibid.*).

Jésus va descendre au temple, comme les triomphateurs le pratiquoient ordinairement, même parmi les peuples idolâtres. Car il y avoit une notion dans tout le genre humain, qu'il falloit rapporter à la divinité toute la gloire; que ce qu'il y avoit de plus élevé parmi les hommes devoit s'abaisser à ses pieds, et qu'à vrai dire, c'étoit à Dieu seul qu'appartenoit le triomphe. C'est pourquoi il est appelé « le triomphateur d'Israël[1] ». Allez donc, ô Sauveur! portez à votre Père dans son temple la gloire du plus beau triomphe qu'on ait jamais vu parmi les hommes, et la figure de tous les autres que vous devez remporter dans le ciel, sur toute la terre et sur les enfers.

Jésus-Christ devoit paroître dans le temple, non-seulement pour y rendre à Dieu le culte suprême, mais encore comme son fils, « comme le fils de la maison[2] », pour y ordonner ce que son Père, qui l'y envoyoit, lui avoit prescrit.

Ainsi, d'abord qu'il y entre, « il regarde tout et de tous côtés[3] », selon la remarque de saint Marc.

Comme il étoit tard, il se retire pour ce jour; mais il y re-

[1] Reg. XV. 29. — [2] Heb. III. 6. — [3] Marc. XI. 11.

vient le lendemain. Il en chasse avec autorité les vendeurs et les acheteurs; il renverse leurs bureaux, leurs tables, leurs chaises, leurs marchandises, leur argent; il n'épargne pas les personnes, qu'il chasse du saint lieu, apparemment à grands coups de fouet, et avec des cordes ramassées, comme il avoit fait autrefois, et en leur disant: « Otez tout cela d'ici et ne faites pas une maison de trafic de la maison de mon Père. Il parle donc, et il agit encore un coup comme le fils de la maison, et avec une pleine autorité, sans que personne le contredise.

En même temps, pour montrer cette autorité, il fait dans le temple ses guérisons ordinaires; « il y guérit les aveu» gles et les estropiés qui se présentèrent ». Il confirme ce qu'il avoit fait par l'Écriture. « Il est écrit, » dit-il, « ma maison est une maison de prières »: c'est ce que Dieu avoit dit par la bouche d'Isaïe. Il y ajoute le reproche : « Et vous », dit-il, « vous en faites une caverne de voleurs », ainsi que Jérémie l'avoit prédit.

Alors donc fut accompli cet oracle de David : « Et moi j'ai » été établi de Dieu comme roi sur Sion, sa sainte montagne, » annonçant et prêchant ses préceptes ». On vit dans son temple « le Dominateur et l'Ange du Testament », que Malachie avoit prédit. Jésus-Christ y exerce de plein droit toute l'autorité de son Père. « Il ne souffroit pas », dit saint Marc, « qu'on passât avec un vaisseau par le temple », ni qu'on fît servir de chemin public un lieu si saint. L'Évangile ne dit pas qu'il le défendoit, mais qu'il ne le souffroit pas, et c'est-à-dire, à en juger par le reste de ses actions, qu'il les repoussoit et les chassoit; du moins qu'il les reprenoit avec menaces. S'il n'avoit fait qu'ordonner, ce seroit un acte d'autorité; mais il agit, il renverse, il frappe; ce qui est encore un acte de zèle. Ce qui fait aussi que saint Jean et tous ses disciples appliquèrent à cette action cette parole de David : « Le zèle de votre » maison m'a dévoré ».

Le zèle est une ferveur de l'amour de Dieu, trop vif pour attendre le secours d'autrui, ni pour s'astreindre aux formes

[1] Joan. II. 15. 16. —[2] Matth. XXI. 14. — [3] Is. LVI. 7. — [4] Matth. XXI. 13. Jérém. VII. 11. —[5] Ps. II. 6 — [6] Malach. III. 1. — [7] Marc. XI. 16. — [8] Ps. LXVIII. 10. Joan. II. 17.

ordinaires, mais agissant par lui-même, et au dessus de ses forces, avec une espèce d'excès, par une absolue confiance en la puissance de Dieu : c'est ce qui paroît dans cette action du Sauveur.

Remarquez ces paroles : « Une caverne de voleurs », qui doit faire trembler tous ceux qui trafiquent, puisqu'elle leur fait sentir que, dans l'usage commun, et si l'on n'y prend garde, le trafic n'est qu'un tissu de mensonge, de tromperie et de vol.

Remarquez aussi avec tous les interprètes, que ce qu'on vendoit dans le temple étoit des bœufs, des brebis, des colombes, toutes choses qui servoient aux sacrifices; et néanmoins Jésus chasse tout : non que ces ventes fussent mauvaises, mais parce que ce n'étoit pas le lieu de les faire. Que feroit-il des discours, des irrévérences, et de tant de choses infâmes qu'on fait dans le temple?

Remarquez encore qu'il parle en particulier à ceux qui vendent des colombes. Ce que les saints ont entendu des simoniaques, qui vendent le Saint-Esprit et ses grâces, qui entrent par d'indignes commerces dans les emplois ecclésiastiques et spirituels, et qui, en quelque façon que ce soit, négocient pour avoir les voix de ceux qui les donnent. « Otez, ôtez » tout cela, dit le Sauveur.

Le temple alloit périr; et Jésus qui le va prédire, comme nous verrons, ne l'ignoroit pas : et cependant il en défend avec tant de zèle et d'autorité la sainteté pendant qu'il subsiste. C'est donc pour apprendre aux chrétiens ce qu'ils doivent aux nouveaux temples, dont le temple de Jérusalem n'étoit qu'une foible et imparfaite figure, et infiniment au dessous des mystères des chrétiens, dont Jésus-Christ fait le fonds, et où se trouve son saint corps et son sang précieux. Tremblons, tremblons à la seule vue et à l'approche de ce sanctuaire.

Mais « nous avons toujours un temple[1] ». Notre âme en est un, nos corps en sont en : respectons ce temple si saintement consacré, et inséparable de nous-mêmes. N'y laissons entrer, ni même passer rien d'impur ni de profane. Gardons-nous

[1] *I. Cor.* III. 16. 17.

bien de le faire servir à aucun indigne trafic. Respectons « ce temple et le Saint-Esprit qui y habite [1] ».

VII[e] JOUR. Caractère d'humiliation dans le triomphe même du Sauveur. Jalousie des pharisiens (Joan. XII. 18 et suiv. Matth. XXI. 15. 16. Luc. XIX. 39. 40.).

Le règne du Sauveur devoit être glorieux et éclatant, quoique d'une autre gloire et d'un autre éclat que celui que les juifs charnels s'étoient imaginé. Nous avons même vu que Jésus satisfaisoit en quelque façon même à cette attente grossière d'une royauté sur la terre, par la pompe de ce jour, et leur montroit que rien ne lui étoit plus aisé que de se faire reconnoître pour roi par tous les peuples, et qu'il y avoit à cela des dispositions merveilleuses. Mais afin de ne point sortir de ce caractère d'humiliation et de persécution, qui devoit le suivre partout jusqu'au dernier jour, il falloit qu'il y eût de la contradiction dans son triomphe ; et ce caractère y paroît dans la jalousie des pontifes, des pharisiens et des docteurs de la loi. Cette jalousie nous est expliquée par cette parole de saint Jean ; pendant que tout le monde alloit au devant du Sauveur et lui applaudissoit, les pharisiens se disoient les uns aux autres : « Que ferons-nous? tout le monde court après lui[2] ». C'est ce qu'ils ne pouvoient souffrir, et c'est ce qui leur fit dire deux paroles qui sont marquées dans les Évangiles.

La jalousie les dévoroit ; et pendant que, jusqu'aux enfants, tout crioit qu'il étoit le fils de David, ils lui disoient : « Maître, réprimez vos disciples. Entendez-vous bien ce qu'ils disent » ? Il leur répondit deux choses; l'une : « N'avez-vous jamais lu » ce qui est écrit? Vous avez tiré la louange la plus parfaite de » la bouche des petits enfants et de ceux qui sont à la mamelle». Vous devez-vous donc étonner si dans un âge plus avancé les enfants rendent à Dieu en ma personne des louanges et un témoignage plus éclatant ? Si vous aviez la simplicité et la sincère disposition d'un âge innocent, vous loueriez Dieu comme eux ; comme eux vous honoreriez celui qu'il envoie : mais votre envie, votre fausse gloire, votre hypocrisie et votre fausse

[1] I. Cor. VI. 19. — [2] Joan. XII. 19. — [3] Luc. XIX. 39. Matth. XXI. 15. 16. Ps. VIII. 3.

politique vous en empêchent. Dépouillons-nous de tous ces vices, et revêtons-nous de l'innocence et de la simplicité des enfants, pour chanter sincèrement et purement les louanges de Jésus-Christ.

L'autre réponse du Sauveur sur ce reproche des pontifes et des docteurs de la loi : « Si ceux-ci se taisent, » leur dit-il [1], les » pierres même croieront. Dieu est assez puissant, disoit Jean » Baptiste, pour faire naître même de ces pierres les enfants » d'Abraham », et des cœurs les plus endurcis, en faire de vrais fidèles. Le temps devoit venir, et il étoit venu, que la gloire de Jésus-Christ retentiroit si hautement par toute la terre, que les gentils s'assembleroient à cette voix, et que Dieu seroit adoré par un peuple qui jusqu'alors ne le connoissoit pas, et qui dormoit endurci dans son péché. O pierres, ô cœurs endurcis, éveillez-vous, attendrissez-vous à cette parole du Sauveur.

VIII[e] JOUR. Le même sujet (*Ib.*)

Pendant que les peuples applaudissoient au Sauveur, et en portoient les louanges jusqu'au ciel, ses ennemis, non contents de faire paroître dans leurs paroles leur envie qu'ils ne pouvoient retenir, faisoient de secrètes menées pour le perdre, et y étoient même animés par la gloire d'un si beau jour. C'étoit encore un trait de ce caractère de persécution qui le devoit suivre, et qui le suivit en effet jusqu'à la fin.

Contemplons ici les effets de la jalousie ; c'est une des plus grandes plaies de notre nature. Jésus-Christ, qui étoit venu pour la guérir, en devoit sentir toute la malignité ; et les souffrances que l'envie lui devoit causer, devoient servir de remède à son venin. L'envie, c'est le noir et secret effet d'un orgueil foible, qui se sent ou diminuer, ou effacer par le moindre éclat des autres, et qui, ne peut soutenir la moindre lumière. C'est le plus dangereux venin de l'amour-propre, qui commence par consumer celui qui le vomit sur les autres, et le porte aux attentats les plus noirs. Car l'orgueil naturellement est entreprenant et veut éclater ; mais l'envie se cache sous toutes sortes de prétextes, et se plaît aux plus secrètes et

[1] *Luc.* XIX. 40. — [2] Matth. III. 9.

aux plus noires menées. Les médisances déguisée, les calomnies, les trahisons, tous les mauvais artifices en sont l'œuvre et le partage. Quand par ces tristes et sombres artifices, elle a gagné le dessus, elle éclate, et joint ensemble contre le juste, dont la gloire la confond, l'insulte et la moquerie, avec toute l'amertume et la haine, et les derniers excès de la cruauté. O Sauveur! ô Juste! ô le Saint des saints! c'est ce qui devoit s'accomplir en votre personne.

Déracinons l'envie; et dans le moindre de ses effets que nous ressentirons dans notre cœur, concevons toute la malignité et toute l'horreur d'un tel poison.

IXe JOUR. Jésus donne lui-même à son triomphe le caractère d'humiliation et de mort qu'il devoit avoir. Effets différents que fait le triomphe de Jésus-Christ dans les Juifs et dans les gentils (Joan. XII. 19—27.)

Saint Jean nous fait remarquer deux effets bien différents du triomphe de notre Sauveur. Dans les pharisiens il excita les sentiments de la jalousie et les noirs complots que nous avons vus. « Les pharisiens se disoient les uns aux autres : Que » ferons-nous? tout le monde court après lui[1]. Mais en même temps, et durant ces criminelles menées des enfants d'Abraham contre le Christ qui leur étoit promis, les gentils, qui n'étoient pas de cette race bénite, et qui aussi étoient étrangers de cette sainte alliance, furent touchés d'une sainte admiration pour l'auteur de tant de merveilles. « Quelques gentils, dit saint Jean, qui connoissoient Dieu, quoiqu'ils ne fussent pas juifs, puisqu'ils venoient adorer à la fête, s'adressèrent à Philippe, un de ses apôtres, et lui dirent avec respect : Seigneur, nous souhaitons de voir Jésus [2]». Ce n'étoit pas simplement le voir, car tout le monde l'avoit assez vu dans cette journée, et tout le monde le voyoit quand il prêchoit; mais ils le vouloient voir en particulier et jouir de son entretien, qui est proprement ce qu'on appelle venir voir un homme.

A cette approche des gentils qui vouloient le voir, Jésus arrête aussitôt sa pensée sur la vocation des gentils, qui devoit être le fruit de sa mort. Ces grandes prophéties où les nations lui sont données comme son héritage et sa possession,

[1] Joan. II. 19. — [2] *Ibid.* 20.

lui sont présentes : dans le petit il voit le grand. Ce que les mages avoient commencé dès sa naissance, qui étoit la conversion des gentils en leurs personnes, ceux-ci le continuent, et le figurent encore vers le temps de sa mort; et le Sauveur voyant concourir dans les gentils le desir de le voir avec celui de le perdre dans les juifs, voit en même temps dans cet essai commencer le grand mystère de la vocation des uns, par l'aveuglement et la réprobation des autres. C'est ce qui lui fait dire : « L'heure est venue, que le fils de l'homme va » être glorifié [1] ». Les gentils vont venir, et son royaume va s'étendre par toute la terre.

Il voit plus loin ; et il voit, selon les anciennes prophéties, que c'étoit par sa mort qu'il devoit acquérir ce nouveau peuple et cette nombreuse postérité qui lui étoit promise. C'est après avoir dit : « Ils ont percé mes pieds et mes mains, » que David avoit ajouté [2] : « Toutes les contrées de la terre se » ressouviendront, et se convertiront au Seigneur ». C'est après qu'il auroit livré son âme à la mort, qu'Isaïe lui promettoit « qu'il verroit une longue suite d'enfants [3] ». Et encore : « Qui racontera sa génération? qui pourra compter sa » postérité, parce qu'il a été retranché de la terre des vivants? » Je l'ai frappé pour les péchés de mon peuple [4] ». Et encore : « Je lui donnerai la dépouille des forts, et il en par- » tagera le butin, parce qu'il a donné son âme à la mort [5] ». Il voyoit donc que c'étoit à ce prix qu'il devoit acheter ce nouveau peuple ; il devoit lui en coûter la vie. Pleiu de cette vérité, après avoir dit : « L'heure est venue que le fils de » l'homme va être glorifié, » il ajoute : « Si le grain de fro- » ment ne tombe et ne meurt, il demeure seul ; mais s'il meurt, il se multiplie [6] ».

C'est ainsi que dans les paroles de Jésus nous voyons le vrai commentaire et la vraie explication des prophéties. Mais il nous en doit à notre manière arriver autant qu'à lui. Nous sommes le grain de froment ; et nous avons un germe de vie caché en nous-mêmes. C'est par là que, comme Jésus, nous devons porter beaucoup de fruit, et du fruit pour la vie éter-

[1] Joan. XIII. 23. — [2] Ps. XXII. 17. 18. — [3] Is. LIII. 10. — [4] *Ibid.* 8. [5] Is. LIII. 12. — [6] Joan. XII. 23

nelle. Mais il faut que tout meure en nous, il faut que ce germe de vie se dégage et se débarrasse de tout ce qui l'enveloppe. La fécondité de ce grain ne paroîtra qu'à ce prix. Tombons, cachons-nous en terre, humilions-nous, laissons périr tout l'homme extérieur ; la vie des sens, la vie du plaisir, la vie de l'honneur, la vie du corps, la curiosité, la concupiscence, tout ce qu'il y a de sensible en nous. Alors cette fécondité intérieure développera toute sa vertu, et nous porterons beaucoup de fruit.

X[e] Jour. Jésus-Christ est le grain de froment. Les membres doivent mourir comme le chef (Joan. xii. 25.).

Pour entendre la nécessité qui étoit imposée à tous les membres de mourir pour fructifier, il suffisoit d'avoir aperçu cette vérité dans le chef. Mais de peur que nous ne vissions pas assez tôt cette conséquence, Jésus-Christ nous la découvre lui-même. « Qui aime son âme, » dit-il [1], « la perd ». C'est la perdre que de l'aimer, c'est la perdre que de chercher à la satisfaire. Il faut qu'elle perde tout, et qu'elle se perde elle-même, qu'elle se haïsse, qu'elle se refuse tout, si elle veut se garder pour la vie éternelle. Toutes les fois que quelque chose de flatteur se présente à nous, songeons à ces paroles : « Qui aime son âme la perd. » Toutes les fois que quelque chose de dur se présente, songeons aussitôt : « Haïr son âme, c'est la sauver. » Périsse donc tout ce qui nous plaît ; qu'il s'en aille en son lieu, en pure perte pour nous.

« Haïr son âme » ! Peut-on haïr son âme sans haïr tous ses avantages et tous ses talents naturels, et peut-on s'en glorifier quand on les hait ? Mais peut-on ne les pas haïr, quand on considère qu'ils ne servent qu'à nous perdre dans l'état d'aveuglement où nous sommes ? Gloire, fortune, réputation, santé, beauté, esprit, savoir, adresse, habileté, tout nous perd ; le goût même de notre vertu : il nous perd plus que tout le reste.

Il n'y a rien que Jésus ait tant répété et tant inculqué, que ce précepte : « Qui trouve son âme, la perd ; qui perd

[1] Joan. xii. 25.

son âme, la trouve[1] ». C'est ce qu'il recommande encore en un autre endroit du même Evangile. « Qui cherche à sauver » son âme la perdra, dit-il ailleurs ; qui la perdra, lui don- » nera la vie[2]. » Il se sert encore ailleurs du mot de *haïr* : « Il faut, dit-il[3], tout haïr si on veut être mon disciple, père, » mère, frère, sœur, femme et enfants, et sa propre vie ».

Entendons la force de ce mot, *haïr*. Si les choses de la terre et de cette vie n'étoient que viles et de nul prix, il suffiroit de les mépriser ; si elles n'étoient qu'inutiles, il suffiroit de les laisser là. S'il suffisoit de donner la préférence au Sauveur, il se seroit contenté de dire, comme il fait ailleurs : « Si on aime ces choses plus que moi, on n'est pas digne de » moi[4] ». Mais pour nous montrer qu'elles sont nuisibles, il se sert du mot de *haine*. De ce côté-là il faut tout haïr, en tant qu'il peut s'opposer à notre salut.

Entendons encore le courage que demande le christianisme. Tout perdre, jeter tout là. Cette vie est une tempête ; il faut soulager le vaisseau, quoi qu'il en coûte ; car que sert de tout sauver, si soi-même il faut périr ? Voyez ce marchand, qui dispute s'il jettera dans la mer ces riches ballots. Aveugle, tu les vas perdre, et te perdre encore toi-même par dessus.

XIe Jour. Suivre Jésus à l'humiliation, à la mort (Joan. XII. 26.).

« Celui qui me veut servir, qu'il me suive[5] ». Qu'il m'imite, qu'il soit avec moi, qu'il passe par les mêmes voies ; « mon père l'honorera » à ce prix, comme il m'a honoré moi-même. Il a fallu tout perdre, tout abandonner, tout prodiguer, tout haïr. Marche après moi, chrétien, si tu veux arriver où j'arrive. Marchez, Jésus, je vous suis. En aurai-je le le courage ? Hélas ! vous me ditess comme à Pierre : « Tu ne peut pas encore me suivre, mais tu me suivras dans la suite[6] ». O Sauveur ! je ne dirai pas que je vous suivrai partout : je n'ose le dire : je sens ma foiblesse. J'en ai le desir : aidez ma volonté foible ; inspirez-moi une volonté forte et courageuse.

[1] Matth. x. 39. xxi. 25. — [2] Luc. xvii. 33. — [3] *Ibid.* xiv. 16. — [4] Matth. x. 37. — [5] Joan. xii. 26. — [6] Joan. xiii. 36.

Voyez comme Jésus donne lui-même à son entrée triomphante le caractère de mort. C'étoit sa coutume : dans la gloire, il rappeloit toujours la mort. Ainsi dans le Thabor même, où il fut enlevé et transfiguré d'une manière si admirable, Moïse et Elie qui étoient venus l'honorer en cet état, et s'entretenoient avec lui, ne « lui parloient que de la manière dont il devoit sortir de ce monde dans Jérusalem [1] », en accomplissant toutes les anciennes prophéties et toutes les figures de la loi. Et en sortant de cette gloire, il n'est plein que de sa mort, et il défend à ses disciples « de parler de ce qu'ils avoient vu, jusqu'à ce qu'il fût ressuscité des morts [2] ». Il falloit donc mourir ; et c'est ce qu'il vouloit que l'on comprît bien, afin qu'on vit le chemin qu'on avoit à suivre après lui pour arriver à la résurrection et à la gloire.

Accoutumons-nous, à l'exemple de Jésus, dans tout ce qui nous flatte, de rappeler toujours en notre esprit, le plus vivement que nous pourrons, la pensée de la mort. Mais accoutumons-nous à joindre toujours ces deux idées : gloire et plaisir de la terre, éternelle confusion ; et encore ces deux-ci : croix et mortification, gloire et félicité éternelle. C'est à force d'y penser souvent qu'on joint ensemble des idées qui paroissent si éloignées l'une de l'autre ; mais plutôt, c'est à force d'entrer dans cette pratique. Il faut faire autant qu'on peut violence aux sens, de peur qu'il ne prévalent et ne nous séduisent.

XII[e] JOUR. Caractère d'humiliation et de mort dans le triomphe de Jésus. Le trouble de son âme est notre instruction et notre remède (*Ibid.* 27. 28.).

Jésus continue à donner à son entrée glorieuse le caractère d'humiliation et de souffrance. « Maintenant mon âme est troublée [3] ». Quoi ! troublée de votre gloire, dont vous venez de dire : « L'heure est venue que le Fils de l'Homme va être glorifié [4] ». Pourquoi ? sinon parce qu'il voyoit, comme on vient de dire, sa gloire unie à son supplice : supplice si rigoureux et si plein d'opprobre, qu'il dit lui-même à son approche : « Maintenant mon âme est troublée. » Voici le com-

[1] Luc. IX. 31. — [2] Matth. XVII. 9. — [3] Joann. XII. 27. — [4] *Ibid.* 28.

mencement de cette agonie qu'il doit souffrir dans le jardin des Olives ; de ce combat intérieur où il devoit combattre contre son supplice, contre son Père en quelque façon, et contre lui-même. « Mon père, si vous voulez : s'il se peut : » non ma volonté, mais la vôtre [1] ». Voilà donc à ce coup une volonté dans le Fils, opposée en quelque façon à la volonté de son Père. Elle lui cède, il est vrai ; mais elle est ; elle se fait sentir au Sauveur : elle se déclare jusqu'aux yeux du Père céleste.

O Jésus ! mon âme est troublée de votre trouble. A qui sera notre recours si vous êtes troublé vous-même, vous que nous réclamons dans notre infirmité ? C'est le mystère : il nous porte en soi ; il transporte sur lui-même notre trouble, et le porte dans sa sainte âme. Notre infirmité est passée à lui, et c'est ainsi qu'il nous fortifie ; premièrement, par l'exemple qu'il nous donne : secondement, par la force qu'il nous mérite.

Par l'exemple : car s'il n'avoit senti cette répugnance naturelle à la mort, et cette horreur naturelle de la douleur et du supplice, nous n'apprendrions pas de lui à dire dans nos douleurs : « Votre volonté soit faite et non la mienne. » Cette instruction nous manqueroit.

Par le mérite : s'il ne souffroit pas, il n'offriroit point de sacrifice, ou le sacrifice ne lui coûteroit rien, et ainsi il ne seroit pas un vrai sacrifice.

O mon Sauveur ! par le trouble de votre sainte âme guérissez le trouble de la mienne. Votre trouble, ni ne venoit du péché, ni ne portoit au péché : c'étoit un trouble volontaire et mystérieux. Vous portiez en vous le mystère de la « puissance perfectionnée dans l'infirmité [2]. » C'est le grand mystère de la grâce chrétienne, qui se commence dans le chef et s'accomplit dans les membres.

XIII[e] JOUR. Trouble de Jésus ; combat et victoire ; notre modèle (*Ibid.*).

« Maintenant mon âme est troublée, et que dirai-je [3] » ? Voilà le trouble : l'esprit flotte comme incertain de lui-même.

[1] Math. XXVI. 39. — [2] II. *Cor.* XII. 9. — [3] Joann. XII. 27.28.

« Et que dirai-je »? Voilà, mon Sauveur, mes incertitudes et mes agitations, que vous portez. « Mon Père, sauvez-moi » de cette heure ». Dirai-je cela à mon père? Lui demanderai-je absolument de me délivrer de cette heure, de cette ignominie, de ces peines si affreuses à la nature? « Mais je » suis venu pour cette heure ». Voilà l'homme foible qui s'excite, qui s'encourage lui-même. « Je suis venu pour cette » heure. Je suis venu » allumer « un feu » par ma passion : « et que desiré-je, sinon qu'il prenne vite? J'ai un baptême » où il me faut être plongé. Ah! combien suis-je pressé en » moi-même jusqu'à ce que je l'accomplisse [1] »! Voilà ce que dit Jésus dans sa force. Mais Jésus dans sa foiblesse dit : « Que ferai-je »? à quoi me résoudrai-je? Demanderai-je à Dieu ma délivrance particulière, ou celle du genre humain? Ecouterai-je la nature infirme par elle-même, ou la gloire de mon Père dans le salut des hommes perdus? « Mon père », votre gloire l'emporte : « glorifiez votre nom » : votre nom de Père, glorifiez-le en glorifiant votre Fils. « Non ma volon- » té, mais la vôtre [2] » ; non mon repos, mais votre gloire, et la rédemption du peuple par qui vous voulez être glorifié. Voilà le combat, voilà la victoire. Jésus a affermi son âme invincible ; ou plutôt, parce qu'elle étoit absolument invincible, et n'avoit à combattre que pour nous, il nous a appris à combattre et à vaincre. Et voilà encore, dans la victoire de l'âme de Jésus, l'image de nos combats, et le caractère d'humiliation qui devoit accompagner le Sauveur.

XIVe Jour. Voix du ciel rend témoignage à la gloire de Jésus dans son triomphe (Joan. XII. 28. 30.).

Afin que rien ne manque à la gloire du Sauveur dans son entrée, le ciel se joint avec la terre pour l'honorer ; et à cette parole du Sauveur, « Mon Père, glorifiez votre nom », une voix aussi éclatante que le tonnerre vient du ciel : « Je l'ai » glorifié et je le glorifierai encore [3] ».

Trois voix sont venues du ciel, et de la part du Père céleste, pour honorer le fils de Dieu. Le jour de son baptême, devant qu'il commençât son ministère, le Père le fit connoître, et

[1] Luc. XII. 49. 50. — [2] *Ib.* XXII. 42. — [3] Joan. XII. 28.

lui donna, pour ainsi parler, sa mission par cette voix : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis ma » complaisance [1] ». : ou, comme le rapporte saint Luc : « Vous êtes mon Fils bien-aimé, j'ai mis ma complaisance « en vous [2] ».

La même voix fut ouïe encore à la Transfiguration ; et pendant que Moïse et Elie entroient dans une nuée lumineuse qui les environna, cette voix sortit de la nuée : « Celui-ci est » mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis ma complaisance ; » écoutez-le [3] ». Cette parole, *écoutez-le*, fut ajoutée à ce qui avoit été ouï dans le baptême.

La troisième voix est celle que nous lisons aujourd'hui dans saint Jean : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore [4] ». J'ai glorifié mon nom de Père en honorant mon Fils unique : je l'ai glorifié dans l'éternité, et je le glorifierai dans le temps. Je l'ai glorifié lorsque j'ai fait éclater tant de merveilles dans sa naissance, dans son baptême, dans le cours de son ministère ; maintenant même, en inspirant tant d'admiration pour lui aux Juifs et aux Gentils, qui commencent déjà à le vouloir voir ; et je le glorifierai encore, lorsque je lui donnerai, après sa résurrection, la gloire dont il a joui dans mon sein avant que le monde fût, et que, l'exaltant comme Dieu au dessus des cieux, je remplirai toute la terre de son nom.

La seconde de ces trois voix, à la transfiguration, n'a été ouïe que de trois disciples choisis, mais nous devoit être rapportée par eux, après sa résurrection, comme l'a fait en effet l'apôtre saint Pierre [5] ».

Pour les deux autres, elles sont venues dans des occasions très-importantes. La première, pour préparer les esprits à la prédication du Sauveur, dès le commencement de son ministère. La seconde, à la veille de sa mort, pour soutenir la foi contre l'ignominie de la croix.

L'Évangile ne marque pas ce qu'opérèrent ces voix : et pour en juger par l'événement, leur grand effet ne s'est fait paroître qu'après la résurrection. Pour celle de ce jour, saint

[1] Matth. III. 17. — [2] Luc. III. 22. — [3] Matth. XVII. 5. — [4] Joan. 12. 28. — [5] II. Petr. 1. 16. 17 et 18.

Jean remarque qu'elle causa de la dissension parmi ceux qui l'ouïrent, la troupe disant : « C'est le tonnerre ; les autres » disoient : Un ange lui a parlé [1] ». Il semble qu'ils ne voulurent point croire que Dieu se fût déclaré par cette voix. « C'est un tonnerre » ; c'est un bruit confus qui ne signifie rien. Et pour ceux qui disoient le mieux : « C'est un ange, » disoient-ils, qui lui a parlé ; » soit qu'ils ne voulussent pas remonter plus haut, par un esprit d'incrédulité ; soit qu'ils crussent de bonne foi que Dieu lui avoit parlé par un ange, comme il avoit fait aux patriarches et à tout le peuple sous Moïse.

Quoi qu'il en soit, Jésus leur dit : « Cette voix n'est pas » pour moi, mais pour vous [2] ». Et il leur en expliqua le mystère. Appliquons-nous à l'entendre, et en attendant, puisque Jésus-Christ nous déclare que cette voix est pour nous, prenons-la donc pour nous, et glorifions Jésus en nous-mêmes. Il est lui-même la voix, ou plutôt le Verbe qui nous parle. N'écoutons point sa voix, comme un tonnerre, comme un bruit confus ; entendons qu'on nous a parlé très-distinctement de sa gloire et de la nôtre, et que la vérité nous a été très-clairement annoncée. Ne disons point qu'un ange a parlé pour nous au Sauveur, puisque Dieu, « qui parloit au- » trefois par les anges, parle maintenant par son Fils [3] ». Ecoutez-le, nous dit-on ; réglez vos actions et toute votre conduite par sa doctrine. Rendons grâces au Père céleste de ce qu'il a glorifié son saint Fils Jésus, puisque sa gloire rejaillit sur nous, et qu'il a dit lui-même : « Je leur ai donné » la gloire que vous m'avez donnée [4] ». Mais entendons toujours en quelle conjoncture on lui promet cette gloire : c'est lorsqu'il va mourir. Passons donc à la société de sa gloire par celle de ses souffrances et de ses opprobres.

XV[e] JOUR. Mystère de la voix céleste. Le monde va être jugé en jugeant Jésus-Christ (Joan. XII. 31. 34.).

Jésus-Christ va nous expliquer le mystère de cette voix céleste : « C'est maintenant que le monde va être jugé [5] ».

[1] Joan. XII. 28. 29.— [2] *Ib.* 30.— [3] Hebr. II. 2. 3. —[4] Joan. XVII. 22. — [5] *Ibid.* XII. 31.

Comment? En exerçant son jugement sur Jésus-Christ, dont il jugera si mal, que son jugement et ses maximes demeureront à jamais condamnés. Qui peut juger avec le monde que les biens de la terre sont les seuls qu'il faut desirer, et que les maux de la terre sont les seuls qu'il faut craindre, si Jésus, privé de tous les biens et chargé de tous les maux de la terre par le jugement du monde, demeure toujours la vérité même et le bienheureux Fils de Dieu? Qui osera, encore un coup, juger avec le monde qu'il faut soutenir ses intérêts, sa domination, sa gloire propre au préjudice de tout, si à la fin Jésus-Christ se trouve condamné par ces maximes? Le monde est donc jugé par le jugement qu'il a porté de Jésus-Christ. Le Sauveur a jugé le monde en se laissant juger par le monde; et l'iniquité de ce jugement anéantit tous les autres à jamais.

Le monde, à vrai dire, ne sera jugé qu'à la fin des siècles. Mais saint Augustin distingue ici deux sortes de jugement : celui de condamnation à la fin des siècles, celui de discernement dans celui-ci. Il applique au dernier cette parole du Psalmiste : « Jugez-moi, Seigneur, et discernez ma cause de » celle de la nation qui n'est pas sainte[1] ». Ce discernement se fait clairement, par bien entendre le jugement que le monde a porté de Jésus-Christ. Le monde veut être flatté : le monde ne veut pas qu'on lui déclare ses vices : le monde ne veut pas qu'on condamne ses maximes : le monde ne veut pas qu'on ne vive pas comme le monde, parce que par là on le condamne. Tout cela a fait que le monde a condamné Jésus-Christ. Quiconque suit les maximes par lesquelles on a condamné le juste, ne se discerne pas du monde, et il est jugé avec le monde. Sois attentif, chrétien! et discerne-toi de la nation qui n'est pas sainte, en condamnant en toi-même de bonne foi toutes ses maximes.

XVI[e] JOUR. Vertu de la croix. Jésus tire tout par la croix. Le suivre jusqu'à la croix.

« Le prince de ce monde », le démon qui en est le maître par l'idolâtrie, « va être chassé[2] », et les fausses divinités

[1] Ps. XLII. 1. — [2] Joan. XII. 31.

abandonnées. Mais ce n'est pas assez de chasser le démon, il faut rendre l'empire à Dieu par Jésus-Christ. « Et moi », dit-il [1], « après que j'aurai été élevé de terre » sur la croix, « je tirerai tout à moi » : j'entraînerai à moi toutes choses. Il y a dans la vertu de la croix de quoi attirer tous les hommes. Il y aura des hommes de toutes les sortes, et non-seulement de tout sexe, mais encore de toute nation, de tout génie, de toute profession, de tout état, qui seront si puissamment attirés, qu'ils viendront en foule à Jésus. Et de cette bienheureuse totalité, que Dieu a unie par son éternelle et miséricordieuse élection, aucun ne demeurera. L'action du crucifiement semble avoir élevé Jésus pour être l'objet de tout le monde : il est en butte à toute contradiction d'un côté; et de l'autre, il est l'objet de l'espérance du monde. « Il falloit » qu'il fût élevé comme le serpent dans le désert », afin que tout le monde pût tourner les yeux vers lui, comme il dit lui-même [2]. La guérison de l'univers a été le fruit de cette cruelle et mystérieuse exaltation. Allez aux pieds de la croix, et dites-y au Seigneur avec l'Epouse : « Tirez-moi, nous » courrons après vous [3] ». La miséricorde qui vous fait subir le supplice de la croix, l'amour qui vous fait mourir, et qui sort par toutes vos plaies, est le doux parfum qui s'exhale pour attirer tous les cœurs. Tirez-moi de cette puissante et douce manière dont vous avez dit que « votre Père tire à » vous tous ceux qui viennent. [4] » Tirez-moi de cette manière toute puissante qui ne me permette pas de demeurer en chemin. Que j'aille jusqu'à vous, jusqu'à votre croix : que j'y sois uni, percé de vos clous, crucifié avec vous, en sorte que je ne vive plus pour le monde, mais pour vous seul. Quand dirai-je avec votre apôtre : « Je vis : non plus moi, mais » Jésus-Christ en moi. » Et encore : « Je vis en la foi du Fils » de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi [5] ». Et encore : « Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ ». Et encore : « La charité de Jésus-Christ nous presse; estimant ceci, que » si un est mort pour tous, tous aussi sont morts en un seul.

[1] Joan. XII. 32. — [2] *Ib.* III. 14. 15. — [3] Cant. I. 3. — [4] Joan. VI. 44. — [5] Gal. II. 19. 20.

» Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, » ne vivent plus à eux-mêmes, mais à celui qui est mort et » ressuscité pour eux [1] ». C'est ainsi que Jésus-Christ nous attire. Il falloit, comme il vient de dire, que « ce grain de » froment tombât à terre pour se multiplier [2] ». Il falloit qu'il se sacrifiât lui-même, pour nous faire tous en lui-même une offrande agréable à Dieu. Le nouveau peuple devoit naître de sa mort.

Le Sauveur avoit déjà dit : « Il faut que le Fils de l'homme soit exalté comme le serpent[3] ». Il avoit dit : « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, vous connoîtrez qui je suis[4] ». La connoissance de la vérité étoit attachée à la croix.

« Je tirerai, j'entraînerai » : considérez avec quelle douceur, mais ensemble avec quelle force se fait cette opération. Il nous tire, comme on vient de voir par la manifestation de la vérité. Il nous tire, par le charme d'un plaisir céleste, par ces douceurs cachées que personne ne sait que ceux qui les ont expérimentées. Il nous tire par notre propre volonté, qu'il opère si doucement en nous-mêmes, qu'on le suit sans s'apercevoir de la main qui nous remue, ni de l'impression qu'elle fait en nous. Suivons, suivons ; mais suivons jusqu'à la croix. Car, comme c'est de là qu'il tire, c'est jusque-là qu'il le faut suivre. Il le faut suivre jusqu'à expirer avec lui, jusqu'à répandre tout le sang de l'âme, toute sa vivacité naturelle, et se reposer dans le seul Jésus. Car c'est se reposer dans la vérité, dans la justice, dans la sagesse, dans la source du pur et chaste amour. O Jésus ! que tout est vil à qui vous trouve, à qui est tiré jusqu'à vous, jusqu'à votre croix ! O Jésus ! quelle vertu vous avez cachée dans cette croix ! faites-la sentir à mon cœur. « Quand je serai élevé de terre ». Je ne veux d'autre élévation que celle-là : c'est la vôtre : que ce soit la mienne.

Songez que tout ceci se dit à l'occasion de l'entrée de notre Seigneur, et peut-être le propre jour ou le lendemain qu'elle se fit. Admirez, encore un coup, comme il conserve à ce beau triomphe le caractère de croix et de mort.

[1] II. Cor. v. 14. 15. — [2] Joan. XII. 24. — [3] Joan. III. 14. — [4] *Ib.* VIII. 28.

XVII[e] JOUR. Les incrédules n'ouvrent point les yeux à la lumière : ils marchent dans les ténèbres (Joan. XII. 34. 37.).

« Comment dites-vous qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé [1] » de terre? Il avoit parlé si souvent de cette exaltation mystérieuse; il avoit d'ailleurs si souvent parlé de la croix et de la nécessité de porter sa croix pour le suivre, qu'à la fin le peuple s'étoit accoutumé à l'entendre. C'est ce qui cause cette parole : « Nous avons appris par la loi, que le « Christ demeure éternellement. Et comment dites-vous que » le Fils de l'homme doit être élevé », c'est-à-dire crucifié? « Qui est ce Fils de l'homme [2] » ? Il y avoit de la vérité et de l'erreur dans ce discours. Ils avoient raison de dire que le Christ devoit demeurer et régner éternellement; mais ils ne vouloient pas entendre par où il lui falloit passer pour arriver à son règne. Le maître étoit au milieu d'eux, et il n'y avoit qu'à le consulter, après que Dieu avoit attesté sa mission par tant de miracles. Et c'est pourquoi Jésus leur dit : « La lumière est encore au milieu de vous pour un peu de » temps [3]. Je m'en vais » ; et cette lumière ne sera plus guère avec vous, servez-vous-en pendant que vous l'avez ; « Marchez à la faveur de cette lumière, de peur que les » ténèbres ne vous environnent, » ne vous surprennent, ne vous enveloppent, « et lorsqu'on est dans les ténèbres, on » ne sait où l'on va » ; on se heurte à toutes les pierres, on tombe dans tous les abîmes ; et non-seulement le pied manque, mais la tête ne se peut défendre.

Jésus est la lumière à ceux qui ouvrent les yeux pour le voir; mais à ceux qui les ferment, il est une pierre où l'on se brise. Faute d'avoir voulu apprendre de lui le mystère de son infirmité, ils s'y sont heurtés et brisés, et ne le connoissent pas ; et ils demandent : Qui est ce Fils de l'homme, qui doit être crucifié, et par là tirer toutes choses? Est-ce vous que nous voyons si foible ? Comment tirerez-vous à vous-même tout le monde, dont vous allez être le rebut par votre croix? Aveugle, ne voyez-vous pas, à la majesté de son entrée, qu'il ne tiendroit qu'à lui d'avoir de la gloire; qu'il

[1] Joan. XII. 34. — [2] *Ibid.* 34. — [3] *Ibid.* 35.

ne la perd donc pas par foiblesse, mais qu'il en diffère par sagesse le grand éclat? Il vous diroit cette vérité, si vous la lui demandiez humblement; mais vous laissez échapper la lumière; et celui qui étoit venu pour vous éclairer, vous sera à scandale : « Scandale aux Juifs, » dit saint Paul [1], « et folie » aux gentils ».

Pesons ces paroles ! « La lumière n'est plus avec vous que » pour un peu de temps [1] », Concevons un certain état de l'âme où il semble que la lumière se retire. A force de la mépriser, on cesse de la sentir; un nuage épais nous le couvre; nos passions, que nous laissons croître, nous la vont entièrement dérober; marchons tant qu'il nous en reste une petite étincelle. Quelle horreur d'être enveloppé dans les ténèbres, au milieu de tant de précipices? C'est ton état, ô âme, si tu laisses éteindre ce reste de lumière qui te luit encore pour un moment.

« Qui marche dans les ténèbres ne sait où il va [2] ». Etrange état, car il faut aller, et notre âme ne peut pas demeurer sans mouvement; on va donc, on ne sait où l'on va; on croit aller à la gloire, aux plaisirs, à la vie, au bonheur; on va à la perdition et à la mort. On ne sait où l'on va, ni jusqu'à quel point on s'égare. On s'éloigne jusqu'à l'infini de la droite voie, et on ne voit plus la moindre trace, ni la moindre route par où l'on y puisse être ramené. État trop ordinaire dans la vie des hommes. Hélas ! hélas ! c'est tout ce qu'on peut en dire. C'est par des cris, c'est par des gémissements et par des larmes, et non point par des paroles, qu'il faut déplorer cet état.

» Il ne sait où il va ». Aveugle, où allez-vous? Quelle malheureuse route enfilez-vous? Hélas ! hélas ! revenez pendant que vous voyez encore le chemin. Il avance : ah ! quel labyrinthe, et combien de fallacieux et inévitables détours va-t-il rencontrer! Il est perdu; je ne le vois plus; il ne se connoît plus lui-même, et ne sait où il est : il marche pourtant toujours, entraîné par une espèce de fatalité malheureuse, et poussé par des passions qu'il a rendues indomptables. Re-

[1] *I. Cor.* I. 23. — [2] Joan. XII. 35. — [3] *Ibid.*

venez : il ne peut plus ; il faut qu'il avance. Quel abîme lui est réservé ! quel précipice l'attend ! de quelle bête sera t il la proie ! Sans secours, sans guide, que deviendra-t-il ? Hélas ! hélas !

XVIII[e] JOUR. Etat de ceux de qui la lumière se retire. Jésus se cache d'eux. Merveilles de cette journée de triomphe. (*Ibid.*)

« Jésus dit ces choses, et il se retira et se cacha d'eux[1] ». Quel état ! quand non-seulement on se retire de la lumière, mais qu'à son tour, par un juste jugement, la lumière se retire ; et non-seulement se retire, mais se cache ! C'est l'état de ceux « dont l'entendement est enveloppé et obscurci » de ténèbres, par l'ignorance qui est en eux, à cause de » l'aveuglement de leur cœur : qui désespérant de leur retour, » se livrent à toute impureté et à toutes actions impudiques », comme à l'envi, et à qui pis fera. « Ah ! ce n'est pas ainsi » que Jésus-Christ vous avoit enseignés : si toutefois vous » l'avez ouï[2], » si sa voix est parvenue jusqu'à vous.

Ce verset de saint Jean semble répondre à celui de saint Matthieu, où il est porté que Jésus, après avoir répondu aux reproches que les Pharisiens lui faisoient sur son entrée, « les laissa là, et sortit de la ville pour se retirer en Bétha- » nie[3] », où il demeuroit. C'est ce que saint Jean appelle s'en aller et se cacher d'eux. Sa retraite étoit donc à Béthanie : c'est là qu'il se cachoit chez quelques-uns de ses amis et de ses disciples ; et apparemment dans la maison de Lazare, de Marie et de Marthe, ou chez quelque autre. De là on peut conclure que tout ceci s'est passé au jour de l'entrée du Sauveur ; que c'est à ce jour que le Père fit entendre du ciel cette voix que nous avons ouïe ; que c'est alors que Jésus développa tout le mystère de son exaltation, et de la propagation de sa doctrine, et de sa gloire après sa mort. Que cette journée est magnifique ! Quel concours de merveilles ! que de douces consolations ! que d'étonnantes menaces ! Quel recueillement, quelle frayeur, quel doux étonnement, quelle attention, quel mélange de crainte et d'amour ne doit pas inspirer cette journée ! Que si l'on veut différer jusqu'au lendemain une partie de ces choses, comme

[1] Joan. XII. 36. — [2] Ephes. IV. 18. 19. 20. — [3] Matth. XXI. 17.

il pourroit y en avoir quelque raison, c'étoit toujours une suite du triomphe de Jésus, puisque ce fut à ce jour qu'il purgea le temple avec tant d'autorité et de zèle, des voleurs qui en faisoient leur caverne.

O jour admirable! je n'avois pas encore vu vos lumières, ni compris toutes les merveilles dont vous êtes plein.

XIXe Jour. Réflexions sur les merveilles de la première journée. Il faut continuer sans relâche l'œuvre de Dieu, à l'exemple de Jésus-Christ.

Tous ces passages font voir qu'à cette dernière semaine, et dès le jour qu'il fit son entrée, le Sauveur sortoit tous les soirs de Jérusalem, et se cachoit à Béthanie, d'où il revenoit tous les matins faire ses fonctions dans le temple, où tout le peuple s'assembloit aussi dès le matin pour l'entendre. Le jour, ses ennemis étoient retenus par la crainte d'émouvoir le peuple, si on le prenoit en plein jour: « Car ils crai- » gnoient, » dit saint Marc [1], « parce que tout le peuple qui » l'écoutoit, étoit ravi de sa doctrine ». Ou, comme le rapporte saint Luc [2], « ils ne savoient que lui faire, parce que » tout le peuple qui l'écoutoit étoit ravi et hors de soi ». Ainsi dans le jour il demeuroit, et dans la nuit, où ses ennemis eussent trouvé plus d'occasions de le perdre, il sortoit de la ville, il se retiroit à Béthanie, parmi ses disciples, afin d'achever sa semaine, et le temps qui lui étoit prescrit pour nous instruire; continuant à se servir des voies douces, si naturelles à la sagesse divine, des précautions nécessaires et des moyens ordinaires de se conserver jusqu'à la nuit où il devoit être pris. Voyons donc, soit qu'il se conserve, soit qu'il se livre, qu'il fait tout pour l'amour de nous. Il se conserve pour achever ses instructions, sans que nous perdions une seule de ses paroles; et il se livre pour consommer son sacrifice. O Jésus! je vous adore dans ces deux états, et je vous suivrai tous les matins de cette dernière semaine, pour écouter votre parole, plus touchante encore en ces derniers temps que dans tous les autres.

Ramassons toutes les merveilles que nous avons vues accomplies en ce sacré jour du triomphe de Jésus-Christ;

[1] Marc. XII. 18. — [2] Luc. XIX. 48.

toutes les marques de grandeur, d'autorité, de puissance, que le ciel et la terre donnent à Jésus, et en même temps tous ces caractères d'infirmité, de persécution et de fuite, qu'il conserve. Adorons ce sacré mélange. Si nous sommes calomniés, persécutés par nos ennemis, jusqu'à être contraints de fuir et de nous cacher devant eux, ne nous affligeons pas; c'est le caractère de Jésus-Christ, qu'on doit au contraire être ravi de porter. Continuons toujours, à son exemple, l'œuvre de Dieu, s'il nous en a commis quelqu'un, quelque petit qu'il soit, sans nous relâcher jamais; et accomplissons la volonté de Dieu.

XXe Jour. Figuier desséché, figure de l'âme stérile et sans bonnes œuvres (Matth. xxi. 18. 24. Marc. xi. 12. 28.).

Le lendemain de son entrée, « en arrivant de Béthanie à » Jérusalem du matin, il eut faim : ayant vu de loin un figuier, » il s'en approcha pour voir s'il y trouveroit du fruit; mais n'y » trouvant que des feuilles, parce que ce n'étoit pas le temps » des fruits, il le maudit [1], » comme on sait. C'est une parabole de choses, semblable à celle de paroles que l'on trouve en saint Luc, ch. xiii. 6. Il ne faut donc point demander ce qu'avoit fait ce figuier, ni ce qu'il avoit mérité; car qui ne sait qu'un arbre ne mérite rien? ni regarder cette malédiction du Sauveur par rapport au figuier, qui n'étoit que la matière de la parabole. Il faut voir ce qu'il représentoit, c'est-à-dire la créature raisonnable qui doit toujours des fruits à son Créateur, en quelque temps qu'il lui en demande; et lorsqu'il ne trouve que des feuilles, un dehors apparent et rien de solide, il la maudit.

« Que jamais il ne sorte de fruit de toi [2] ». Etrange malédiction sur l'âme dont Dieu se retire; jamais il n'en sort de bonnes œuvres. Qu'est-ce qu'un figuier sans fruit et un homme sans bonnes œuvres?

Quand on se sent desséché et stérile, qu'on doit craindre alors que Jésus n'ait lâché le mot fatal! Dieu a son heure où il attend le fruit desiré : l'heure passée, si on lui manque, il laisse partir la triste sentence, et l'arbre, sans être coupé,

[1] Matth. xxi. 18. — [2] *Ibid.* 19.

est desséché jusqu'à la racine. C'est la damnation avant la mort. On voit un arbre sur pied, mais il a la mort dans le sein. « Vous avez le nom de vivant, mais vous êtes mort[1] ». Soyons donc fidèles et prêts à donner du fruit à notre Sauveur, toutes les fois qu'il en demandera.

« Jésus eut faim ». Selon la lettre, il jeûnoit beaucoup; selon le mystère, il avoit faim et soif quand il falloit. Il a toujours faim et soif de notre salut.

Jésus-Christ continua son voyage, et revint à Béthanie, selon sa coutume, et, la matinée d'après, ses disciples s'arrêtèrent au figuier, qu'ils trouvèrent desséché depuis la racine; et Pierre dit au Sauveur : « Maître, le figuier que vous avez maudit est séché[2] ». Jésus-Christ ne vouloit pas sortir de ce monde, sans faire voir des effets sensibles de sa malédiction, voulant faire sentir ce qu'elle pouvoit; mais par un effet admirable de sa bonté, il frappe l'arbre et épargne l'homme. Ainsi quand il vouloit faire sentir combien les démons étoient malfaisants, et jusqu'où alloit leur puissance lorsqu'il leur lâchoit la main, il le fit paroître sur un troupeau de pourceaux que les démons précipitèrent dans la mer[3]. Qu'il est bon, et qu'il a de peine à frapper l'homme! Ne contraignons pas le Sauveur, contre son inclination, à étaler sur nous-mêmes l'effet de sa colère vengeresse.

XXIe Jour. Le prodige des prodiges : l'homme revêtu de la puissance de Dieu par la foi et par la prière (Matth. XXI. 21. 22. Marc. XI. 22. 24.

Les apôtres étant étonnés de l'effet soudain de la parole de Jésus-Christ sur le figuier, le furent beaucoup davantage, lorsqu'il leur dit qu'ils en pouvoient faire autant, et même beaucoup plus, pourvu qu'ils eussent la foi. « Si vous l'avez », leur dit-il[4], « vous ne pourrez pas seulement dessécher un » figuier ; mais vous direz à une montagne : Déracinez-vous, » et jetez-vous dans la mer; et cela se fera ».

Voici le prodige des prodiges : l'homme revêtu de la toute-puissance de Dieu.

« Allez », disoit le Sauveur[5], « guérissez les malades, res-

[1] Apoc. III. 1. — [2] Marc. XI. 21 — [3] Matth. III. 32. — [4] *Ibid.* XXI. 21. — [5] *Ibid.* X. 8.

» suscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons ». Qui fit jamais un pareil commandement?

« Il les envoya prêcher et guérir les malades [1] ». Qui jamais envoya ses ministres avec de tels ordres? « Allez », dit-il, « entrez dans cette maison, et guérissez tous les malades » que vous y trouverez. Tout est plein de pareils commandements. Mais ici il pousse la chose encore plus loin : « Tout » ce que vous demanderez, vous l'obtiendrez [2] ». Vous pourrez tout ce que je puis; vous ferez tout ce que vous m'avez vu faire de plus grand, « et vous ferez vous-mêmes de plus » grandes choses. » En effet, si on guérit en touchant le bord de la robe de Jésus-Christ, pendant qu'elle étoit sur lui, ne se fait-il pas quelque chose de plus dans saint Paul, lorsque « les linges qui avoient seulement touché son corps, gué- » rissoient les malades à qui on les portoit [3] » ? Et non-seulement les linges qui avoient touché les corps des apôtres avoient cette vertu ; mais « leur ombre même », l'ombre qui n'est rien, « quand elle passoit sur les malades, ils étoient » guéris [4] ».

Voici donc le grand miracle de Jésus-Christ. C'est que, non - seulement il est tout-puissant, mais il rend encore l'homme tout-puissant, et, s'il se peut, plus puissant que lui, faisant du moins constamment de plus grands miracles ; et tout cela par la foi et par la prière : « tout ce que vous » demanderez, en croyant sans hésiter qu'il vous sera donné, » il vous arrivera [5] ». La foi donc et la prière sont toutes-puissantes et revêtent l'homme de la toute-puissance de Dieu. « Si vous pouvez croire, » disoit le Sauveur [6], « tout est » possible à celui qui croit ».

La difficulté n'est donc pas de faire des miracles, la difficulté est de croire. « Si vous pouvez croire » ; c'est là le miracle des miracles, de croire parfaitement et sans hésiter. « Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité [7] », disoit cet homme à qui Jésus dit : « Si vous pouvez croire ». « Seigneur, » augmentez-nous la foi », disoient les apôtres [8]. Nous n'a-

[1] Luc. IX. 2. X. 3. 9. — [2] Joan. XIV. 12. 13. — [3] Act. XIX. 12. — [4] Ibid. V. 15. — [5] Matth. XXI. 22. Marc. XI. 24. — [6] Marc. IX. 22. — [7] Ibid. 23. — [8] Luc. XVII. 5.

vons besoin que de la foi, car avec elle nous pouvons tout. « O si vous en aviez », dit le Seigneur[1], « comme un grain » de senevé, le plus petit de tous les grains, vous diriez à ce » mûrier : Déracine-toi, et te plante dans la mer, et il vous » obéiroit »; et il trouveroit un fond sur les flots pour y étendre ses racines.

Ainsi le grand miracle de Jésus-Christ n'est pas de nous faire des hommes tout-puissants, c'est de nous faire de courageux et de fidèles croyants, qui osent tout espérer de Dieu, quand il s'agit de sa gloire.

Il faut donc entendre que cette foi qui peut tout, nous est inspirée. Pour oser faire cet acte de foi qui peut tout, il faut que Dieu nous en donne le mouvement. Et le fruit de ces préceptes de l'Évangile, que nous lisons aujourd'hui, c'est de nous abandonner à ce mouvement divin, qui nous fait sentir que Dieu veut de nous quelque chose. Quelque grand qu'il soit, il faut oser, et n'hésiter pas un seul moment.

Lorsqu'il s'agit de demander à Dieu les choses nécessaires pour le salut, nous n'avons pas besoin de ce mouvement particulier de Dieu, qui nous apprend ce qu'il veut que nous obtenions de sa puissance. Nous savons très-clairement par l'Évangile, que Dieu veut que nous lui demandions notre salut et notre conversion. Demandons-la donc sans hésiter, assurés, si nous le faisons avec la persévérance qu'il faut, que tout nous sera possible. Quand nos mauvaises habitudes auroient jeté dans nos âmes de plus profondes racines que les arbres ne font sur la terre, nous leur pouvons dire : Déracine-toi. Quand nous serions plus mobiles et plus inconstants que les flots, nous dirions à un arbre : Va te planter là, et à notre esprit : Fixe-toi là; et il y trouvera du fond. Quand notre orgueil s'élèveroit à l'égal des plus hautes montagnes, nous leur pourrions ordonner de se jeter dans la mer, et s'y abîmer tellement, qu'on ne voie plus aucune marque de leur première hauteur. Osons donc tout pour de tels miracles, puisque ce sont ceux que nous savons très-certainement que Dieu veut que nous entreprenions.

[1] Luc. XVII. 6.

Osons tout ; et pour petite que soit notre foi, ne craignons rien ; car il n'en faut qu'un petit grain, gros comme du senevé, pour tout entreprendre. La grandeur n'y fait rien, dit le Sauveur : je ne demande que la vérité et la sincérité ; car, s'il faut que ce petit grain croisse, Dieu qui l'a donné, le fera croître. Agissez donc avec peu, et il vous sera donné beaucoup ; « et ce grain de sénevé, » cette foi naissante, « deviendra une grande plante, et les oiseaux du ciel se re- » poseront dessus[1] ». Les plus sublimes vertus n'y viendront pas seulement, mais y feront leur demeure.

XXII°. JOUR. La prière persévérante ; elle tient de la plénitude de la foi. (*Ibid.*)

Pesez les qualités de la foi et de la prière. Qu'on la fasse sans hésiter, pour peu que ce soit avec une pleine persuasion; c'est ce que saint Paul appelle « plénitude de persuasion : » que la Vulgate a traduit simplement, *In plenitudine multâ*, « avec une grande plénitude[2] ». Ce que le même saint Paul appelle ailleurs » : plénitude d'intelligence[3] »; et ailleurs en termes formels : « plénitude de l'espérance et plénitude de la foi[4] ». C'est donc à dire qu'il faut avoir une foi si pleine, qu'elle ne se démente par aucun endroit, et qu'elle n'ait nulle défiance du côté de Dieu; comme le même saint Paul le dit d'Abraham, « qu'il n'hésita point par défiance, mais se for- » tifia dans la foi, donnant gloire à Dieu ; pleinement per- » suadé et convaincu qu'il est puissant pour accomplir tout ce » qu'il promet[5] ». Voilà donc la foi qui obtient tout, « et la » foi qui nous justifie », selon le même saint Paul dans le même endroit[6]. Telle est donc la première condition de la prière marquée dans notre Évangile, qu'elle se fasse avec une pleine foi. La seconde y est encore marquée : « Qu'on par- » donne sincèrement à son frère, si on a quelque chose » contre lui[7] ». On obtient donc tout ce qu'on demande, si on le demande avec un cœur plein de foi en Dieu, et en paix avec tous les hommes. Voilà ce que Dieu demande, un cœur sans aigreur et sans défiance ; on a tout de lui à ce prix.

[1] Matth. XIII. 31. 32.— [2] I Thess. I 5.— [3] Coloss. II. 2.— [4] Heb. VI. II. X. 22. — [5] Rom. IV. 20. 21. — [6] *Ibid.* 22. — [7] Marc. XI. 24. 25.

Mais peut-on ne se pas défier, et ne doit-on pas le faire? Oui, de soi : puisqu'on est foible, et qu'on ne sait même si on a une foi vive, encore moins si on y persévèrera; mais, avec toute cette incertitude, j'ose dire qu'il ne faut pas s'en inquiéter; et, sans tant de retour sur soi-même, il faut, dans le temps que la prière s'allume, oser tout attendre et tout demander, et être si plein de Dieu, qu'on ne songe plus à soi-même.

Est-ce là cette téméraire confiance que les hérétiques prêchent? Point du tout. Mais, sans éteindre les réflexions qu'on peut faire sur sa foiblesse, c'est dans la ferveur de la prière s'oublier tellement soi-même, qu'on ne demeure occupé que de ce que Dieu peut, et de l'immense bonté avec laquelle il a tout promis à la prière persévérante.

XXIIIe JOUR. Distinction des jours de la dernière semaine du Sauveur. Matière de ses derniers discours (Marc. XI. 11—33. Matth. XXI. 23—32. Luc. XX. 1—8.

En comptant avec saint Marc, c'est ici le quatrième jour de la dernière semaine de notre Sauveur. Le premier est celui de son entrée, qui est le cinquième avant Pâque. Le second jour de cette semaine fut le lendemain matin, lorsque Jésus, venant de Béthanie à la ville, eut faim, dessécha le figuier, et nettoya le temple de voleurs, comme il les appelle. Le troisième est celui où, repassant sur le matin devant le figuier, on le vit flétri et séché; et c'est celui où nous avons entendu tant de merveilles sur la foi. Le quatrième est celui dont saint Marc dit, après tout ce que nous venons de voir : « Jésus vint » encore une autre fois à Jérusalem [1]; » et c'est celui où il objecta aux Juifs le baptême de saint Jean, comme on va voir.

Après cela, je ne vois plus de distinction de jours. Nous apprenons seulement de saint Luc que, « Jésus-Christ venoit » tous les jours au temple pour y enseigner, et que le peuple » l'y venoit entendre dès le matin [2]». En sorte qu'il faut partager ce qui reste de ce discours, entre le mercredi et le jeudi durant le jour, car il fut pris la nuit, et fut crucifié le lendemain.

[1] Marc. XI. 27. — [2] Luc. XXI. 37. 38.

Plus nous approchons de la fin de Jésus, plus nous devons être attentifs à ses discours. Hier, qui fut le mardi, il nous fit voir dans la foi le fondement de la prière et de toute la vie chrétienne. Il n'y avoit rien de plus essentiel à la piété. Mais dans la suite il va établir la foi, et autoriser sa mission d'une manière admirable : premièrement, par le témoignage de saint Jean Baptiste, et ensuite par celui de David, et par beaucoup d'autres choses que nous allons voir les unes après les autres, fermant la bouche à tous les contredisants, et laissant ce témoignage au monde, que sa doctrine étoit absolument irrépréhensible, puisque ses plus grands ennemis demeuroient muets devant lui.

Méditons cette vérité, considérons de quelle sorte Jésus-Christ répond à ceux qui l'interrogeoient avec un esprit de contradiction, et apprenons comment il faut consulter la vérité éternelle.

XXIV[e] JOUR. Jésus refuse de répondre aux questions des Juifs superbes et incrédules, et répond aux esprits humbles et dociles (Matth. XXI. 27. Marc. XI. 33. Luc. XX. 1. 2. 8.).

Comme il enseignoit dans le temple, « les princes des prê» tres, et les docteurs de la loi, et les sénateurs du peuple » s'assemblèrent et lui firent cette demande : En quelle puis» sance faites-vous ces choses[1] » ? Il paroît que cette demande regardoit principalement la puissance qu'il se donnoit d'enseigner, car ils vinrent à lui comme il enseignoit. Mais la demande s'étend aussi à tout le reste que venoit de faire Jésus, et c'est comme si on lui eût demandé : En quelle puissance êtes-vous entré si solennellement dans le temple ? en quelle puissance y enseignez-vous ? en quelle puissance en chassez-vous les vendeurs et les acheteurs, et y exercez-vous tant d'autorité ? Ce seroit à nous à vous donner cette puissance : nous ne vous l'avons point donnée ; d'où vous vient-elle ? Voilà une demande faite dans les formes par l'assemblée et par les personnes qui sembloient avoir le plus de droit de la faire. Et néanmoins Jésus ne leur donne sur ce sujet aucune instruction. « Je ne vous dirai pas non plus », leur dit-il, « en

[1] Luc. XX. 1. 2.

» quelle puissance j'agis[1] ». Mais il se contente de les confondre, devant le peuple, de mauvaise foi et d'hypocrisie, comme l'on va voir.

Jésus se communique si facilement aux esprits dociles et humbles. La Samaritaine, une pécheresse, lui parle bonnement du Christ. « Je le suis, moi qui vous parle, » lui dit-il sans circuit[2]. « Croyez-vous au Fils de Dieu? » dit-il à l'aveugle-né. « Qui est-il, Seigneur, afin que j'y croie? Vous » l'avez vu, et c'est celui qui vous parle. J'y crois, Seigneur; » et il l'adora[3] ». Ainsi en d'autres endroits. Quand donc il ne répond pas de cette manière simple, si digne de lui, c'est que les hommes ne sont pas dignes qu'il se manifeste à eux en cette sorte.

« En quelle puissance faites-vous ces choses[4] »? Il leur avoit répondu sur un cas semblable, ou plus fort, en présence de tout le peuple. Car, ayant dit à un paralytique, qu'on lui présentoit pour le guérir : « Homme, tes péchés te sont re- » mis[5] »; ce qui dans le fond étoit beaucoup plus grand que tout ce qu'il avoit jamais fait; comme les docteurs de la loi le trouvoient étrange, il leur parla en cette sorte[6]: « Lequel » des deux est le plus facile, ou de dire : Je vous remets vos » péchés; ou de dire à un paralytique : Levez-vous, et mar- » chez? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le » pouvoir de remettre les péchés : Homme », c'est à toi que je parle, « lève-toi, et marche ». Il avoit donc clairement établi le pouvoir qu'il avoit de remettre les péchés, qui étoit le plus grand qui pût être donné à un homme. Il n'y avoit plus à l'interroger sur le reste; il n'y avoit autre chose à faire qu'à se soumettre. Comme ils ne pouvoient s'y résoudre, ils viennent encore lui demander : « De quelle puissance fai- » tes-vous ces choses[7]? Comme s'ils eussent dit : De quelle puissance guérissez-vous tous les malades? de quelle puissance rendez-vous la vue aux aveugles? de quelle puissance ressuscitez-vous les morts? Il étoit trop clair que c'étoit par la puissance divine; et ils ne l'interrogeoient sur une chose si claire que par un mauvais esprit.

[1] Luc. XX. 8. — [2] Joan. IV. 26. — [3] *Ibid.* IX. 35. 36. 37. 38. — [4] Matth. XXI. 23. — [5] *Ibid.* IX. 2. — [6] *Ibid.* 5. 6. — [7] Luc. XX. 2.

Ailleurs on lui demande dans le même esprit : « Jusqu'à » quand nous tiendrez-vous en suspens et nous arracherez- » vous l'âme ? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous franche- » ment[2] ». A les entendre parler avec cette force, on diroit qu'ils veulent savoir de bonne foi la vérité ; mais la réponse de Jésus fait voir le contraire. Vous demandez que je dise ouvertement qui je suis : « je vous le dis, et vous ne me croyez » pas ; cependant les œuvres que je fais au nom de mon » Père parlent assez, et me rendent un assez grand témoi- » gnage[1] ». Ils avoient donc deux témoignages : celui de sa parole, et ce qui étoit encore plus fort, celui de ses miracles. S'ils consultoient après cela, au lieu de croire, un mauvais esprit les poussoit. La vérité éternelle, qu'ils consultent mal, n'a rien à leur répondre, et n'a plus qu'à les confondre devant tout le peuple. Ainsi nous arrivera-t-il, quand nous la consulterons contre notre propre conscience sur des choses déjà résolues ; nous ne cherchons qu'à tromper le monde, ou à nous tromper nous-mêmes. Cessons de nous flatter ; cessons de chercher des expédients pour nous perdre. Rompons ce commerce dangereux et scandaleux ; rendons ce bien mal acquis ; soyons fidèles aux devoirs de notre profession ; ne reculons point en arrière contre le précepte de l'Évangile; ne cherchons point à nous relâcher et à tout perdre.

XXV° JOUR. Aveuglement des hommes, plus disposés à croire saint Jean que Jésus-Christ même (Matth. XXI. 23. 25. Marc. XI. 27. Luc. XX. 1. 8.).

« De qui est le baptême de Jean[3] ». Est-il possible que le Sauveur doive tirer son témoignage de saint Jean Baptiste, qui n'étoit que son précurseur, qui n'étoit pas l'époux, mais l'ami de l'époux, comme il l'avoit dit : qui n'étoit pas le Christ, mais celui qui lui devoit préparer la voie : qui, pour tout dire en un mot, n'étoit pas digne de lui délier les cordons de ses souliers ? Voilà ce qu'étoit Jean Baptiste, et néanmoins Jésus-Christ se sert de son témoignage, pour convaincre ceux qui ne vouloient pas croire au Christ lui-même. Cependant Jean n'avoit fait aucun miracle, et Jésus en avoit

[1] Joan. X. 24. — [2] *Ibid.* 25. — [3] Matth. XXI. 25.

rempli toute la Judée ; Jean parloit comme le serviteur, et Jésus-Christ, comme le Fils, disoit ce qu'il avoit vu dans le sein du Père. « Telle est la foiblesse de nos yeux », dit saint Augustin : « un flambeau nous accommode mieux que le so- » leil. Nous cherchons le soleil avec un flambeau ». Jésus l'entendoit bien ainsi, et il avoit dit : « J'ai un témoignage » plus grand que celui de Jean [1] ». Quand donc il se servoit de ce témoignage, c'est qu'il approchoit aux yeux malades une lumière plus proportionnée à leur foiblesse, et c'est ce qu'il fait encore dans cette occasion. Profond aveuglement des hommes plus disposés à croire saint Jean que Jésus-Christ même ! O Dieu ! qui ne trembleroit ? Mais qui ne vous demanderoit en tremblant, d'où vient dans le cœur des Juifs une si étrange disposition ? Ne se trouvera-t-il pas quelque chose de semblable en nous ? Nous le pourrons chercher une autre fois ; nous frapperons à la porte pour entendre ce secret, et peut-être nous sera-t-elle ouverte. Continuons cependant notre lecture.

XXVI[e] JOUR. Les Juifs incrédules confondus par le témoignage de saint Jean (*Ibid.* et Joan. v. 33. 36.).

« Si nous disons que le baptême de Jean est du ciel, il » nous dira : pourquoi ne l'avez-vous pas cru [2] » ? Il le leur avoit déjà dit, et ils n'avoient su que répondre : « Vous » avez envoyé à Jean, et il a rendu témoignage à la vérité [3] ». S'ils avoient donc avoué la mission céleste de saint Jean Baptiste, il leur auroit fermé la bouche par son témoignage. Que dire donc ? « Que le baptême de Jean ne venoit pas de » Dieu ? » Ils n'osoient le dire devant le peuple qui le tenoit pour un prophète. « Nous n'en savons rien, » disent-ils. « Et » moi », dit-il, « je ne vous dis pas non plus en quelle puis- » sance j'agis [4] ». Gens de mauvaise foi, qui n'osez ni avouer ni nier la mission de saint Jean Baptiste, vous ne méritez pas que je vous réponde. Avouez, niez, pensez ce que vous voudrez : vous êtes confondus ; et il n'y a de parti pour vous que de vous taire. Il y en auroit un autre, ce seroit de croire

[1] Joan. 63.— [2] Matth. XXI. 25.— [3] Joann. v. 33. — [4] Matth. XXI. 26. 27.



en Jésus ; mais vous ne pouvez, pour les raisons et la manière que nous verrons en son lieu.

Lisez ici le passage entier de saint Jean, v. 33 : « Vous avez en-» voyé à Jean, et il a rendu témoignage à la vérité. Pour » moi, je ne reçois pas mon témoignage de l'homme, mais » je parle ainsi », je vous allègue Jean à qui vous croyez, « afin que vous soyez sauvés. Jean étoit un flambeau ardent » et luisant, et vous avez voulu vous réjouir pour un peu de » temps à sa lumière. Pour moi, j'ai un témoignage plus » grand que celui de Jean : les œuvres que mon Père m'a » donné le pouvoir de faire, rendent assez témoignage que » c'est lui qui m'a envoyé [1] ».

C'est ainsi qu'il se servoit du témoignage de saint Jean Baptiste, « afin », dit-il, « que vous soyez sauvés », et pour vous convaincre par vous-mêmes. Voilà donc l'orgueil et l'hypocrisie de ces interrogateurs de mauvaise foi, confondus. Ils ne méritoient pas que le Sauveur leur dît davantage ce qu'il leur avoit dit cent fois, et que cent fois ils n'avoient pas voulu croire.

Que sera-ce au dernier jour, lorsque la vérité, manifestée dans toute sa force, nous confondra éternellement devant tout l'univers? Où irons-nous? hélas! où nous cacherons-nous? Mais voyons comme Jésus confond les docteurs et les pontifes.

XXVII° JOUR. Parabole des deux fils désobéissants. Application aux chrétiens lâches et tièdes et aux faux dévots (Matth. XXI. 28. 31.).

« Que vous semble de ceci : Un homme avoit deux » fils [2], etc. » Cette parabole va convaincre les pontifes et les sénateurs d'une hypocrisie manifeste. Le fils de Dieu nous y marque deux caractères dans ces deux fils : l'un est celui d'une désobéissance manifeste; l'autre est celui d'une obéissance imparfaite, et plus apparente que solide, et il se trouve que ce dernier est le plus mauvais.

Il y a des gens qui promettent tout, ou par foiblesse, parce qu'ils n'ont pas la hardiesse de résister en face, ou par légèreté, ou par tromperie. Ils n'osent vous dire qu'ils ne veu-

[1] Joan. v. 33. 34. 35. 36. — [2] Matth XXI. 28. 29. 30. 31.

» cine, et a rempli la terre; son ombre a couvert les monta-
» gnes, et ses branches se sont étendues sur les plus hauts
» cèdres; elle a provigné jusqu'à la mer et jusqu'à l'Eu-
» phrate [1] ». Mais voici quelque chose de plus clair en Isaïe: « Une vigne a été plantée pour mon bien-aimé », pour le Fils qui a été oint, pour le Christ; « il l'a faite du meilleur » plant; il a élevé une tour au milieu » pour y loger ceux qui la gardoient; « il a bâti un pressoir [2] ». Voilà les propres paroles de notre Sauveur.

« Il a loué cette vigne à des vignerons [3] ». Il en a commis la culture aux pontifes, enfants d'Aaron, et aux docteurs de la loi.

« Il a envoyé ses serviteurs pour en recueillir les fruits [4] ». « J'ai envoyé », dit le Seigneur [5], « mes serviteurs les pro-
» phètes, le soir et le matin, pour avertir » et les princes, et les pontifes, et le peuple, qu'ils eussent à donner à Dieu le fruit qu'il attendoit de la culture qu'il avoit donnée à sa vigne par la loi et par les saintes écritures. Au lieu d'écouter les prophètes, ils les ont persécutés, ils les ont massacrés [6]. Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils point persécuté, « leur dit saint Etienne [7] »? « Ils ont massacré ceux qui
» nous annonçoient l'arrivée du juste, dont vous avez été les
» traîtres et les meurtriers ». C'est justement ce que Jésus-Christ leur reproche dans la parabole. Après tous les prophètes « il a envoyé son Fils », Jésus-Christ lui-même: « Ils
» respecteront mon Fils ». Il avoit de quoi se faire respecter par sa doctrine admirable, et par ses miracles. Mais cependant ils l'ont traîné hors de la vigne, hors de Jérusalem, sur le Calvaire, et ils l'ont inhumainement tué par les mains de Ponce Pilate et des gentils. Admirez combien vivement Jésus les presse, comme il leur découvre ce qu'ils machinoient, ce qu'ils alloient accomplir dans deux jours! Ne devoient-ils pas être attendris? D'autant plus que le Sauveur leur mit leur crime si évidemment devant les yeux, que leur ayant demandé ce que le père de famille feroit en cette occasion, ils

[1] Ps. LXXIX. 9. 10. 11. 12. — [2] Is. v. 1. 2. — [3] Matth. XXI. 33. — [4] *Ibid.* 34. — [5] Jerem. XXXV. 15. et XXV. 3. 4. — [6] Matth. XXIII. 34. 37. Luc. XIII. 34. — [7] Act. VII. 52.

avoient été contraints de répondre : « Il punira ces méchants » selon leur méchanceté, et il louera sa vigne à d'autres vi» gnerons [1] », ou, comme il l'explique après : « Le royaume » de Dieu vous sera ôté, et sera donné à un peuple qui en » rapportera les fruits [2] ». C'est ce qui devoit arriver bientôt, lorsque les apôtres leur dirent : « Il vous falloit premiè» rement annoncer la parole de Dieu; mais puisque vous la » rejetez, et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, » nous passons aux gentils, car c'est ainsi que le Seigneur » nous l'a ordonné : Je l'ai établi pour éclairer les gentils [3] ».

Voilà donc l'accomplissement de la parabole du Sauveur, le royaume de Dieu est ôté aux Juifs, et il est donné à un peuple qui en devoit porter les fruits. Car « les gentils en» tendant » la déclaration que les apôtres firent aux juifs si hautement, « se réjouirent, et glorifioient la parole » de Dieu, « et tous ceux qui étoient préordonnés à la vie éter» nelle crurent [4] ». Ainsi les gentils portèrent les fruits que Dieu avoit attendus des juifs, comme dit l'apôtre saint Paul : « Le prépuce est imputé à circoncision aux gentils qui gar» dent la loi, et il jugera les circoncis qui en sont les pré» varicateurs [5] ».

Ne trompons point l'attente du Sauveur, et puisque nous sommes cette nation qu'il a choisie pour porter les fruits de sa parole, fructifions en bonnes œuvres. « Les fruits de l'es» prit sont la charité, la joie, la paix, la patience, la bé» nignité, la bonté, la douceur, la foi, la modestie, la chas» teté, la tempérance [6] ». Voilà les fruits qu'il nous faut porter, et non pas les œuvres de la chair qui fructifient à la mort, « qui sont les impuretés, les impudicités, les querelles, les » jalousies, les ivrogneries, les débauches », et les autres que saint Paul raconte dans le même lieu [7]. Autrement le royaume de Dieu nous sera ôté comme aux juifs, et « un » autre recevra notre couronne [8] ». « Car si Dieu n'a pas » pardonné aux juifs, qui étoient les branches naturelles de » son olivier, il vous pardonnera encore moins [9] ». Ce sera

[1] Matth. XXI. 41. — [2] *Ibid.* 43. — [3] Act. XIII. 46. 47. — [4] Matth. 48. [5] Rom. II. 25. 26. 27. — [6] Gal. V. 22. — [7] Gal. 19. 20. 21. — [8] Apoc. III. 11. — [9] Rom. XI. 21.

là la grande douleur des juifs, de voir entre les mains des gentils la couronne qui leur étoit destinée ; « lorsque », comme dit le Sauveur, « ils verront venir les élus d'Orient » et d'Occident, pour s'asseoir avec Abraham, Isaac et Ja- » cob, dans le royaume des cieux, et que les enfants du » royaume seront chassés dans les ténèbres extérieures. Là » sera pleur et grincement de dents [1] ». Car on verra la place qu'on devoit avoir, la couronne qu'on devoit porter sur la tête, si réelle, qu'on verra actuellement cette place remplie par d'autres, et cette couronne sur une autre tête. Alors on pleurera sans fruit, et la rage sera poussée jusqu'au grincement de dents. Ecoute, écoute, chrétien! Lis ta destinée dans celle des juifs; mais lis et écoute dans le cœur; et ne laisse pas tomber à terre une parabole si claire et si clairement expliquée.

O mon Dieu? vous me destinez cette couronne. Que je l'arrache promptement de vos mains; elle ne périra pas, car vous savez à qui la donner; vous connoissez vos élus, et le nombre en sera complet. Mettez-moi au nombre de ceux qui ne perdent point leur couronne.

XXIXe Jour. Ce que c'est que rendre des fruits en son temps, et cette parole : *L'héritage sera à nous* (Matth. XXI. 41. Marc. XII. 7.)

Pesons en particulier cette parole : « Qui rendront le fruit » dans le temps [2] ». Autre est le fruit de l'enfance, autre est celui de la jeunesse et de l'âge plus avancé; autre est le fruit d'un qui commence, autre le fruit de celui qui est consommé dans la piété; autre le fruit d'une novice, autre celui d'une religieuse, autre le fruit de la cléricature, autre celui du sacerdoce, autre celui de l'épiscopat. Songez non-seulement au fruit, mais encore à la maturité qu'il doit avoir ; autrement le père de famille ne le recevra pas.

Pesons encore ceci : « L'héritage sera à nous [3] ». C'est l'indépendance qu'on cherche. Le prodigue veut qu'on lui donne son partage en pleine possession; il se lasse d'être en tutelle sous la conduite d'un bon père. En faisant mourir Jésus-

[1] Matth. VIII. 11. 12. — [2] *Ibid.* XI. 41. — [3] Marc. XII. 7.

Christ, les pontifes s'imaginèrent qu'ils secoueroient un joug importun, et se déferoient d'une censure incommode. Qui désormais oseroit troubler la domination qu'ils exerçoient sur les consciences, et les pillages qu'ils faisoient sous ces prétextes? Mais la prudence de la chair est confondue même sur la terre; et ils perdirent non-seulement les fruits, mais jusqu'au fonds de l'héritage qu'ils vouloient avoir. Leur puissance leur fut ôtée; leur ville, leur temple furent renversés; et les voilà l'opprobre éternel des nations.

XXX[e] JOUR. Aveuglement des Juifs de méconnoître le Christ, qui est la pierre de l'angle qu'ils ont rejetée. (Luc XX. 15—20.)

« A Dieu ne plaise »! dirent-ils. Ils avoient en horreur ce qu'ils faisoient. Ils étoient ceux qui, après avoir tué les prophètes, vouloient encore tuer le fils; et néanmoins, quand on leur dit qu'ils le vouloient faire, ils s'écrient: « A Dieu ne plaise[1] »? ne se connoissant pas eux-mêmes, et ne voulant pas croire que celui qu'ils faisoient mourir pût être le Christ, ni que sa mort pût attirer la réprobation de la nation; car ils ne connoissoient pas que la contradiction et la souffrance étoient un des caractères du Messie dans son premier avénement. Mais le Sauveur leur ouvroit les yeux par des prophéties: « La » pierre qu'ils ont rejetée en bâtissant, est devenue la pierre » de l'angle[2] », la pierre principale, le nœud et le fondement de tout l'édifice. Cette pierre principale étoit sans doute le Christ. Or cette pierre devoit être rejetée. Le Christ devoit donc être rejeté; par qui? sinon par ceux à qui il venait. Il n'y eût rien eu de merveilleux qu'il ne fût pas écouté ni reçu de ceux à qui il ne parloit pas, tels qu'étoient les gentils. Mais les Juifs, qui devoient bâtir l'édifice spirituel, réprouvèrent cette pierre, qui devint par ce moyen la pierre de l'angle qui unit dans un seul bâtiment les Juifs et les gentils. « Et c'est » ce qui nous a paru merveilleux, et un ouvrage que Dieu » seul pouvoit accomplir[3] ».

Voici encore un passage d'un autre prophète, ou plutôt deux passages prononcés par le même esprit, et pour cela

[1] Luc. XX. 16. — [2] Ps. CXVII. 12. — [3] *Ibid.* 23.

unis en un : « Je poserai dans les fondements de Sion une
» pierre, une pierre choisie et éprouvée ; une pierre angu-
» laire, précieuse, fondée sur le fondement[1] », sur Dieu même.
Et cette pierre si précieuse et si importante pour construire
l'édifice, n'y sera pas mise sans contradiction. Car pour vous,
ô enfants de Dieu, tirés des gentils selon les conseils de sa
prédestination éternelle, ce vous sera une pierre de sanctification. semblable à celle sur laquelle Jacob avoit dormi de ce
sommeil mystérieux, et « qu'il sacra avec de l'huile pour être
» un monument de la gloire de Dieu[2] ». Mais ce sera une
pierre contre laquelle on se heurtera, « et une pierre de
» scandale aux deux maisons d'Israël, et qui les fera tomber;
» un piége et une ruine aux habitants de Jérusalem : plusieurs
» s'y heurteront et seront brisés, et ils tomberont, et ils se-
» ront pris dans le piége, et ils y seront enlacés[3]. » Le Christ
devoit être cette pierre unique et fondamentale ; et néanmoins
en même temps il devoit être un scandale à Jérusalem. « Scan-
» dale aux Juifs », disoit saint Paul[4]. « Celui qui se heurtera
» contre cette pierre, ou qui tombera dessus, sera brisé,
» et celui sur qui elle tombera sera écrasé et mis en poudre
» de son poids », dit le Sauveur[4].

Jésus-Christ est notre règle et notre juge. On tombe sur
cette pierre, et on se heurte contre cette règle, quand on
pèche ; elle tombe sur nous quand elle nous punit ; l'un suit
de l'autre. Le pécheur qui s'est brisé et a perdu toute sa force
en transgressant la loi de Jésus-Christ, est écrasé par sa
juste et éternelle vengeance. Mais on peut s'unir à cette pierre
d'une manière plus heureuse et plus convenable. « Appro-
» chez-vous », dit saint Pierre[5], « de cette pierre vivante,
» réprouvée des hommes, mais honorée de Dieu. Etablissez-
» vous sur cette pierre, et entrez dans la structure de ce bâ-
» timent comme des pierres vivantes, et devenez la maison
» de Dieu », étant unis par la foi et à la pierre fondamentale,
qui est Jésus-Christ, et à tout le corps des fidèles, qui sont
les pierres dont est composé ce saint édifice. « Prenez donc

[1] Is. XXVIII. 16. — [2] Gen. XXVIII. 11. 17. 18. — [3] Is. VIII. 14. 15.
I. Cor. I. 23. — [4] Luc. XX. 18. — [5] I. Petr. II. 4. 5. 6. 7. 8.

» garde, continue l'apôtre, que Jésus-Christ ne vous soit,
» comme aux infidèles, une pierre contre laquelle on se bri-
» sera, en se heurtant contre sa parole ».

Si le fondement est solide, bâtissez dessus sans crainte; mettez-y votre appui; ne craignez pas, n'hésitez pas : la pierre est ferme, ferme à ceux qui s'y appuient, pour les soutenir; ferme à ceux qui se heurtent contre, pour les mettre en pièces.

XXXI° Jour. Parabole du festin des noces. Les Juifs sont les conviés qui refusent d'y venir (Matth. XXII. 1. — 15. Luc. XIV. 16—20.)

On voit avec quelle convenance la sagesse éternelle arrange les choses. Rien n'étoit plus convenable, dans le temps qu'on machinoit la mort du Sauveur, que de parler, comme il a fait, aux chefs d'une si noire conspiration, en leur faisant voir quels en seroient les effets, et combien funestes à eux-mêmes et à toute la nation. Il étoit bon aussi de prévenir le scandale de la croix, et faire voir que si le Sauveur étoit rejeté, s'il devenoit un scandale aux juifs, il n'en seroit pas moins, suivant les anciennes prophéties, la pierre de l'angle, le fondement de tout l'édifice, et l'espérance du monde. Le fils de Dieu enseigne toutes ces vérités deux jours avant celui de sa mort. Rien n'étoit plus capable, ni de corriger la malice de ses ennemis, ni de prévenir le scandale de ses » disciples. Ce qu'il va encore ajouter n'est pas moins à propos ».

« Et Jésus, répondant, leur dit [1] ». Ce mot de *répondre* pourroit marquer qu'il continuoit son discours. Le Fils de Dieu, qui voyoit le fond des cœurs, répondoit souvent aux pensées secrètes de ceux qui l'écoutoient, comme il paroît par plusieurs endroits de l'Evangile. Après avoir ouï qu'il se choisiroit un autre peuple, il n'y avoit rien de plus naturel que de rechercher en soi-même les causes les plus générales qui feroient abandonner les juifs, et les moyens qu'il auroit pour remplir sa maison. C'est ce qu'il explique par la parabole suivante :

« Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fait à son fils un festin de noces [2] ». Jésus-Christ étoit l'époux de

[1] Matth. XXII. 1. — [2] *Ibid.* XXII. 2.

cette noce : « Celui qui a l'épouse est l'époux » , disoit saint Jean Baptiste [1], en parlant de lui. C'est lui qui étoit venu pour épouser son Eglise, la recueillir par son sang, la doter de son royaume, la faire entrer en société de sa gloire. Il fait un grand festin quand il donne sa sainte parole pour être la nourriture des âmes, et qu'il se donne lui-même à tout son peuple comme le pain de vie éternelle.

« Il envoya ses serviteurs pour appeler aux noces ceux qui » y étoient conviés; mais ils refusèrent d'y venir. Il envoya » encore d'autres serviteurs avec ordre de dire : Tout est » prêt, venez aux noces [2] ». Ceux qui étoient invités, et qui refusoient de venir, étoient les juifs, qu'il avertit par lui-même, et qu'il fit avertir par ses apôtres que l'heure du festin étoit venue, qu'ils vinssent promptement, ou qu'il en appelleroit d'autres. Cela regardoit les juifs; mais cela nous regarde aussi. Nous sommes à présent les invités, et nous devons apprendre ce qui empêche les hommes de venir à ce céleste festin.

La cause la plus générale, c'est l'occupation, et, pour ainsi dire, l'enchantement des affaires du monde. Jésus ne rapporte pas les affaires extraordinaires qui surviennent dans la vie. C'est le train commun des affaires qui occupe et qui enchante les hommes, de manière qu'ils ne se donnent pas le loisir de penser à leur vocation, ni d'écouter Jésus-Christ qui les appelle à son festin. « Tous négligeoient sa parole : » l'un alloit à sa métairie, l'autre à son négoce », et personne ne l'écoutoit. « Quelques-uns prirent ses serviteurs; et après » leur avoir fait toute sorte de mauvais traitements, ils les » tuèrent [3] ». C'est en effet ce qui arriva au Sauveur. Les uns ont résisté ouvertement à la prédication de l'évangile; mais la cause la plus générale de le rejeter fut la négligence, *neglexerunt*, causée par l'occupation des affaires de la vie. Jésus-Christ avoit déjà fait cette parabole en une autre occasion; et saint Luc, qui nous la rapporte, nous rapporte en même temps les vaines excuses de ceux qui ne venoient pas au festin. « Les uns disoient: J'ai acheté une métairie; les

[1] Joan. III. 29. — [2] Matth. XXI. 3. 4. — [3] *Ibid.* 5. 6.

» autres : J'ai acheté des bœufs pour le labourage ; les au-
» tres : Je me suis marié [1] ». Ceux-là ne méprisoient pas ouvertement la parole ; mais occupés des soins du monde, ils alloient et venoient, sans songer à rien qu'à leurs affaires. Ils ne disoient pas : Je n'ai que faire de vous ni de votre festin ; ils s'excusoient avec une espèce de respect. « Je vous » prie, disoient-ils, excusez-moi » pour cette fois. C'étoit plutôt un délai qu'un refus : telle est la vie. On venoit dire aux Juifs, aux Romains, à tout le monde : Une grande chose est arrivée à Jérusalem : la vérité s'y est manifestée, et la voie a été ouverte pour le bonheur de la vie future. Que m'importe ? chacun passoit son chemin et alloit à ses affaires; l'un à la ville, l'autre à la campagne : chacun avoit son plaisir ou son petit intérêt. Combien plus étoient enchantés ceux qui n'étoient pas seulement occupés de leur domestique comme les particuliers, mais qui, attachés à ce qu'on appelle les grandes affaires du monde, ne disoient pas seulement : « J'ai acheté une métairie, ou j'ai pris une femme » ; mais : J'ai une province, j'ai une importante négociation, j'ai l'empire entier à conduire. Qui se soucioit en cet état de ce qu'avoit dit Jésus-Christ? ou qui se mettoit en peine de s'en informer ?

« Il en est ainsi arrivé aux jours de Noé : ils mangeoient,
» ils buvoient, ils se marioient, ou ils marioient leurs en-
» fants les uns aux autres; et le déluge vint tout à coup »,
lorsqu'on y pensoit le moins, « et ils y périrent tous. Ainsi,
» aux jours de Lot dans Sodome, ils mangeoient, ils bu-
» voient, ils achetoient, ils vendoient, ils plantoient, et ils
» bâtissoient ; et tout d'un coup un autre déluge, un déluge
» de soufre et de feu tomba du ciel, et ils périrent tous.
» Ainsi en sera-t-il dans les jours du Fils de l'homme [2] ». Il ne dit pas : ils tuoient, ils pilloient, ils commettoient des adultères : l'occupation des affaires les plus innocentes suffit pour nous assourdir, pour nous aveugler, pour nous enchanter. Il n'allègue pas non plus les grandes affaires, les grands emplois, les grandes charges : les soins les plus ordinaires

[1] Luc. XIV 16. 18. 19. 20. — [2] Luc XVII 26. 27. 28. 29. 30.

suffisent pour nous étourdir, et nous ôter tout le loisir de penser à nous; et la mort vient toujours imprévue : et pendant qu'à la manière de ces oiseaux niais, nous nous repaissons de ce qu'on nous présente pour nous amuser, le lacet vient tout à coup, nous sommes pris, et il n'y a plus moyen d'échapper. O pauvre nature humaine! ne faut-il qu'un si foible appât pour t'amuser? Ne faut-il qu'un charme si foible pour t'endormir? une si foible occupation pour t'aveugler, et t'ôter le souvenir de Dieu et de ses terribles jugements? » Au-» cun de ceux qui sont invités ne goûtera de mon repas [1] » ; c'est la sentence du juge. Si peu de chose les a détournés et déçus! Où trouverons-nous des larmes pour déplorer notre aveuglement et notre foiblesse?

Telle est la parabole que Jésus-Christ avoit faite, et qu'il trouve à propos de répéter peu de jours avant sa mort. Il y ajouta pour les juifs l'endroit qui les regardoit, et les noires machinations qu'ils faisoient entre eux pour le perdre. » Quel-» ques-uns firent mourir ses serviteurs qui les appeloient au » festin, et le roi en colère envoya ses armées, et perdit ces » meurtriers, et mit le feu à leur ville, qui fut réduite en » cendres [2] ». Encore un coup, appliquons-nous tout. Qui conspire contre la justice, en quelque manière que ce soit, couspire contre Jésus-Christ : qui opprime le pauvre, l'attaque : qui n'est pas avec lui, est contre lui : qui néglige ses commandements et les foule aux pieds, le crucifie, et tient son sang pour impur. Lisez : vous en trouverez la sentence, aux Hébreux [3].

XXXIIe Jour. Les pauvres et les infirmes sont les conviés au festin. Forcez-les d'entrer. (Matth. xxii. 8. 9.)

« Le festin est prêt; mais ceux qui y étoient invités n'en ont pas été jugés dignes ». Où trouvera-t-on des convives? « Allez dans les coins des rues, et amenez-moi tous ceux que » vous trouverez [4]; les bons, les mauvais, les pauvres, les » estropiés, les aveugles et les boiteux.... [5]. Je ne suis pas » venu appeler les justes, mais les pécheurs ». Les phari-

[1] Luc. xiv. 24. — [2] Matth. xxii. 6. 7. — [3] Heb. vi. 6. x. 29. — [4] Matth. xxii. — [5] Luc. xiv. 21. 8. 9.

siens et les docteurs de la loi, qui présumoient de leur justice, ont été exclus : « car ils se sont heurtés contre la pierre, » et ils ont trébuché », en venant à moi, « non point par la » foi, mais comme par leurs œuvres [1] » et par leurs propres mérites : en recherchant, non point un médecin qui les guérît, et un Sauveur qui les délivrât, mais un flatteur qui applaudît à la fausse vertu. Je n'en veux point : ils s'en iront vides, ceux qui viennent à moi comme pleins et comme riches par eux-mêmes : *Divites dimisit inanes*, comme chante la sainte Vierge [2]. Amenez-moi les premiers venus : s'ils sont vides, je les remplirai; s'ils sont pauvres, je leur ferai part de mes richesses; je les redresserai, s'ils sont boiteux; je les éclairerai, s'ils sont aveugles; je leur ouvrirai l'oreille, s'ils sont sourds : c'est pour cela que je suis venu. Lisez-le dans saint Matthieu : « Je suis venu, afin que ceux qui ne » voient pas soient éclairés, et que ces » superbes « clair- » voyants » qui s'imaginent tout voir par eux-mêmes et sans ma lumière, « soient aveuglés [3] ». Venez, foibles; venez, pécheurs; ne rougissez pas d'apporter ici vos pieds engourdis et vos membres tors : la grâce de Jésus-Christ vous redressera.

Les pharisiens ne se laissoient approcher que de ceux qu'ils croyoient justes; ils disoient : Ne me touchez pas, ne m'approchez pas : « Si celui-ci étoit un prophète, il sauroit » que cette femme qui l'approche, et qui lui baise les pieds, » est pécheresse [4] ». Mais il n'en étoit pas ainsi de Jésus-Christ et des apôtres : ils amenoient au festin tous ceux qu'ils trouvoient, bons et mauvais; les bons pour les confirmer, les mauvais pour les convertir : et c'est ainsi qu'ils remplirent la maison de Dieu.

« Forcez-les d'entrer [5] ». S'il n'y avoit pas dans la grâce une espèce de violence, Jésus-Christ ne diroit pas : « Personne ne vient à moi que mon Père ne le tire ». Et encore : « quand j'aurai été enlevé de terre, je tirerai tout » à moi [6] ».

[1] Rom. IX. 32. 33. — [2] Luc. I. 53. — [3] Matth. XI. 5. 15. XV. 30. 31. Luc. IX. 18. Joan. IX. 39. — [4] Luc. VII. 39. — [5] Luc. XIV. 23. — [6] Joan. VI. 44. XII. 32.

Les prédicateurs de l'Evangile doivent user au dehors d'une espèce de force : « Pressez, priez, reprenez, corrigez, » non-seulement avec toute patience et toute doctrine, » mais encore avec tout empire : parlez à propos et hors de » propos : ne souffrez pas qu'on vous méprise [1] ». Cette force est salutaire, et la foiblesse humaine en a besoin.

Les fidèles, grands et petits, se doivent servir du pouvoir qu'ils ont, avec prndence toutefois et modération, pour réprimer les scandales et abattre le règne de l'iniquité. Les hommes veulent quelquefois être forcés, et une douce violence prépare les esprits à écouter.

Enfin forcez-vous vous-même : n'agissez point mollement : employez tout pour dompter votre corps rebelle et vous engager dans la voie étroite ; en sorte, s'il se peut, que vous ne puissiez reculer.

XXXIII[e] Jour. Robe nuptiale, le festin est prêt : préparation à la sainte Eucharistie : noces spirituelles.

Prenez garde aux versets 11, 12, 13, 14. N'y a-t-il donc qu'à entrer dans le festin dès qu'on y est appelé, et la vocation fait-elle tout? Gardez-vous bien de le croire. Le roi va entrer dans la salle du banquet, et celui qui n'aura pas l'habit nuptial sera honteusement chassé. On appeloit anciennement l'habit nuptial, une sorte de parure que devoient avoir ceux qui accompagnoient l'époux et l'épouse, lorsque celle-ci passoit de la maison paternelle en celle de l'époux. Il falloit, pour honorer la solennité, être paré d'une certaine manière, et on portoit cet habit magnifique dans le festin nuptial. De là vient que le Fils de Dieu, qui prend ses comparaisons des usages les plus solennels et les plus connus de la vie humaine, allègue ici l'habit nuptial, pour expliquer les ornements intérieurs qu'il faut apporter à son banquet.

Ces ornements sont, premièrement, l'innocence et la sainteté baptismale. On donnoit autrefois l'eucharistie incontinent après le baptême. Il falloit toujours en conserver la grâce : et il ne faut point douter que la sainteté baptismale

[1] II. Tim. IV, Tit, II. 15. — Matth. XXII, 11. 12. 13. 14.

ne soit la disposition, et, pour ainsi dire, la parure naturelle qu'il falloit toujours apporter au festin de l'Époux. Mais la parabole du Prodigue nous fait voir que les grands pécheurs. qui ont été assez malheureux pour déchoir de leur innocence, et souiller cette robe blanche qu'on leur avoit donnée dans le baptême, ne laissent pas d'être admis au banquet du père de famille, après qu'il leur a fait rendre leur première robe : « Apportez », dit-il[1], « sa première robe, et l'en revêtez », rendez-lui la grâce qu'il a perdue, « mettez-lui un anneau au doigt, et des souliers à ses pieds; et amenez le veau gras et le tuez : mangeons et faisons bonne chère » : Venez donc, âmes innocentes; venez du baptême à la sainte table : venez, vous êtes lavées : le festin nuptial est préparé; et non-seulement le festin, mais encore le lit nuptial : car toute âme lavée de cette sorte est épouse, et le fils du roi s'unit à elle. Mais je ne vous bannis pas de ce festin, ô pécheurs, ô épouses infidèles, qui avez manqué à la foi donnée : revenez, revenez, et je vous recevrai, dit le Seigneur : vous rentrerez au festin ; mais pourvu que vous ayez repris votre première robe, et que vous portiez dans l'anneau qu'on vous met au doigt la marque de l'union où le Verbe divin entre avec vous.

Apportons donc l'innocence et la sainteté à la table de l'Epoux. C'est l'immortelle parure que nous demande celui qui est en même temps l'époux, le convive et la victime immolée, qu'on nous donne à manger dans le festin. Autrement nous serions ces pourceaux devant qui on jetteroit des perles et des pierreries.

Les riches habits sont une marque de joie; et il est juste de se réjouir à la table du roi, lorsqu'il célèbre les noces de son fils avec les âmes saintes; lorsqu'il leur en donne le corps, pour en jouir, et qu'elles deviennent un même corps et un même esprit avec lui par la communion. Car ce qui s'appelle ici le festin nuptial, est aussi en un autre sens la consommation du mariage sacré, où l'Eglise et toute âme sainte s'unit à l'Epoux corps à corps, cœur à cœur, esprit à

[1] Luc. XV. 22. 23.

esprit, et où s'accomplit cette parole : « Qui me mange, vivra pour moi [1] ». Venez donc avec vos habits les plus riches; venez avec toutes les vertus; venez avec une joie digne du festin qu'on vous fait, et de la viande immortelle qu'on vous donne : « Ce pain est le pain du ciel; ce pain est un pain » vivant qui donne la vie au monde [1]. Venez mes amis, » mangez et buvez; enivrez-vous, mes très-chers, de ce » vin [2] », qui transporte l'âme et lui fait goûter par avance les plaisirs des anges.

Si nous étions toujours avec l'époux, il n'y auroit pour nous que de la joie. Mais écoutons ce qu'il dit lui-même : « Les amis de l'époux », les enfants des noces, comme on les appeloit dans la langue sainte, ceux qui sont conviés au « banquet nuptial, ne peuvent pas jeûner et s'affliger pendant » que l'époux est avec eux; le temps viendra que l'époux leur » sera ôté, ils s'affligeront et ils jeûneront dans ces jours [1] ». Nous sommes maintenant dans ces jours où l'on entendoit sur la terre la voix de l'époux céleste, qui faisoit dire à saint Jean Baptiste : « L'ami de l'époux se réjouit d'une » grande joie, à cause de la voix de l'époux qu'il entend. » Cette joie », poursuit-il, « s'accomplit en moi [2] ». Nous ne sommes plus dans ce temps; Jésus est retourné à celui qui l'a envoyé, et l'époux ne paroît plus parmi nous. Nous ne voyons plus ce jour qu'Abraham et tous les prophètes avoient desiré; l'époux a disparu, la nuée nous l'a enlevé, et il ne nous reste plus qu'à crier nuit et jour avec l'épouse : « Re- » venez, revenez, mon bien-aimé [3] ». Nous devons donc apporter au festin royal une joie mêlée de tristesse. L'habit nuptial, riche et magnifique par la grâce de la sainteté, ou conservée, ou rendue, doit tenir quelque chose du deuil. Il faut jeûner, il faut s'affliger dans le festin nuptial en la forme où nous avons à le célébrer. Car le festin que nous célébrons est la commémoration de la mort de l'époux; revêtons-nous donc d'un deuil spirituel à ce festin, apportons-y le jeûne et la mortification des sens; c'est ce que nous signifie le jeûne du carême, par lequel nous nous préparons au festin pascal.

[1] Matth. IX. 15. — [2] Joan. III. 29. — Cant. II. 17.

L'Eglise jeûnoit autrefois toutes les semaines deux ou trois fois, en mémoire de la douleur que la retraite de l'époux lui avait causée. Le vendredi, qui étoit le jour de sa mort, le samedi qui étoit le jour de sa sépulture, étoient de ces jours consacrés au jeûne. L'abstinence nous en reste, pour marque de l'abstinence où nous devons vivre durant l'absence de l'époux, en renonçant à la joie, et annonçant sa mort jusqu'à ce qu'il vienne. C'est peut-être une des raisons qui nous obligent à ne manger pas avant la communion; c'est une espèce de jeûne que nous célébrons par ce moyen; et il faut entendre par là qu'il se faut préparer au pain de vie, en nous refusant toute autre nourriture, et en cessant de vivre selon les sens. Ainsi la mortification des sens doit faire une des parties de notre habit nuptial; et il faut se mortifier pour célébrer la mort du Sauveur.

XXXIVe Jour. Entrer au festin des noces sans l'habit nuptial. Beaucoup d'appelés et peu d'élus. Petit troupeau chéri de Dieu. (Matth. XXII. 11 — 14.)

« Mon ami », par la vocation, qui devenez mon ennemi en la méprisant, « comment êtes-vous entré ici sans avoir » l'habit nuptial? Et il n'eut rien à répondre [1] ». Car, que répondre au Sauveur qui nous reproche par la bouche de l'apôtre, « de n'avoir pas su discerner son corps, et de nous en rendre coupables [2]? « Liez-lui les pieds et les mains », dit le roi : ôtez-lui la liberté dont il a fait un si mauvais usage; « jetez-le dans les ténèbres extérieures [3] ». Il a voulu entrer dans l'intérieur de la maison avec des dispositions funestes, chassez-le; plus il a voulu entrer au dedans, plus il le faut pousser dehors. Mais qu'y trouvera-t-il, le malheureux? Loin de la maison de Dieu, où la lumière réside, où la vérité se manifeste, où Jésus-Christ luit éternellement, où les saints sont comme des astres, qu'y trouvera-t-il, sinon « les ténèbres » d'un éternel cachot? Voilà ces ténèbres extérieures dont Jésus-Christ parle si souvent. « Là sera » pleur et grincement de dents ». Au lieu des chastes déli-

[1] Matth. XXII 12. — [2] I Cor. XI. 27. 29. — [3] Matth. XXII. 13.

ces de la sainte table, il y aura un pleur éternel. La rage contre soi-même, contre sa témérité, contre les lâches confesseurs qui nous auront trop facilement introduits au banquet sacré, sera poussée jusqu'au grincement de dents. Avoir été appelé et mis au nombre des amis par le Sauveur, fera la partie la plus cruelle et la plus vive de notre supplice. La voix de l'époux et de l'épouse cessera; toute la joie sera bannie de ce triste lieu, la désolation sera éternelle.

« Il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus [1] ». Jésus-Christ nous en a souvent avertis, et il avoit déjà dit la même parole, Matt. xx. 16.

Cela est vrai, premièrement parmi les Juifs : « Je suis » venu », dit le Seigneur, « pour les brebis perdues de la » maison d'Israël [2] ». Jésus-Christ a prêché, et a fait éclater ses miracles par toute la Judée : « il a passé en bien faisant » et guérissant tous les oppressés [3] ». Les apôtres ont aussi rendu témoignage à sa résurrection devant tout le peuple, comme il leur avoit été ordonné [4]; et néanmoins dans ce nombre immense des Juifs, il n'y a eu que le résidu, c'est-à-dire un très-petit reste du peuple, qui ait été sauvé. Ainsi « Israël n'a pas trouvé ce qu'il cherchoit », c'est-à-dire, le Christ et son royaume; « mais les élus en très-petit nombre » l'ont trouvé, et les autres », dont la multitude étoit immense, « ont été aveuglés [5] », pour leurs péchés, par un juste jugement de Dieu, et voilà manifestement la parole de Jésus-Christ vérifiée sur les Juifs.

Mais le Sauveur ne parle pas seulement des Juifs à l'endroit que nous lisons de la parabole. Car c'est après nous avoir fait voir les gentils appelés en la personne de ces aveugles et de ces boiteux qui sont invités à son festin, qu'il conclut, « qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Efforçons-nous donc d'entrer par la petite porte qui mène à la » vie; car la voie qui mène à la mort est très-spacieuse, et » plusieurs y entrent. Qu'il y en a peu », poursuit le Sauveur, « qui entrent par la voie étroite [6] » ! Il y en a donc

[1] Matth. xx. 16. — [2] Ib. xv. 24. — [3] Act. x. 38. — [4] Ib. II. 22. IV. 10. 33. V. 29. 32. — [5] Rom. XI. 3. 4. 7. — [6] Matth. VII. 13. 14.

beaucoup d'appelés et peu d'élus. Mais la condition de ces appelés, qui ne persévèrent pas dans leur vocation, est plus terrible que celle des autres; car ils sont ces serviteurs « qui » ont connu la volonté de leur maître sans la faire, qui seront » les plus punis...... » Tyr et Sidon et les Ninivites s'élèveront contre eux, et « le jugement de ces villes ingrates sera léger [1] », à comparaison de celui que doivent attendre les chrétiens infidèles à la grâce qu'ils auront reçue. O Jésus, ô Jésus! « sauvez-moi de l'iniquité du peuple pervers [2] »; sauvez-moi, car l'iniquité s'est multipliée parmi les enfants des hommes, « et on ne voit point de saint ». Tout est plein de ces appelés qui ne veulent pas seulement penser à leur vocation, ni se souvenir qu'ils sont chrétiens.

Ne vivons pas comme la plupart; car y a longtemps qu'il est écrit : *Il n'y en a pas un qui fasse le bien, il n'y en a pas un seul* [3]. Ne disons pas : Tels et tels font ainsi, à qui on le souffre; et ne nous excusons pas sur la multitude; car la multitude elle-même est inexcusable. Si Dieu eût craint la multitude, il n'auroit point consumé ces villes abominables par le feu, ni noyé tout l'univers dans le déluge. N'alléguons point la coutume; car Jésus-Christ a dit : *Je suis la vérité* [4] : on ne prescrit pas contre Dieu. *Chacun portera son fardeau* [5], et on ne nous jugera pas par les autres. Rangeons-nous avec ce petit nombre d'élus que le monde ne connoît pas, mais dont *les noms sont écrits dans le ciel*; à qui le Sauveur a dit : *Petit troupeau, ne craignez pas* [6] : petit en nombre, petit en éclat, et la balayure du monde, qui est caché avec Jésus-Christ; mais aussi qui paroîtra avec lui. O petit nombre quel que tu sois, et en quelque coin de l'Église que tu te caches, je me joins à toi en esprit, et je veux vivre à ton ombre!

XXXVe Jour. Consultation frauduleuse, et décision pleine de merveille et de vérité. Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. (Matth. XXII. 15 — 22. Marc. XII. 13—17. Luc. XX. 20—26.)

Considérons avant toutes choses le caractère de ceux qui viennent consulter le Sauveur. Saint Luc les appelle des

[1] Luc. XII. 45. 46. 47. X. 13. XI. 32. — [2] Ps. XI. 2. — [3] Ib. XIII. 1. 2. — [4] Joan. XIV. 6. — [5] Gal. VI. 5. — [6] Luc. X. 20. XII. 32.

hommes artificieux, propres à dresser des embûches : INSIDIATORES, selon le grec et selon le latin, et il ajoute : *qui contrefaisoient les gens de bien* [1]. Tout homme qui consulte, fait l'homme de bien ; car il fait semblant de chercher la vérité ; mais sous ce bel extérieur on cache souvent beaucoup d'artifice, on tend des piéges aux autres comme ici on en tendoit au Sauveur, on en tend jusqu'à soi-même ; et il n'y a rien qui soit plus mêlé de fraude, que les consultations, parce que chacun veut qu'on lui réponde selon sa passion.

Ceux que saint Luc a désignés par ce caractère général étoient, selon saint Mathieu et saint Marc, les pharisiens, dont la malice et l'hypocrisie étoient bien connue, et les hérodiens. Ces derniers étoient des politiques, qui faisoient profession d'honorer la mémoire du grand Hérode, ce politique raffiné, qui, pour avoir rebâti le temple avec une magnificence presque semblable à celle de Salomon, et pour avoir rétabli en quelque manière le royaume de Judée fort foible et fort appauvri devant lui, avoit paru si grand aux Juifs, dont il professoit la religion, que quelques-uns voulurent le prendre pour le Messie. Les politiques et les hypocrites s'entendent fort bien ensemble : et les voilà qui *conspirent pour surprendre le Sauveur.*

Ils commencent par la flatterie ; car c'est par là que l'on commence toujours lorsqu'on veut tromper quelqu'un : « Maître, nous savons que vous êtes véritable, et que vous » enseignez la voie de Dieu en toute sincérité, sans vous » mettre en peine de qui que ce soit ; car vous ne prenez » pas garde à la personne des hommes [2] ». C'est ainsi qu'on pique d'honneur les hommes vains, pour les faire parler hardiment et sans mesure, et leur faire des ennemis. La matière étoit délicate puisqu'il s'agissoit du gouvernement : et c'est l'endroit où l'on a toujours tendu le plus de piéges aux serviteurs de Dieu, qui, parce qu'ils sont simples et sans ambition, sont réputés par les gens du monde avoir moins d'égard pour les puissances. Mais Jésus-Christ

[1] *Luc.* XX. 20. — [2] Matth. XXII. 16.

leur fait bien voir que sans prétendre aux emplois publics, on sait connoître l'endroit par où il les faut respecter.

Est-il permis de payer le tribut à César[1] ? Le peuple juif s'étoit nourri dans cette pensée qu'il ne pouvoit pas être assujetti à des infidèles. Les Romains avoient occupé la Judée, et avoient même réuni à leur empire une grande partie du royaume qu'ils avoient donné autrefois à Hérode et à sa famille : Jérusalem étoit elle-même dans cette sujétion ; et il y avoit un gouverneur qui commandoit au nom de César, et faisoit payer les tributs qu'on lui devoit. Si Jésus eût décidé contre le tribut, *ils le livroient aussitôt,* comme dit saint Luc[2], *entre les mains du gouverneur* : et s'il disoit qu'il falloit payer, ils le décrieroient parmi le peuple, comme un flatteur des gentils et de l'empire infidèle. Mais il leur ferme la bouche : premièrement, en leur faisant voir qu'il connoissoit leur malice ; secondement, par une réponse qui ne laisse aucune réplique.

Hypocrites, pourquoi me tentez-vous[3] ? *Hypocrites* : vous faites paroître un faux zèle pour la liberté du peuple de Dieu contre l'empire infidèle ; et vous couvrez de ce beau prétexte le dessein de perdre un innocent ; mais *donnez-moi la pièce d'argent dont on paie le tribut*[4] : je ne veux que cela pour vous confondre.

De qui est cette image et cette inscription ? De César[5]. Vous voilà donc convaincus de la possession où étoit César de la puissance publique, et de votre propre acquiescement, et de celui de tout le peuple. Qu'avez-vous donc à répondre ? Si vous reconnoissez César pour votre prince ; si vous vous servez de sa monnaie et que son image intervienne dans tous vos contrats, en sorte qu'il soit constant que vous faites sous son autorité tout le commerce de la vie humaine ; pouvez-vous vous exempter des charges publiques, et refuser à César la reconnoissance qu'on doit naturellement à la puissance légitime pour la protection qu'on en reçoit ? *Rendez donc à César ce qui est à César*[6]. Reconnoissez son empreinte : payez-lui

[1] Matth. XXII. 7. — [2] Luc. XX. 20. — [3] Matth. XXII. 18. — [4] Ib. 19. — [5] Ib. 20. 21. — [6] Ib. 21.

ce qui lui est dû : payez-le , dis-je , par cette monnaie à qui lui seul donne cours : ou renoncez au commerce, et en même temps au repos public, ou reconnoissez celui par qui vous en jouissez.

Et à Dieu ce qui est à Dieu. Par cette parole , il fait deux choses : la première c'est qu'il décide que se soumettre aux ordres publics, c'est se soumettre à l'ordre de Dieu qui établit les empires : la seconde , c'est qu'il renferme les ordres publics dans leurs bornes légitimes. *A César, ce qui est à César :* car Dieu même l'ordonne ainsi pour le bien des choses humaines : mais en même temps, *A Dieu, ce qui est à Dieu :* son culte , et l'obéissance à la loi qu'il vous a donnée. Car voilà ce qu'il se réserve ; et il a laissé tout le reste à la dispensation du gouvernement public.

Il épuise la difficulté par cette réponse ; et non-seulement il répond au cas qu'ils lui proposoient, par un principe certain dont ils ne pouvoient disconvenir ; mais encore il prévient l'objection secrète qu'on lui pouvoit faire : Si vous ordonnez d'obéir sans bornes à un prince ennemi de la vérité , que deviendra la religion ? Mais cette difficulté ne subsiste plus , puisqu'en rendant à César ce que Dieu a mis sous son ressort , en même temps il réserve à Dieu ce que Dieu s'est réservé, c'est-à-dire la religion et la conscience. *Et ils s'en allèrent confus ; et ils admirèrent sa réponse* [1], où il régloit tout ensemble et les peuples et les Césars, sans que personne pût se plaindre.

XXXVI[e] JOUR. Injustice des Juifs envers Jésus-Christ. Jésus calomnié, opprimé par la puissance publique, en maintient l'autorité. (Ibid.)

Un peu de réflexion sur l'injustice des hommes. Ils admirèrent Jésus , et sentirent bien qu'ils ne pouvoient l'accuser ni devant le gouverneur , ni devant le peuple [2]. Mais se convertissent-ils , et cessent-ils de le vouloir perdre ? Au contraire , plus ils sont convaincus , et moins ils ont de raison à lui opposer , plus ils lui opposent de fureur.

En apparence ils font les zélés pour la liberté du peuple

[1] *Matt.* XXII. 20. — [2] Luc. XX. 26.

de Dieu, et contre l'empire infidèle ; puisqu'ils osent même demander avis sur le tribut qu'on lui doit. Mais ceux-là même qui font paroître ce faux zèle, dans trois jours crieront à Pilate : *Si vous sauvez cet homme, vous n'êtes pas ami de César* [1]. Bien plus ; voici un des chefs de l'accusation : *Nous avons trouvé cet homme qui empêchoit de payer le tribut à César* [2]. C'étoit précisément tout le contraire, comme on vient de voir par sa réponse. Qui peut empêcher la calomnie, si une réponse aussi nette ne l'a pu faire ? Il ne reste qu'à la souffrir si Dieu le permet, et savoir se contenter de son innocence.

Mais cavons encore plus avant dans le cœur humain, et apprenons à en bien connoître l'injustice. Ceux qui font ici les zélés contre l'empire infidèle, y vont avoir recours contre Jésus-Christ, et ils en useront de même contre ses disciples. S'agit-il de flatter le peuple ? César ne peut rien. S'agit-il de faire mourir leurs ennemis ? César peut tout. Les hommes ne trouvent juste que leurs passions : tout est bon pour les satisfaire ; et on veut même y faire servir la puissance publique qui est établie pour les réprimer.

Au reste jamais réponse ne vint plus à propos que celle de Jésus-Christ ; jamais instruction ne fut plus nécessaire au peuple juif dans la conjoncture et la disposition où il étoit. Ce peuple s'entretenoit dans un esprit de révolte qui éclata bientôt après, et en causa la ruine. Les pharisiens et les faux zélés fomentoient secrètement ces mauvaises dispositions. Mais Jésus-Christ, toujours plein de vérité et de grâce, ne veut point partir de ce monde, sans les avoir bien instruits sur ce qu'ils devoient au prince, et sans prévenir la rébellion dans laquelle toute la nation devoit périr.

Il savoit aussi que ses fidèles devoient être persécutés par les Césars, dont même l'autorité et le nom devoient dans deux jours intervenir dans le supplice qu'on lui préparoit. Jésus ne l'ignoroit pas, puisque même il l'avoit prédit ; et qu'une des choses qu'il avoit marquées en prédisant son supplice, c'est qu'il seroit livré aux gentils. *Le fils de l'homme*, dit-il, *sera livré aux gentils pour en être outragé, flagellé, crucifié* [3]. Il

[1] Joan. XIX. 12. — [2] Luc. XXIII. 2. — [3] Matth. XX. 18. 19.

savoit aussi qu'on feroit le même traitement à ses apôtres, et que les Juifs *les livreroient aux gentils* aussi bien que lui, *les traînant devant les tribunaux et devant tous les princes* [1], en haine de son Evangile. Mais quoiqu'il sût toutes ces choses il fait justice aux princes ses persécuteurs : il maintient leur autorité dont il devoit être opprimé, lui et son Eglise : et il apprend en même temps à ses disciples, de demeurer comme lui sans aigreur, et en toute soumission envers les puissances, *en se livrant*, à son exemple, comme dit saint Pierre [2], *à celui qui le jugeoit iniquement.*

Ne nous plaignons donc jamais du gouvernement ni de la justice, quand même nous croirions en être opprimé injustement. Mais imitons le Sauveur ; et conservant à Dieu ce qui est à lui, c'est-à-dire, la pureté de nos consciences, rendons de bon cœur à tous les hommes, et même aux juges iniques si le cas y échoit, et à nos plus grands ennemis ce qui leur est dû. C'est ce qu'il faudroit faire quand ils auroient tort : à plus forte raison quand ils ne l'ont pas, et que notre seule passion excite nos plaintes.

XXXVIIe JOUR. Réflexion sur ces paroles : *De qui est cette image ?* Le chrétien est l'image de Dieu. Il doit vivre de la vie de Dieu. (Matth. XXII. 20.)

De qui est cette image et cette inscription [3] ? Quittons la monnoie publique et l'image de César : chrétien, tourne tes yeux sur toi-même. De qui es-tu l'image, de qui portes-tu le nom ? O Dieu ! vous nous avez faits à votre image et ressemblance. *Vous êtes en nous, ô Seigneur !* comme dans votre temple : *et votre saint nom a été invoqué sur nous* [4]. O Père, Fils et Saint-Esprit ! nous avons été baptisés en votre nom : votre empreinte est sur nous : votre image que vous aviez mise au dedans de nous en nous créant, y a été réparée par le baptême. Ame raisonnable, faite à l'image de Dieu, chrétien renouvelé par sa grâce, reconnois ton auteur ; et à l'image que tu portes, apprends à qui tu es.

Connoître Dieu, aimer Dieu, s'estimer heureux par là,

[1] Matth. X. 17. 18. — [2] I. Pet. II. 23. — [3] Matth. XXII. 20. — [4] Jerem. XIV. 9.

c'est ce qui s'appelle dans saint Paul, *la vie de Dieu ; dont les gentils étoient éloignés dans leur ignorance, et l'aveuglement de leur cœur*[1]. Car c'est par là que nous entendons que Dieu même est heureux, parce qu'il se connoît et aime lui-même : et lorsque nous l'imitons, en nous estimant heureux par sa connoissance et son amour, nous vivons de *la vie de Dieu.*

Que la connoissance de Dieu ne soit pas en nous une simple curiosité, ni une sèche méditation de ses perfections : qu'elle tende à établir en nous son amour : nous vivrons de la vie de Dieu, et nous rétablirons en nous son image.

Unissons-nous à la vie de Dieu, à la connoissance et à l'amour qu'il a pour lui même : lui seul se connoît et s'aime dignement. Unissons-nous autant que nous pouvons à l'incompréhensible connoisssance qu'il a de lui-même ; et consentons de tout notre cœur aux louanges dont il est digne, que lui seul connoît : nous vivrons de sa vie et son image sera parfaite en nous.

Tout ce que nous connoissons de Dieu, transportons-le en nous. Nous connoissons sa miséricorde : ce n'est pas assez ; imprimons ce trait en nous-mêmes : *Et soyons miséricordieux comme notre Père céleste est miséricordieux*[2]. Nous admirons sa perfection : ce n'est pas assez ; imitons-la : *Soyez parfaits*, dit le Sauveur[3], *comme votre Père céleste est parfait.*

Pour se faire connoître à nous d'une manière sensible et proportionnée à notre nature, Dieu nous a envoyé son Fils, dont l'exemple est notre règle. Imitons-le donc : *Apprenez de lui qu'il est doux et qu'il est humble*[4] ; rendons-nous semblables à lui, et nous serons semblables à Dieu, et nous vivrons de sa vie, et son image sera rétablie en nous ; et nous parviendrons à la vie *où nous lui serons tout à fait semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est*[5].

Rendons-nous donc de vrais enfants de Dieu, en portant l'image, et en faisant les œuvres de notre Père. Ne faisons donc point les œuvres du diable ; de peur que nous n'entendions la dure sentence que Jésus-Christ prononça aux Juifs :

[1] Eph. IV. 18. — [2] Luc. VI. 36. — [3] Matth. V. 48. — [4] Marc. XI. 29. — [5] Joan. III. 2.

« Vous êtes les enfants du diable, et vous voulez faire ses » œuvres : il est malin, envieux, calomniateur, menteur et » père du mensonge ; cruel et homicide dès le commence- » ment [1] ». Il inspire la sensualité, il enflamme la concupiscence, afin de faire servir l'esprit à la chair, et effacer en nous l'image de Dieu.

XXXVIII[e] JOUR. Sur ces paroles : *A Dieu ce qui est à Dieu*. (Ibid.)

A Dieu ce qui est à Dieu [2]. Si une image pouvoit sentir, s'il lui venoit un esprit de vie et d'intelligence, elle ne cesseroit de se rapporter elle-même à son original. Trait à trait, partie à partie, membre à membre, elle iroit sans cesse se réunissant à lui. Si elle pouvoit connoître qu'il lui manquât quelque trait, elle iroit, pour ainsi parler, continuellement l'emprunter. S'il s'en effaçoit quelqu'un, elle n'auroit point de repos jusqu'à ce qu'il fût rétabli ; et si elle y pouvoit contribuer, ce seroit là toute son étude et tout son travail. Nuit et jour elle ne seroit occupée que du desir de lui ressembler ; car c'est là son être. Elle n'auroit point d'autre gloire que celle de le faire connoître : elle ne pourroit souffrir qu'on terminât son amour en elle ; mais elle feroit tout passer à son original ; surtout si son original étoit en même temps son auteur, parce qu'elle lui devroit l'être en deux manières. Elle le devroit à sa main et à son art qui l'auroit formée. Elle le devroit à sa forme primitive et originale, dont toute sa ressemblance seroit dérivée, et ne subsisteroit que par ce double emprunt.

Si les portraits de nos peintres étoient animés, ils seroient étrangement partagés entre le peintre qui est leur auteur, et le Roi ou quelqu'autre objet qui est leur modèle, et qu'ils ont à représenter. Car à qui aller? Je suis tout à celui qui m'a fait, et il n'y a trait que je ne lui doive. Je suis tout à celui que je représente, et n'y a trait que je ne lui doive d'une autre manière. La pauvre image, pour ainsi dire, se mettroit en pièces, et ne sauroit à qui se donner, étant attirée des deux côtés avec une égale force. Mais en nous les deux

[1] *Joan*. VIII. 44. — [2] Matth XXII 21.

forces concourent ensemble. Celui qui nous a faits, nous a faits à sa ressemblance : il est notre original et notre principe. Quel effort ne devons-nous donc pas faire pour nous réunir à lui ?

Qui peut représenter Dieu, si ce n'est lui-même ? Lui seul se connoît. C'est lui qui nous a faits, ce n'est pas un autre : il nous a faits à sa ressemblance ; et nous lui devons doublement tout ce que nous sommes jusqu'au moindre trait. Nous ne pouvons donc ni nous reposer, ni nous glorifier en nous-mêmes. *A Dieu ce qui est à Dieu.* C'est notre gloire, c'est notre enseigne, c'est notre vie. Notre étude et notre travail est de lui ressembler de plus en plus ; de faire tout pour lui, et de lui rapporter sans cesse tout ce que nous sommes.

Voyez le Fils de Dieu : il est la parfaite image du Père, son verbe, son intelligence, sa sagesse, *le caractère de sa substance, et le rejaillissement de sa gloire*[1]. Mais que fait-il sur la terre ? *Rien,* dit-il, *que ce qu'il voit faire à son Père :* rien de lui-même, rien pour lui-même ; « Il ne fait que ce » que son Père lui découvre ; et tout ce que le Père fait, » non-seulement le Fils le fait aussi ; mais encore il le fait » semblablement [2] », avec la même dignité et la même perfection que lui ; parce qu'il est le Fils unique, Dieu de Dieu, parfait du parfait. Tel est le devoir, ou plutôt telle est la nature de l'image. Nous qui ne sommes pas l'image et la ressemblance même ; mais qui sommes faits à l'image et ressemblance, c'est-à-dire, qui ne sommes pas l'image engendrée du sein et de la substance du Père ; mais un ouvrage tiré du néant où il a gravé son image, nous devons à notre manière imparfaite et foible imiter notre modèle qui est Jésus-Christ : et toujours attentifs à son exemple, faire ce que Dieu nous montrera, ne nous étudier à autre chose qu'à y conformer nos desirs. *A Dieu ce qui est à Dieu :* c'est la vérité : venons à la pratique.

[1] Heb. I. 3. — [2] Joan. v. 19 et seq.

XXXIX[e] JOUR. Terrible punition des corrupteurs de l'image de Dieu. (Ibid.)

Cette image, qui est notre âme, et toute créature raisonnable, repassera un jour par les mains et devant les yeux de Jésus-Christ. Il dira encore une fois en nous regardant : *De qui est cette image et cette inscription* [1] ? Et notre fond lui répondra : *De Dieu.* C'est pour lui que nous étions faits ; nous devions porter son empreinte. Le baptême la devoit avoir réparée, et c'étoit là son effet et son caractère. Mais que sont devenus ces divins traits que nous devions porter ? L'image de Dieu devoit être dans ta raison, ô âme chrétienne ! Toi, tu l'as noyée dans le vin. Toi, tu as trouvé cette ivresse indigne et grossière : mais tu t'es enivrée d'une autre sorte encore plus dangereuse et plus longue, lorsque tu t'es plongée dans l'amour des plaisirs. Toi tu l'as livrée à l'ambition. Toi, tu l'as rendue captive de l'or, *ce qui étoit une idolâtrie* [2]. Toi, tu l'as sacrifiée à ton *ventre*, dont tu as *fait ton Dieu* [3]. Parlons avec confiance quand nous parlons avec l'Ecriture. Toi, tu lui as fait une idole de la vaine gloire, au lieu de louer et de bénir Dieu nuit et jour, nuit et jour elle s'est louée et admirée elle-même. *En vérité, en vérité,* dira le Sauveur : *je ne vous connois pas* [4] : vous n'êtes pas mon ouvrage, et je ne vois plus en vous ce que j'y ai mis. Vous avez voulu vous faire vous-même à votre mode : vous êtes l'ouvrage du plaisir et de l'ambition : vous êtes l'ouvrage du diable dont vous avez fait les œuvres, que vous avez fait votre père en l'imitant. Allez avec celui qui vous connoît, et dont vous avez suivi les suggestions: *Allez au feu éternel qui lui a été préparé* [5]. O juste Juge ! où en serai-je? Me connoîtrai-je moi-même, après que mon Créateur m'aura méconnu?

[1] Matth. XXII. 20. — [2] Eph. V. 2. — [3] Philipp. III. 19. — [4] Matth. XXV. 41. — [5] Ibid.

XLe JOUR. Question des sadducéens sur la femme qui a eu sept maris l'un après l'autre. Jésus-Christ détache le chrétien de tout le sensible. (Lisez Matth. XXII. 23. 24. Marc. XII. 18. 19 : et plus particulièrement Luc. XX. 27. jusqu'au 40, où tout est expliqué plus au long.

Voici le jour des interrogations; mais le jour des résolutions les plus admirables que la sagesse incarnée ait données aux hommes.

« Ce jour là les sadducéens qui nient la résurrection, le » vinrent trouver, et lui proposèrent une question, en lui di- » sant : Maître, Moïse a ordonné que si quelqu'un mouroit sans » enfants, son frère épousât sa femme, et qu'il suscitât des » enfants à son frère mort. Or, il y avoit sept frères parmi nous, » dont le premier ayant épousé une femme, est mort, et » n'ayant point eu d'enfants il a laissé sa femme à son frère. » La même chose arriva au second, et au troisième, et à tous » les autres jusqu'au septième. Enfin cette femme est morte » aussi après eux tous. Lors donc la résurrection arrivera, du- » quel de ces sept sera-t-elle femme, puisqu'ils l'ont tous » eue [1] ».

Moïse nous a commandé. Voyez comme ceux qui errent cherchent toujours à s'appuyer sur les Ecritures, et font semblant de vouloir obéir à la loi.

De qui des sept sera-t-elle femme : car elle l'a été de tous? Il faut encore ajouter, selon saint Marc et selon saint Luc, *qu'elle n'a point laissé d'enfants au septième non plus qu'aux autres* : de sorte qu'il n'y a rien qui détermine en sa faveur.

De qui sera-t-elle femme? Admirez combien les hommes sont charnels. Ils ne peuvent comprendre une vie ni une félicité, sans les objets qui flattent les sens, et sans les choses corporelles auxquelles ils sont accoutumés. Ainsi ils n'entendent pas comment les saints sont heureux. Toute cette vie incorporelle leur paroît un songe, une vision des spéculatifs, une oisiveté impossible à soutenir. Si on ne va, si on ne vient, comme en cette vie : si on n'y contente les sens à l'ordinaire, ils ne savent ce qu'on peut faire, et ne croient pas qu'on puisse vivre. C'est pourquoi une telle vie ne les touche pas; et la

[1] Matth. XXII. 23, et suiv. Luc. XX. 27, et suiv.

croyant impossible, ils croient que tout meurt avec le corps. Tels étoient parmi les païens les disciples d'Epicure. Tels étoient les sadducéens dans le peuple de Dieu. Tels sont encore parmi nous les impies et les libertins qui ne connoissent que la vie des sens. Ils sont pires que les sadducéens ; car ceux-ci se piquoient d'être zélateurs de la loi ; et nos impies n'ont aucun principe.

Vous vous trompez[1]. C'est ainsi qu'il faut parler à ces gens qui mesurent tout à leurs sens charnels et grossiers : *vous vous trompez*. Quelle erreur plus grande que de suivre toujours les sens, sans songer qu'il y a en nous un homme intérieur, et une âme que Dieu a faite à son image? C'est pourquoi Jésus-Christ leur dit encore à la fin, selon saint Marc : *Vous vous trompez donc beaucoup*[2].

Vous vous trompez, faute d'entendre les Ecritures et la puissance de Dieu[3]. C'est la source de toutes les erreurs. On ne veut point entendre que Dieu puisse faire des choses au dessus du sens et du raisonnement humain, ni autre chose que ce qu'on voit. C'est pourquoi on n'entend pas les Ecritures : parce que pour ne vouloir pas étendre ses vues sur l'immensité de la puissance de Dieu, on abaisse les Ecritures à des sens proportionnés à notre foiblesse. On ne veut croire ni incarnation, ni eucharistie, ni résurrection, ni rien de ce que Dieu peut, et de ce qu'il veut bien faire pour l'amour de ses serviteurs. Ainsi les sadducéens ne vouloient pas croire, ni qu'il pût conserver l'âme sans le corps, ni qu'il pût l'y réunir de nouveau, ni qu'il le lui pût rendre avec de plus nobles qualités qu'en cette vie ; ni enfin donner à l'homme d'autres plaisirs que ceux qu'il a coutume de sentir.

« Dans ce siècle, les hommes prennent des femmes, et les » femmes prennent des maris : mais dans la résurrection », ou comme il est porté dans saint Luc[4], « parmi ceux qui seront jugés dignes du siècle à venir et de ressusciter des morts ; ni les » hommes ne prendront des femmes, ni les femmes des maris ; et ils seront immortels, égaux aux anges de Dieu dans » le ciel ». Ainsi, pour conserver un tel peuple, il ne faudra

[1] Matth. XXII 29. — [2] Marc. XII 27. — [3] Matth. XXII. 29. — [4] Luc. XX. 34. 35.

ni de génération ni de mariage : et on n'en aura non plus besoin pour les hommes que pour les anges. Tout ce qui est établi pour soutenir la mortalité, cessera : l'homme sera renouvelé dans son corps et dans son âme : nous serons *enfants de Dieu*, parce que nous serons *enfants de résurrection* [1] : ce ne sera plus de la chair et du sang que nous naîtrons comme en cette vie : il n'y aura plus rien de corruptible. Avec une nouvelle naissance Dieu donnera à nos corps de nouvelles qualités; et nous serons, non enfants des hommes, mais enfants de Dieu, et égaux aux anges, parce que nous serons enfants de résurrection.

« Le corps est maintenant conçu et semé dans la corruption; il ressuscitera dans l'incorruptibilité : il est conçu dans la difformité; il ressuscitera dans la gloire : il est conçu dans la foiblesse; il ressuscitera dans la force : il est conçu pour une vie animale; il ressuscitera pour une vie spirituelle [2] ». Ne vous étonnez donc pas s'il n'y aura point alors de mariage, comme il n'y aura point de festins. On sera comme les anges, sans aucune infirmité des sens, et sans avoir besoin de les satisfaire : *Et Dieu sera tout en tous* [3]. On n'aura besoin que de lui.

Commençons donc dès cette vie ce que nous ferons dans toute l'éternité. Commençons à nous détacher des sens, et à vivre selon cette partie divine et immortelle qui est en nous. Nous qui vivons dans le célibat, puisque nous voulons dès à présent imiter les anges, soyons purs comme eux. Ne vivons que pour Dieu, comme saint Paul l'ordonne : « Car l'homme qui a une femme, et la femme qui a un mari, a le cœur partagé. Qui est seul ne pense qu'à Dieu [4] ». Ceux qui mènent une vie commune, ne laissent pas d'être obligés dans le fond au même détachement : et c'est à eux que le même apôtre adresse cette parole : « Au reste, mes frères, le temps est court : ainsi que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas », et n'y soient point attachés : « Que ceux qui pleurent, et qui sont affligés, soient comme s'ils ne l'é-

[1] Luc. XX. 36. — [2] I. Cor. XV. 42 43. 44. — [3] Ib. 28. — [4] Ib. VII. 32. 33. 34.

» toient pas[1] », et qu'ils conçoivent que leurs larmes seront bientôt essuyées. Que ceux qui se réjouissent conçoivent la fragilité et l'illusion de leur joie, et ne s'y abandonnent pas : *Que ceux qui achètent soient comme ne possédant point*; et qu'ils cessent de s'imaginer que ce qui tient si peu à eux, soit véritablement en leur puissance : « Enfin que ceux qui usent des » biens de ce monde, soient comme s'ils n'en usoient point : » car la figure de ce monde passe..... Considérons ce qu'on » ne voit pas, et non pas ce qu'on voit, parce que ce qu'on » voit passe, et ce qu'on ne voit pas est éternel [2] ». Passons donc, et prenons tout comme en passant; sans y attacher notre cœur lorsqu'on le possède, ni se troubler quand on le perd. Car le temps de jouir des biens de la terre est court : ce n'est qu'un moment, et ce n'est pas la peine de s'y arrêter. S'y arrêter c'est renoncer au christianisme, et à l'espérance du siècle à venir.

Mais si nous sommes chrétiens, pour nous détacher des choses même permises, combien est grand notre crime, si nous demeurons attachés à celles qui ne doivent pas même être nommées parmi les chrétiens! selon ce que dit saint Paul : « Que l'impureté et l'avarice ne soient pas même nom» mées parmi vous, ainsi qu'il est convenable parmi les » saints ». Et encore : « Ce qu'ils font dans le secret, est hon» teux même à dire [3] ».

XLI[e] JOUR. Immortalité de l'âme; résurrection des corps. (Luc. XX. 37. 38.)

Or, que les morts ressuscitent, Moïse même vous l'a dit[4]. Il va à la source, et il leur allègue les paroles du législateur, et le fondement de l'alliance. *Je serai ton Dieu*, dit Dieu à Abraham [5] : et c'est sur cela que l'alliance est fondée. Et depuis il s'est toujours appelé *le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob*. Et c'est ainsi qu'il se qualifia, quand il apparut à Moïse pour l'envoyer à son peuple : « Je suis le Dieu » de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de

[1] I. Cor. XV. 29. 30. 31. — [2] II Cor. IV. 18. — [3] Eph. V. 3. 12. — [4] *Luc. XX. 37.* — [5] Gen. XVII. 7. 8.

» Jacob ». Et après : « Va, dit-il, et dis aux enfants d'Israël :
» le Seigneur Dieu de vos pères ; le Dieu d'Abraham, le Dieu
» d'Isaac, le Dieu de Jacob : c'est là mon nom à jamais, et
» c'est là mon mémorial, et le titre sous lequel je veux être
» connu de génération en génération [1] ». *Or, Dieu n'est pas le Dieu des morts* [2], ni le Dieu de ce qui n'est plus. *Les morts*, à les regarder comme morts, *dorment dans le sépulcre ; le Seigneur ne s'en souvient plus, et ils ne sont plus sous sa main* [3]. Mais il n'en est pas ainsi des âmes saintes, des âmes des amis de Dieu : car s'ils sont morts à l'égard de l'homme, *ils sont vivants pour Dieu. Ils sont vivants sous ses yeux et devant lui ;* et encore : *Ils sont vivants pour lui* [4]. S'ils ont perdu le rapport qu'ils avoient à leurs corps et aux autres hommes, ils avoient un autre rapport à Dieu, qui les a faits à son image, et pour en être loué. Ce rapport ne se perd pas : car si le corps se dissout et n'est plus animé de l'âme, Dieu pour qui l'âme a été faite, et qui porte son empreinte, demeure toujours. Ainsi les amis de Dieu subsistent toujours par le rapport qu'ils ont à Dieu. Et c'est pourquoi il se dit leur Dieu, non-seulement durant leur vie, mais encore après leur mort. Car leur vie a été trop courte pour donner à Dieu une dénomination éternelle. Or, le titre de Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, est éternel. Dieu donc se dit leur Dieu, parce qu'ils vivent toujours devant lui, et qu'il les tient sous sa face : et comme dit l'apôtre saint Paul [5] : « Dieu ne rougit pas de s'appeler leur Dieu, parce qu'il leur a bâti une ville permanente,
» et qui avoit des fondements éternels ». Autrement, comment n'auroit-il pas honte de s'appeler leur Dieu, s'il les avoit abandonnés, et ne leur eût laissé pour demeure qu'un tombeau ? Ils sont donc vivants devant lui : et ce qui leur convient, convient à tous les enfants de Dieu ; puisque c'est le fondement de l'alliance, à laquelle par conséquent tout le monde a part. Car ce même Dieu qui se dit le Dieu d'Abraham, se dit en même temps le Dieu de nos pères, et en disant à Abraham : *Je serai ton Dieu*, il a ajouté : *et de ta postérité*

[1] Ex. III. 6. 15. — [2] Luc. XX. 38. — [3] Ps. LXXXVII. 6. — [4] Luc. XX. 38. — [5] Heb. XI. 10. 16.

après toi [1]. Il leur a donc également destiné cette demeure éternelle.

On dira que Jésus ne prouve que l'immortalité des âmes, et non pas la résurrection des corps. Mais la coutume de l'Écriture est de regarder une de ces choses comme la suite de l'autre. Car, si on revient à l'origine, Dieu avant que de créer l'âme, lui a préparé un corps. Il n'a répandu sur nous ce souffle de vie, c'est-à-dire, l'âme faite à son image, qu'après qu'il a donné à la boue, qu'il manioit si artistement avec ses doigts tout-puissants, la forme du corps humain. Si donc il a fait l'âme pour la mettre dans un corps, il ne veut pas qu'elle en soit éternellement séparée. Aussi voulut-il d'abord qu'elle y fût unie éternellement, puisqu'il avoit fait l'homme immortel, et que c'est par le péché que la mort a été introduite sur la terre. Mais le péché ne peut pas détruire à jamais l'œuvre de Dieu : car le péché et son règne doit être lui-même détruit. Alors donc l'homme sera rétabli dans son premier état : la mort mourra ; et l'âme sera réunie à son corps, pour ne le perdre jamais. Car le péché qui en a causé la désunion ne sera plus. Il a donc prouvé aux sadducéens plus qu'ils ne vouloient, puisqu'il leur a prouvé non-seulement la résurrection des corps, mais encore la subsistance éternelle des âmes, qui est la racine et la cause fondamentale de la résurrection des corps, puisque l'âme à la fin doit attirer après elle le corps, qu'on lui a donné dès son origine pour son éternel compagnon.

Que reste-t-il donc après cela, sinon de nous réjouir avec les pharisiens, *de ce que Jésus a fermé la bouche aux sadducéens* [2], qui ne vouloient croire ni la résurrection, ni la subsistance des âmes après la mort. Le Sauveur les a confondus : il est allé à la source de l'erreur, en leur prouvant l'immortalité des âmes. Joignons-nous donc à ces docteurs de la loi, qui, ravis de ce qu'il venoit de dire, s'écrièrent avec un espèce de transports : *Maître, vous avez bien dit* [3]. Mais ce n'est pas de vains applaudissements que Jésus cherche. S'il a bien dit, profitons de sa doctrine. Vivons comme devant éternellement

[1] *Gen.* XVII. 7. — [2] Matth. XXII. 34. — [3] Luc. XX. 39.

vivre : ne vivons pas comme devant mourir, pour terminer tous nos soins à cette vie : songeons à cette vie qui nous est réservée éternellement devant Dieu, et pour Dieu. Commençons donc dès à présent à vivre pour lui, puisque c'est pour lui que nous devons vivre dans l'éternité. Vivons pour lui : aimons-le de tout notre cœur : c'est ce qu'il nous va enseigner dans la lecture suivante.

XLII[e] JOUR. Le grand commandement de la loi, l'amour de Dieu et du prochain. (Matth. XXII. 34. 36. Marc XII. 28. 30. Luc. X. 27.)

Quel est le grand commandement de la loi [1] ? On ne sait si c'est encore pour le tenter qu'on lui fit cette demande, en saint Matthieu et en saint Marc ; ou si c'est de bonne foi, pour être instruit : car nous voyons en saint Luc, dans une autre occasion, qu'un des docteurs de la loi lui fit une demande approchante *pour le tenter* [2], et qu'après avoir ouï de la bouche du Sauveur la même réponse qu'il fait aujourd'hui, il continua son discours, en *voulant se justifier lui-même.*

Je ne sais s'il en est de même en cette occasion ; car le docteur de la loi qui l'avoit interrogé, paroît si satisfait de sa réponse, qu'il mérita de recevoir cet éloge du Sauveur : *Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu* [3]. Par où, s'il lui montroit qu'il étoit pas encore arrivé, il lui faisoit voir en même temps qu'il étoit dans le chemin : comme la suite le fera peut-être mieux paroître.

Il semble aussi que les pharisiens qui firent faire cette demande au Fils de Dieu [4], furent bien aises qu'il eût confondu les sadducéens ; et que reconnoissant en lui par ses admirables réponses une doctrine supérieure à tout ce qu'ils avoient jamais entendns, il furent bien aises d'apprendre sa résolution sur la plus importante question qu'on pût faire sur la loi : *Quel est le grand commandement de la loi* [5] ? ou comme saint Marc le rapporte : *Quel est le premier de tous les commandements* [6] ?

Jésus, qui étoit la vérité même, alloit toujours et d'abord au premier principe. Il étoit clair que le plus grand comman-

[1] Matth. XXII. 36. — [2] Luc X. 25. 29. — [3] Marc. XII. 32. 34. — [4] Matth. XXII. 34. — [5] Ib. 36. — [6] Marc. XII. 28.

dement devoit regarder Dieu. C'est pourquoi il choisit un lieu de la loi qui portoit ainsi : *Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu, est le seul Dieu, le seul Seigneur* [1]. Par là la grandeur de Dieu étoit établie dans sa parfaite unité. De là il s'ensuivoit encore qu'il lui falloit consacrer celui de nos sentiments qui le faisoit le plus régner dans nos cœurs, et réunissoit davantage en lui toutes nos affections; qui étoit l'amour. Ce qui montroit encore que l'amour qu'il falloit donner à un être si parfait, devoit aussi être parfait. C'est ce qui fait choisir au Sauveur l'endroit de toute l'Ecriture, où la perfection de l'amour, et la parfaite réunion de tous nos desirs en lui, étoient expliquées. Mais de peur que quelque ignorant ne soupçonnât qu'en réunissant en Dieu tout son amour, il n'en restât plus pour le prochain ; il ajoute au premier précepte le second qui lui est semble [2] : et il porte l'amour du prochain à sa perfection, en montrant encore dans la loi, qu'il faut *aimer son prochain comme soi-même* : où il met le mot de *prochain*, au lieu de celui *d'ami*, qui est dans la loi [3]. Parce que le nom *d'ami* eût semblé restreindre l'amour à ceux avec qui on avoit des liaisons, et une confiance particulière : au lieu que le mot de *prochain*, plus général, l'étendoit sur tous ceux qui nous touchoient par la nature qui nous est commune, ainsi que le Fils de Dieu l'avoit déjà expliqué [4].

Voilà donc toute la loi rappelée à ses deux principes généraux; et l'homme est parfaitement instruit de tous ses devoirs : puisqu'il voit en un clin d'œil ce qu'il doit à Dieu, son créateur, et ce qu'il doit aux hommes, ses semblables. Là est compris tout le Décalogue ; puisque dans le précepte d'aimer Dieu, toute la première table est comprise; et dans celui d'aimer le prochain , est renfermée toute la seconde. Et non-seulement tout le Décalogue est compris dans ces deux préceptes, mais encore *toute la loi et tous les prophètes* [5], puisque tout aboutit à être disposé comme il faut envers Dieu et envers les hommes; et que Dieu nous apprend ici non-seulement les devoirs extérieurs, mais encore le principe intime qui nous doit faire agir, qui est l'amour. Car qui aime ne manque à rien envers ce qu'il aime. Nous

[1] Deut. VI. 4. Marc. XII. 29. — [2] Matth. XXII. 39. — [3] Lev. XIX. 18. — [4] *Luc.* X. 29. 37. — [5] Matth. XXII. 40.

voyons donc la facilité que Jésus-Christ apporte aujourd'hui à notre instruction ; puisque sans nous obliger à lire et à pénétrer toute la loi, ce que les foibles et les ignorants ne pourroient pas faire, il réduit toute la loi à six lignes : et que pour ne point dissiper notre attention, s'il nous falloit parcourir en particulier tous nos devoirs, il les renferme tous, et envers Dieu et envers les hommes, dans le seul principe d'un amour sincère, en disant qu'il *faut aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même. De ces deux préceptes*, dit-il, *dépendent toute la loi et tous les prophètes* [1].

Adorons la vérité éternelle dans cet admirable abrégé de toute la loi. Que je vous suis redevable, ô Seigneur! d'avoir tout ramassé en un ; en sorte que sans avoir toujours à me fatiguer dans une immense lecture, je tiens en sept ou huit mots toute la substance de la loi. Et lorsque, pour donner à mon esprit un exercice convenable, je lirai avec affection et attention le reste de votre Ecriture ; vous m'avez mis en main dans ces deux préceptes, le fil qui me conduira dans toutes les difficultés que je trouverai dans une lecture si profonde ; ou plutôt la résolution et le dénouement de toutes les difficultés : puisque je suis assuré qu'en entendant ces deux préceptes, je n'ignore rien de ce qui m'est nécessaire. O Dieu! je vous loue : ô Jésus! soyez béni : ô Jésus! je vais m'appliquer à méditer cet admirable abrégé de la doctrine céleste. Je me veux parler à moi-même sans paroles, de ces paroles si pleines de lumières : c'est-à-dire, je veux tâcher de les pénétrer plutôt par l'affection que par le discours. J'en contemplerai la vérité, afin d'en sentir la force et de m'en remplir tout entier au dedans et au dehors. O Jésus! donnez-m'en la grâce : ô Jésus! répandez dans mon âme votre Saint-Esprit, qui est l'amour éternel et subsistant de votre Père et de vous : afin qu'il m'apprenne à vous aimer tous deux, et à aimer avec vous comme un seul et même Dieu, l'Esprit qui procède de l'un et de l'autre.

Et personne n'osoit plus l'interroger [2]. Cette réflexion de saint Marc fait soupçonner que ceux qui lui firent faire cette dernière demande, ou du moins quelques-uns d'eux, ne le con-

[1] Matth. XXII. 37. 38. 39 — [2] Marc. XII. 34.

sultoient que pour le tenter. Car s'ils eussent consulté, pour s'instruire de bonne foi, un maître dont la doctrine étoit si remplie de vérité et de grâce, il y avoit à l'interroger jusqu'à la fin. Mais comme ils l'interrogeoient dans le dessein de le surprendre, et pour voir s'il répondroit mal, ou s'il demeureroit court dans quelque question, ils cessent de le consulter aussitôt qu'ils sentent qu'ils n'ont aucun avantage à tirer contre lui de ses réponses.

Apprenons de ceux qui consultent mal la vérité éternelle, comment il la faut consulter, c'est-à-dire, non pour la tenter, ou la contredire, ou même pour satisfaire une vaine curiosité : mais pour se nourrir de sa substance, y conformer tous nos sentiments et vivre de la véritable vie, selon cette réponse du Sauveur : *Faites ceci, et vous vivrez* [1]. *Faites ceci :* aimez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même. *Faites ceci :* Ne vous contentez pas de discourir, et de faire une matière de spéculation de ce qui est la règle de votre pratique : *Faites ceci, et vous vivrez :* vous vivrez de la véritable vie : vous vivrez de la vie qui ne meurt jamais. *Car les prophéties s'évanouissent dans le ciel : les énigmes se dissipent par la manifestation de la vérité :* la foi se change en claire vue, et l'espérance en possession. *Il n'y a que la charité* qui consiste en ces deux préceptes ; *il n'y a,* dis-je, *que la charité qui ne finit pas et ne se perdra jamais,* comme dit saint Paul [2]. Commençons donc de bon cœur à entendre, et à pratiquer ce que nous pratiquerons éternellement. Amen. Amen.

XLIIIe JOUR. Reflexion sur le même commandement dans la Loi. (Deut. VI. 4. 5. 10.)

« Ecoute, Israël : le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu ; » le seul Seigneur : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout » ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force [3] » : c'est ainsi que nous lisons dans la Loi. Et l'Evangile interprète : *de tout ton esprit, de toute ton intelligence, de toute ta pensée, de toute ta puissance* [4]. Il ne se faut pas tourmenter l'esprit à distinguer la vertu de chacune de ces paroles ; ni à distinguer par exem-

[1] Luc. x. 28. — [2] II. Cor. XIII. 8. 12. — [3] Deut. VI. 4. 5. — [4] Matth. XXII. 37. Marc. XII. 30. Luc. x. 27.

ple le cœur d'avec l'âme, ni l'un ni l'autre d'avec l'esprit et l'intelligence, ni tout cela d'avec la force de l'âme, ni la force d'avec la puissance : encore que tout cela se trouve expliqué par des paroles expresses et distinguées. Mais il faut seulement entendre, que le langage humain étant trop foible pour expliquer l'obligation d'aimer Dieu, le Saint-Esprit a ramassé tout ce qu'il y a de plus fort, pour nous faire entendre qu'il ne reste plus rien à l'homme qu'il puisse se réserver pour lui-même; mais que tout ce qu'il a d'amour et de force pour aimer, se doit réunir en Dieu. Pesons donc toutes les paroles dans cet esprit, et par le cœur et l'affection, plutôt que par la méditation et par la pensée. Et lisons encore la suite de ce précepte divin dans le Deutéronome, d'où il est pris. *Ecoute* donc, *Israël* : Ecoute du cœur : impose silence à toute autre parole, et à toute autre pensée. Ecoute, en un mot, comme il faut écouter Dieu quand il parle; et encore quand il parle de la principale chose qu'il exige de l'homme, Ecoute, ô vrai Israël : ô chrétien, ô juste, ô fidèle! *Le Seigneur ton Dieu est le seul Seigneur* : il n'y a pas plusieurs dieux en Israël, comme dans les autres nations. Il n'y a pas aussi plusieurs objets entre lesquels on puisse partager son cœur : en un mot, il n'y a pas plusieurs personnes, ni plusieurs choses à aimer. *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu*, ce Dieu, ce Seigneur unique, *de tout ton cœur*, *de toute ton âme, de toute ta force* : uniquement, comme il est unique : parfaitement, comme il est parfait; en consacrant à ce premier être, principe et moteur de out, ce qui est aussi le principe et le moteur en toi-même de toutes tes affections. Je le veux, Seigneur : et si je le veux, je le fais : car le vouloir, c'est le faire : le vouloir imparfaitement, c'est le faire imparfaitement; le vouloir parfaitement, c'est le vouloir dans la perfection que vous voulez. Rien n'est plus facile; rien n'est plus présent à la volonté que le vouloir : *Ce précepte n'est pas au dessus de* moi, *ni loin de* moi : *il ne faut point monter au ciel, ni passer les mers pour le trouver. Mais la parole est fort proche de toi*, dit le Seigneur, *dans ta bouche et dans ton cœur pour l'accomplir* [1]. Dans ta bouche,

[1] Deut. XXX. 11. 12. 13. 14.

c'est encore trop loin ; car pour cela il faut parler, et la bouche et le cœur sont deux : mais dans le cœur, le cœur te suffit : rien n'est plus proche du cœur que le cœur même : et ce précepte d'aimer, qui est le précepte du cœur, est vraiment fort proche de nous. Si je veux donner l'aumône, et exercer les œuvres de miséricorde, il faut sortir. Si je veux me réconcilier avec mon frère, et réchauffer en lui la charité éteinte, il faut le chercher. Si je veux chanter des psaumes, il faut du moins ouvrir la bouche. Mais pour aimer que, faut-il faire, sinon aimer? O Dieu! que ce précepte est près de moi! fais-le donc ; accomplis-le dans ce moment, ô cœur humain! Il est vrai que pour l'accomplir j'ai besoin de vous, ô Dieu vivant, qui êtes le seul moteur des cœurs, qui seul y inspirez votre saint amour! Mais, ô Dieu! vous êtes présent, plus présent à moi-même que moi-même. O Dieu! que ce précepte est encore proche de moi par cet endroit-là! Qu'attends-tu donc, ô mon âme? *Mon âme, bénis le Seigneur : et que tout ce qui est en moi célèbre son saint nom* [1]... *O Seigneur, qui êtes ma force, je vous aimerai* [2]. Mais, ô Seigneur! pourquoi dire, je vous aimerai? Disons, dès à présent, je vous aime. O que ce précepte est proche de moi! Mais, ô Dieu, qu'il est loin de moi d'une autre manière : et quelle est ma maladie! Mais nous n'en sommes pas encore là : nous avons à lire le précepte, ainsi qu'il est écrit dans la loi. Lisons, mais lisons du cœur, et non des yeux.

XLIV[e] JOUR. Accomplissement du précepte de l'amour, en tout temps, en tout lieu. (Ibid.)

Tu aimeras donc *le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force.* Et parce que tu l'aimeras de cette sorte, les paroles qui te le commandent aujourd'hui, *Les préceptes que je te donne seront dans ton cœur* : car on veut toujours accomplir la volonté de celui qu'on aime. *Et tu les raconteras à tes enfants ; et tu y mettras ta pensée, assis dans ta maison, et marchant dans les chemins, te couchant et te levant* [3]. Car de quoi s'occupe-t-on durant tout le cours de sa

[1] *Ps. CII.* 1. — [2] Ib. XVII. 2 — [3] Deut. VI. 5. et seq.

vie, que de la volonté de celui qu'on aime, et du soin de lui plaire? Pèse donc toutes ces paroles, ô vrai Israël! Songe à plaire à Dieu, et à lui obéir, allant et venant, dans ton repos et dans ton travail, en t'endormant et en t'éveillant. Tu peux bien changer tes autres emplois : mais celui d'aimer Dieu et de lui plaire, est le soin perpétuel de ta vie. Et comme on ne lui peut plaire qu'en obéissant à sa loi, et en accomplissant sa volonté, il faut être continuellement occupé de ce desir. « Aie donc les commandements de Dieu toujours présents » nuit et jour. Tu les tiendras attachés à ta main comme » comme un mémorial éternel; et ils seront, et ils se mou- » veront continuellement devant tes yeux, et tu les écriras » sur le seuil de ta porte, et à l'entrée de ta maison [1] ». Selon ce que dit le Sage : « Mon Fils, garde mes commandements, » et cache-les en toi-même comme ton trésor : Mon Fils, » observe-les, et tu vivras; garde ma loi comme la prunelle de » ton œil, lie-la à tes doigts; qu'elle te guide dans tous tes » ouvrages, et écris-la sur les tables de ton cœur [2]..... Tiens » mes commandements continuellement liés à ton cœur : » mets-les autour de ton col comme un collier; quand tu » marcheras, qu'ils marchent avec toi; qu'il te gardent quand » tu dormiras; et aussitôt que tu seras éveillé entretiens-toi » avec eux : parce que le commandement est un flambeau, » et la loi est une lumière, et la répréhension qu'elle nous » fait de nos fautes, est la voie de la vie [3] ».

Voilà donc ce que produit l'amour de Dieu; un inviolable attachement à sa loi, une application à la garder, un soin de se la tenir toujours présente, de la lier à ses mains, et de ne cesser jamais de la lire, de l'avoir toujours présente devant les yeux. Qu'elle n'y soit pas comme une chose morte, mais comme un objet qui se présente et se remue continuellement devant nos yeux, pour exciter notre attention. Ecrivons-en les sentences à l'entrée de notre maison, afin qu'autant de fois que nous y entrons, le souvenir s'en réveille. Les Juifs le pratiquoient ainsi à la lettre, et ils écrivoient en effet des sentences choisies de la loi, non-seulement pour les mettre à

[1] Ib. 7. 8. 9. — [2] Prov. VII. 1. 2 3. — [3] Ib. VI. 21, 22, 23.

l'entrée de leurs maisons, mais encore pour les rouler autour de leur tête, en sorte qu'en se mouvant continuellement devant leurs yeux, ils n'en perdissent jamais la mémoire. Mais toi, ô Juif spirituel ! accomplis tout cela en esprit ; aie les préceptes de Dieu toujours présents à ton esprit : pour les méditer et les accomplir dans tous tes ouvrages. Et tout cela parce que tu aimeras le Seigneur ton Dieu ; parce qu'on ne peut l'aimer sans lui obéir, ni lui obéir sans l'aimer. Ce que le Sauveur explique en disant : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements* ; et réciproquement : *Celui qui garde mes commandements, est celui qui m'aime* [1]. Il ne suffit pas de garder l'extérieur de la loi : l'âme de la loi, c'est de la garder par amour : l'effet de l'amour est de garder la loi. *N'aimons pas en paroles, ni de la langue, mais en œuvre et en vérité* [2]. De belles spéculations, de beaux discours, ce n'est pas là ce qui s'appelle aimer ; il faut venir à la pratique. Des pratiques extérieures, ce n'est pas là ce qui s'appelle observer la loi : l'âme de la loi est d'aimer et de faire tout par amour ; le reste n'est que l'écorce et l'extérieur de la bonne vie.

XLV° Jour. La loi inculque l'amour de Dieu avec une nouvelle force. (Deut. x. 12 et suiv.)

Continuons à considérer le commandement de l'amour de Dieu, comme il est écrit dans la loi [3]. « Et maintenant, Israël ! qu'est-ce que te demande le Seigneur ton Dieu ? si » ce n'est que tu le craignes, et que tu marches dans ses » voies, et que tu l'aimes, et que tu le serves de tout ton » cœur et de toute ton âme, et que tu gardes les commandements du Seigneur, et ses cérémonies que je te commande aujourd'hui, afin que tout bien t'arrive et que tu » sois heureux. Regarde ; le ciel et les cieux des cieux, ce » que le ciel a de plus haut et de plus impénétrable est au » Seigneur ton Dieu, et la terre et tout ce qui y est contenu : » et toutefois le Seigneur s'est attaché à tes pères, et les a » aimés : et il a choisi leur postérité après eux, c'est-à-dire » vous, parmi toutes les nations, comme vous le voyez aujour-

[1] *Joan.* XIV. 15. 21. — [2] I. Joan. III. 18. — [3] Deut. X. 12 et seq.

» d'hui. Circoncisez donc votre cœur, et n'endurcissez point » contre Dieu votre col inflexible et indomptable, pour se- » couer le joug de sa loi; parce que le Seigneur votre Dieu » est le Dieu des dieux, et le Seigneur des seigneurs; le Dieu » grand, puissant, terrible, qui n'a point d'égard aux per- » sonnes, ni ne reçoit les présents. Il fait justice au pupille » et à la veuve; il aime l'étranger, et lui donne son vivre et » son habillement partout où il va. Vous donc aimez aussi les » étrangers, parce que vous avez été étrangers dans la terre » d'Égypte. Vous craindrez le Seigneur votre Dieu, et vous » ne servirez que lui seul; vous lui serez attaché, et vous » jugerez en son nom, comme au seul nom qui est pour vous » éternellement vénérable et saint. Il est votre gloire et votre » Dieu, qui a fait les choses terribles et merveilleuses que » vous avez vues. Vos pères sont entrés en Égypte au nombre » de septante, et le Seigneur vous a multipliés comme des » étoiles ».

Dieu explique par ces paroles, non-seulement l'obligation, mais encore les motifs de l'aimer. Pesez ces parolez : *Et toutefois le Seigneur s'est attaché et collé à vos pères, et il les a aimés.* Rendez-lui donc amour pour amour, et attachez-vous à lui. Pesez ce mot.

Pesez ensuite, dans les versets dix-huit et suivants, les perfections de Dieu et ses bontés, que vous devez non-seulement aimer, mais encore imiter. Pesez encore la grâce de son élection : *Il vous a choisis parmi toutes les nations, comme vous voyez.* Qu'aviez-vous mérité de lui? Pesez enfin : *Vous n'êtes entrés que septante dans la terre d'Égypte.* Il n'entra dans le cénacle environ que six-vingts hommes [1]. Voyez comme Dieu les a multipliés, et comme l'Eglise s'est étendue par toute la terre, pour vous recueillir dans son sein, pendant que tant d'autres nations périssent dans leur ignorance. *Mais le Seigneur votre Dieu ne vous a pas choisis pour votre mérite, ou parce que vous étiez le peuple le plus nombreux de toute la terre* [2]. Car vous étiez en si petit nombre, lorsqu'il vous a envoyé son Saint-Esprit; et vous êtes encore environ-

[1] Act. I. 15. — [2] Deut. VII. 7.

nés de nations immenses qui ne connoissent point son nom : *Mais il vous a choisis, parce qu'il vous a aimés, et qu'il vouloit accomplir le serment qu'il avoit fait à vos pères*[1], Abraham, Isaac et Jacob : en leur promettant que toutes les nations de la terre seroient bénites en eux et on leur semence, en leurs fils, dans le Christ qui sortiroit d'eux : « et afin que » vous appreniez que le Seigneur votre Dieu, est le Dieu fort, » et fidèle dans ses promesses, qui garde son alliance et sa » miséricorde à ceux qui l'aiment et qui observent ses com- » mandements, jusqu'à mille générations[2]».

Dieu est parfait, Dieu vous a choisis ; il vous a choisis par pur amour, par pure bonté ; il vous a comblés de biens. Pouvez-vous n'aimer pas celui qui vous aime avec cette immense tendresse ? Venez au Sauveur, et à la grâce de la nouvelle alliance. O homme ! ô peuple racheté ! il ne faut plus être qu'amour.

XLVIe Jour. Conclusion. Nécessaire d'aimer Dieu, et de garder ses préceptes. (Deut. xi. 1. 7. 18. 19. 20.)

Voyez ce que Dieu conclut de toutes ces choses : *Aime donc le Seigneur ton Dieu*, ô chrétien ! ô vrai Israël ! *et garde ses commandements, ses cérémonies, ses jugements, ses préceptes*[3]. Songez à toutes les choses qu'il a faites pour vous dans le désert, et combien ont été plus grandes celles qu'il a faites pour les chrétiens. *Vos yeux ont vu les œuvres de Dieu*; les grandes œuvres qu'il a faites, les merveilles de Jésus-Christ et le grand ouvrage de la rédemption. « Mettez donc mes paroles » dans votre cœur et dans votre esprit, et attachez-les à vos » mains » : n'en quittez jamais la lecture : « mettez-les entre » vos yeux, et ne les perdez jamais de vue : enseignez à vos » enfants à les méditer : et soyez-en occupés en marchant, » en vous reposant, en vous couchant et en vous levant : » écrivez-les sur les poteaux et aux portes de votre maison[4] » : que tous vos sens en soient remplis et occupés, et que par là ils entrent dans le fond de votre cœur. Voilà les motifs, voilà la nature, voilà les effets et les fruits de l'amour de Dieu. En

[1] Deut. vii. 8. — [2] Ibid. 9. — [3] Ib. xi. 1 — [4] Ib. 17. 18. 19. 20.

considérant sa perfection, sa bonté, ses immenses et continuels bienfaits, il faut tellement s'occuper de lui, que nuit et jour rien ne nous revienne tant dans la pensée, que le soin de le contenter et de lui plaire.

XLVII[e] JOUR. Second commandement semblable au premier : l'amour du prochain. (Matth. XXII. 39.)

Revenez à la lecture de l'Evangile, et appuyez sur cette parole : *Et voici le second qui lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même* [1].

Quelle dignité de l'homme ! L'obligation d'aimer son frère est semblable à celle d'aimer Dieu.

Ces deux préceptes vont presque d'égal à la tête de tous les commandements, ou plutôt les renferment tous ; mais le premier est le modèle de l'autre.

Comme l'homme est fait à la ressemblance de Dieu, ainsi le commandement d'aimer l'homme, est fait à la ressemblance du commandement d'aimer Dieu : *Le second qui lui est semblable.*

Il faut aimer l'homme, où Dieu a imprimé sa ressemblance parce qu'on aime Dieu.

Parce qu'on aime Dieu, il faut aimer l'homme qui est son temple, où il habite.

Parce qu'on aime Dieu, il faut aimer l'homme qu'il a adopté pour fils, et à qui il se veut communiquer tont entier.

Avec quelle pureté, avec quelle sainteté, avec quelle perfection, avec quel désintéressement, faut-il aimer l'homme, puisque l'amour qu'on a pour lui, est semblable à celui qu'on a pour Dieu !

Loin de cet amour, la chair et le sang : loin de cet amour, l'esprit d'intérêt, et toute corruption.

Il fait aimer tout les hommes, parce que tous sont chers à Dieu : ils sont ses amis et ses enfants.

Comme vous-mêmes : en leur souhaitant le même bien, la même félicité, le même Dieu qu'à soi-même. Nulle envie,

[1] Matth. XXII. 39.

nulle inimitié ne doit troubler cette union, ni la joie qu'on doit avoir de tous les progrès de son frère.

Lorsque la possession ou la recherche de quelque bien particulier nous divise, comme celui d'une charge, d'une dignité, d'une terre; il se faut bien garder d'en aimer moins notre frère. Ce qu'il faut moins aimer, c'est le bien qui nous fait perdre notre frère, qui doit nous être cher comme nous-mêmes à nous-mêmes.

Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes. Il ne dit pas vous aimerez Dieu comme vous-même ; car il faut aimer plus que soi-même, et ne s'aimer soi-même que pour Dieu.

Il ne dit pas aussi : Vous aimerez votre prochain de tout votre cœur, de toute votre pensée, de toute votre force : cela est réservé à Dieu. C'est un transport de l'âme qui sort d'elle-même tout entière pour s'unir à Dieu; qui est heureuse de ce que Dieu est, et de ce qu'il est heureux ; qui ne s'aime que pour Dieu, comme elle n'aime son prochain que pour Dieu. C'est s'aimer véritablement, que d'aimer Dieu de cette sorte.

Aimez comme vous-même : c'est un amour de société et d'égalité : c'est ainsi qu'on aime son prochain. L'amour de Dieu est un amour de sujétion et de dépendance; mais de dépendance douce, puisque c'est dépendre du bien, et s'unir à lui.

Il faut s'aimer soi-même pour Dieu, et non pas Dieu pour soi. S'il falloit pour plaire à Dieu, s'anéantir, et qu'on sût que ce sacrifice lui fût agréable, il faudroit le lui offrir sans hésiter.

L'amour est un consentement, et une union à ce qui est juste et à ce qui est le meilleur. Il est meilleur que Dieu soit, que nous.

Prenons-y garde. L'amour-propre est le vrai fond que laisse en nous le péché de notre origine : nous rapportons tout à nous, et Dieu même; au lieu de nous rapporter à Dieu, et de nous aimer pour Dieu.

Qui n'aime pas Dieu, n'aime que soi. Pour aimer son prochain comme soi-même, il faut être auparavant sorti de soi-même, et aimer Dieu plus que soi-même. L'amour une fois uni à cette source, se répand avec égalité sur le prochain. Nous l'aimons en société comme notre frère, et non pas par domination comme notre inférieur.

L'amitié est la perfection de la charité. C'est une liaison particulière, pour s'aider à jouir de Dieu. Toute autre amitié est vaine.

Autre est l'amitié de besoin, autre l'amitié de société : celle-là vient de l'intérêt, celle-ci de la charité.

Les hommes doivent s'aimer les uns les autres, comme les parties d'un même tout, et comme feroient les membres de notre corps, si chacun avoit sa vie particulière. Ils s'aimeroient l'un l'autre en société, comme soi-même : les deux yeux et les deux mains auroient toutefois une liaison particulière, à cause de la ressemblance. C'est le symbole de l'amitié chrétienne.

Oui, mon frère, que je jouisse de vous en notre Seigneur : Faites reposer mes entrailles en notre Seigneur, disoit saint Paul [1] : C'est l'amitié chrétienne. Toute cette lettre à Philémon en est pleine.

Conclusion et abrégé. L'ordre est parfait, si on aime Dieu plus que soi-même : soi-même pour Dieu : le prochain non pour soi-même, mais comme soi-même pour l'amour de Dieu. O que cela est droit ! que cela est pur ! Toute vertu est là dedans.

XLVIIIe Jour. Réflexions sur notre amour pour Dieu et pour le prochain. (Matth. XXII. 39.)

Faisons réflexion sur nous-mêmes. Est-ce aimer Dieu de tout son cœur, que de partager son cœur entre lui et la créature ? Peut-on aimer deux choses souverainement ? ou peut-on aimer de tout son cœur, si on n'aime qu'à demi ? Ne faut-il pas aimer parfaitement, et du tout le tout parfait ? Peut-on avoir *deux maîtres, et servir Dieu et l'argent* [2], ou quelque autre créature que ce soit, contre la parole expresse du Fils de Dieu ?

Si j'aime Dieu de toute ma pensée, et de toute mon intelligence ; d'où vient que j'y pense si peu ? Peut-on ne pas penser à ce qu'on aime ? ce qu'on aime ne revient-il pas naturellement et continuellement à l'esprit ? Faut-il se tourmenter

[1] Philem. 20. — [2] Matth. VI. 24.

pour s'en souvenir? mais du moins peut-il échapper, quand on se met exprès en sa présence, et pour avoir avec lui une douce communication? O mon Dieu! comment donc suis-je si distrait dans la prière? D'où vient que j'y ai si peu de goût? que mon cœur m'échappe, et que j'ai tant de peine à le retrouver, afin de dire avec David : *O mon Dieu! votre serviteur a trouvé son cœur pour vous faire cette prière?* O mon Dieu! si je ne puis penser à vous, comment est-ce que je vous aime de toute ma pensée?

Mais comment est-ce que je vous aime de toute ma force et de toute ma puissance, pendant que je me trouve si foible et si languissant, si lâche, si découragé dans ce que je fais pour vous! Pourquoi ai-je si peu de soin de vous plaire? A votre seul nom tous mes sens devroient se réveiller, et toutes les forces de l'âme et du corps se réunir pour faire votre ouvrage : et si je ne le fais pas, comment est-ce que je vous aime de toute ma force?

O Seigneur! si je vous aimois de toute ma force, par la force de cet amour, j'aimerois mon prochain comme moi-même. Mais je suis si insensible à ses maux, pendant que je suis si sensible au moindre des miens. Je suis si froid à le plaindre, si lent à le secourir, si foible à le consoler; en un mot, si indifférent dans ses biens et dans ses maux. Où est cette ardeur et cette tendresse d'un saint Paul? « Pleurer avec » ceux qui pleurent, se réjouir avec ceux qui se réjouissent[1], » être foible avec les foibles[2], souffrir comme dans le feu, et » être brûlé, lorsque quelqu'un est scandalisé[3]». O mon Dieu! si rien de cela n'est dans mon cœur, ni je n'aime mon prochain comme moi-même, ni je ne vous aime de toute ma force et de tout mon cœur.

Encore, si en connoissant mes foiblesses et mes distractions, mes langueurs, mon indifférence, mon insensibilité et mes froideurs, je pouvois verser à vos pieds un torrent de larmes : je commencerois à aimer, en déplorant la privation et la perte de l'amour. Mais, ô Dieu! tout est foible en moi, et même la douleur de n'aimer pas.

[1] *Rom.* XII. 15. — [2] I. Cor. IX. 22. — [3] II. Cor. XI. 29.

Est-ce donc que je ne veux pas aimer? ou est-ce que je ne le puis pas, et que je n'en ai pas la force? En effet, n'aime pas qui veut, et on n'aime pas ce qu'on veut; et il faut être attiré. Mais, ô Dieu! si je ne pouvois pas aimer, vous ne me diriez pas : *Aime :* si je n'avois point de force pour aimer, vous ne me diriez pas : *Aime de toute ta force.* Mais, ô Dieu! si je le pouvois, et si j'en avois la force, ne le ferois-je pas, maintenant, qu'étant devant vous, ou je le veux, ou je tâche de le vouloir sincèrement? Est-ce que je veux, et ne veux pas tout à la fois? Est-ce qu'aimer est autre chose qu'un bon vouloir? O mon Dieu! expliquez-moi ma maladie, et le besoin que j'ai de vous, pour me servir de mes forces, pour vouloir ce que je veux, ou pour commencer à le vouloir.

Il est vrai, comme je l'ai dit : n'aime pas qui veut; et on n'aime pas ce qu'on veut, ni autant qu'on veut : il faut être attiré; et surtout on n'aime pas Dieu, que Dieu n'attire. *Personne ne vient à moi que mon Père ne le tire... Quand je serai élevé de terre, je tirerai tout à moi* [1]. Et de là vient que l'Épouse disoit : *Tirez-moi et nous courrons* [2]. Et pour dire, *Tirez-moi,* de tout son cœur, et comme il faut; il faut déjà commencer d'être tiré. O Seigneur! tirez-moi donc : commencez, et faites-moi suivre : commencez, et je trouverai mon cœur et mes forces, pour tout employer à vous aimer.

XLIX[e] JOUR. Suite des mêmes réflexions. Lumière et délectation : attraits de l'amour de Dieu. (Ibid.)

Relis, mon âme, ce doux commandement d'aimer : c'est commencer à aimer, que d'aimer à le relire, et à peser toutes les paroles qu'il contient. O Dieu, j'ai connu, et j'ai senti que pour vous aimer, il faut être tiré et attiré. Mais comment m'attirerez-vous? est-ce seulement en me manifestant vos beautés? c'est-à-dire, en me montrant tout le bien, comme vous disiez à Moïse : *Je te montrerai tout le bien* [3], en me montrant moi-même à toi. Hâtez-vous donc, ô Seigneur! montrez-moi en vous toute vérité, toute perfection et tout

[1] Joan. VI. 44. XII. 32. — [2] Cant. I. 3. — [3] Exod. XXXIII. 19.

bien, afin que je coure à vous, ravi par l'odeur de vos parfums, par la douceur de vos attraits.

Mais, ô Seigneur ! est-ce assez que vous éclairiez mon intelligence ? Ne suis-je qu'un ignorant, qu'il faut instruire ? Ma volonté n'est-elle pas aussi malade par un secret et invincible attachement au bien sensible, que mon entendement est malade par une ignorance profonde de vos vérités ? Entrez donc au dedans de moi, ô Seigneur ! Saisissez-vous du secret et profond ressort d'où partent mes résolutions et mes volontés. Remuez, excitez, animez tout ; et du dedans de mon cœur, de cette intime partie de moi-même, si je puis parler de cette sorte, qui ébranle tout le reste, inspirez-moi cette chaste et puissante délectation, qui fait l'amour ou qui l'est. Répandez la charité dans le fond de mon cœur, comme un baume et comme une huile céleste. Que de là elle aille, elle pénètre, et qu'elle remplisse tout au dedans et au dehors. Alors je vous aimerai ; et je serai vraiment fort, pour vous aimer de toute ma force.

Recommençons la lecture du divin précepte ; ou plutôt lisons-le intérieurement dans ces tables intérieures, dans ces tables de notre cœur, où vous avez commencé à en écrire toutes les paroles. Vous dites : *Aimez.* Je veux aimer, Vous dites : *De tout votre cœur.* C'est de tout mon cœur. Vous dites : *De toute votre pensée.* Venez, toutes mes pensées, tous mes sentiments, tous mes mouvements, tous mes desirs : venez, réunissez-vous pour aimer Dieu. Vous dites : *De toutes vos forces,* c'est-à-dire, de toutes ces forces que vous excitez, et que vous m'inspirez vous-même. O Seigneur ! je vous suis, je cours de toute ma force, pour m'unir à vous.

Mais, ô Seigneur ! vous fuyez : plus j'approche, plus je vous vois loin : vous êtes près, et vous êtes loin : vous êtes en moi, plus que moi-même. Vous n'y êtes pas seulement comme vous êtes dans toutes les choses animées et inanimées : vous êtes en moi comme la lumière et la vérité qui m'éclaire, et comme le chaste attrait où mon cœur se prend. O Dieu ! vous êtes donc bien proche ; mais, ô Seigneur ! vos lumières vous rendent inaccessible. O vérité ! vous croissez à mesure que je vous approche, et sans cesse vous vous retirez

à ma foible intelligence. Il faut que je m'aille perdre dans cette nue où vous vous cachez ; dans ce point obscur que je vois de loin, d'où vous vous faites sentir. Dieu si connu et si inconnu, je veux vous aimer au delà de mes connoissances, comme un être imcompréhensible que l'on ne connoît qu'en s'élevant au dessus de toutes ses connoissances, sans jamais pouvoir s'élever assez, ni comprendre, ni connoître assez combien vous êtes incompréhensible. O Seigneur! je m'unis à vous, à vos lumières, à votre amour : vous êtes seul digne de vous connoître et de vous aimer. Je m'unis autant que je puis à vos lumières et à vos attraits incompréhensibles ; et dans ce silence intime de mon âme, je consens à toutes les louanges que vous vous donnez. O Seigneur! *le silence est votre louange!* David le chantoit ainsi dans un de ses psaumes : *Le silence est votre louange*[1]. Il faut se taire, il faut se perdre, il faut s'abîmer, et reconnoître qu'on ne peut rien dire de digne de vous, ni vous aimer comme il faut. C'est ainsi qu'il faut aimer le Seigneur son Dieu, non-seulement de toutes ses forces, mais encore, s'il se pouvoit, de toutes les forces de Dieu.

Lᵉ JOUR. Suite des mêmes réflexions. L'amour doit toujours croître. (Ibid.)

Quand j'aimerai de toute ma force, ce ne sera plus cette vie ; la charité sera consommée ; la cupidité sera éteinte ; la la sensualité et l'amour propre seront arrachés. Mais tant que nous sommes en cette vie, ce poids qui nous entraîne au mal subsiste toujours. « La loi de Dieu nous délecte dans » l'homme intérieur ; mais il y a la loi des membres... Et je » ne fais pas le bien que je veux, mais le mal que je ne veux » pas..... Malheureux homme que je suis! qui me délivrera » de ce corps de mort[2] » ? afin que j'aime Dieu de toutes mes forces, et que la loi de l'esprit ne trouve plus en moi de résistance.

En attendant, ô mon Dieu! la charité doit croître toujours: et la cupidité toujours décroître. La force augmente en aimant;

[1] Dans le psaume LXIV, où il est porté, selon la Vulgate, TE DECET HYMNUS : *La louange vous appartient;* l'original porte : *Tibi silentium laus: Le silence est votre louange.* — [2] Rom. VII. 19. 22. 23. 24.

l'exercice de l'amour épure le cœur, en lui apprenant à aimer de plus en plus. Dieu est en nous quand nous aimons ; et c'est lui qui du dedans de nos cœurs, y répand et y inspire l'amour. On mérite par l'amour de posséder Dieu davantage; et en le possédant davantage, d'aimer davantage. Je n'aime donc pas de toute la force que je puis exercer en cette vie, si je n'aime mieux demain qu'aujourd'hui, et si le jour d'après je n'augmente mon amour, jusqu'à ce que j'arrive à la vie, où le précepte de la charité s'accomplira parfaitement. On ne peut s'y préparer qu'en cette vie ; mais on ne peut l'accomplir parfaitement que dans l'autre. Ce qu'il y a à faire en cette vie, c'est d'aimer toujours de plus en plus, et en aimant, d'acquérir de nouvelles forces pour aimer. Excitons-nous nuit et jour à cette pratique. *Faites cela, et vous vivrez*, dit le Sauveur [1].

LI[e] JOUR. Pratique de la charité dans l'Oraison dominicale.

Notre Père [2]. Si nous sommes des enfants et non des esclaves, servons par inclination, et non par crainte ; par volonté, et non par menace. Enfants d'adoption, aimons celui qui nous a choisis, pour nous unir à son Fils unique.

Qui êtes dans les cieux : qui vous y manifestez à vos élus ; qui nous avez donné le ciel pour notre héritage, notre patrimoine, notre ville, notre patrie, notre maison. Habitons-y danc en esprit : tournons là toutes nos pensées ; SURSUM CORDA ; *le cœur en haut*. Purifions notre cœur, afin de voir Dieu. Unissons-nous par la foi à ceux qui le voient déjà face à face ; aux anges et aux âmes saintes. Cherchons partout notre Père, car il est partout; mais cherchons-le principalement drns le ciel, parce qu'il y est dans sa gloire. Aimons sa gloire, aimons son saint nom, aimons son règne et sa volonté ; c'est ce que la suite nous explique.

Votre nom soit sanctifié. Quel nom, si ce n'est le nom de Père que nous venons de lui donner? Sanctifions ce nom ; ne portons pas indignement le nom de fils ; ne dégénérons pas d'un tel Père et d'une telle naissance. Quel nom encore?

[1] *Luc*. x. 28. — [2] Matth. vi. 9. Luc. xi. 2.

le nom de bon, en mettant en lui notre confiance ; le nom de juste, en observant ses justices, c'est-à-dire ses commandements ; le nom de puissant, en ne craignant rien sous ses ailes ; le nom de saint, en le glorifiant comme le Saint d'Israël, en lui disant continuellement : *Saint, Saint, Saint : le ciel et la terre sont remplis de votre gloire* [1] ; en nous sanctifiant nous-mêmes pour l'amour de lui et pour l'imiter, conformément à cette parole : *Soyez saint, comme je suis saint* [2] ; enfin, le nom de Dieu, de Créateur et de Seigneur, en lui obéissant par un chaste et invariable amour, en traitant avec révérence les choses saintes, en honorant par notre vie le nom de chrétien, en vivant de manière sous ses yeux au dedans et au dehors, qu'il soit glorifié en nous.

«Si on parle, que ce soit des discours de Dieu ; si on exerce » quelque ministère dans l'Eglise, qu'on le fasse comme par » la vertu que Dieu donne, afin qu'il soit glorifié en toutes » choses par Jésus-Christ notre Seigneur, lui a qui appar» tient la gloire et l'empire, aux siècles des siècles, AMEN [3]».

Sanctifier le nom de Dieu en cette sorte, c'est l'aimer parfaitement; et tout faire pour lui et sa propre perfection.

Que votre règne arrive. Ce règne dont il est écrit : *Tout genou fléchira devant moi, et toute langue confessera le nom de Dieu* [4].... *lorsque la plénitude des nations sera entrée et que tout Israël sera sauvé* [5]. O Seigneur ! que ce règne arrive, et que vous soyez glorifié par toute la terre.

Que votre règne arrive : ce règne que nous attendons, lorsque vous viendrez juger les vivants et les morts, et que vous manifesterez votre puissance. Jour terrible et plein de menaces, mais néanmoins desirable à vos saints, à qui le Sauveur a dit : *Quand ces choses commenceront à se faire, regardez et levez la tête, parce que votre rédemption approche* [6]. Quelle conscience faut-il avoir, combien pure, combien innocente, pour desirer ce jour ! *Lavez-vous, purifiez-vous* [7], soyez nets. C'est d'une telle netteté que sortent la confiance et l'amour.

[1] Is. VI. 3. Apoc. IV. 8. — [2] Levit. XI. 44. I. Pet. I. 16. — [3] I. Pet. IV. 11. — [4] Is. XLV. 24. — [5] Rom. XIV. 11. XI. 25. 26. — [6] Luc. XXI. 28. — [7] Is. I. 16.

Que votre règne arrive. Il arrive ce règne parfait pour chacun de nous, lorsque notre âme, réunie à son principe, attend en son temps le corps qui lui avoit été donné; afin que l'homme entier soit soumis au règne de Dieu, et s'en ressente.

Je desire d'être séparé de mon corps, pour être avec Jésus-Christ[1].

Je ne desire pas d'être dépouillé, mais d'être revêtu par dessus, afin que ce qu'il y a de mortel en moi *soit englouti par la vie*[2].

Je desire m'éloigner du corps et d'être présent au Seigneur[3].

Alors le Seigneur règnera : il n'y aura plus de mauvais desirs à combattre; non-seulement le péché ne règnera plus, mais il ne sera plus. Commençons à le détruire : *Qu'il ne règne plus du moins dans* nos *corps mortels*[4] : alors nous desirerons le règne parfait de Dieu en nous.

Le dernier fruit d'une bonne conscience, et de l'union de l'âme avec Dieu, est de ne pouvoir plus souffrir ce corps qui nous en sépare, et de desirer le sommeil des justes. Un secret dégoût de la vie, la séquestration de l'âme par la contemplation et le desir des choses célestes, l'actuelle séparation devient alors notre plus cher objet. O Dieu! *que ce règne arrive!* Quand serai-je dans votre royaume? Mon âme languit, mon âme tombe dans la défaillance, en soupirant à après vos éternels tabernacles, après cette cité permanente. Tout passe, tout s'en va : quand verrai-je celui qui ne passe pas? Quand serai-je fixé en lui, en sorte que je ne puisse plus le perdre? O que je puisse bientôt arriver à ce royaume? En attendant, régnez en moi, régnez sur tous mes desirs, régnez-y seul. *On ne peut servir deux maîtres*[5], ni avoir deux rois, deux objets dominants dans son cœur. Les servir c'est les aimer : c'est le Fils de Dieu, la vérité même, qui l'explique ainsi : *Nul ne peut servir deux maîtres* : car, ajoute-il, *ou l'homme haïra l'un et aimera l'autre* : ainsi servir, c'est aimer : servir sans partage, aimer sans partage : *ou il supportera l'un et méprisera l'autre.* Il n'y a point de milieu, aimer ou haïr, supporter ou mépriser. Régnez donc seul.

Que votre volonté soit faite. C'est l'amour pur; car qu'est-

[1] Philip. I. 23. — [2] II. Cor. V. 4. — [3] Ib. 6. — [4] Rom. VI. 12. — *Matth.* VI. 24.

ce qu'aimer, si ce n'est avoir en tout et partout la même volonté jusqu'à l'entière extirpation du moindre desir contraire; et un total assujettissement de son cœur? *Que votre volonté soit faite:* qu'elle soit faite partout, et par tous; que j'aime; que tout le monde aime : car l'effet de cet amour est de vouloir que tous les autres y soient entraînés. *Que votre volonté soit faite:* que toute justice, que toute raison, que toute vérité soit accomplie : car c'est là votre volonté. Qu'elle soit faite dans la terre comme dans ciel; par les hommes, comme elle l'est par les anges, ces bienheureux esprits, qui vous aiment parce qu'ils vous voient. Qu'elle soit donc faite par amour, par un amour pur, par un amour constant et invariable. Elle ne se fera jamais de cette sorte que dans le ciel, ni nous n'aurons autre part que dans le ciel l'accomplissement parfait de ce précepte : *Tu aimeras*; ni nous n'aurons jamais autre part l'accomplissement parfait de cette demande : *Votre volonté soit faite.*

Vous arrivez donc par cette demande à la perfection et au dernier effet de l'amour divin. Absorbé dans ce saint et pur amour, vous commencez à penser à la vie mortelle; non pas comme à un objet desirable, mais comme à une charge nécessaire. *Donnez-nous notre pain.* Donnez-nous de quoi sustenter cette vie dont vous nous avez chargés, pour accomplir le temps de notre servitude et de notre pénitence; afin que ce temps étant accompli, nous venions à la liberté parfaite. Donnez-nous donc ce pain que nous devons manger dans notre sueur : c'est notre servitude, c'est notre supplice. Chacun doit travailler à sa manière pour gagner son pain. *Que celui qui ne travaille pas, ne mange pas,* disoit saint Paul[1]. Travaillons donc pour avoir ce pain : Dieu ne nous le donne pas moins, parce que lui seul bénit notre travail. Donnez-le-nous donc : *Donnez-le-nous à chaque jour.* Sentons à ce mot notre perpétuelle et irrémédiable indigence. Donnez-le-nous : nous ne le voulons que de vous, et par les voies que vous prescrivez. *Donnez-nous le pain* : sous ce nom nous entendons toutes les choses que vous nous avez rendues nécessaires. Donnez-

[1] II. Thess. III. 10.

nous les néccessités; ne nous donnez pas les délices. Nous demandons ce à quoi vous nous avez assujettis, parce que c'est vous qui nous avez imposé cette servitude. Donnez-le-nous aujourd'hui ce pain nécessaire chaque jour : il ne sera pas moins nécessaire demain qu'aujourd'hui; mais je dois être content, pourvu que je l'aie aujourd'hui. Si vous me donnez davantage, à la bonne heure : mais je suis content d'aujourd'hui. *A chaque jour suffit son mal; ne vous laissez pas troubler et inquiéter pour le lendemain* [1].

Donnez-nous le pain de vie : donnez-nous l'Eucharistie. Donnez à notre âme sa nourriture ; nourrissez-la de la vérité et de votre volonté sainte. Car notre *nourriture,* comme celle de notre Sauveur, *est de l'accomplir* [2]. Nourrissez-nous donc de ce pain qui n'est pas moins nécessaire à l'âme que l'autre l'est au corps, que nous n'avons pas moins besoin de recevoir journellement de votre main. Donnez-le-nous aujourd'hui; donnez-le-nous dans ce jour qui ne finit point. Que je commence aujourd'hui ce jour bienheureux ! que je commence à vivre pour l'éternité !

Il falloit joindre à ces exercices de l'amour, celui de l'amour pénitent. Et le voici : *Pardonnez-nous.* Que je puisse, comme la pécheresse, entendre de la bouche du Sauveur cette douce et consolante parole : « Plusieurs péchés lui sont » remis, parce qu'elle a beaucoup aimé : celui à qui on remet » plus aime plus : celui à qui on remet moins, aime moins [3] ». C'est la vérité éternelle qui l'a ainsi prononcé. Pardonnez-moi donc; et faites que je vous aime autant que j'ai besoin de votre pardon.

Songeons aux larmes de cette sainte pénitente; songeons à ces baisers qu'elle ne cessoit de donner aux pieds de Jésus. Le publicain n'osoit lever les yeux au ciel : celle-ci n'ose pas même tenir la tête levée. Prosternée de tout son corps aux pieds du Sauveur, elle ne met point de fin à ses regrets, parce qu'elle n'en mettoit point à son amour. Disons dans le même esprit et avec les mêmes sanglots : *Pardonnez-nous.*

Comme nous pardonnons. Afin que rien ne manque, voici

[1] *Matth.* VI. 34. — [2] Joan. IV. 34. — [3] Luc. VII. 43. 47.

encore la charité fraternelle. Rien n'empêche notre union avec nos frères, si les offenses mêmes ne l'empêchent pas. Nous les pardonnons, ô Seigneur ! comme nous voulons obtenir notre pardon, avec la même sincérité. Nous ne réservons rien, comme nous ne voulons pas que vous réserviez rien à notre égard. Nous lui rendrons notre amour, comme nous voulons que vous nous rendiez le nôtre.

Et ne nous induisez pas en tentation. On nous a donné le remède aux péchés passés, en voici un pour l'avenir. O Seigneur! ne nous livrez pas entre les mains du tentateur. O Seigneur! vous pourriez avec justice lui permettre tout sur nous, par une juste punition de nos péchés : ne le faites pas, nous vous en prions, à cause de votre bonté.

Il ne suffit pas de dire : que nous ne succombions pas à la tentation. Prions *que nous n'y soyons jamais induits.* Car notre foiblesse est si grande, que si nous étions tentés, nous succomberions ; ou du moins si nous n'étions pas tout à fait vaincus, nous recevrions quelque blessure. C'est pourquoi le même Sauveur qui l'a dit : *Veillez et priez, de peur que vous n'entriez en tentation*[1], nous fait demander ici, non pas seulement que nous n'y succombions point ; mais que nous n'y soyons point induits, que nous n'y entrions point.

Que nous sommes aveugles ! hélas ! si pendant que nous demandons à Dieu qu'il ne nous induise pas en tentation, nous nous y jetons nous-mêmes : si nous nous jetons dans ces occasions, où notre chute a toujours été trop certaine ! Fuyons, fuyons ; et nous pourrons faire sincèrement cette demande.

Délivrez-nous du mal. C'est notre parfaite délivrance que nous demandons. Délivrez-nous du péché, de ses causes, de effets, de ses peines. Ainsi, libres de tout mal, nous serons des enfants parfaits, et nous pourrons dire véritablement et parfaitement : *Notre Père.* En attendant cette parfaite délivrance, qui n'est autre chose que le salut éternel, délivrez-nous du péché ; qu'il ne règne point en nous. Délivrez-nous des mauvais desirs ; que nous cessions de les combattre et de les vaincre. Délivrez-nous des peines du péché, de la mort,

[1] Matth. XXVI. 41.

des maladies, des autres peines. Délivrez-nous de la crainte et de la servitude où elles nous jettent. Délivrez-nous de leur malignité ; et faites qu'elles nous tournent à remède. Délivrez-nous des maux de cette vie, ou donnez-nous la grâce qu'ils nous servent à l'autre, où nous serons parfaitement libres. Hâtons-vous de nous délivrer : nous soupirons après cette bienheureuse délivrance. L'amour divin est notre liberté : c'est lui qui nous délivre de l'amour du monde. Régnez donc, ô amour divin ! je vous livre mon cœur : *Délivrez-nous de tout mal.*

Ainsi dans toutes ces demandes, on ne demande et on n'exerce que l'amour divin. Mais remarquons bien qu'on ne l'exerce que comme une chose qu'on demande à Dieu. Car, que lui demandons-nous, lorsque nous disons : *Que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite ; délivrez-nous du mal :* que lui demandons-nous, sinon dans un amour chaste, le saint et parfait usage de notre volonté ? Et cela même doit encore redoubler notre amour, puisque notre amour étant un don de Dieu, il nous oblige toujours à une nouvelle reconnoissance, ce qui enfin le doit multiplier jusqu'à l'infini.

Certainement c'est un don de Dieu, que d'aimer Dieu : *Celui qui nous a aimés, lorsque nous ne songions pas à l'aimer, nous a donné la grâce de l'aimer*, dit saint Augustin. Aimons-le donc de tout notre cœur, sans fin et sans cesse.

On se tourmente à demander, quand est-ce qu'il faut exercer l'acte d'amour : la réponse est claire. Il faut l'exercer autant qu'on peut : autrement on n'aime pas de tout son cœur. Quand l'amour est sincère, et dans le cœur, il s'exerce assez par lui-même, et il ne lui faut point d'autre loi que lui-même, pour son exercice. Il faut l'exercer toutes les fois qu'on dit le *Pater ;* puisque si on l'entend, et qu'on le dise en esprit, on ne peut le dire sans aimer.

Rien ne manque dans cette divine oraison : l'amour de Dieu et celui du prochain, où réside l'accomplissement de la loi, y sont accomplis dans leur perfection.

On demandera, pourquoi Jésus-Christ ne nous y fait pas *parler de* lui-même, ni prier en son nom, comme il l'ordonne

si souvent ailleurs. Mais pouvoit-on plus prier par lui, et en son nom, que de dire la prière qu'il nous dicte par sa parole, et qu'il nous inspire par son esprit.

Pouvons-nous seulement nommer notre Père, sans songer au Fils unique, à qui nous sommes unis par cette nouvelle qualité?

Je m'en vais, dit-il, *à mon Père, et à votre Père*[1]. Il n'est pas fils comme nous, c'est pourquoi il use de cette distinction : *à mon Père et à votre Père*. C'est le premier qui a droit de dire : Mon Père, parce qu'il est le fils par nature : c'est en lui et par lui que nous l'avons, parce que nous sommes faits en lui enfants d'adoption. C'étoit donc aussi à lui à nous apprendre, comme il fait dans cette admirable oraison, à appeler Dieu notre Père. C'est en envoyant en nous l'esprit de son Fils, que Dieu même nous fait dire : *Abba* : Père [2]. C'est donc en toutes façons, et au dedans et au dehors, qu'il nous forme à parler à Dieu comme ses enfants. Aimons le Père en Jésus-Christ son Fils unique, par leur esprit qui est en nous. Aimons aussi tous ceux qui sont appelés à la même grâce, et qui peuvent dire comme nous dans le même esprit : *Notre Père*. Ainsi toute la Trinité sera adorée et aimée ; la fraternité chrétienne sera exercée : et en disant de bon cœur dans le Saint-Esprit ce seul mot, *Notre Père*, nous accomplirons toute justice.

LIIe Jour. Jésus Christ, Médiateur : Dieu : Roi : Pontife. (Matth. XXII. 41. 44.)

Quoique ce qui étoit dû à Jésus-Christ fût compris dans le précepte de l'amour de Dieu, puisqu'il est un même Dieu avec son Père et le Saint-Esprit : néanmoins il nous falloit encore expliquer ce qui étoit dû à Jésus-Christ, en tant que Christ médiateur et lien de l'amour de Dieu envers nous, et de nous envers Dieu; et c'est ce qu'il fait encore avant que de mourir, de la manière la plus authentique qu'on pût souhaiter; puisque c'est en nous expliquant la plus célèbre prophétie du règne du Christ, publiée par la bouche de David qui en devoit être le père.

[1] Joan. XX. 17. — [2] Rom. VIII. 15. Gal. IV. 6.

Puisqu'une des qualités par laquelle le Christ devoit être le plus connu, étoit celle de fils de David, il étoit beau que ce fût David qui nous apprît à le connoître.

Qu'il est beau que le Christ ait été vu de ses pères! d'Abraham, *qui a vu son jour, et qui s'en est réjoui* [1] : de David, qui, ravi de ses grandeurs, quoiqu'il dût être son fils, *l'avoit appelé son Seigneur* [2].

Comme en Abraham étoient données les promesses de la multiplication des fidèles de Jésus-Christ : en David étoient données celles de son empire éternel. Puisque Dieu lui avoit promis en David, *un trône qui dureroit plus que le soleil et la lune* [3] : il étoit beau que David, à qui ce trône étoit promis en figure de Jésus-Christ, fût le premier à reconnoître son empire, en l'appelant son Seigneur. *Le Seigneur a dit à mon Seigneur* [4]. Comme s'il eût dit : en apparence c'est à moi à qui Dieu promet un empire qui n'aura point de fin : mais en vérité, c'est à vous, ô mon Fils, qui êtes aussi mon Seigneur, qu'il est donné; et je viens en esprit le premier de tous vos sujets, vous rendre hommage dans votre trône, à la droite de votre Père, comme à mon souverain Seigneur. C'est pourquoi il ne dit pas en général : Le Seigneur a dit au Seigneur; mais, *à mon Seigneur*.

S'il est le fils de David, comment l'appelle-t-il son Seigneur [5]? Il vouloit par là leur faire lever les yeux à une plus haute naissance de Jésus-Christ, selon laquelle il n'est pas fils de David, mais Fils unique de Dieu : et ils n'avoient qu'à continuer le psaume, pour trouver cette naissance éternelle, puisque Dieu même parle ainsi dans la suite : *Je vous ai engendré de mon sein devant l'aurore, dans les splendeurs des saints* [6].

Devant l'aurore : devant que cette lumière qui se couche, et qui se lève tous les jours, eût commencé à paroître, il y avoit une lumière éternelle qui fait la félicité des saints : c'est dans cette lumière éternelle que je vous ai engendré.

Je vous adore, ô Jésus, mon Seigneur! dans cette immense et éternelle lumière. Je vous adore comme la lumière *qui il-*

[1] Joan. VIII. 56 — [2] Ps. CIX. 1. — [3] Ib. LXXXVIII. 38. — [4] Ib. CIX. 1. — [5] *Matth* XXII. 44. — [6] Ps. CIX. 3.

lumine tout homme venant au monde [1] : Dieu de Dieu : lumière de lumière; vrai Dieu de vrai Dieu.

Quelle joie de voir Jésus-Christ nous expliquant lui-même les prophéties qui le regardent; et nous apprenant par là, comme il faut entendre toutes les autres!

Tout ce que nous devons à Jésus-Christ nous est montré dans ce psaume. Nous le voyons premièrement comme Dieu; et nous disons : C'est ici notre dieu, et il n'y en a pas d'autre. Car s'il est engendré, il est Fils; s'il est Fils, il est de même nature que son Père; s'il est de même nature que son Père, il est Dieu, et un seul Dieu avec son Père : car rien n'est plus de la nature de Dieu que son unité.

Il est roi. Je le vois en esprit assis dans un trône. Où est ce trône ? A la droite de Dieu : le pouvoit-on placer en plus haut lieu? Tout relève de ce trône : tout ce qui relève de Dieu et de l'empire du ciel, y est soumis : voilà son empire.

Mais cet empire est sacré; c'est un sacerdoce, et un sacerdoce établi avec serment; ce qui n'avoit jamais été. Dieu voulant par une déclaration plus particulière de sa volonté, nous marquer la singularité de ce sacerdoce : *Dieu jure, et il ne s'en repentira jamais*. Il n'y aura point de changement à cette promesse : le sacerdoce de Jésus-Christ est éternel : *Vous êtes pontife à jamais selon l'ordre de Melchisédech* [2]. Vous n'avez ni commencement ni fin : ce n'est point un sacerdoce qui vienne de vos ancêtres, ni qui doive passer à vos descendants. Votre sacerdoce ne passe point en d'autres mains : il y aura sous vous des sacrificateurs et des prêtres; mais qui seront vos vicaires, et non point vos successeurs. Vous célébrez pour nous un office et une fête éternellement, à la droite de votre Père. Vous lui montrez sans cesse les cicatrices des plaies qui l'apaissent, et nous sauvent. Vous lui offrez nos prières; vous intercédez pour nos fautes; vous nous bénissez, vous nous consacrez. Du plus haut des cieux vous baptisez vos enfants; vous changez des dons terrestres en votre corps et en votre sang; vous remettez les péchés; vous envoyez votre Saint-Esprit; vous consacrez vos ministres; vous faites tout ce qu'ils

[1] Joan. I. 9. — [2] Ps. CIX. 4. Heb. V. 6. VI. 17.

font en votre nom. Quand nous naissons, vous nous lavez d'une eau céleste ; quand nous mourons, vous nous soutenez par une onction confortative : nos maux deviennent des remèdes, et notre mort un passage à la véritable vie. O Dieu ! ô Roi ! ô Pontife ! je m'unis à vous en toutes ces augustes qualités; je me soumets à votre divinité, à votre empire, à votre sacerdoce, que j'honorerai humblement et avec foi, dans la personne de ceux par qui il vous plaît de l'exercer sur la terre.

Tous vos ennemis, ô mon Roi! *doivent être l'escabeau de vos pieds*[1]. Ils seront réduits ; ils seront vaincus; ils seront forcés à baiser vos pas, et la poussière où vous aurez marché. Qu'attendons-nous? Mettons-nous volontairement sous les pieds de ce roi vainqueur, de peur qu'on ne nous y mette par force ; de peur qu'il ne dise du haut de son trône : « Pour ceux qui » n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, qu'on les fasse » mourir à mes yeux [2] » ; devant ma vérité ; devant ma justice éternelle. Car ce sera leur juste supplice, que la justice et la vérité les condamneront à jamais : et ce sera la mort éternelle.

Asseyez-vous en attendant *dans votre trône*, ô roi de gloire ! *jusqu'à ce que le temps vienne de mettre tous vos ennemis à vos pieds*[3] ; c'est-à-dire, demeurez dans le ciel, jusqu'à ce que vous en veniez encore une fois, pour juger les vivants et les morts. C'est précisément ce que nous disons tous les jours dans le symbole : *Il est assis à la droite de Dieu ; d'où il viendra juger les vivants et les morts.* Alors donc il en sortira pour les venir juger. Mais il retournera bientôt prendre sa place avec tous les prédestinés qui ne feront qu'un avec lui ; et il donnera à Dieu ce royaume entier, tout le peuple sauvé; c'est-à-dire, le chef et les membres : *Et Dieu sera tout en tous*[4].

En attendant, il ne laissera pas d'exercer son empire sur la terre : il brisera la tête des rois : un Néron, un Domitien attaqueront son Église ; mais il brisera leur tête superbe. Un Dioclétien, un Maximien, un Galère, un Maximin tourmenteront les fidèles : mais il les dégradera, il les perdra, il les

[1] *Ps.* CIX. I. I. Cor. XV. 25. Heb. I. 13. X. 13. — [2] Luc. XIX. 27. — [3] *Ps.* CIX. I. I. *Cor.* XV. 25. — [4] I. Cor. XV. 28.

frappera d'une plaie irrémédiable, comme il fit un Antiochus. Un Julien l'Apostat, lui déclarera la guerre ; mais il périra d'une main inconnue, peut-être par celle d'un ange, certainement par un coup ordonné de Dieu. Tremblez donc, ô rois! ennemis de son Église! mais *vous, petit troupeau, ne craignez rien*[1] : votre Roi mettra à ses pieds tous vos ennemis, fussent-ils les plus puissants de tous les rois.

Il boira du torrent dans la voie. Il boira le calice de sa passion, *mais ensuite il élèvera la tête*[2]. Buvons avec lui les afflictions, les mortifications, les humiliations, la pénitence, la pauvreté, les maladies. Buvons de ce torrent avec courage : que ce torrent ne nous entraîne pas, ne nous abatte pas, ne nous abîme pas, comme le reste des hommes. Alors nous lèverons la tête : les têtes orgueilleuses seront brisées, nous le venons de voir : mais les têtes humiliées par un abaissement volontaire seront exaltées avec Jésus-Christ.

Et personne n'osa l'interroger[3]. Aveugles; parce que la lumière venoit trop claire à leurs yeux, ils n'osoient plus l'interroger. Il falloit l'interroger, non par un esprit superbe et contentieux, mais pour être instruit. Venez donc ; interrogez ; profitez du temps, il ne sera plus guère avec vous. *La lumière n'est plus avec vous que pour peu de temps : Marchez*, interrogez *pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous environnent : celui qui est dans les ténèbres ne sait où il va*[4].

Mais nous, pour qui Jésus-Christ ne s'en va pas, ne cessons de l'interroger, et de consulter sa vérité éternelle pour le connoître, et pour nous connoître. *Approchons-nous de lui, et soyons illuminés*[5] : fussions-nous dans les ombres de la mort : écoutons l'Apôtre, qui nous dit : *O vous qui dormez parmi les morts ! sortez de votre tombeau, et Jésus-Christ vous éclairera*[6]. Amen, Amen.

[1] Luc. XII. 32. — [2] Ps. CIX. 7. — [3] Matth. XXII. 45. — [4] Joan. XII. 35. — [5] Ps. XXXIII. 6. — [6] Ephes. V. 14.

LIII[e] JOUR. Chaire de Moïse : chaire de Jésus-Christ et des apôtres. (Matth. XXIII. 1. 2. 3.)

Après avoir confondu les pharisiens et les docteurs de la loi par ses réponses ; il commence à découvrir au peuple leur hypocrisie, pour deux raisons. La première afin que le peuple fût prémuni contre leurs artifices ; puisque ce devoit être là le plus grand obstacle à leur foi. La seconde, pour l'instruction des maîtres et des docteurs de l'Église ; afin qu'ils évitassent soigneusement cette hypocrisie pharisaïque, qui avoit fait une si grande opposition à l'Évangile, et avoit mis à la fin le Fils de Dieu sur la croix. Le Sauveur ne devoit pas sortir de ce monde, sans y laisser une instruction si essentielle.

Alors donc, après avoir confondu tous les docteurs de la loi et les pharisiens, Jésus-Christ s'adressa aux troupes que ces hypocrites séduisoient, afin de les détromper ; et à ses disciples, de peur qu'ils n'en suivissent un jour les mauvais exemples ; et leur parla en cette sorte : *Les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse* [1] : et le reste ; où il fait trois choses ; 1° il établit leur autorité ; 2° il en déclare l'abus ; 3° il en prédit le châtiment.

Arrêtons-nous ici, et préparons-nous seulement à bien profiter du discours de notre Seigneur, en sorte que nous soyons véritablement purgés du pharisaïsme ; conformément à cette parole du Sauveur : *Donnez-vous de garde du levain des pharisiens qui est l'hypocrisie* [2]. Hélas ! hélas ! qu'il n'est que trop passé de ce levain jusqu'à nous ! Nous l'allons voir.

Jésus-Christ parle aux troupes et à ses disciples, au peuple et aux docteurs. Que chacun soit attentif, et prenne ce qui lui convient dans cette instruction.

La première chose qui est à observer dans le sermon de notre Seigneur, c'est qu'ayant à découvrir les abus et les corruptions qui étoient en vogue dans la synagogue et dans ses docteurs, il commence par établir l'autorité de leur ministère de la manière du monde la plus forte. Car autrement en reprenant les abus, on en introduiroit un plus grand que tous les

[1] *Matth.* XXIII. 2. 3. — [2] Matth. XVI. 6. Luc. XII. 1.

autres ; qui seroit de se retirer de la société, et de mépriser le ministère qui est de Dieu, à cause des vices de ceux qui l'exercent. Le docteur du genre humain ne vouloit pas sortir du monde sans établir ce fondement, qui est le remède à tous les schismes futurs : et on ne peut pas l'établir avec plus de force.

Les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse [1]. Assis pour enseigner : ils en ont l'autorité. *Sur la chaire de Moïse.* Il n'y avoit rien de plus grand pour l'ancien peuple, que d'être assis sur la chaire du législateur ; de celui que Dieu avoit établi alors, pour être le médiateur entre lui et son peuple, comme l'appelle saint Paul [2]. C'est sur cette chaire que sont assis les docteurs de la loi et les pharisiens : ils représentent ces soixante-dix sénateurs qui partagèrent l'esprit de Moïse, pour juger le peuple.

Après avoir établi leur autorité sur celle de Moïse, il conclut : *Gardez donc, et faites tout ce qu'ils vous diront* [3]. Il attribue clairement à la synagogue une vérité infaillible ; en sorte qu'il falloit tenir pour certain tout ce qui avoit passé en dogme constant de la synagogue. Car il ne donne à personne le droit de juger au dessus d'elle ; et le partage du peuple est l'obéissance : *Gardez et faites.*

Songeons donc à l'autorité que doivent avoir les docteurs de l'Église chrétienne ; puisqu'ils sont assis, non pas sur la chaire de Moïse, mais *sur celle de Jésus-Christ, et des apôtres* [4] ; et qu'ils y sont établis avec une promesse bien plus authentique, que les docteurs de la synagogue, puisque la synagogue devoit passer, et n'avoit que des promesses temporelles : au lieu qu'il a été dit à l'Eglise *Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles* [5].

Gardez donc et faites ce qu'il vous diront. Mais parce que l'assistance qui leur est promise pour enseigner en corps, n'empêche pas la corruption qui peut être dans les mœurs des particuliers, et même la plupart : il ajoute : *Mais ne faites pas selon leurs œuvres : car ils disent et ne font pas* [6]. Prenez donc bien garde à vos docteurs. Ils n'oseront vous décider que ce

[1] Matth XXIII. 2. — [2] Gal. III. 19. — [3] Matth. XXIII. 3. — [4] Ephes. II. 20. — [5] Matth. XXVIII. 20. — [6] Ibid. XXIII. 3.

qui a passé en dogme certain de la synagogue ; et s'ils ne le font, ils seront redressés par l'autorité de la chaire, par toute l'unité de la synagogue. Mais la discipline pourra être si corrompue, qu'on ne réprimera pas les mauvaises mœurs ; l'avarice, l'hypocrisie, les conduites particulières de ceux qui chercheront leur intérêt, sous couleur de religion. Ainsi, en faisant ce qu'ils disent, ne faites pas ce qu'ils font : *Et prenez garde*, comme disoit saint Augustin, *qu'en cueillant la bonne doctrine comme une fleur parmi les épines, vous ne vous laissiez écorcher la main par le mauvais exemple* [1].

Voilà l'abrégé de l'instruction du Sauveur. Il s'expliquera davantage dans la suite. Arrêtons-nous ici, et considérons la merveilleuse conduite de Dieu, qui gouverna tellement le corps des docteurs, qu'ils soutiendront les saintes maximes plus qu'ils ne les pratiqueront ; et qu'ils ne passeront pas leur corruption en dogme : le dogme ayant par lui-même une racine si forte, qu'il se soutient comme de soi.

Jésus-Christ nous prémunit donc contre les scandales qui ne seront jamais les plus grands, que lorsqu'on les verra dans les docteurs et dans les pasteurs. Et il veut que nous apprenions à honorer le ministère, même dans des mains indignes : parce que l'indignité des ministres est de leur fait particulier ; et le ministère est de Dieu.

LIV[e] JOUR. L'autorité de la synagogue reconnue et recommandée par Jésus-Christ dans le temps même qu'elle conjure contre lui. (Ibid.)

Il y a ici quelque chose d'étonnant : car Jésus-Christ savoit bien que la synagogue l'alloit condamner dans trois jours, lorsque le conseil assemblé chez le souverain Pontife, décideroit : « Il est coupable de mort, parce qu'il s'étoit dit le Christ » et le Fils de Dieu [2]». Et la confession de la vérité lui fut imputée à blasphème. Et cependant il établit son autorité avec les paroles les plus fortes qu'on pouvoit imaginer : tant il est, en tout et partout, juste et véritable.

Mais ne sembleroit-il pas ici qu'il parleroit contre lui-même et qu'il induiroit le peuple en erreur ? *Faites ce qu'ils vous*

[1] Serm. XLVI. in Ezech. n. 22. et Serm. CXXXVII de verb. Ev. Joan. *n. 13.* — [2] Matth. XXVI. 65. 66.

disent. Rejetez donc le Christ : car ils vous le diront bientôt.

Bien plus : « Ils avoient déjà conspiré entre eux, que si » quelqu'un confessoit qu'il fût le Christ, il fût excommunié, » et chassé de la synagogue [1] ». Le sanguinaire conseil avoit déjà été tenu, et il y avoit été décidé, *qu'il falloit que Jésus mourût*. Et il semble que la synagogue étoit déjà réprouvée. Comment donc en parler d'une manière si authentique, et lui donner l'autorité de la vraie Église? O Seigneur! pourquoi parlez-vous en cette sorte? Que ne déclarez-vous plutôt à toute la synagogue, qu'elle étoit réprouvée? Frappons, cherchons, demandons.

LV° Jour. L'autorité de la synagogue cesse à la destruction du temple, et du peuple de Dieu. Immobilité de l'Eglise chrétienne.

En cherchant donc soigneusement dans l'Écriture, je trouve que la synagogue ne devoit être absolument réprouvée, qu'après qu'elle auroit actuellement fait mourir Jésus-Christ. Bien plus, Dieu la vouloit encore attendre, jusqu'à ce qu'elle eût méprisé le grand signe qu'il lui devoit envoyer pour reconnoître le Christ, qui étoit celui de sa résurrection. « Cette race » infidèle cherche un signe, et il ne lui en sera point donné » d'autre, que le signe de Jonas le prophète », et le reste [2].

Ce n'étoit pas assez que le Christ fût ressuscité; il falloit que sa résurrection fût publiée, et que la pénitence eût été prêchée en son nom, en commençant par Jérusalem; ce qui ne se commença qu'à la Pentecôte.

Ce n'étoit pas encore assez : car les apôtres ne se séparent pas encore de la communion du reste du peuple; et quoiqu'ils fissent déjà un corps à part avec leurs disciples, ils alloient au temple comme les autres, et ils étoient reçus à y rendre le même culte. Car encore qu'ils s'assemblassent dans la galerie de Salomon, et que personne n'osât se joindre à eux; néanmoins le peuple les glorifioit [3], et on ne les avoit pas publiquement excommuniés.

On peut donc voir maintenant que ce qui est dit en saint

[1] Joan. IX. 22. — [2] Matth. XII. 39. 40. — [3] Act. V. 12. 13. etc.

Jean : « Qu'ils avoient conspiré entre eux, de chasser de la » synagogue ceux qui reconnoîtroient Jésus pour Christ[1] » : étoit plutôt une conspiration secrète, qu'un décret public. Il en étoit de même du dessein de le faire mourir. Et en effet tant s'en faut que les apôtres fussent excommuniés et exclus du temple, Jésus-Christ lui-même y prêchoit, y ordonnoit, y étoit reçu, consulté, écouté de tout le monde. Et tout ce qu'on fit après contre les apôtres par voie de fait, ne faisoit pas qu'ils fussent privés du culte public, ni qu'eux-mêmes s'en séparassent, comme on vient de voir. C'étoit un temps d'attente, ou plusieurs gens de bien, qui pouvoient n'avoir pas vu les miracles de Jésus-Christ, demeuroient comme en suspens. « On venoit cependant de toutes les villes à Jérusalem, » pour y apporter les malades aux apôtres : on les exposoit à » l'ombre de saint Pierre[2] » ; et la synagogue, quoique déjà sur le penchant de sa ruine, n'avoit pas encore pris absolument son parti.

C'est une chose admirable, comme Dieu la supportoit en patience, et combien de formalités et de dénonciations, pour ainsi dire, il pratiqua, avant que de répudier entièrement cette épouse infidèle. Il semble que lorsqu'elle en vint à répandre le sang de saint Etienne, elle eût rompu tout à fait avec Dieu, et Dieu avec elle. Mais non ; car l'infidélité de la ville de Jérusalem n'empêchoit pas que les Juifs de la dispersion n'écoutassent encore les apôtres. Ils entroient dans les synagogues où on leur offroit la parole, comme on faisoit à des frères et à de vrais Juifs. On écoutoit paisiblement ce qu'ils disoient de Jésus, et on les invitoit à en parler encore une autre fois dans l'assemblée suivante. Et le samedi étant venu, toute la ville accourut pour entendre la parole de Dieu de leur bouche. Alors les Juifs s'émurent, et contraignirent les apôtres à leur déclarer qu'ils alloient porter aux gentils la parole qu'ils refusoient de recevoir : ce qui étoit une espèce de rupture, puisque les apôtres s'en allèrent, secouant contre eux la poussière de leurs pieds. Voilà ce qui arriva à Antioche de Pisidie.

[1] *Joan.* IX. 22. — [2] Act. V. 15 16. — [3] Act. XIII. 5. et suiv.

Mais la rupture n'étoit pas encore universelle ; car ils continuoient à entrer dans les autres synagogues à leur ordinaire, et on leur y offroit encore la parole [1]. Ils alloient aussi comme les autres à la prière commune dans l'oratoire destiné à cet usage [2]. Saint Paul parla paisiblement dans la synagogue à Thessalonique, durant trois samedis consécutifs [3]. Il étoit écouté ; et parloit aussi à Corinthe tous les samedis [4], prêchant toujours le Seigneur Jésus dans ses discours ; et ne s'en retiroit que lorsqu'il voyoit leurs blasphèmes manifestes, leur dénonçant toujours qu'ils alloient aux gentils, qui étoit comme le signal de la rupture : saint Paul demeurant toujours auprès de la synagogue, sans doute pour la fréquenter à son ordinaire, autant qu'on l'y recevroit [5].

Ce qui se passa à Ephèse sent un peu plus la rupture : car saint Paul y ayant prêché trois mois durant dans la synagogue, avec une pleine liberté ; le blasphème de quelques-uns qui entraînèrent les autres, fit qu'il sépara ses disciples, et continua ses discours dans l'école d'un certain, nommé Tyran [6]. Mais ce n'étoit rien moins encore qu'une rupture absolue avec la synagogue, puisqu'après tout cela le même saint Paul étant arrivé à Jérusalem, par le conseil de saint Jacques et de tous les prêtres, se joignit à quatre fidèles qui avoient foit un vœu, et se sanctifiant avec eux, entra dans le temple où ils offrirent leurs oblations, et accomplirent leur vœu, en témoignage de leur communion avec le service du Temple, et le peuple qui le fréquentoit [7], qui par conséquent n'étoit pas encore manifestement réprouvé. Et pour pousser tout d'un coup la chose jusqu'à la fin des Actes, les Juifs que saint Paul trouva à Rome, lui déclarèrent que les *frères de Judée*, contents alors de l'avoir chassé du pays, *ne leur avoient rien écrit, ni rien fait dire contre lui*. Ce qui fit qu'ils l'écoutèrent encore un jour entier depuis le matin jusqu'au soir [8].

Pendant ce temps-là les gentils venoient en foule à l'Église qui se formoit tous les jours de plus en plus. La persécution s'éleva de tous côtés à l'instigation des Juifs qui alloient par-

[1] Act. XIII. 15. — [2] Ib. XVI. 13. 16. — [3] Ib. XVII. 2. — [4] Ib. XVIII. 4. — [5] Ib. 7. — [6] Ib. XIX. 8. 9. — [7] Ib. XXI 23 et seq. — [8] Ib. XXVIII. 21. 23.

tout pour animer les gentils, jusqu'à ce qu'ils excitèrent Néron à cette première et grande persécution, où les deux apôtres saint Pierre et saint Paul moururent. Ce fut là comme le terme fatal marqué à la synagogue : car elle avoit pris alors universellement parti contre les fidèles. Les apôtres, en allant au supplice, leur dénoncèrent le châtiment qui leur alloit arriver. Dieu sembloit les avoir attendus jusque là en patience, et leur avoir donné tout ce temps-là pour faire pénitence du déicide commis en la personne du Fils de Dieu. Mais enfin, n'ayant écouté ni lui, ni ceux qu'il leur envoyoit pour les obliger à se repentir, il lança le dernier coup, où l'on sait que la cité sainte fut mise en feu avec son temple, avec toutes les marques de la dernière extermination que Daniel avoit prédite. Ce fut alors que le juif cessa absolument d'être peuple, conformément à ce qu'avoit dit le même prophète : *Et il ne sera plus le peuple de Dieu* [1].

On voit donc l'état de l'Église dans cet intervalle. L'Église chrétienne commençoit par la prédication de la vérité, que Jésus-Christ et ses apôtres établirent par tant de miracles, et surtout par celui de la résurrection de Jésus-Christ, qui étoit, qu'il le falloit reconnoître pour le vrai Christ. Alors cependant la synagogue n'étoit pas encore entièrement répudiée, ni n'avoit pas tout à fait perdu le titre d'église, puisque les apôtres communiquoient encore avec elle, à son temple et à son service. C'étoit comme un temps d'attente, durant lequel se faisoit la publication de l'Évangile. Il y en avoit alors qui peut-être n'ayant pas vu par eux-mêmes les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres, et ne sachant encore que penser, voyant aussi qu'il se remuoit dans le monde quelque chose d'extraordinaire, demeuroient comme en suspens, attendant du temps le dernier éclaircissement, et disant comme Gamaliel : « Si ce conseil n'est pas de Dieu, il se dissipera » de lui-même ; s'il est de Dieu, vous ne pourrez pas le dis- » siper [2] ». Ceux qui demeuroient dans cette attente, dociles à recevoir la vérité quand elle seroit entièrement notifiée, pouvoient encore être sauvés, comme leurs prédécesseurs, en

[1] *Dan* IX. 26. — [2] Act. V. 38. 39.

la foi du Christ à venir; parce qu'encore qu'il fût arrivé, la promulgation de sa venue n'avoit pas encore été faite jusqu'au point que Dieu avoit marqué, et après laquelle il ne vouloit plus tolérer ceux qui n'ajouteroient pas une foi entière à l'Évangile. En attendant l'Église judaïque demeuroit encore en état. Le Fils de Dieu lui donnoit toujours la même autorité qu'elle avoit pour soutenir et instruire les enfants de Dieu; ne lui dérogeant la créance, que dans le point que Dieu avoit révélé par tant de miracles. Car la croyance qu'il donnoit par ses miracles à l'Église chrétienne ne dérogeoit qu'à cet égard à la foi de l'Eglise judaïque. L'Eglise chrétienne naissoit encore et se formoit dans le sein de l'Église judaïque et n'étoit pas encore entièrement enfantée ni séparée de ce sein maternel. C'étoit comme deux parties de la même Église, dont l'une plus éclairée répandoit peu à peu la lumière sur l'autre. Ceux qui résistoient ouvertement et opiniâtrément à la lumière, périssoient dans leur infidélité; ceux qui demeuroient comme en suspens, en attendant le plein jour, disposés à le recevoir aussitôt qu'il leur apparoîtroit, se sauvoient à la faveur de la foi au Christ futur, à la manière qu'on a vue; la synagogue leur servoit encore de mère, et tenoit encore la chaire de Moïse jusqu'à un certain point. Qu'on demandât : Quel Dieu faut-il croire? Les docteurs de la loi vous répondoient : Celui d'Abraham, qui a fait le ciel et la terre. Que faut-il faire pour son culte, et qu'en ordonne Moïse? Telle et telle chose. Faut-il attendre un Christ? Sans doute. Où doit-il naître? *En Bethléem* [1], tout d'une voix. De qui doit-il être fils De David, sans hésiter[2]. Mais ce Christ, est-ce Jésus? Dieu le déclaroit ouvertement; et on n'avoit pas besoin à cet égard de l'autorité de la synagogue : car il s'élevoit une autorité au dessus de la sienne, qu'il n'y avoit pas moyen de méconnoître absolument. Ceux qui attendoient néanmoins ce que le temps devoit faire, pour la déclarer davantage, et qui se gardoient en attendant à l'exemple d'un Gamaliel, de participer aux complots des Juifs contre Jésus-Christ et ses apôtres, faisoient ce que disoit le Sauveur : *Faites ce qu'ils vous disent;*

[1] Matth II. 5. — [2] Ib. XXII. 41.

suivez ce qui a passé en dogme constant : *mais ne faites pas ce qu'ils font.* Ne sacrifiez pas le juste à la passion et à l'intérêt de vos docteurs corrompus. L'autorité naissante de l'Eglise chrétienne suffit pour vous en empêcher. La synagogue elle-même n'a pas encore pris parti en corps, puisqu'elle écoute tous les jours les apôtres de Jésus-Christ, et demeure comme en attente : Dieu le permettant ainsi, pour ne laisser pas tomber tout à coup dans la synagogue le titre d'Eglise, et pour donner le loisir à l'Eglise chrétienne de se former peu à peu. La synagogue s'aveugle à mesure que la lumière croît : les enfants de Dieu se séparent. La lumière est-elle venue à son plein, par la destruction du saint lieu, par l'extermination de l'ancien peuple, et l'entrée des gentils en foule, avec un manifeste accomplissement des anciens oracles : la synagogue a perdu toute son autorité, et n'est plus qu'un peuple manifestement réprouvé. C'est ce qui devoit arriver, selon les conseils de Dieu, dans cet entre-temps qui se devoit écouler entre la naissance de Jésus-Christ et la réprobation déclarée du peuple juif.

Mais cette diminution et cette déchéance d'autorité ne doit jamais arriver à l'Eglise chrétienne. On dit donc absolument à ses enfants : Vos pasteurs et vos docteurs sont assis; non plus sur la chaire de Moïse, qui devoit tomber ; mais sur la chaire de Jésus-Christ, qui est immobile. *Faites donc* en tout et partout *ce qu'ils vous enseignent.* Mais prenez garde seulement, s'ils sont mauvais, de séparer les exemples des particuliers, des préceptes et enseignements soutenus sur leur ministère.

Admirons donc cette autorité de l'Église chrétienne, qui est en vérité le seul soutien des infirmes et des forts. Et admirons aussi comment Dieu a ôté l'autorité à l'Eglise judaïque, plutôt par les choses mêmes, et par la destruction du temple et du peuple, que par aucun décret passé en dogme qui lui ait fait perdre créance.

LVIe JOUR. Caractère des docteurs juifs, sévères, orgueilleux et hypocrites. (Matth. XXIII. 4. 5. 6. 7.)

Ils lient des fardeaux. Le premier abus; c'est que pour paroître pieux, ils font les sévères. *Ils lient des fardeaux pesants*

ils tiennent les âmes captives : car voyez jusqu'à quel point : *des fardeaux insupportables sur les épaules* [1] : bien liés, en sorte qu'ils ne puissent s'en défaire : et tout cela pour les tenir dans leur dépendance, sous prétexte d'exactitude.

C'est aussi un effet de la superstition. La véritable piété étant fondée sur la confiance en Dieu, dilate le cœur : mais la superstition qui se veut fonder sur elle-même met une chose sur une autre, et se charge de fardeaux insupportables.

Mais voici le comble du mal. Ces faux docteurs, quand ils vous ont bien chargés, *ne vous aident pas du bout du doigt* ; impitoyables en toute manière, et parce qu'ils vous chargent, et parcequ'ils ne songent pas à vous soulager. Voilà leur premier caractère : rigoureux par ostentation, et en même temps durs et impitoyables.

Ils tiennent captive des femmelettes chargées de péchés [2], sous prétexte de leur donner des remèdes à leurs péchés, et en effet pour les tenir dans leur dépendance, sous le beau nom de direction.

Mais vous, ô véritables directeurs? si vous êtes obligés d'ordonner des choses fortes, soyez encore plus soigneux à soulager ceux à qui vous les imposez. Loin de vouloir vous attacher les âmes infirmes, rendez-les libres ; et autant que vous pourrez, mettez-les en état d'avoir moins besoin de vous, et d'aller comme toutes seules par les principes de conduite que vous leur donnez.

Ils font tout pour être vus des hommes [3]. Voilà la source de tout le mal. La véritable piété ne songe qu'à contenter Dieu. Ceux-ci n'ont que des vues humaines ; et ils sont sévères, afin qu'on les loue : ils veulent conduire, ils veulent diriger, pour se donner un grand crédit ; afin qu'on voie qu'ils peuvent beaucoup, qu'ils sont de grands directeurs, et qu'ils ont beaucoup de gens de grande considération à leurs pieds.

Ils aiment les premières places [4]. Les voilà peints : non que tous ils aient tous ces défauts ; les uns ne se soucient pas tant des premières places ; mais ils voudront qu'on les craigne, qu'on les visite, qu'on leur fasse de grandes révérences ; sen-

[1] Matth. XXIII. 4. — [2] II. Tim. III. 6. — [3] Matth. XXIII. 5. — [4] Ib. 6.

sibles au dernier point, si on leur manque en la moindre chose. Les malheureux, ils ont reçu leur récompense,

Mais ce qu'ils veulent sur toutes choses, c'est *qu'on les appelle Rabbi*[1], et qu'on les tienne pour maîtres, qu'on révère leurs décisions comme des oracles, et que tout le monde aille à eux comme à la règle.

Que ceux qui sont en place, où ces devoirs leur sont rendus naturellement, craignent de s'y plaire. La tentation est délicate : car on passe souvent de la fermeté qu'on doit avoir pour maintenir l'autorité légitime, à une jalousie de grandeur toute humaine et toute mondaine. Le remède est dans les paroles suivantes.

LVIIe Jour. Jésus-Christ seul Père, seul maître. (Matth. xxiii. 8. 9. 10. 11.)

Vous n'avez qu'un seul maître[2]. Écoutez le maître intérieur ne faites rien qu'en le consultant : faites tout sous ses yeux. Songez ce que vous feriez si vous aviez à chaque moment à lui rendre compte. Vous prendriez son esprit, comme vos subalternes prennent le vôtre : vous craindriez de vous rien attribuer au delà des bornes, pour n'être point repris d'un tel supérieur. Or encore que vous n'ayez point à lui rendre compte en présence, à chaque moment, il viendra un jour que tout se verra ensemble : et en attendant on observe tout; et celui à qui vous aurez à rendre compte, *viendra lorsque vous y penserez le moins*[3], pour voir si vous n'avez point insolemment abusé du pouvoir qu'il vous a laissé en son absence.

Vous êtes tous frères[4]. Songez-y bien : vous qui êtes supérieur, vous êtes frère. S'il faut donc prendre l'autorité sur votre frère, que ce soit pour l'amour de lui, et non pour l'amour de vous ; pour son bien, et non pour vous contenter d'un vain honneur.

Il n'y a qu'un Père : il n'y a qu'un maître[5]. Si on vous appelle *Père,* parce que vous en faites la fonction, elle est déléguée, elle est empruntée. Revenez au fond : vous vous trouverez frère et disciple. Ayez-en donc l'humilité : apprenez

[1] Matth. xxiii. 7. — [2] Ib. 8. — [3] Ib. xxiv. 45. 50. — [4] Ib. xxiii. 8. — [5] *Ib. 9. 10.*

d'un moment à l'autre ce que vous avez à enseigner. Ainsi vous serez un père, vous serez un maître : car saint Paul a bien dit *qu'il étoit père, et qu'il engendroit des enfants* [1] ; mais la semence de Dieu, c'est sa parole. Recevez donc continuellement de Dieu. Prêchez-vous? Ecoutez au dedans le Maître céleste, et ne prêchez que ce qu'il vous dicte. Conduisez-vous conseillez-vous? consolez-vous? Si vous parlez que ce soient *des discours de Dieu* [2]... *Si vous servez quelqu'un* en le conduisant, *que ce soit par la vertu que Dieu vous fournit* [3] sans cesse.

Un seul maître ; une seule *lumière qui éclaire tout homme venant au monde* [4], qui a parlé au dehors, et parle encore tous les jours dans son Évangile : mais qui parle toujours au dedans, dès qu'on lui prête l'oreille. Dans quel silence faut-il être, pour ne perdre pas la moindre de ses paroles.

Le plus grand d'entre vous c'est votre serviteur [5]. Il ne dit pas qu'il n'y ait pas d'ordre dans son Eglise, et que personne n'y soit élevé en autorité au dessus des autres : mais il avertit que l'autorité est une servitude. *Je me suis fait serviteur de tous* disoit saint Paul : *tout à tous, afin de les sauver tous* [6]. L'exercice de l'autorité ecclésiastique est une perpétuelle abnégation de soi-même.

LVIII[e] JOUR. Les *Vœ*, ou les malheurs prononcés contre les faux docteurs. (Matth. XXIII. 13. 15. 16.)

Ecoutons bien, ces *Vœ* : *Malheur à vous* [7]. Dès qu'on se fait maître pour soi-même, et pour être honoré, malheur à vous. C'est une malédiction sortie de la bouche de Jésus-Christ : c'est une sentence prononcée, qui sera suivie d'une autre : *Allez, maudits.*

Comment est-ce que les docteurs ferment le ciel? En débitant de fausses maximes, et mettant l'erreur en dogme.

Ils ne vouloient point croire en Jésus-Christ, et empêchoient le peuple d'y croire. C'étoit véritablement fermer la porte du ciel, puisque Jésus-Christ est cette porte.

Un autre moyen de la fermer, c'est de la faire trop large,

[1] I. Cor. IV. 14. 15. — [2] Gal. IV. 19. — [3] I. Pet. IV. 11. — [4] Joan. I. 9. — [5] Matth. XXIII. 11. — [6] I. Cor. IX. 19. 22. — [7] Matth. XXIII. 13.

pendant que Jésus-Christ la fait étroite. Car dès là, ce n'est plus la porte que Jésus-Christ a ouverte : c'en est une autre que vous ouvrez de vous-mêmes : et parce qu'elle est plus aisée, vous faites abandonner l'autre qui est la véritable.

Mais ce ne sont pas seulement les docteurs trop relâchés qui ferment la porte : Jésus-Christ attaque encore plus, dans tout ce sermon, ceux qui augmentent les difficultés, et les fardeaux. Leur dureté rend la piété sèche et odieuse, et par là elle ferme le ciel.

Ces faux docteurs gâtent tout. Il n'y a rien de meilleur que l'oraison : ils la gâtent ; parce que *pour dévorer la substance des veuves, ils font semblant de prier Dieu longtemps* pour elles, ou de leur vouloir apprendre *à prier longtemps*. Mais leur jugement sera d'autant plus grand, que la chose dont ils abusent, est plus excellente.

Les maisons des veuves, foibles par leur sexe, maîtresses de leur conduite, et n'ayant plus de mari qui sauroit bien écarter le directeur intéressé : voilà un vrai butin pour l'hypocrisie.

La plus parfaite action d'un docteur c'est *de faire un prosélyte* [1], de convertir les infidèles. Plus ils étoient éloignés, plus il y a de mérite à les ramener. Ils gâtent cela : *ils le font doublement damner.* Car ils l'attirent, et puis il l'abandonnent : ils le gagnent et puis il le scandalisent : et ne lui font que trop sentir qu'ils n'ont travaillé à le convertir, que pour s'en faire une matière d'un vain triomphe. Ces malheureux prosélytes se rebutent de la piété, et peut-être de la foi : et ils se damnent doublement; parce qu'ils deviennent déserteurs de la religion, et que sachant la volonté du maître, ils sont beaucoup plus punis. Il valoit mieux les laisser dans leur ignorance, que de manquer à ce qu'il leur faut, pour profiter de la doctrine de la foi. Ne croyez donc pas avoir tout fait, quand vous les avez convertis; c'est ici le commencement de vos soins. Autrement vous ne serez, comme vous appellent les hérétiques par mépris, qu'un malheureux convertisseur.

Ne dites pas d'un pécheur : Il a commencé : il a fait sa confession générale ; qu'il aille maintenant tout seul. Vous ne

[1] *Matth.* XXIII. 15.

songez pas que le grand coup est de persévérer. Prenez garde que vous ne vouliez que la gloire de convertir, et non pas le soin de conserver.

Le faux zèle est bien marqué dans ces paroles : *Vous courez la mer et la terre, pour faire un seul prosélyte* [1]. Qu'il est zélé ! Tant de peine pour un seul homme ! faux zèle, puisqu'il ne sert qu'à la vanité : il se repaît de la gloire d'avoir fait un prosélyte. Plus la chose est sainte, plus il est détestable de la gâter. J'ai fait cette religieuse, j'ai attiré cet homme à l'ordre : achevez donc ; cultivez cette jeune plante ; ne la déracinez pas par les scandales que vous lui donnez ; qu'elle ne trouve pas la mort où elle a cherché la vie : en un mot, ne la damnez pas davantage par le mauvais exemple. Le mauvais exemple du monde lui auroit été moins nuisible : le mauvais exemple des serviteurs et des servantes de Dieu, la perd sans ressource.

« Dieu dissipe les os de ceux qui plaisent aux hommes : ils » sont remplis de confusion, parce que le Seigneur les mé- » prise [2] », comme des hommes vains, qui préfèrent l'apparence au solide et au vrai.

LIX[e] JOUR. Docteurs juifs, conducteurs aveugles et insensés. (Ibid. 16. et suiv.)

Jusqu'ici il ne les a appelés qu'*hypocrites* : parcequ'ils mettoient la piété dans l'extérieur seulement. Voici une autre qualité qu'il leur donne : *conducteurs aveugles* : et encore : *insensés et aveugles* [3].

Marquez la liaison de ces deux paroles : *conducteurs et aveugles : guides aveugles et insensés* : Hélas ! en quels abîmes tomberez-vous, et ferez-vous tomber les autres ? Car tous deux tombent dans l'abîme, et l'aveugle qui mène, et celui qui suit

L'aveuglement qu'il reprend ici est, lorsque l'intérêt fait oublier les maximes les plus claires et les plus certaines.

Il est bien manifeste, que *le temple et l'autel qui sanctifient les présents* [4], sont de plus grande dignité que le don qu'on met

[1] Matth. XXIII. 15. — [2] Ps. LII. 6. — [3] Matth. XXIII. 16 et seq. — [4] Ib. 18. 19.

dessus pour les sanctifier. Et cependant ces guides aveugles étoient assez insensés pour dire que le serment qu'on faisoit par le don, et par l'or qu'on avoit consacré dans le temple et sur l'autel, étoit plus inviolable que celui qu'on faisoit par le temple et par l'autel même. Pourquoi? parce qu'ils vouloient qu'on multipliât les dons et l'or dont ils profitoient : et c'est pourquoi ils en relevoient le prix, et ils poussoient leur aveuglement, jusqu'à préférer le présent au temple et à l'autel, où on le consacroit.

Lorsqu'il dit que le temple et l'autel sanctifient le don, il parle pour l'ancienne loi, où en effet tous les dons et toutes les victimes, qui n'étoient que choses terrestres, étoient bien au dessous du temple et de l'autel qui étoient le manifeste symbole de la présence de Dieu. Mais dans la nouvelle alliance il y a un don qui sanctifie le temple et l'autel. Ce don c'est l'eucharistie ; qui n'est rien de moins, que Jésus-Christ et le Saint des saints : et ce don est en même temps un temple. *Détruisez ce temple*, dit-il : *et il parloit du temple de son corps* [1],... *où la divinité habitoit corporellement* [2]. Il est donc le temple, et plus que le temple : *Celui-ci est plus grand que le temple même* [3].

Il est l' autel, en qui et par qui nous offrons *des victimes spirituelles*, *agréables par* Jésus-Christ, comme dit saint Pierre [4].

Ceux qui estiment le don plus que le temple et plus que l'autel, sont encore ceux qui donnant quelque chose à Dieu, le font valoir en eux-mêmes; au lieu de songer qu'on ne peut rien donner à Dieu, qui ne soit beaucoup au dessous de la majesté de son temple, et de la sainteté de son autel.

Comme il élève l'esprit! du don, à l'autel et au temple : du temple, au ciel dont il est l'image : du ciel, à Dieu qui y est assis, qui y règne, qui y tient l'empire de tout l'univers.

Apportez votre don : apportez-vous vous-même à l'autel; et ne faites cas de vous-même qu'à cause que vous êtes consacré à Dieu. Tirez de là tout votre prix : attendez de là tout ce que vous espérez de sainteté.

[1] *Joan. II. 19. 21.* — [2] Coloss. II. 9. — [3] Matth XII. 6. — [4] I. Pet. II. 5.



O le grand don que vous avez à offrir à Dieu ! son corps et son sang que tous les jours vous pouvez offrir à Dieu en sacrifice : don qui sanctifie l'autel et le temple, et ceux qui s'offrent dans le temple.

LXe Jour. Guides aveugles attachés aux petites choses, et méprisant les grandes. (Ibid. 23. et 24.)

Par quelle erreur de l'esprit humain arrive-t-il qu'on observe la loi en partie, et qu'on ne l'observe pas tout entière ; qu'on en observe les petites choses, comme de payer la dîme des plus vils herbages, et qu'on omet les plus grandes, la justice, la miséricorde, la bonne foi [1] ? Il y a là une ostentation et un air d'exactitude qui s'étend jusqu'aux moindres observances. Mais il faut encore remarquer ici quelque chose de plus intime. On observe volontiers dans la loi ce qui ne coûte rien à la nature ; les passions ne souffrent point de violence. On le sacrifie aisément à Dieu : on ne veut pas avoir à se reprocher à soi-même qu'on est sans loi, qu'on est un impie : on s'acquite par de petites choses, et on se flatte d'avoir satisfait. Mais la lumière éternelle vous foudroie : *Il falloit s'attacher à* ces grandes *choses*, *mais sans omettre* les moindres [2]. Il ne faut pas s'y attacher comme aux principales, ni les mépriser non plus à cause qu'elles sont petites.

Voyez ce que Jésus estime, *la justice*, *la miséricorde*, *la bonne foi*.

Guides aveugles, *qui coulez le moucheron et qui avalez un chameau* [3]. Que le monde est plein de ces fausses piétés ! Ils ne voudroient pas qu'il manquât un *Ave Maria* à leur chapelet. Mais les rapines, mais les médisances, mais les jalousies, ils les avalent comme de l'eau : scrupuleux dans les petites obligations ; larges sans mesure dans les autres.

C'est encore la même chose, que ce qui est dit au v. 5 : *Ils étendent des parchemins où ils écrivoient des sentences de la loi de Dieu* [4], conformément au précepte du Deutéronome [5]. Soit que ce fût une espèce d'allégorie, ou une obligation effective ; ils vouloient bien avoir ces sentences roulantes et mouvantes devant les yeux : mais ils ne se soucioient pas d'en

[1] Matth. XXIII. 23. — [2] Ib. — [3] Ib. 23. 24. — [4] Ib. 5. — [5] Deut. VI. 8.

avoir l'amour dans le cœur. Il étoit commandé aux Israélites, pour se distinguer des autres peuples, d'avoir des franges au bord de leurs robes, qu'ils nouoient avec des rubans violets [1]. Ce qui leur étoit un signal, qu'ils devoient être attentifs à la loi de Dieu, et ne laissez pas errer leurs yeux et leurs pensées, dans les choses qu'elle défendoit. Les pharisiens se faisoient de grandes franges, ou dilatoient ces bords de leurs robes, comme gens bien attentifs à la loi de Dieu, qui dilatoient ce qui étoit destiné à en rappeler la mémoire. C'est tout ce que Dieu en aura : une vaine parade, une ostentation, une exactitude apparente aux petits préceptes aisés, un mépris manifeste des grands, et un cœur livré aux rapines et à l'avarice.

Prenez garde dans les religions : un voile, l'habit de l'ordre, les jeûnes de règle. Mais que veut dire ce voile ? Pourquoi est-il mis sur la tête, comme l'enseigne de la pudeur et de la retraite ? C'est à quoi il falloit penser, et ne mépriser pas les petites choses, qui sont en effet la couverture et la défense des grandes : mais aussi ne se pas imaginer que Dieu se paie de cette écorce et de ces grimaces.

LXI[e] JOUR. Suite. Sépulcres blanchis. (Ibid. 26. et 27.)

Aveugle pharisien, continue notre Seigneur [2], *qui nettoies le dehors d'une coupe, et laisses dans la saleté le dedans* où l'on boit. *Nettoie le dedans afin que le dehors soit pur :* car la pureté vient du dedans, et se doit répandre de là sur le dehors. Autrement, malgré ton hypocrisie, l'infection du dedans se produira par quelque endroit : ta vie se démentira, ton ambition cachée sera découverte ; tu paroîtras de couleurs et de figures différentes ; et avec l'infamie de ton ambition, celle de ton hypocrisie attirera la haine du genre humain.

Quelle affreuse idée d'un hypocrite ! *C'est un vieux sépulcre :* tout s'y démentoit : *on l'a reblanchi, et il paroît beau au dehors :* il peut même paroître magnifique. Mais qu'y a-t-il au dedans ? *Infection, pourriture, des ossemens de morts* [3], dont l'attouchement étoit une impureté selon loi. Tel est un hypocrite : il a la mort dans le sein : que sera-ce, et où se cachera-

[1] *Num* XV. 39. Deut. XXII. 12. — [2] Matth. XXIII. 25. 26. — [3] Ib. 27.

t-il, lorsque Dieu révèlera le secret des cœurs, et qu'on verra *ces choses honteuses qui se passoient dans le secret, et qu'on a honte même de prononcer.*

LXII[e] JOUR. Docteurs juifs persécuteurs des prophètes : Leur punition. (Ibid. 29–36.)

Voici le comble de l'hypocrisie : des actions de piété pour donner couleur au crime ; comme de bâtir les sépulcres des prophètes. Qu'il est aisé de les honorer après leur mort, pour acquérir la liberté de les persécuter vivants ! Ils ne vous disent plus mot, et vous pouvez les honorer sans qu'il en coûte à vos passions. On fait aisément les actes de piété qui ne leur font point de peine. On parera un autel ; on y placera des reliques; tout y sera propre et orné; on bâtira des églises et des monastères : les actions de piété éclatantes, loin de rebuter, on s'en fait honneur. Venons à la pratique de la piété, et à la mortification des sens : on n'y veut pas entendre.

Les Juifs étoient prêts à faire mourir le prophète par excellence et ses apôtres, et ils disoient : « Si nous eussions été » du temps de nos pères, nous n'eussions pas persécuté les » prophètes. Vous êtes leurs vrais enfants[2] », puisque vous voulez faire comme eux ; et vous voulez avoir tout ensemble, et la gloire de détester le crime, et le plaisir de vous satisfaire en le commettant. Mais vous ne tromperez pas Dieu. Au lieu de recevoir les vaines excuses que vous semblez vouloir faire aux prophètes, il vous punira de tous les crimes que vous aurez imités, à commencer par celui de Caïn, dont vous avez imité la jalousie sanguinaire[3]. Le moyen de désavouer vos pères, est de cesser de les imiter. Que si vous les imitez, les tombeaux que vous érigez aux prophètes, serviront plutôt de monuments pour conserver la mémoire des crimes de vos ancêtres, que de moyen de les éviter. C'est pourquoi il y a dans saint Luc[4] : en bâtissant leurs sépulcres, pendant que dans votre cœur vous desirez d'en faire autant aux prophètes que vous avez parmi vous, vous montrez bien que cet extérieur de piété ne tend qu'à couvrir vos noirs desseins, et à les exécuter plus sûrement en les cachant.

[1] Ephes. v. 12. — [2] Matth. xxiii. 30. 31. — [3] Ib. 35. — [4] Luc. xi. 48.

Remplissez la mesure de vos pères : et que tout le sang juste vienne sur vous depuis Abel[1]. On mérite le supplice de ceux qu'on imite : Dieu n'impute pas seulement le péché des pères aux enfants; mais encore celui de Caïn, quand on en suit la trace : et il y aura parmi les méchants qui se seront imités les uns les autres, une société de supplices, comme parmi les bons qui auront vécu en unité d'esprit, une société de récompenses.

Il prédit un supplice affreux aux Juifs : et en effet le monde n'en avoit jamais eu de semblable.

Tout viendra fondre sur cette génération[2] : le temps approchoit, et ceux qui étoient vivants le pouvoient voir.

Appliquons-nous à nous-mêmes ce que nous venons de voir. Chacun persécute le juste, lorsqu'on le traverse, lorsqu'on en médit, lorsqu'on le tourmente en cent façons. Et on dit en lisant la Vie des Saints, où l'on voit la persécution des justes : Je ne ferois pas comme cela ; et on le fait, et on ne s'en aperçoit pas : et on attire sur soi la peine de ceux qui ont persécuté les gens de bien.

« Tout est écrit devant moi ; je ne m'en tairai pas ; je vous » rendrai » la juste punition de vos péchés : « je mettrai dans » votre sein vos péchés, et ensemble les péchés de vos pè- » res, et je mettrai dans leur sein à pleine mesure leur an- » cien ouvrage[3] ».

LXIIIe Jour. Lamentations, pleurs de Jésus sur Jérusalem. (Ibid. 37. 39)

« Jérusalem, Jérusalem qui tues les prophètes, et qui lapi- » des ceux qui ont été envoyés vers toi, combien de fois ai-je » voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble » ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu » ? Comme il a pleuré Jérusalem ! Avec quelle tendresse il a présenté ses ailes maternelles à ses enfants qui vouloient périr ! *Une poule*, c'est la plus tendre de toutes les mères. Elle voudroit reprendre ses petits, non pas ses ailes, mais dans son sein, s'il se pouvoit : digne d'être le symbole de la miséricorde divine.

Je trouve trois lamentations dans notre Sauveur, dont cel-

[1] *Matth.* XXIII. 35. — [2] Ib. 36. — [3] Is. LXV. 6. 7.

les de Jérémie n'égaleront jamais la tendresse. A son entrée : « Ah ! si tu savois au moins en ce jour qui t'est encore donné, » ce qui peut t'apporter la paix[1] » ! Ici : « Jérusalem, Jéru- » salem ! etc.[2] ». Allant au Calvaire : « Filles de Jérusalem, » pleurez sur vous-mêmes.......... Heureuses les stériles ; » heureuses les entrailles qui n'ont point porté d'enfants, et » les mamelles qui n'en ont point allaité[3] » ! O malheureuse Jérusalem ! O âmes appelées et rebelles ! que vous avez été amèrement pleurées ! Revenez donc aux cris empressés de cette mère charitable : ses ailes vous sont encore ouvertes. *Ah! pourquoi voulez-vous périr, maison d'Israël*[4] ?

Vous ne me verrez point, jusqu'à ce que vous disiez : Bienheureux celui qui vient au nom du Seigneur[5].

Ces dernières paroles depuis ces mots : *Jérusalem, Jérusalem* : ont déjà été dites avant l'entrée du Sauveur[6] : et alors il vouloit dire qu'on ne le reverroit plus jusqu'au jour de cette entrée. Ici l'entrée étoit faite ; et il veut dire qu'il s'en alloit jusqu'au dernier jugement, qui n'arriveroit pas que les Juifs ne fussent retournés à lui, et ne le reconnussent pour le Christ.

Le Sauveur a achevé ce qu'il vouloit. Il a établi l'autorité de la chaire de Moïse ; il a fait voir les abus ; il expliqué le châtiment; il n'a pas tenu à sa bonté qu'ils ne l'aient écouté : et ils ont voulu périr. O quel regret pour ces malheureux ! ô quelle augmentation de leur supplice !

Apprenons à louer la miséricorde divine dans les jugements les plus rigoureux ; car ils ont toujours été précédés par les plus grandes miséricordes.

Combien de fois ai-je voulu ! Ce n'est pas pour une fois que vous m'avez appelé, ô la plus tendre de toutes les mères ! et je n'ai pas écouté votre voix.

LXIV[e] JOUR. Vices des docteurs de la loi; ostentation; superstition; corruption ; erreurs marquées par saint Marc et par saint Luc.

Voyez en saint Marc et en saint Luc, la substance de tout ce discours de notre Seigneur[7]. Ils remarquent tous deux

[1] Luc. XIX. 42. — [2] Matth. XXIII. 37. — [3] Luc. XXIII. 28. 29. — [4] Ezech. XVIII 31.— [5] Matth. XXIII. 39.— [6] Luc. XIII. 34. 35.— [7] Marc. XII. 38. 39. 40. Luc. XX. 46. 47.

principalement l'affectation des premières places, et cet artifice de piller les veuves sous prétexte d'une longue oraison, comme les choses les plus odieuses, comme les plus ordinaires dans la conduite des pharisiens, dont aussi il se faut le plus donner de garde, Dieu nous en fasse la grâce.

Tout ce que Jésus-Christ blâme se réduit à ostentation, superstition, hypocrisie, rapine, avarice, corruption, et en un mot, jusqu'à altérer la saine doctrine ; en préférant le don du temple et de l'autel, au temple et à l'autel même.

Mais comment donc vérifier ici ce qu'il a dit : *Faites ce qu'ils vous diront?* Car ils leur disoient cela qui étoit mauvais : et ils avoient encore beaucoup de fausses traditions, que le Fils de Dieu reprend ailleurs. Tous ces dognes particuliers n'avoient pas encore passé en décret public, en dogmes de la synagogue. Jésus-Christ est venu dans le moment que tout alloit se corrompre. Mais il étoit vrai jusqu'alors, que la chaire n'étoit pas encore infectée, ni livrée à l'erreur, quoiqu'elle fût sur le penchant. Qui nous dira, s'il n'en arrivera peut-être pas à peu près autant à la fin des siècles? Qui sait où Dieu permettra que la séduction aille dans les docteurs particuliers? Mais avant que ces mauvais dogmes aient passé en décret public, le second avénement se fera. Prenons garde cependant à ce levain des pharisiens, et ne le faisons pas régner parmi nous.

O combien disent dans leur cœur : Le temple n'est rien ; l'autel n'est rien : le don, c'est à quoi il faut prendre garde, et non-seulement ne le retirer jamais, mais l'augmenter, comme ce qu'il y a de plus précieux dans la religion.

Prenons un esprit de désintéressement, pour éviter ce levain des pharisiens.

Prenons garde, tout ce que nous sommes de supérieurs, de ne nous réjouir pas de la prélature, mais de craindre d'imiter les pharisiens dans ce point, que saint Marc et saint Luc ont observé comme le plus remarquable.

Nous porterons la peine de tout le sang juste répandu, de tous les canons méprisés, de tous les abus autorisés par notre exemple : et tout sera imputé à notre ordre depuis le premier *relâchement*.

La prodigieuse révolte du luthéranisme a été une punition visible du relâchement du clergé. Et on peut dire, que Dieu a puni sur nos pères, ce qu'il continue de punir sur nous, tous les relâchements des siècles passés, à commencer par les premiers temps où l'on a commencé à laisser prévaloir les mauvaises coutumes contre la règle. Nous devons craindre que la main de Dieu ne soit sur nous, et que la révolte ne dure jusqu'à ce que, profitant du châtiment, nous ayons entièrement banni du milieu de nous tout levain pharisaïque; cet esprit de domination, d'intérêt, d'ostentation ; cet esprit qui fait servir la domination au gain et à l'intérêt, soit que ce soit celui de l'ambition, soit que ce soit celui de l'argent.

Pour mieux entendre notre devoir et notre péril, considérons le même sermon de notre Seigneur, déjà fait dans saint Luc, une autre fois et avant son entrée.

LXV[e] JOUR. Les *Væ*, ou les malheurs prononcés par notre Seigneur contre les docteurs de la loi. (En saint Luc. XI. 37 38 et suiv.)

L'occasion de ce discours fut l'orgueil de ce pharisien, qui blâmoit le Sauveur en son cœur, *parce qu'il ne s'étoit pas lavé avant le repas*. Il commence à cette occasion, à leur reprocher *qu'ils lavoient le dehors, et négligeoient le dedans* [1].

La comparaison du sépulcre est tournée ici au v. 44 d'une manière différente de saint Matthieu. Car au lieu que dans saint Matthieu Jésus-Christ propose des *sépulcres blanchis :* ici on parle de *sépulcres cachés, lorsque les hommes marchent dessus sans le savoir* [2] : ce qui fait voir des hypocrites tout à fait cachés, avec qui on converse sans les connoître pour ce qu'ils sont, tant leur malice est profonde. Mais tout cela se révèlera au grand jour : et plus leur désordre étoit caché, plus leur honte, qui paroîtra tout d'un coup, sera éclatante.

Un docteur de la loi interrompt cette pressante invective contre les pharisiens, et présuma assez de lui-même pour croire que le Sauveur se tairoit, quand il lui auroit témoigné la part qu'il prenoit à son discours : *Maître*, lui dit-il [3], *vous nous faites injure à nous-mêmes*. Son orgueil lui attira ces

[1] Luc. XI 37. 38. 39. — [2] Matth. XXIII. 27. Luc. XI. 44. — [3] Ib. 45.

justes reproches : *Malheur à vous aussi*, *docteurs de la loi*[1] ! et le reste.

Ce qui est dit dans saint Matthieu, *je vous envoie des prophètes*[2], est expliqué en saint Luc : *La sagesse de Dieu a dit*[3]: pour montrer que le Sauveur est la sagesse de Dieu.

Vous avez pris la clef de la science[4]. On distingue la clef de la science d'avec celle de l'autorité. Les docteurs vouloient s'approprier la clef de la science : que n'ouvroient-ils donc au peuple ? Mais ils se trompoient eux-mêmes, et trompoient les autres ; et non contents de se taire, ce qui suffiroit pour leur perte, ils étoient les premiers à autoriser les fausses doctrines.

« Dès lors les pharisiens et les docteurs de la loi commen» cèrent à le presser et à l'accabler de questions, en lui dres» sant des piéges, pour exciter contre lui la haine du peuple[5] ». Ils sont pris dans les piéges qu'ils tendoient au Sauveur, et ils croient n'en pouvoir sortir qu'en le perdant. Ainsi périt le juste, pour avoir fait son devoir à reprendre les orgueilleux et les hypocrites.

LXVIe JOUR. Quel est le vrai prix de l'argent. Veuve donnant de son indigence. (Marc. XII. 41—44. Luc. XXI. 1—4.)

Jésus-Christ venoit de parler des pharisiens, et de leur artifice à tirer l'argent des veuves : il va montrer ce qu'il faut estimer dans l'argent, et quel en est le vrai prix.

« Jésus s'assit, et regarde ceux qui mettoient dans le tronc » ou dans le trésor : « Une pauvre veuve donna deux petites » pièces d'un liard : Elle a plus donné que tous[6] ». Que l'homme est riche ! Son argent vaut tout ce qu'il veut : sa volonté y donne le prix. Un liard vaut mieux que les plus riches présents. Manquez-vous d'argent ? un verre d'eau froide vous sera compté ; et on ne veut pas même vous donner la peine de la chauffer. N'avez-vous pas un verre d'eau à donner ? un desir, un soupir, un mot de douceur, un témoignage de compassion : si tout cela est sincère, il vaut la vie éternelle ! O que l'homme est riche, et quels trésors il a en main !

[1] Luc. XI. 46. — [2] Matth. XXIII. 34. — [3] Luc. XI. 49. — [4] Ib. 52. — [5] Ib. 53. 54. — [6] Marc. XII. 43. 44. Luc. XXI. 1. 2. 3.

Heureux les chrétiens d'avoir un maître qui sait si bien faire valoir les bonnes intentions de ses serviteurs! Aussitôt qu'il voit cette veuve qui n'a donné que deux doubles, ravi de sa libéralité, *il convoque ses disciples,* comme à un grand et magnifique spectacle.

« Elle a donné plus que tous les autres » ; quoique tous les autres eussent donné largement : « Mais les autres ont donné » le superflu, et le reste de leur abondance », sans s'apercevoir d'aucune diminution ; « au lieu que celle-ci a donné tout » ce qu'elle avoit, et tout son vivre [1] »: s'abandonnant avec foi à la divine providence.

Voilà les aumônes que Jésus-Christ loue : celles où on prend sur soi : car de telles aumônes sont les seules qui méritent le nom de sacrifice.

LXVII° JOUR. Ruine de Jérusalem, et du temple. (Matt. XXIV. 1—32. Marc. XIII. 1—28. Luc. XXI. 6—29.)

Ce que Jésus-Christ avoit prédit de la ruine de Jérusalem est ici plus particulièrement expliqué, et Jésus-Christ y déclare ce qu'il n'avoit pas encore dit : que le temple ne seroit pas excepté d'un malheur si prochain, et périroit comme le reste. Il ne vouloit pas laisser ignorer à ses disciples un événement si important; et il choisit pour s'en expliquer les jours prochains de sa mort, dont il devoit être la punition.

Maître, voyez quelles pierres, et quelle structure [2] ! C'est ainsi que parlent les disciples en montrant le temple au Fils de Dieu : ces deux paroles en font la peinture : *Quelles pierres!* de quelle beauté, de quelle énorme grandeur! *Quelle structure!* quelle solidité, quelle ordonnance, quelle correspondance de toutes ses parties! Saint Luc ajoute la richesse des dons, dont le temple étoit rempli [3]. Il n'y avoit donc rien de plus solide, ni de plus riche : et néanmoins il périra : tant de richesses, une si belle structure, tout sera réduit en cendres.

« Voyez-vous tous ces ces grands bâtiments ? En vérité, » je vous le dis : il n'y demeurera pierre sur pierre [4] ». En-

[1] Marc. XII. 43. 44. Luc. XXI. 4. — [2] Marc. XIII. 1. — [3] Luc. XXI. 5. — [4] Marc. XIII. 2.

orgueillissez-vous de vos édifices, ô mortels! dites que vous avez fait un immortel ouvrage, et que votre nom ne périra jamais. Ce grand politique, Hérode, croyoit s'être immortalisé en refaisant tout à neuf un si admirable édifice, avec une magnificence qui ne cédoit en rien, pour la beauté de l'ouvrage, à celle de Salomon. Si quelque chose devoit être immortelle, c'étoit un temple si auguste, si saint, si célèbre: tout sembloit le préserver des injures du temps; sa structure, sa solidité. On épargne même dans les villes prises, ces beaux monuments, comme des ornements, non des villes ni des royaumes, mais du monde. Mais sa sentence est prononcée : il faut qu'il tombe. En effet Tite avoit défendu surtout, qu'on ne touchât point à ce temple : mais un soldat animé par un instinct céleste, comme Joseph, historien juif, qui étoit présent à ce siége et qui a tout vu, le témoigne, y mit le feu ; et on ne le put éteindre[1]. Les Juifs avoient voulu le rebâtir sous Julien l'Apostat : le feu consuma les ouvriers qui y travailloient[2]. Il falloit que tout fût détruit et à jamais ; car Jésus-Christ l'avoit dit. Dieu vouloit punir les Juifs, et en même temps par un excès de miséricorde leur montrer qu'ils devoient chercher dans l'Église un autre temple, un autre autel, et un sacrifice plus digne de lui. Ainsi les justices de Dieu sont toujours accompagnées de miséricorde ; et il instruit les hommes en les punissant. Il instruit les Juifs en deux manières : il leur fait fait sentir leur crime en frappant jusqu'à sa maison : en la détruisant, il les détache des ombres de la loi, et les attache à la vérité.

Le temple avoit accompli, pour ainsi parler, tout ce à quoi il étoit destiné. Le Christ y avoit paru, selon les oracles d'Aggée et de Malachie[3]. Qu'il périsse donc, il est temps : quelque saint que soit celui-ci par tant de merveilles, et par le sacrifie qu'Abraham y voulut faire d'Isaac son fils : il faut qu'il cède aux temples, où l'on offrira, selon le même Malachie[4], *un plus excellent sacrifice, depuis le soleil levant jusques au couchant.*

[1] Joseph. lib. de bel Jud. c. 16. — [2] Amm. Marcell. lib. XXIII, init. — [3] *Agg.* II. 8. 10. Malach III. 1. — [4] Ib. I. 2.

LXVIIIe JOUR. La ruine de Jérusalem, et celle du monde : pourquoi prédites ensemble? (Ibid.)

Dites-nous quand arriveront ces choses, et quel est le signe de votre avénement et de la fin des siècles[1]. C'est la demande que firent à Jésus ses principaux apôtres, Pierre, Jacques, Jean et André, pendant qu'il étoit assis sur la montagne des Olives[2].

Remarquez que, dans leur demande, ils confondoient tout ensemble la ruine de Jérusalem, et celle de tout l'univers à la fin des siècles. C'est ce qui donne lieu à Jésus-Christ de leur parler ensemble de l'une et de l'autre.

On demandera, pourquoi il n'a pas voulu distinguer des choses si éloignées. C'est, premièrement, par la liaison qu'il y avoit entre elles ; l'une étant figure de l'autre ; la ruine de Jérusalem, figure de celle du monde, et de la dernière désolation des ennemis de Dieu. Secondement, parce qu'en effet plusieurs choses devoient être communes à tous les deux événements. Troisièmement, parce que, lorsque Dieu découvre les secrets de l'avenir, il le fait toujours avec quelque obscurité ; parce qu'il s'en réserve le secret ; parce qu'il ne veut pas contenter la curiosité, mais édifier la foi ; parce qu'il veut que les hommes soient toujours surpris par quelque endroit. C'est pourquoi en les avertissant, pour les obliger à prendre des précautions, et encore pour leur faire voir que l'événement qu'il leur prédit est un ouvrage de sa main, préparé depuis longtemps, il ne laisse pas de réserver toujours quelque chose qui surprenne, et qui inspire une nouvelle terreur lorsque le mal arrive.

Voilà pourquoi la prédiction de la ruine de Jérusalem, est en quelque sorte confondue avec celle du monde. Apprenez, ô hommes ! par l'obscurité que Jésus-Christ même veut laisser dans sa prophétie, apprenez à modérer votre curiosité, à ne vouloir pas plus savoir qu'on ne vous dit, à ne vous avancer pas au delà des bornes, et à entrer avec tremblement dans les secrets divins.

Quoique Jésus-Christ confonde ces deux événements, il ne

[1] Matth. XXIV. 3. Marc. XIII. 4. Luc. XXI. — [2] Matt. et Marc. Ib.

laisse pas dans la suite, comme nous verrons, de donner des caractères pour les distinguer.

Voilà de grandes choses, mais encore en confusion. Considérons-les en particulier : et tâchons de tirer de chacune toute l'instruction que Jésus-Christ a voulu nous y donner.

LXIX[e] Jour. Les marques particulières de la ruine de Jérusalem, et de la fin du monde. (Ibid.)

Selon ce que nous venons de dire, il faut qu'il y ait dans ces deux événements, dans le dernier jour de Jérusalem, et dans le dernier jour du monde, quelque chose qui soit propre à chacun, et quelque chose qui soit commun à l'un et à l'autre.

Ce qui est propre à la désolation de Jérusalem, c'est qu'elle sera investie d'une armée : c'est que l'abomination de la désolation sera dans le lieu saint. C'est qu'alors on pourra encore prendre la fuite, et se sauver des maux qui menaceront Jérusalem : c'est que cette ville sera réduite à une famine prodigieuse, qui fait dire à notre Sauveur : *Malheur aux mères : malheur à celles qui sont grosses : malheur à celles qui nourrissent des enfants*[1]. C'est que la colère de Dieu sera terrible sur ce peuple particulier, c'est-à-dire, sur le peuple juif; en sorte qu'il n'y aura jamais eu de désastre pareil au sien. C'est que ce peuple périra par l'épée, sera traîné en captivité par toutes les nations, et Jérusalem foulée aux pieds par les gentils. C'est que la ville et le temple seront détruits, et qu'il n'y restera pas pierre sur pierre, comme nous avons déjà vu. C'est que cette génération, celle où l'on étoit, ne passera point, que ces choses-ci ne soient accomplies, et que ceux qui vivent les verront[2].

Ce qui sera particulier au dernier jour de l'univers, c'est que le soleil sera obscurci, la lune sans lumière, les étoiles sans consistance, tout l'univers dérangé : que le signe du Fils de l'homme paroîtra; qu'il viendra en sa majesté; que ses anges rassembleront ses élus des quatre coins de la terre, et le reste qui est exprimé dans l'Évangile[3] : que le jour et l'heure en sont inconnus; et que tout le monde y sera surpris[4].

[1] Luc. XXI. Matth. XXIV. Marc. XIII. — [2] Ib — [3] Ib. — [4] Matth XXIV. 27. 36. 37.

De là résulte la grande différence entre ces deux événements, que Jésus-Christ veut qu'on observe. Pour ce qui regarde Jérusalem, il donne une marque certaine. *Quand vous verrez Jérusalem investie*[1] : et ce qui est, comme nous verrons, la même chose : « Quand vous verrez l'abomination de la dé» solation dans le lieu saint, où elle ne doit pas être : sachez » que sa perte est prochaine[2] », et sauvez-vous. On pouvoit donc se sauver de ce triste événement. Mais pour l'autre, qui regarde la fin du monde, comme ce sera, non pas ainsi que dans la chute de Jérusalem, un mal particulier, mais un renversement universel et inévitable ; il ne dit pas qu'on s'en sauve, mais qu'on s'y prépare. Ce qui sera commun à l'un et à l'autre jour, sera l'esprit de séduction, et les faux prophètes, la persécution du peuple de Dieu ; les guerres par tout l'univers, et une commotion universelle dans les empires, avec une attente terrible de ce qui devra arriver[3].

Considérons toutes ces choses dans un esprit d'humiliation et d'étonnement. O Dieu, que votre main est redoutable ! Par combien de terribles effets déployez-vous votre justice contre les hommes ! Quelles misères précèdent la dernière et inexplicable misère de la damnation éternelle ! « Qui ne vous » craindroit, ô Seigneur ! qui ne glorifiera votre nom ! O Sei» gneur tout-puissant, vos œuvres sont grandes et merveilleuses ! » vos voies sont justes et véritables, ô Roi des siècles ! vous » seul êtes saint, et toutes les nations vous adoreront[4] ! Tout » genou se courbera devant vous[5] » ; les uns en éprouvant vos miséricordes ; les autres se sentant soumis à votre implacable et inévitable justice.

LXX[e] JOUR. **Les marques de distinction de ces deux événements expliqués encore plus en détail en saint Matthieu, en saint Marc et en saint Luc. (Ibid.)**

En continuant la même lecture, nous avons à considérer les marques de distinction des deux événements, qui nous sont donnés dans l'Évangile. La distinction paroît assez clairement dans saint Luc. Ce qui regarde en particulier Jérusa-

[1] Luc. XXI. 20. — [2] Matth. XXIV. 15. Marc. XIII. 14. Luc. ib. — [3] Matth. XXIV. 4. Marc. XIII. 5. Luc. XXI. 8 et seq. — [4] Apoc. XV. 3. 4. — [5] Is. XLV. 24.

lem, commence au chapitre XXI, v. 20, et se continue jusqu'au v. 25; et ce qui regarde le dernier jour de l'univers commence au v. 25, et se termine au v. 31. La même chose paroît à peu près en saint Matthieu, chapitre XXIV, v. 15, à ces paroles : *Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation*, d'où se continue le récit des maux de Jérusalem jusqu'au v. 27, où l'on commence à parler de l'avénement du Fils de l'homme : ce qui se continue principalement depuis le v. 29 jusqu'au 34. On voit encore la même chose en saint Marc, chapitre XIII, depuis le v. 14, où *l'abomination* nous est montrée *où elle ne doit point être* : d'où se continue la ruine de Jérusalem jusqu'au v. 24 : et là commence la prédiction de la dernière catastrophe de l'univers, jusqu'au v. 30.

Il nous sera maintenant assez aisé d'arranger la suite des événements, premièrement, dans la ruine de Jérusalem, et ensuite dans celle du monde. *L'abomination de la désolation dans le lieu saint*, selon saint Matthieu, et *où elle ne doit pas être*, dans saint Marc, est visiblement la même chose, que *Jérusalem environnée d'une armée*, dans saint Luc, comme la seule suite le fera paroître à un lecteur attentif. Mais ce qui ne laisse aucun doute, c'est le rapport de ces mots : « Quand » vous verrez l'abomination de la désolation dans le lieu » saint » ; avec ceux-ci : « Quand Jérusalem sera investie » d'une armée. L'abomination », selon le langage de l'Écriture, signifie des idoles. *L'abomination de la désolation*, ce sont donc des idoles désolantes, tant à cause de l'affliction qu'elles causent par leur seul aspect au peuple de Dieu, qu'à cause de la dernière désolation dont elles leur étoient un présage. Or, on sait que les armées romaines portoient dans leurs étendards les idoles de leurs dieux, celles de leurs empereurs, qui étoient du nombre de leurs dieux, et des plus grands ; l'aigle romaine qui étoit consacrée avec des cérémonies qui la faisoient adorer elle-même. Ainsi investir Jérusalem d'une armée romaine, et en porter les étendards aux environs de cette ville, c'étoit mettre des idoles dans le lieu saint ; aux environs de Jérusalem, qui étoit appelée la cité sainte : auprès du temple qui étoit appelé par excellence le lieu saint ; *dans la* Judée, dont la terre étoit consacrée à Dieu, sanctifiée

par tant de miracles, et pour cela appelée la terre sainte. Selon les ordres de Dieu, les idoles n'y devoient jamais paroître. Et c'est pourquoi ce que saint Matthieu exprime par ces mots : *L'abomination*, c'est-à-dire, l'idole, *dans le lieu saint* : saint Marc l'explique par ceux-ci : *L'abomination* et l'idole *où elle ne doit pas être* ; c'est-à-dire, dans un lieu et dans une terre dont la sainteté la devoit éternellement bannir de son enceinte : ce que saint Luc a expliqué plus particulièrement, lorsqu'il a marqué : *Une armée autour de Jérusalem* ; une armée de gentils, puisque c'étoit *par les gentils que Jérusalem devoit être foulée aux pieds*[1] ; par conséquent une armée remplie d'idoles, puisque même elle les portoit dans ses étendards ; et en un mot, une armée romaine.

Ainsi le premier présage de la ruine de Jérusalem, c'est d'être environnée d'idoles. Car auparavant on voit dans Josèphe, que lorsqu'une armée romaine traversoit la Judée, on obtenoit des princes qu'on n'y passât point avec les étendards, de peur de souiller d'idoles une terre qui n'en devoit jamais voir aucune. Mais à cette fois l'armée étaloit ses idoles : on n'avoit plus de ménagement pour la terre sainte : c'étoit là le commencement de la dernière hostilité contre Jérusalem, et le prochain présage de sa chute.

Chrétien, ton corps et ton âme sont la terre vraiment sainte, où jamais les idoles ne doivent paroître. Tout créature mise à la place du Créateur, c'est une idole abominable, une idole désolante : tout ce que tu aimes plus que Dieu, ou avec Dieu, ou au préjudice de Dieu, renverse son trône, ou le partage : c'est là le premier présage de ta perte. Toute désobéissance, tout ce qui lève l'étendard contre Dieu, c'est le commencement de ton malheur. De quelle affreuse désolation sera suivi ce désordre ? de quels maux ne sera-t-il pas le présage ?

LXXIe JOUR. Deux siéges de Jérusalem, prédits par notre Seigneur. Le premier en saint Matthieu XXIV. 15. 16. Marc. XIII. 14. Luc. XXI. 20 Le second en saint Luc. XIX. 43. 44.

Ces paroles de saint Matthieu et de saint Marc : *L'idole dans le lieu où elle ne doit pas être*, et celles de saint Luc :

[1] Luc. XXI. 20. 24.

Jérusalem environnée d'une armée, ne marquent pas encore le dernier siége de Jérusalem sous Tite, où elle périt sans ressource. Car les évangélistes disent ici : Quand vous verrez ces idoles, ce siége, *fuyez dans les montagnes*. Or, depuis le siége de Tite, il n'y avoit pas moyen de fuir, ni de sortir de la ville ; car elle étoit tellement serrée de tranchées, de murailles et de forteresses, qu'il n'y avoit plus aucune issue. C'est ce siége par Tite que le Sauveur avoit prédit en entrant dans Jérusalem, lorsqu'il disoit avec larmes : Ville infortunée, *tes ennemis t'environneront de tranchées, et te fermeront de toutes parts* [1]. Aussi ne leur parle-t-il pas alors, comme ici, de prendre la fuite ; car il savoit bien qu'en cet état il n'y en auroit plus aucune espérance : mais d'une perte totale et d'*un entier renversement, et pour la ville et pour ses enfants* [2]. Ici donc il parle d'un autre siége, qui arriva à Jérusalem quelques années avant celui de Tite, lorsque Cestius Florus l'investit. Ces deux siéges sont bien marqués dans Josèphe, et très-nettement distingués dans l'Évangile. Dans le premier, dont il est parlé dans les chapitres que nous méditons [3], on ne voit ni tranchées ni forts ; mais seulement une armée qui se répand aux environs, et ce qu'elle avoit de plus détestable, c'étoit ses idoles. Dans le second, on voit des forts, des tranchées, et un siége dans toutes les formes. On pouvoit échapper dans la première occasion ; car les troupes n'arrivent pas tout à coup, et la garde n'est pas si exacte ; dans la seconde, il n'y a rien à attendre qu'à périr.

On voit là deux états de l'âme. Lorsque le péché commence à l'investir, pour ainsi dire, et à répandre de tous côtés, comme des idoles, les mauvais desirs; cette armée impure ne fait que nous entourer, de manière que nous pouvons encore échapper. Les tranchées, les forts, le siége en forme, c'est le vice fortifié par l'habitude. Fuyons dès le premier abord, dès que nous voyons paroître l'étendard du péché : car si nous lui laissons élever ses forts, et former ses habitudes, il n'y a presque plus rien à espérer.

[1] Luc. XIX. 43. — [2] Ib. 44. — [3] Matth. XXIV. Marc. XIII. Luc. XXI.

LXXII[e] JOUR. **Réflexions sur les maux extrêmes de ces deux siéges.** (Ibid.)

Si à ce premier abord de l'armée romaine, à cette première apparition de ses étendards et de ses idoles autour de Jérusalem, on ne prend la fuite vers les montagnes : si, sans en faire à deux fois, on n'emporte d'abord tout ce qu'on pourra, et de la ville et de la campagne : si l'on ne sort promptement de cette ville réprouvée, ou que ceux qui sont dehors osent y entrer; *on sera ravagé par l'épée*: *on sera traîné en captivité par toute la terre*[1]. La famine sera si horrible, que les mères malheureuses verront périr leurs enfants entre leurs bras. C'est en effet ce qui arriva à Jérusalem dans un si grand excès, que l'univers n'avoit jamais vu rien de semblable.

Jésus-Christ prédit encore la même calamité allant au supplice. « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais » pleurez sur vous et sur vos enfants; parce qu'il viendra des » jours où l'on dira : Bienheureuses les stériles; bienheureu- » ses les entrailles qui n'ont pas engendré, et les mamelles » qui n'ont pas nourri[2] ». Qui est précisément la même chose qu'il marque ici par ces mots: « Malheureuses les mè- » res; malheureuses les nourrices[3] » : et pour montrer l'excès de cette misère, il finit par ces paroles : « Alors ils com- » menceront à dire aux montagnes : Tombez sur nous; et » aux collines : Couvrez-nous; car si l'on fait ainsi au bois » vert », à la justice, à la sainteté, à Jésus-Christ même, » que fera-t-on au bois sec[4] », qui n'est plus bon que pour le feu; et aux pécheurs destitués de tout sentiment de piété, qui n'ont plus à attendre que le dernier coup.

Méditons ceci en tremblant, pécheurs malheureux ! Pesons les maux qui nous sont prédits. Tout l'univers renversé sur nous, en sorte que les montagnes nous écrasent, et que les collines nous enterrent, ne sont rien en comparaison. Ce renversement, qui en lui-même paroît si affreux, devient desirable, à comparaison des maux qui nous attendent. Tombez sur nous, montagnes; enterrez-nous, côteaux. Plût à Dieu

[1] Luc xxi. 24. — [2] Ib. xxiii. 28. 29. — [3] Ib. xxi. 23. — [4] Ib. xxiii. 30. 31.

que en fussions quittes pour cela ! De plus grands maux nous sont préparés : Dieu déploiera sa main vengeresse par des coups plus insupportables. Et en voici la raison : Si Jésus-Christ a tant souffert pour avoir seulement porté la ressemblance du péché ; que sera-ce de nous, en qui il a versé tout son venin, qui en portons au dedans de nous toutes les horreurs?

« O Seigneur » ! chantoit le Psalmiste, « vous avez donné » un signe à ceux qui vous craignent, afin qu'ils pussent évi-» ter l'arc tendu contre eux[1] ». O Seigneur ! vous avez aiguisé vos flèches, elles ne respirent que le sang : votre arc est prêt à tirer, et nos cœurs seront percés de vos coups : mais avant que de lâcher la main, vous menacez, vous avertissez, afin qu'on fuie votre colère menaçante : c'est le signe de salut que vous nous donnez. Mais vous ne le donnez qu'à ceux qui vous craignent : les autres, endormis dans leurs péchés, ne veulent pas seulement vous entendre, ni écouter d'autre voix que celle qui les porte au plaisir : mais ceux à qui il reste encore quelque crainte de vos jugements, ô Dieu ! qu'ils tremblent à vos menaces, afin qu'ils évitent vos coups.

Serpents, engeance de vipères, qui vous apprendra à fuir la colère qui vous poursuit[2] ? C'est ce que saint Jean disoit aux Juifs. Jésus-Christ leur on dit encore beaucoup davantage ; et il redouble ses menaces à la veille de sa mort, qui devoit causer tous ces maux à son peuple ingrat. Il leur avoit montré tant d'amour ; il avoit confirmé sa mission par tant de miracles ; il leur dénonce encore le terrible châtiment qu'ils avoient à craindre, *pour n'avoir pas profité du temps où il les avoit visités*[3]. Il leur prédit ces maux avec larmes, afin de leur faire voir qu'il n'en faisoit pas seulement une sèche prédiction. Ils sont insensibles : nous nous en étonnons ; mais notre étourdissement n'est pas moins grand que le leur ; étonnons-nous de nous-mêmes.

LXXIIIe Jour. Suite des réflexions sur les mêmes calamités. (Ibid.)

« Ce sont ici les jours de vengeance, pour accomplir tout » ce qui a été écrit : Malheur aux femmes grosses, et à celles

[1] *Ps.* LIX. 6. — [2] Matth. et Luc. III. 7. — [3] Luc. XIX. 41. 42. 43. 44.

» qui nourrissent. Car il y aura de grandes nécessités, et une » grande colère se déploiera sur ce peuple : ils passeront par » le fil de l'épée : ils seront emmenés captifs par toutes les » nations : et Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils, » jusqu'à ce que le temps des gentils soit accompli[1] ». Après que cette ville aura été investie, après qu'elle aura été assiégée régulièrement, et environnée de tranchées et de forteresses, trois plaies tomberont sur elle : l'épée, la famine, la captivité.

L'épée : c'est la blessure de l'âme, la division entre ses parties, nulle continuité, nulle union : le sang de l'âme s'écoulera par cette ouverture, toutes ses forces se dissiperont, elle n'aura plus de résistance. Ah quel état! On ne résiste plus aux tentations, le péché emporte tout. C'est la foiblesse de l'âme à qui tout échappe, et qui s'échappe à elle-même. Les chutes sont continuelles et irréparables : on ne se peut plus relever. Telle est la plaie de l'épée : le cœur est ouvert, et ne retient plus ni la grâce ni la vérité.

La famine : c'est la soustraction des aliments : non-seulement quand ils manquent, mais encore, ce qui est bien pis, quand le principe pour en profiter manque tout à fait. Tout abonde autour du malade ; les restaurants sont tout prêts : mais ou on ne peut les prendre, ou l'estomac, contraint par force à les recevoir, ni ne les digère, ni ne les distribue, ni n'en profite. Au milieu des sermons, des bons exemples, des saintes lectures, des observances d'une vie toute consacrée à Dieu, on périt, on demeure sans nourriture. La vérité ne fait plus rien à cette âme : elle ne s'en nourrit pas : elle n'en vit pas. Ses œuvres, qui sont les enfants qu'elle nourrit, tombent en langueur; tout y dépérit visiblement : ou elle ne produit rien de bon ; ou, si elle produit, ce bien ne se soutient pas. Hélas! hélas! qu'y a-t-il de plus déplorable que cette famine ?

La captivité : *Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils:* l'âme abattue par tous les vices ; accablée de fers, qu'elle ne peut porter ni rompre : elle est traînée en captivité d'objet

[1] Luc XXI. 22. 23. 24.

en objet : toutes les passions la dominent et la tyrannisent tout à tour. Elle pense être en repos contre l'amour des plaisirs : l'ambition la met sous le joug, l'avarice l'assujettit, et ne lui laisse pas le temps de respirer ; tant elle l'accable d'affaires, de soins, de travaux. Hélas! hélas ! où en es-tu, âme raisonnable, faite à l'image de Dieu ? blessée, percée de tous côtés : outre cela affamée : pour comble de maux, captive : sans force, sans nourriture pour te rétablir, sans liberté: ah! quel malheur est le tien.

Il faut remarquer ce dernier mot: *Jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis* [1]. Il y a un temps des nations : un temps que les gentils doivent persécuter l'Église : un temps qu'ils y doivent entrer. Après ce temps, les Juifs que les nations devoient jusqu'alors fouler aux pieds, reviendront ; *et après que la plénitude des gentils sera entrée, tout Israël,* tout ce qui en restera, *sera sauvé* [2]. L'aveuglement d'Israël n'a été permis que pour préparer les voies à l'accomplissement d'un si grand mystère.

Ame pécheresse! il n'y a pour toi, malgré tes péchés, une ressource infaillible : l'excès même de ton malheur peut être, comme à Israël, le commencement de ton retour. Israël fatigué de ses révoltes, de ses malheurs, de sa vaine crédulité, et de ses frivoles espérances; las de toujours attendre sans rien voir, de soupirer après un Messie qui ne vient point, parce qu'il est déjà venu, se réveillera : il commencera à connoître combien il avoit tort de se consumer en espérances frivoles, au lieu de jouir de son Christ, qu'il avoit si longtemps méconnu ; et déplorant l'excès de son aveuglement, il ouvrira enfin les yeux à la véritable lumière. Fais ainsi, âme chrétienne ! Le péché a eu son temps : le temps que tu y as consumé te suffit pour contenter des desirs frivoles, et nourrir des espérances trompeuses. En un mot, comme dit saint Pierre [3], *le temps passé est plus que suffisant pour accomplir la volonté des gentils* ; pour mener une vie païenne, selon les desirs de la chair, comme si on n'avoit point de Dieu, et qu'on ne connût pas Jésus-Christ. Nous avons passé assez

[1] *Luc.* XXI. 24. — [2] Rom. XI. 25. 26. — [3] I. Pet. IV. 3.

de temps *dans la débauche, dans la convoitise, dans le vin, dans la bonne chère, dans l'ivresse, dans le culte des idoles :* non-seulement de celles que la gentilité adore, mais encore de celles que nos passions érigent dans notre cœur. Il est temps de revenir de si grands excès : l'égarement a été assez grand, pour être enfin aperçu : il faut maintenant revenir à soi, et qu'*où le péché a abondé, la grâce surabonde*[1] à son tour.

LXIV[e] **Jour.** Réflexions sur les circonstances de la fin du monde. La terreur de l'impie. La confiance du fidèle. (Matth. xxv. 27–31. Luc. xxi. 25–28.)

Voilà ce qui regardoit Jérusalem désolée, et dans sa désolation la figure de l'âme livrée au péché. Ce qui regarde la fin du monde, c'est l'obscurité dans le soleil : celle de la lune : le dérangement dans les étoiles : le signe du Fils de l'homme, c'est-à-dire, comme l'interprètent les saints docteurs, l'apparition de sa croix : sa descente sur les nuées en grande puissance et majesté : la trompette des anges qui citeront tous les hommes à son jugement : le recueillemt de ses élus : l'assemblée de tous les aigles, c'est-à-dire, de tous les esprits élevés autour du corps du Sauveur[2] : le bruit de la mer et des flots, avec la commotion de tout l'univers, et des puissances célestes qui sont préposées à sa conduite : les hommes séchés de frayeur, dans l'attente de ce qui devoit arriver au monde[3] après tant de mouvements également violents et irriguliers. Pesez toutes ces choses. Et afin de voir combien est ferme l'espérance du chrétien, et combien il est au dessus de tous les troubles et de tout le monde ; accoisez tous les mouvements de votre intérieur, pour écouter cette parole : *Quand toutes ces choses arriveront ;* quand toute la nature, déconcertée par des agitations si imprévues, ne nous menacera de rien moins que d'une perte inévitable, *regardez alors ;* vous qui n'osiez seulement lever les yeux, *levez la tête ;* comme pour vous élever au dessus des flots et des tempêtes ; *parce qu'alors votre rédemption approche*[4].

A quelle épreuve ne doit pas être la confiance du chrétien ;

[1] Rom. v. 20. — [2] Matth. xxiv. 27. 28. 29. 30. 31. — [3] Luc. xxi. 25. 28. — [4] Ib. 28.

si la dernière révolution du monde loin de le troubler, ne lui inspire que de l'espérance et du courage?

LXXVe Jour. Le même sujet.

Sans lecture, sans raisonnement étudié, je demande seulement ici que l'on considère; d'un côté, la main puissante de Dieu, qui pousse à bout toute la nature, les astres, les terres, les mers, et le courage de l'homme qu'il fait *sécher de frayeur* [1] ; et de l'autre, la même main, qui dans ce renversement universel relève de telle sorte le courage de ses enfants, que non-seulement ils ne tombent pas dans ce choc que souffre le monde, mais ils s'élèvent au dessus de ses ruines. *Regardez* [2] : loin de vous cacher dans cette tempête, comme un autre Jonas, ouvrez tout, et considérez ce tumulte avec un regard assuré : loin de vous laisser abattre, *levez la tête* : et voyez tout au dessous de vous.

Tèl qu'un homme qui lève la tête au milieu des flots : tel que celui qui demeure ferme au milieu d'une maison qui tombe : ou celui qui voit d'un œil tranquille le chariot où tu es, que des chevaux emportés, après avoir secoué les rênes, et brisé leur mords, traînent deçà et delà ; tel est est le fidèle toujours immobile et inébranlable, au milieu de la nature troublée, et de ses mouvements déconcertés; parce que le Dieu de la nature le tient par la main. Tu crains, Pierre, au milieu des flots, et tu ne connois pas celui qui te tient! *Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté* [3] ?

« Celui qui se fie en Dieu, est comme la montagne de Sion:
» celui qui a sa demeure dans Jérusalem, ne sera jamais
» ébranlé. Comme les montagnes sont à l'entour de Jérusa-
» lem, ainsi Dieu est à l'entour de son peuple pour le proté-
» ger [4] ». La sainte montagne de Sion, inébranlable par la puissance de Dieu qui l'affermit, communique son immobilité et sa tranquillité à ses habitants.

Chantez aussi le psaume CXX, LEVAVI OCULOS; et apprenez à ne rien craindre sous la main de Dieu.

[1] Luc. XXI. 25. 29. — [2] Ib. 28. — [3] Matth. XIV. 31. — [4] Ps. CXXIV. *1. 2.*

LXXVIe JOUR. Ces prédictions certaines : leur accomplissement proche : leur jour inconnu. (Matth. XXIV. 34. 35. 36. Marc. XIII. 30. 31. 32.)

« En vérité, en vérité, je vous le dis : Cette génération ci » ne finira point, jusqu'à ce que toutes ces choses-ci soient » accomplies : le ciel et la terre passeront; mais mes paroles » ne passeront point. Mais pour ce jour et cette heure là, ni » les anges mêmes qui sont dans le ciel, ni le Fils, ne la sa- » vent pas; ni personne que mon Père [1] ».

Voilà deux temps bien marqués. *Hæc*, et *illa*, en grec comme en latin, marquent deux temps opposés, l'un plus proche, l'autre plus éloigné. *Cette génération-ci verra toutes ces choses-ci accomplies* : GENERATIO HÆC : OMNIA HÆC : OMNIA ISTA : *Mais pour ce jour là, pour cette heure là* : DE DIE AUTEM ILLA ET HORA : *personne ne la sait.* Comme s'il disoit : Je vous ai parlé de deux choses : de la ruine de Jérusalem, et de celle de tout l'univers au jugement. Ce qui doit arriver dans la génération où nous sommes, et dont les hommes qui vivent doivent être les témoins, je vous en marque le temps; et cette génération ne passera pas, qu'il ne s'accomplisse. Voilà pour l'événement auquel nous touchons. Mais pour ce jour là, ce jour où je viendrai juger le monde ; personne n'en sait rien, et je ne dois pas vous le découvrir. Il est donc marqué clairement que la chute de Jérusalem étoit proche : et l'Église le devoit savoir. Mais pour ce jour là, pour ce dernier jour, où tout l'univers sera en trouble, et où le Fils de l'homme viendra en personne, on n'en sait rien : on ne sait ni s'il est loin, ni s'il est près : et le secret en est impénétrable, et aux anges qui sont dans le ciel, et à l'Église même, quoiqu'elle soit enseignée par le Fils de Dieu.

Il faut donc entendre ici, par les choses que le Fils ne sait pas, celles qu'il ne sait pas pour son Église, ni dans son Église, et qu'il ne doit point lui révéler, conformer à cette parole : *Vous êtes mes amis, et je vous ai fait connoître tout ce que j'ai ouï de mon Père* [2] ; tout ce que j'ai ouï pour vous, tout ce qui étoit compris dans mon instruction. Ou, comme il dit

[1] Matth. XXIV. 34. 35. 36 Marc. XIII. 30. 31. 32. — [2] Joan. XV. 15.

ici : *Je vous ai tout prédit*[1], tout ce que je devois vous prédire. Le reste, je le sais bien par l'étroite société qui est entre mon Père et moi : mais je ne le sais pas par rapport à vous, et selon le personnage que je suis venu faire parmi les hommes.

Adorons l'impénétrable secret de Dieu, et renfermons-nous dans les bornes où il a voulu terminer les lumières de son Église.

Le Fils de Dieu doit venir comme un voleur. Mille ans de délai, c'est devant lui le délai d'un jour[2]. Ce n'est point en devinant les moments que vous éviterez la surprise : *Il viendra de nuit,* parmi les ténèbres, et sans bruit, *comme un voleur*[3], deux choses qui rendent sa marche impénétrable. Voulez-vous donc n'être pas surpris? veillez toujours : ne dormez jamais pour votre salut ; et *vivez comme des enfants de lumière, sans participer aux œuvres infructueuses des ténèbres*[4].

LXXVIIe JOUR. Le jour du jugement dernier n'a pu être inconnu au Fils de Dieu. (Marc. XIII. 32)

Sans entrer dans un esprit de curiosité et de dispute, permettez-moi, ô Jésus ! de vous demander, d'où vient que vous avez dit que *personne ne connoît l'heure du jugement dernier, non pas même les anges, ni le Fils?* Car vous n'avez pas ignoré combien on abuseroit de cette parole qui a fait dire aux ariens, ennemis de votre divinité, que vous ignoriez quelque chose, même comme Dieu et comme Verbe : et que vous n'étiez pas de même science, et par conséquent de même perfection ni de même nature que votre Père. Et néanmoins en nommant ceux qui ne savent pas la dernière heure, il vous a plu non-seulement de nommer les anges; mais encore votre évangéliste saint Matthieu n'ayant nommé qu'eux, votre évangéliste saint Marc instruit par saint Pierre, le prince de vos apôtres et le chef visible de votre Église, et votre Esprit qui les conduisoit, a voulu que nous sussions, que vous avez dit : *Ni le Fils, ni autre que le Père*[5].

Pour moi, mon Dieu ! je confesse avec votre apôtre saint Thomas, que *vous êtes mon Seigneur et mon Dieu*[6]; avec vo-

[1] Marc. XIII. 23. — [2] II. Pet. III. 8. 10. — [3] I. Thess. V. 2. 4. — [4] Eph. V. 8. 11. — [5] Marc. XIII. 32. — [6] Joan. XX. 28.

tre apôtre saint Paul, que *vous êtes égal à Dieu*[1]; *et Dieu béni au dessus de tout*[2] : et avec votre apôtre saint Jean, que *vous êtes le Verbe, qui étoit au commencement avec Dieu, et qui étoit Dieu lui-même*[3]; et que, *vous êtes le vrai Dieu, et la vie éternelle*[4] : et enfin, avec toute votre Église catholique, que vous êtes le Fils unique de Dieu, coéternel et consubstantiel à votre Père. Et loin de croire que comme Verbe vous ayez pu ignorer quelque chose, et ignorer en particulier le jour du jugement, je ne veux même pas croire que vous ayez pu ignorer comme homme, et selon la dispensation de votre chair.

Et premièrement malheur à ceux qui osent dire, que vous qui êtes le Verbe, la parole, la raison, l'intelligence, la sagesse de votre Père ; cette sagesse « qui lui assistiez lorsqu'il a créé l'u- » nivers, avec laquelle il disposoit et composoit toutes choses[5], » par qui toutes choses ont été faites[6] », n'avez pas su du toute éternité ce qu'il devoit faire par vous. Or il devoit faire par vous toutes choses, et plus encore, s'il se peut, le siècle futur que le siècle présent ; puisque vous êtes celui dont il est écrit : que *par* vous *il a fait même les siècles*[7]. Car n'est-ce pas dire clairement, que tous les siècles se développent par votre ordre, et sont disposés dès l'éternité par votre volonté ? Et si c'est par vous que tous les siècles sont faits, le dernier jour ne sera-t-il pas aussi votre ouvrage ? Et ce jour auquel aboutit tout votre ouvrage, qui en est la consommation, qui en est la fin, sera-t-il le seul que vous n'aurez pas fait ? Ou l'ayant fait, sera-t-il le seul que vous n'ayez pas connu ? Et ce jour, qui est le terme où se rapportent tous vos conseils, n'aura-t-il pas entré dès le commencement dans vos desseins ? Ou, y aura-t-il quelque chose que Dieu n'ait pas disposé par sa sagesse, ni ordonné par sa parole ? quelque chose qu'il ait caché à celui qui est sa sagesse et son conseil ? Et *le Fils unique qui réside dans le sein du Père*, n'y a-t-il pas vu ce secret ? Personne n'a vu Dieu que lui, et *c'est lui-même qui est venu nous l'annoncer*[8]. Mais y a-t-il quelque chose dans le sein de Dieu, qui lui ait été caché ? Erreur, impiété ; blasphème ; retirez-vous, rentrez dans l'enfer dont

[1] Philip. II. 6. — [2] Rom. IX. 5. — [3] Joan. I. 1. — [4] Ib. V. 20. — [5] Sap. IX. 4. 9. — [6] Joan. I. 3. — [7] Heb. I. 2. — [8] Joan. I. 18.

vous êtes sortis. Car faudroit-il dire encore que le Saint-Esprit, *qui sonde, qui pénètre tout, et même les secrets et les profondeurs de Dieu*[1], ce qu'il y a de plus caché dans ses desseins, n'aura pas vu un secret si important, ni connu le dernier jour? ou, que cet Esprit l'aura vu, pendant que le Fils *de qui il prend, comme du Père*[2], l'aura ignoré ? Absurdité par dessus l'impiété : que l'Esprit *qui annonce l'avenir, et qui distribue comme il veut les dons et les connoissances*[3], n'ait pas tout dans la perfection qui convient au principe et à la source. Car il faudroit l'excepter comme Fils, s'il falloit prendre à la rigueur ce que vous avez prononcé : que *ni les anges, ni le Fils ne savent ce jour, ni aucun autre que le Père*[4].

LXXVIIIe JOUR. Ce dernier jour est connu au Fils de Dieu ; mais non pas pour nous l'apprendre. (Marc. XIII. 32.)

Je continuerai, ô mon Sauveur ! à considérer en tremblant, cette parole que vous avez prononcée : *Ni le Fils.* Où est donc cette autre parole où vous disiez : « Tout ce qu'a mon » Père est à moi[5] ? Et celle-ci : Toutes choses ont été mises » entre mes mains par mon Père : et personne ne connoît le Fils, si ce n'est le Père ; et personne ne connoît le Père, » si ce n'est le Fils, et celui à qui il a plu au Fils de le ré» véler[6] ». Tout est commun entre votre Père et vous : et la connoissance du dernier jour ne vous sera pas commune? Vous qui seul connoissez le Père, et qui seul le faites connoître à qui il vous plaît, ne l'aurez pas connu tout entier, ni pénétré tout son secret ! S'il faut excepter quelque chose dans la connoissance que vous avez de lui, il faudra donc excepter quelque chose dans celle qu'il a de vous ; puisqu'en parlant de cette connoissance incommunicable à tout autre qu'à vous deux, que vous avez l'un de l'autre, vous dites également : « Nul ne connoît le Père, si ce n'est le Fils : et nul ne con» noît le Fils, si ce n'est le Père? Tout vous est donné par le Père: » le Père aime le Fils, et lui a tout mis entre les mains[7] »: et vous ne saurez pas tout ce qu'il vous a mis entre les mains ! Mais comment cela se pourroit-il ; puisque vous dites encore : *Le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait*[8] ? Ainsi

[1] I. Cor. II. 10. 11.—[2] Joan. XVI. 15.—[3] I. Cor. XII. 4.—[4] Marc. XIII. 32. — [5] *Joan.* XVI. 15.—[6] Matth XI. 27.— [7] Joan. III. 35.[8] — Ibid. V. 20.

avec le même amour qu'il lui donne tout, il lui montre tout aussi. Est-ce ici le seul endroit où il ait donné des bornes à son amour? la seule connoissance qu'il lui ait déniée? le seul don qu'il ait reçu avec mesure, *lui qui a reçu sans mesure tout le reste* [1] ! afin *que nous reçussions tous*, et chacun de nous *ce qu'il a du fond de sa plénitude* [2].

Mais parmi toutes choses, que votre Père a mises entre vos mains, ce qu'il y a le plus mis, c'est le jugement; puisqu'il s'en est en quelque sorte dépouillé lui-même pour vous le donner. D'où vient aussi que vous avez dit : *Le Père ne juge personne; mais il a remis au Fils tout le jugement* [3]. Mais en même temps vous avez dit, que *le Fils ne fait que ce qu'il voit faire à son Père.* Ce qui fait aussi que *Père l'aime, et lui montre tout ce qu'il fait* [4], comme on vient de voir.

Mais si vous devez connoître tout ce que le Père a ordonné sur le jugement dernier, parce que c'est à vous qu'il est remis, et que vous êtes vous-même ce souverain juge, qui paroîtrez en ce jour avec une majesté et une puissance divine; il s'ensuit, que vous connoissez tout cela, même comme homme; parce que c'est comme homme que vous devez juger: ce qu'il vous a plu de nous expliquer en disant, que *le Père a donné au Fils la puissance de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme* [5]. Vous savez donc tout, même comme homme: vous savez tout ce qui regarde le jugement : vous en savez sans difficulté le jour et l'heure, puisque vous en savez toute la sagesse, et que la sagesse consiste principalement à prendre les moments, conformément à cette parole : *Chaque chose a son temps* [6]; et dans le monde tout est compassé; tout est rangé dans son lieu; *tout se passe au temps qui lui est marqué pour la sagesse qui règle tout.*

Vous êtes notre chef, et nous sommes vos membres : vous savez toute l'économmie de votre corps. Vous connoissez toutes vos brebis : vous savez celles qui sont venues, et celles qui sont encore à amener : vous les connoissez et les nommez distinctement. Vous nommez tous ceux que votre Père vous a donnés; et tout vous est connu depuis le premier jusqu'au

[1] Joan. III. 34. — [2] Ib. I. 16. — [3] Ib. V. 22. — [4] Ib. 19. 20. — [5] Ibid. V. 27. — [6] Eccl. III. 1.

dernier de vos élus : et vous marquez tous les temps, où vous les devez appeler, et les incorporer à votre corps [1]. Car c'est vous qui les devez recueillir ; et en les recueillant vous ne faites qu'exécuter ce que vous aviez destiné avec votre Père, dès que vous posâtes les fondements de votre Eglise. Vous en avez révélé les persécutions à votre apôtre saint Jean : il en a vu tout le cours : il a vu la dernière comme les autres : et celle qui ne finiroit qu'avec la fin du monde, *et avec le feu de votre dernier jugement* [2]. Les temps vous sont connus comme tout le reste : vous savez ce que veulent dire ces mille ans où vous avez déterminé le règne de vos saints sur la terre, et ce que vous avez révélé en énigme à votre bien-aimé disciple, n'est pas énigme pour vous. Tout vous est connu : *Vous êtes le scrutateur des reins et des cœurs.* Vous avez en votre puissance le livre où sont écrits les secrets de Dieu, et ses décrets éternels ; et les sept sceaux qui le ferment n'y sont pas pour vous, puisque vous les ouvrez quand il vous plaît, à qui il vous plaît, et pour les raisons qu'il vous plaît [3]. Et sous le septième sceau étoient enfermés tous les événements futurs ; puisque c'est de là que se développent, et *les trompettes* et les *Væ* [4], et tout le reste, qui étoit l'histoire de l'Eglise. C'est pourquoi lorsque vos apôtres vous interrogeoient sur le temps où vous rétabliriez le royaume d'Israël, vous leur répondîtes : *Ce n'est pas à vous à le savoir* [5].

O Seigneur, s'il m'est permis de vous interroger encore, que ne parliez-vous en la même sorte à vos apôtres ; et que ne leur disiez-vous, ce n'est pas à vous à le savoir, au lieu de dire, que *le Fils ne le savoit pas?*

Peut-être se faudroit-il taire encore ici ; et qu'au lieu de se fatiguer à examiner ce passage, il faudroit se dire à soi-même : ce n'est pas à moi à l'entendre ; ce n'est pas à moi à savoir pourquoi vous avez parlé en cette sorte. J'acquiesce, ô mon Sauveur ! et je ne recherche ce mystère, que pour y trouver quelque instruction s'il vous plaît de me la donner. Mais peut-être qu'elle est déjà toute trouvée : peut-être que cette parole : « Ce n'est pas à vous à entendre » les temps et les moments que le Père a mis en

[1] Joan. x. — [2] Apoc. xx. 7. 8. 9. 10. — [3] Ib. ii. 23. v. 1. 2. et seq. — [4] Ib. viii. 1. et seq. — [5] Act. i. 7.

» sa puissance [1] » : est le dénouement de celle où vous avez dit : » Pour ce jour et cette heure là, nul ne la sait que le Père, et » le Fils même ne la sait pas [2]. Ce que le Fils ne sait pas en cet endroit, c'est ce qu'il ne nous appartient pas de savoir. Le Fils comme notre docteur, le Fils comme l'interprète de la volonté de son Père envers les hommes, ne le sait pas, parce que cela n'est pas compris dans ses instructions, ni dans tout ce qu'il a vu pour nous, ainsi que nous l'avons dit. Et le Fils de Dieu parle ainsi pour transporter en lui-même le mystère de notre ignorance, sans préjudice de la science qu'il avoit d'ailleurs, et nous apprendre, non-seulement à ignorer, mais encore à confesser sans peine que nous ignorons ; puisque lui-même qui n'ignoroit rien, et surtout qui n'ignoroit pas cette heure dont il étoit le dispensateur, ayant trouvé un côté par où il pouvoit dire qu'il l'ignoroit, parce qu'il l'ignoroit dans son corps et qu'il étoit de son dessein que son Eglise l'ignorât, il dit tout court qu'il l'ignore, et nous enseigne à ne rougir pas de notre ignorance.

J'ignore donc de tout mon cœur, et ce mystère et tous les autres que vous voulez me cacher, et que vous ne savez pas en moi ni pour moi. J'ignore le jour où vous viendrez, parce que vous m'avez dit *que vous viendriez comme un voleur*. Mais si on ne sait pas quand le voleur viendra, le voleur n'en sait pas moins quand il veut venir. Vous savez donc, voleur mystique ! vous savez quand vous viendrez : et les enfants de ce siècle ne seront pas plus prudents plus avisés dans leurs desseins, plus éclairés dans l'ordre qu'ils mettront à leur exécution, que vous qui êtes la lumière même, la sagesse même. Vous savez donc, encore un coup, quand vous viendrez à la dérobée, demander à chacun de nous, et demander à tout le genre humain, le compte que nous vous devons de notre conduite. Vous le savez, et c'est pourquoi vous m'avez dit que *le père de famille ne sait pas l'heure du voleur*, mais non pas que le voleur l'ignorât lui-même. Et vous avez dit : *Veillez donc, parce que vous ne savez pas à quelle heure le Seigneur viendra* : et non pas que le Seigneur qui doit venir, l'ignore

[1] Act. I. 7. — [2] Marc. XIII. 32.

lui même. Et vous avez dit, en continuant la parabole : *Soyez prêts, parce que vous ne savez pas à quelle heure viendra le Fils de l'homme* [1].

Vous vous êtes aussi comparé à un père de famille, qui revenant de son voyage surprend son économe, « en venant au » jour que ce méchant serviteur ignore, et à l'heure qu'il » n'attend pas [2]». Mais vous, vous êtes le Seigneur, vous êtes le père de famille, qui sait bien quand il doit venir ; et si le serviteur est imprudent, le père de famille n'est pas pour cela ignorant de ses propres desseins. Vous savez donc, pour la dernière fois, quand vous voulez venir, et vous ne voulez pas que nous le sachions. Voilà que mon âme est prête, quand vous me la redemanderez; mon compte est en état; recevez-le, et me jugez en vos miséricordes: voilà du moins ce qu'il faudroit pouvoir dire. O mon Sauveur! quand serai-je en cet état? quand pourrai-je dire de bonne foi : *Mon cœur est prêt, ô Dieu ! mon cœur est prêt* [3].

LXXIXe JOUR. Raisons profondes de notre Sauveur d'user de ces réserves mystérieuses pour l'instruction de son Eglise : mais non pas pour autoriser les hommes à user d'équivoques et de restriction mentales. (Ibid.)

Gardons-nous bien de conclure de ces réserves mystérieuses du langage de notre Sauveur, qu'il nous soit permis d'user dans nos discours de dissimulation, d'équivoque et de restriction de pensée; car il ne nous appartient pas de nous donner à nous-mêmes divers personnages, selon lesquels nous puissions nier en un sens ce que nous avouerons en l'autre. Il ne nous appartient pas non plus de faire de nos réserves une instruction, un exemple d'humilité, une espèce de parabole dont il faille chercher le sens, un mystère dont il faille approfondir le secret. Jésus-Christ a sa science comme Verbe, et tout y est compris, le présent, le passé, le futur, le possible, l'existant, tout, en un mot, tout ce qui est dans la science du Père; car il est lui-même cette science, puisqu'il est son Verbe, sa raison, sa parole extérieure. Il a sa science comme homme par rapport à sa perfection, et comme le dépositaire et l'exécuteur de tous les secrets de

[1] Matth. XXIV. 32. 43. 44. — [2] Ib. 40. — [3] Ps. LVI. 8.

son Père. Tout ce qui regarde le genre humain est compris dans cette science, puisque toute puissance lui est donnée dans le ciel et dans la terre [1]. C'est lui qui doit tout faire; c'est lui qui doit venir pour juger. Son Père ne l'avertit pas à chaque moment, de ce qu'il aura à faire par son ordre; mais il lui donne tout d'un coup une pleine compréhension de tout le dessein dont il a l'exécution en son pouvoir : autrement il agiroit comme nous, en foi, en obscurité, par morceaux par pièces, au hasard en un certain sens, et à l'aveugle, sans entendre le rapport de chaque partie avec la fin de l'ouvrage et avec le tout. Il a outre cela sa science comme docteur de son Eglise, comme interprètes envers elles des volontés de son Père, comme faisant avec elle un même corps. Dans cette science est compris tout ce qu'il faut que l'Eglise sache. Il falloit que l'Eglise sût ses persécutions pour s'y préparer; la chute prochaine des Juifs, afin qu'ils en fussent avertis, et qu'ils fissent pénitence : et pour ôter aux fidèles la tentation de croire que le déicide et les autres déloyautés de ce peuple, avec les cruautés qu'il a exercées sur la personne du Sauveur et de ses apôtres, demeurassent longtemps impunies; Jésus-Christ a su tout cela pour son Église, et il l'a expliqué. Il falloit que l'Eglise sût les signes du jugement à venir, afin d'être attentive à son approche. Jésus-Christ a su encore cela pour elle, et l'a prédit. Il ne falloit pas qu'elle sût le temps ni l'heure : Jésus-Christ à cet égard ne le sait pas, et n'en dit rien à ses fidèles. Cette science, qui étoit en Jésus-Christ par rapport aux instructions qu'il devoit donner à son Eglise, avoit sa perfection et sa totalité, qui lui faisoit dire : *Je vous ai découvert comme à mes amis tout ce que j'ai ouï de mon Père* [2]. Et encore : *Je vous ai tout prédit* [3]; tout ce qu'il falloit que vous sussiez tout ce que j'avois appris pour vous. Si je dis, pour vous renfermer dans ces bornes, que je ne sais pas le reste, j'ai mes raisons de parler ainsi selon la charge qui m'est imposée, selon le personnage que je fais : ne soyez pas assez téméraires pour vouloir ou critiquer ou imiter ce langage mystérieux qui ne vous convient pas : c'est à vous dire avec

[1] Matth. XXVIII. 18. — [2] Joan. XV. 15 — [3] Marc. XIII. 23.

sagesse et avec simplicité tout ensemble : « Cela est : cela » n'est point[1] : ne mentez pas ; ne vous trompez pas les uns les » autres : parce que vous êtes membres les uns des autres[2] ».

Tâchons ici de nous revêtir de l'esprit de sincérité, à l'exemple de Jésus-Christ, qui à la réserve de ces mystères, où il étoit obligé à nous ménager la lumière, nous a tout dit comme à ses amis, selon qu'il étoit convenable, et que nous le pouvions porter.

LXXXe Jour Ce qui doit être commun à ces deux grands événements : séduction générale. (Ibid.)

Relisons les commencements de ce discours prophétique de notre Seigneur. Nous y trouverons les choses qui doivent être communes aux deux événements qu'il prédisoit, à la ruine des Juifs, et au jour du jugement dernier : c'est que l'un et l'autre devoit être précédé de grands mouvements d'une grande persécution de l'Eglise, d'une grande séduction.

Ses disciples lui dirent en secret : « Dites-nous quand ces » choses arriveront, et quel sera le signe de votre avénement » et de la consommation des siècles? et Jésus leur répondit : » Prenez garde à n'être pas séduits[3] ».

Souvenez-vous toujours qu'ils joignoient deux choses, la chute de Jérusalem, et le dernier jour, comme devant arriver dans le même temps. Et sans les désabuser d'abord, parce que cela n'étoit pas nécessaire, Jésus-Christ leur va expliquer ce qui devoit être commun à ces deux événements.

Prenez garde que personne ne vous séduise. Ils lui faisoient une demande curieuse : *Quand ces choses arriveront-elles ?* Il leur donne un avis utile : *Prenez garde qu'on ne vous séduise ;* comme s'il disoit : Il vous importe peu de savoir quand arriveront ces choses ; mais ce qu'il faut que vous sachiez, c'est qu'elles seront précédées d'une périlleuse et horrible tentation, pour vous séduire. *Car il viendra plusieurs christs ; et plusieurs seront trompés.* C'est ce qui arriva dans la ruine de Jérusalem et aux environs de ces temps là. C'est ce qui arrivera encore à la fin des siècles : « Je suis venu au nom de mon Père,

[1] *Matth.* v. 37. — [2] Coloss. III. 9. Eph. IV. 25. — [3] Matth. XXIV. 3. *Marc* XIII. 4. 5. Luc. XXI 7. 8.

» et vous ne me recevez pas : si un autre vient en son nom, vous » le recevrez[1]. » C'est ce qui est déjà souvent arrivé aux Juifs : et quelque chose de semblable leur arrivera encore une fois vers la fin des siècles ; « lorsque ce méchant, cet impie, qui s'as- » siéra dans le temple de Dieu, pour s'y montrer comme un » Dieu, paroîtra avec des prodiges trompeurs, et avec toute » sorte de séduction ; en sorte qu'ils soient livrés à l'esprit » de mensonge, pour ne s'être pas voulu laisser gagner à » l'amour de la vérité[2] ». Ce qui convient parfaitement avec la parole qu'on vient d'entendre de la bouche de Jésus-Christ, et semble fait pour marquer d'une façon particulière, l'aveuglement volontaire avec l'endurcissement du peuple juif. Quoi qu'il en soit, le démon développera toute sa malignité aux approches du dernier jour, et la même chose arrivera aux approches de la ruine de Jérusalem, n'y ayant jamais eu tant de faux christs, ni tant de faux prophètes. Remarquez dans saint Matthieu les versets 5, 11, 23, 24, 26 : et à peu près la même chose dans saint Marc, et dans saint Luc.

Voilà que je vous l'ai prédit : Prenez-y garde[3]. La séduction sera si puissante, que Jésus-Christ ne craint point de dire, *qu'elle ira, s'il se peut, jusqu'à induire en erreur même les élus*[4]. *S'il se peut* ; faire voir deux choses : l'une l'extrême péril ; l'autre, le secours présent de la main toute-puissante de Dieu.

Pesons ces paroles : considérons à quelles épreuves Dieu met notre foi ; jusqu'où il veut que nous lui soyons soumis ; ce qu'ont à craindre les esprits superbes ; les piéges que Dieu permet qui leur soient tendus ; combien ils sont délicats, combien subtils ; combien il est dangereux que les saints mêmes ne s'y prennent : *avec quelle frayeur et quel tremblement ils doivent donc opérer leur salut*[5].

Cet esprit de séduction qui se développera tout entier à la fin des siècles, se fait souvent sentir avant ce temps dans les subtilités des hérétiques : une apparence de réforme ; un air de piété et de modestie : des paroles douces, tirées le plus souvent de l'Ecriture ; une véhémente répréhension des abus criants, qui semble marquer un vrai zèle, une vraie horreur

[1] Joan. v. 43. — [2] II. Thess. II. 3. 4. 9. 10. 11. — [3] Matth. XXIV. 25. Marc. XIII. 23. — [4] Matth. XXIV. 24. — [5] Philip. II. 12.

des vices, un vrai amour de la vertu. La chrétienté s'émeut : les nations se cantonnent : les élus, s'il se pouvoit, devoient être pris dans ce piége. Mais ceux qui y ont été pris doivent songer que nous aurons bien à soutenir d'autres illusions à la fin des siècles ; une hypocrisie bien plus délicate, bien plus raffinée : lorsque les prodiges trompeurs se joindront à une doctrine séduisante. O Dieu ! Je tremble pour ceux qui seront mis à cette épreuve ! Tremblez dès à présent à la tromperie de vos passions, aux belles couleurs dont elles parent vos vices secrets, à ces instincts trompeurs de l'ennemi, à ces illusions secrètes que vous prenez pour inspirations. *Qui a des oreilles pour ouïr, qu'il écoute* [1]. Ah ! c'est de quoi séduire, s'il se peut, jusqu'aux élus. Concluez avec saint Paul : *Opérez votre salut avec crainte et tremblement.* Mais ne croyez pas l'opérer de vous-mêmes. Croyez que *c'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire* [2] : opérez, et croyez que Dieu opère : ne soyez ni lâche ni présomptueux : abandonnez-vous à cette grâce qui agit en vous, mais avec une courageuse et fidèle coopération : c'est ce qui soutient les élus ; c'est ce qui les empêche de périr.

Les élus, s'il se peut, seront induits en erreur [3]. *S'il se peut*, Cela donc ne se peut pas : une main toute-puissante, contre laquelle rien ne prévaut, détourne ce coup. O conduite miséricordieuse et toute-puissante qui empêchez vos élus de pouvoir périr, je vous reconnois, je vous adore, je m'abandonne à vous : mais dans cet esprit, qui en nous disant : *Dieu opère*, nous dit en même temps : *Opérez,* travaillez, agissez avec une infatigable ferveur.

LXXXIe Jour. Le même sujet. Guerres, famines, pestes, tremblements de terre, maux extrêmes. (Ibid.)

Un grand mouvement dans le monde : *des guerres des bruits de guerre, des pestes, des famines, des tremblements de terre* [4], seront les tristes avant-coureurs de ces deux événements. Voyez-les en saint Matth. XXIV. 6. 7. et la même chose en saint Marc et en saint Luc. C'est ce qui arriva un peu devant la guerre de Judée, et dans la dernière année de Néron : et

[1] *Matth.* XI. 15. — [2] Philip. II. 12. 13. — [3] Marc. XIII. 22. — [4] Ibid. *XIII. 7. 8. Luc.* XXI 9. 10. 11.

c'est ce qui arrivera encore d'une manière plus formidable aux approches du dernier jour.

Des guerres, des bruits de guerre : de grandes guerres en effet; de plus grandes appréhensions de mouvements nouveaux : il semblera que l'esprit de guerre, les haines, les jalousies, la nature même voudra enfanter quelque chose de funeste aux grands états : on remarquera dans le monde un esprit d'ébranlement universel. Au milieu de tout ce tumulte : *prenez garde de n'être pas troublés ; car il faut que cela arrive, et ce n'est pas encore la fin* [1].

De quoi donc sera-t-on troublé, si on ne l'est de telles choses? de rien du tout. Car le chrétien n'est troublé de rien que de son péché, et de la colère de Dieu qui le doit punir. *Prenez donc garde de n'être point troublés.* Vous vous enquérez de ce qui se passe, non-seulement avec curiosité, mais encore avec frayeur : que deviendront ces grandes armées qui sont en présence? Quel ravage, quel embrasement, quel carnage, quel déluge de maux, si une fois la digue est rompue? ah ! je m'en meurs. Vous n'êtes pas chrétien. Le sort des empires est entre les mains de Dieu : ils meurent en leur temps, comme le reste des choses humaines. Priez pour votre patrie; humiliez-vous; faites pénitence : mais ne craignez point; ne vous troublez pas : il faut que cela arrive. Il le faut, non par une aveugle et fatale nécessité, qui nous mettroit au désespoir : mais il le faut par une raison, par une sagesse, par une bonté qui prépare de grands biens par tous ces maux. *Ne craignez point, petit troupeau, puisque le royaume qu'il a plu à votre Père céleste de vous préparer* [2], est hors d'atteinte. Toutes les puissances ennemies, visibles et invisibles, n'ont point de prise dessus, et il ne vous peut être ravi.

C'est ici le commencement des douleurs [3] ; des douleurs de de l'enfantement; de celles qui font jeter de plus grands cris; qui s'augmentent de plus en plus : on croit être à la fin, ce n'est encore qu'un commencement.

Quoi! ce mouvement effroyable des royaumes qui s'entre-choquent, ces famines, ces pestes, ces tremblements de terre

[1] Matth. XXIV. 6. — [2] Luc. XII. 32. — [3] Matth. XXIV. 8.

ne sont que *le commencement des douleurs!* O Dieu! que vos derniers coups sont redoutables, si ceux-là qui sont si terribles, dont on ne peut seulement entendre les noms sans être saisi de frayeur, ne sont qu'un prélude! Il est ainsi, Seigneur, il est ainsi. Par tous ces grands coups, les corps seuls sont menacés : mais voici ce qui est terrible, au delà de toutes les terreurs : *Craignez, craignez celui qui, après avoir fait mourir le corps, enverra l'âme dans la gêne : Oui, je vous le dis, craignez celui-là* [1]. O Seigneur! si je sais bien craindre cela, je ne craindrai autre chose, et je verrai tous les éléments se mêler et la nature se confondre, sans effroi. Ah! je ne puis craindre que ce qui tue l'âme : mais je ne puis ne le craindre pas, si je commence sérieusement à me convertir. Je n'ai rien à penser que la pénitence, ni rien à craindre que de mourir dans mon péché. Mourir, ce n'est rien, de quelque douleur que la mort soit accompagnée; quelque étrange, quelque imprévue, quelque cruelle et insupportable que la mort paroisse. Mourir dans le péché, c'est tout le mal, et le seul qui soit à craindre. Malheureux, ingrats, pécheurs endurcis : *Vite, vite, convertissez-vous et vivez* [2].

LXXXII[e] JOUR. Persécution terrible de l'Eglise, trahisons, charité refroidie. (Ibid.)

Un autre avant-coureur; la persécution. Elle a ces terribles circonstances : une haine implacable de tout le genre humain contre l'Eglise; la fureur au dehors; la trahison au dedans : on se livrera les uns les autres; les frères livreront leurs frères, et le père même son enfant; les enfants se soulèveront contre leurs pères; et les familles mêmes seront divisées : les scandales seront horribles, à cause des chutes fréquentes de ceux qu'on croyoit les plus fermes. Au milieu de tout cela la séduction redoublera, et de faux docteurs gagneront ceux que la violence n'auroit pu abattre : la cruauté et la séduction iront ensemble au dernier degré. C'est ce qui est arrivé à l'Eglise naissante, à commencer vers les dernières années de Néron, un peu avant la guerre de Judée.

[1] *Luc.* XII. 5. — [2] Ezech. XVIII. 32.

C'est ce qui arrivera d'une manière bien plus terrible à la fin des siècles[1].

Ce n'étoit pas une chose aisée à prédire, comme on le pourroit penser d'abord, qu'une telle haine, et une telle persécution contre l'Eglise : et on n'auroit pas pu prévoir que le monde qui laissoit en paix toutes les religions, et jusqu'aux sectes les plus impies, comme celle des épicuriens, ne pourroit souffrir le christianisme. Mais Jésus-Christ l'a voulu prédire, et avertir ses fidèles d'une chose aussi singulière, et jusqu'alors autant inouïe que celle-là.

Il joint, selon sa coutume, la consolation aux maux. *Tout le monde vous haïra : mais vous ne perdrez pas un seul cheveu : vous possèderez votre âme par votre patience*[2] ; non en combattant, mais en souffrant. *Vous serez traînés à tous les tribunaux*, comme des criminels ; *mais cela leur sera en témoignage*[3] : vous y paroîtrez comme des témoins de la vérité, comme les maîtres du genre humain : *Je vous donnerai une bouche* que nulle impudence, nulle violence ne pourra fermer, *une sagesse*, une force *contre laquelle il n'y aura point de résistance*[4] : *vous n'aurez rien à préméditer : le Saint-Esprit parlera par votre bouche*[5] : et le reste qu'on peut voir dans l'Evangile.

Ce qui sera de plus déplorable, c'est que *la malice s'augmentant sans fin, la charité se refroidira dans la multitude*[6] : c'est ce qui arriva à saint Paul, lorsqu'il disoit : « Tous m'ont » quitté : personne ne m'a assisté dans ma première dé- » fense : Demas même m'a abandonné, attiré par l'amour de » ce siècle : il n'y a que Luc avec moi : qu'il ne leur soit point » imputé[7] ». Mais ce refroidissement de la charité dans ses frères, ne changeoit point envers eux le cœur de Paul. Ce refroidissement de la charité paroîtra beaucoup davantage dans la fin des siècles : *car, lorsque le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre*[8] ?

Mais à ce comble de maux, il n'y a qu'un seul remède :

[1] Matth. XXIV. 9. et seq. Marc. XIII. 12. Luc. XXI. — [2] Luc. XXI. 17. 18. 19. — [3] Ib. 12. 13 et Marc. XIII. 9 et seq. — [4] Luc. XXI. 14. 15. — [5] Matth. X. 19. 20. — [6] Ib. XXIV. 12. — [7] II. Tim. IV. 9. 11. 16. — [8] Luc. XVIII. 8.

Qui persévèrera jusqu'à la fin, sera sauvé[1]. Remarquez ce mot: *jusqu'à la fin*. Dix ans, vingt ans, trente ans, cinquante ans, ce n'est rien : il faut aller jusqu'à la fin. Ne vous lassez point de travailler; car la moisson que vous recueillerez, sera éternelle.

Il faut que cet Évangile soit prêché par toute la terre[2]: de peur qu'on ne pense que la persécution qu'on vient de voir si déchaînée, en arrête le cours. *Paul étoit lié : mais la parole de Dieu ne l'étoit pas*[3] : *elle couroit*[4], dit cet apôtre : le bruit en retentissoit par toute la terre : *la foi des Romains y étoit annoncée*[5] : *l'Evangile, qui étoit venu jusqu'à Colosse, étoit, et fructifioit, et croissoit en même temps par tout le monde*[6]. Ainsi la prédiction du Sauveur s'accomplissoit déjà en quelque façon, avant la dissipation des Juifs : mais le grand accomplissement en est réservé à la fin des siècles, et la prédication aura percé par tout le monde avant qu'il finisse.

O Dieu ! donnez vigueur à votre parole : bénissez les prédicateurs apostoliques : envoyez vos ouvriers dans cette grande moisson, que votre ennemi ravage. O Seigneur, je me joins en esprit à ces hérauts de votre Evangile, et à ceux qui croiront en vous par leur parole. Sanctifiez-les en vérité, et que leur sainteté naissante répare les ravages que fait le péché dans votre héritage. Sauvons-nous, sauvons-nous de la corruption de cette race mauvaise. Mon âme, sauve-toi toi-même: ô Dieu, sauvez-moi ; je péris.

LXXXIIIe JOUR. Réflexions sur plusieurs circonstances de ces deux événements (Ibid.)

Priez que votre fuite n'arrive point durant l'hiver ou dans le jour du sabbat : vous aurez besoin des plus grands jours, de la saison la moins embarrassante, de la liberté d'agir la plus entière, pour précipiter votre fuite dans les déserts et dans les montagnes, et pourvoir à tant de pressants besoins. *Jamais il n'y eut, jamais il n'y aura d'affliction semblable* : jamais peuple n'aura été, ni ne sera plus impitoyablement livré à la vengeance : *et si Dieu n'avoit abrégé le temps, nul*

[1] Matth. XXIV. 13. — [2] Ib. 14. — [3] II. Tim. II. 9. — [4] II. Thess. III. 1. — [5] *Rom. I. 8.* — [6] Coloss. I 6.

homme ne se sauveroit : mais Dieu a abrégé le temps pour l'amour de ses élus [1]. Ce fléau de Dieu sera si terrible, et la force en sera si insupportable, qu'il y auroit de quoi accabler tout le genre humain. Mais il falloit qu'il restât des hommes sur la terre pour enfanter les élus et les saints, qu'il y avoit encore à recueillir. Voilà un sens. Dieu, fléchi par les prières de ses élus, a tempéré sa colère : ils sont le ciel de la terre, pour en empêcher la totale corruption : il faut qu'ils y soient répandus deçà et delà, et de tous côtés : autrement, le genre humain qui n'est conservé que pour eux, périroit en entier : c'est un autre sens. Le dernier : Dieu a abrégé le temps des souffrances, de peur que ses élus n'en fussent enfin accablés : et il n'a pas voulu qu'ils fussent tentés par dessus leurs forces.

Pour l'amour des élus qu'il a choisis, dit saint Marc [2]. Ils ne sont pas élus par un autre : c'est par lui-même : l'amour qui les lui a fait élire, l'oblige à tout faire pour eux ; et il n'épargne la terre qu'à leur considération.

Respectons les saints qui sont parmi nous : nous leur devons tout : et Dieu s'apaise en les voyant, comme un père qui voit ses enfants parmi ses ennemis, retient sa main. Après la séparation, que n'auront pas à souffrir les pécheurs?

Ce qui est vrai en un certain sens, à l'égard des Juifs, est encore plus véritable à l'égard de tout l'univers, dans les approches du dernier jour : après que la patience de ses saints aura été épurée jusqu'au degré qu'il vouloit, il mettra fin au temps des épreuves, pour donner lieu aux récompenses.

S'il y a cinquante justes dans Sodôme, s'il y en a quarante, s'il y en a dix, je pardonnerai pour l'amour d'eux à toute la ville [3]. Dieu aime tant les siens, que non-seulement il les épargne, mais il épargne les autres pour l'amour d'eux. Si on n'aimoit pas les justes, si on ne les protégeoit pas pour mêmes, il les faudroit protéger pour le bien public. Que notre maison soit leur asile : que nos bras leur soient toujours ouverts : que notre secours les suive partout. Les prêtres, les religieux les représentent par leur état.

[1] Matth. XXIV. 20. 21. 22. — [2] Marc. XIII. 20. — [3] Gen. XVIII. 26. 28 et seq.

LXXXIVe Jour. Réflexions sur d'autres circonstance. (Ibid.)

Si l'on vous dit : Le voici dans le désert : le voici dans les lieux retirés de la maison : ne le croyez point[1]. Ceci regarde les derniers temps, lorsque les Juifs fatigués de tant attendre, et d'avoir si souvent été trompés sur le sujet du Messie, s'en diront les uns aux autres des nouvelles comme en secret : *Il est venu,* mais il se cache ; *il est dans ce désert ; il est dans les lieux secrets de cette maison : ne croyez point tout cela.* Ce n'est plus le temps qu'il doit venir de cette sorte, d'une maison particulière, d'une ville obscure, d'un désert ; tantôt caché, tantôt découvert : il paroîtra tout d'un coup avec un éclat surprenant ; « et un éclair, ne se fait pas voir plus rapidement » du levant jusqu'au couchant, et d'un côté du ciel à l'autre ; » que le Fils de l'homme paroîtra dans toute la terre[2]. Voilà la première chose qu'il marque de ce grand événement : une apparition soudaine, et un éclat, qui en un moment se fera sentir d'une extrémité du monde à l'autre. Mais voici la seconde : *Où sera le corps, là s'assembleront les aigles*[3]. Si les aigles sentent leur proie de si loin, et s'assemblent rapidement de toutes parts autour d'un corps mort : combien plus s'assembleront les élus, où sera le Fils de l'homme?

Le grec porte, au lieu de corps, *un corps mort, un cadavre :* et le Fils de Dieu se compare à un corps de cette sorte, à cause que les élus seront rassemblés par le mystère de sa mort ; et que c'est par là qu'ils auront part à sa résurrection. Tout cela regarde visiblement l'apparition dernière, et le dernier jour de Jésus-Christ. Et c'est pourquoi il ajoute : *Mais aussitôt après l'affliction de ces jours là*, de ces jours, où le Fils de l'homme devra paroître si vite, et rassembler autour de lui tous les élus : *aussitôt après cette affliction :* car il a dit qu'il y en auroit d'étranges vers ces jours là : *le soleil s'obscurcira* et le reste[4].

Il ne faut donc pas entendre cette affliction ni ces jours de l'affliction ou des jours qui seront fâcheux pour les Juifs ; mais de l'affliction de tout l'univers, vers le jour où le Fils de

[1] Matth. XXIV. 26. — [2] Ib. 27. — [3] Luc. XVII. 24. Matth. XXIV. 28. — [4] *Ib.* 29.

Dieu devra paroître, qui sont ceux dont il venoit de parler. Le même paroît dans saint Marc : *Mais dans ces jours là ; dans cette affliction là; le soleil s'obscurcira*[1] ; et le reste. Comme s'il disoit : Il arrivera de grands maux aux Juifs : mais ce n'est point dans ces maux, ou dans ces temps, qu'arriveront ces prodiges du soleil obscurci, et les autres : mais *dans ces jours* dont je viens de parler : *dans ces jours*, où le Fils de l'homme devra paroître; aux approches de cette dernière apparition, et peu après les afflictions dont elle sera précédée ; *le soleil s'obscurcira :* et le reste.

Mettons-nous en esprit dans ce dernier jour si heureux pour les uns, si funeste aux autres. Représentons-nous l'étonnement où l'on sera, de cette nouvelle lumière que jettera le Sauveur, de ce prodigieux éclat qui se fera sentir d'une extrémité du monde à l'autre, avec la rapidité d'un éclair. Contemplons ces aigles mystiques, les esprits sublimes à qui le monde n'aura rien été, et qui n'auront pas été troublés de tant de persécutions; ni de cet ébranlement universel de la nature éperdue ; prendre tout à coup leur vol ; et comme dit saint Paul, « être enlevés dans les nuées au milieu des airs, « à la rencontre de Jésus-Christ, pour être ensuite toujours » avec lui[2]». Heureux jour! heureux spectacle! heureux changement! heureux ceux qui verront ce beau feu, cet éclair nouveau, cette vive et admirable lumière : qui verront ce corps que la mort a consacré à notre salut ; ces aigles qui voleront après, et qui seront enlevés avec lui. Soyons de ces aigles, par la contemplation en foi et en vérité, et par une noble élévation au dessus des choses mortelles. Faisons notre proie de ce corps que la mort a fait nôtre. Nous l'avons dans l'eucharistie, ce corps mort autrefois, à présent vivant, mais couvert d'un signe de mort : dévorons-le : prenons en tout la substance, tout le suc. Vivons de Jésus et de sa vérité, et de ses souffrances, et de sa mort, qui est notre vie : imitons-la : portons-la sur nous : « Portons sur nos corps » la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus pa- » roisse en nous[3]. Si parmi les ténèbres du monde, et celles

[1] Marc. XIII. 24. — [2] I. Thess. IV. 16 17. — [3] II. Cor. IV. 10.

qui nous environnent, il lui plaît de faire tout à coup reluire sur nous comme une espèce d'éclair, une lumière rapide qui se répande en un moment dans toute notre âme, et qui se fasse sentir de la partie haute jusqu'à la plus basse ; ô lumière je vous adore, ô lumière je vous veux suivre ! Si vous vous retirez comme un éclair, et que vous laissiez mes yeux éblouis d'un éclat si vif, je me souviendrai de vous avoir vue : je me réjouirai de l'espérance de vous revoir à d'autres moments : je tâcherai de mettre à profit tout ce que vous me montrerez dans ces moments rapides : et j'aspirerai nuit et jour à ce jour unique de l'éternité, où vous luirez sans vous retirer ; sans être obscurcie ; où votre levant sera sans couchant ; où nous jouirons à jamais de vous, ô Père ! ô Fils ! ô Saint-Esprit ! qui êtes la véritable et seule lumière.

LXXXV[e] JOUR. Instruction à recueillir. Se tenir prêt : veiller à toute heure. L'un pris, l'autre laissé. (Matth. XXIV. 37—51. Marc. XIII. 33—37. Luc. XVII. 24.)

De tout ce que nous avons vu, il y avoit deux sortes d'instructions particulières à recueillir. Dans la ruine de Jérusalem il y avoit à s'en sauver, par la fuite : *Alors que ceux qui sont dans la Judée, s'enfuient aux montagnes* [1]. C'est ce que firent les chrétiens, qui s'enfuirent en effet vers les pays montagnards, à la ville de Pella, comme marquent les histoires : ce qui fut cause qu'on ne voit point qu'ils aient souffert en Jérusalem, ni qu'il s'y en soit trouvé aucun durant le siége de Tite. A l'égard des calamités qui devoient arriver à la fin du monde, il falloit ne pas songer à s'en sauver, puisqu'elles sont universelles et inévitables ; mais s'y préparer : et cette préparation nous est expliquée dans le reste de ce chapitre.

Elle consiste premièrement, à veiller, à être attentif, à se tenir toujours prêt, en accompagnant de prières son attention et sa diligence : « Prenez garde, veillez et priez : car vous » ne savez par le temps, ni si le maître viendra sur le soir, » ou vers le minuit, ou au chant du coq, ou le matin [2]. Veil- » lez donc, et priez en tout temps, afin d'être rendus dignes » d'éviter ces choses », c'est-à-dire la rigueur du dernier

[1] *Matth.* XXIV. 16. — [2] Marc. XIII. 33. 34. 35.

jugement, *et de comparoître devant le Fils de l'homme* [1]. Il ne faut donc pas seulement prier, mais prier en tout temps.

Secondement : il faut songer à l'effet de ce terrible jugement ; ou *de deux qui seront ensemble, l'un sera pris, et l'autre laissé* [2]. Et pour aller où ? *Où sera le corps, là s'assembleront les aigles.* Qui ne trembleroit, en voyant tout à coup une si terrible séparation ? L'un enlevé à Jésus-Christ, l'autre laissé au milieu des maux, d'où il ne sortira que pour rentrer dans de plus grands, et n'en sortir jamais.

Troisièmement : il ne faut point reculer ni regarder en arrière : *souvenez-vous de la femme de Lot* [3], qui, pour avoir seulement tourné la tête vers Sodôme, reçut un châtiment si prompt et si rigoureux. Il ne suffit pas d'éviter les mauvaises compagnies, ni de fuir le monde qu'on a quitté ; il ne faut pas seulement tourner les yeux de ce côté là.

Quatrièmement : il faut faire toutes ses actions avec une activité et une diligence extraordinaire ; se sauver à quelque prix que ce soit ; laisser périr beaucoup de choses qu'on aimeroit, plutôt que de hasarder son salut : *si l'on est dans le haut de la maison, ne se point embarrasser de sauver les meubles qui sont en bas* [4] ; se contenter de sauver ce qui est en haut ; emporter et sauver d'abord à la corruption tout ce qu'on peut ; ne pas dire : Je laisserai cela, mais je retournerai demain le quérir ; demain je commencerai à me corriger de ce vice ; je me contenterai pour aujourd'hui de modérer celui-ci. Ne laissez rien, qu'il vous faille aller requérir ; ne laissez rien à faire à une autre fois ; car le temps vous manquera tout à coup, et votre attente sera vaine.

Cinquièmement : il faut se retirer de tout ce qui attache trop l'esprit, de tout ce qui *appesantit le cœur* ; et non-seulement *de l'ivrognerie*, où la raison est absorbée ; mais encore *de la bonne chère, et des soins de cette vie* [5]. Et sur les soins de la vie, il faut remarquer ces paroles : « Aux jours de Noé, ils » buvoient, ils mangeoient, ils se marioient, ils marioient » leurs enfants ; et aux jours de Lot, ils buvoient et man» geoient, ils vendoient et ils achetoient, ils plantoient et ils

[1] Luc. XXI. 36. — [2] Matth. XXIV. 40. 41. Luc. XVII. 34. 35. 36. 37. — [3] Luc. XVII. 31. 32. — [4] Ib. 31. Matth. XXIV. 17. 18. — [5] Luc. XXI. 34.

» bâtissoient; et ils périrent tous d'un coup dans les eaux du » déluge, et par le feu du ciel[1] ». Car il ne dit pas: Ils tuoient, ils commettoient des adultères, et le reste ; il parle des occupations les plus ordinaires et les plus innocentes de la vie ; parce qu'elles occupent, elles embarrassent elles accablent, elles enchantent, elles attachent, elles trompent, en nous menant d'un soin à un autre et d'une affaire à une autre. Il ne suffit donc pas d'éviter les actions criminelles ; mais il faut encore prendre garde à ne se pas laisser jeter par les autres dans cet esprit d'empressement et d'occupation, qui fait qu'on n'est jamais à soi.

Sixièmement : on ne sauroit assez songer au grand mal dont nous sommes menacés. Ce sera comme le déluge aux temps de Noé; comme le feu du ciel aux temps de Lot; *comme un lacet où nous serons pris tout à coup*[2], à la manière des oiseaux, par un vain appât, pour être la proie de ceux qui veulent nous dévorer. Le mauvais serviteur, qui ne songeoit qu'à passer sa vie dans le plaisir, se trouvera tout d'un coup *séparé* de Dieu, de sa grâce, de tout le bien ; *et il sera mis avec les hypocrites, où il y aura un pleur, et un grincement de dents*[3] éternel. Terribles paroles : *Séparé, mis avec les hypocrites ; pleurs et grincements de dents*, et douleur jusqu'à la rage. A quoi donc penserons-nous, si nous ne pensons à ces choses ? Ah ! périssent toutes nos pensées, afin que celles-là vivent seules dans nos cœurs !

LXXXVIe JOUR. Le Père de famille : ses serviteurs : la figure du voleur. (Matth. XXIV. 45. 46. 47. Luc. XII. 41–44.)

Conférez le chapitre XXIV de saint Matthieu, depuis le v. 45 jusqu'à la fin, avec le chapitre XII de saint Luc, depuis le v. 35 jusqu'au 49.

Le Fils de Dieu instruit ici, premièrement tous les chrétiens, sous la figure du père de famille, et de ses serviteurs : et encore sous la figure du même père de famille, et d'un voleur. Secondement, il instruit en particulier les supérieurs ecclésiastiques, sous la figure du père de famille qui retourne

[1] *Luc.* XVII. 26. 27. 28. 29. — [2] Ib. XXI. 35. — [3] Matth. XXIV. 51.

à sa maison, et de son économe ou principal domestique qui le doit attendre.

Voici pour les premiers ce que nous trouvons dans saint Luc. Premièrement : *Les reins ceints*[1] : c'est-à-dire, les passions resserrées, comme une robe qui se répandroit faute de ceinture. C'est l'état d'un homme laborieux et toujours prêt à marcher. Car lorsque l'âme se répand dans les passions, elle est lâche, sans force, sans ordre, sans bienséance.

Secondement : *Des flambeaux allumés à la main*. C'est encore l'état d'un homme prêt à aller au devant *du maître*, à quelque heure de la nuit qu'il vienne pour l'éclairer.

Des lampes allumées : c'est un esprit attentif, et un cœur ardent. On a comme des flambeaux en soi-même, dans le fond du raisonnement; mais ils ne sont allumés que par l'attention. Que sert d'avoir de l'esprit, du raisonnement, de la foi même si tout cela n'est réveillé par l'attention? autant que nous serviroient des flambeaux bien préparés dans notre coffre, mais sans amorce, sans feu.

Les lampes allumées à la main, sont aussi le bon exemple. Ce n'est pas assez de l'attention ; il en faut venir aux œuvres, à l'application sur nous-mêmes : autrement le flambeau nous est inutile.

Troisièmement : *Semblables à des hommes qui attendent*[2] ; par conséquent très-attentifs. Et qui attendent-ils ? Leur maître ; celui qui les peut punir, pour peu qu'il les trouve négligents.

Quatrièmement : *Quand il viendra, et qu'il frappera*. Il vient à chaque moment : car chaque heure nous avance vers la mort. Il frappe, par les maladies : il faut donc être attentif, et se tenir prêt dès le premier coup. Mais à peine s'éveille-t-on au dernier, et lorsque la mort est déjà presque dans le cœur : et alors il n'y a plus de flambeaux, plus d'attention, ni de réflexion ; tout est presque éteint.

Cinquièmement : *Aussitôt ils lui ouvrent*. Comme tout ici est actif ! Il faut ouvrir soi-même au maître qui vient, être bien aise de le recevoir : mais ouvrir avec diligence, *aussitôt* :

[1] Luc. XII. 35. — [2] Ib. 36.

ouvrir par conséquent avec joie ; ne pas murmurer, ne pas se plaindre de la mort qui vient si tôt. Au reste, il n'a pas besoin qu'on lui ouvre, afin qu'il prenne notre âme qu'il vient requérir ; car il saura bien la reprendre sans qu'on la lui donne. Bon gré, malgré, il faut mourir : et souvent il frappe si fort, que les portes brisées s'ouvrent d'elles-mêmes, sans que vous ayez le loisir d'ouvrir, ni de lui offrir vous-même votre âme qu'il vous redemande. Il n'a donc que faire de vous pour la retirer : mais pour l'amour de vous, afin que vous puissiez lui en faire le sacrifice, il veut que ce soit vous qui lui ouvriez, et promptement, et avec joie ; puisque vous ouvrez, non pas à la mort, mais à un maître bienfaisant.

Car, sixièmement, « s'il trouve ses serviteurs vigilants, il » se retroussera, et les fera asseoir, et passera de l'un à » l'autre pour les servir [1] ». Il ne faut pas chercher dans les paraboles à tout expliquer : il y a des circonstances, comme celles-ci, qui ne servent que pour la peinture. Le fond est ici, que Jésus-Christ s'est fait serviteur de ses fidèles. *Le Fils de l'homme,* dit-il, *est venu servir,* et ce service est *de se donner lui-même en rédemption pour plusieurs* [2]. C'est de lui que nous tenons tout, et en ce monde et en l'autre : et nul ne demeurera sans récompense ; car il passera de l'un à l'autre pour les servir tous. Il leur donnera abondamment tous les biens ; car pour lui il n'a pas besoin de vos services, ni de rien : il est heureux, il est dans la gloire. Il vient pour vous ; et sous la figure de la mort, qui vous paroît si hideuse, il vous apporte sa grâce, son royaume, sa félicité éternelle, des richesses inestimables, des plaisirs sans fin. Ouvrez donc à un si bon maître ; et donnez-lui de bon cœur cette âme, qu'il ne redemande que pour la rendre bienheureuse.

Septièmement : *S'il vient à la seconde veille, et s'il vient à la troisième* [3]. Remarquez : il ne parle point qu'il vienne jamais de jour : il surprend toujours. On ne le voit pas, et il se cache dans les ombres de la nuit ; et cependant l'homme

[1] *Luc.* XII. 37. — [2] Matth. XX. 28. — [3] Luc. XII. 38.

on se donne toujours bien des années; et cependant l'expérience fait voir qu'il surprend toujours : *il vient à l'heure qu'on n'attend pas, et au jour qu'on n'espère pas* [1].

Huitièmement : ce père de famille, qui vient avec tant d'amour, pour nous donner des biens éternels sous la figure de la mort, prend encore une autre figure, celle d'*un voleur* [2] : c'est-à-dire, celle d'un ennemi, qui vient nous ravir tout ce que nous possédons et que nous aimons. Premièrement, les biens temporels et les plaisirs des sens, dont nous faisions notre bonheur. Tout d'un coup tout nous sera enlevé : ces biens passeront en d'autres mains : ces plaisirs se dissiperont comme une fumée, comme une paille que le vent emporte. Secondement, il nous ôtera les biens spirituels : tant de pensées de conversion, tant de desirs imparfaits qui nous amusoient, qui nous endormoient dans la mort. Tout cela nous sera ôté ; et nous verrons malgré tous ces foibles commencements de bonne volonté, de bons sentiments et de vertus, qui nous faisoient dire : *Je suis riche :* nous verrons *que* nous *sommes pauvres, misérables, aveugles, nus, dignes de pitié;* ou plutôt indignes de pitié, à cause de notre malice ; sans aucun de ces biens, qui nous ouvrent la porte du ciel, ainsi qu'il est écrit dans l'Apocalypse [3].

En neuvième et dernier lieu. Pesons ce mot : *Soyez prêts* [4]. Que vos comptes soient en état : que vos dettes soient payées : que vos desseins soient accomplis : car après ce moment il n'y a rien à espérer. Quelle angoisse ! quelles sueurs à la vue de ce maître rigoureux, qui vous pressera de rendre compte ! Vous paierez par le dernier et inévitable supplice ce que vous n'aurez pas volontairement payé par vos bonnes œuvres.

LXXXVIIe JOUR. L'économe fidèle et prudent : sa récompense. (Ibid.)

Pierre lui dit : *Seigneur, est-ce pour nous que vous dites cette parabole : ou pour tout le monde* [5] ? Nous tromperez-vous comme les autres, nous qui sommes les dispensateurs de vos mystères ? Nous serez-vous un voleur qui nous surprendra, ou un

[1] Matth. XXIV. 50. — [2] Luc. XXII. 39. — [3] Apoc. III. 17. — [4] Matth. XXIV. 44. — [5] Luc. XII. 41.

maître impitoyable qui arrivera tout d'un coup pour nous punir ? Il lui répond par la parabole de l'économe, ou de l'intendant d'une maison, à qui le maître a donné la charge de tout, et en particulier celle de ses conserviteurs. C'est la figure des supérieurs et supérieures, chacun selon son degré, et le poste où il est établi.

Le maître a établi cet économe, cet intendant, ce dispensateur, pour être *fidèle* : pour être *prudent* : *pour donner la nourriture à sa famille* : pour lui donner *dans le temps* : pour la lui donner *avec mesure* [1]. Te voilà, ô Pierre ! Vous voilà, pasteurs? Il faut être fidèles : donner fidèlement ce que le maître a mis en vos mains pour le distribuer, les instructions, les sacrements. Voilà ce que c'est qu'être fidèles : ne s'attribuer rien ; ne rien retenir de ce qu'il a voulu que vous donnassiez. O économe? ô intendant spirituel ! tu n'as rien à toi, tu n'as rien pour toi, puisque toi-même tu es tout aux autres : *Tout est à vous, soit Paul, soit Céphas, tout est à vous : et vous êtes à Jésus-Christ,* disoit saint Paul [2]. *Tout est à vous.* Il faut donc être fidèle, et se donner tout entier au peuple de Dieu. Mais outre la fidélité, il faut la prudence, pour donner dans le temps, pour donner avec mesure : prendre les moments favorables d'une affliction, du ralentissement d'une passion, d'une maladie, d'une grande perte : être attentifs à ce moment : voyez, Dieu vous avertit ; Dieu vous frappe ; Dieu vous réveille. Voilà le premier effet de la prudence : *prendre le temps :* sinon on rendra compte à Dieu du moment perdu, et de la damnation de son frère. Le second : *donner avec mesure;* pas plus qu'on ne peut porter : *ne donner pas le saint aux chiens, ni les perles aux porceaux* [3] : ne prêcher pas les hauts mystères de la communication avec Dieu aux âmes encore impures, qui ont besoin qu'on les étonne, qu'on les effraie : ne donner pas l'absolution ni la communion précipitamment : ne la donner pas aux chiens et aux porceaux, aux âmes encore impures : aller par degrés : gagner peu à peu. Mais néanmoins il vient un temps qu'il n'y a point de temps, qu'il n'y a point de mesure à garder. Ici on dit : *Ne reprenez pas*,

[1] Luc. XII. 42. — [2] I. *Cor.* III. 22. 23. — [3] Matth. VII. 6.

mais *avertissez*[1] : là, *il faut reprendre avec modestie*[2], ailleurs : *Reprenez durement*[3], ailleurs : *Dans le temps, hors du temps, à propos et hors de propos*[4] : autrement tout est perdu. Voilà donc la fidélité et la prudence d'un bon serviteur.

Deux choses nécessaires à régler, le fond et la manière. Le fond, il faut donner : soyez fidèle. La manière : il faut donner à propos, et avec les proportions, les convenances requises : autrement vous n'êtes pas ce serviteur digne que le maître l'emploie à gouverner sa famille ; parce que vous ne donnez rien par infidélité, ou lorsque vous donnez, ce que vous donnez tourne à rien par votre imprudence.

Remarquez ici un faux zèle. Un supérieur, un pasteur ne prêche pas : il est infidèle. Il prêche, il instruit, mais rudement, mais hors de propos : il ne fait rien, parce qu'il est imprudent.

A un tel serviteur, qui dispense bien ce qui lui est confié, *le maître lui donnera tout ce qu'il possède*[5] : et non-seulement son royaume, mais encore lui-même. Car si le père de famille, qui n'est qu'un homme, est si juste, que trouvant son serviteur qui a bien usé du pouvoir et des biens qu'il lui a mis en main pour les dispenser, il l'élève à de plus hauts emplois, et lui donne un plus grand pouvoir : combien plus Jésus-Christ, qui est la justice même, augmentera-t-il les biens de ses serviteurs, qui auront bien dispensé ceux qu'il leur a déjà donnés ?

Pesez ces mots : *Il leur donnera tout ce qu'il possède* : c'est un Dieu qui parle : que ne possède-t-il pas ? Mais tout est à nous dès que nous usons bien de ce qu'il nous donne.

LXXXVIII. Jour. Le serviteur méchant et violent : sa punition. (Ibid.)

Nous avons vu le bon serviteur avec ses deux bonnes qualités, la fidélité et la prudence. Voyons maintenant la peinture que Jésus-Christ fait du mauvais dispensateur de ses grâces et de ses mystères.

[1] I. Tim. v. 1. — [2] II. Tim. II. 25. — [3] Tit. I. 13. — [4] II. Tim. IV. 2. — [5] Luc. XII. 44. Matth. XXIV. 47.

Ce serviteur dit en son cœur[1]. Il ne le dit pas en termes exprès : mais il agit sur ce fondement, et il le dit par ses œuvres.

Mon maître tarde. Malheureux qui croit échapper ses mains, à cause qu'il ne frappe pas d'abord ; ou qui s'estime heureux, à cause qu'il retarde son dernier supplice.

Il bat les serviteurs et les servantes : il abuse de son pouvoir ; il les maltraite : quelquefois en les frappant véritablement : ce que saint Paul défend, en disant, que *l'évêque ne doit point frapper, ni être violent*[2] : à quoi il faut aussi rapporter les injures et les duretés qu'il leur dit, qui sont une espèce de plaie à la réputation, et à la vie de l'honneur. Mais le grand coup que donne ce mauvais économe à ses conserviteurs, c'est lorsqu'il les scandalise ; car alors il frappe leur conscience foible ; en quoi il pèche contre Jésus-Christ ; et fait pécher son *frère, pour qui Jésus-Christ est mort*[3].

« Manger, boire, s'enivrer[4]. Le royaume de Dieu n'est pas » la viande, ni le boire ; mais la justice et la paix, et la joie » dans le Saint-Esprit[5] ». Voilà le festin du bon économe de Jésus-Christ.

Le serviteur qui connoît la volonté de son maître[6] : Il veut dire, que celui qui est établi dispensateur, sachant mieux que les autres ce que veut le maître, puisqu'il le doit prêcher aux autres, *sera plus puni : mais celui qui ne la sait pas, ne sera pas exempt du supplice*[7] : et cette moindre punition que le maître de famille lui réserve, ne laissera pas d'être terrible ; car il n'y a rien de foible ni de médiocre dans le siècle futur.

Deux règles de la justice éternelle : l'une, *de punir davantage celui qui sait davantage ;* parce qu'il pèche contre sa science et par malice : l'autre, *de redemander plus à celui à qui on a plus donné*[8] ; parce qu'il est chargé de plus de choses, et par conséquent il a un plus grand compte à rendre. Ne vante donc pas ta science, qui ne sert qu'à te rendre plus coupable. Ne te glorifie pas de tes dons, qui ne font que t'o-

[1] Luc. XII 45. — [2] I. Tim. III. 3. — [3] I Cor. VIII. 11. 12. — [4] Luc. XII. 45. — [5] Rom. XIV. 17. — [6] Luc. XII. 47. — [7] Ib. 48. — [8] Luc. XII. 48.

bliger à un plus grand compte. Ne t'excuse pas aussi, sous prétexte que tu ne sais pas; car c'étoit à toi à t'instruire. Ne te flatte pas, sous prétexte que le maître ne te menace que de peu : car c'est un peu par comparaison, qui ne laisse pas en soi-même d'être très-grand; parce que tout est grand, tout est fort dans le règne de la vérité et de la justice, où Dieu se veut faire sentir tel qu'il est.

LXXXIXe Jour. Vierges sages, et folles. (Matth. XXV. 1–13.)

C'est sous une autre figure, un autre avertissement de se tenir prêt. Combien Jésus le répète-t-il? Et cependant nous sommes sourds. Il semble n'avoir destiné les derniers jours de sa vie, qu'à nous préparer à la mort, et que ce soit là son unique affaire : c'est en effet celle d'où tout dépend.

Dix vierges[1]. C'est un état saint, qui n'est pas donné à tout le monde : ainsi qu'il le dit ailleurs : *Tous n'entendent pas cette parole, mais ceux à qui il a été donné*[2]. En voici dix qui ont entendu cette haute parole, à qui ce don excellent a été donné : et néanmoins il y en a cinq qui périssent. Tremblez donc, vous tous qui avez reçu ce don, et apprenez à le faire valoir.

Cinq étoient folles[3] : sans précaution, sans prévoyance.

Ces folles ne prirent pas de l'huile. Elles disent : *L'huile nous manque, nos lampes s'éteignent.* La charité leur manque : les bonnes œuvres leur manquent : la charité, le plus excellent de tous les dons, sans quoi tous les autres, et même celui de la prophétie, et même celui du martyre, n'est rien ; ni par conséquent celui de la virginité.

Elles sommeillèrent, et elles dormirent[4]. Celles qui ont de l'huile leur provision, peuvent demeurer tranquilles : mais les autres, elles doivent profiter du temps pour acheter de l'huile, et amasser de bonnes œuvres.

Donnez-nous de votre huile[5]. Ainsi parlent ceux qui, sans se soucier de faire eux-mêmes de bonnes œuvres, mettent toute leur espérance aux prières et aux mérites des saints.

Remarquez : *Elles s'éveillent toutes : toutes elles se lèvent :*

[1] Matth. XXV. 1. — [2] Ibid. XIX. 11. 12. — [3] Ib. XXV. 3. 8. — [4] Ib. 7. — [5] Ib. 8.

toutes elles préparent leurs lampes[1] : et néanmoins cinq périssent, et sont excluses du festin. Ce ne sont point des personnes vicieuses, ni insensibles, ni tout à fait sans bonnes œuvres : elles commencent beaucoup, et n'achèvent rien. O combien périront par ce défaut!

Nous n'en avons pas pour nous et pour vous[2]. *Chacun de nous portera son fardeau* au tribunal de Jésus-Christ. *Que chacun s'éprouve soi-même : car en cette sorte il aura sa gloire en lui-même : et non dans les autres*[3] : car encore qu'en un autre sens, *nous devions par la charité porter les fardeaux les uns des autres* : néanmoins en ce dernier jugement, chacun sera jugé, non selon les œuvres des autres, *mais selon les siennes*[4].

Allez à ceux qui en vendent[5] : Vous à qui l'huile manque : vous qui ne méritez pas de véritables louanges, allez à ceux qui les vendent : allez aux flatteurs, qui, par un bas intérêt, vous feront accroire avec tous vos vices que vous êtes vertueux.

Pendant qu'elles alloient acheter : pendant que leurs flatteurs les amusoient, par la vaine opinion qu'ils leur donnoient de leur sainteté : *l'époux vint, elles vinrent tard; et la porte leur fut fermée*[6].

Elle est fermée pour ne s'ouvrir plus : et votre exclusion est sans remède.

Seigneur, Seigneur! ouvrez-nous[7] : Voyez qu'elles ne sont pas de celles qui n'ont point de soin de bien faire, ou qui négligent entièrement leur salut. Ce sont des vierges, séparées des sens et des plaisirs : il n'est pas dit qu'elles souillent leur chasteté : elles ont des lampes : elles dorment à la vérité, et ne sont pas sans beaucoup de langueur; mais enfin elles s'éveillent : elles vont avec diligence acheter de l'huile : elle font imparfaitement quelques bonnes œuvres : enfin elles accourent et avancent jusqu'à la porte : elles frappent même, et disent : « Seigneur, Seigneur »! Mais « tous ceux qui m'ap» pellent, Seigneur, Seigneur! n'entreront point pour cela

[1] Matth. xxv 7. — [2] Ib. 9. — [3] Gal. vi. 2. 4. 5. — [4] Matth. xvi. 27. — [5] Ib. xxv. 9. — [6] Ib. 10. — [7] Ib. 11.

» dans le royaume des cieux [1]. Je n'ai pas trouvé tes œuvres
» pleines devant mon Dieu [2]».

La pénitence tardive frappe vainement, parce qu'elle n'est pas pleine, ni sincère. Viendra le temps qu'encore qu'on frappe, on n'entrera point. C'est ce que disoit saint Jacques : « Vous demandez, et vous n'obtenez pas, parce que vous de-» mandez mal [3]». Ce qui arrive à ceux qui demandent la prolongation de leurs jours, non pour faire pénitence, mais *pour* les *employer à leurs convoitises*. Vient enfin le dernier moment, et les hommes croient qu'on demande bien, mais celui qui sonde les cœurs, sait le contraire, et il nous renvoie, » avec les hypocrites et les infidèles, où il y aura des pleurs, » et un » éternel « grincement de dents [4] ».

En vérité, je vous le dis : Je ne vous connois pas [5]. C'est la vérité éternelle qui vous parle, et qui se prend elle-même à témoin. Vos flatteurs vous promettent tout; mais moi je vous tiens un autre langage. Et quel langage? *Je ne vous connois pas*. Malgré vos bons desirs, vos volontés imparfaites, vos commencements de vertu, je ne connois en vous ni mon image que j'y avois formée, ni le caractère de chrétien, ni celui d'homme raisonnable, ni rien enfin de solide ni de véritable. Allez, *je ne vous connois point :* vous n'êtes donc pas de mes brebis ; *car je connois mes brebis*, *et je leur donne la vie éternelle* [6]. Vous n'avez donc rien à prétendre, vous que je ne connois pas. O que me serviront tant d'amis! tant de connoissances! Tout le monde, toutes les cours vous louent, vous connoissent; de grandes entrées partout; mais que vous sert tout cela, si Jésus-Christ ne vous connoît pas?

Cherchez pourquoi Jésus-Christ ne connoît pas ceux qui semblent le connoître si bien, et qui l'appellent deux fois, *Seigneur*, *Seigneur*. C'est que *celui qui dit*, *qu'il le connoît, et ne garde pas ses commandements est un menteur* [7]. Mais il en garde une partie : *Je ne vous connois pas. Soyez parfaits*, *comme votre père céleste est parfait* [8] : autrement il ne vous connoît pas.

[1] Matth. VII. 21. — [2] Apoc. III. 2. — [3] Jac. IV. 3. — [4] Matth. XXIV. 51. — [5] Ib. XXV. 12. — [6] Joan. X. 14. 18. — [7] I. Joan. II. 4. — [8] Matth. V. 48.

XC^e Jour. Parabole des dix talents, et des dix mines. (Matth. xxv. 14—30. Luc. xix. 12—27.)

La parabole des talents, et celle des mines, semble avoir été prononcée en confirmation des dernières paroles que nous avons lues de saint Luc : *Celui à qui on donne beaucoup, on lui redemande becucoup.*

A chacun selon sa vertu [1] : il parle ici des grâces qui sont données en récompense, ou du moins en conséquence d'autres grâces : mais il faut toujours se souvenir qu'il y a les premières grâces qui ne sont pas données de cette sorte, et qui sont absolument gratuites, ce qui paroît en d'autres lieux de l'Evangile. Ici nous avons à considérer la distribution des grâces qui sont les suites des autres, et l'ordre des récompenses. Et ce qu'il y a premièrement à observer, c'est la proportion et les convenances. *On donne à chacun selon sa vertu :* chacun travaille et profite à proportion de ses talents ; chacun est récompensé selon son travail. « Celui qui a cinq talents, » gagne cinq talents. Celui qui en reçoit deux en gagne deux [2]. » Celui dont la mine en a produit dix, reçoit dix villes : et » celui dont la mine en a produit cinq, reçoit cinq villes [3] » : et il ne reste qu'à admirer l'exactitude de la divine justice, par rapport à l'exactitude et à la fidélité d'un chacun.

Celui qui enfouit son talent et sa mine, *est jeté lui-même dans le cachot et dans les ténèbres :* et non-seulement il ne reçoit rien, ce qui lui étoit dû trop visiblement ; mais encore il est puni de sa négligence.

Outre la récompense particulière que chacun reçoit à proportion de son travail, tous reçoivent la commune récompense ; *d'entrer dans la joie de* leur *Seigneur* [4], et d'être rendus participants de sa fidélité.

Tout est donc ici dans une entière proportion ; la peine, la récompense. Il y en a une commune à tous pour la fidélité qui l'est aussi : il y en a de particulières selon la diversité du travail : et tout l'ordre de la justice est accompli. O Dieu ! je chanterai vos louanges sur votre justice, et sur votre vérité.

[1] Matth. xxv 25. — [2] Matth. xxv. 20. 22. — [3] Luc. xix. 16. 17. 19. — [4] Matth. xxv. 21. 23.

Il paroît par la même raison de proportion et d'égalité, que si celui qui avoit reçu cinq talents ou deux talents, avoit été paresseux, il auroit été plus puni que celui qui n'en avoit reçu qu'un ; et il n'y a plus à chacun qu'à examiner ce qu'il a reçu, pour voir ce qu'il a à craindre. O mon Dieu ! que vous ai-je rendu pour la foi que vous m'avez donnée ; pour tant de saintes instructions, pour tant de lumières, pour tant de crimes pardonnés, pour tant de temps, et pour votre longue patience ! O Dieu ! que vous ai-je rendu ? et ne vous ayant rien rendu, que dois-je craindre ?

« Entrez dans la joie de votre Seigneur : jetez ce mauvais » serviteur dans les ténèbres extérieures [1] ». L'un est mis dedans, l'autre dehors : l'un dans la joie, et dans la lumière, l'autre dans le désespoir et dans les ténèbres. O heureux sort de l'un ! O cruel partage de l'autre !

Entrez dans la joie de votre Seigneur. « La joie entre nous » lorsqu'elle est médiocre : mais nous entrons dans la joie », dit saint Augustin, « quand elle surmonte la capacité de notre » âme, qu'elle nous inonde, qu'elle regorge, et que nous en » sommes absorbés ; qui est la parfaite félicité des saints ».

Ce qui fait le malheur de ces ténèbres, c'est qu'elles sont extérieures. La seule séparation rend le malheur des réprouvés extrême et insupportable : de là ce pleur éternel, de là ce grincement de dents. Si vous n'êtes mis dedans ; si vous n'entrez dans la joie ; toutes sortes de maux tombent sur vous, et la seule séparation vous les attire.

Chassez le serviteur inutile, et mettez-le où règne le désespoir. S'il n'avoit rien reçu, il n'auroit pas tant à s'affliger ; mais il a eu le talent ; il l'a négligé : c'est pourquoi son déplaisir n'a point de mesure.

Pleur et grincement de dents [2]. Profonde tristesse dans l'un, et rage dans l'autre. Il est en fureur contre lui-même, parce qu'il n'a à imputer qu'à lui-même, le malheur dont il est accablé.

« Je sais que vous êtes un homme difficile : vous moisson- » nez où vous n'avez point semé : vous ramassez où vous

[1] Ib. XXV. 22. 30. — [2] Matth. 30.

» n'avez point répandu [1] ». A Dieu ne plaise, que Dieu soit ainsi : car, où n'a-t-il pas semé, et quels dons n'a-t-il pas répandus? Mais Jésus-Christ nous veut faire entendre par cette espèce d'excès, combien est grande la rigueur de Dieu dans le compte qu'il redemande. Car il n'y a rien qu'il n'ait droit d'exiger de sa créature infidèle et désobéissante, dont le fonds étant à lui tout entier, il a droit de punir son ingratitude des plus extrêmes rigueurs.

Serviteur mauvais et paresseux [2] : *Mauvais*, parce qu'il est *paresseux* : qui doit tout à la divine justice, seulement pour n'avoir rien mis à profit pour elle.

Tu seras jugé par ta bouche [3]. La lumière de la vérité qui parle en nous, prononcera notre sentence : chacun avouera son crime, et ordonnera son supplice. On aura d'autant moins de consolation, qu'il ne restera aucune excuse, ni par conséquent aucune espérance, aucun adoucissement : car on prononcera cela même contre soi, qu'il n'y en doit avoir aucun. De là cette profondeur et cet abîme de tristesse. O mon Dieu, la seule vue m'en fait horreur : que sera-ce du sentiment et de l'effet?

Otez-lui son talent, ôtez-lui sa mine, et donnez-la à celui qui en a dix [4]. Comment est-ce que les élus profitent des grâces que les réprouvés auront perdues? *Tiens bien ce que tu as*, dit-il, *de peur qu'un autre ne reçoive ta couronne* [5]. Les justes profitent de tout, et autant de la négligence des autres qui les instruit, que de leur propre travail.

« A celui qui n'a pas, ce qu'il semble avoir lui sera ôté [6]. » Ce qu'il semble avoir » ; il n'a rien en effet, parce qu'il ne garde rien. Un panier, un vaisseau percé n'a jamais d'eau, parce que celle qu'il reçoit, il la perd dans le même instant. Ame cassée et brisée, où l'eau de la grâce ne tient pas, elle n'a jamais rien de propre : et cependant ce qu'elle semble avoir, lui sera encore ôté. Elle demeurera sèche, dépouillée, sans bien, sans lumière, sans aucune consolation même passagère ; et il est juste : car il falloit lui ôter tout ce qu'elle

[1] Matth. xxv. 30. 24. — [2] Ib 26. — [3] Luc. 19. 22. — [4] Ib. 24. — [5] Apoc III. 11. — [6] Matth. xxv. 29.

gardoit mal. O mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! puis-je souffrir la vue de ma pauvreté, de ma douleur, de mon désespoir en cet état malheureux ? Il faut donc prévenir ce mal pendant qu'il est temps.

XCI^e JOUR. Jugement dernier. (Matth. xxv. 31, jusqu'à la fin.)

Après avoir préparé ses fidèles au jugement dernier avec tant de soin, il est temps qu'il nous fasse voir ce jugement et c'est ce qu'il fait dans le reste de ce chapitre.

Quand le Fils de l'homme viendra en sa majesté, et tous ses anges avec lui [1]. Quelle majesté ! quelle suite ! que d'exécuteurs de sa justice ! Mais comment viendra-t-il ? *Dans une nuée éclatante* [2] : du plus haut des cieux ; de la droite de son Père. *Avec ses anges.* Il est donc le Seigneur des anges comme des hommes. *Il s'assiéra dans le siége de sa majesté : et toutes les nations seront assemblées devant lui* [3]. Quelle journée ! quelle séance ! Qui ne tremblera alors ? « Devant ce grand » roi assis dans le trône de son jugement », qui « dissipera » tout le mal par un coup d'œil ; qui osera alors se glorifier » d'avoir le cœur pur ; et qui osera dire : Je suis innocent [4] » ? Qui pourra paroître devant celui, *qui a les yeux* comme un flambeau ardent, *comme la flamme du feu* le plus pénétrant et le plus vif, *qui sonde les cœurs et les reins, et qui donne à chacun selon ses œuvres* [5]. Toutes les consciences seront ouvertes en un instant, et tout le secret en sera manifesté à tout l'univers. Où se cacheront ceux qui mettoient toute leur confiance à se cacher : *dont les actions étoient honteuses, même à dire et à penser* [6] ? et qui verront tout à coup leur turpitude révélée devant tous les anges, devant tous les hommes ; et ce qui renferme en un mot toute confusion et toute honte, devant le Fils de l'homme, dont la présence, dont la sainteté, dont la vérité convaincra et confondra tous les pécheurs ? Voilà celui que vous nommiez votre Maître : pourquoi ne gardiez-vous pas sa parole ? Voilà celui que vous appeliez votre Sauveur : quel usage avez-vous fait de ses grâces ? Voilà celui que vous

[1] Matth. xxv. 31. — [2] Luc. xxi. 27. — [3] Matth. xxv. 32. — [4] Prov. xx. 8. 9. — [5] Apoc. ii. 18. 23. — [6] Eph. v. 12

attendiez comme votre Juge : comment ne trembliez-vous pas à son approche, et à la seule pensée de son jugement? Vous croyez avoir tout gagné en vous cachant, en détournant vos yeux, en gagnant du temps. Vous y voilà maintenant devant ce tribunal : la sentence va être prononcée : sans délai : en dernier ressort : et elle sera suivie d'une prompte et inévitable exécution.

XCII^e Jour. Séparation des justes et des impies. (Ibid.)

« Il les séparera les uns des autres, comme un pasteur » sépare les brebis d'avec les boucs ». Il dit ailleurs, que « les » anges feront cette séparation; et sépareront les justes d'a- » vec les impies. Les uns seront à la droite, et les autres à la » gauche [1] ». Que n'aura point à craindre alors la troupe des impies? Ce qui est cause que Dieu ne répand pas sur elle toute sa colère, c'est le mélange des bons et des mauvais : et il épargne les uns, pour l'amour des autres. Après la séparation, quelle vengeance! Mais quelle horreur aura-t-on des mauvais? Ils se cachent ici parmi la foule, et se mêlent avec les bons : là, que toute leur difformité paroîtra, et qu'on les comparera avc les justes *plus resplendissants que le matin* [2], et avec le Fils de l'homme qui est la justice même, qui les pourra souffrir : et qui se pourra souffrir soi-même? *O montagnes! cachez-nous : ô collines! tombez sur nous* [3]. Dans quelle compagnie es-tu, malheureux? On a honte de se trouver avec un seul scélérat : tu seras avec tous les méchants, et tu en augmenteras le nombre infâme : chacun portera sur le front le caractère de son péché. O comment pourra-t-on soutenir la lumière d'un si grand jour, et comparoître devant le Fils de l'homme!

Qu'attendons-nous davantage? La séparation est faite. Hypocrite! qui cachois si bien ton iniquité, et qui te joignois à la troupe des gens de bien; te voilà tout d'un coup à la gauche : avec Caïn, avec Nemrod, avec Antiochus, avec Judas, avec Caïphe, avec tous ceux qui ont crucifié Jésus-Christ, et massacré ses prophètes, ses apôtres, ses martyrs;

[1] Matth. XXV. 32. 33. XIII. 49. — [2] Prov. IV. 18. — [3] Luc. XXIII 30.

avec tous les scélérats, tous les impies, tous les hérétiques, tous les infidèles, tous les idolâtres, tous les Juifs, tous les impudiques, tous les voleurs; avec ceux dont le seul nom fait horreur : pis que tout cela, avec les démons, qui ont inspiré et animé tous ces méchants. C'est avec eux qu'il faudra vivre; si c'est là une vie, que de ne vivre que pour son supplice ou pour sa honte. O néant! je t'invoque : c'est en toi que je mets mon espérance : ô néant! reprends-moi dans tes abîmes : pourquoi en suis-je sorti? par où y rentrerai-je? Il faut être pour périr toujours. Toi qui disois : Tout meurt avec moi; mon âme s'en ira comme un souffle : la voilà toute vivante. Voilà même ton corps dissipé qui a repris sa forme et sa consistance : te voilà tout entier. Mais pourquoi? *pour un opprobre* éternel : *pour voir toujours*[1]. Et quoi? son crime, son infamie, son ordure, celle des autres, les méchants, leur infâme société, le peuple ennemi, les démons, une implacable justice contre une méchanceté incorrigible. O mes tristes yeux! que verrez-vous donc alors? Ah! que ne peut-on être aveugle, pour ne voir point ces horreurs! Mais on verra, mais on sentira tout le mal possible : tout le mal qui est dans le crime, tout le mal qui est dans la peine. Fuyons, fuyons le péché; puisque si on ne le fuit, on ne pourra fuir le supplice. Pénitence, pendant qu'il est temps : fléchissons la face du juge : prévenons-la par la confession de nos péchés. *Pleurons, pleurons devant celui qui nous a faits*[2] : pleurons, avant que de tomber dans ces pleurs irrémédiables et intarissables: pleurons avec saint Pierre, de peur d'aller pleurer éternellement et inutilement avec Judas et tous les méchants.

XCIIIe JOUR. Venez bénis : Allez maudits. (Ibid.)

Alors le roi dira à ceux qui sont à la droite : Venez[3] : aux autres : *Allez* : à ceux-ci : *Venez*; vous êtes déjà avec les justes : venez avec moi : *venez à mon trône, dans lequel vous serez assis avec moi*[4]; car je l'ai promis.

O paroles qu'on ne peut assez méditer! *Venez* : *Allez*. Taisons-nous : tais-toi, ma langue : tes expressions sont trop

[1] Dan. XII. 2. — [2] Ps. XCIV. 6. — [3] Matth. XXV. 34. 41. — [4] Apoc. III. 21.

foibles. Mon âme, pèse ces mots qui comprennent tout le bonheur et le malheur : et toute l'idée de l'un et de l'autre : *Venez : Allez :* Venez à moi, où est tout le bien. Allez loin de moi, où est tout le mal.

Venez, les bénis, les bien-aimés de mon Père : autrefois maudits et haïs des hommes ; mais dès lors bénis de mon Père, dont la bénédiction se déclare en ce jour : « venez posséder » le royaume qui vous étoit préparé [1] ». Venez, « petit trou- » peau : ne craignez plus rien, puisqu'il a plu à votre Père » de vous donner son royaume [2] ». Venez, venez, venez : « en- » trez dans la joie de votre Seigneur [3] » : jouissez de son royaume éternel. O venez, venez ! Quelle parole ! quelle joie ! quelle douceur ! quel transport !

Un royaume : quelle grandeur ! *Un royaume préparé de Dieu :* et de Dieu comme Père : et préparé pour un Fils unique, éternellement bien-aimé ; car c'est le même qui est aussi préparé pour les élus. Enfants de dilection et d'élection éternelle ; vous avez assez souffert, assez attendu ; venez maintenant le posséder. On ne possède que ce qu'on a pour l'éternité : le reste échappe et se perd.

XCIV[e] JOUR. J'ai eu faim : j'ai eu soif. Nécessité de l'aumône : son mérite et sa récompense. (Ibid.)

« J'ai eu faim : j'ai eu soif : j'ai été nu : j'ai été malade et » en prison [4] ». C'est par la même raison qui lui fait dire : » Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu » ? et : « Je suis » Jésus que tu persécutes [5] » : c'est par la société, ou plutôt par l'unité qui est entre le chef et les membres ; c'est parce qu'il est le cep, et que nous sommes les branches [6]. Mais il faut ici remarquer, que les pauvres sont de tous ses membres, ceux dans lesquels il est le plus.

Tous les Pères relèvent ici l'avantage et le mérite de l'aumône, que Jésus-Christ vante tant, et qu'il vante seule dans le siége de sa majesté, dans son dernier jugement ; à qui seule il attribue la vie éternelle. Ils démontrent aussi par le même endroit la nécessité de l'aumône ; puisque manquer de la faire

[1] Matth. XXV. 34. — [2] Luc. XII. 32. — [3] Matth. XXV. 21. 23. — [4] Ib. 35, 36. — [5] Act. IX. 4. 5. — [6] Joan. XV. 1. 5.

est un crime, et le seul crime que le juste juge allègue pour la cause de la damnation. Et la raison en est évidente, en ce que :

Premièrement : si le précepte de la charité est l'abrégé de la loi et des prophètes, comme il dit lui-même ; il étoit juste de renfermer dans la charité toutes les bonnes œuvres, et dans la privation de la charité toutes les mauvaises.

Secondement, comme dit saint Jean : *Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment aimera-t-il Dieu qu'il ne voit pas* [1] ? Ainsi la même justice qui l'oblige à punir le monde pour le défaut de la charité, l'oblige aussi à marquer le défaut de la charité dans son effet le plus sensible, qui est la charité envers les frères.

Troisièmement : les deux préceptes de la charité, dans lesquels, comme on vient de dire, consistent la loi et les prophètes, sont renfermés manifestement dans ces paroles : « J'ai eu faim : j'ai eu soif : » et, « toutes les fois que vous » l'avez fait à un de mes frères, vous me l'avez fait à moi- » même [2] » : puisqu'il nous montre par là que le motif d'exercer la charité envers le prochain, est la charité envers Dieu.

Quatrièmement : tous les péchés sont en quelque sorte renfermés dans le défaut de l'aumône ; parce que dans l'aumône étoit renfermé le remède de tous les péchés, conformément à cette parole : *Rachetez vos péchés par l'aumône* [3]. Et encore : *La charité couvre la multitude des péchés* [4]. Et encore : *Faites l'aumône, et tout sera pur pour vous* [5]. Ainsi tous les hommes étant pécheurs, et par là exclus en rigueur du royaume des cieux, ce qui les en exclut en dernier lieu, c'est de négliger le remède.

Cinquièmement : la vie éternelle nous étant donnée à titre de miséricorde et de grâce, la justice demandoit que cette miséricorde nous fut accordée au prix de la miséricorde ; conformément à cette parole : « Bienheureux les miséricor- » dieux, parce qu'ils obtiendront la miséricorde [6] », et encore : « Jugement sans miséricorde à celui qui ne fera pas miséri- » corde [7] ».

Sixièmement. Comme *les miséricordes de Dieu éclatent au*

[1] I. Joan. IV. 20. — [2] Matth. XXV. 35. 40. — [3] Dan. IV. 24. — [4] I. Pet. IV. 8. — [5] Luc. XI. 41. — [6] Matth. V. 7. — [7] Jac. II. 13.

dessus de toutes ses œuvres [1], selon ce que dit David : ainsi en est-il des miséricordes de l'homme ; et les œuvres de miséricorde devoient principalement être célébrées au jugement dernier, comme les plus éclatantes de toutes les autres, et comme celles qui nous rendent le plus semblables à Dieu, conformément à cette parole : « Soyez miséricordieux, comme » votre Père céleste est miséricordieux [2] ». Ce qui répond à cette parole : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait [3] » : ainsi que la conférence des deux passages le fera paroître. Ainsi la perfection où nous devons tendre principalement, et par là nous rendre semblables, comme le doivent de vrais enfants, à notre Père céleste, est celle d'exercer la miséricorde.

Pour ces raisons, tout est renfermé dans les œuvres de miséricorde : et on en pourroit rapporter une infinité d'autres que chacun pourra suppléer.

Il reste donc à examiner sur l'obligation de l'aumône ; et sans écouter les vaines excuses dont se flatte notre dureté, considérer sérieusement si nous pouvons apaiser véritablement notre conscience sur un point si décisif de notre éternité.

XCV[e] JOUR. J'ai eu faim, j'ai eu soif, transportés en la personne de Jésus-Christ. (Ibid.)

Seigneur Jésus, ma vie et mon espérance, je me mets en votre sainte présence, pour voir et considérer dans votre lumière, en foi, et en perpétuelle reconnoissance de vos bontés, comment vous avez transporté en vous nos misères et nos infirmités, jusqu'à pouvoir dire : *J'ai eu faim : j'ai eu soif : j'ai été nu, prisonnier, malade,* en la personne de tous ceux qui ont eu à souffrir des maux semblables.

Le fondement de ce transport ! ô Jésus, c'est l'amour qui vous a porté à prendre notre nature, et à la prendre non point immortelle et saine, comme vous l'aviez faite dans son origine ; car vous êtes le *Verbe par qui tout a été fait* [4] ; vous êtes celui à qui le Père a dit : *Faisons l'homme* [5] : et vous l'avez fait avec lui et avec votre Saint-Esprit, qui est avec le Père et avec vous un seul Dieu souverainement parfait. C'est donc

[1] Ps. CXLIV. 9. — [2] Luc VI. 36. — [3] Matth. V. 48. — [4] Joan. I. 2 — [5] Gen I. 26.

vous qui avez fait la nature humaine ; et quand vous l'avez prise, vous n'avez pris que votre propre ouvrage. Mais vous ne l'avez pas prise, encore un coup, saine, parfaite, immortelle, et selon l'âme et selon le corps, telle qu'elle étoit d'abord sortie de vos mains. Vous l'avez prise telle que le péché, et votre justice vengeresse l'avoient faite, mortelle, infirme, pauvre : parce que vous vouliez porter notre péché. Vous le vouliez porter sur la croix, victime innocente : vous le vouliez porter durant tout le cours de votre vie, *Agneau qui ôtez les péchés du monde*[1] ; mais qui ne les ôtez qu'en les transportant premièrement sur vous. Mais vous êtes le Saint des saints, *oint d'une huile excellente au dessus de tous ceux qui prennent avec vous* et en figure de votre personne, *le nom de christs*[2] : car cette huile dont vous êtes oint est sanctifiée, c'étoit la divinité, qui unie à votre sainte âme, et par elle à votre corps viginal, les sanctifioit d'une manière ineffable : en sorte qu'étant le vrai Christ de Dieu, le juste par excellence, et le Saint des saints, comme vous ne pouviez pas transporter sur vous l'iniquité et la tache de notre péché, vous en avez seulement transporté sur vous la peine, le juste supplice, c'est-à-dire, la mortalité avec toutes ses suites. Par là donc vous êtes devenu sensible à nos maux ; *Pontife compatissant*[3], qui les avez expérimentés ; car, comme dit votre apôtre, « il falloit que vous » vous fissiez en tout semblable à vos frères, afin que vous » devinssiez un pontife miséricordieux et fidèle, pour expier » les péchés du monde[4] ». Car qui doute que vous ne puissiez nous aider dans les choses que vous avez éprouvées, puisque vous ne les avez éprouvées, que parce qu'il vous a plu, et parce que vous vouliez en les souffrant, faire naître en vous la compassion secourable que vous avez pour ceux qui ont aussi à les souffrir[5].

Soyez donc loué à jamais, ô grand Pontife ! qui avez pitié de nos maux : non pas comme les heureux ont pitié des malheureux ; mais comme les malheureux ont pitié les uns des autres, par le sentiment de leur commune misère : non que vous vous soyez jamais tenu pour malheureux parmi les maux

[1] Joan. I. 29. — [2] Ps. XLIV. 9. — [3] Heb. V. 1. 2. — [4] Ib. II. 17. — [5] Ib. 18.

que vous avez soufferts, vous qui n'avez souffert ni la douleur ni la mort, que parce que vous le vouliez ; à qui aussi personne n'a ôté son âme, mais qui l'avez donnée de vous-même : mais parce qu'il vous a plu de vous mettre au rang de ceux que le monde appelle malheureux ; qu'on vous a vu « comme un » lépreux ; comme un homme chargé de plaies, que Dieu a » frappé et humilié », en un mot, « comme un homme de » douleurs, et qui savoit par expérience ce que c'est que l'in- » firmité et la foiblesse[1] ». En sorte qu'ayant passé par toutes les misères de notre nature pécheresse, *et ayant tout éprouvé, excepté le péché, vous ressentez tous nos maux, et vous y compatissez*[2], comme à des maux qui vous ont été communs avec nous. Et quoique vous n'ayez point été malade de ces maladies particulières, dont nous sommes si souvent exercés : vous avez porté la faim, la soif, la lassitude, la défaillance, qui sont les maladies communes de notre nature. Vous avez porté la frayeur, la crainte, l'ennui, la détresse, jusqu'à l'agonie ; qui sont d'autres maladies des plus terribles. Vous avez porté des plaies, qui ont comme mis en pièces votre saint corps, et vous ont fait dire par la bouche de votre prophète, que vous n'aviez plus de figure humaine[3], et que vous étiez *un ver et non un homme*[4]. Ce qui a fait dire encore à un autre de vos prophètes : « Nous nous sommes approchés de » lui, nous l'avons regardé de près, et nous ne l'avons pas » connu : il nous a paru le dernier des hommes, et un homme » abîmé dans la douleur[5] ». Vous avez donc ressenti les plus grandes, les plus terribles et les plus douloureuses infirmités du genre humain malade : et si vous n'avez pas eu la fièvre, et les maladies de cette nature, qui pouvoient ne convenir pas à la perfection de votre tempérament, parce qu'elles viennent d'un déréglement des humeurs, que peut-être vous n'avez pas voulu souffrir en vous ; vous les avez toutes éprouvées dans la mortalité qui en est la source. C'est pourquoi par cette même sensibilité, qui vous a fait compatir à nos autres maux, vous avez aussi compati à nos maladies ; et vous n'avez jamais guéri les malades, ou ressuscité les morts, ou consi-

[1] Is. LIII. 2. 3. 4. — [2] Heb. IV. 15. — [3] Is. LIII. 2. — [4] Ps. XXI. 7. — [5] Is. LIII. 2. 3.

déré nos maux, que cette tendre compassion de votre cœur attendri ne vous ait ému. Ainsi vous pleurâtes avant que de ressusciter Lazare. Ainsi vous multipliâtes les pains, touché de compassion du peuple épuisé de travail [1]. Dans une occasion semblable, vous dites encore : « J'ai pitié d'une si grande » multitude d'hommes : et je ne veux pas les renvoyer sans » manger, de peur que les forces ne leur manquent [2] ». Ces aveugles, qui connoissent combien vous êtes sensible à nos maux, vous disoient à cris redoublés : *Ayez pitié de nous, Seigneur, Fils de David.* Vous écoutâtes leur voix : touché de compassion vous mîtes votre main miséricordieuse sur leurs yeux privés de la lumière, et ils reçurent lu vue [3]. Lorsque vous vîtes ce sourd et ce muet, vous commençâtes par gémir en levant les yeux au ciel [4]. Vous pleurâtes sur les malheurs prochains de Jérusulem [5]. Ce sentiment de compassion vous suivit toujours, quoiqu'il ne soit pas toujours exprimé. C'est ce cœur tendre et compatissant, ce cœur ému de pitié qui sollicitoit votre bras puissant en faveur de ceux dont vous voyez les souffrances. Ainsi cette compassion fut la source de vos miracles. Ce qui a fait dire à votre évangéliste, que lorsque vous « guérissiez tous les possédés, et tous ceux qui se » trouvoient mal, cela se faisoit pour accomplir cette prédic- » tion du prophète : Il a pris nos infirmités, et il a porté nos » maladies [6] ». Vous les portiez véritablement par la compassion, et vous soulagiez votre cœur en les guérissant.

O mon Sauveur ! vous avez porté ces sentiments dans le ciel : et quoique vous vous n'yayez pu porter ces larmes, ces gémissements, ces émotions de vos entrailles, ces souffrances intérieures ; que vous ressentiez à la vue de tant de maux dont notre nature est accablée, vous y en avez porté le souvenir, qui vous rend tendre, miséricordieux, compatissant envers tous vos membres, et envers tous ceux qui souffrent sur la terre. Car vous êtes ce charitable Samaritain [7], qui avez pitié de tous les blessés, de quelque nation qu'ils soient, plus que les prêtres et les lévites de la loi. Je res-

[1] Matth. IX. 36. — [2] Ib. XV. 32. — [3] Ib. XX. 30 et seq. — [4] Marc. IX. 24. — [5] Luc. XIX. 41. — [6] Matth. VIII. 16. 17. Is. LIII. 4. — [7] Luc. X. 33.

sens donc, mon Sauveur, la vérité de cette parole : *J'ai eu faim, j'ai eu soif, j'ai été infirme*, dans tous ceux que tous ces maux ont affligés. Otez-moi, ô mon Sauveur! ce cœur de pierre. Que je sois compatissant comme vous : que je puisse dire avec votre apôtre : « Qui est infirme, sans que je le sois? » Qui est troublé et scandalisé, sans qu'un feu intérieur me » consume[1]? Que je me réjouisse », selon son précepte, « avec » ceux qui se réjouissent », ce qui est facile et agréable à la nature : mais *que je pleure* sincèrement *avec ceux qui pleurent*[2]. Que je puisse dire avec vous : « J'ai faim, j'ai soif, je » suis étranger, sans logement; je suis prisonnier, je suis » malade » en ceux et avec tous ceux qui le sont. Que ma compassion ne soit pas vaine, et qu'elle me porte au secours : que je les soulage efficacement comme cherchant moi-même à me soulager. Mais que je porte ma vue plus loin : que je médite sans cesse que vous avez transporté en vous leurs infirmités; que vous souffrez en eux tous : enfin que vous avez dit, et que vous répèterez en votre dernier jugement : « Tou» tes les fois que vous avez donné ce secours à un de mes » frères, » et encore *des plus petits*, afin que vous ne méprisiez aucune sorte de petitesse ; *vous me l'avez donné à moi-même*[3]. A vous la gloire, à vous la louange, à vous l'action de grâces de tous ceux qui souffrent, c'est-à-dire, de tous les hommes, pour la bonté que vous avez eue de vous approprier et d'adopter leurs souffrances, et de les recommander à tous vos enfants, par un précepte qui est le seul dont vous parliez sur votre trône, à la face du ciel et de la terre, en présence des hommes et des anges. Amen, amen.

XCVI^e Jour. Venez, les bénis de mon Père : récompense des justes. (Ibid.)

Venez les bénis de mon Père : Allez maudits[4]. *Venez* : parole d'amour et d'union : parole de l'Époux : *Venez, mon épouse ma bien-aimée*[5] : venez dans ma couche nuptiale : venez à la jouissance de mes immortelles beautés. Car tout cela, sous une autre figure, c'est *le royaume qui vous a été préparé :*

[1] II. Cor. XI. 29. — [2] Rom. XII. 15. — [3] Matth. XXV. 40. — [4] Ib. 34. 48. — [5] Cant. IV. 8.

c'est un trône pour signifier la magnificence et la gloire : c'est la couche nuptiale, pour signifier l'abondance et la joie, et l'accomplissement du mystère de l'amour divin, en faisant avec Dieu un même esprit. A ce *Venez* de l'époux céleste, l'épouse de son côté doit dire un autre *Venez* : *Venez mon bien-aimé*[1]. C'est ce qu'il faut dire en foi, en espérance en amour, dans l'esprit et avec les sentiments d'une épouse ardente et fidèle. *Et l'esprit, et l'épouse disent : Venez : Que celui qui entend dise : Venez*[2] : qu'il appelle à chaque moment, et du fond du cœur, l'Epoux céleste. *Que votre règne arrive*[3]. *Que celui qui a soif vienne* : qu'il vienne, celui qui a faim et qui a soif de la justice, *et qu'il reçoive gratuitement l'eau vive*[4] que je lui prépare, gratuitement, par pur amour, par pure miséricorde : car encore que je récompense les œuvres, c'est dans les œuvres mes dons que je récompense : c'est à remonter à l'origine ma grâce que je couronne. C'est moi qui préviens : c'est moi qui attire : c'est moi qui donne le premier. Il faut donc venir ; et en venant m'inviter à venir moi-même, et à dire ce dernier *Venez*, qui consomme la félicité et l'œuvre de la rédemption. *Oui, je viens bientôt : Il est ainsi, Amen.* Je scelle cette vérité dans les cœurs : *Venez, Seigneur Jésus, venez*[5] : c'est par où finit l'Écriture, c'est le dernier avertissement qu'elle nous donne, comme celui qu'elle veut laisser le plus vivement empreint dans nos cœurs.

Venez, les bénis, les chéris de Dieu. O mon Sauveur, que j'entende le mystère de cette secrète bénédiction, par laquelle vous nous avez bénis avant l'établissement du monde, en nous préparant votre royaume ! Mais qu'est-ce, ô Seigneur ! votre royaume ? sinon votre justice, votre vérité régnante sur les esprits, pour en animer tous les mouvements : « lorsque Jé-» sus-Christ mettra à vos pieds tout le peuple racheté, se » l'assujettissant totalement par l'opération de sa toute-» puissance » : en sorte qu'il n'y paroisse « que lui, et que » Dieu soit tout en tous, et nous avec lui un même esprit [6]», par l'effusion de sa gloire et la parfaite conformité de notre

[1] Cant. VII. 11. — [2] Apoc. XXII. 16. — [3] Matth. VI. 10. — [4] Apoc. XXII. 16. — [5] Ib. 20. — [6] I. Cor. XV. 24. 25 et seq. Philip. III. 21. I. Cor. VI. 17.

volonté avec la sienne. Ainsi ce qui fera notre règne, c'est le règne de Dieu sur nous. Lorsque tout lui sera assujetti, tout ira selon le mouvement de son esprit. Maintenant il y a en nous quelque chose de sujet, et aussi quelque chose de rebelle. Mais alors tout sera sujet : et cette sujétion bienheureuse qui est notre parfaite félicité étant accomplie dans le chef et dans les membres, *l'œuvre de Jésus-Christ sera parfaite.* Venez donc, ô bénis de Dieu ! venez à ce bienheureux royaume ! entrez dans la joie de votre Seigneur.

XCVII[e] JOUR. Retirez-vous, maudits : allez au feu éternel : condamnation des impies. (Ibid.)

Au lieu de ce *Venez* si ravissant, plein d'une admirable douceur, qui satisfera le cœur de l'homme sans lui laisser rien à desirer : les méchants, les impénitents entendront cet impitoyable *Allez*, *Retirez-vous* [1] : et où iront-ils, les malheureux ? Où, en s'éloignant du souverain bien, sinon au souverain mal ? Où en s'éloignant de la lumière éternelle, sinon à ces ténèbres extérieures, ténèbres affreuses, plus palpables que celles de l'Égypte ? Où, en perdant la joie éternelle, si ce n'est aux pleurs, au désespoir, à la rage, au grincement de dents, à l'éternelle fureur ! « Allez : retirez-vous, ouvriers » d'iniquité. Retirez-vous, je ne vous connois pas ». Ma marque n'est point en vous : « je ne vous ai jamais connu [2]». Vos œuvres ont été trompeuses, défectueuses, passagères en tout cas, et destituées de persévérance : vous n'êtes point de ceux sur lesquels est ce sceau de Dieu : « Le Seigneur connoît » ceux qui sont à lui [3]. Allez, maudits. Vous avez aimé la » malédiction, et elle viendra sur vous. Elle vous est attachée » comme votre habit, comme la ceinture qui vous environne » elle a pénétré la moelle de vos os [4]. Allez au feu, » arbre infructueux, qui n'êtes plus bon qu'à brûler : *allez au feu éternel* [5] : nulle goutte de rosée, nul rafraîchissement ne viendra jamais sur vous. *Allez à ce feu qui est préparé au diable :* à celui qui dès le commencement n'ayant point voulu *demeurer dans la vérité, est menteur et père de mensonge, meurtrier* [1],

[1] Matth. xxv. 41. — [2] Ib. vii. 23. xxv. 12. — [3] II. Tim. ii. 19. — [4] Ps. cviii. 18. 19. — [5] Matth. xxv 41.

calomniateur, tentateur et accusateur des saints ; d'où vient toute iniquité : allez en sa détestable compagnie, imitateurs de son orgueil et de son impénitence, participez à ses peines : qu'il soit votre tyran, votre bourreau. Puisque vous avez voulu vous mettre dans son esclavage, portez éternellement ce joug de fer, vous qui avez refusé le doux joug de notre Seigneur.

Mais voici le comble des maux : Dieu contre vous avec toute sa justice et sa puissance. Écoutez, tremblez ; c'est lui qui parle : « Si vous ne m'écoutez pas, si vous méprisez mes comman- » dements je mettrai ma face contre vous : j'écraserai votre » dureté et votre orgueil : je multiplierai vos plaies : comme » vous marchez contre moi, je marcherai contre vous avec » un cœur d'ennemi [2]. Vous serez frappé » tout ensemble dans le corps, « de pauvreté, de peste, de froid et de chaud : » dans l'esprit, de folie, d'aveuglement et de fureur : le ciel » sera de fer sur vos têtes, et la terre d'airain sous vos pieds : » votre rosée sera la poussière [3] » : vous ne porterez jamais de fruit : « parce que vous n'aurez pas voulu servir le Sei- » gneur en joie et dans l'abondance de toutes sortes de biens, » vous serez mis dans l'esclavage de votre ennemi, dans la » faim, dans la soif, dans la nudité, dans l'indigence de tout : » il mettra sur vos épaules un joug de fer [4] ». Outre toutes ces plaies que vous entendez, *Dieu vous en enverra* de plus terribles *qui ne sont point écrites dans ce livre*, et qui passent tout ce qu'on peut exprimer par le langage humain : « et comme » le Seigneur s'est réjoui en vous faisant du bien il prendra » plaisir maintenant à vous perdre, à vous renverser [5] ». Vous serez à jamais sous cette impitoyable verge ; sous cette *verge veillante*, qu'a vue le prophète [6] : car le Seigneur veillera éternellement sur votre iniquité et « ne cessera de vous » briser, de vous mettre en pièces [7]. Pourquoi crierez-vous » inutilement? Votre plaie est incurable : je l'ai faite à cause » de votre iniquité et votre dure malice », dit le Seigneur par la bouche de Jérémie [8] : votre endurcissement a causé le mien : vous m'avez rendu inexorable, impitoyable, inflexible : *Allez*.

[1] Joan. VIII. 44. — [2] Lev. XXVI. 14. 17. 19. 21. 27. 28. — [3] Deut. XXVIII. 22. 28. 23. 24. — [4] Ib. 47. 48. — [5] Ib. 61. 63. — [6] Jerem. I. 11. 12. — [7] Dan. IX. 14. — [8] Deut. XXVIII. 48. 61. — [9] Jerem. XXX. 15.

Et ils iront au supplice éternel : et les justes à la vie éternelle [1]. C'est par là que Jésus finit sa prédication. C'est ce qu'il nous laisse à méditer : et il n'a rien de plus important à dire au peuple.

Après donc qu'il eut fini tous ces discours [2], il ne songe plus qu'aux préparatifs de sa mort : à la pâque ancienne ; à la nouvelle, aux dernières instructions qu'il voulait laisser à ses apôtres, à la cène, et après la cène, à la dernière prière par laquelle il commença son sacrifice : finalement à sa mort.

XCVIII[e] Jour. Jérémie figure de Jésus-Christ. Prédictions de ce prophète.

Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils point persécuté [3]? Un de ceux qu'ils ont le plus persécuté pour leur avoir dit la vérité et qui par là s'est rendu une des plus illustres figures de Jésus-Christ, continuellement persécuté pour le même sujet, c'est le prophète Jérémie.

Ça été un des plus saints hommes de l'ancienne loi. C'est le seul de tous les prophètes dont il est écrit : « Je t'ai connu » avant que de t'avoir formé dans le sein de ta mère, et avant » que tu en sortisses, je t'ai sanctifié [4]». Une sainteté avancée dans ce prophète a été une des figures les plus excellentes de celle du Saint des saints : mais comme Dieu vouloit donner à Jérémie une grande part à la sainteté de Jésus-Christ, il lui en a donné une très-grande à ses persécutions et à sa croix.

Dieu avoit choisi Jérémie pour annoncer à son peuple deux terribles vérités : l'une, que la cité sainte et le temple même alloient être détruits et réduits en cendres par l'armée de Nabuchodonosor : l'autre, que le seul moyen qui restoit au peuple, aux princes, au roi même, d'éviter le dernier coup, étoit de se soumettre volontairement à ce roi, que Dieu avoit choisi pour son vengeur : en sorte qu'il ne vouloit pas qu'on lui résistât, mais qu'on subît volontairement le joug que Dieu avoit mis entre ses mains pour l'imposer au roi de Judée, et à tout son peuple.

Jérémie par ordre de Dieu annonçoit ces vérités : « Quoi ! » je ne visiterai pas les iniquités de ce peuple, dit le Sei- » gneur? Je ferai de Jérusalem un monceau de sable, la re-

[1] Matth. xxv. 46. — [2] Ib. xxvi. 1. — [3] Act. vii. 52. — [4] Jerem. i. 5.

» traite des serpents; et les villes de Juda seront désolées
» et sans habitants[1]. Voici ce que dit le Seigneur », s'écrie-t-il
en un autre endroit [2] : « J'amènerai sur cette ville des maux
» horribles, en sorte que tous ceux qui les écouteront, leurs
» oreilles leur tinteront d'étonnement et de frayeur. Elle sera
» un sujet d'étonnement, de dérision, et de sifflement à
» toute la terre : et tu briseras en leur présence un pot de
» terre; et tu diras : Ainsi je briserai mon peuple, et je met-
» trai cette ville en pièces, comme on y met un pot de terre» :
ce ne sera pas comme on brise un vaisseau d'or, ou d'étain,
ou de quelque autre métal, qu'on peut refondre et ressouder:
« mais ce sera comme on casse, et on met en pièces un pot
» de terre, qu'on ne peut plus raccommoder : et ils seront
» ensevelis dans Tophet », lieu abominable, parce que toute
la ville sera ruinée, et les environs seront remplis de ces
ruines; *et il ne restera pour les ensevelir, que cette exécrable vallée*, infâme à jamais par les sacrifices impies qu'y ont offerts les Israélites, en brûlant leurs fils et leurs filles à Moloch:
« Ainsi je ferai à cette ville, et à tous ses habitants : elle sera
» déserte, et abominable, comme Tophet ». Et pour ce qui regardait le temple : *Ne vous fiez point*, disoit-il [3], *en ces paroles de mensonge, en disant : Le temple du Seigneur, le temple du Seigneur, le temple du Seigneur* : comme si la sainteté de ce
temple étoit capable de vous sauver seule : « car je ferai à
» cette maison, en laquelle mon nom a été invoqué, comme
» j'ai fait à Silo, ancienne demeure de l'arche que j'ai dé-
» truite et rejetée ». Et le Seigneur dit encore à Jérémie [4].
Va-t-en à l'entrée de la maison du Seigneur : car c'est là que
je veux que tu en annonces la ruine : « et tu leur diras : Je
» ferai que cette maison sera comme Silo, un lieu désert et
» abandonné; et je ferai que cette ville sera en malédiction
» à tous les habitants de la terre ».

Il n'épargnoit pas les rois. « Voici ce que dit le Seigneur à
» Joachim, fils de Josias, roi de Juda : On ne pleurera point
» à sa sépulture : et ses sœurs ne diront pas : Hélas! mon
» frère : ni elles ne se plaindront les unes les autres, en di-

[1] Jerem. IX. 9. 11. — [2] Ib. XIX. 3. 8. 10. 11. — [3] Ib. VII. 4. 12. 14.
[4] Ibid. XXVI. 2. 6.

» sant : Hélas ! ma sœur : on ne criera point en pleurant :
» Hélas! Prince : hélas ! Seigneur. Il sera enseveli de la sé-
» pulture d'un âne ; il est pourri, et on l'a jeté hors des
» portes de Jérusalem ». Son fils ne sera pas plus heureux.
« Quand Jéchonias, fils de Joachim, roi de Juda, seroit
» comme un anneau dans ma main droite, je l'en arracherai
» dit le Seigneur : Je te livrerai entre les mains du roi de
» Babylone; et je t'enverrai toi et ta mère qui t'a porté dans
» ses entrailles, dans une terre étrangère, et vous y mour-
» rez. Terre, terre, terre, écoute la parole du Seigneur.
» Voici ce que dit le Seigneur : Écris, que cet homme sera
» stérile et n'aura aucune prospérité durant ses jours » :
parce qu'encore qu'il doive avoir des enfants, *Il n'en aura point qui lui succède, ni qui soit assis sur le trône de David*[1].

Il ne prédisoit pas à Sédécias une plus heureuse destinée.
« Voici ce qu'a dit le Seigneur au roi qui est assis sur le trône
» de David, et à tout le peuple : Je vous enverrai le glaive,
» et la famine, et la peste : et vous serez en étonnement,
» en sifflement, et en horreur à tous les peuples du monde [2].
» Sédécias roi de Juda n'évitera pas les mains des Chaldéens
» et du roi de Babylone[3] », et le reste qu'il prophétisa publiquement, et en présence du roi, durant que la ville étoit assiégée.

Jérémie étoit devenu odieux aux rois, aux sacrificateurs, aux prophètes et à tout le peuple, à cause qu'il annonçoit ces vérités. Et ce qui les animoit davantage, c'est qu'il leur disoit, que c'étoit à cause de leurs péchés, de leurs idolâtries, de leurs injustices, de leurs violences, de leurs fraudes, de leur avarice, de leurs impudicités et de leurs adultères, de leur endurcissement et de leur impénitence, que tous ces maux leur arriveroient, sans qu'il y eût pour eux aucune ressource. « Voici ce que dit le Seigneur : Ne vous trompez pas
» vous-mêmes, en disant : Les Chaldéens se retireront » ;
car ils reviendront bientôt ; « et ne se retireront plus : et ils
» prendront, et ils brûleront cette ville. Et quand vous au-
» riez défait toute leur armée, et taillé en pièces vos enne-
» mis, en sorte qu'il n'y reste qu'un petit nombre de blessés,

[1] Jérem. XXII. 18. 19. 24. 25. 26. 29. 30. — [2] Ib. XXIX. 16. 18. — [3] Ib. XXXII. 4. — [4] Ib. XXXIV. 1. 2. 4.

» ils sortiront de leurs tentes un à un, et ils brûleront cette
» ville [1] ». La seule ressource qu'il leur annonçoit, étoit de
se rendre aux ennemis : « Tu diras à ce peuple : Voici ce
» que dit le Seigneur : Je mets devant vous la voie de la vie
» et la voie de la mort : celui qui demeurera en cette ville,
» mourra de l'épée, de la famine, et de la peste ; mais celui
» qui en sortira, et se rendra aux Chaldéens qui vous assié-
» gent, vivra : et son âme lui sera comme une dépouille qu'il
» aura sauvée des mains des ennemis : car j'ai mis ma face
» contre cette ville en mal, et non pas en bien ; et il faut
» qu'elle soit livrée au roi de Babylone, et qu'il la consume
» par le feu [2] » : ce qu'il répéta encore à Sédécias [3].

XCIX^e Jour. Les souffrances de Jérémie.

Telles étoient les dures vérités, que Dieu mettoit en la bouche du prophète Jérémie; et ce qu'il souffrit à ce sujet pendant quarante-cinq ans que dura son ministère, est inouï. Il avoit à souffrir mille indignités, qui lui faisoient dire : « J'ai
» été en dérision à tout mon peuple, le sujet de leurs chan-
» sons tout du long du jour, et l'objet de leur moquerie. Il
» m'a rempli d'amertume ; il m'a enivré d'absinthe. Je ne
» connois plus le repos : j'ai oublié tous les biens ». On en venoit jusqu'aux coups : et il disoit : « Le solitaire s'assiéra,
» et se taira : il baisera la terre, et mettra sa bouche dans la
» poudre ; pour voir s'il lui restera quelque espérance » d'être écouté dans ses prières. « Il livrera sa joue aux coups : il
» sera rassasié d'opprobres ». On voit dans ce dernier trait une image expresse du Fils de Dieu. Et un peu après : *O Seigneur, vous m'avez mis au milieu du peuple comme un arbre déraciné,* comme le mépris de tous les hommes : *Tous mes ennemis ont ouvert impunément la bouche contre moi* [4]. Ce fut dans sa patrie, dans la ville d'Anathoth, ville sainte et sacerdotale, qu'il eut le plus à souffrir de ses citoyens, et des sacrificateurs ses compagnons. On y conspira contre sa vie. *Et j'étois,* dit-il, *comme un agneau innocent et doux qu'on porte au sacrifice : et je ne savois pas ce qu'ils machinoient contre*

[1] Jérem. xxxvii. 8. 9. — [2] Ib. xxi. 8. 9. 10. — [3] Ib. xxxviii. 17. 18. et suiv. — [4] Lament. iii. 14. 15. 17. 28. 29. 30. 45. 46.

moi, en disant : Mettons dans son pain un bois empoisonné : *effaçons-le du nombre des vivants, et qu'on ne parle plus de lui sur la terre.* Et ils lui disoient : *Ne prophétisez plus au nom du Seigneur, si vous ne voulez mourir entre nos mains.* Mais il fallut obéir à Dieu : et il prophétisa contre Anathoth, d'une manière terrible : « Je visiterai les habitants d'Anathoth : » leurs jeunes gens mourront de l'épée, dit le Seigneur des » armées : leurs jeunes enfants et leurs filles mourront de » faim et de peste ; et il ne restera rien de cette ville ; j'a- » mènerai tout le mal sur Anathoth, et l'an de sa visite sera » plein d'effroi [1] ».

Ainsi en arriva-t-il à notre Sauveur dans Nazareth. « Il ne » pouvoit y faire beaucoup de miracles, à cause de leur in- » crédulité : car ils se disoient l'un à l'autre : N'est-ce pas » là ce charpentier fils de Marie ? frère de Jacques et de Jean ? » Et n'avons-nous pas ses sœurs parmi nous ? Et ils le mé- » prisèrent [2] ». Il éprouva, comme Jérémie, la vérité de ce proverbe : *Le prophète n'est point reçu dans sa patrie.* Il s'en plaignit. « Et ses citoyens remplis de colère le traînèrent hors » de leur ville, au plus haut de la montagne où leur ville » étoit bâtie, pour le précipiter du haut en bas [3] ».

Ce n'étoit pas seulement ses concitoyens qui machinoient contre lui, à cause de ses prophéties : tous les peuples s'en- courageoient à le perdre, et ils se disoient les uns aux autres : « Venez, entreprenons contre Jérémie : il n'est pas le seul » prophète, ni le seul sacrificateur, ni le seul sage : venez, » frappons-le avec la langue, et ne prenons pas garde à tous » ses discours. Vous savez, Seigneur, tout ce qu'ils ont en- » trepris contre ma vie : ils creusoient des abîmes sous mes » pieds ; partout ils me tendoient des piéges [4]. Ses meilleurs » amis, qui sembloient le garder, entroient dans ces perni- » cieux conseils : tous ne songeoient qu'à le tromper, et à se » venger de lui [5] », parce qu'il leur prophétisoit des malheurs. Ainsi à chaque pas du Sauveur, il trouvoit des entreprises contre sa personne. On l'appeloit démoniaque, imposteur : on le chargeoit de toutes sortes d'injures, pour animer contre

[1] Jerem. XI. 19. 21. 22. 23. — [2] Marc. VI 3. 4. 5. — [3] Luc. IV. 24. 28. 29. — [4] Jerem. XVIII. 18. 22. 23. — [5] Ib. XX. 10

lui la haine publique : et par deux fois en très-peu de jours, on leva des pierres pour le lapider : ses frères mêmes ne croyoient pas en lui [1] : et il fut livré par un de ses disciples.

C^e^ JOUR. Jérémie persécuté par ses disciples. Autorité publique.

Venons à ce que souffrit Jérémie, non plus seulement par de secrets complots ; mais par l'autorité publique. « Phassur, » sacrificateur, fils d'Emmer, qui étoit prince dans la maison » du Seigneur, entendit les discours de Jérémie : et il frappa » ce prophète », comme le prince des prêtres fit frapper le visage de saint Paul : « et il mit Jérémie dans les entraves : » et il l'en tira le matin [2] » : et le prophète, qu'il avoit injustement maltraité, lui annonça sa destinée, et celle de tout le peuple. Une autre fois, comme Jérémie venoit de prophétiser la ruine du temple devant le temple même, « les sacri- » ficateurs, et les prophètes, et tout le peuple se saisirent de » lui : et ils disoient tous ensemble : Il faut qu'il meure » : et ils le déférèrent « aux princes de la maison de Juda, en » disant : Cet homme doit être condamné à mort, parce qu'il » a prophétisé contre cette ville, et contre le temple, et qu'il » a dit que le Seigneur en feroit comme de Silo [3] ». Jésus fut accusé du même crime [4] : on lui imputoit d'être le destructeur du temple : les sacrificateurs étoient à la tête de ses ennemis ; et comme un autre Phassur, Anne et Caïphe les souverains sacrificateurs le persécutoient, et prophétisèrent contre lui : *Vous ne savez rien*, dit Caïphe ; *et vous ne pensez pas qu'il faut qu'un homme meure pour tout le peuple, et que la nation ne périsse pas* [5] : et les sacrificateurs et les docteurs de la loi prononcèrent l'un après l'autre, comme ils avoient fait autrefois contre Jérémie : *Cet homme est coupable de mort* [6]. Mais Dieu ne vouloit pas que Jérémie mourût selon leurs desirs ; et la sentence des pontifes contre Jésus-Christ fut exécutée.

Jérémie fut fait prisonnier du temps du roi Joachim, à cause de ses prophéties : Mais, comme dit saint Paul, *la pa-*

[1] Joan. VIII. 59. X. 31. — [2] Jérem. XX. 1. 2. 3. — [3] Ib. XXVI. 2. 6. 7. 8. 9. 11. — [4] Matth. XXVI. 57. 59. 61. — [5] Joan. XI. 47. 49. 50. — [6] Ib. XVIII. 13. 14. Matth. XXVI. 66.

role de Dieu n'est point liée. L'ordre de Dieu vint à ce prophète d'écrire au roi Joachim, ce qu'il avoit prophétisé de vive voix : il manda Baruc, fils de Nérias : et il lui dicta ce qui devoit arriver au roi et au peuple ; puis il lui dit : « Je suis » prisonnier, et je ne puis entrer dans la maison du Seigneur. » Allez-y donc, et lisez au peuple, au jour de jeûne solen- » nel, les paroles de Dieu que vous venez d'ouïr de ma bou- » che » : et le discours fut porté au roi, et un secrétaire le mit en pièces, et le roi le fit brûler : et Jérémie dicta de nouveau tout ce qui étoit contenu dedans, et ajouta beaucoup d'autres choses encore plus terribles [1]. Jérémie fut fidèle à Dieu, et continua à annoncer constamment sa parole.

CI^e Jour. Jérémie dans le cachot ténébreux.

Après que le saint prophète eut été mis en liberté, il alloit dans la terre de Benjamin pour quelques affaires, comme Dieu le lui avoit ordonné : et comme il avoit prophétisé, qu'il n'y avoit de salut que de se rendre au roi de Babylone qui assiégeoit Jérusalem, on le soupçonna de s'y aller rendre lui-même, et il répondit : *Il n'est pas vrai : je ne vais pas me livrer aux Chaldéens* : car il falloit que cela se fît par autorité publique, et que le roi lui-même en donnât l'ordre. On ne voulut pas croire le saint prophète : et les princes, après l'avoir fait battre de verges, le jetèrent dans le cachot [2] noir et profond, dont le fond étoit de la boue. Jérémie y fut descendu avec des cordes, et on l'y laissa longtemps, afin qu'il y mourût : car il n'y avoit plus de pain dans la ville : et on le laissoit mourir de faim ; et les princes dirent au roi : « Nous » vous prions que cet homme meure : car il abat le courage » de ce qui reste dans cette ville de gens courageux, en di- » sant qu'il faut se rendre [3] ». Le voilà donc accusé de crime d'état par les seigneurs : et le roi acquiesça à leur sentiment ; mais Dieu lui changea le cœur, et trente hommes tirèrent Jérémie du lac de boue par son ordre.

Lorsque le prophète fut jeté dans le cachot ténébreux, il fit

[1] Jerem. XXXVI. 2. 4. 5. 6. 8. 15. 21. 23. 28. 32. — [2] Ib. XXXVII. 4. 11. 12. 13. 14. 15. — [3] Ib. XXXVIII. 4. 5. 6. 9. 10.

cette lamentation : « Je vois maintenant toute ma misère, et » je sens la verge de la colère de Dieu dont il me frappe. Il » m'a éloigné de la lumière : il m'a jeté dans les ténèbres... » Ma peau s'est desséchée : ma chair est sans suc ; mes os » sont rompus. Un épais bâtiment me serre. Je suis environné » de fiel et de travail. Il m'a mis dans les ténèbres, comme » les morts qui ne sortiront jamais de leur cercueil. Je suis » resserré de tous côtés.... mes entraves sont appesanties.... » Je suis enfermé dans un cachot de pierres taillées, et il n'y » a point de sortie.... » On ne me donne que du pain rempli de pierre. « Je ne suis nourri que de cendre » et de poussière.... « Je suis enfoncé dans le lac, et on a mis sur moi une » pierre : les eaux » d'un lieu si humide « sont tombées sur » moi ; j'ai dit : Je suis perdu[1] ».

CII[e] JOUR. Jérémie figure de Jésus-Christ par sa patience.

Telles furent les souffrances de Jérémie, pour avoir dit la vérité : c'est ainsi qu'il porta les traits de celles du Sauveur, qui, comme lui, fut accusé d'être un séducteur, et de soulever le peuple contre l'empereur, et contre l'empire : en sorte qu'il falloit le perdre comme un séditieux, et comme ennemi du prince. Jérémie eut part à cet opprobre du Sauveur. Mais il en est encore plus la digne figure par sa douceur et sa patience, que par les cruautés qu'on exerça sur lui injustement. Lorsque les sacrificateurs et les prophètes, et le peuple le vouloient traîner à la mort, et crioient avec fureur, qu'il le falloit faire mourir, il dit aux princes et au peuple, qui l'alloient juger : « Le Seigneur m'a envoyé pour prophétiser » toutes les choses que j'ai prédites à ce temple et à cette » ville. Maintenant donc corrigez-vous, et changez vos mau- » vaises inclinations, et écoutez la voix du Seigneur votre » Dieu ; et peut-être que le Seigneur se repentira du mal qu'il » a prononcé contre vous. Pour moi je suis entre vos mains ; » faites de moi ce qu'il vous plaira : mais sachez et apprenez, » que si vous me faites mourir, vous livrerez un sang inno- » cent contre vous-mêmes, et contre cette ville et ses habi-

[1] Lament. III. 1. 2. 4. 5. 6. 7. 9. 16. 53. 54.

» tants ; car en vérité, le Seigneur m'a envoyé à vous, afin de » faire entendre toutes ces paroles à vos oreilles [1] ». Dieu permit qu'il les apaisât par des paroles si douces. On y voit une disposition admirable, puisque par lui-même prêt à mourir comme à vivre, il ne craint dans sa mort que les châtiments qu'elle attirera sur tout le peuple : et il dit à Sédécias dans ce même esprit : *Que vous ai-je fait ? Et qu'ai-je fait à vos serviteurs, et à tout le peuple*, que vous m'avez jeté dans le cachot ? *Où sont vos prophètes qui vous disoient : que le roi de Babylone ne viendroit point ?* Le voilà à vos portes : et je n'ai fait que vous annoncer ce que Dieu avoit résolu. *Ne me renvoyez* donc *point dans* ce lac, *de peur que je n'y meure* [2] : où il faut suppléer ce qu'il avoit dit ailleurs : *et que Dieu ne vous redemande un sang innocent* [3]. Car pour lui la mort ne le touchoit pas, et surtout après la perte de sa patrie ; puisqu'il disoit : « Ne plaignez point le mort, et ne versez point de » larmes sur lui ; mais pleurez celui qui sort de son pays, » parce qu'il ne retournera plus, et ne verra jamais sa terre » natale [4] ».

Un prophète, nommé Hananias, prêchoit tout le contraire de ce que prêchoit Jérémie, et ne donnoit que *deux ans* au peuple ; après lesquels on rapporterait à Jérusalem tous les vaisseaux qui avoient été enlevés du temple : et *Jérémie*, entendant ces belles promesses, sans contredire davantage le faux prophète, lui « dit devant tous les prêtres et devant le » peuple : Ainsi soit-il Hananias ! Que le Seigneur fasse » comme vous dites : puissent vos paroles être accomplies » plutôt que les miennes : « et que nous voyions revenir les » vaisseaux sacrés et tous nos frères qui ont été transportés » à Babylone. Mais écoutez ces paroles que je vous annonce, » et à tout le peuple : Les prophètes qui ont été avant vous » et avant moi, n'ont été reconnus pour tels, que quand leur » prédiction a été accomplie : et alors on a vu qui étoit celui » que le Seigneur avoit envoyé en vérité. Et en même temps » Hananias ôta du col de Jérémie la chaîne de bois » que ce prophète y avoit mise par ordre de Dieu, en figure de la cap-

[1] Jerem. XXVI. 11. 12. 13. 14. 15. — [2] Ib. XXXVII. 17. 18. — [3] Ib. XXVI. 15. — [4] Ib. XXII. 10.

tivité future de plusieurs peuples : « et Hananias la mit en » pièces, et il dit : Ainsi Dieu brisera dans deux ans le joug » que Nabuchodonosor, roi de Babylone, a imposé à tous les » peuples : et Jérémie », sans rien répliquer, « se retiroit » tranquillement : « mais la parole du Seigneur lui fut adres- » sée, et il lui fut dit : Va, et tu diras à Hananias.... Ecoute, » Hananias : le Seigneur ne t'a pas envoyé : et tu as donné à » ce peuple une confiance trompeuse. Pour cela, voici ce que » dit le Seigneur : Je t'ôterai de dessus la terre : tu mourras » dans l'an, parce que tu as parlé contre le Seigneur. Et le » prophète, Hananias mourut dans l'an au septième mois[1] ». Ainsi Jérémie toujours patient, et par lui-même prêt à céder à tous ceux qui parloient au nom du Seigneur, ne disoit des choses fortes, que lorsque le Seigneur le faisoit parler, et se montroit tout ensemble, le plus doux et le plus ferme de tous les hommes de son temps, en figure de Jésus-Christ qui disoit, lorsqu'on lui donnoit un soufflet : « Si j'ai mal dit, con- » vainquez-moi : si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous[2] »? Et ailleurs : « Je ne suis point un possédé, mais je glorifie » mon Père[3] » ; et encore : « Vous cherchez à me tuer, moi » qui vous ai dit la vérité : Abraham, dont vous vous vantez » d'être les enfants, n'a pas fait ainsi[4] ». C'est ainsi que, sans armer sa justice, il leur reprochoit leurs sanguinaires desseins : et encore qu'il eût en main la vengeance de leur incrédulité, personne n'a été frappé de mort, comme le fut Hananias pour avoir contredit Jérémie. Il n'a eu que de la douceur pour ses ennemis ; et pour épargner les hommes, il n'a montré la puissance qui lui étoit donnée pour punir, que sur cet arbre qui fut desséché à sa voix ; car il falloit que sa bonté éclatât au dessus de celle de Jérémie ; et nul homme ne devoit périr à ses yeux, ni à sa parole.

Il est vrai qu'il apprend aux Juifs avec indignation le châtiment inévitable de leur infidélité. « Et vous », disoit-il[5], « accomplissez la mesure de vos pères : Serpents, engeance » de vipères, comment éviterez-vous la damnation de la gêne, » c'est-à-dire, l'enfer » ? Mais tout cela qu'étoit-ce autre chose

[1] Jerem. XXVIII. 1 et seq. — [2] Joan XVIII. 23. — [3] Ib. VIII. 49. — [4] Ib. 40. — [5] Matth. XXIII. 32. 33.

que leur prédire leurs malheurs, afin qu'ils les évitassent? « Je vous envoie », disoit-il, « des prophètes, et des sages, » et des docteurs : vous en tuerez et crucifierez quelques-uns; » vous en flagellerez d'autres, et vous les poursuivrez de ville » en ville, afin que tout le sang innocent tombe sur vous, » depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie, » fils de Barachie, que vous avez fait mourir entre le temple » et l'autel[1] ». N'étoit-ce pas leur faire voir leur perte future; et cependant autant qu'il pouvoit, épargner leur sang? Ce qui fait même qu'en leur découvrant la tempête qui les menaçoit, il leur montre le sûr asile qu'ils pouvoient trouver sous ses ailes. « Jérusalem, Jérusalem, qui fais mourir les » prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, com- » bien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants sous mes » ailes, comme la poule renferme son nid sous les siennes : » et tu n'as pas voulu[2] ». N'impute donc tes malheurs qu'à toi-même : et si tu veux les éviter, reviens à moi. Il est encore temps, et je suis prêt à te recevoir.

CIIIe Jour. Patience de Jérémie dans le cachot.

Mais l'endroit où Jérémie fit le mieux paroître l'image de la douceur et de la patience, qui devoit reluire dans la passion du Sauveur, fut celui où on le mit dans le cachot. Car alors sans murmurer, sans se plaindre, au milieu de tant de douleurs, et de tant d'angoisses, il parla en cette sorte : « Mon » âme a dit : Le Seigneur est mon partage : j'attendrai ses » miséricordes, sans lesquelles nous serions déjà tous consu- » més. Le Seigneur est bon à celui qui espère en lui, et à » l'âme qui le cherche : il est bon d'attendre en silence le » salut que Dieu envoie ». Loin de se plaindre de la longue suite des maux qu'il avoit eu à souffrir : *Il est bon à l'homme*, disoit-il, *de porter le joug*, et d'être exercé par les souffrances *dès sa jeunesse. Le solitaire s'assiéra et demeurera dans le silence :* il ne s'agitera pas et ne criera pas dans ses douleurs, *parce qu'il lèvera* ce joug salutaire et le mettra sur *lui-même.* Quelque rebuté qu'il se sente par un Dieu qui semble le frap-

[1] Matth. XXIII. 34. 35. — [2] Ib. 37.

per sans miséricorde, il baisera la terre et *mettant sa bouche dans la poussière*, il attendra humblement, *s'il y a encore quelque chose à espérer*. Loin de s'irriter contre ses persécuteurs, *il donnera sa joue à qui voudra le frapper, et se rassasiera d'opprobres*[1]. C'est ainsi que ce solitaire, cet homme accoutumé à se retirer sous les yeux de Dieu, et à répandre son cœur devant lui, porte en patience les injustes persécutions que lui fait son peuple, et ne se laisse aigrir par aucune injure.

Loin de s'arrêter à la main des hommes, qui, à ne regarder que l'extérieur, semble seule le frapper ; il lève les yeux au ciel : « Et », dit-il, « qui est celui qui osera dire, que les » maux puissent arriver autrement que par l'ordre du Sei- » gneur? Et qui dira : Le bien et le mal ne sortent point de » la bouche du Très-Haut? Ou pourquoi l'homme murmure- » ra-t-il de ce qu'il lui est imposé pour ses péchés? Recher- » chons nos voies dans le fond de nos consciences, et cher- » chons le Seigneur, et retournons à lui. Levons nos cœurs » et nos mains au ciel vers le Seigneur, et disons-lui : Nous » avons péché, et nous avons irrité votre colère ; c'est pour » cela que vous êtes inexorable. Vous nous avez couverts de » votre fureur : vous nous avez frappés sans miséricorde : et » vous avez mis un nuage entre vous et nous, pour empêcher » notre prière de passer jusqu'à vous[2] ».

C'est ainsi que ce saint prêtre, à la manière des sacrificateurs infirmes, qui sont eux-mêmes revêtus de foiblesse, prioit pour ses péchés et pour ceux du peuple : laissant au vrai sacrificateur, selon l'ordre de Melchisédech, la gloire de ne prier, et de ne gémir que pour les autres. Et pour imiter le *gémissement qu'il a fait pour nous à la croix avec un grand cri, et beaucoup de larmes*[3] ; ce saint prophète dans ce lac affreux, dans ce cachot plein de boue, où le jour n'entra jamais : sous cette pierre qui le couvroit par en haut, et au milieu de ces tristes et impénétrables murailles, où il avoit à peine la liberté de respirer : dans la faim qui le pressoit, prêt à rendre le dernier soupir, déploroit les calamités de son

[1] Lament. III. 22. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. — [2] Ib. 37. 44. — [3] Heb. V. 7.

peuple plus que les siennes[1]. Hélas, disoit-il, « mes tristes
» prophéties nous sont devenues un lacet et un ravage inévi-
» table : mon œil a ouvert des canaux sur mon visage, à cause
» de la ruine de la fille de mon peuple. Mes yeux affligés
» n'ont cessé de pleurer, et n'ont eu de repos ni nuit ni jour,
» jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous regarder, en pitié du
» plus haut des cieux. Mes regards ont livré mon âme en proie
» à la douleur, pendant que j'ai vu périr toutes les villes su-
» jettes à Jérusalem[2] ».

C'est ainsi qu'il pleuroit les maux de ce peuple ingrat ; de ce peuple qui avoit tant de fois machiné sa mort, et qui l'avoit enfoncé dans le cachot, dans le dessein de le faire mourir. Ainsi au milieu de sa passion, Jésus traîné au calvaire par le même peuple, et portant sa croix, se retourna vers celles qui pleuroient ses douleurs, et leur dit : *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous, et sur vos enfants*[3]. Lui-même en regardant la ville où il devoit être crucifié dans peu de jours, pleura sur elle, en disant : « Ha ? si tu savois », ville ingrate et malheureuse, « ce qui te pouvoit donner la paix :
» mais ton malheur est caché à tes yeux : viendront les jours »,
et ils sont proches, « que tu seras ruinée de fond en comble,
» parce que tu n'as pas connu le jour où je te venois visi-
» ter[4] ». Et enfin : « Jérusalem, Jérusalem, qui fais mourir
» les prophètes, combien de fois ai-je voulu rassembler tes
» enfants, comme une poule rassemble ses petits[5] » ? Et le
reste que nous venons de réciter.

C'est ainsi que Jésus pleuroit Jérusalem : et il n'a point de plus parfaite figure de ses douleurs, que celles de Jérémie, et ces tristes lamentations, où il a si amèrement déploré la ruine de sa patrie, et pendant qu'il la prédisoit, et après qu'il l'eût vue accomplir, qu'encore aujourd'hui on ne peut refuser des larmes à des chants si lugubres.

Pleurons à cet exemple sur nous-mêmes : pleurons la perte de notre âme ; et tâchons de la réparer, en la déplorant.

[1] Lament. III. 6. 7. et seq. — [2] Ib. 47. 51. — [3] Luc. XXIII. 28. — [4] Ib. XIX. 41. 44. — [5] Matth. XXIII. 37.

CIV° JOUR. Jérémie priant avec larmes pour son peuple qui l'outrage, figure de Jésus-Christ.

Ces larmes de Jérémie étoient une continuelle intercession pour son peuple. « Que mes yeux deviennent une fontaine » de larmes, et ne cessent ni jour ni nuit de verser des pleurs : » parce que la fille de mon peuple est affligée d'une très-» mauvaise plaie. Si je vas aux champs, je ne trouve que des » gens passés au fil de l'épée ; et si je rentre dans la ville, je » n'y vois que des visages pâles et exténués par la faim. Est-» ce donc, ô Seigneur, que vous avez rejeté Judas? ou que » vous avez Sion en abomination? Pourquoi donc les avez-» vous frappés, en sorte qu'il n'y reste rien de sain? Nous » avons attendu la paix, et il n'y a aucun bien à espérer ; nous » avons cru que le temps de notre guérison alloit venir, et il » ne nous a paru que trouble. Seigneur, nous avons connu » nos impiétés, et les iniquités de nos pères : nous avons pé-» ché contre vous. Toutefois ne nous faites pas l'opprobre » des nations, à cause de votre saint nom : et ne renversez » pas le trône de votre gloire [1]..... Si nos iniquités nous ré-» pondent », et s'opposent à la miséricorde que nous vous demandons ; « faites-la-nous néanmoins, non point pour l'a-» mour de nous, et à cause de nos mérites, mais à cause de » votre saint nom qui a été invoqué sur nous. Car souvenez-» vous de l'alliance que vous avez contractée avec nous, et ne » la rendez pas inutile. Hélas! ô Seigneur, trouverons-nous » un Dieu semblable à vous parmi les peuples où vous nous » dispersez? Quelqu'une de leurs idoles nous donnera-t-elle » la pluie ; ou cette eau bienfaisante tombera-t-elle du ciel » toute seule, et sans votre ordre? N'êtes-vous pas le Seigneur, » notre Dieu, dont nous avons attendu les miséricordes? C'est » vous qui avez fait toutes ces choses [2] ».

C'est ainsi que Jérémie prioit nuit et jour avec larmes et gémissements, pour un peuple qui ne cessoit de l'outrager, et de le poursuivre à mort ; en figure de Jésus-Christ notre grand pontife, « qui dans les jours de sa chair, de ses foi-» blesses, de ses souffrances, de sa vie mortelle, offrant des

[1] Jerem. XIV, 17. 21. — [2] Jerem. XIV, 7. 21. ad fin.

» prières et des supplications à son Père, fut exaucé selon » que le méritoit son respect[1] » : et qui enfin à la croix, où ce même peuple l'avoit attaché, crioit à son Père : *Mon Père, pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'il font*[2].

Dieu lui apprenoit à accomplir le précepte, que Jésus-Christ devoit un jour publier : *Priez pour ceux qui vous persécutent*[3]. Car il disoit : *Rend-on ainsi le mal pour le bien ; puisqu'ils m'ont creusé une fosse pour m'y enterrer,* moi qui étois sans cesse occupé du soin de leur bien faire? « Souve- » nez-vous, ô Seigneur! que j'étois toujours devant vous, » pour vous demander du bien pour eux, et détourner d'eux » votre colère[4] »? A la vérité, ce discours de Jérémie semble être suivi de terribles imprécations contre ce peuple ; mais on sait que, selon le style des prophètes, cela même sous la figure d'imprécation, n'est qu'une manière de prédire les malheurs futurs de ces ingrats. Et c'est pourquoi nous voyons le même prophète, quand il eut vu tomber sur eux les maux qu'il leur avoit prédits; loin d'en ressentir de la joie, comme il auroit fait, s'il leur avoit souhaité du mal, fond en larmes à la vue de leur désastre, et finit ses lamentations par cette prière. « Souvenez-vous, Seigneur! de ce qui nous est arrivé: » regardez-nous : voyez notre honte....... Pourquoi nous ou- » bliez-vous à jamais? Vos délaissements dureront-ils encore » longtemps? Convertissez-nous à vous, et nous serons con- » vertis, et vous nous pardonnerez : rendez-nous les jours » où nous étions si heureux : rétablissez-nous en l'état où » nous étions au commencement. Mais vous nous avez reje- » tés, et la colère que vons avez contre nous est extrême[5] ».

CV^e Jour. Jérémie excuse au moins son peuple, n'osant prier pour lui.

Il est vrai que Dieu déclaroit à ce saint prophète qu'il ne vouloit plus l'écouter : « Cesse de prier pour ce peuple : » n'emploie pour eux, ni la prière, ni les cantiques de » louange; et ne t'oppose point à mes volontés : car je ne » t'écouterai pas[6] » : et il lui disoit encore : « Si Moïse et » Samuel se mettoient devant moi ; j'ai ce peuple en exécra-

[1] Heb. v. 7. — [2] Luc. xxiii. 34. — [3] Matth. v. 44. — [4] Jerem. xviii. 20. — [5] Lament. v. 1. 20. 21. 22. — [6] Jerem. vii. 16.

» tion. Chasse-le de devant ma face. Et s'ils te demandent, » Où irons-nous? tu leur répondras : A la mort, celui qui » doit aller à la mort : A l'épée, celui qui doit être percé » par son tranchant : A la captivité, celui qui doit aller en » captivité » : et que chacun suive son mauvais sort; je ne veux pas l'en tirer. « Car, qui aura pitié de toi, ô Jérusalem? » ou qui s'affligera pour toi, qui ira prier pour ton repos? Tu » as laissé le Seigneur ton Dieu [1] »! Mais cela même que le saint prophète retenoit ses gémissements et ses prières, étoit une espèce de gémissement et de prière cachée : et s'il n'osoit plaindre les malheurs de ce peuple justement puni, il en pleuroit les péchés. « Qui remplira », disoit-il, « ma » tête d'eaux, et qui fera couler de mes yeux une fontaine » de larmes, afin que je pleure nuit et jour ceux de mon » peuple qui ont été tués dans leur iniquité »? Car qui pourroit excuser leurs crimes? qui pourroit demeurer davantage parmi eux? *qui me fera trouver dans la solitude une petite cabane, de* celles que les *voyageurs* y bâtissent, pour leur y servir de retraite? « et que je laisse mon peuple, et » que je me retire avec eux? Car ce n'est plus qu'une troupe » d'adultères et de prévaricateurs. Leur langue ressemble à » un arc tendu, d'où il ne sort que mensonge et calomnie. » Ils se fortifient sur la terre, parce qu'il vont d'un mal à » un autre, et soutiennent le crime par un autre crime : ils » ne me connaissent plus, dit le Seigneur. Ils se moquent » les uns des autres : ils ont appris à leur langue à ajuster » un mensonge : ils se sont beaucoup tourmentés; mais à » mal faire. Leur demeure est au milieu de la tromperie [2] » : et le reste qui n'est pas moins déplorable.

Mais encore qu'il ne pût dissimuler leur malice, il les excusoit le mieux qu'il pouvoit : et lorsque Dieu touché de leur rébellion, qui les faisoit soulever contre lui malgré toutes ses menaces, lui défendoit de prier pour eux; « parce » que », disoit-il, « je les veux perdre, et je ne regarderai » ni leurs jeûnes, ni leurs prières, ni leurs holocaustes [3] » : il leur disoit en tremblant et en bégayant, comme un homme

[1] Jerem. xv. 1. 3. 5. 6. — [2] Ib. ix. 1. 2. 3. 5. 6. — [3] Ib. xiv. 11. 12

qui n'osoit parler : « A, a, a; Seigneur Dieu : leurs prophètes
» les séduisent : vous ne verrez, leur disent-ils, ni la peste,
» ni la famine; mais vous jouirez d'une véritable paix [1] ».
Il prioit, sans oser prier : il excusoit ces ingrats, et portoit
leurs iniquités devant le Seigneur.

Jésus, comme Jérémie, sembloit vouloir s'éloigner des
Juifs : *Race incrédule et maligne, jusqu'à quand serai-je avec
vous, et vous souffrirai-je* [2]? Mais comme lui, et plus que
lui sans comparaison, il conserve toute sa bonté malgré leur
malice, et se laisse arracher les grâces, comme il paroît
dans le même lieu qu'on vient de voir: *Race infidèle, serai-je
encore longtemps parmi vous, et contraint de vous supporter?
Amenez ici votre fils,* que je le guérisse.

CVI[e] JOUR. Les Juifs reconnoissent Jérémie pour leur intercesseur.

Ce peuple ingrat sentit enfin, que Jérémie lui étoit donné
pour intercesseur; et après la prise de Jérusalem, ils dirent
au saint prophète : « que l'humble prière que nous faisons à
» Dieu à vos pieds, vienne jusqu'à vous: priez le Seigneur
» votre Dieu pour ces restes de son peuple; et qu'il nous
» annonce la voie où il veut que nous marchions. Jérémie
» leur répondit : Je m'en vais prier le Seigneur votre Dieu
» selon vos paroles : je vous déclarerai toutes ses réponses,
» et ne vous cacherai rien ». Et ils lui promirent d'exécuter de point en point tout ce que le Seigneur lui ordonneroit pour eux. « Que le Seigneur », dirent-ils, « soit un
» témoin de vérité et de bonne foi entre vous et nous :
» nous obéirons au Seigneur à qui nous vous envoyons, soit
» que vous ayez à nous dire du bien ou du mal de sa
» part [3] ». Et Jérémie revint *après dix jours :* et leur défendit
de la part de Dieu d'aller en Égypte, où il voyoit qu'ils seroient séduits par les idoles de ce peuple. *Voilà*, leur dit-il,
*ce que vous prescrit le Dieu d'Israël, à qui vous m'avez envoyé
pour porter vos prières à ses pieds :* et il les avertit en toute
douceur et patience de se souvenir de leur parole, et
d'obéir au Seigneur à qui ils l'avoient envoyé, comme ils

[1] Jerem. IX. 13. — [2] Matth. XVII. 16. — [3] Jerem XLII. 2. 9, etc.

l'avoient promis. Et après qu'il leur eut tenu ce pressant discours, « Azarias, et Johanan, et les autres superbes lui » dirent : Vous mentez : le Seigneur ne vous a point en- » voyé, et ne vous a point défendu d'aller en Égypte ; mais » Baruch vous irrite contre nous, pour nous livrer aux Chal- » déens, et nous faire périr à Babylone [1] ». Après lui avoir fait cette réponse, ils allèrent tous ensemble en Egypte ; et ils arrivèrent à Taphnis, et à Memphis, et à Magdalo, et dans toute la terre de Phaturès : et sans se rebuter de leurs injures et de leur désobéissance, Jérémie les y suivit avec une patience infatigable, pour les empêcher de périr dans leur idolâtrie. Ils s'obstinèrent à adorer les faux dieux de cette nation infidèle : et le saint prophète vit périr encore ces malheureux restes de Juda, dans le lieu qu'ils avoient choisi pour leur retraite, avec Pharaon Ephrée qui les y avoit reçus [2].

CVII^e Jour. Dieu rejette l'intercession de ce prophète.

Une sainte et véritable réflexion se présente ici : Jérémie étoit donné pour intercesseur à ce peuple : il ne cesse de prier pour lui et de détourner, autant qu'il peut, la colère de Dieu de dessus sa tête ; mais Dieu ne le veut pas écouter. Moïse et Samuel étoient aussi d'agréables intercesseurs, dont David même avoit chanté le pouvoir par ces paroles : « Moïse » et Aaron sont remarquables parmi ses sacrificateurs ; et Sa- » muel est renommé entre ceux qui invoquent son nom : ils » invoquoient le Seigneur, et il les écoutoit [3] ». Mais en cette occasion, nous avons vu que Dieu ne vouloit pas les entendre [4]. Qu'y a-t-il de plus saint que Noé, qui est sauvé du déluge afin de réparer le monde perdu et le genre humain anéanti ; que Job, dont la patience a été vantée de Dieu comme un prodige, et qui pour cette raison a été nommé de Dieu comme intercesseur de ses fidèles amis : *Allez,* disoit le Seigneur, *et priez mon serviteur Job de prier pour vous, et je recevrai sa face, afin que votre folie ne vous soit point imputée* ; que Daniel, *l'homme de desirs,* à qui il envoya son ange pour lui déclarer, que ses

[1] Jer. XLIII. 2. 3. 4. 5. 6. 7. et seq. XLIV. 1. 2. 3. 4. et seq.— [2] Ib. 15. 15. 16. 17 18 et seq. 29. 30. — [3] Ps. XCVIII. 6. — [4] Jer. XV. — [5] Job. XLII. 8.

vœux pour ses frères, et pour son peuple, et pour la sainte montagne, et ce qui est bien plus admirable, pour la venue du Messie, étoient reçus devant Dieu [1]. Et néanmoins ces trois hommes ne sont pas jugés dignes d'être écoutés pour le peuple juif : c'est Ezéchiel qui le dit [2] : « Si ces trois hommes, » Noé, Daniel et Job étoient au milieu de ce peuple, ils dé- » livreroient leurs âmes dans leur justice, dit le Seigneur » des armées ..... Mais ils ne délivreront ni leurs fils ni leurs » filles »...... Oui, je le dis encore un coup, *ils ne délivreront ni leurs fils ni leurs filles*, loin de pouvoir délivrer les étrangers : mais *ils seront délivrés seuls* : non, *Noé, Daniel et Job*, je le dis pour la troisième fois, *ne délivreront pas leurs propres enfants.* Afin que nous entendions qu'il n'y a qu'un seul saint, et un seul juste, qui étant juste pour lui et pour les autres, sera écouté pour tous. « Le frère », disoit le Psalmiste [3], « ne » rachètera pas son frère : l'homme ne rachètera pas un au- » tre homme, ni n'offrira pour lui une digne propitiation, ou » le prix de son rachat et de sa vie ». Nul ne ne peut offrir ce prix, que le Juste par excellence, et le Saint des saints, qui est non-seulement homme, mais Dieu et homme ; qui donnera son âme pour nous, et expiera nos péchés par son sang.

CVIII[e] Jour. Regrets de Jérémie de n'être au monde que pour annoncer des malheurs.

Un des effets les plus remarquables de la douceur et de la bonté de Jérémie, c'est le regret qu'il avait de n'avoir à annoncer que des malheurs à ses citoyens et à ses frères. « Ma » mère », disoit-il, « malheur à moi : pourquoi m'avez-vous » enfanté, homme de querelles que je suis, homme de dis- » corde par toute la terre » ? Je suis séparé de tout commerce : « Je ne prête à personne, et personne ne me prête : ils me » chargent tous de malédictions [4] » : et encore avec le transport d'un cœur outré : « Maudit soit le jour où je suis né.... Mau- » dit l'homme qui a annoncé à mon père : Il vous est né un » fils, et qui lui a donné cette joie trompeuse... Que ne m'a- » t-il plutôt donné la mort dans le sein de ma mère, en

[1] Dan. IX. 21. 22. 23. — [2] Ezech. XIV. 14. 16. 18. 20. — [3] Ps. XLVIII. 8. 9. 10. — [4] Jerem. XV. 10.

» sorte qu'elle me fût un sépulcre, ou que ne demeura-t-elle » grosse éternellement sans enfanter? Pourquoi suis-je sorti » de ses entrailles, pour ne voir que peine et que douleur, » et passer tous mes jours en confusion[1] ».

Ce qui lui causoit ces transports, c'est qu'il voyoit que ses prophéties ne faisoient qu'accroître les péchés du peuple. Dieu lui mettoit dans la bouche des paroles pressantes, comme si le mal alloit arriver : et après, se ressouvenant de ses miséricordes et de sa longue patience, il attendoit de jour en jour son peuple à résipiscence. Ce peuple ingrat abusoit de ses bontés, et insultoit à Jérémie, en lui disant : *Où est la parole de Dieu, que vous nous annoncez depuis si longtemps? Qu'elle vienne donc*[2]. Le saint prophète s'en plaignoit avec amertume: « Seigneur, vous m'avez trompé! Quelle merveille que vous » ayez prévalu contre moi! J'ai été en dérision à ce peuple » tout le long du jour. Tous m'insultent et se moquent de mes » prédictions : parce que je ne fais que crier iniquité et » malheur, et inévitable ravage » : et cependant il n'arrive rien; « et la parole du Seigneur me tourne en dérision et en op- » probre. Et j'ai dit en moi-même : Je ne veux plus me sou- » venir du Seigneur, ni prophétiser en son nom », ni exposer sa parole à la moquerie, et aggraver l'iniquité de ce peuple. Mais *vous êtes* toujours *le plus fort* : cette parole que je voulois retenir « dans mon cœur, y a été un brasier ardent ; elle s'est » renfermée dans mes os ; les forces me manquent, et je n'en » puis plus soutenir le poids[3] » ; il faut qu'elle en sorte. Dieu prévaut de nouveau sur le saint prophète ; et après ces agitations il faut qu'il cède.

Les âmes prophétiques qui sont sous la main de Dieu, reçoivent des impressions de sa vérité, qui leur causent des mouvements que le reste des hommes ne connoît pas. Deux vérités se présentent tour à tour à Jérémie : l'une qu'il falloit annoncer au peuple tout ce que Dieu ordonnoit, quelque dur qu'il fût, et quoiqu'il en coûtât, car il est le maître ; et qu'il falloit prendre pour cela un front d'airain : l'autre, que prophétiser à un peuple qui se moquoit de la prophétie, à cause

[1] Jerem. xx. 14. 18. — [2] Ib. xvii. 15. — [3] Ib. xx. 7. 8. 9.

que l'effet n'en étoit pas assez prompt ; loin de le convertir, c'étoit non-seulement aggraver son crime, et augmenter son supplice, mais encore exposer la parole de Dieu à la dérision et au blasphème. Dans les endroits qu'on vient de voir, Dieu lui imprime cette dernière vérité d'une manière si vive, qu'il ne peut dans ce moment être occupé d'une autre pensée. Car il imprime tout ce qu'il lui plaît, principalement dans les âmes qu'il s'est une fois soumises par des opérations toutes-puissantes. A la vérité, quand il veut, il sait bien les ramener à lui, et les tenir sous le joug; mais dans le temps qu'il les veut pousser d'un côté, ils paroissent avoir tout oublié, excepté l'objet dont ils sont pleins. Car Dieu pour certains moments les laisse à eux-mêmes, et aux grâces ordinaires, pour tout autre objet; et pour celui dont il lui plaît de les remplir, l'impression en est si forte, le caractère si vif et si enfoncé dans le cœur, qu'il semble n'y rester plus d'attention ni de mouvement pour les autres choses, ni aucune capacité de s'y appliquer. Par un transport de cette nature, Jérémie, qui se voit contraint à n'être premièrement qu'un prophète de malheurs à tout son peuple, c'est-à-dire, au seul objet de son amour et de sa tendresse sur la terre, et ce qui lui paroissoit encore d'une plus insupportable rigueur, à ne faire plus autre chose, en second lieu, qu'en accroître en quelque façon l'iniquité et le supplice; ne veut plus vivre en cet état: il voudroit n'avoir jamais été, et ne trouve point d'expression assez forte pour exprimer ce desir. Un troisième objet se présente à lui : la prophétie méprisée, la parole de Dieu en dérison, ses prophètes décriés, son nom blasphémé, et sa justice exposée au mépris des hommes, à cause de sa bonté dont ils abusent. C'est le comble de la douleur : et après avoir voulu effacer du nombre des jours, celui de sa nativité: puisqu'il ne peut point s'empêcher d'avoir l'être, il fait un effort secret, pour ne plus écouter la prophétie qui se présente à lui avec une force qu'il ne peut éluder. Il ne faut donc plus s'étonner si ses agitations sont si violentes. C'est Dieu de tous côtés qui le presse; qui lui donne, pour ainsi parler, des forces contre lui-même; et à la fin le réduit, après des

tourments inexplicables, continuer ses funestes et fatales prédictions.

Il ne convient pas au Sauveur d'être agité de cette sorte : car son âme est tellement dilatée, et d'une capacité si étendue, que toutes les impressions divines y exercent, pour ainsi dire au large et tranquillement, leur efficace. Mais néanmoins il a dit : « Si je n'étois pas venu, et que je ne leur eusse point » parlé ; si je n'avois pas fait en leur présence des miracles, » qu'aucun autre n'avoit jamais faits, ils seroient sans pé- » ché : mais maintenant ils n'ont plus d'excuse ; et ils haïssent » gratuitement et moi et mon Père [1] » ; ainsi que David l'avoit prédit [2]. C'est donc lui qui leur ôte toute excuse : sa parole les jugera et les condamnera au dernier jour. Lui qui venoit ôter le péché du monde, a donné lieu au plus grand de tous les péchés, qui est celui de mépriser et de poursuivre jusqu'à la mort de la croix, la vérité qui leur apparoissoit en sa personne. Les blasphèmes se sont multipliés, et on lui a insulté jusque sur sa croix et dans son agonie. Sa passion, sa mort, son sang répandu, sont la matière de l'ingratitude de ses disciples, et leur tourne à mort et à péché. Les crimes s'augmentent par les grâces : c'est la grande douleur du Sauveur ; c'est le calice qu'il voudroit pouvoir détourner de lui ; c'est ce qui lui perce le cœur ; c'est enfin ce qui l'abat devant son Père : ce qui lui fait suer du sang, ce qui est le véritable sujet de cette profonde tristesse, qui pénètre son âme sainte jusqu'à la mort, et enfin de son agonie.

CIX[e] JOUR. Jérémie annonce à son peuple sa délivrance.

Il n'en est pas de Jésus, comme des prophètes, à qui Dieu défend de le prier, et à qui il dit, comme à Jérémie : *Je ne vous exaucerai pas* [3]. Car au contraire il dit à son Père : *Je sais que vous m'écoutez toujours* [4]. Et afin de nous donner en la personne de notre prophète, une figure quoique imparfaite de l'intercesseur qui a exaucé, il lui parla en cette sorte, pendant qu'il étoit arrêté dans le vestibule de la prison : « Crie » maintenant ; élève ta voix ; et je t'exaucerai ; et je t'ap-

[1] Joan. xv. 22 et seq. — [2] Ps. xxiv. 19. — [3] Jerem vii. 16. — [4] Joan. xi. 42.

ne se confirmassent dans leur incrédulité, et ne méprisassent ses menaces, et les discours de ses prophètes. Et pressé par cet esprit prophétique, qui le poussoit au dedans avec une force invincible à annoncer la ruine de Ninive, il lui dit : Voilà, Seigneur, une parole que je ne puis porter : « je sais » que vous êtes un Dieu clément, plein de miséricorde et de » patience, d'une compassion infinie, et toujours prêt à » pardonner aux hommes leur malice[1] » : vous pardonnerez encore à cette ville infidèle. On ne nous écoutera plus, quand nous parlerons en votre nom : nous annoncerons en vain à Juda et à Israël la rigueur de vos jugements : votre facilité et votre indulgence ne fera qu'endurcir les hommes dans le mal. Car il faut suppléer tout ceci, puisque nous l'avons déjà trouvé dans Jérémie. *O Seigneur! ôtez-moi la la vie*, continuoit Jonas[2] : *car il vaut mieux mourir,* que d'être trouvé un prophète menteur, et exposer la prophétie à la dérision. On voit, en passant, que les âmes touchées de ces impressions divines, sont élevées au dessus de tout, et la mort ne leur coûte rien. Dans cette extrême détresse, non-seulement il tâcha, comme Jérémie, de ne point écouter la prophétie, et de s'étourdir lui-même contre cette voie; mais presés par cet esprit prophétique, il s'enfuit de devant le Seigneur : et s'embarque à Joppé[3], pour aller de la Terre sainte où il étoit, à l'autre extrémité du monde. Car encore qu'on ne sache pas précisément qu'elle étoit la ville de Tharsis, on convient qu'elle étoit extrêmement éloignée du côté de l'Occident.

Il ne faut pas se persuader que le saint prophète crût que Dieu ne le verroit plus, ou qu'il sortiroit de son empire, lorsqu'il iroit dans les terres lointaines. Car nous l'entendrons bientôt dire aux nautonniers : *Je suis hébreu, et je révère le Dieu du ciel qui a fait la mer et la terre*[4]. De sorte qu'il voyoit bien qu'on ne pouvoit échapper à sa puissance, ni sortir de son domaine. Cette face de Dieu, qu'il tâche de fuir, cette présence qu'il veut éviter; c'est la face que Dieu montroit intérieurement à ses prophètes; c'est la présence,

[1] Jon. IV. 2. — [2] Ib. 3. — [3] Ib. I. 3. — [4] Ib. 9.

dont il éclairoit leur esprit, lorsqu'il daignoit les inspirer. C'est cette face que Jonas crut pouvoir éviter en s'éloignant de la Terre sainte et du milieu du peuple d'Israël, où Dieu avoit accoutumé de répandre la prophétie. Il s'éloigna donc tout ensemble et de la Terre sainte et de Ninive, où il ne crut pas que Dieu voulût le ramener malgré lui d'un pays si éloigné. Mais il ne fut pas plus tôt embarqué, que « Dieu » fit souffler un vent impétueux : et la tempête fut si vio- » lente, qu'on craignoit à chaque moment que le vaisseau » ne s'entr'ouvrît ». Pendant que *chacun invoquoit son Dieu avec des cris effroyables, et* qu'*on jetoit dans la mer toute la charge du vaisseau, Jonas,* sans s'étonner d'un si grand péril, car nous avons vu souvent ces âmes fortes, qui sont sous la main de Dieu, ne craignent rien que lui seul, *descendit au fond du vaisseau, et dormoit d'un profond sommeil*[1]. C'est quelque trait de Jésus, qui, dans une semblable tempête, dort tranquillement sur un coussin ; et laisse remplir de flots le vaisseau où il étoit avec ses disciples[2]. Par un semblable mystère, et pour montrer qu'on n'a rien à craindre, quand on a Dieu avec soi, et qu'il n'y a en tout cas qu'à s'abandonner à sa volonté ; Jonas dormoit parmi tant de cris, et tant d'horribles sifflements des vents et des flots, jusqu'à ce qu'on l'éveillât, à peu près de la même manière qu'on fit le Sauveur, en disant : « Pourquoi dormez-vous ? invo- » quez aussi votre Dieu, afin qu'il se souvienne de nous, » et que nous ne périssions pas[3] ». La main de Dieu ne quittoit pas le saint prophète. Il sentit d'abord que la tempête étoit envoyée contre lui : il vit jeter tranquillement le sort, que les passagers jetoient entre eux, pour découvrir le sujet de la tempête : il le vit tomber sur lui sans s'effrayer ; car il avoit toujours dans l'esprit que la mort lui étoit meilleure, que d'aller prophétiser pour être dédit, et faire blasphémer la prophétie[4] : et il dit hardiment aux nautonniers, qui le vouloient épargner : *Jetez-moi dans la mer* sans hésiter, *et la tempête cessera ; car je sais bien que c'est pour moi qu'elle est excitée*[5]. Cependant ils le respec-

[1] Joan. I. 4. 5. — [2] Marc. IV. 37. 38. — [3] Jon. I. 6. — [4] Ib. IV. 3. — [5] Ib. I. 12 13.

tèrent, étonnés de sa prodigieuse tranquillité, et encore plus de la grandeur du Dieu qu'il servoit. Car comme on lui demanda, qui il étoit, « il avoit répondu, qu'il étoit hébreu, » et que le Dieu qu'il craignoit étoit le Dieu du ciel, et le » Créateur de la terre et de la mer » : et ils faisoient les derniers efforts *pour arriver à terre*, sans qu'il en coutât la vie à un si grand homme. Mais plus *ils ramoient*, plus *la mer s'enfloit* : en sorte qu'ils furent contraints de *jeter Jonas dans la mer*, en prenant Dieu à témoin, que c'étoit à regret qu'ils le noyoient; et qu'ils étoient innocents de sa mort, *et aussitôt l'agitation de la mer cessa* [1]. Et voilà déjà, en figure de notre Sauveur, tout ce peuple sauvé par la mort, comme l'on croyoit, du saint prophète, à laquelle il s'étoit lui-même volontairement offert. Mais ce n'est pas là tout le mystère; et le reste nous est expliqué par le Sauveur même, lorsqu'il dit : « Cette mauvaise race demande un signe, et il ne lui en » sera point donné d'autre, que le signe du prophète Jonas : » car comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans les » entrailles de la baleine, ainsi le Fils de l'homme sera trois » jours et trois nuits dans le cœur de la terre [2] ».

L'esprit de prophétie ne quitta point Jonas dans le ventre de cet énorme poisson : car il y chanta ce divin cantique [3] : « J'ai crié du fond de l'abîme, et vous avez écouté ma voix : » les eaux m'ont environné : tous vos gouffres et tous vos » flots ont passé sur moi : et j'ai dit : Je suis rejeté de de» vant vos yeux; mais je reverrai encore votre saint tem» ple ». Il sent donc qu'il sortira de cet abîme; et il le recommence encore en cette sorte : « Les eaux m'ont pé» nétré jusqu'au fond : l'abîme m'a entouré : la mer a » couvert ma tête : j'ai descendu au fond de la mer, et jus» qu'à la racine des montagnes : je suis enfermé pour tou» jours dans les soutiens de la terre [4] ». Il n'y a point de ressource, dans la puissance créée. « Mais vous, ô Seigneur » mon Dieu, vous me relèverez » d'un si grand mal, et vous me préserverez « de la corruption. Au milieu de mes » angoisses, je me suis ressouvenu du Seigneur, afin que

[1] Joan. 9. 13. 15. — [2] Matth., XII. 39. 40. — [3] Jon. II. 2. 3. — [4] Ib. I. 6.

» ma prière parvînt jusqu'à votre saint temple. Ceux qui » mettent leur confiance dans de fausses divinités, aban- » donnent la miséricorde » qui les peut sauver, et renoncent à la sainteté : « mais moi je vous ai immolé par ma » voix un sacrifice de louange : vous me sauverez, et je ren- » drai au Seigneur les vœux que je lui ai faits pour ma déli- » vrance. Et le Seigneur commanda au poisson, et il jeta » Jonas sur la terre [1] », en figure de notre Sauveur, dont il est écrit; qu'*il fut libre entre les morts* [2], comme Jonas l'avoit été dans cet abîme vivant, qui l'avoit englouti; et à qui David a fait dire au milieu des ombres de la mort : « J'avois » toujours le Seigneur en vue, parce qu'il est à ma droite, » pour m'empêcher d'être ébranlé : c'est pour cela que » mon cœur a tressailli, que ma langue a été remplie de » joie, et que mon corps s'est reposé en paix : parce que » vous ne laisserez pas mon âme dans l'enfer, et que vous » ne permetterez pas que votre saint prophète éprouve la » corruption ». Au milieu de la mort, « vous m'avez montré » le chemin pour retourner à la vie, et vous me remplirez » de la joie que donne la vue de votre face [3] ». C'est à peu près et avec la force qui convenoit au Sauveur plus qu'à Jonas, accomplir ce qu'avoit dit ce prophète : *Je reverrai votre saint temple* [4].

Il n'appartenoit pas à Jonas, qui n'étoit que la figure, d'avoir tous les traits de la vérité, ni d'avoir parmi les morts cette liberté qui étoit réservée au Sauveur, ni de prédire lui-même et sa mort et sa résurrection. Mais à cela près, il n'y avoit rien qui ressemblât mieux à la mort et au tombeau, que le ventre de ce poisson ; ni rien qui représentât plus vivement une véritable et parfaite résurrection, que la délivrance de Jonas. Adorons donc celui qui n'a laissé aucun trait, ni aucun *iota* dans les prophètes, non plus que dans la loi, qu'il n'ait parfaitement accompli : et apprenons à ne perdre jamais l'espérance dans quelque abîme de maux où nous soyons plongés ; puisque Jonas est sorti du ventre de la baleine, et Jésus-Christ notre chef, du tombeau et de l'enfer, as-

[1] Joan. I. 7 et seq. — [2] Ps. LXXXVII. 6. — [3] Ib. XV. 8. Act. II 15. — [4] Joan. II. 5.

surant ses membres, qui sont ses fidèles, d'une semblable délivrance.

XXIe Jour. Prédication de Jonas à Ninive.

Pour achever l'histoire de Jonas, puisque celle de notre Sauveur nous y a conduits ; aussitôt que la baleine l'eut rejeté sur le rivage, le voilà de nouveau repris par l'esprit de la prophétie ; et le Seigneur lui ordonna d'aller prêcher à Ninive, qu'elle périroit dans quarante jours [1]. Dieu ne voulut point que Jonas y mît la condition : Si elle ne faisoit pénitence. Cette ville la fit toutefois dans le sac et dans la cendre : et Dieu voulut faire voir, qu'il étoit toujours prêt par sa bonté, à rétracter sa sentence, sans même l'avoir promis. Ecoutons sur ce sujet la parole de Jésus-Christ : « Les gens de Ninive » s'élèveront contre cette race dans le jugement, et la con- » damneront : parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication » de Jonas : et celui-ci est plus que Jonas [2] ». Faisons donc pénitence, puisque Jésus même nous y exhorte par son Evangile, par les pressantes et continuelles impulsions de son Saint-Esprit : et n'attendons pas que les Ninivites s'élèvent contre nous au dernier jour ; car la conviction seroit trop forte et la confusion trop inévitable.

Jonas ne résista point à cette fois [3] : la main de Dieu le serroit de trop près : mais après la miséricorde que Dieu eut exercée envers Ninive, le prophète fut affligé d'une affliction extrême ; et transporté de colère, il pria le Seigneur, et il lui dit : « Je vous prie, Seigneur, n'est-ce pas là ce que je di- » sois, pendant que j'étois encore en mon pays : que vous » étiez bon et indulgent jusqu'à l'infini [4] » ; qu'ainsi vous pardonneriez à Ninive ; que les paroles de vos prophètes seroient méprisées ; et que sans se soucier de vos menaces ni rompre le cours de leurs crimes, les peuples s'attendroient toujours à vous fléchir par la pénitence, après avoir impunément accompli leurs mauvais desirs. « Seigneur, je vous prie, faites-moi » mourir : la mort me sera plus douce que la vie. En même » temps il se retira de la ville [5] », et attendoit dans le voisi-

[1] Jon. III. 1. 5. — [2] Matth. XII. 41. — [3] Jon. III. 3. — [4] Ib. IV. 2. — [5] *Ib. IV. 3. 5.*

nage, quel en seroit le sort : car à peine voulut-il croire, que Dieu pardonnât tant de crimes, et augmentât la licence par cet exemple d'impunité. Mais Dieu qui le vouloit revêtir de l'esprit de la nouvelle alliance, qui est une alliance de miséricorde, de réconciliation et de pardon, et lui ôter cet esprit dur qui devoit comme régner en ce temps là à cause de la dureté du cœur de l'homme, sécha, comme on sait, la branche verte qu'il avoit fait élever sur la tête de Jonas, pour le défendre de l'ardeur brûlante du soleil, et des vents de ces pays là, qu'il avoit excités exprès [1]. Et comme Jonas s'en affligea jusqu'à désirer la mort : « Tu t'affliges », lui dit le Seigneur [2], « de ce rameau vert que tu n'as pas fait, et la nais- » sance duquel ne t'a coûté aucun travail : et tu ne veux pas » que j'aie pitié de l'ouvrage de mes mains, et de cette ville » immense », si digne de compassion : quand ce ne seroit qu'à cause du nombre infini des *enfants qui ne connoissent pas le bien et le mal, et de tant d'animaux?* Car, ô Seigneur ! votre bonté s'étend jusqu'à eux, conformément à cette parole du psalmiste : *Vous sauverez les hommes et les animaux, parce qu'il vous a plu, ô mon Dieu ! de multiplier votre miséricorde* [3]. Prenons donc l'esprit de douceur ; et ne nous laissons point transporter par le zèle, qu'on voit paroître même dans les saints de l'ancien Testament : car Jésus dit à ses disciples, qui le vouloient imiter, et à l'exemple d'Elie [4], faire descendre le feu du ciel : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes* [5].

Ne blâmons donc pas le zèle de Jonas qui étoit convenable au temps ; et louons Dieu au contraire, de lui avoir inspiré la douceur, qui devoit un jour paroître en Jésus-Christ, et de l'avoir forcé à prêcher sa miséricorde. Ne condamnons pas aisément le saint prophète ; parce que ces mouvements des prophètes, et la communication de Dieu avec eux, sont un grand mystère, qu'il ne nous est pas permis de pénétrer. Non, que je m'attache opiniâtrément à vouloir excuser de faute ce saint homme : car Dieu se plaît quelquefois à faire paroître son bras dans le crime même, et à s'assujettir les âmes les plus rebelles. Mais c'est que ce qui se passe entre Dieu et ses

[1] Jon. IV. 8. 9. — [2] Ib. 10. 11. — [3] Ps. XXXV. 7. 8. — [4] IV. Reg. I. 10. — [5] Luc. IX. 55.

prophètes, est bien caché; et qu'il leur fait sentir sa secrète volonté par des voies bien éloignées des nôtres. Et il ne faut s'étonner, ni de ses paroles, ni même de sa fuite. Car Dieu pousse ces âmes qu'il tient sous sa main, et les ramène lui-même; et il veut leur faire sentir par des expériences réelles, la force invincible de cette main souveraine sous laquelle ils sont. Souvenons-nous du saint homme Job, que Dieu reprend avec tant de force, de son ignorance, et des paroles qu'il avoit proférées [1]; et de qui néanmoins il dit ensuite par deux et trois fois, qu'il a parlé droitement [2]. Suspendons donc notre jugement dans les violentes agitations de ces âmes prophétiques; et gardons-nous bien de tirer à conséquence ce qui se passe en elles; soit que ce qui leur arrive soit une simple permission de Dieu; soit qu'on y puisse trouver, en approfondissant la matière, une réelle influence de sa main dans tout ce qui nous y paroît un grand péché. Si Jonas paroît si troublé des miséricordes de Dieu, croyons que c'étoit, selon l'esprit de ces temps, un zèle pour la justice, et pour la vérité de sa parole. S'il fuit devant Dieu, entendons qu'il voudroit pouvoir se fuir lui-même, plutôt que de fournir aux hommes une occasion de mépriser Dieu: et en quelque sorte qu'il faille juger de cette fuite, admirons la main de Dieu qui le soutient; qui lui envoie parmi la tempête ce sommeil mystérieux qui témoigne la tranquillité de son âme, et figure celui de Jésus-Christ dans la nacelle. Imitons son intrépidité, à la vue de la mort présente; sa charité, lorsqu'il veut mourir pour sauver les compagnons de son voyage; sa prière et sa prophétie jusque dans le ventre de la baleine. Prions donc avec lui, et à son exemple, en quelque état que nous soyons, en quelque abîme que nous nous sentions plongés. Admirons aussi l'efficace de sa prédication; et ne faisons pas moins pour Jésus-Christ, nous qui sommes chrétiens, que les Ninivites, qui n'étoient que des infidèles, éloignés de l'alliance de Dieu, firent pour Jonas. Enfin en contemplant ces vives figures que le Saint-Esprit nous a tracées de Jésus-Christ, préparons-nous à entendre la vérité qui a été accomplie en sa personne. Amen.

[1] Job. XXXVIII. XXXIX. XLI. XL. — [2] Ib. XLII. 7. 8.

LA CÈNE.

PREMIÈRE PARTIE.

CE QUI S'EST PASSÉ DANS LE CÉNACLE ET AVANT QUE JÉSUS-CHRIST SORTIT.

PREMIER JOUR. Le Cénacle préparé.

Nous continuerons à partager ces Méditations en journées; et nous lirons le premier jour dans le chapitre XXVIe de saint Matthieu, les versets 17, 18, 19; du XIVe de saint Marc, le ℣. 12 jusqu'au 17; et du XXIIe depuis le ℣. 7 jusqu'au 13.

Au premier jour des azymes, à la fin duquel il falloit immoler l'agneau pascal, *les disciples vinrent à Jésus* : et comme ils savoient combien il étoit exact à toutes les observances de la loi, *ils lui demandèrent où il vouloit qu'on lui préparât la pâque* [1]. Ce sont les disciples qui lui en parlent. Les maîtres, à l'exemple de Jésus-Christ, doivent accoutumer tous ceux qui sont à leur charge, à songer d'eux-mêmes à ce que requièrent la loi de Dieu et son service, et à demander sur cela l'ordre du maître.

Et Jésus leur dit : Allez à la ville, à un certain homme [2]. Les évangélistes ne le nomment pas : et Jésus même sans le nommer à ses disciples, leur donna seulement des marques certaines pour le trouver. « Allez, dit-il, à la ville. En y entrant, » vous y rencontrerez un homme qui portera une cruche

[1] Matth. XXVI. 17. Marc. XIV. 12. — [2] Matth XXVI. 18. — [3] Luc. XXII 8. 10 et seq.

» d'eau : vous le suivrez; et entrant dans la maison où il ira,
» vous direz au maître : Où est le lieu où je dois manger la
» pâque avec mes disciples? et il vous montrera une grande
» salle tapissée : préparez-nous-y tout ce qu'il faudra ».

Saint Marc nous apprend qu'il donna cet ordre à deux de ses disciples; et saint Luc nomme saint Pierre et saint Jean.

Voici quelque chose de grand qui se prépare, et quelque chose de plus grand que la pâque ordinaire, puisqu'il envoie les deux plus considérables de ses apôtres; saint Pierre qu'il avoit mis à leur tête, et saint Jean qu'il honoroit de son amitié particulière. Les évangélistes ne marquent point que ce fût son ordinaire d'en user ainsi aux autres pâques, ni aussi qu'il eût accoutumé de choisir un lieu où il y eût une grande salle tapissée. Aussi les saints Pères ont-ils remarqué, que cet appareil regardoit l'institution de l'eucharistie. Jésus-Christ vouloit nous faire voir avec quel soin il falloit que fussent décorés les lieux consacrés à la célébration de ce mystère. Il n'y a que dans cette circonstance, où il semble n'avoir pas voulu paroître pauvre. Les chrétiens ont appris par cet exemple tout l'appareil qu'on voit paroître dès les premiers temps, pour célébrer avec honneur l'eucharistie, selon les facultés des Églises. Mais ce qu'ils doivent apprendre principalement, c'est à se préparer eux-mêmes à la bien recevoir : c'est-à-dire, à lui préparer comme une grande salle, un cœur dilaté par l'amour de Dieu, et capable des plus grandes choses; avec tous les ornements de la grâce et des vertus, qui sont représentés par cette tapisserie dont la salle étoit parée. Préparons tout à Jésus qui vient à nous : que tout soit digne de le recevoir.

Le signe que donne Jésus de ce porteur d'eau, devoit faire entendre à ses disciples, que les actions les plus vulgaires sont dirigées spécialement par la divine providence. Qu'y avoit-il de plus ordinaire, et qui parût davantage se faire au basard, que la rencontre d'un homme qui venoit de quérir de l'eau à quelque fontaine hors de la ville ! et qu'y avoit-il qui parût dépendre davantage de la pure volonté, pour ne pas dire du pur caprice de cet homme, que de porter sa cruche d'eau dans cette maison, au moment précis que les deux disciples devoient entrer dans la ville ? Et néanmoins cela étoit dirigé

secrètement par la sagesse de Dieu ; et les autres actions semblables le sont aussi à leur manière, et pour d'autres fins que Dieu conduit : de sorte que s'il arrive si souvent des événements si remarquables par ces rencontres, qu'on appelle fortuites, il faut croire que c'est Dieu qui ordonne tout, jusqu'à nos moindres mouvements, sans pourtant intéresser notre liberté, mais en dirigeant tous les mouvements à ses fins cachées.

Cet exemple nous fait voir que Jésus avoit des disciples cachés, que ses apôtres ne connoissoient pas, si ce n'est quand de certaines raisons l'obligeoient à les leur déclarer. Ainsi, quand il voulut faire son entrée dans Jérusalem, il envoya encore deux de ses disciples à un village qu'il leur désigna; et leur ordonna d'en amener une ânesse qu'ils y trouveroient avec son ânon, les assurant, *qu'aussitôt qu'ils diroient que le Seigneur en avoit affaire, on les laisseroit aller* [1]. Il avait donc plusieurs disciples de cette sorte, et à la ville et à la campagne, dont il connoissoit la fidélité et l'obéissance : et cependant il ne les découvroit à ses disciples que dans le besoin; leur apprenant par ce moyen la discrétion avec laquelle ils devoient ménager ceux qui se fieroient à eux, quand ce ne seroit que pour ne leur point faire de peine inutile, et ne leur point attirer de haine sans nécessité. Cette discrétion des disciples leur fait taire encore dans leurs évangiles, et si longtemps après la mort du Sauveur, le nom de celui dont il avoit ainsi choisi la maison, aussi bien que de celui où il envoya quérir l'ânon et l'ânesse. Ils ne taisoient pas de même d'autres noms : et par exemple, non-seulement on a remarqué que celui qui lui aida à porter sa croix, étoit un nommé Symon Cyrénéen; mais on circonstancie encore, *qu'il étoit père d'Alexandre et de Rufus* [2], connus parmi les fidèles. Tout se doit faire avec raison : il y a des personnes qu'il faut nommer pour mieux circonstancier les choses; il y en a d'autres qu'une certaine discrétion oblige de taire.

Saint Pierre et saint Jean trouvèrent les choses comme notre Seigneur les leur avoit dites. Le porteur d'eau ne manqua

[1] Matth. XXI. 2. 3. Marc. XI. 2. 3. Luc. XIX. 30. 31. — [2] Marc. XV. 21.

pas de se trouver à l'endroit de la ville par où ils entroient, et d'aller à la maison que notre Seigneur avoit choisie : comme l'ânon s'étoit trouvé à point nommé à l'entrée de ce village, lié à une porte entre deux chemins. *Il se trouva aussi là* avec beaucoup d'autres personnes inconnues, *un homme, qui demanda aux deux disciples ce qu'ils vouloient faire de cet ânon*[1]. Et il sembloit que le hasard l'eût fait parler; mais non : car c'étoit précisément celui qui devoit laisser aller cet animal au premier mot des disciples, selon la parole de leur maître. Enfin il se trouva que cet ânon n'avoit jamais été monté. Car il le falloit ainsi pour accomplir le mystère, et pour montrer que le Sauveur devoit un jour monter et conduire un peuple indocile, c'est-à-dire le peuple gentil, qui jusqu'à lui n'avoit point de loi, ni personne qui l'eût pu dompter. Tout est conduit, les petites choses comme les plus grandes; et tout cadre avec les grands desseins de Dieu.

Voilà donc tout disposé. Le grand cénacle tapissé est prêt; on y attend le Sauveur. Voyons maintenant les grands spectacles qu'il y va donner à ses fidèles. Contemplons, croyons, profitons; ouvrons le cœur plutôt que les yeux.

IIe Jour. La Pâque. La vie du chrétien n'est qu'un passage.

Lisons les paroles de saint Jean, XIII, 1. « Devant le jour » de Pâque, Jésus sachant que son heure étoit venue de pas- » ser de ce monde à son Père; comme il avoit aimé les siens, » qui étoient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin ».

On sait que le mot de *pâque* signifie *passage*. Une des raisons de ce nom, qui est aussi celle que saint Jean regarde en ce lieu, c'est que la fête de Pâque fût instituée, lorsque l'ancien peuple devoit sortir de l'Égypte, pour passer à la terre promise à leurs pères; ce qui étoit la figure du passage, que devoit faire le peuple nouveau, de la terre à la céleste patrie. Toute la vie chrétienne consiste à bien faire ce passage; et c'est à quoi notre Seigneur va diriger plus que jamais toute sa conduite, ainsi que Saint Jean semble ici nous en avertir.

La première chose que nous devons remarquer, c'est que nous devons faire cette pâque, ou ce passage, avec Jésus-

[1] Marc. XI. 4. 5. 6.

Christ. Et c'est pourquoi cet évangéliste commence le récit de cette pâque de notre Seigneur par ces mots : *Devant le jour de Pâque, Jésus sachant qu'il devoit passer de ce monde à son Père.*

O Jésus! je me présente à vous, pour faire ma pâque en votre compagnie : je veux passer avec vous du monde à votre Père, que vous avez voulu qui fût le mien. *Le monde passe*, dit votre apôtre [1] : la figure de ce *monde passe* [2] ; mais je ne veux point passer avec le monde, je veux passer à votre Père. C'est le voyage que j'ai à faire, je le veux faire avec vous. Dans l'ancienne pâque, les Juifs qui devoient sortir de l'Egypte, pour passer à la terre promise, devoient paroître en habit de voyageurs, *le bâton à la main, une ceinture sur les reins*, afin de relever leurs habits, *leurs souliers mis à leurs pieds*, toujours prêts à aller et à partir ; et ils devoient *se dépêcher de manger la pâque* [3], afin que rien ne les retînt, et qu'ils se tinssent prêts à marcher à chaque moment. C'est la figure de l'état où se doit mettre le chrétien pour faire sa pâque avec Jésus-Christ, pour passer à son Père avec lui. O mon Sauveur ! recevez votre voyageur, me voilà prêt; je ne tiens à rien; je veux passer avec vous de ce monde à votre Père.

D'où me vient ce regret de passer? Quoi! je suis encore attaché à cette vie? Quelle erreur me retient dans ce lieu d'exil? Vous allez passer, mon Sauveur! et résolu que j'étois de passer avec vous, quand on me dit que c'est tout de bon qu'il faut passer, je me trouble, je ne puis supporter ni entendre cette parole. Lâche voyageur! que crains-tu? Le passage que tu vas faire, est celui que le Sauveur va faire aussi dans notre Evangile : craindras-tu de passer avec lui? Mais écoute : *Jésus sachant que son heure étoit venue de passer de ce monde* [4]. Qu'y a-t-il de si aimable dans ce monde? que tu ne veuilles point le quitter avec le Sauveur Jésus? Le quitteroit-il, s'il étoit bon d'y demeurer? Mais écoute, encore un coup, chrétien : *Jésus passe de ce monde pour aller à son Père.* S'il falloit seulement sortir du monde, sans aller à quelque chose de mieux, quoique ce monde soit peu de chose, et qu'on

[1] I. Joan. II. 17. — [2] I. Cor. VII. 31. — [3] Exod. XII. 11. — [4] Joan. XIII. 1.

ne perdît pas beaucoup en le perdant, on pourroit y avoir regret, parce qu'enfin on n'auroit rien de meilleur. Mais, chrétien, ce n'est pas ainsi que tu dois passer. Jésus passe de ce monde, mais pour aller à son Père. Chrétien, qui dois passer avec lui, tu passes à un Père ; le lieu d'où tu sors, est un exil ; tu retournes à la maison paternelle.

Passons donc de ce monde avec joie ; mais n'attendons pas le dernier moment, pour commencer notre passage. Lorsque les Israélites sortirent d'Egypte, ils ne devoient pas arriver d'abord à la terre promise : ils avoient quarante ans à voyager dans le désert ; ils célébroient néanmoins leur pâque, parce qu'ils sortoient de l'Egypte, et qu'ils alloient commencer leur voyage. Apprenons à célébrer notre pâque, dès le premier pas : que notre passage soit perpétuel : ne nous arrêtons jamais ; ne demeurons point, mais campons partout à l'exemple des Israélites : que tout nous soit un désert, ainsi qu'à eux ; soyons comme eux toujours sous des tentes ; notre maison est ailleurs : marchons, marchons, marchons ; passons avec Jésus-Christ : mourons au monde, mourons-y tous les jours : disons avec l'apôtre : *Je meurs tous les jours* [1] : je ne suis pas du monde ; je passe ; je ne tiens à rien.

IIIe JOUR. Lavement des pieds. Puissance de Jésus-Christ ; son humilité. (Joan. XIII. 1—5.)

Comme il avoit toujours aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin [2]. En ce moment de son passage, lorsqu'il les alloit quitter, il les aima plus que jamais, et leur donna des marques plus sensibles de son amour. C'étoit la consolation qu'il leur vouloit laisser en les quittant. En effet, tout ce qu'il leur dit est plus tendre, tout ce qu'il fait plus rempli d'amour ; témoin l'eucharistie qu'il leur va donner. Mais voici par où il commence. « Après le souper, le diable ayant déjà mis dans » le cœur de Judas, fils de Simon Iscariot, le dessein de le » livrer : Jésus sachant que son Père lui avoit tout mis entre » les mains, et qu'il étoit sorti de Dieu, et qu'il y retournoit ; » il se leva de table, quitta ses habits, et mit un linge devant

[1] I. Cor. XV. 31. — [2] Joan. XIII. 1.

» lui; puis ayant versé de l'eau dans un bassin, il commença » à laver les pieds de ses disciples, et les essuya avec le linge » qu'il avoit attaché autour de lui[1] ». Voilà notre lecture d'aujourd'hui. Qu'elle est belle! qu'elle est ravissante! Mon Sauveur, vous me remplissez de consolation par la lecture de votre Évangile! En quelque endroit que je l'ouvre, j'y trouve partout ces consolations, et des paroles de vie éternelle; mais je ne sais si j'y ai lu rien de plus touchant que cet endroit. Mon Sauveur, augmentez ma joie dans cette sainte lecture, afin que la chaste délectation dont elle me remplit, m'ôte tout le goût des joies du monde. Mais pour cela il faut peser toutes les paroles.

Après le souper[2] : saint Jean va parler d'un autre souper, *où il étoit couché sur le sein de Jésus; où Jésus donna à Judas le morceau trempé*[3]. Voilà donc un autre souper. Il y en eut deux, dont le dernier se fit après le lavement des pieds; et ce fut celui où il institua l'eucharistie : souper de cérémonie, qui peut-être fut précédé du souper de l'agneau pascal. Je n'entre pas dans ces questions, je ne cherche qu'à m'édifier : et il me suffit d'entendre que le festin où l'eucharistie fut instituée, fut un festin particulier, qui fut tout plein de mystère, comme nous le verrons bientôt. Que le premier donc soit celui où l'on satisfit au besoin. Voilà Jésus qui se lève, et qui sort de table; et pour préparer ses disciples au mystérieux festin qu'il leur préparoit, il leur lave les pieds.

« Jésus sachant que son Père lui avoit tout remis entre les » mains, et qu'il étoit sorti de Dieu et retournoit à Dieu[4] ». Arrêtons-nous : saint Jean est ici tout occupé des grandeurs et de la puissance de Jésus; et il nous veut remplir de cette idée, afin que la peinture qu'il nous va faire de son humilité et de son amour, soit plus vive. Arrêtons-nous donc, encore un coup, et goûtons cette première parole : *Son Père lui a tout remis entre les mains*, selon ce qu'il a dit lui-même : *Tout a été mis entre mes mains par mon Père*[5]. Et ailleurs : *La toute-puissance m'est donnée dans le ciel et dans la terre*[6]. Et quoique cette puissance lui appartînt naturellement, parce

[1] Joan. XIII. 1. 2. 3. 4. 5. — [2] Ib. 2. — [3] Ib. 23. 26. — [4] Ib. 3. — [5] Matth. XI. 27. — [6] Ib. XXVIII. 18.

que dès le commencement il étoit Dieu, toujours résident en Dieu, et inséparable de lui, et qu'il étoit ce Verbe Dieu, par qui Dieu a tout tiré du néant; le Père par ce moyen ne pouvant avoir aucune créature qui ne soit la créature du Fils, et ne lui doive le même hommage, conformément à cette parole : *Tout ce qui est à moi, est à vous ; et tout ce qui est à vous, est à moi*[1] : néanmoins cette puissance lui venoit de son Père, qui la lui ayant déjà donnée par son éternelle naissance, la lui donnoit au temps de sa passion d'une façon particulière; parce que c'étoit par sa passion qu'il devoit tout acquérir, et avoir à titre d'achat et d'acquisition, ce qu'il avoit déjà naturellement, et par le droit de sa naissance. Et celui à qui tout est donné d'une manière si excellente, c'est celui qui nous va laver les pieds. Voilà où saint Jean en veut venir. Humilions-nous donc de notre côté. O Jésus! je me soumets à votre empire; à celui que vous avez sur moi, comme créateur, à celui que vous avez comme rédempteur : vous êtes mon souverain Seigneur, mon doux et unique Maître : *Vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël*[2]. Quelle obéissance ne vous dois-je pas, étant à vous à tant de titres, et par des titres de cette nature, si authentiques, si immuables, si aimables, si divins?

IVe Jour. Tout remis entre les mains de Jésus-Christ, spécialement les élus. (Ibid.)

Tout lui a été remis en main par son Père[3]. Ce *tout*, qui lui a été remis en main par son Père, est principalement ce *tout* dont il a dit : *Tout ce que mon Père me donne, vient à moi*[4]. Et ce *tout* c'est son Église; c'est dans son Église spécialement les saints, et parmi les saints ceux qui le sont jusqu'à la fin; et en un mot, les élus. Voilà ce tout bienheureux, qui est spécialement remis par le Père entre les mains de Jésus, et dont il a dit lui-même : *Ils étoient à vous, et vous me les avez donnés*. Et un peu devant : *Vous avez donné puissance sur toute chair*, sur tous les hommes, *à votre Fils, afin qu'il donne la vie éternelle à tout ce que vous lui avez donné*[5]. Ajoutons tou-

[1] Joan. XVII. 10. — [2] Ib. I. 49. — [3] Matth. XI. 27. — [4] Joan. VI. 37. — [5] Ib. XVII. 6. 2.

jours : et celui à qui le Père a remis en main tout ce qui lui est de plus cher, c'est-à-dire ses élus, ses bien-aimés ; c'est celui qui va nous laver les pieds. Mon Sauveur, vous vous abaissez jusque là ! Il est juste que je m'abaisse devant vous. Mon Sauveur, que je sois de ce *tout* que votre Père vous a donné, afin que vous lui donniez la vie éternelle ! J'en serai, si je suis fidèle à votre grâce ; si je garde vos commandements. Donnez-moi ce que vous me commandez, afin que je sois de ce troupeau béni, dont vous avez dit : « Mes brebis » entendent ma voix, je les connois, et elles me suivent ; et » je leur donne la vie éternelle. Ce que mon Père m'a donné » est plus grand que tout ; lui-même qui me l'a donné, est au » dessus de toutes choses, et l'on ne peut rien ôter de mes » mains, non plus que des siennes, parce que mon Père et » moi ne sommes qu'un [1] ». Qu'y a-t-il à craindre après cela ? Rien du tout, sinon de manquer à sa vocation ; il n'y a qu'à s'abandonner à ces mains toutes-puissantes, et à dire à Jésus : *O Seigneur ! j'espère en vous* ; je me livre à vous ; *je ne serai point confondu* [2].

V[e] JOUR. Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme. (Joan. XIII. 3.)

La même lecture, et s'arrêter à ces paroles : « Jésus sa» chant que tout lui étoit remis entre les mains, et qu'il étoit » sorti de Dieu, et qu'il retournoit à Dieu [3] ». *Sorti de Dieu* sans altération, sans succession, sans ordre de temps, avec une inexplicable pureté, comme le rayon sort du soleil, sans s'en séparer, et toujours portant en lui-même toute la vertu de son principe ; ce qui fait que saint Paul l'appelle, *l'éclat et le rejaillissement de la gloire de son Père* [4] : sorti néanmoins, non par extension comme le rayon qui n'est que la lumière étendue, et portée bien loin au dehors ; mais sorti de Dieu, comme la pensée sort de l'esprit en y demeurant toujours : sorti de lui, par conséquent, comme quelque chose de vivant, ou plutôt comme la vie même ; ce qui fait dire à saint Jean, que *la vie étoit en lui* [5] : c'est-à-dire, qu'elle y étoit comme dans le Père, qu'elle y étoit comme dans sa source ; selon ce

[1] Joan. X. 27. 28. 29. 30. — [2] Ps. XXX. 1. — [3] Joan. XIII. 3. — [4] Hebr. I. 3. — [5] Joan. I. 4.

qu'il dit lui-même de sa propre bouche : *Comme le Père a la vie en lui-même ; ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en lui-même* [1]. Il est donc sorti de Dieu de cette manière, vivant de vivant, vie de la vie ; sorti par la parfaite connoissance qu'il a éternellement de lui-même, comme sa pensée, son intelligence, sa sagesse ; comme sa parole intérieure, par laquelle il se dit à lui-même tout ce qu'il est : comme l'expression vive et naturelle de ses perfections et de tout son être ; comme portant en lui-même toute sa beauté ; comme étant sa *vive et parfaite image, et l'empreinte de sa substance* [2]. Sorti par conséquent comme un autre lui-même, comme son Fils, de même nature que lui ; Dieu comme lui ; mais un même Dieu avec lui, un même Dieu que lui ; parce qu'il ne sort pas par l'effusion d'une partie de sa substance ; mais il sort de toute sa substance, puisque sa substance ne souffre pas de division ni de partage : de sorte que sa substance, sa vie, sa divinité lui est communiquée tout entière ; lui est commune avec le Père, à qui il ne reste rien de propre et de particulier que d'être Père : comme il ne reste à la source, que d'être la source, tout le reste, pour ainsi parler, passant tout entier dans le ruisseau.

Voilà, autant qu'il est permis aux hommes de bégayer, voilà, dis-je, ce que c'est que sortir de Dieu. Ce sont les expressions dont se sert l'Écriture sainte, pour aider notre foible intelligence, pour l'élever au dessus d'elle-même. Et tout cela nous est dit en abrégé dans le symbole de Nicée, lorsqu'il y est dit, que le Fils de Dieu est engendré, et sorti de la substance de son Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu d'un vrai Dieu, de même substance que son Père, et un même Dieu avec lui, parce que le Seigneur notre Dieu est un seul Dieu, et que tout ce qui est Dieu et vrai Dieu, ne peut être qu'un ; l'unité étant la substance et l'essence même de la divinité. Mais pourquoi se perdre aujourd'hui dans ces sublimes pensées? si ce n'est pour considérer avec saint Jean par une ferme et vive foi, que vous, mon Sauveur, étant Dieu, égal à Dieu, et un même Dieu avec votre Père, d'où vous êtes

[1] Joan. v. 26. — [2] Hebr. i. 3.

sorti en demeurant éternellement dans son sein ; néanmoins vous avez voulu vous rabaisser jusqu'à laver nos pieds, vous humiliant de cette sorte devant votre créature, pour nous apprendre à nous humilier, non-seulement devant vous, mais encore devant nos frères, devant nos égaux, devant des hommes faits comme nous, devant nos inférieurs, si notre bassesse naturelle nous permet de mettre quelqu'un en ce rang.

VIe JOUR. Jésus-Christ, Dieu de Dieu, sorti de Dieu. (Ibid.)

Encore la même lecture, le même mot : *Sorti de Dieu* [1]. Vous êtes, mon Sauveur, *sorti de Dieu* ; sorti premièrement dans l'éternité, conformément à cette parole de Michée : *Sa sortie est dès les jours de l'éternité* [2], d'une parfaite coexistence avec Dieu, de qui vous sortez ; autrement, vous ne seriez pas le rayon de ce soleil ; vous ne seriez pas l'éclat de sa gloire, ni l'empreinte de sa substance, puisque sa substance c'est l'éternité : vous ne seriez pas sa pensée, vous ne seriez pas son Fils, le Fils parfait d'un Père parfait ; d'un Père toujours parfait, pour produire, pour engendrer, comme pour être. Vous êtes donc sorti de Dieu dans l'éternité, avant tous les temps ; mais sorti de Dieu dans le temps, lorsque votre Père qui vous engendre, et vous porte éternellement dans son sein, unit à votre personne qui lui est égale et coéternelle, dans le sein de la bienheureuse Vierge, la nature humaine tout entière, c'est-à-dire, une âme unie à un corps humain, afin que le même qui est Dieu parfait, fût aussi homme parfait ; Fils de Dieu et Fils de Marie, le même Fils, le même Dieu. En cette sorte, ô Jésus ! vous êtes encore sorti de votre Père éternel, parce que vous n'avez point eu d'autre Père que lui ; et que la mère que vous avez eue est demeurée vierge, n'ayant été rendue féconde qu'à cause que *le Saint-Esprit est survenu en elle, et que la vertu du Très-Haut* l'a *couverte de son ombre* [3]. Conçu d'une manière si pure et si divine, celle dont vous êtes né, ne l'est pas moins ; puisque conçu du Saint-Esprit, vous êtes né de Marie toujours vierge, et vous sortez en cette sorte pour paroître aux hommes, comme vous dites vous-même :

[1] Joan. XIII. 3. — [2] Mich. V. 2. — [3] Luc. I. 35.

Je suis sorti de mon Père, et je suis venu dans le monde [1] : non que vous soyez venu où vous n'étiez pas ; mais vous avez paru, où vous ne paroissiez pas : et voilà votre sortie dans le temps, lorsqu'étant fait homme mortel vous avez paru parmi les mortels.

C'est ainsi que vous êtes venu dans le monde en qualité d'homme ; mais en même temps vous êtes demeuré comme Dieu dans le sein de votre Père, selon ce que disoit saint Jean votre précurseur : *Personne n'a jamais vu Dieu ; mais le Fils unique qui est dans le sein de son Père, nous en a raconté les merveilles* [2], nous l'a fait connoître. Et, comme vous dites vous-même, *Personne n'est monté au ciel, que celui qui est descendu du ciel, à savoir le Fils de l'homme qui est dans le ciel* [3] : vous en êtes descendu, et vous y êtes. Comme Dieu vous ne quittez jamais le ciel, qui est le lieu de la gloire de votre Père, et vous ne le pouvez jamais quitter. Comme homme mortel vous avez quitté cette gloire, qui vous étoit naturelle, et que vous nous avez paru dans la bassesse : Et vous vous êtes « fait homme, et vous avez habité au milieu de » nous, et nous avons vu votre gloire, comme la gloire du » Fils unique plein de grâce et de vérité [4] ».

Mais comment est-ce que saint Jean a dit qu'il avoit vu votre gloire ? Est-ce à cause qu'il vous a vu ressuscité, et montant aux cieux ? ou même qu'il vous a vu transfiguré sur le Thabor ? Tout cela entre dans sa pensée ; mais il déclare qu'il vous a vu dans votre gloire lorsqu'il vous a vu *plein de grâce et de vérité ;* plein de la grâce des miracles, et guérissant tous les maux de nos corps ; plein de la grâce qui nous sanctifie, puisque vos apôtres vous disoient : *O Seigneur, augmentez-nous la foi* [5] ; et que cet affligé vous crioit du fond de son cœur ; *Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité* [6]. C'est donc ainsi que saint Jean vous a vu *plein de grâce ;* et par la même raison il vous a vu *plein de vérité ;* parce que vous annonciez la vérité aux hommes par vos prédications, et qu'en même temps vous la leur mettiez dans le cœur par l'inspiration de votre grâce, les illuminant tout ensemble et au dedans et au dehors. Nous avons donc vu votre gloire, même au milieu de vos bas-

[1] Joan. XVI. 28. — [2] Ib. I. 18. — [3] Ib. III. 13. — [4] Ib. I. 14. — [5] Luc. XVII. 5. — [6] Marc IX. 23.

sesses; parce que nous y avons vu la vérité et la grâce dont vous étiez plein, et plein non-seulement pour vous, mais encore pour nous; puisque *nous avons tous reçu de votre plénitude, et grâce pour grâce* [1], comme le disoit saint Jean Baptiste votre précurseur.

Nous voyons donc alors votre gloire au milieu de vos infirmités : et si nous ne la voyons pas tout entière; si en même temps que nous vous voyons des yeux de la foi comme le fils unique de Dieu, nous vous voyons des yeux du corps comme le dernier des hommes, comme l'homme de douleurs et tout rempli d'infirmités, comme un ver et non pas comme un homme, c'est que vous cachiez volontairement votre gloire; vous en suspendiez l'effet : ce n'étoit point par force que vous étiez dans l'abaissement; c'étoit par amour et par bonté. Et néanmoins avec cette gloire dont vous étiez plein, et que vous aviez apportée en sortant de Dieu, vous venez nous laver les pieds! Quand donc j'aurois de la gloire, je la voudrois supprimer. Mais je n'en ai point : je n'ai rien; je ne suis rien; et il ne s'agit que d'abaisser, ou plutôt il ne s'agit que de tenir bas un pur néant.

VIIe Jour. Jésus-Christ sorti de la gloire de Dieu, y devoit retourner. (Ibid.)

Les mêmes paroles : *Sachant qu'il étoit sorti de Dieu, et qu'il y retournoit* [2]. Celui qui est sorti de cette manière, ne peut pas qu'il n'y retourne. Il y avoit en lui une grandeur, qui devoit enfin l'emporter. Il ne pouvoit s'abaisser que par condescendance, pour s'approcher de nous; pour nous apporter ses grâces; pour nous donner un parfait modèle d'humilité, de douceur, de patience, de toutes les vertus pour se rendre la victime de nos péchés. Pour cela il falloit qu'il descendît jusqu'au tombeau; mais comme dit saint Pierre, *il n'y pouvoit pas être détenu* [3]. Et il falloit que la vie qui étoit en lui, prévalût. Il falloit donc aussi que s'il quittoit sa gloire, il la reprît bientôt; *s'il s'humilioit jusqu'à la mort, et à la mor de la croix, Dieu* devoit ensuite *l'exalter et lui donner un nom qui fût au dessus de tout nom* [4], pour accomplir aussi ce qu'il

[1] Joan. I. 16. — [2] Ib. XIII. 3. — [3] Act. II. 24. — [4] Philip. II. 8, 9.

a demandé à son Père : *Mon Père, glorifiez-moi en vous-même de cette gloire que j'ai eue en vous, avant que le monde fût* [1]. C'est ce que veut dire saint Jean par ces paroles : *Sachant qu'il sortoit de Dieu, et qu'il y retournoit.* Car il n'étoit pas possible, qu'il demeurât toujours séparé d'une gloire qui lui étoit si naturelle; et non-seulement il y devoit retourner, mais encore nous y ramener avec lui : ce qui aussi lui a fait dire : « Mon Père, je veux que là où je suis, ceux que vous » m'avez donnés y soient aussi avec moi; afin qu'ils contem» plent ma gloire, que vous m'avez donnée, parce que vous » vous m'avez aimé avant la création du monde [2] ». La contempler c'est en jouir, c'est y participer, selon ce que dit saint Jean : *Nous lui serons semblables, parce que nous le verrons comme il est* [3]. Et c'est l'accomplissement de ce qu'il a dit : « Je leur ai donné la gloire, que vous m'avez donnée, » afin qu'ils soient un, comme nous sommes un; et que » le monde sache que vous les avez aimés, comme vous » m'avez aimé [4] ».

Que ceux qui aiment Jésus-Christ, goûtent ces paroles; et qu'ils goûtent encore celles-ci : « Je m'en vais vous prépa» rer la place : et quand je m'en serai allé, et que je vous » aurai préparé la place, je reviendrai et je vous retirerai à » moi; afin que là où je suis, vous y soyez aussi [5] ». Voilà donc la manière dont Jésus-Christ devoit retourner à Dieu; voilà ce que veulent dire ces paroles de saint Jean : *étoit sorti de Dieu et y retournoit.* Et lorsqu'il fut sur le point d'accomplir ce glorieux retour, étant tel, et se sachant tel, comme le remarque saint Jean, il voulut bien nous laver les pieds. Silence, silence, encore un coup; taisez-vous mes pensées; laissez-moi contempler Jésus aux pieds de ses apôtres, à nos pieds de tous, et aux pieds de tous ses fidèles, qu'il regardoit dans ses apôtres.

VIII[e] JOUR. Jésus-Christ en vient au lavement des pieds. (Joan. XIII. 4.)

Lisez ℣. 4 et 5. *Il se leva de table, et il posa ses habits*; les habits d'honneur que portoient les personnes libres, et ne se

[1] Joan. XVII. 5. — [2] Ib. XV. 12. 24. — [3] I. Joan. III. 2. — [4] Joan. XVII. 22. 23. — [5] Ibid. XIV. 2. 3.

laissant que cette sorte d'habits que ceux qui servoient avoient accoutumé de garder. *Et ayant pris un linge, il se l'attacha devant lui* : de mot à mot, *il s'en ceignit*. Se ceindre, en général, étoit la posture de celui qui alloit servir, selon ce qui est écrit : *Que vos reins soient ceints* ; et un peu après : *Soyez comme les serviteurs qui attendent leurs maîtres* ; et un peu après : *Le maître se ceindra lui-même, et fera asseoir à table ses fidèles serviteurs ; il viendra lui-même les servir* [1]. Voilà en général ce que c'est que se ceindre ; mais se ceindre d'un linge, est l'habit d'un service encore plus vil, qui est celui de laver les pieds. Et remarquez que Jésus fait tout lui-même : lui-même il pose ses habits ; il se met lui-même ce linge ; il verse l'eau lui-même dans le bassin : de ces mêmes mains qui sont les dispensatrices de toutes les grâces ; de ces mains qui sont les mains d'un Dieu, qui a tout fait par sa puissance ; de ces mains dont la seule imposition, le seul attouchement guérissoit les malades et ressuscitoit les morts ; de ces mêmes mains, il versa de l'eau dans un bassin, il lava et essuya les pieds de ses disciples. Ce n'est pas ici une cérémonie ; c'est un service effectif qu'il leur rend à tous, et le service le plus vil, puisqu'il faut se mettre à leurs pieds pour le leur rendre ; il faut laver les ordures et la poussière qui s'amassoient autour des pieds en marchant nu-pieds, comme on faisoit en ces pays là. Voilà ce que fait Jésus, sachant tout ce qu'il étoit, dès l'éternité, et dans le temps, et ce qu'il alloit devenir par sa résurrection, et son ascension triomphante. Pénétrez-moi, ô Jésus de votre grandeur naturelle, et de vos bassesses volontaires ; afin que du moins dans ma petitesse naturelle, je n'aie point de difficulté à me tenir bas, et à servir mes frères !

IXe JOUR. Pierre refuse de se laisser laver les pieds ; puis il obéit. (Joan. XIII. 6—9.)

Que saint Pierre étoit pénétré de ces grandeurs et de ces bassesses de son maître, lorsqu'il s'écrie tout transporté : *Quoi, Seigneur, vous me laveriez les pieds* [2] ! Vous ? à qui ? à moi : TU MIHI. Vous le Fils de Dieu ! à moi, un pécheur. Il lui disoit autrefois : *Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis*

[1] Luc. XII. 35. 36. 37. — [2] Joan. XIII. 6. 7.

homme pécheur[1] : un homme, un mortel, un néant ; mais, ce qui est encore pis, un pécheur. Ha ! retirez-vous de moi, je ne puis souffrir votre approche. A plus forte raison maintenant, que vous veniez me laver les pieds, et me rendre un service si indigne de vous ; un maître à son disciple ; un Seigneur, et un tel Seigneur, à son esclave : *Ha ! Seigneur*, quoi que vous disiez, je ne le souffrirai jamais : *jamais vous ne me laverez les pieds*[2].

Le caractère de saint Pierre étoit la ferveur. Elle n'étoit pas encore bien réglée ; mais elle étoit extrême ; et quoique Jésus lui dit : *Vous ne savez pas encore ce que je veux faire, mais vous le saurez bientôt*, et en son temps ; comme s'il eût dit : Laissez-moi faire ; je sais pourquoi je le fais ; Pierre s'obstine, pour ainsi parler, et contraint Jésus de lui dire : *Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi*. Et en même temps, avec la même ferveur qui lui faisoit dire : « Jamais vous ne me laverez les pieds » ; il s'écrie : « Ha ! Seigneur ! non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête[3] ». Il ne savoit pas encore, ce que c'étoit d'être lavé par Jésus, et dans quel baptême il falloit être plongé à son exemple : il n'avoit pas encore pénétré cette parole de son maître : *J'ai à être baptisé d'un baptême*[4] ; il faut que je sois baptisé de mon propre sang ; et je réserve ce baptême de souffrance à mes serviteurs : je leur laverai les pieds, je leur laverai les mains, je leur laverai la tête par ce baptême. Pierre ne savoit pas encore tout ce mystère ; il ne savoit pas encore parfaitement combien nos pensées, combien nos actions étoient impures ; ni combien nous avions besoin que notre tête et nos mains fussent lavées. Et néanmoins, possédé du desir d'être avec son maître, et d'avoir part avec lui, à l'abandon, il s'écrie : Je vous livre tout, les pieds, les mains, la tête même ; lavez-moi comme vous voudrez ; je veux être avec vous quoi qu'il en coûte ; à quelque prix que ce soit, je veux vous avoir ; faites ce que vous voudrez, non-seulement de mes pieds, mais encore de mes mains et de ma tête. Vous serez écouté, Pierre ; vos pieds et vos mains seront lavés ;

[1] Luc. v. 8. — [2] Joan. XIII. 6. — [3] Ib. 7. 8. 9. — [4] Luc. XII. 50.

vous serez crucifié comme votre maître; votre tête aura son partage dans votre crucifiement, et vous serez crucifié la tête en bas. C'est ainsi que votre maître vous lavera : voilà le bain qu'il vous prépare : *Vous ne le savez pas encore;* mais on vous le fera savoir en son temps. *O Seigneur! non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête.* Imitons saint Pierre; abandonnons-nous à notre Sauveur. Nous ne savons pas encore ce qu'il veut faire de nous : notre foiblesse ne le pourroit pas souffrir; mais quoi que ce soit, *mon cœur est prêt : mon cœur est prêt, ô Dieu*[1] ! encore un coup; je vous livre tout; pieds et mains, tout ce que je suis, la tête même, et l'âme dont elle est le siége.

Xe JOUR. Se laver des moindres taches. *Vous êtes purs, mais non pas tous.* (Joan. XIII. 8–10.)

En Orient, dans les pays chauds, l'usage du bain étoit fort fréquent, et après qu'on s'étoit lavé le matin, et pendant le jour, il ne restoit plus sur le soir que de se laver les pieds pour se nettoyer des ordures qu'on amassoit allant et venant. C'est le sens de cette parole de l'Épouse : *J'ai lavé mes pieds : pourquoi voulez-vous que je me lève pour les salir*[2]? Jésus-Christ se sert de cette similitude, pour faire entendre à ses fidèles qu'après s'être lavé des grands péchés, il reste encore le soin de se purger de ceux que l'on contracte dans l'usage de la vie humaine, lesquels, bien que plus petits à comparaison des autres, ne laissent pas en eux-mêmes d'être toujours grands, parce qu'une âme qui aime Dieu ne trouve rien de léger dans ce qui l'offense ; et si elle négligeoit de se purifier de ces fautes, elles la mettroient dans un état funeste, affoiblissant insensiblement les forces de l'âme; en sorte qu'il ne lui resteroit que très-peu de résistance contre les grandes tentations ; ce qui la feroit succomber trop aisément ; parce que ces tentations violentes ne peuvent être vaincues que par une très-ardente charité. C'est ce que Jésus-Christ nous apprend par ces paroles : « Celui qui a été lavé n'a plus besoin » que de laver ses pieds, et il est pur dans tout le reste ; et » vous, vous êtes purs, mais non pas tous[3] ». Jésus-Christ

[1] Ps. LVI. 8. — [2] Cant. V. 3. — [3] Joan. XIII. 10.

nous apprend donc, par cette parole, qu'il ne nous est pas permis de négliger ces moindres péchés ; et c'est ce qu'il a voulu signifier par le lavement des pieds. Et afin de pénétrer tout le mystère, le soin qu'il prend de laver les pieds à ses apôtres, au moment qu'il alloit instituer l'eucharistie et les y faire participer, nous apprend que le temps où nous devons nous appliquer à purger ces fautes vénielles, c'est celui où nous nous préparons à la communion, où il s'agit de s'unir parfaitement avec Jésus-Christ; à quoi ces péchés apportent un si grand obstacle, que si on mouroit avant que de les avoir expiés, la vision bienheureuse en seroit retardée, et peut-être pendant plusieurs siècles. On doit donc se sentir d'autant plus obligé à purifier ces péchés avant la communion, que c'est par elle principalement qu'on s'en doit relever, les autres étant lavés par un autre sacrement; et la négligence de purger ces fautes pouvant aller à un excès qui rendroit l'attache à ces péchés non-seulement dangereuse, comme elle l'est toujours, mais encore mortelle. Car celui qui ne se soucie des péchés qu'à cause qu'ils damnent, montre que c'est la peine qu'il craint, mais qu'il n'aime pas véritablement la justice, c'est-à-dire, qu'il n'aime pas Dieu comme il y est obligé ; et il doit craindre de perdre bientôt, par son extrême langueur, tout ce qui lui reste de ce feu divin. Lavons donc soigneusement non-seulement nos mains et notre tête, mais encore nos pieds, avant que d'approcher de l'eucharistie ; autrement l'Époux viendra à nous avec une espèce de dédain : et encore que ces péchés journaliers n'empêchent pas qu'il ne nous dise ainsi qu'aux apôtres : *Vous êtes purs :* il nous avertit néanmoins de nous en purger, quand nous voulons nous approcher de son corps et de son sang avec toute la pureté requise. Et il fait bien voir combien est grande cette obligation, lorsqu'en lavant les pieds à ses apôtres, pour leur inspirer le soin de se purifier de ces péchés, il leur dit : *Si je ne vous lave,* c'est-à-dire, si je ne lave ces taches des pieds : *vous n'aurez point de part avec moi*[1] ; non-seulement à cause qu'elles retardent, comme on vient de voir, la vision bienheureuse, et

[1] Joan. XIII. 8.

la parfaite union avec Dieu; mais encore à cause que la négligence de les nettoyer peut causer de dangereuses froideurs entre l'âme et Jésus-Christ, et même dans un certain degré devenir mortelle. Lavez-vous dônc, chrétien, lavez-vous de tous vos péchés, jusqu'aux plus petits, lorsque vous devez approcher de la sainte table. Lavez vos pieds avec soin, renouvelez-vous tout à fait, de peur qu'il ne vous arrive de manger indignement le corps du Sauveur; puisque vous voyez si clairement que ce péché, qui peut-être ne seroit que véniel par sa nature, deviendroit mortel par l'attache que vous y auriez. Et quand même vous ne seriez pas tout à fait indigne, de cette indignité qui nous rend coupables du corps et du sang du Sauveur, nous pourrions nous rendre indignes des grandes grâces, sans lesquelles nous ne pouvons vaincre les grandes foiblesses, ni les grandes tentations dont la vie est pleine. Nous pourrions nous rendre indignes de cette parfaite communication avec l'Époux, et causer entre lui et nous sinon la rupture, du moins ces froideurs, qui sont des dispositions à la rupture même.

Seigneur! lavez-moi les pieds, afin que je dise avec l'Épouse : *Je me suis lavé les pieds ; puis-je les salir de nouveau?* La pureté est un attrait pour conserver la pureté : plus un habit est blanc, plus les taches qui sont dessus se font remarquer : plus on est net, plus on doit éviter de se souiller; dans le desir d'être rangé avec ceux dont il est écrit, qu'*ils sont sans tache devant le trône de Dieu*[1]. C'est à quoi il faut aspirer, et se souvenir de cette belle doctrine de saint Augustin : qu'encore qu'on ne puisse vivre ici sans péché, on en peut sortir sans péché, parce que, comme les péchés y abondent, les remèdes pour les guérir n'y manquent pas.

XIe JOUR. Judas lavé comme les autres. (Joan. XIII. 10. 11.)

« Vous êtes purs; mais non pas tous : car il savoit qui étoit » celui qui le devoit trahir : et c'est pour cela qu'il dit : Vous » êtes purs, mais non pas tous[2] ». Et cependant, quoiqu'il le connût, et *que le diable fût déjà entré dans son cœur*[3], pour lui

[1] Apoc. XIV. 5. — [2] Joan XIII. 10. 11. — [3] Ib. 2.

inspirer le dessein de livrer son maître, il lui lave les pieds comme aux autres, et il l'avertit qu'il voit son crime, pour le porter à se corriger. Arrêtons-nous à considérer avec saint Paul [1], *la bonté de Dieu* qui nous attend, disons plus, *qui nous invite à la pénitence*, pendant *qu'avec notre dureté et notre cœur impénitent, nous nous amassons à nous-mêmes des trésors de haine*. Telle étoit la disposition de Judas.

Que de Judas parmi les chrétiens ! Que de malheureux, que mille démonstrations des bontés de Dieu ne peuvent détourner de la résolution de mal faire ! Ne soyons point de ce nombre. Si nous en avons été, n'en soyons plus ; songeons du moins qu'il nous voit ; qu'il voit celui qui le doit trahir : et cependant il lui lave les pieds : une eau sainte lui est présentée dans la pénitence : Jésus est prêt à le recevoir à son amour et à ses grâces, pourvu qu'il se lave, et se repente.

XIIᵉ Jour. Lavement des pieds commandé, bonté et humilité. (Joan. XIII. 12–16.)

Il falloit joindre l'instruction de la parole, à celle de l'exemple. Jésus *reprit ses habits, et s'étant remis à table,* avant que de reprendre le souper qu'il avoit interrompu, avant que d'en venir au repas céleste ; il y parla en cette sorte : « Vous voyez » ce que je viens de faire : vous m'appelez votre maître, et » votre Seigneur : et vous avez raison, car je le suis [2] ». Continuez la lecture, versets 14, 15, 16.

Vous y apprendrez que le Sauveur nous enseigne à rendre à nos frères le service que nous pouvons, même corporel, même sans y être tenus. Celui de laver les pieds étoit alors en grand usage, comme il paroît par ces paroles de saint Paul, où il compte parmi les conditions de la veuve qu'on devoit choisir pour servir les pauvres : *qu'elle ait été hospitalière, qu'elle ait lavé les pieds des saints* [3]. Choisissons à cet exemple quelque service de cette nature, qui revienne à celui-là selon nos mœurs. Par exemple, allons servir les malades dans un hôpital, ou plutôt encore quelque malade qui soit sans secours, et qui ait besoin d'un tel service : et toutes les fois que nous le rendrons à quelqu'un, rendons-le comme Jésus-

[1] *Rom.* II. 4. 5. — [2] Ib. 12. 13. — [3] I. Tim. V. 9. 10.

Christ, le plus sérieux, le plus effectif, et par conséquent le plus humble qu'il se pourra : et que ceux qui rendent quelquefois aux pauvres de tels services par cérémonie, comme les princes, les prélats, les supérieurs des communautés, entrent dans l'esprit de cette cérémonie : qu'ils entrent dans une profonde et sincère humilité; qu'ils considèrent, que dans le fond notre nature est servile ; que nous sommes nés serfs par le péché, et que la différence des conditions ne peut pas effacer ce titre.

Ne servons pas seulement nos frères avec humilité, comme a fait le Sauveur ; mais servons-les avec amour, en nous souvenant de cette parole : *Jésus ayant toujours aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin* [1]. Ce ne fut donc pas seulement pour pratiquer l'humanité, et nous en donner l'exemple, qu'il lava les pieds à ses disciples ; mais ce fut par un tendre amour, par le plaisir qu'il avoit à leur montrer combien il les estimoit; pour relever la dignité de la nature humaine tombée dans la servitude. Servons donc nos frères dans le même esprit, par estime, par tendresse, et pour honorer Jésus-Christ en eux.

Dans un sens moral, mais très-véritable et très-solide, nous nous lavons les pieds les uns aux autres, lorsque nous prenons soin ne nous avertir mutuellement de nos fautes ; toujours prêt à les excuser, ne souffrant pas qu'on déshonore notre prochain dans les moindres choses, et le purgeant par ce moyen jusque des plus petits défauts ; et cela, non-seulement par humilité, de peur qu'en jugeant les autres, nous nous attirions à nous-mêmes un sévère jugement pour nos défauts; mais par une sincère et véritable tendresse pour tous les chrétiens qui sont nos frères, et pour tous les hommes, qui sont notre chair.

Jésus-Christ, après avoir dit : *Faites comme je vous ai fait* [2], et avoir montré aux hommes le service qu'ils doivent rendre à leurs semblables : afin de leur faire entendre, à combien plus forte raison ils doivent servir ses ministres, il ajoute : *Celui qui reçoit ceux que j'envoie, me reçoit moi-même : et*

[1] Joan. XIII. 1. — [2] Ib. 15.

celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé[1]. Le bel enchaînement : de remonter des ministres de Jésus-Christ, à lui-même, et de lui-même jusqu'à Dieu son Père ! Accoutumons-nous à regarder Jésus-Christ dans nos pasteurs, et dans Jésus-Christ toute la majesté de son Père.

En tenant ces discours à ses apôtres, Jésus-Christ y insère toujours quelque chose du traître Judas, pour les confirmer, non-seulement dans la foi, en leur faisant sentir qu'il savoit tout; mais encore dans les sentiments de bonté et d'humilité; puisque connoissant, comme il dit, ceux qu'il avoit choisis, et sachant les noirs desseins de ce traître, il n'avoit pas laissé de lui laver les pieds; et non-seulement cela, mais encore de le faire mettre à sa table, de lui servir à manger comme aux autres; et ce qui est au dessus de tout, de lui donner comme aux autres son corps et son sang.

XIII[e] JOUR. Trouble de Jésus : *Un de vous me trahira.* (Joan. XIII. 21.)

Jésus ayant dit ces choses, se troubla en son esprit, et se déclara en disant: *Un de vous me trahira.* Ce trouble dans l'âme sainte et dans l'esprit de Jésus, est digne d'une attention extraordinaire. Ce qui se présente d'abord à notre esprit, c'est la cause de ce trouble : *Un de vous me trahira.* Le crime, la trahison, la perfidie d'un des disciples de Jésus, c'est ce qui lui cause ce trouble intérieur. Ce qui le trouble donc, en général, c'est le péché : c'est, en particulier, les péchés de ceux qui lui étoient le plus unis, comme Judas, qu'il avoit mis au nombre de ses apôtres. Quand il songeoit que sa passion, par laquelle il venoit détruire le péché, devoit introduire dans le monde tant de nouveaux crimes, des crimes si énormes, si singuliers, si inouïs, la trahison d'un Judas, les inhumanités des Juifs, leur ingratitude, en un mot, le déicide : c'est là ce qui lui causoit, plus que tout le reste, ce trouble intérieur; et on ne se trompera pas en croyant que c'étoit là la partie la plus amère de son calice.

Nous voyons trois endroits principaux, où il est parlé du trouble de la sainte âme de Jésus; celui-ci, au chapittre XII du même Évangile, v. 27, lorsqu'il dit : *Mon âme est troublée :*

[1] *Joan.* XIII. 20.

et dans le chapitre XI, ℣. 33, où voyant les larmes des Juifs, et de Marie, sœur de Lazare, qui pleuroient sa mort, *il frémit en son esprit, et se troubla lui-même.*

Il n'y a nul doute, dans l'endroit où nous sommes, que le sujet de son trouble ne fût le crime de Judas, et de tous ceux qui devoient coopérer à sa mort. Car l'évangéliste le remarque, lorsqu'il dit *qu'il se troubla,* et qu'il dit en même temps; *Un de vous me trahira.* On doit croire aussi, que lorsqu'il dit à la veille de sa passion : *Mon âme est troublée,* c'étoit là principalement ce qui le troubloit : c'étoit, dis-je, le péché : puisque rien ne méritoit tant de l'émouvoir. Enfin, s'il a paru si troublé à la mort de Lazare, et aux larmes qu'elle fit verser ; il ne faut pas croire que la seule mort du corps lui causât ce frémissement et ce trouble : c'est qu'il regardoit la mort de l'âme dans celle du corps qui en étoit la figure. Il regardoit, que c'est le péché qui a amené la mort dans le monde : Lazare étoit l'image du pécheur, et du pécheur dans son état le plus funeste et le plus affreux, qui est celui où l'on est par le péché d'endurcissement et d'habitude, lorsqu'on pourrit dans son crime.

Ainsi ce trouble que Jésus ressentit ici dans son esprit, c'est l'horreur dont il fut saisi, en considérant le péché : c'est ce qui lui causa ce saisissement qu'il fit paroître en frémissant. Et s'il nous est permis de pénétrer dans ses sentiments les plus intimes, ce qui le troubla le plus vivement en cette occasion, c'est qu'il regarda le mauvais effet que sa mort, et le mérite de son sang répandu, devoient produire dans les pécheurs, en leur étant une occasion de s'abandonner au péché, par l'espérance qu'elle leur donnoit d'en obtenir le pardon. C'est là ce qu'il y a de plus horrible dans le péché, d'y faire servir la bonté de Dieu et la grâce de la rédemption. Si c'est là ce que le péché a de plus horrible, c'est là aussi par conséquent, ce qui causoit au Sauveur le plus d'horreur, le plus de saisissement, le plus de trouble.

Et pour venir au trouble qu'il ressentit aux approches de sa mort, il n'étoit pas seulement causé par les crimes, par les cruautés, par les injustices et par les perfidies qui devoient le mener au dernier supplice; mais encore, parce qu'il

voyoit qu'il en seroit en quelque façon l'occasion innocente. Car encore que bien éloigné de donner lieu à la jalousie et aux injustices des Juifs, il n'ait rien omis pour les corriger, et que leur malice seule fût la cause de leurs fureurs; néanmoins il ne laissoit pas d'être véritable, que la sainteté de Jésus, sa doctrine, ses miracles, ses vives et pressantes répréhensions, qui devoient opérer leur salut, excitèrent cette jalousie, et cette haine implacable contre Jésus-Christ; et que Judas prit occasion de s'éloigner de lui, des paroles qu'il avoit dites en faveur de Marie, lorsqu'elle avoit épanché sur lui tant de parfums précieux.

Il faut ajouter à tout cela, qu'il avoit à souffrir la mort, comme la juste punition de tous les péchés dont il étoit chargé; et il y alloit en quelque façon comme coupable. Ainsi l'horreur du péché le saisissoit; il s'en voyoit tout environné, tout pénétré. Il voyoit, ô cruel spectacle pour le Sauveur du genre humain! il voyoit croître le péché par le mauvais usage qu'on feroit de sa mort. Elle faisoit dire à plusieurs, qu'il n'étoit pas le Fils de Dieu; que tous les miracles par lesquels il l'avoit prouvé, n'étoient qu'illusion. Elle étoit scandale aux Juifs, et folie aux gentils, et aux fidèles mêmes. Quelle occasion de vengeance! puisqu'en général tous ceux qui ne voudroient pas en profiter, en devenoient plus coupables, plus punissables, plus damnés. Combien étoit touché de leur malheur ce bon Sauveur, qui aimoit si tendrement tous les hommes, particulièrement ses fidèles, et qui ne s'étoit fait homme que pour les sauver. O Jésus! c'est ce qui troubloit principalement votre sainte âme : c'est ce qui lui causa cette émotion, et les autres que nous verrons dans la suite. Ayons donc horreur du péché; et voyons, dans le trouble de Jésus, combien notre conscience en devroit être troublée.

XIVe JOUR. Qu'est-ce que le trouble de Jésus? (Ibid.)

Il me semble, ô mon Sauveur! que vous me faites entendre en quelque façon ce que c'étoit que ce trouble, dont il est si souvent parlé dans votre Évangile. C'est déjà bien certainement un trouble dans l'intérieur; autrement l'évangéliste ne diroit pas : *Il se troubla dans son esprit* : ni lui-même :

Mon âme est troublée. Mais qu'est-ce donc dans son intérieur, que ce trouble ? si ce n'est l'horreur d'un grand mal, d'un mal extrême, du plus grand de tous les maux, qui est le péché, avec toutes les affreuses circonstances qu'on vient de voir que Jésus avoit en vue : horreur, qui, excitée dans son âme sainte, rejaillissoit sur le corps, et y causoit des effets à peu près semblables à ceux que nous éprouvons à la vue des objets les plus fâcheux ; à quoi il faut ajouter au temps de la passion, ce que je vais tâcher de pénétrer avec le secours de l'Écriture.

Le trouble de l'âme consiste principalement dans la diversité des pensées qui nous montent dans l'esprit à l'occasion des objets extraordinaires. *Pourquoi êtes-vous troublés, et pourquoi s'élève-t-il tant de différentes pensées dans votre cœur ?* dit Jésus lui-même à ses disciples [1], lorsqu'il les vit si effrayés, de ce qu'il leur apparoissoit après sa mort. Ces pensées, dont l'âme est distraite et agitée, en sorte qu'elle ne sait quel parti prendre et à quoi se déterminer, c'est ce qui la trouble : elle ne se possède plus, elle n'est plus maîtresse d'elle-même.

Oserons-nous dire, qu'il y a eu quelque chose de semblable dans l'âme sainte de Jésus ? *Maintenant*, dit-il, *mon âme est troublée ; et que dirai-je ! Dirai-je* à mon Père : *Mon Père, sauvez-moi de cette heure* affreuse, où j'aurai tant à souffrir ? *Mais c'est pour cette heure là que je suis venu : mon Père, glorifiez votre nom* [2].

Voilà cette diversité de pensées : on voit une espèce de perplexité dans ces paroles : *Que dirai-je ?* une espèce d'irrésolution dans celle-ci : Que demanderai-je à mon Père ? qu'il me délivre de tant de maux ? Mais tout se termine enfin par s'abandonner tout entier à Dieu, et n'avoir pour objet que sa gloire.

Y a-t-il eu une véritable irrésolution dans la sainte âme de Jésus ? A Dieu ne plaise ; car l'irrésolution ne venant que de la foiblesse de la raison, lorsqu'on ne voit pas assez clair pour se déterminer à ce qu'il faut faire : une telle disposition pou-

[1] Luc. XXIV. 38. — [2] Joan. XII. 27. 28.

voit-elle se trouver dans l'âme du Sauveur, à qui la sagesse éternelle étoit unie, et ne cessoit de la diriger dans tous ses mouvements? Mais encore qu'il n'y eût point une véritable irrésolution dans une âme si ferme et si éclairée, il y a eu quelque chose de semblable; puisqu'il a souffert en lui-même ces différentes pensées, que causent d'un côté l'horreur naturelle d'une mort accompagnée de tant de terribles circonstances; et de l'autre, une parfaite détermination à s'y livrer, parce que Dieu le vouloit ainsi.

XV[e] Jour. L'horreur du péché, cause du trouble de notre Seigneur. (Ibid.)

Pour comprendre combien cet état est fâcheux et affligeant, il ne faut que se souvenir que ce qui faisoit l'horreur de Jésus-Christ, n'étoit pas seulement la mort douloureuse qu'il avoit à souffrir. Car encore que cette horreur de la mort et de la douleur soit naturelle au genre humain, et que Jésus-Christ l'ait dû prendre avec toute sa vivacité en prenant notre nature tout entière ; c'étoit le péché qu'il regardoit comme l'objet qui lui étoit le plus opposé, et qui faisoit son aversion. Il regardoit la mort, ainsi qu'on l'a vu, comme l'effet, comme la peine du péché : la sienne étoit causée par mille énormes péchés : elle en augmentoit la grièveté et le nombre, à la manière qui a été dite. Ah quel calice! combien grande, combien excessive en est l'amertume!

Un ancien Père raconte la disposition de trois solitaires dans les injures qu'on leur faisoit. L'un se recueilloit en lui-même, et examinoit en tremblant, s'il ne s'étoit point emporté, s'il n'avoit point manqué de patience. L'autre regardoit celui par qui il étoit outragé, comme un homme qui s'attiroit à lui-même de grands maux par les justes jugements de Dieu ; et il en étoit attendri jusqu'à en pleurer. Mais les larmes du dernier étoient bien plus abondantes, et bien plus amères ; parce qu'il s'attachoit à considérer que les outrages qu'on lui faisoit étoient autant d'offenses contre Dieu, dont encore il avoit été l'occasion, quoiqu'innocente. Laissons la première disposition, qui ne peut convenir au Sauveur : mais les deux autres étoient en lui d'autant plus vives, qu'il avoit plus de *tendresse* pour les hommes, une impression beaucoup plus

forte des jugements de Dieu, et une horreur du péché au dessus de tout ce qu'on peut penser.

Quand donc il lui plaisoit, quand il étoit convenable, et il l'étoit principalement dans le temps de sa passion, de se livrer tout entier à ce sentiment de compassion pour les pécheurs, et d'horreur pour le péché même ; ce qu'il souffroit est inexplicable : et il ne faut pas s'étonner de lui avoir entendu dire: *Mon âme est troublée*[1], ni de lui entendre dire bientôt : *Mon âme est triste jusqu'à la mort*[2].

Mon Sauveur! ce trouble de votre sainte âme étoit nécessaire d'un côté, pour exciter et pour guérir l'insensibilité de la sienne, qui loin d'être troublée de son péché, n'en sent ni le poids ni la blessure ; et de l'autre, pour expier ce trouble de mes sens émus par les diverses passions qui me tyrannisent tour à tour. Seigneur, guérissez-moi de tant de maux ; que je cesse d'être insensible au péché ; que je cesse d'être si sensible aux plaisirs et aux douleurs qui viennent du corps, où je me trouve plongé par l'acquisition et la perte des biens périssables.

XVIe Jour. Ce trouble étoit volontaire en notre Seigneur et nécessaire pour nous. (Ibid.)

Comment s'accorde ce trouble, cette agitation, et pour tout dire à la fois, cette profonde tristesse de l'âme de notre Sauveur, avec la parfaite union du Verbe, et la bienheureuse jouissance qu'elle attiroit avec elle? C'est un mystère, qu'il ne faut pas espérer de pénétrer en cette vie. Il nous suffit de penser que comme l'union de l'âme avec le corps a ses règles, qui font que l'âme, selon ses divers rapports et ses différents objets, a des sentiments, reçoit des impressions, forme des pensées contraires en quelque façon les unes aux autres, ce qui donne lieu non-seulement aux philosophes, mais encore à l'apôtre même, de distinguer *l'âme d'avec l'esprit*[3], c'est-à-dire, de distinguer l'âme comme en deux parties, et la partie animale d'avec la spirituelle et la raisonnable ; ce qui souffre encore plusieurs autres subdivisions, en sorte qu'il semble quelquefois qu'il y ait plusieurs hommes dans un seul homme, tant ces sentiments différents sont véritables et vifs des deux

[1] Joan. XII. 27. — [2] Matth. XXVI. 38. — [3] Heb. IV. 12.

XII.

côtés : ainsi l'union du Verbe avec l'âme, et par l'âme avec le corps, et encore celle du Verbe fait homme avec les fidèles qui sont ses membres, et avec tout le genre humain qu'il porte en lui-même, ont leurs règles prescrites par le Verbe même, qui demeurant toujours immuable, excite dans l'âme qui lui est unie et appropriée de cette admirable manière qui la fait être véritablement l'âme d'un Dieu, des sentiments différents, selon les divers rapports qu'elle a avec lui, avec son corps naturel, avec son corps mystique, avec tous ses membres, et en un mot avec tous les hommes : en sorte qu'il a dû souffrir par rapport à nous, et comme parlent les Pères, par économie, par dispensation, par condescendance, ce qui n'eût point convenu à son état s'il n'eût été qu'une personne ordinaire et particulière : d'où aussi il est arrivé, que sans aucune diminution de la force qui le tenoit invinciblement et inviolablement uni à la volonté de Dieu, et au Verbe qui régloit tous ses mouvements ; par le ministère qu'il exerçoit de chef, de victime, de modèle du genre humain, il a dû souffrir les délaissements et les foiblesses, que demandoient l'expiation de nos péchés, l'exemple qu'il nous devoit, et les grâces qu'il falloit nous mériter par ce moyen. C'est pour nous que, sans déroger à la vérité de cette parole : *Je ne suis pas seul, car mon Père demeure avec moi*[1], il n'a pas laissé de s'écrier : *Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous délaissé*[2]. C'est pour nous, que tout heureux qu'il étoit dans la haute partie de l'âme, par la jouissance du Verbe qu'il ne pouvoit pas ne pas posséder, puisqu'il faisoit avec lui une seule et même personne, il a fallu qu'il pût dire selon la partie inférieure : *Je suis triste jusqu'à la mort*, et encore : *L'esprit est prompt, mais la chair est infirme*[3] : et le reste que nous trouvons dans la suite. Car ces peines intérieures faisoient partie de ce qu'il devoit souffrir pour le péché : ces foiblesses faisoient partie du remède qu'il devoit apporter aux nôtres ; et de l'exemple qu'il nous devoit donner pour les soutenir et pour les vaincre. Il falloit qu'il y eût en lui des infirmités, des détresses, des désolations, des délaissements auxquels nous pussions nous unir pour porter les nôtres. C'est

[1] *Joan.* XVI. 32. — [2] Matth. XXVII. 46. — [3] Ib. XXVI. 38. 41.

par là « qu'il est devenu ce pontife compatissant, qui sait nous » plaindre dans nos maux, à cause qu'il les a exprimentés, et » qu'il a passé par toute sorte d'épreuves ; tenté », comme dit saint Paul[1], « ainsi que nous, en toutes choses, à la ré- » serve du péché ».

C'est pour toutes ces raisons, et sans doute pour beaucoup d'autres, qui ne sont pas encore révélées, que l'âme de Jésus-Christ a été livrée par le Verbe aux horreurs, aux troubles, aux foiblesses, aux délaissements, que nous avons vus : qu'elle s'y est livrée elle-même volontairement, en s'appliquant aux objets capables de les exciter, et se mettant dans des dispositions qui y étoient le plus convenables : ce qui fait dire à saint Jean, *qu'il étoit troublé* à la vérité, mais aussi *qu'il se troubloit lui-même*[2], n'y ayant rien de forcé dans le trouble qu'il souffroit, et au contraire tout y étant dirigé et ordonné par le Verbe qui présidoit dans cette personne adorable, et par l'âme qui s'abandonnoit à cette conduite, de toute sa volonté et de toute sa pensée.

C'est par une intime participation de ces états du Sauveur, que des âmes saintes, au milieu du trouble des sens, et parmi des angoisses inexplicables, jouissent dans un certain fond, d'un imperturbable repos, où elles sont dans la jouissance autant qu'on y peut être en cette vie. Elles n'ont donc qu'à s'unir au trouble, aux infirmités, aux délaissements de Jésus, pour, par ce moyen, trouver leur soutien dans l'union intime qui le tenoit si inséparablement attaché à la divinité, et aux ordres de la sagesse incréée.

Ainsi, le saint homme Job, poussé en quelque façon de deux esprits opposés, pendant qu'il dispute avec Dieu, pour soutenir devant lui son innocence ; qu'il fulmine, pour ainsi dire, contre lui, et qu'il lui fait son procès, comme à celui qui l'a condamné par un jugement inique, et par une espèce d'oppression et de calomnie[3] : pénétré en même temps de sa souveraine justice, il lui demande pardon avec une humilité admirable, et reconnoît en tremblant, qu'il n'y a point de sainteté irrépréhensible à ses yeux[4] : et pendant que les

[1] Heb. IV. 15. V. 2. 8. — [2] Joan. XII. 27. XI. 33. — [3] Job. X. 3. XIII. 3. XVI. 18. XVII. 2. XIX. 6. XXIII. 3. 4 5. 6. — [4] Ib. IX. 15 et seq.

objets affreux que Dieu lui met dans l'esprit, même durant son sommeil, sans lui vouloir laisser aucun repos, semblent lui faire perdre tout courage, jusqu'à dire *qu'il est au désespoir, qu'il en est réduit au cordeau, et à se défaire lui-même*[1], dans le fond de sa conscience il jouit du repos des justes, et pousse la confiance jusqu'à dire : « Quand il me » tueroit, j'espérerai en lui » : et encore : « Mon témoin est » dans le ciel, et celui qui me justifie dans les lieux hauts : » mes amis sont des discoureurs : c'est devant vous que mes » yeux répandent leurs larmes[2]. »

XVII[e] JOUR. J'ai desiré d'un grand desir de manger cette pâque. Jésus-Christ notre pâque. (Luc. XXII. 15.)

Pendant que Jésus parloit à ses disciples de celui qui le devoit trahir, ils continuoient le souper : et le Fils de Dieu voulant établir la nouvelle pâque par l'institution de l'eucharistie, la commença par ces paroles : *J'ai desiré d'un grand desir de manger cette pâque avec vous, devant que de souffrir*[3] : ce qui fut suivi, comme on verra, de l'institution de l'eucharistie : et cette institution, et ce grand desir qu'il nous témoigne en ce lieu, de faire avec nous cette pâque, avant que de souffrir, fait partie de l'amour immense dont Jésus, *qui avoit toujours aimé les siens, les aima*, comme dit saint Jean, *jusqu'à la fin*[4].

Pour donc entrer dans son dessein, et dans des dispositions convenables aux siennes, souvenons-nous que la pâque, la sainte victime d'où devoit sortir le sang de la délivrance, devoit, comme beaucoup d'autres victimes de l'ancienne alliance, non-seulement être immolée, mais encore mangée, et que Jésus-Christ voulut se donner ce caractère de victime, en nous donnant à manger à perpétuité ce même corps, qui devoit être une seule fois offert pour nous à la mort : et c'est pourquoi il disoit : *J'ai desiré avec ardeur de manger avec vous cette pâque avant que de mourir*[5]. Ce n'étoit pas la pâque légale, qui alloit finir, que Jésus-Christ desiroit avec tant d'ardeur de manger avec ses disciples : il

[1] Job. VII. 14. 15. — [2] Ib. 13. 15. XVI. 20. 21. — [3] Luc. XXII. 15. — [4] Joan. XIII. 1. — [5] Luc. XXII. 15.

l'avoit souvent célébrée et mangée avec eux : et une autre pâque faisoit ici l'objet de son desir : et c'est pourquoi quand il dit : *J'ai desiré avec ardeur de manger avec vous cette pâque,* la pâque de la nouvelle alliance ; c'est de même que s'il disoit : J'ai desiré d'être moi-même votre pâque, d'être l'agneau immolé pour vous, la victime de votre délivrance ; et par la même raison que j'ai desiré d'être une victime véritablement immolée, j'ai desiré aussi d'être une victime véritablement mangée : ce qu'il accomplit par ces paroles : *Prenez, mangez : ceci est mon corps donné pour vous*[1] : c'est la pâque d'où doit sortir le sang de votre délivrance. Vous sortirez de l'Egypte, et vous serez libres aussitôt après que ce sang aura été versé pour vous : il ne vous restera plus qu'à manger à l'exemple de l'ancien peuple, la victime d'où il est sorti. C'est ce que vous accomplirez dans l'eucharistie, que je vous laisse en mourant, pour être éternellement célébrée après ma mort. Manger les chairs de l'agneau pascal, étoit aux Israélites un gage sacré qu'il avoit été immolé pour eux. La manducation de la victime étoit une manière d'y participer; et c'étoit en cette sorte qu'on participoit aux sacrifices pacifiques, ou d'actions de grâces, comme il est marqué dans la loi[2]. Saint Paul dit aussi, « que » les Israélites qui mangeoient la victime, par là étoient » rendus participants de l'autel et du sacrifice, et s'unissoient » même à Dieu à qui il étoit offert ; de même que ceux qui » mangeoient les victimes offertes aux démons, entroient » en société avec eux[3] ». Si donc Jésus est notre victime, s'il est notre pâque, il doit avoir ces deux caractères : l'un d'être immolé pour nous à la croix, l'autre d'être mangé à la sainte table comme la victime de notre salut. Et c'est ce qu'il desiroit, avec tant d'ardeur, d'accomplir avec ses disciples. L'un et l'autre caractère devoit être également réalisé en sa personne ? comme il devoit être immolé en son propre corps, et en sa propre substance, il falloit qu'il fût mangé de même : *Prenez, mangez : ceci est mon corps livré pour vous :* aussi véritablement mangé qu'il est véritablement livré ; aussi pré-

[1] Matth. XXVI. 26. Luc. XXII. 19. — [2] Levit. III. 7. — [3] I. Cor. X. 18. 19. 20. 21.

la table où on le mange, qu'à la croix où on le livre à la mort, où il s'offre épuisé de sang pour l'amour de vous. *Entrons* donc, comme dit saint Paul[1], *dans les mêmes dispositions où a été le Seigneur Jésus.* S'il a desiré avec tant d'ardeur de célébrer cette pâque avec nous, ayons le même desir de faire la pâque avec lui. Cette pâque est la communion; Jésus a faim pour nous de cette viande céleste, il desire d'être mangé, et par ce moyen d'être en tout point notre victime. Ayons la même ardeur de participer à son sacrifice, en mangeant ce divin corps immolé pour nous. S'il est notre victime, soyons la sienne. *Offrons nos corps*, comme dit saint Paul, *ainsi qu'une hostie vivante, sainte et agréable*[2]. *Mortifions nos mauvaises desirs : éteignons en nous toute impureté, toute avarice, tout orgueil*[3]; humilions-nous avec celui *qui se sentant égal à Dieu, n'a pas laissé de s'anéantir lui-même, en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix*[4]. Prenons des sentiments de mort : *si nous sommes à Jésus-Christ,* si nous le mangeons, *crucifions notre chair avec ses vices et ses convoitises*[5]. C'est là notre pâque : notre pâque, c'est d'être unis avec lui, pour passer de cette vie à une meilleure, des sens à l'esprit, du monde à Dieu. C'est à ce prix, que nous pourrons nous rendre dignes de manger avec Jésus-Christ la pâque qu'il a tant desirée, et de nous nourrir de la chair de son sacrifice.

XVIIIe Jour. Jésus-Christ mange la pâque avec nous : nous devons la manger avec lui.

Lisez les mêmes paroles de saint Luc, XXII. 15, 16; et appuyez sur ces mots : *Avec vous : devant que de souffrir.*

Jésus, qui nous a institué un baptême, a voulu le recevoir lui-même : Jésus, qui nous a institué l'eucharistie pour être notre pâque, a voulu avant toutes choses la recevoir avec nous. Il est notre chef, comprenons-le bien; car c'est là le grand mystère de notre salut. Il est notre chef, et ce qui est fait pour nous, il le prend lui-même. Il commence en sa personne l'usage du baptême : il commence aussi en sa

[1] Philip. II. 5. — [2] Rom. XII 1 — [3] Coloss. III. 5. — [4] Philip. II. 6. 8. — [5] *Gal.* V. 24.

personne l'usage de l'eucharistie. Quand il est baptisé, nous sommes baptisés en lui : nous recevons aussi en lui l'eucharistie qu'il reçoit. Il ne faut donc point douter qu'en l'instituant il ne la reçoive : il ne faut, dis-je, point douter qu'il n'ait mangé ce qu'il a présenté à ses disciples. Quoi donc, aura-t-il mangé sa propre chair? cela fait horreur. Homme charnel, que craignez-vous, et jamais ne cesserez-vous d'écouter vos sens? Ignorez-vous le pouvoir de celui qui vous parle? S'il se donne lui-même à manger aux siens, d'une manière qui loin de leur faire horreur, leur inspire de la confiance, du respect et de l'amour; qui doute qu'il n'ait pu se manger lui-même en cette sorte? Sans quoi il n'auroit pas dit : *J'ai desiré avec ardeur de manger avec vous cette pâque*[1]. Or cette pâque, cet agneau pascal, nous avons vu que c'étoit son propre corps. Il le mange donc d'une manière aussi réelle, et tout ensemble aussi élevée au dessus des sens, qu'il nous le donne : et c'est là sa pâque et la nôtre; c'est son passage et le nôtre. *Je m'en vais*, dit-il, *je monte vers mon Père et vers le vôtre, vers mon Dieu et vers le vôtre*[2]. Je monte vers lui, parce qu'il est mon Père et mon Dieu : vous y monterez aussi avec moi; parce qu'il est, quoique d'une autre manière, votre Père et votre Dieu. Nous avons donc vous et moi à accomplir ce passage, où nous passons du monde à Dieu.

Mais quand Jésus retourne à Dieu, il retourne au sein de de son Père, au lieu de son origine, à son lieu natal, pour ainsi parler, où il est toujours, et qu'il ne peut jamais quitter : il retourne à son propre bien, à sa propre gloire : il retourne en quelque façon à lui-même : il vit de lui-même. La vie étoit en lui, comme elle étoit dans le Père : il est lui-même la vie : il est la nôtre, il est la sienne : il est la nôtre, et nous avons besoin de le manger; il est la sienne, et il n'a besoin, pour ainsi parler, que de se manger lui-même. C'est le mystère qu'il accomplit par cette pâque, qu'il desiroit tant de manger avec ses disciples. Nous le mangeons, nous vivons de lui : il se mange, il vit de lui-même, et il

[1] Luc. XXII. 15. — [2] Joan. . 17.

retourne à son Père, pour jouïr dans son sein de cette vie; et c'est pourquoi il ajoute : *Je vous dis en vérité, que je ne mangerai point de cette pâque si desirée, jusqu'à ce que le mystère en soit accompli dans le royaume de Dieu*[1]. Dans ce bienheureux royaume ma pâque sera accomplie, parce que j'aurai passé du monde à mon Père. Mais ma pâque, c'est aussi la vôtre; et parce que je suis votre chef, et que vous êtes mes membres, il faut que vous fassiez le même passage. Mangez donc la victime du passage : mangez mon corps, et passez à Dieu avec moi : commencez à y passer en esprit : vous y passerez un jour en personne et selon le corps, lorsque vous ressusciterez par la vertu de mon corps, qui aura sanctifié le vôtre. Alors la pâque sera accomplie en vous, comme elle le va être en moi : vous passerez à ma gloire : votre corps y passera comme votre âme, et il sera revêtu d'immortalité : et tous ensemble, le chef et les membres, nous jouirons de la gloire et de la félicité de notre passage; et il n'y aura plus rien à desirer pour le parfait accomplissement de notre pâque. Célébrons-en donc, en attendant, le sacré symbole dans l'eucharistie, et mangeons avec Jésus-Christ la pâque si desirée.

Mon Sauveur, par combien de prodiges y signalez-vous votre amour envers nous? C'est vous qui nous donnez ce sacré banquet. Vous êtes la viande qu'on y mange : vous êtes celui qui la mangez, puisque ceux qui la mangent sont vos membres, c'est-à-dire, sont d'autres vous-mêmes. Remplissons-nous donc de Jésus-Christ : on lui est uni dans ce banquet corps à corps, âme à âme, esprit à esprit. Qui est digne de cette union,* [sinon celui qui peut dire avec l'apôtre : *Je vis, non plus moi; mais Jésus-Christ vit en moi*[2]] qui est déjà en quelque façon un Jésus-Christ, pour le devenir encore davantage en s'y unissant? Qu'il n'y ait donc plus rien d'humain en nous. *Revêtons-nous*, comme dit saint Paul[3], *de notre Seigneur Jésus-Christ,* de sa bonté, de sa douceur, de son humilité, de sa patience, de son zèle, de son immense charité : ne respirons

* *Les mots* placés entre deux [ ] ne sont pas dans l'original.
[1] *Luc.* XXII. 16. — [2] Gal. II. 20. — [3] Rom. XIII. 14

que le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de son Père? qu'il n'y ait que notre corps qui soit sur la terre; mais que *nous vivions dans le ciel*[1], comme en étant citoyens. Soyons affamés de Jésus-Christ, de son royaume, de sa justice : car il est aussi affamé de nous : *il desire d'un grand desir de manger avec nous cette pâque*; de nous unir à lui, et d'agir sans cesse sur nous et en nous par son esprit, pour nous rendre de plus en plus conformes à lui, jusqu'à ce qu'en nous mettant entièrement avec lui, nous lui soyons tout à fait semblables, *en le voyant face à face, et tel qu'il est*[2]. Et c'est là cette pâque *qu'il accomplira dans le royaume de Dieu*, dans le texte que nous méditons. Amen, amen.

XIXe JOUR. L'eucharistie mémorial de la mort du Sauveur.

Avant que de souffrir. Ce sont les dernières paroles du verset 15 du chapitre XXII de saint Luc. Cherchons avec humilité pourquoi il falloit que Jésus-Christ instituât et qu'il mangeât cette pâque avec ses disciples, avant que de souffrir, plutôt qu'après et lorsqu'il fut ressuscité.

Il avoit dessein dans ce mystère de nous rendre sa mort présente; de nous transporter en esprit au calvaire, où son sang fut répandu, et coula à gros bouillons de toutes ses veines. *Ceci*, dit-il, *est mon corps donné pour vous*, *rompu pour vous*, et percé de tant de plaies : *Ceci est mon sang répandu pour vous*[3]. Voilà ce corps, voilà ce sang qui nous sont mis devant les yeux, comme séparés l'un de l'autre. Afin que tout cadrât à son dessein, il falloit que ce mystère fût institué à la veille de cette mort sanglante; *la nuit même où il devoit être livré*, comme remarque saint Paul[4]; lorsque Judas machinoit son noir dessein, et qu'il était prêt à partir pour l'exécuter. Que dis-je, prêt à partir? *Il part de la table*[5], où lui et les autres disciples mangeoient pour la dernière fois avec leur Maître, où il venoit de leur donner son corps et son sang, et à Judas comme aux autres : il part à ce moment pour l'aller livrer : dans deux heures il le mettra entre les mains de ses enne-

[1] Philipp. III. 10. — [2] I. Joan. III. 2. — [3] Matth. XXVI. 26. 28. Luc. XXII. 19. 20. — [4] I. Cor. XI. 23. — [5] Joan. XIII. 30.

mis. Jésus est lui-même déjà tout troublé de sa mort prochaine, du trouble mystérieux que nous avons vu : c'est en cet état; c'est parmi ce trouble, et la mort, pour ainsi parler, déjà présente, qu'il institue la nouvelle pâque.

Toutes les fois donc que nous assistons, que nous communions à son mystère ; toutes les fois que nous entendons ces paroles : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang ;* nous devons nous souvenir dans quelles conjonctures, à quelle nuit, au milieu de quels discours, elles furent proférées. Ce fut en disant devant, ce fut en répétant après : *Un de vous me trahira : la main de celui qui me trahira, est avec moi à la table* [1]. L'institution de la cène est faite dans cette conjoncture : pendant que les apôtres, avertis de la perfidie d'un de leurs compagnons, se regardoient les uns les autres, et demandoient avec étonnement et avec frayeur : *Sera-ce moi?* que Judas le demandoit lui-même, et que le Sauveur lui dit : *Oui, c'est vous, vous l'avez dit* [2] : ajoutant encore, pour lui faire sentir qu'il lisoit au fond de son cœur ses noires machinations : Va, achève, malheureux : *fais promptement ce que tu as à faire* [3]. C'est au milieu de ces actions et de ces paroles; et pendant qu'il désignoit des yeux et de la main, celui qui alloit faire le coup ; c'est, dis-je, parmi toutes ces choses, qu'il institua l'eucharistie.

Ne la mangeons donc jamais, n'assistons jamais à la célébration de ce mystère, que nous ne nous transportions en esprit à la triste nuit où il fut établi, et que nous ne nous laissions pénétrer des préparatifs affreux du sacrifice sanglant de notre Sauveur : car c'est pour cette raison que saint Paul en racontant cette institution, nous remet devant les yeux cette nuit affreuse : « J'ai, dit-il, appris du Seigneur ce que je » vous ai enseigné : que le Seigneur Jésus, la nuit où il de- » voit être livré, prit du pain » : et le reste [4]. C'est dans cette nuit; songez-y bien, et remarquez cette circonstance.

Il pourroit sembler, que l'eucharistie étant un mémorial de cette mort, en devoit être précédée. Mais non : c'est aux hommes, dont les connoissances sont incertaines, et la prévoyance

[1] Matth. XXVI. 21. Luc. XXII. 21. — [2] Matth. XXVI. 22. 25. — [3] Joan. XIII. 27. — [4] I. Cor. XI. 23.

tremblante, à laisser arriver les choses, avantque d'ordonner qu'on s'en souvienne. Mais Jésus, bien assuré de ce qui alloit arriver, et du genre de mort qu'il devoit souffrir, sépare par avance son corps et son sang : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, dit-il [1], *mon corps livré, mon sang répandu;* souvenez-vous-en : souvenez-vous de mon amour, de ma mort, de mon sacrifice, et de la manière admirable dont s'accomplira votre délivrance.

Ainsi quand Dieu institua la pâque, à la veille de la délivrance du peuple de Dieu; lorsque tout le monde étoit en attente de ce qu'il feroit la nuit suivante, pour accomplir cet ouvrage, il leur dit : « Immolez un agneau ; prenez-en le sang » lavez-en vos portes; je viendrai, je verrai ce sang, et je » passerai; l'ange exterminateur ne vous frappera pas, et » j'épargnerai à cette marque les maisons des Israélites, pen» dant que je remplirai celles des Égyptiens de carnage et » de deuil, en faisant mourir tous leurs premiers nés : et ce » sera là le coup de votre délivrance ». C'est ce que Dieu dit dans l'Exode [2]. Mais que dit-il dans le même lieu? « Vous » renouvellerez tous les ans la même cérémonie; vous immo» lerez un agneau, vous le mangerez avec les mêmes obser» vances; et quand vos enfants vous demanderont : Quelle » est cette religieuse cérémonie? vous leur répondrez : C'est » la victime que nous célébrons en mémoire du passage du » Seigneur, lorsque frappant toute l'Egypte, il épargna, il » passa les maisons des Israélites, et nous délivra par ce » moyen de la servitude où nous étions [3] ».

Dieu donc, qui savoit ce qu'il vouloit faire, en institua aussi le mémorial, avant que la chose fût arrivée; afin qu'en faisant la pâque, non seulement ils se souvinssent de leur délivrance, mais qu'ils se souvinssent encore que ce sacré mémorial avoit été établi à la veille d'un si grand ouvrage, et pendant que tout le peuple étoit en attente d'un si grand événement.

La nouvelle pâque est instituée dans le même esprit : et toutes les fois qu'on la célèbre parmi nous; et on la célèbre non pas tous les ans, comme la pâque ancienne, mais tous les

[1] Matth. XXVI. 26. 28. Luc. XXII. 19. 20. — [2] Exod. XII. 3. 6. 7. 12. 13. 23. — [3] Ib. 25. 26. 27.

jours ; toutes les fois, dis-je qu'on la célèbre, et que nos enfants, qui nous la verront célébrer avec tant de religion et de respect, nous demanderont, Quelle est cette cérémonie ? nous leur dirons : C'est le mystère que Jésus-Christ institua avant sa mort, mais cette mort déjà présente, pendant qu'on tramoit le noir complot qui le devoit mettre en croix le lendemain; pour nous laisser un mémorial de cette mort, et la perpétuer en quelque sorte parmi nous. Venez, venez, mes enfants ; préparez-vous à communier avec nous, et souvenez-vous de votre Sauveur immolé pour l'amour de vous.

Il falloit donc, pour accomplir l'ancienne figure de la pâque, il falloit que la nouvelle pâque, qui devoit être le mémorial éternel de la mort de Jésus-Christ, fût instituée avant cette mort. *J'ai desiré,* dit Jésus, *de la manger avec vous avant que de souffrir* [1]. Et qu'étoit-ce, en effet, que la pâque ancienne, si ce n'étoit la figure de la véritable délivrance du peuple de Dieu? *Immolez un agneau, prenez-en le sang, lavez-en vos portes, je vous délivrerai à cette marque* [2]: Dieu avoit-il besoin du sacrifice d'un agneau pour accomplir ses ouvrages? Avoit-il besoin d'un signal, et de cette marque de sang, pour connoître les maisons qu'il vouloit épargner? Tout cela manifestement se faisoit en notre figure, pour nous apprendre que nous ne serions délivrés que par le sacrifice de Jésus-Christ; l'agneau sans tache immolé pour le péché du monde, et en vue du sang de son sacrifice. Et Jésus-Christ établit le mémorial d'un si grand bienfait, comme Dieu avoit établi celui de la délivrance du peuple ancien, avant que la chose fût arrivée; afin que nous connussions que notre Dieu n'est pas comme les hommes, qu'il sait prévoir toutes choses, et les faire comme il convient à un Dieu.

Accoutumons-nous donc, en assistant au saint sacrifice, et encore plus en communiant, à nous remplir la mémoire de la mort de notre Sauveur, et de la nuit où il fut livré. Regardons l'institution de l'eucharistie, comme un nouvel engagement qu'il prenoit encore avec nous et avec son Père, pour se dévouer à la mort. Et quelle merveille, qu'il l'ait pré-

[1] *Luc.* XXII. 15. — [2] Exod. XII. 3. 4. 5.

vue à la veille qu'elle arriva; puisque non-seulement il l'avoit prévue longtemps auparavant, comme on le voit en tant de lieux de son Evangile ; mais encore comme on le voit dans la loi et dans les prophètes, dès l'origine du monde, par tant de prédictions, par tant de figures admirables?

XXe JOUR. Paroles de Jésus pour toucher Judas de componction (Joan. XIII. 10—27.)

Rappelons à notre mémoire toutes les paroles de Jésus-Christ, sur le sujet de Judas dans cette nuit. Dès le lavement des pieds: « Vous êtes purs, disoit-il, mais non pas tous. Car » il savoit qui étoit celui qui le devoit trahir » ; et un peu après : « Je ne parle pas de vous tous; je connois ceux que » j'ai choisis; mais il faut que l'Écriture soit accomplie, où il » est dit : Celui qui mange à ma table lèvera le pied contre » moi; et je vous le dis avant que la chose arrive, afin que » vous connoissiez qui je suis, lorsqu'elle sera arrivée [1] ».

Ce n'étoit pas seulement pour l'instruction de ses fidèles disciples que Jésus-Christ parloit ainsi; c'étoit pour la conversion de ce perfide. Car qu'y a-t-il de plus puissant pour convertir un pécheur, que de lui dire : Tu es vu ; comme Nathan disoit à David : *C'est vous qui êtes cet homme* [2]; vous êtes cet adultère, cet homicide ; vous l'avez fait en secret, et moi je le découvrirai à toute la terre. Et David, averti de cette sorte, confessa son péché, et commença sa pénitence. C'est ainsi que le Sauveur lui-même dit à Judas [3] : C'est toi, c'est toi, malheureux : tu caches en vain tes noirs desseins; tu vas en vain chercher les Juifs dans le secret et parmi les ténèbres de la nuit : Tu es vu; on lit dans ton cœur; perfide, tu veux trahir ton Sauveur. Pourquoi nous cachons-nous, malheureux, si nous ne pouvons éviter les yeux de Jésus-Christ? N'est-ce pas assez que Dieu nous voie? Le comptons-nous pour rien, et ses yeux nous sont-ils indifférents.

Il poursuit; et de peur de n'être pas assez entendu : « Un de » vous, dit-il, me trahira. Ils se regardoient les uns les au-

[1] Joan. XIII. 10. 11 18. 19. — [2] II. Reg XII. 7. 13. — [3] Matth. XXVI. 25.

» tres, ne sachant de qui il vouloit parler; et comme ils lui » demandoient chacun en particulier : Est-ce moi, Seigneur? » il leur répondit : Celui qui met la main au plat avec moi » me trahira [1] ». Mais comme plusieurs pouvoient l'y mettre ensemble, et que ce signal n'étoit pas précis, « Pierre fit signe » à Jean, le disciple bien-aimé de Jésus, qui reposoit dans le » repas sur sa poitrine, qu'il lui demandât qui c'étoit : Et » c'est celui », dit Jésus, « à qui je donnerai un morceau » trempé ; et l'ayant trempé, il le donna à Judas, fils de Si- » mon Iscariot [2] ». Le voilà bien connu et bien désigné par son nom, par sa famille, par son caractère. Il s'appeloit Judas, son père étoit Simon, le titre de sa famille étoit *Iscariot, l'homme de meurtres*, parce qu'il devoit tuer le Sauveur, et parce qu'il devoit enfin se tuer lui-même. Où fuiras-tu, malheureux? Tu es vu : ta destinée est marquée. Et nous, sommes-nous moins vus, quand nous trahissons notre maître, quand nous allons souvent de l'église, souvent de la table même du Sauveur; où? à quel complot? à quelle entreprise? Dieu le sait; quand nous nous cachons pour vendre notre maître ; à quel prix? qui n'en rougiroit, et oserons-nous le penser?

Ils furent extrêmement affligés à ces paroles du Sauveur; de savoir qu'un de leur compagnie devoit trahir leur maître. Quel scandale pour les Juifs! C'est un méchant ; ses propres disciples le livrent, et ne le peuvent plus souffrir. Quelle douleur à ceux qui avoient de l'amour pour leur maître, de lui voir faire un tel affront? Quand quelqu'un offense le Sauveur, ce devroit être une affliction pour tous ses disciples, c'est-à-dire pour tous les chrétiens. *Tous furent affligés, et lui demandoient : N'est-ce pas moi* [3], qui suis ce traître et ce malheureux? Et Judas, qui devoit se confondre et se convertir, en voyant l'horreur et l'affliction que ce discours causoit à tous ses frères, loin d'en être touché, prend avec les autres un air de confiance, et dit comme eux : *Seigneur, est-ce moi?* et Jésus lui répondit : *Vous l'avez dit, c'est vous-même* [4]? Cependant il n'est point ému, et content de faire bonne mine,

[1] *Joan.* XIII. 21. 22. Matth. XXVI. 22. 23. — [2] Joan. XIII. 23. 24. 26. — [3] *Matth.* XXVI. 22. — [4] Ib. 25.

il persiste dans son dessein. Vous en êtes étonné! Mais quoi? quand vous machinez quelque crime, et que vous faites cependant bonne contenance, Jésus ne vous voit-il pas? Ignorez-vous qu'il ne vous dise : *C'est vous-même?* N'est-ce pas pour vous qu'il dit : *Le Fils de l'homme s'en va, ainsi qu'il a été écrit de lui?* Il n'y a pour lui rien de surprenant, ni de nouveau dans cette entreprise; *mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera livré! Il vaudroit mieux pour cet homme qu'il n'eût jamais été* [1]. Il ne dit pas: Il vaudroit mieux absolument; car par rapport au conseil de Dieu, et au bien qui revient au monde de la trahison de Judas, il faut bien qu'il vaille mieux qu'il ait été : mais la puissance de Dieu n'empêche, ni n'excuse la malice de l'homme. Le bien qu'il tire de notre crime ne nous justifie pas. Malheur, malheur à cet homme, par qui Jésus est offensé! Il vaudroit mieux pour cet homme qu'il n'eût jamais été, puisqu'il est né pour son supplice, et que son être ne lui sert de rien que pour rendre sa misère éternelle.

Disons donc non plus sur Judas, mais sur tous les pécheurs endurcis, et sur nous-mêmes: Malheur, malheur à cet homme! « Maudit soit le jour de ma naissance », disoit Job, disoit Jérémie, en la personne des méchants et des réprouvés : « Ma » mère, pourquoi m'avez-vous conçu? Malheureux celui qui » est venu annoncer à mon père: Un fils vous est né! Pour- » quoi le sein de ma mère n'a-t-il pas été mon tombeau? » Nuit affreuse, nuit malheureuse, où j'ai été conçu! Que » ce soit une nuit d'horreur, de tourbillon et de tempête! » que les étoiles n'y luisent jamais! que l'aurore n'en dis- » sipe jamais l'obscurité, puisqu'elle ne m'a pas étouffé en » venant au monde, et n'a pas fait de moi un avorton. Mais » s'il falloit que je naquisse, pourquoi m'a-t-on nourri? » Que ne suis-je mort dans mon enfance! Et pourquoi fal- » loit-il prolonger mes jours pour augmenter mes malheurs » avec mes crimes [2] ». Il n'y auroit de remède à mes maux que le néant, et je ne l'obtiendrai jamais. Je subsisterai malheureux, *pour honorer la puissance de Dieu* par mon supplice, pour être en butte à ses traits, *pour être un spectacle de sa*

[1] Matth. XXVI. 24. — [2] Job III. 1. 2. 3 et seq. Jerem. XV 10. XX. 14. 15. et seq.

vengeance[1]. Éternellement, éternellement : ah! malheureux que je suis! malheureux! encore un coup disons sans cesse : malheureux! disons-le pendant qu'il est temps : viendra le temps qu'on le dira inutilement, et qu'il ne servira de rien de connoître son malheur.

Malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi ; malheur à lui ! Jésus le plaint ; s'il le plaint, s'il en a pitié, il veut qu'il se convertisse : ce n'est pas en vain qu'il dit : *Il vaudroit mieux pour cet homme que jamais il ne fût né*[2]. Il est encore temps de se convertir ; mais après le crime consommé, la miséricorde épuisée, tant de salutaires avertissements rendus inutiles, il n'y a plus pour lui de miséricorde. Jésus lui parle pour la dernière fois avant son crime : *Fais vite ce que tu as à faire*[3] ; de même qu'il dira bientôt : *Dormez maintenant et reposez-vous, le Fils de l'homme va être livré*[4]. C'étoit dire : Il seroit honteux de dormir en cette occasion ; veillez donc. Le *fais vite*, dit de ce ton, veut donc dire : *Ne le fais pas*, tu es connu, tu es découvert ; reconnois-toi aussi toi-même, ne passe pas outre. Ou bien, *fais vite* pour moi : car je suis pressé de souffrir ; et de sauver les hommes ; mais pour toi, que veux-tu faire ? *Ami Judas*, quel est ton dessein ? *Pourquoi viens-tu ? tu trahis le Fils de l'homme avec un baiser*[5]. Ah ! tu es encore mon ami, si tu le veux ; et ce baiser qui est de ta part un baiser de traître, pourroit encore être de la mienne un baiser d'ami et de Sauveur, si tu avois recours à ma clémence[6].

« Reviens, reviens, prévaricatrice d'Israël ; et pourquoi » voulez-vous périr, maison de Jacob ? Pour moi, je ne veux » point la mort du pécheur ; mais qu'il se convertisse, et qu'il » vive ».

XXIe JOUR. Pacte et trahison de Judas. (Joan. XIII 27. 30.)

« Et après qu'il lui eut donné le morceau trempé, Satan » entra en lui ; et Judas l'ayant reçu il partit incontinent[7] ». C'étoit là le dernier avertissement qu'il devoit recevoir de

[1] Exod. IX. 16. Rom. IX. 17. — [2] Matth. XXVI. 24. Marc. XIV. 21. — [3] Joan. XIII. 27. — [4] Matth. XXVI. 45. — [5] Ib. 50. Luc. XXII. 48. — [6] Jerem. III. 12. Ezech. XXXIII. 11. — [7] Joan. XIII. 26, 27.

Jésus-Christ avant qu'il allât consommer son crime. Ce signal donné à saint Jean, de servir Judas à table, de lui présenter un morceau, qu'il avoit trempé pour lui, n'en étoit pas moins à ce traître, selon la coutume, une marque d'honneur et de familiarité. Ce fut apparemment dans le même temps qu'il lui dit : *C'est toi* [1], je te connois; ce qui étoit la manière de l'avertir la plus pressante. Judas y fut insensible ; et en même temps *Satan s'empara de lui* [2]. Dès auparavant *il lui avoit mis dans le cœur de trahir son maître*[3]. Mais maintenant après ce morceau il entre en lui, il se met en possession de ce malheureux, et il lui est entièrement livré. Et voilà un moment après qu'il sort de la compagnie de Jésus, pour ne plus y revenir que pour le livrer.

Il reçut bien un autre morceau, si on peut l'appeler ainsi, mais qui n'est point marqué en particulier, parce qu'il fut donné à tous; ce fut le corps du Sauveur. Car saint Luc marque expressément qu'il dit encore après la cène : *La main de celui qui me trahira est avec moi dans cette table* [4]. Il a mis sa main jusque sur la viande céleste, jusque sur la coupe qui est remplie de mon sang : morceau funeste, breuvage terrible pour Judas ! Je ne puis douter que sa communion impie et sacrilége ne hâtât sa perte et ne lui fût une occasion de scandale contre son maître. Car encore que l'Écriture ne marque point en ce lieu que Judas ait été scandalisé du mystère de l'eucharistie, il suffit qu'elle nous le marque en un autre endroit. Judas fut du nombre de ceux qui murmurèrent à Capharnaüm à la première proposition de ce mystère. Ce fut lui qui donna occasion au Sauveur de demander à ses apôtres : *Et vous, voulez-vous aussi vous en aller* avec les autres qui me quittent? Car comme saint Pierre lui eut répondu au nom de tous, ainsi qu'il avoit accoutumé : « Seigneur à qui irions-nous? Vous avez des paro-
» les de vie éternelle; et nous avons cru et connu que vous
» êtes le Christ, le Fils de Dieu » : Jésus lui fit bien connoître qu'il ne recevoit pas sa déclaration pour tous, puisqu'il répartit : *Ne vous ai-je pas choisis vous douze ; et il y en a un de vous qui est un diable. Et,* dit saint Jean, *il entendoit Judas, fils*

[1] Matth. XXVI. 25. — [2] Joan. XIII. 27. — [3] Ib 2. — [4] Luc. XXII. 21.

de Simon Iscariot, qui le devoit livrer [1], encore qu'il fût un des douze.

Cette parole nous fait voir que Judas fut un de ces impies murmurateurs, à qui la promesse de Jésus de donner son corps à manger, et son sang à boire, fut un scandale. S'il fut scandalisé de la promesse, on doit croire qu'il ne le fut pas moins de l'effet. Judas fut précipité de crime en crime. Aveuglé premièrement par son avarice, *qui lui faisoit dérober l'argent, dont son maître l'avoit fait le gardien* [2], il s'accoutumoit à murmurer contre lui. Il commença ses murmures à l'occasion de la promesse de l'Eucharistie; il les continua lorsque Marie répandit tant de précieux parfums sur la tête et sur les pieds du Sauveur, et il crût qu'elle lui ôtoit tout l'argent qu'elle employoit pour cela[3]. Il partit incontinent après, pour aller faire son marché avec les Juifs [4]. Un esprit corrompu tourne tout en poison. Le sacré banquet de l'eucharistie acheva de perdre le traître disciple; et ce fut en sortant de cette table sacrée qu'il alla premièrement à la trahison, et de là au désespoir et au cordeau.

Jésus, qui fait tout pour notre salut, permit que Judas reçut le don sacré avec les autres; afin que nous vissions les effets funestes d'une communion indigne. Voyez le bien-aimé disciple à la table du Sauveur, et y reposant sur sa poitrine; voilà l'image de ceux qui communient dignement. Ils se reposent sur la poitrine de Jésus : à l'exemple de saint Jean, ils apprennent à cette source les secrets célestes : comme lui ils sont honorés de la familiarité et des caresses de leur maître, et fidèles imitateurs de sa chasteté, de sa bonté, de sa douceur, qui sont les vrais caractères de saint Jean, ils sont dignes d'être, comme lui, ses disciples bien-aimés. Voyez de l'autre côté un Judas à la communion : la disposition où il est, celle où il entre : ô Dieu, quelle opposition! quel effroyable contraste! qui ne trembleroit à sa vue?

[1] Joan. VI. 60. 68. 69. 70. 71. 72. — [2] Ib. XII. 6. — [3] Ib. 5. 6. — [4] Matth. XXVI. 13. 14. Marc. XIV. 10.

XXIIe JOUR. Institution de l'eucharistie.

Lisez les paroles de l'institution de la cène, en saint Matthieu, XXVI. 26. 27. 28 : en ajoutant les paroles des autres auteurs sacrés, qui sont du même sujet. « Pendant qu'ils » soupoient; comme ils mangeoient encore (suivant le grec), » Jésus prit du pain, le bénit, et après avoir rendu grâces [1], » le rompit, et le donna à ses disciples, en leur disant : Pre- » nez, mangez; ceci est mon corps, donné pour vous : faites » ceci en mémoire de moi [2]. Et prenant la coupe après » le souper, il rendit grâces, et la donna à ses disciples, » en leur disant : Buvez-en tous; c'est mon sang, le sang » de la nouvelle alliance, qui est répandu pour plusieurs » en rémission de leurs péchés; toutes les fois que vous le » boirez, faites-le en mémoire de moi [3] ». Voilà tout ce qui regarde l'institution. Seulement au lieu que saint Luc fait dire au Sauveur : Ceci est mon corps *donné* pour vous; saint Paul lui fait dire : Ceci est mon corps *rompu* pour vous [4] : toujours dans le même sens; il est livré à la mort, il est froissé de coups, percé de plaies, violemment suspendu à une croix; en ce sens *rompu* et *brisé* : voilà le corps que Jésus nous donne; le même corps qui alloit bientôt souffrir ces choses, qui les a maintenant souffertes. Encore un mot sur le texte. Au lieu que la Vulgate traduit : *le sang qui sera répandu* pour vous; l'original porte : *qui est répandu : qui se répand*, en temps présent, dans saint Matthieu et dans saint Marc; et sur le corps, le même original porte, dans saint Paul : *le corps qui est rompu; qui se rompt*, pareillement en temps présent. Et, en effet, dans saint Luc, la version porte, aussi bien que l'original : qui est donné, qui se donne : QUOD DATUR, et non pas au futur, *sera donné* [5]; dans le même sens que Jésus disoit : *Pâque sera dans deux jours, et le Fils de l'homme sera livré* [6]; *est livré*, selon le grec : *il le va être*; l'ouvrage est en train, on tient déjà le conseil pour trouver le moyen de le prendre

[1] I. Cor. XI. 24.— [2] Luc. XXII. 19.— [3] Ib. 20. I. Cor. XI. 25.— [4] I Cor. XI. 24 : dans le grec. — [5] Luc. XXII. 19.— [6] Matth. XXVI. 2.

et de le faire mourir[1] : « Et le Fils de l'homme s'en va, » comme il a été écrit de lui : mais malheur à celui par qui le » Fils de l'homme sera livré : est livré », selon le grec[2]. Il parle toujours en temps présent, à cause que sa perte étoit résolue, tramée pour le lendemain, et qu'on alloit dans deux heures commencer à procéder à l'exécution; et afin aussi qu'en quelque temps que nous recevrions son corps et son sang, nous regardassions sa mort comme présente.

Chrétien, te voilà instruit : tu as vu toutes les paroles qui regardent l'établissement de ce mystère : quelle simplicité! quelle netteté dans ces paroles! il ne laisse rien à deviner, à gloser : et s'il y faut quelque glose, c'est seulement en remarquant que selon la force de l'original, il faudroit traduire : « Ceci est mon corps, mon propre corps; le même corps qui » est donné pour vous : Ceci est mon sang, mon propre sang; » le sang de la nouvelle alliance : le sang répandu pour vous » en rémission de vos péchés ». Car c'est aussi pour cette raison que le syrien, aussi ancien que le grec, et fait du temps des apôtres, lit : *Ceci est mon propre corps* : et que dans la liturgie des Grecs il est porté, que *ce qu'on nous donne*, *ce qu'on fait de ce pain et de ce vin, c'est le propre corps de Jésus, son propre sang*. Voilà la glose s'il en faut. Quelle simplicité, encore un coup! quelle netteté! quelle force dans ces paroles! S'il avoit voulu donner un signe, une ressemblance toute pure, il auroit bien su le dire : il savoit bien que Dieu avoit dit, en instituant la circoncision : *Vous circoncirez votre chair : ce sera le signe de l'alliance entre vous et moi*[3]. Quand il a proposé des similitudes, il a bien su tourner son langage d'une manière à le faire entendre; en sorte que personne n'en doutât jamais : « Je suis la porte : celui qui entre par moi, » sera sauvé[4]. Je suis la vigne et vous les branches : et comme » la branche ne porte de fruit qu'attachée au cep : ainsi vous » n'en pouvez porter, si vous ne demeurez en moi[5] ». Quand il fait des comparaisons, des similitudes; les évangélistes ont bien su dire : *Jésus dit cette parabole ; il fit cette comparaison*. Ici, sans rien préparer, sans rien tempérer, sans rien expli-

[1] Matth. XXVI. 3. — [2] Ib. 24. Marc. XIV. 21. Luc XXII. 22. — [3] Gen. *XVII. 11.* — [4] Joan. X. 9. — [5] Ib. XV. 5.

quer, ni devant, ni après, on nous dit tout court : *Jésus dit : Ceci est mon corps; Ceci est mon sang : mon corps donné; mon sang répandu* : voilà ce que je vous donne. Et vous, que ferez-vous en le recevant? Souvenez-vous éternellement du présent que je vous fais en cette nuit : Souvenez-vous, que c'est moi qui vous l'ai laissé, et qui ai fait ce testament; qui vous ai laissé cette pâque, et qui l'ai mangée avec vous, avant que de souffrir. Si je vous donne mon corps, comme devant être, comme ayant été livré pour vous; et mon sang comme répandu pour vos péchés : en un mot, si je vous le donne comme une victime, mangez-le comme une victime; et souvenez-vous que c'est là un gage qu'elle a été immolée pour vous. O mon Sauveur! pour la troisième fois, quelle netteté! quelle précision! quelle force! Mais en même temps, quelle autorité et quelle puissance dans vos paroles! *Femme, tu es guérie* [1] : elle est guérie à l'instant. *Ceci est mon corps;* c'est son corps : *Ceci est mon sang;* c'est son sang. Qui peut parler en cette sorte, sinon celui qui a tout en sa main? Qui peut se faire croire, sinon celui à qui faire et parler, c'est la même chose?

Mon âme, arrête-toi, ici, sans discourir : crois simplement, aussi fortement que ton Sauveur a parlé, avec autant de soumission, qu'il fait paroître d'autorité et de puissance. Encore un coup, il veut, dans ta foi, la même simplicité qu'il a mise dans ses paroles. *Ceci est mon corps;* c'est donc son corps : *Ceci est mon sang;* c'est donc son sang. Dans l'ancienne façon de communier, le prêtre disoit : *Le corps de Jésus-Christ;* et le fidèle répondoit : Amen, il est ainsi : *Le sang de Jésus-Christ;* et le fidèle répondoit : Amen, il est ainsi. Tout étoit fait, tout étoit dit, tout étoit expliqué par ces trois mots. Je me tais, je crois, j'adore : tout est fait, tout est dit.

XXIII[e] JOUR. Fruit de l'eucharistie : vivre de la vie de Jésus-Christ (Ibid.)

Mon âme, tu as établi le fondement; tu as cru en simplicité, par un simple acte. Épanche-toi maintenant, dans la méditation d'un si grand bienfait : développe-toi à toi-même

[1] Luc. XIII. 12.

tout ce qu'il contient; tout ce que Jésus t'a donné par ce peu de mots. Vous êtes donc ma victime, ô mon Sauveur! mais si je ne faisois que vous voir sur votre autel, et sur votre croix, je ne saurois pas assez que c'est à moi, que c'est pour moi que vous vous offrez. Mais aujourd'hui que je vous mange, je sais, je sens pour ainsi parler, que c'est pour moi que vous vous êtes offert. Je suis participant de votre autel, de votre croix, du sang qui y purifie le ciel et la terre, de la victoire que vous y avez remportée sur notre ennemi, sur le démon, sur le monde; victoire qui vous fait dire : *Le monde vous affligera; mais prenez courage; j'ai vaincu le monde* [1].

Si vous vous êtes offert pour moi, donc vous m'aimiez : car pour qui donne-t-on sa vie, si ce n'est pour ses amis? Je vous mange en union avec votre sacrifice; par conséquent avec votre amour : je jouis de votre amour tout entier, de toute son immensité; je le ressens tel qu'il est : j'en suis pénétré. Vous venez vous-même me mettre ce feu dans les entrailles, afin que je vous aime d'un amour semblable au vôtre. Ah! je vois maintenant, et je connois que vous avez pris pour moi cette chair humaine; que vous en avez porté les infirmités pour moi; que c'est pour moi que vous l'avez offerte; qu'elle est à moi. Je n'ai qu'à la prendre, à la manger, à la posséder, à m'unir à elle. En vous incarnant dans le sein de la sainte vierge, vous n'avez pris qu'une chair individuelle : maintenant vous prenez la chair de nous tous, la mienne en particulier : vous vous l'appropriez, elle est à vous : vous la rendrez comme la vôtre par le contact, par l'application de la vôtre; premièrement pure, sainte, sans tache; secondement, immortelle, glorieuse : je recevrai le caractère de votre résurrection, pourvu que j'aie le courage de recevoir celui de votre mort. Venez, venez, chair de mon Sauveur; charbon ardent, purifiez mes lèvres, brûlez-moi de l'amour qui vous livre à la mort. Venez, sang que l'amour a fait répandre : coulez dans mon sein, torrent de flamme. O Sauveur! c'est donc ici votre corps, ce même corps percé de plaies. Je m'unis à toutes; c'est par là que tout votre sang s'est écoulé pour moi. Vous languissez, vous mourez, vous passez; c'est ici votre passage : je passe, j'expire

[1] *Joan.* XVI. 33.

avec vous. Que m'est le monde? rien du tout. Je suis crucifié au monde, et le monde à moi. Il ne me plaît pas, et je ne veux pas lui plaire. Il ne me goûte pas : tant mieux pour moi, pourvu que je ne le goûte pas aussi. La rupture s'est faite de part et d'autre : ce n'est pas comme quand l'un aime et l'autre hait : je ne puis souffrir le monde, qui de son côté ne me peut souffrir : tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tel est le monde pour moi, et moi pour le monde. Heureuse rupture! Mais le monde dira ceci, dira cela; le monde dira que je veux encore lui plaire dans ma séparation : qu'importe qu'il dise? *Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ : je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ en moi : et ce que j'ai de vie dans la chair, je l'ai en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé, et s'est livré pour moi*[1].

Si je suis encore touché d'un amour humain, je vis encore; si je hais celui qui me hait, je vis encore : si je ressens les les injures, je vis encore : si je suis touché du plaisir, je vis encore : si la douleur me pénètre je vis encore. Adieu, adieu; je m'en vais; je ne suis plus de rien; je ne suis plus moi; *c'est pour Jésus-Christ que je vis; c'est Jésus-Christ qui vit en moi*. C'est ainsi qu'il faudroit être : c'est le fruit de l'eucharistie : ha! que j'en suis loin! mais je n'y viendrai que par elle.

XXIVe JOUR. Par la communion, le fidèle consommé en un avec Jésus-Christ. (Matth. XXVI. 26.)

Ceci est mon corps[2] : c'est donc ici la consommation de notre union avec le Sauveur : son corps n'est pas à lui, mais à nous : notre corps n'est pas à nous, mais à Jésus-Christ. C'est le mystère de la jouissance : le mystère de l'Epoux et de l'Epouse. Il est écrit : *Le corps de l'Epoux n'est pas en sa puissance, mais en celle de l'Epouse*[3]. Sainte Eglise, chaste épouse du Sauveur; âme chrétienne, qui l'avez choisi pour votre époux dans le baptême, en foi, et avec des promesses mutuelles; le voyez-vous ce corps sacré de votre époux; le voyez-vous sur la sainte table où on le vient de consacrer? Il n'est plus en sa puissance, mais en la vôtre : *Prenez-le*, dit-il, il est

[1] Gal. II. 19. 20. VI. 14. — [2] Matth. XXVI. 26. — [3] I. Cor. VII. 4.

à vous : *C'est mon corps livré pour vous*[1] : vous avez sur lui un droit réel. Mais aussi votre corps n'est pas à vous : Jésus le veut posséder. Ainsi vous serez unis corps à corps : et vous serez deux dans une chair ; qui est le droit de l'épouse, et l'accomplissement parfait de ce chaste, de ce divin mariage.

L'usage passe, mais le droit demeure. On n'est pas toujours dans ce chaste embrassement ; mais on y est de desir, on y est de droit : *Ainsi,* dit notre Sauveur, *qui me mange demeure en moi, et moi en lui*[2] : il n'y demeure pas pour un moment ; cette jouissance mutuelle a un effet permanent : *Qui me mange,* qui jouit de moi, *demeure en moi ;* mais l'union est réciproque ; *Demeure en moi, et moi en lui.* Que cette union est réelle ! Que l'effet en est permanent ! Le corps de Jésus-Christ est en ma puissance : j'ai reçu ce droit sacré par le baptême ; je l'exerce dans l'eucharistie ; mon corps est donc au Sauveur, comme le corps du Sauveur est à moi. Il y faut joindre un chaste et parfait amour. *Comme mon Père est vivant, et que je vis par mon Père : ainsi celui qui me mange vivra pour moi*[3] : il ne respirera que pour mon amour ; il n'aura de vie que celle qu'il recevra de moi.

C'est aussi à quoi nous conduit le souvenir de la mort de notre Sauveur. Dans ce tendre, dans ce bienheureux, dans ce cher souvenir, « l'amour de Jésus-Christ nous presse, pen-» dant que nous pensons que si un seul est mort pour tous, » tous aussi sont morts ; et un seul est mort et ressuscité pour » tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-» mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour » eux[4] ».

Prenons donc ce corps sacré avec transport, avec ce bienheureux excès dont parle saint Paul dans le même endroit : *Si*, dit-il[5], *nous sommes transportés en notre esprit, et hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu.* Oui, à la présence de ce corps, je suis hors de moi ; je m'oublie moi-même ; je veux jouir de l'Époux et de lui seul. *Quoi ! je prendrois ce qui est uni avec Jésus-Christ, jusqu'à faire un corps avec lui ; pour l'unir à une impudique, et devenir avec elle un même corps ! A Dieu ne*

[1] Luc. XXII 19. I. Cor. VI. 16. — [2] Joan. VI. 57. — [3] Ib. 58. — [4] II. *Cor. V. 14. 15.* — [5] Ib. 13.

plaise[1] ! Mais tout ce qui partage mon cœur, tout ce qui en ôte à Jésus-Christ la moindre parcelle, est pour moi cette impudique qui veut m'enlever à Jésus-Christ. Que tous les mauvais desirs se retirent : *Mon corps* uni au corps de Jésus *n'est pas pour l'impureté, mais pour Jésus-Christ, et Jésus-Christ aussi est pour mon corps*[2]. Voici le parfait accomplissement de cette parole : l'eucharistie nous explique toutes les paroles d'amour, de correspondance, d'union, qui sont entre Jésus-Christ et son Église, entre l'Époux et l'Épouse, entre lui et nous.

Dans le transport de l'amour humain, qui ne sait qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudroit s'incorporer en toutes manières, et comme disoit ce poète, enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime, pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre ? Ce qui est fureur, ce qui est impuissance dans l'amour corporel, est vérité, est sagesse dans l'amour de Jésus : *Prenez, mangez, ceci est mon corps* ; dévorez, engloutissez, non une partie, non un morceau, mais le tout.

Mais il faut que l'esprit s'y joigne ; car qu'est-ce aussi que s'unir au corps, si on ne s'unit à l'esprit ? *Celui qui est uni au Seigneur, qui lui demeure attaché, est un même esprit avec lui*[3]. Il n'a qu'une même volonté, un même desir, une même félicité, un même objet, une même vie.

Unissons-nous donc à Jésus, corps à corps, esprit à esprit. Qu'on ne dise point : L'esprit suffit : le corps est le moyen pour s'unir à l'esprit; c'est en se faisant chair que le Fils de Dieu est descendu jusqu'à nous ; c'est par sa chair que nous devons le prendre pour nous unir à son esprit, à sa divinité. *Nous sommes faits participants,* dit saint Pierre[4], *de la nature divine;* parce que Jésus-Christ a aussi participé à notre nature. Il faut donc nous unir à la chair que le Verbe a prise, afin que par cette chair nous jouissions de la divinité de ce Verbe, et que nous devenions des dieux, en prenant des sentiments divins.

Purifions donc notre corps et notre esprit, puisque nous

[1] I. Cor. VI. 15. 16. — [2] Ib. 13. — [3] Ib. 17. — [4] II. Pet. I. 4.

devons être unis à Jésus-Christ, selon l'un et selon l'autre. Rendons-nous dignes de recevoir ce corps virginal, ce corps conçu d'une vierge, né d'une vierge. Purifiez-vous, sacrés ministres, qui nous le donnez. Que votre main qui nous le donne, soit plus pure que la lumière; que votre bouche qui le consacre, soit plus chaste que celle des vierges les plus innocentes. O quel mystère ! Avec quelle pureté doit-il être célébré ! *Le mariage est saint et honorable entre tous ; et la couche nuptiale est sans tache*[1] ; mais elle n'est pas encore assez sainte pour ceux qui doivent consacrer la chair de l'Agneau. Par cette sainte institution de la continence que l'Église a toujours eue en vue, les doctes le savent, depuis le temps des apôtres, qu'elle a enfin établie, quand elle a pu, dès les premiers siècles, partout où elle a pu, et d'une manière plus particulière dans l'Église d'Occident, et dans celle de Rome spécialement, consacrée et fondée par les deux princes des apôtres saint Pierre et saint Paul ; l'Église veut préparer à ce corps vierge, à ce corps formé d'une vierge, des ministres dignes de lui, et nous donner une vive idée de la pureté de ce mystère. *Prenez, mangez, ceci est mon corps ;* purifiez votre corps, qui le doit recevoir ; votre bouche, où il doit entrer. La pureté de la bouche, c'est qu'il n'en sorte que des paroles de bénédiction ; la pureté de la bouche, c'est de modérer sa langue, de la tenir le plus qu'on peut dans le silence. La pureté de la bouche c'est de desirer le chaste baiser de l'Époux ; et renoncer à toute autre joie qu'à celle de le posséder : Amen.

XXVe JOUR. L'eucharistie est le gage de la rémission des péchés. (Matth. XXVI. 27. 28.)

Buvez-en tous ; ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance ; le sang répandu pour vous en rémission de vos péchés[2]. C'est ici la partie la plus importante du mystère, et celle aussi, comme on voit, où Jésus parle avec plus de force. Qu'il nous donne à manger la chair de son sacrifice, la chair de la pâque ; c'est la coutume ; c'est le dessein de ce sacrifice : mais jamais on n'en a bu le sang, ni celui d'aucune victime, encore qu'on eût mangé les chairs. « Moïse, dit saint Paul, ayant

[1] Hebr. XIII. 3. — [2] Matth. XXVI. 28. Marc. XIV. 24. Luc. XXII. 20.

» récité devant tout le peuple toutes les ordonnances de la loi, » prit du sang des victimes avec de l'eau, et en jeta sur le » livre même et sur tout le peuple, en disant : C'est le sang du » testament que Dieu a déjà fait pour vous [1] ». Voilà, ce semble, tout ce qu'on peut faire du sang des victimes, en arroser tout le peuple, mais non pas le lui donner à boire. Jésus-Christ seul va plus avant. Moïse dit, en jetant le sang des victimes sur le peuple : *Ceci est le sang de l'alliance*; à quoi le Sauveur regarde manifestement, lorsqu'il dit : *Ceci est mon sang de la nouvelle alliance*. C'est donc du sang en l'une et en l'autre occasion. Tout le peuple en est touché, mais différemment ; car il en est touché par aspersion sous Moïse ; et l'aspersion qu'ordonne Jésus c'est de le boire : c'est la bouche, c'est la langue, qui en doit être arrosée par cette aspersion : *Buvez-en tous,* dit-il, *car c'est mon sang, le sang de la nouvelle alliance; le sang répandu en rémission des péchés* [2].

Cette différence des deux testaments est pleine de mystère. Une des raisons, qui étoit donnée aux anciens pour ne point manger le sang, « c'est à cause qu'il étoit donné, dit le Sei» gneur, afin qu'étant répandu autour de l'autel, il soit en » expiation de nos âmes et en expiation pour nos péchés ; et » pour cela j'ai commandé aux enfants d'Israël, et aux étran» gers qui demeurent parmi eux, de n'en manger point [3] ». On leur défend de manger du sang, *à cause qu'il est répandu pour la rémission des péchés;* et au contraire le Fils de Dieu veut qu'on le boive, *à cause qu'il est répandu pour la rémission des péchés.*

C'est par la même raison qu'il étoit écrit : « Toute victime » qu'on immolera pour expier le péché dans le sanctuaire, ne » sera pas mangée, mais elle sera consumée par le feu [4] » : et cette observance signifioit que la rémission des péchés ne pouvant pas s'accomplir par les sacrifices de la loi ; ceux qui les offroient demeuroient sous l'interdit, et dans une espèce d'excommunication, sans participer à la victime qui étoit offerte pour le péché. Mais, par une raison contraire, Jésus-Christ ayant expié nos âmes, et ayant parfaitement accompli la rémission des péchés, par l'oblation de son corps et l'effusion de

[1] Exod. XXIV. Hebr. IX. 19. 20. — [2] Matth. XXVI. 27. — [3] Levit. XVII. 11. 12. — [4] Ib. VI. 30.

son sang, il nous ordonne de *manger ce corps livré pour nous, et de boire le sang de la nouvelle alliance, versé pour la rémission des péchés ;* pour nous montrer qu'elle étoit faite, et que nous n'avions plus qu'à nous l'appliquer.

Goûtons donc dans l'eucharistie la grâce de la rémission des péchés, en disant avec David : « Bienheureux ceux à qui leurs » iniquités sont remises, et dont les péchés sont couverts. » Bienheureux celui à qui le Seigneur n'impute point de péché, » et qui ne s'impose point à lui-même[1] », dans la pensée qu'il a qu'ils lui sont pardonnés. Et encore : « Mon âme, bénis le Sei- » gneur, et que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom. » Mon âme, bénis le Seigneur, et n'oublie pas ses bienfaits. » C'est lui qui remet tous tes péchés ; c'est lui qui guérit tou- » tes tes maladies... Il ne nous a pas traités selon nos péchés ; » il ne nous a pas rendu ce que méritoient nos fautes.... Au- » tant que le levant est loin du couchant, autant il a éloigné » de nous nos iniquités[2] » !

Quel repos à une conscience troublée de son crime, et alarmée de la justice divine qui le presse, de goûter dans le corps et dans le sang de Jésus la grâce de la rémission des péchés, et par là même d'en effacer tous les restes !

Apprenons que l'eucharistie est un remède des péchés. Si nous nous purgeons des grands, elle effacera les petits, et nous donnera de la force pour éviter et les petits et les grands.

C'est le péché qui met la séparation entre Dieu et nous. Se purifier des péchés, c'est ôter tout empêchement, et rendre les embrassements entre l'Époux céleste et son Église, plus ardents, plus purs, plus intimes.

XXVIe Jour. Jésus-Christ notre victime et notre nourriture.

« Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, » afin que celui qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il » ait la vie éternelle[3] ».

Qu'est-ce à dire, qu'il a donné son Fils unique ? C'est qu'il l'a donné à la mort, ainsi qu'il l'avoit dit auparavant : *Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert ; il faut de même que le*

[1] Ps. XXXI. 1. 2 — [2] Ib. CII. 1. 2. 3. 10. 11. — [3] Joan. III. 16.

Fils de l'homme soit élevé[1] : c'est-à-dire, qu'il soit élevé et mis en croix. C'est donc ainsi que *Dieu a donné son Fils unique ;* il l'a donné à la mort, et à la mort de la croix.

Mais comment est-ce que Dieu a fait pour donner son Fils unique à la mort ? Le Fils de Dieu, en qui est la vie, et qui est lui-même la vie, peut-il mourir ? Afin qu'il pût mourir, Dieu l'a fait homme, l'a fait Fils de l'homme d'une manière admirable, incompréhensible, très-véritable, très-réelle, mais singulière, qui étonne toute la nature ; et par ce moyen s'est accompli ce que Dieu vouloit, que le Fils de l'homme, qui est en même temps le Fils de Dieu, fût élevé à la croix, et donné à la mort pour la vie du monde.

Dieu donc *a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique.* Il l'a premièrement donné au monde, quand il s'est fait homme ; et il l'a en second lieu donné au monde, quand il l'a donné pour en être la victime. La même chair qu'il avoit prise, pour se rendre semblable à nous et s'unir à nous, il nous la donne de nouveau, en la donnant pour nous en sacrifice.

Voilà deux choses qui devoient être accomplies dans la chair de notre Sauveur : l'une que le Fils de Dieu devoit venir en chair, pour s'unir à nous et nous être semblable : l'autre, que le même Fils de Dieu devoit s'immoler dans la même chair qu'il avoit prise, et l'offrir pour nous en sacrifice. Une troisième chose se doit accomplir en cette chair immolée ; il faut encore qu'elle soit mangée pour la consommation de ce sacrifice, en gage certain que c'est pour nous que le Fils de Dieu l'a prise et qu'il l'a offerte, et qu'elle est tout à fait à nous. C'est une troisième merveille qui doit s'accomplir dans la chair de Jésus-Christ. Comment le fera-t-il ? Nous faudra-t-il dévorer sa chair, ou vive, ou morte, en sa propre espèce et nature ? Et puisqu'il faut que son sang nous soit aussi bien donné à boire, que sa chair à manger ; afin que donné ainsi, il nous soit en gage que c'est pour la rémission de nos péchés qu'il a été répandu ; faudra-t-il avaler ce sang en sa propre forme ? A Dieu ne plaise. Dieu a trouvé le moyen, que sans rien perdre de la substance de son corps et de son sang, nous les prissions seulement d'une manière différente de celle dont

[1] Joan. III. 14.

ils sont naturellement exposés à nos sens. Par ce moyen, nous avons toute la substance de l'un et de l'autre; et Dieu, en nous les donnant dans une forme étrangère, nous sauve l'horreur de manger de la chair humaine, et de boire du sang humain, en leur propre forme.

Et comment a-t-il fait cela? Il a pris du pain, et il a dit : *Ceci est mon corps*, mon vrai corps, mais sous la figure du pain; il a pris une coupe pleine de vin, et il a dit : *Ceci est mon sang*, mon vrai sang, sous la figure de ce vin dont j'ai rempli la coupe que je vous présente. Comme donc, afin que son Fils éternel et immortel pût mourir, il l'a fait Fils de l'homme : ainsi afin qu'on pût manger cette chair et boire ce sang, il a fait ce corps, pain d'une certaine manière; puisqu'il a revêtu son corps de l'espèce et de la forme du pain : il a voulu que son sang fût encore versé dans nos bouches, et coulât en nous sous la forme et la figure du vin. Nous avons donc toute la substance de l'un et de l'autre; les figures anciennes s'accomplissent, notre foi est contente, notre amour a ce qu'il demande : il a Jésus-Christ tout entier, en sa propre et véritable substance; et l'Église le mange; l'Église le reçoit : comme épouse elle jouit de son corps; elle lui est unie corps à corps, pour lui être aussi unie cœur à cœur, esprit à esprit. Comment tout cela s'est-il pu faire? *Dieu a tant aimé le monde* : l'amour peut tout; l'amour fait, pour ainsi dire, l'impossible pour se contenter, et pour contenter son cher objet. Dieu aussi a fait pour nous l'impossible; je dis pour nous; car pour lui, il n'y en a point; tout lui est possible. Mais ce qui étoit impossible à la nature à faire, et au sens humain à comprendre; il l'a fait : son Fils est devenu le Fils de l'homme; et il s'est approché de nous : la nature humaine, qu'il a mise en quelque façon entre lui et nous, n'a point empêché que ce ne soit lui-même en personne qui vînt à nous, même comme Dieu : au contraire, il y est venu par l'homme même, et la chair qu'il a prise a été notre lien avec lui. De même, quand le Fils de l'homme a été donné à la mort, il a été vrai que le Fils de Dieu mouroit lui-même, dans la nature qu'il avoit prise. S'il faut ensuite manger cette chair donnée pour nous en sacrifice; son amour en trouvera le moyen : *Prenez, mangez, ceci est mon*

corps : ne vous informez pas de la manière : c'est la substance qu'il vous faut ; car c'est à la substance qu'est unie la divinité et la vie. Sous la figure de ce pain, c'est mon propre corps : sous la figure de ce vin, c'est le même sang qui a été répandu pour vous. *Mangez*, *buvez* : tout est à vous : ne songez pas à ce que vos sens vous présentent ; c'est à votre foi que je parle ; c'est à elle que je dis : *Ceci est mon corps.* Souvenez-vous donc que c'est moi qui vous le dis. Nul autre que moi, nul autre qu'un Dieu, nul autre que le Fils de Dieu, par qui tout a été fait, ne pourroit parler de cette sorte. Souvenez-vous que sous la figure de ce pain et de ce vin, c'est mon corps, c'est mon sang, que je vous donne : ce corps donné à la mort, ce sang répandu pour vos péchés.

Et comment tout cela s'est-il fait ? *Dieu a tant aimé le monde.* Il ne nous reste qu'à croire, et à dire avec le disciple bien-aimé : *Nous avons cru à l'amour que Dieu a eu pour nous* [1]. La belle profession de foi ! le beau symbole ! Que croyez-vous, chrétien ? Je crois l'amour que Dieu a pour moi. Je crois qu'il m'a donné son Fils ; je crois qu'il s'est fait homme ; je crois qu'il s'est fait ma victime ; je crois qu'il s'est fait ma nourriture, et qu'il m'a donné son corps à manger, son sang à boire, aussi substantiellement qu'il a pris et immolé l'un et l'autre. Mais comment le croyez-vous ? C'est que je crois à son amour, qui peut pour moi l'impossible, qui le veut, qui le fait. Lui demander un autre *comment*, c'est ne pas croire à son amour et à sa puissance.

Si nous croyons à cet amour, imitons-le. Quand il s'agit de la gloire de Dieu et de son service, notre zèle ne doit rien trouver d'impossible. *Si vous pouvez croire*, dit-il, *tout est possible à celui qui croit* [2]. Remarquez : *si vous pouvez croire* : toute la difficulté est de croire ; mais si une fois vous croyez bien, *tout vous est possible.* Dieu entre dans les desseins de votre zèle ; et sa puissance vient à votre aide. L'obstacle que vous avez à vaincre, n'est pas dans les choses que vous avez à exécuter pour Dieu : il est en vous-même ; il est en votre

[1] I. Joan. IV. 16. — [2] Marc. IX. 22.

foi : *Si vous pouvez croire.* Mais Dieu nous aide à croire. *Je crois, Seigneur! Aidez mon incrédulité* [1].

XXVIIe JOUR. Notre Seigneur avoit promis sa chair et son sang dans l'eucharistie (Joan. VI. 32–59.)

Pour comprendre tout le dessein du Fils de Dieu dans l'eucharistie, il faut encore écouter ce qu'il en dit en saint Jean, VI. Nous trouverons qu'il y fait trois choses. Il y explique premièrement ce qu'il nous donne ; secondement, le fruit qu'on en doit tirer ; troisièmement, le moyen d'en tirer ce fruit.

Ce qu'il nous donne, c'est lui-même, et c'est sa chair et son sang : et dès qu'il en parle, les hommes s'écrient : *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger* [2]. L'homme raisonne toujours contre lui-même, et contre les bontés de Dieu. Quand Jésus, pour nous préparer au mystère qu'il devoit laisser à son Église au jour de la cène, dit qu'il nous donneroit sa chair à manger et son sang à boire, les Juifs tombèrent dans trois erreurs. Ils crurent qu'il leur parloit de la chair d'un homme pur, du fils de Joseph ; voilà leur première erreur : d'une chair semblable à celle dont les hommes nourrissent leur corps ; voilà la seconde : d'une chair enfin, qu'ils consumeroient en la mangeant ; c'étoit la troisième.

Contre la première : *Je suis*, dit-il, *le pain vivant descendu du ciel* [3]. La chair que nous mangeons, n'est donc pas la chair du fils de Joseph ; c'est la chair du Fils de Dieu, une chair conçue du Saint-Esprit, et formée du sang d'une vierge. « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut » vous couvrira de son ombre : et la chose sainte qui naîtra de » vous, aura le nom de Fils de Dieu [4] ». QUOD NASCETUR EX TE SANCTUM. SANCTUM, au substantif, pour ceux qui savent un peu la grammaire, et qui entendent la force de ce neutre, c'est-à-dire, une chose substantiellement sainte : manière de parler qui fait voir que la sainteté est substantielle en Jésus-Christ? Pourquoi? Parce que sa personne est sainte par elle-même, par la sainteté essentielle et substantielle du Fils de Dieu. *Et c'est pourquoi*, continue l'ange, *il sera appelé le*

[1] Marc. IX. 23. — [2] Joan. VI. 53. — [3] Ib. 32. 33. 34. 41. 42. 43. — [4] *Luc.* I. 35.

Fils de Dieu. Qu'est-ce à dire, *il sera appelé* : est-ce qu'il ne le sera pas essentiellement; et qu'on lui en donnera le nom par quelque figure? A Dieu ne plaise : au contraire, il le sera appelé par excellence. Le Père qui l'engendre dans l'éternité, l'engendrera dans le sein de Marie : *la vertu du Très-Haut la couvrira de son ombre*, s'insinuera dans son sein ; et la chair que prendra le Fils de Dieu dans le sein de cette vierge, sera formée par le Saint-Esprit. Ce sera donc une chair sainte, de la sainteté du Fils de Dieu, qui se l'unit : elle sera pleine de vie, source de vie, vivante et vivifiante par elle-même. Ainsi la première erreur est détruite.

Pour réfuter la seconde, qui consistoit à s'imaginer que la vie que Jésus-Christ promettoit par sa chair, seroit cette vie commune et mortelle; il répète, il inculque, dans tout son discours, que c'est la vie éternelle, tant de l'âme que du corps, qu'il nous veut donner : *La volonté de mon Père est, que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, et que je les ressuscite au dernier jour..... Qui mange de ce pain*, de cette viande céleste, *de ma chair que je donnerai pour la vie du monde, vivra éternellement* [1].

Pour détruire la troisième erreur des Juifs, qui s'imaginoient une chair qu'on consumeroit en la mangeant, il leur dit : *Cela vous scandalise?* Vous serez donc bien plus étonnés, *quand vous verrez le Fils de l'homme monter au lieu d'où il est venu* [2]. Comme s'il disoit : On mangera ma chair, je l'ai dit; mais je n'en demeurerai pas moins vivant et moins entier. D'où il conclut : Ne vous imaginez donc pas que je vous parle d'une chair humaine à l'ordinaire, ou de la chair du fils de Joseph; ni que je vous parle d'une chair qui doive vous être donnée pour entretenir cette vie mortelle, ni par conséquent d'une chair qui doive être mise en pièces et consumée en la mangeant : *La chair*, en ce sens, *ne sert de rien : c'est l'esprit qui vivifie: les paroles que je vous dis sont esprit et vie* [3]. Quoiqu'il n'ait parlé, pour ainsi dire, que de sa chair, que de son sang, que de manger celle-là, que de boire l'autre; tout ce qu'il a dit est esprit, c'est-à-dire manifestement que dans

[1] Joan. VI. 39. 52. et 59. — [2] Ib. 62. 63. — [3] Ib. 64.

sa chair, dans son sang, tout est esprit, tout est vie, tout est uni à la vie et à l'esprit; parce que sa chair et son sang sont la chair et le sang du Fils de Dieu.

Autant donc que nous desirons la vie, autant devons-nous desirer cette chair qui nous la donne, qui la contient, qui est la vie même. *Il est sorti de moi une vertu; je l'ai sentie sortir.* C'étoit une vertu pour guérir les corps : combien plus en sortira-t-il pour vivifier les âmes? Approchons-nous donc de cette chair, touchons-la, mangeons-la : il en sortira une vertu qui portera la vie dans nos âmes, et qui dans son temps la donnera à nos corps.

Il en est de même du sang de Jésus : ce sang est plein de vertu pour nous vivifier; car c'est le sang du Fils de Dieu : *le sang du nouveau Testament,* comme il l'appelle lui-même; et c'est-à-dire, comme l'interprète saint Paul [2], *le sang du Testament éternel,* par lequel *le grand pasteur des brebis a été tiré de la mort.* Il est donc lui-même ressuscité des morts par la vertu de son sang; parce qu'il devoit entrer dans sa gloire par ses souffrances. C'est par ce même sang, par ce sang du Testament et de l'alliance éternelle, que nous devons aussi hériter de son royaume, et avoir la vie éternelle. Mangeons, buvons, vivons, nourrissons-nous, unissons-nous à la vie par cette chair, par ce sang vivifiant. Il les a pris pour s'approcher de nous. *Ce n'est pas aux anges qu'il a voulu s'unir; c'est la postérité d'Abraham;* c'est la nature humaine *qu'il a voulu prendre. Et parce que les hommes sont composés de chair et de sang; il a voulu aussi être composé de l'un et de l'autre* [3] : c'est par là qu'il s'unit à nous, et c'est par là qu'il nous sauve. Nous l'avons dit souvent, et il ne se faut point lasser de le dire : cette chair et ce sang sont devenus le lien de notre union avec lui, l'instrument de notre salut, la source de notre vie; parce qu'il les a pris pour nous; parce qu'il les a offerts pour notre salut; parce qu'il nous les donne encore pour nous vivifier. Allons avec une sainte avidité à cette viande céleste : tout y est esprit et vie.

[1] Luc. VIII. 46. — [2] Hebr. XIII. 20. — [3] Ib. II. 15. 16.

XXVIIIe Jour. La foi donne l'intelligence de ce mystère. (Joan. VI. 34—70.

Ce n'est pas tout de savoir quel don nous recevons de Jésus-Christ, il faut encore apprendre de lui deux choses très-nécessaires; dont l'une est le moyen de le recevoir. Tout cela nous est expliqué dans le même chapitre VI, que nous avons commencé. Mais ce qu'il y faut d'abord entendre, c'est que Dieu seul nous en peut donner l'intelligence; conformément à cette parole : « Ne murmurez point entre vous : personne ne » peut venir à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne le » tire [1] ». Afin donc de venir à Jésus, et pénétrer ses paroles, il faut être tiré par le Père. Et qu'est-ce qu'être tiré par le Père, sinon être enseigné de Dieu comme ajoute le Sauveur : « Il est écrit dans les prophètes : Ils seront » tous enseignés de Dieu. Ceux qui ont ouï la voix de mon » Père, et qui ont appris ce qu'il leur enseigne, viennent » à moi [2]. » Ainsi être tiré de lui, c'est écouter sa voix, et être enseigné par la douce et toute-puissante insinuation et inspiration de la vérité. Quand on est instruit de cette sorte, on ne murmure point de ses paroles; on les entend; on les goûte : et c'est pourquoi il dit à la fin : « Il y en a parmi vous » qui ne croient point; et c'est pour cela que je vous ai dit que » personne ne peut venir à moi, s'il ne leur est donné par » mon Père [3] ». Celui-là donc est tiré à Jésus-Christ, à qui il est donné de croire. Le Père nous tire à Jésus-Christ, quand il nous inspire la foi. Je crois, Seigneur, je crois; je ne suis pas de ceux qui veulent se retirer de vous, à cause de la hauteur de vos paroles : au contraire, je suis de ceux qui vous disent avec saint Pierre : « Maître, à qui irions-nous ? vous avez » des paroles de vie éternelle : nous avons cru et connu que » vous êtes le Christ, le Fils de Dieu [4] ». Croyez donc et connoissez : croyez premièrement comme vrai enfant de l'Église, docile et soumis, et vraiment enseigné de Dieu. Après avoir été enseigné de Dieu, et avoir été doucement tiré à la foi, vous le serez encore à l'intelligence, autant qu'il est nécessaire pour confirmer votre foi; et vous direz en toute

[1] Joan. VI. 43. 44. — [2] Ib. 45. — [3] Joan. VI. 65. 66. — [4] Ib. 69. 70.

occasion, mais particulièrement dans la communion : *Nous avons cru et connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu*[1]. Ce n'est pas assez; au jour suivant nous irons plus loin s'il plaît à Dieu. Prions le Père de Jésus-Christ, qui a bien voulu être le nôtre, qu'il nous tire, qu'il nous enseigne au dedans, qu'il nous fasse entendre sa voix et pénétrer sa parole.

XXIXe Jour. La vie éternelle est le fruit de l'eucharistie. (Joan. VI. 26. 35. 47.)

Le même chapitre. Nous y devons trouver deux choses : la première est le fruit spirituel que nous devons tirer de l'eucharistie : la seconde est le moyen d'en tirer ce fruit. Pour le fruit, il est aisé de l'entendre : ce fruit est de nous détacher de la vie, et de nous attacher à Dieu. C'est sur quoi Jésus-Christ s'explique clairement par ces paroles : *En vérité, en vérité, je vous le dis : vous me cherchez, non point parce que vous avez vu des miracles ; mais parce que vous avez mangé des pains* que j'ai multipliés dans le désert, *et que vous en avez été nourris. Travaillez, non point à la nourriture qui périt, mais à celle qui ne périt pas, que le Fils de l'homme vous donnera : car c'est celui que le Père céleste vous a désigné, en imprimant sur lui son sceau et son caractère*[2], et en confirmant sa doctrine et sa mission par tant de miracles. Vous vous expliquez, mon Sauveur ! Votre dessein est de nous détacher de la nourriture et de la vie périssable, qui fait tous nos soins, à laquelle nous travaillons toute l'année ; et transporter notre diligence et notre travail à la nourriture et à la vie qui ne périt point. Enseignez-moi, mon Sauveur : tirez-moi de cette manière admirable, qui fait qu'on va à vous : dégoûtez-moi de tous les soins qui n'aboutissent qu'à vivre pour mourir : faites-moi goûter cette vie où l'on ne meurt jamais.

Quel miracle faites-vous, afin que nous croyions en vous[3] ? Que faites-vous de si merveilleux ? Il est vrai, vous nous avez rassasiés de pain dans le désert. Mais ce pain est-il comparable à la manne que Moïse a donnée à nos pères, de laquelle il est

[1] Joan. VI. 70. — [2] Ib. 26. 27. — [3] Ib. 30. 31.

écrit : *Il leur a donné à manger le pain du ciel.* Le pain que vous nous avez donné étoit le pain de la terre : et il y a autant de différence entre vous et Moïse, qu'il y en a entre la terre et le ciel.

On voit clairement, par ce discours, qu'ils ne songeoient qu'aux moyens de sustenter cette vie mortelle ; et que ce n'étoit pas sans raison, que Jésus-Christ leur avoit reproché leurs desirs charnels. Car ils ne portent point leur pensée plus loin que la manne, dont leurs corps furent nourris dans le désert ; ni ils ne connoissent d'autre ciel, que les nuées d'où elle leur avoit été envoyée ; sans songer qu'elle n'avoit été appelée le pain du ciel, et le pain des anges, qu'en figure de Jésus-Christ, qui leur devoit apporter la vie éternelle. Il se sert donc de l'expression dont l'Écriture se sert pour relever la merveille de la manne, à élever les esprits au vrai pain des anges, à la vérité qui les rend heureux, et qui s'étant incarnée s'est rendue familière et sensible aux hommes pour les faire vivre.

Il leur dit donc *qu'il est descendu du ciel ; que qui vient à lui n'a jamais faim, et que qui croit en lui n'a jamais soif ; qu'il est* par conséquent *le vrai pain* [1], la vraie nourriture des âmes, *qui viennent à lui* par la foi ; qu'il ne faut pourtant pas que les hommes espèrent de le pouvoir atteindre par sa divinité, ni de s'y unir en elle-même ; que c'est un objet trop haut pour une nature pécheresse et livrée aux sens corporels ; qu'il s'est fait homme pour s'approcher d'eux ; que la chair qu'il a prise, est le seul moyen qu'il leur a donné pour s'unir à lui ; et que pour cela il l'a remplie de la divinité même, par conséquent d'esprit et de grâce, ou, comme parle saint Jean, *de grâce et de vérité*, et ailleurs : *l'esprit ne lui est pas donné avec mesure : et nous avons tous reçu de son esprit* [2] ; que de là donc il s'ensuit, que nous avons en lui la vraie vie, la vie éternelle, la vie de l'âme et du corps : et non pas précisément en lui comme Fils de Dieu, mais en lui comme Fils de l'homme : car c'est par là qu'il commence. Travaillez à vous préparer la nourriture qui vous sera donnée par le Fils de

[1] Joan. VI. 33. 35. 48. — [2] Ib. I. 14. 16. III. 34.

l'homme : pourvu que vous le croyiez en même temps le pain descendu du ciel, c'est-à-dire, le Fils de Dieu; et que vous croyiez que sa chair, par laquelle il veut vous vivifier, est pleine d'esprit et de vie.

Ainsi la fin où il veut venir, est de nous faire vivre; mais de la vie éternelle, et selon l'âme et selon le corps : *c'est*, dit-il, *la volonté de mon Père*, *que je ne perde rien de ce que mon Père m'a donné*, *et que*, pour donner la vie au corps comme à l'âme, *je le ressuscite au dernier jour*; et encore : *Vos pères ont mangé la manne, et sont morts; celui qui mangera de ce pain, vivra éternellement*[1].

C'est donc là le fruit de l'eucharistie; elle est faite pour contenter le desir que nous avons de vivre : et pour cela nous donner la vie éternelle, dans l'âme, par la manifestation de la vérité: et dans le corps, par la glorieuse résurrection. Seigneur, qu'ai-je à desirer? de vivre : de vivre en vous, de vivre pour vous, de vivre de vous et de votre éternelle vérité, de vivre tout entier, de vivre dans l'âme, de vivre même dans le corps; de ne perdre jamais la vie; de vivre toujours! j'ai tout cela dans l'eucharistie; j'y ai donc tout, et il ne reste qu'à jouir.

XXX[e] Jour. Desir insatiable de l'eucharistie. (Joan. vi. 34. 40. 47.)

Seigneur, donnez-nous toujours ce pain[2] : ce pain dont vous avez dit, qu'il donne la vie éternelle. C'est ce que disent les Juifs : et ils expriment par là le desir de toute la nature humaine, ou plutôt de toute la nature intelligente. Elle veut vivre éternellement : elle veut ne manquer de rien; en un mot, elle veut être heureuse. C'est encore ce qu'exprimoit la Samaritaine, lorsque Jésus lui ayant dit : « O femme! celui qui boit » de l'eau que je donne n'a jamais soif » : elle répond aussitôt : « Seigneur, donnez-moi cette eau, afin que je n'aie jamais soif, » et que je ne sois pas obligée à venir ici puiser de l'eau[3] », dans un puits si profond, avec tant de peine. Encore un coup, la nature humaine veut être heureuse; elle ne veut avoir ni faim ni soif; elle ne veut avoir aucun besoin, aucun desir à remplir, aucun travail, aucune fatigue : et cela, qu'est-ce au-

[1] Joan. vi. 39. 40. 59. — [2] Ib. 34. — [3] Ib. iv. 10. 11. 13. 15.

tre chose, sinon être heureuse? Voilà ce que veut la nature humaine, voilà son fond. Elle se trompe dans les moyens; elle a soif des plaisirs des sens; elle veut exceller; elle a soif des honneurs du monde. Pour parvenir aux uns et aux autres, elle a soif des richesses; sa soif est insatiable : elle demande toujours, et ne dit jamais : C'est assez; toujours plus et toujours plus. Elle est curieuse; elle a soif de la vérité; mais elle ne sait où la prendre, ni quelle vérité la peut satisfaire : elle en ramasse ce qu'elle peut par ci par là, par de bons, par de mauvais moyens : et comme toute âme curieuse est légère, elle se laisse tromper par tous ceux qui lui promettent cette vérité qu'elle cherche. Voulez-vous n'avoir jamais faim, jamais n'avoir soif? venez au pain, qui ne périt point, et au Fils de l'homme qui vous l'administre; à sa chair, à son sang, où est tout ensemble la vérité et la vie; parce que c'est la chair et le sang, non point du fils de Joseph, comme disoient les Juifs, mais du Fils de Dieu. *O Seigneur, donnez-moi toujours ce pain!* Qui n'en seroit affamé? qui ne voudroit être assis à votre table? qui la pourroit jamais quitter?

Mais pour nous piquer davantage du desir d'en approcher, Jésus-Christ nous dit, que ce n'est pas une chose aisée ou commune. Il faut être aimé de Dieu, touché, tiré, prévenu, choisi. Voyez combien de ses auditeurs s'en éloignent? combien murmurent; combien se scandalisent! Ses disciples mêmes se retirent d'avec lui; il y en a même parmi ses apôtres qui ne croient pas. Plus ces infidèles se rebutent, plus les vrais disciples doivent s'approcher. Venez; écoutez; suivez le Père qui vous tire, qui vous enseigne au dedans, qui vous fait sentir vos besoins, et en Jésus-Christ le vrai moyen de les rassasier. Mangez, buvez, vivez, nourrissez-vous, contentez-vous, rassasiez-vous. Si vous êtes insatiables, que ce soit de lui, de sa vérité, de son amour : car la sagesse éternelle dit en parlant d'elle-même : *Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif*[1]. Hé, nous venons entendre de sa bouche : *Celui qui boit de l'eau que je donnerai, n'aura jamais soif*[2]; et encore : *Celui qui vient à moi, n'aura jamais*

[1] Eccli. XXIV 29. — [2] Joan. IV. 14.

faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif [1]. Il n'aura jamais ni faim ni soif d'autre chose que de moi ; mais il aura une faim et une soif insatiables de moi : et jamais il ne cessera de me desirer. En même temps qu'il sera insatiable, il sera néanmoins rassasié ; car il aura la bouche à la source : « Les » fleuves d'eau vive lui sortiront des entrailles. L'eau que je lui » donnerai, deviendra en lui une source d'eau jaillissante pour » la vie éternelle [2] ». Il aura donc toujours soif de ma vérité ; mais aussi il pourra toujours boire, et je le mènerai à la vie, où il n'aura plus même à desirer ; parce que je le réjouirai par la beauté de ma face, et je remplirai tous ses desirs. « Venez » donc, Seigneur Jésus, venez ; l'esprit dit *toujours* : Venez : » l'Épouse dit *toujours* : Venez. Vous tous qui écoutez, dites : » Venez : et que celui qui a soif vienne : vienne qui voudra » recevoir gratuitement l'eau vive [3] ». Venez : on n'exclut personne : venez ; il n'en coûte rien, il n'en coûte que le vouloir. Viendra le temps, qu'on ne dira plus : Venez. Quand cet Époux tant desiré sera venu, alors on n'aura plus besoin de dire : Venez. On dira éternellement : *Amen* ; il est ainsi, tout est accompli : *Alleluia* [4] : louons Dieu ; il a bien fait toutes choses ; il a fait tout ce qu'il avoit promis ; et il n'y a plus qu'à le louer.

XXXIe JOUR. Nouveaux murmurateurs capharnaïtes. (Joan. VI. 64.)

Écoutons un peu nos murmurateurs ; je ne dis pas ceux du peuple juif, les Capharnaïtes, et les autres dont il est parlé dans saint Jean. Écoutons les murmurateurs chrétiens, qui font semblant de s'éloigner du sentiment des murmurateurs de Capharnaüm, et qui disent : Nous ne leur ressemblons pas. S'il avoient compris que ce manger et ce boire, dont le Sauveur leur parloit, étoit la foi ; ils n'auroient pas murmuré, ils n'auroient pas à la fin abandonné Jésus-Christ. Ainsi tout le dénouement, c'est qu'il faut avoir la foi, et que tout le reste ne sert de rien : conformément, disent-ils, à cette dernière explication du Sauveur : *C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien ; les paroles que je vous dis, sont esprit et vie* [5].

[1] Joan. VI. 35. — [2] Ib. 38. IV. 14. — [3] Apoc. XXII. 17. 20. — [4] Ibid. XIX. 4. — [5] Joan. VI. 64.

Mon Sauveur, je ne suis pas ici recueilli devant vous pour disputer, ni pour faire une controverse; mais comme vous ne permettez pas en vain les hérésies, et que vous voulez tirer des contradicteurs un plus grand éclaircissement de vos vérités, j'écouterai les murmures des hérétiques, pour mieux entendre, pour mieux goûter votre vérité. Ils sont, Seigneur, je le crois, ils sont vraiment, quoi qu'ils disent, de nouveaux Capharnaïtes, qui viennent étourdir votre Église douce et modeste, et vos enfants qui ne sont pas disputeurs, ni contentieux, mais fidèles, du bruit de cette question : *Comment celui ci nous peut-il donner sa chair à manger*[1] ! Et ils répondent hardiment : Il ne le peut pas, au pied de la lettre : il faut entendre spirituellement, c'est-à-dire, selon leur pensée, il faut entendre figurément tout ce discours. Qu'on est grossier, continuent-ils, de préparer autre chose que la foi et que l'esprit pour manger votre chair et votre sang ! Écoutons donc ces hommes si spirituels, si élevés, qui regardent avec dédain notre humble troupeau, parce qu'il croit simplement à votre parole, et ne cherche point à en détourner le sens ni la force, pour contenter sa raison. Donnez-moi la grâce, ô Seigneur ! de découvrir leurs vaines subtilités et les piéges qu'ils tendent aux ignorants, qui en même temps sont superbes. Car ils passent jusqu'à cet excès de nous prendre pour de vrais Capharnaïtes, à cause que nous ne voulons pas croire avec eux, qu'avoir dit que *c'est l'esprit qui vivifie*, c'est avoir dit qu'on ne mange votre chair, et qu'on ne boit votre sang que par la foi. Voici donc leur explication : *La chair ne sert de rien*, c'est-à-dire, qu'il ne sert rien de manger réellement votre chair : *Mes paroles sont esprit et vie*, c'est-à-dire, tout ce que j'ai dit de ma chair et de mon sang n'est qu'une figure. Voilà, Seigneur, ce qu'ils disent; mais je ne vois point tout cela dans votre Évangile. Je le vais relire, Seigneur, et en peser de nouveau toutes les paroles : et j'espère non-seulement croire toujours d'une ferme foi, comme je le crois; mais encore entendre clairement, si vous le voulez, que ces murmurateurs se trompent; qu'ils vous font dire ce que vous ne dites pas.

[1] Joan. VI. 53.

Mais, Seigneur, je remettrai à un autre temps cette humble lecture : aujourd'hui j'ai assez gagné de m'être humilié, et d'avoir soumis mon esprit à la foi de votre Église catholique.

XXXIIe Jour. Notre Seigneur nous donne à manger le même corps qu'il a pris pour nous. (Joan. VI. 29. 33. 50. 55. 59.)

« L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en celui qu'il a en- » voyé. Je suis le pain de vie : celui qui vient à moi, n'aura » jamais faim : et celui qui croit en moi n'aura jamais soif : » qui croit en moi a la vie éternelle [1] ». Il est donc constant que c'est par la foi que nous devons profiter de cette céleste nourriture, pour en recevoir la vie éternelle : et il ne s'agit plus que de savoir ce qu'il nous enseigne aujourd'hui, que nous devons croire pour cela. Or, il nous enseigne clairement qu'il faut croire deux choses : la première, que le Fils de Dieu est descendu du ciel, et qu'il a pris une chair humaine, en laquelle il est venu à nous : la seconde, que pour avoir part à la vie qu'elle contient, il la faut manger.

La première de ces vérités est clairement enseignée dans ces paroles si souvent répétées : « Je suis descendu du ciel : » ce n'est pas Moïse qui vous donne le vrai pain descendu du » ciel, mais c'est mon Père qui vous donne le vrai pain des- » cendu du ciel ; car le pain de Dieu est celui qui descend du » ciel, et qui donne la vie au monde [2] » ? et encore : Je suis des- » cendu du ciel pour faire la volonté de mon Père, et ressusciter » tout ce qu'il m'a donné [3] » : et encore : C'est ici le pain des- » cendu du ciel » : et encore : « Je suis le pain descendu du » ciel » : et encore : « C'est ici le pain descendu du ciel [4] ».

Voilà donc le fondement de toute la doctrine du Sauveur très-clairement expliqué : qui est, qu'il est descendu du ciel, c'est-à-dire, qu'il s'est incarné, qu'il a pris chair.

Mais la seconde vérité, qu'il faut manger cette chair pour avoir part à la vie qu'elle contient, n'est pas moins expliquée ni moins inculquée dans tout le discours du Fils de Dieu, à commencer par ces paroles ; « Et le pain que je donnerai,

[1] Joan. VI. 29. 35. 47. — [2] Ib. 38. 32. 33. — [3] Ib. 38. 39. — [4] Ib. 50.

» c'est ma chair pour la vie du monde» ; ou , comme porte l'original : « Le pain que je donnerai , est ma chair que je » donnerai pour la vie du monde[1] » : Ce qui ayant donné lieu aux Juifs de dire entre eux : *Comment est-ce qu'il nous peut donner sa chair à manger*[2]? le Fils de Dieu s'explique encore davantage , et insiste de plus en plus à dire : *Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous :* (parce que la vie est pour vous dans cette chair que j'ai prise) et sans discontinuer : *Qui mange ma chair et boit mon sang, aura la vie éternelle*[3]. Il ne se lasse point de le répéter, puisqu'il ajoute aussitôt après : « Car ma » chair est vraiment viande, et mon sang est vraiment breu- » vage : qui mange ma chair et boit mon sang , demeure en » moi et moi en lui : qui me mange, vivra pour moi : qui » mange de ce pain aura la vie éternelle[4] ».

On voit comme Jésus-Christ enfonce, pour ainsi dire , toujours et de plus en plus dans la matière : il introduit le discours de la nourriture céleste à l'occasion du pain matériel , qu'il venoit de leur donner : et il en vient jusqu'à dire qu'il faudra manger sa chair et boire son sang : ce qu'il inculque aussi pressamment, qu'il a fait son incarnation ; nous enseignant clairement par là que nous devons aussi réellement manger sa chair et boire son sang, qu'il les a pris l'un et l'autre : et c'est là notre salut, c'est notre vie ; car par ce moyen il ne prend pas seulement en général une chair humaine ; il prend la chair de chacun de nous, lorsque chacun de nous reçoit la sienne. Alors il se fait homme pour nous , il nous applique son incarnation : et, comme dis it saint Hilaire, il ne porte, il ne prend la chair que de celui qui prend la sienne : il n'est point notre Sauveur, et ce n'est point pour nous qu'il s'est incarné, si nous-mêmes nous ne prenons la chair qu'il a prise. Ainsi l'œuvre de notre salut se consomme dans l'eucharistie, en mangeant la chair du Sauveur. Il y faut apporter la foi ; car c'est par là qu'il commence : il faut croire en Jésus-Christ, qui donne sa chair à manger ; comme il faut croire à Jésus-Christ descendu du ciel, et revêtu de cette

[1] Joan. VI. 52. — [2] Ib. 53. 54. — [3] Joan. V. 55. — [4] Ib. 56. 57. 58. 59.

chair. Ce n'est pourtant pas la foi qui fait que Jésus-Christ est descendu du ciel, et a paru en chair : ce n'est non plus la foi qui fait que cette chair est donnée à manger. Croyons ou ne croyons pas, cela est : croyons ou ne croyons pas, Jésus-Christ est descendu du ciel en chair humaine : croyons ou ne croyons pas, Jésus-Christ donne à manger la même chair qu'il a prise ; car il est dit absolument : *Ceci est mon corps* [1] ; et non pas : *Ceci le sera, si vous y croyez* ; comme il est dit absolument : *Le Verbe a été fait chair* [2] ; le Verbe est descendu du ciel en terre ; et non pas : *Il est fait chair par votre foi ; et il descend du ciel si vous y croyez.* O vérité de la chair mangée ! je vous crois, comme je crois la vérité de la chair prise par le Fils de Dieu, la vérité du Fils de Dieu descendu du ciel. Mon Sauveur, avec quelle force vous me confirmez votre incarnation ! Ha, celui qui ne croit pas que l'on reçoit réellement votre propre chair, en sa propre et véritable substance, ne croit pas comme il faut que vous l'avez prise ; et il n'a point de part au pain de vie.

XXXIIIe JOUR. Présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'eucharistie. (Joan. VI. 54. 55. 56 57. 58. Matth. XXVI. 26. 27. 28.)

« Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme : Prenez, » mangez : ceci est mon corps : Si vous ne buvez son sang : » buvez-en tous : Ceci est mon sang ». De dire qu'il n'y ait pas un rapport manifeste dans ces paroles ; que l'une n'est pas la préparation et la promesse de l'autre ; et que la dernière n'est pas l'accomplissement de celle qui a précédé : c'est vouloir dire que Jésus-Christ, qui est la sagesse éternelle, parle et agit au hasard. Visiblement il a parlé en saint Jean, chapitre VI, pour préparer l'institution de l'eucharistie. Il a dit en saint Jean : *Travaillez à la nourriture que le Fils de l'homme vous donnera* : et encore : *Et le pain que je donnerai, c'est ma chair que je donnerai pour la vie du monde* [3]. Il la donnera, dit-il ; c'est visiblement une préparation, et une promesse, avec laquelle il ne faut pas s'étonner que l'institution et l'exécution ait un rapport si manifeste : autrement on pourroit dire de même,

[1] Matth. XXVI. 26. — [2] Joan. I. 14. — [3] Joan. VI. 27. 52.

que lorsqu'il est descendu dans le Jourdain, et que le Saint-Esprit y est descendu sur lui visiblement[1], il ne songeoit ni à consacrer l'eau, ni à nous montrer l'esprit, desquels il a dit que nous renaîtrions. Mais si la manifestation de la Trinité dans son baptême, a préparé la déclaration qu'il en vouloit mettre dans le nôtre, lorsqu'il a dit : *Allez : baptisez au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit*[2]; et que son baptême et le nôtre aient entre eux un rapport si manifeste, et en aient en même temps un pareil avec ce qu'il a dit en saint Jean : *Si vous ne renaissez d'eau et du Saint-Esprit*[3]: on doit croire, qu'il a aussi préparé l'institution de l'eucharistie; et que ce qu'il a dit en saint Jean, chapitre VI, est fait pour cela : et sans tout ce raisonnement la chose parle.

Le rapport des paroles qu'on lit dans saint Jean, et de celles de l'institution est visible[4] : là *Manger;* et ici *Manger :* là *Boire;* et ici *Boire :* là *la chair;* et ici *la chair;* ou ce qui est la même chose, *le corps :* là *le sang;* ici *le sang :* là *le manger* et *le boire*, *la chair* et *le sang* séparément; et ici la même chose. Si cela ne fait pas voir précisément, que tout cela n'est qu'un seul et même mystère, une seule et même vérité, il n'y a plus d'analogie ni de convenance; il n'y a plus de rapport, ni de suite dans notre foi, ni dans les paroles et actions du Sauveur. Mais, si le manger et le boire de saint Jean, est le manger et le boire de l'institution; donc en saint Jean, c'est un manger et un boire par la bouche; puisque dans l'institution visiblement c'en est un de cette nature. Si la chair et le sang, dont il est parlé en saint Jean, n'est pas la chair et le sang en esprit et en figure, mais la chair véritable et le sang véritable, en leur propre et naturelle substance, il en est de même dans l'institution : et l'on ne peut non plus interpréter : *Ceci est mon corps : ceci est mon sang*, d'un corps en figure, d'un sang en figure; que dans saint Jean : *Si vous ne mangez ma chair, et si vous ne buvez mon sang*, de la figure de l'un et de l'autre. Or qui pourroit seulement songer que Jésus-Christ ait voulu dire : *Si vous*

[1] Joan. I. 31. 34. III. 5. — [2] Matth. XXVIII. 19. — [3] Joan. III. 5. — [4] Matth. XXVI. 26. 28. Joan. VI. 54. 55.

ne mangez ma chair en figure, et mon sang de même, il n'y a point de vie pour vous : et, *ma chair en figure, est vraiment viande; et mon sang en figure est vraiment breuvage;* et ainsi du reste? cela seroit insensé. Il ne l'est donc pas moins de dire que, *Ceci est mon corps : Ceci est mon sang,* ne soit pas la vérité, mais la figure de l'un et de l'autre.

Vous dites, que souvent dans l'Écriture, *Manger*, c'est croire; *Boire*, c'est croire; et que c'est là le manger et le boire, dont il est parlé dans saint Jean. Mais puisque manger et boire, à la fois c'est la même chose; Jésus-Christ ne se seroit pas arrêté jusqu'à quatre fois réitérées à distinguer le manger d'avec le boire, ni la viande d'avec le breuvage, s'il n'avoit pas regardé à autre chose. Visiblement donc il a regardé aux paroles de l'institution, où manger, c'est prendre par la bouche; où boire, c'est boire dans une coupe et en avaler la liqueur. Ainsi, quoi qu'il en soit des autres passages, où manger et boire, c'est croire; dans l'endroit que nous méditons, il n'est plus permis de dire que le manger et le boire soit un manger et un boire impropre et allégorique, ni autre chose qu'un manger et un boire véritable et proprement dit, un manger et un boire par la bouche du corps.

Je le crois ainsi, mon Sauveur! *si vous ne mangez ma chair : si vous ne buvez mon sang* : c'est-à-dire, si vous n'obéissez à cette parole : *Prenez, mangez : Ceci est mon corps; Buvez : Ceci est mon sang* : et il n'y a d'autre différence entre ces paroles, sinon que par l'une vous promettez, dans l'autre vous donnez; dans l'une vous préparez, dans l'autre vous instituez; dans l'une vous vous étendez davantage sur le fruit, dans l'autre vous vous attachez plus précisément à exposer la chose même. Mais partout, c'est le même corps, le même sang, reçu de la même manière, et toujours pour la même fin, qui est de s'unir substance à substance, à la chair et au sang que vous avez pris. Encore un coup, voilà, mon Sauveur, ce que je crois. La foi me vivifie; il est certain : mais cette foi qui me vivifie, c'est de croire que vous avez pris une chair humaine, un sang humain : et que vous me

les donnez aussi véritablement à manger et à boire, même par la bouche du corps, que vous les avez pris dans le sein de votre bienheureuse mère.

XXXIV[e] JOUR. Manger et boire le corps de notre Seigneur réellement, et avec foi. (Ibid.)

Que l'homme est insensé, de se servir de la foi pour en détruire l'objet! Il faut manger votre chair et boire votre sang : il faut croire qu'on la mange, et qu'on le boit; donc manger et boire, c'est croire : on ne mange point; on ne boit point autrement : et parce qu'il le faut faire avec foi, ce n'est que par la foi qu'on le fait. C'est de même que si l'on disoit : Jésus-Christ est descendu du ciel, et il a pris chair humaine dans le sein d'une vierge : cette vierge a cru, et ce qu'elle a cru s'est accompli en elle, conformément à cette parole : *Bienheureuse, qui avez cru : ce qui vous a été dit s'accomplira en vous*[1]. Vous avez cru que vous concevriez le Fils de Dieu, et que vous en seriez la mère : vous l'avez conçu; vous l'enfanterez; et tout ce que vous avez cru, vous arrivera : vous l'avez conçu en quelque sorte dans votre esprit par la foi, avant que de le concevoir véritablement dans votre sein : donc cette conception n'est qu'une conception par la foi, et vous n'avez pas véritablement conçu le Fils de Dieu dans vos entrailles; il n'y est pas véritablement descendu en chair et en os; et tout cela n'est que figure et allégorie. C'est ainsi que raisonnent ceux qui disent : Il faut manger la chair du Sauveur; il en faut boire le sang; il faut faire l'un et l'autre avec foi : donc la foi est tout ce manger et tout ce boire, et il n'y a rien davantage. C'est ainsi que les hommes disputent contre Dieu, et contre eux-mêmes : contre Dieu, en ne croyant pas qu'il puisse faire pour l'amour de nous des choses incompréhensibles; contre eux-mêmes, en refusant leur croyance à ses bienfaits, à cause qu'ils sont trop grands.

De même, quand le Sauveur a dit : *Quelqu'un m'a touché : car j'ai senti sortir de moi une vertu*[2] : et qu'il a si vivement

[1] Luc I. 45. — [2] Matth. V. 30. Luc VIII. 46.

distingué cette femme qui le touchoit avec foi, de toute la troupe qui le touchoit simplement en pressant son corps; il a voulu dire, que cette femme ne l'a pas touché véritablement selon le corps, et qu'elle ne l'a touché que par la foi et selon l'esprit. C'est ainsi que pensent ceux qui disent : Manger le corps, boire le sang, par la bouche simplement, ce n'est rien, et la vertu ne sort que lorsqu'on mange et qu'on boit avec foi : donc il ne faut entendre ici que la seule foi : et pour tirer la vertu qui est dans le corps et dans le sang de Jésus, on n'a pas besoin de joindre ces deux choses ensemble; c'est à savoir, d'un côté, manger et boire selon le corps; et de l'autre, s'y unir avec la foi. Je me perds, mon Sauveur! je me perds, encore un coup; non point dans la hauteur de vos mystères; car je les crois sans les comprendre, et je ne vous demande pas, à l'exemple des incrédules, comment vous pouvez les accomplir. Mais je me perds dans l'égarement des hommes, et dans la perversité de leurs voies; parce que je vois qu'ils aiment mieux raffiner sur vos paroles, pour en éluder la force, que d'y croire simplement et de vivre.

XXXVe Jour. Manger le corps et boire le sang de Jésus-Christ, c'est y participer véritablement et réellement. (Ibid.)

Tout ceci, dites-vous, n'est que mystère et allégorie : manger et boire, c'est croire : manger la chair, et boire le sang, c'est les regarder comme séparés à la croix, et chercher la vie dans les blessures de notre Sauveur. Si cela est, mon Sauveur, pourquoi ne parlez-vous pas simplement, et pourquoi laisser murmurer vos auditeurs jusqu'au scandale et jusqu'à vous abandonner, plutôt que de leur dire nettement votre pensée?

Quand le Sauveur a proféré des paraboles, quoique beaucoup moins embrouillées que cette longue allégorie qu'on lui attribue, il en a si clairement expliqué le sens, qu'il n'y a plus eu à raisonner ni à questionner après cela : et si quelquefois il n'a pas voulu s'expliquer aux Juifs, qui méritoient par leur orgueil qu'il leur parlât en énigme, il n'a jamais refusé à ses apôtres une explication simple et naturelle

de ses paroles; après laquelle personne ne s'y est jamais trompé. Ici, plus on murmure contre lui, plus on se scandalise de si étranges paroles; plus il appuie, plus il répète, plus il s'enfonce, pour ainsi parler, dans l'embarras et dans l'énigme. Il n'y avoit qu'un mot à leur dire; il n'y avoit qu'à leur dire : Qu'est-ce qui vous trouble? Manger ma chair, c'est y croire; boire mon sang, c'est y penser : et tout cela n'est autre chose que méditer ma mort. C'étoit fait; il n'y restoit plus de difficulté; pas une ombre. Il ne le fait pas néanmoins; il laisse succomber ses propres disciples à la tentation et au scandale, faute de leur dire un mot. Cela n'est pas de vous, mon Sauveur; non cela assurément n'est pas de vous; vous ne venez pas troubler les hommes par de grands mots qui n'aboutissent à rien; ce seroit prendre plaisir à leur débiter des paradoxes seulement pour les étourdir.

Quand le Sauveur eut prononcé cette sentence : *Ce qui entre dans la bouche n'est pas ce qui souille l'homme; mais ce qui en sort*[1] : ses apôtres lui vinrent dire : *Savez-vous bien que cette parole a scandalisé les pharisiens? Laissez-les*, dit-il, *ce sont des aveugles et des conducteurs d'aveugles.* Mais pour ses apôtres, il leur expliqua tellement l'allégorie, qu'il n'y eut jamais sur cela le moindre embarras, ni dans leur esprit, ni dans l'esprit de ceux qui les ont suivis.

Prenez garde, leur disoit-il, *au levain des pharisiens et des sadducéens : et ils pensoient en eux-mêmes qu'il leur reprochoit qu'ils avoient oublié à porter des pains : mais connoissant leur pensée, il leur dit : Gens de petite foi*, qui croyez que je ne songe qu'au pain, ne vous souvenez-vous pas combien de milliers d'hommes j'ai nourris premièrement de cinq pains, et ensuite de sept? *Comment donc n'avez-vous pas entendu que ce n'est pas du pain que je vous parle? Ils entendirent alors qu'il parloit de la doctrine des pharisiens*[2].

Il les vit embarrassés de cette parole : *Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus; et encore un peu de temps, et vous me verrez.* Comme il leur vit l'esprit peiné, et qu'ils se disoient l'un à l'autre : *Que veut-il dire? Nous ne savons*

[1] Matth. XV. 11 et seq. — [2] Matth. XVI. 6. 7. 8. 9. 12.

ce qu'il veut dire : il leur répondit : Hé bien ; il faut donc maintenant vous parler sans allégorie, sans proverbe, sans similitude ; et il leur parla si clairement, qu'ils lui dirent enfin eux-mêmes : Maître, *cette fois vous parlez nettement, et il n'y a point de proverbe* ni d'ambiguïté *dans vos discours*[1]. N'y a-t-il que cette occasion où les paroles vous manquent? N'aviez-vous point de moyen de vous expliquer, ni d'empêcher vos disciples, non pas de s'embarrasser dans vos discours, mais de s'y perdre, et de vous quitter tout à fait?

La Samaritaine s'embarrasse, et croit que l'eau dont vous lui parlez, est une eau de la nature de celle qu'elle venoit puiser au puits de Jacob, pour étancher sa soif; mais vous lui expliquâtes nettement que l'eau dont vous lui parliez, étoit une eau qui devenoit une source inépuisable et intarissable dans ceux qui en buvoient, et qui leur donnoit la vie éternelle. Qui depuis a jamais cru après cela, que l'eau que vous donniez à boire à vos disciples, fût une eau matérielle? Il est vrai que cette femme demeure encore un peu dans l'embarras, et qu'elle dit encore au Sauveur : *Seigneur, donnez-moi cette eau, afin que je ne sois plus obligée de venir à ce puits.* Mais Jésus-Christ, qui sentit qu'il s'étoit assez expliqué, et que ce reste de doute se dissiperoit de lui-même, changea de discours. La femme entre dans d'autres matières, et ravie de la doctrine du Sauveur, sans s'embarrasser davantage de cette eau, elle laisse sa cruche auprès du puits, pour aller dire à ses citoyens : *Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait? N'est-ce point le Christ*[2] ? ce qu'elle dit, non pas en doutant; mais pour les induire à croire aussi ce qu'elle croyoit déjà. A-t-elle quitté le Sauveur, comme font ici ses propres disciples, sous prétexte de cette eau, qu'elle sembloit n'avoir pas encore bien entendue? Point du tout; elle sentit bien que ce n'étoit rien : personne aussi n'a relevé son doute, et s'il eût pu rester quelque embarras, il est levé clairement dans un autre endroit par l'évangéliste, lorsqu'après avoir raconté ce discours de notre Seigneur, semblable à ceux qu'il avoit tenus à la Samaritaine : *Celui qui croit en moi, il sortira de ses*

[1] Joan. XVI. 16. 17. 18. 29. — [2] Ibid. IV. 10. 11. 13. 14. 15. 16. 28. 29.

entrailles des fleuves d'eau vive : ajoute aussitôt après : *Il disoit cela de l'esprit que ses fidèles devoient recevoir* [1].

Mon Sauveur, vous ne laissez rien sans explication : tout ce qui pouvoit donner de fausses idées est clairement expliqué dans votre évangile : personne ne s'y trompe ; personne n'est tenté de vous quitter. Je ne vous quitterai pas, à Dieu ne plaise pour vous avoir entendu parler de votre chair qu'il nous faut manger, ni de votre sang qu'il nous faut boire : je ne chercherai non plus à éluder la force de cette parole ; je la prendrai au pied de la lettre, comme vous l'avez prononcée : s'il le falloit prendre autrement, vous me l'auriez expliqué comme tout le reste des paraboles, des similitudes, des allégories.

XXXVI[e] JOUR. Renaissance spirituelle expliquée par notre Seigneur à Nicodême. (Joan. III. 2. 3 et seq.)

Venons enfin à Nicodême, et au discours que lui tint le Fils de Dieu sur le sujet du baptême. Il entendit trop charnellement ce qui lui avoit été dit : *qu'il falloit renaître de nouveau :* et il poussa l'ignorance jusqu'à demander : *Comment est-ce que l'on peut renaître étant déjà vieux?* Faudra-t-il *rentrer dans le ventre de sa mère* [2], pour en sortir encore une fois, et redevenir dans sa vieillesse un enfant nouvellement né? Jésus-Christ pouvoit ici lui répéter : Oui, je vous le dis, il faut renaître : encore un coup, il faut renaître : si on ne renaît, on n'a point de part à mon royaume : il pouvoit, dis-je, répéter sans cesse son premier discours, et sans s'expliquer davantage, laisser Nicodême dans ses grossières idées. Il ne le fait pas : et aussitôt que ce pharisien lui a fait sentir sa difficulté, il la résout par ces paroles : *Si vous ne renaissez de l'eau et du Saint-Esprit, vous n'aurez point de part à mon royaume* [3] : ce qui veut dire manifestement : Ce n'est pas dans le ventre de sa mère, c'est dans l'eau qu'il faut entrer : ce n'est pas pour y recevoir une naissance charnelle, c'est pour y être renouvelés par le Saint-Esprit. Il n'en falloit pas davantage, et toute la difficulté étoit résolue. Mais le Sauveur ne

[1] Joan. VII. 38. 39. — [2] Ib. III. 4. — [3] Ib. 5.

s'en tient pas là; et pour ôter toute idée d'une naissance charnelle, il poursuit en cette sorte : « Ce qui est né de la » chair, est chair : et ce qui est né de l'esprit, est esprit. Ne » vous en étonnez donc pas, si je vous dis : qu'étant nés selon » la chair, il faut encore naître [1] » selon l'esprit. Que pouvoit-on desirer de plus sur la difficulté proposée? Être baptisé, c'est-à-dire, se plonger dans l'eau pour être purifié, étoit chose bien connue des Juifs : et il ne restoit qu'à leur expliquer qu'il y auroit un baptême, où le Saint-Esprit se joignant à l'eau renouvelleroit l'esprit de l'homme. Cela est dit clairement; et Nicodême n'en revient plus à sa naissance charnelle, ni personne ne se l'est jamais imaginée à son exemple.

Il est vrai qu'il lui restoit à entendre l'opération du saint Esprit, dont Jésus-Christ lui parla d'une manière admirable, de laquelle il n'est pas ici question. Mais comme sa difficulté sur la naissance charnelle étoit résolue sans retour, et qu'il n'étoit pas nécessaire de l'instruire davantage sur la manière dont le Saint-Esprit agissoit en nous et y formoit des pensées, dont la fin comme le principe passoient notre intelligence; Jésus-Christ ne lui parle plus que de la foi qu'il faut avoir à ses paroles : *Nous disons ce que nous savons : et nous rendons témoignage des choses que nous avons vues : et on ne veut pas le recevoir* [2]; et le reste, qu'il seroit aisé d'expliquer, s'il en étoit question. Quoi qu'il en soit il est bien certain qu'il ne reste aucun doute à Nicodême : il n'est point tenté de quitter le Fils de Dieu; et la renaissance du corps n'a fait aucune dispute parmi ses disciples. Pourquoi ne parler pas avec la même netteté à un si grand peuple, qui croyoit en lui, jusqu'à dire *qu'il étoit vraiment ce prophète qui devoit venir* [3]; c'est-à-dire, qu'il étoit le Christ? Pourquoi ne leur ôter pas cette peine qui les troubloit tant, d'avoir à manger son corps et boire son sang par la bouche ; et ne leur pas dire en un mot, que tout cela n'étoit rien, et qu'il ne vouloit parler que de la représentation et application qu'il se falloit faire à soi-

[1] Joan III. 6. 7. — [2] Ib. 11. — [3] Ib. VI. 14.

même par la foi dans son esprit, de la mort et des blessures du Sauveur des âmes?

XXXVII[e] Jour. L'eucharistie est la participation réelle au corps et au sang de notre Seigneur, en mémoire de sa mort soufferte pour vous. (Ibid.)

On dira : Mais n'est-il pas vrai qu'il faut se souvenir de cette mort, la méditer avec foi, croire en cette chair percée et ce sang répandu ; et par ce moyen avoir la vie? Il est vrai : mais ce n'est pas là ce qui faisoit la difficulté ; ce n'est pas ce qui faisoit dire : *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger* : et : *Cette parole est dure, qui la peut ouïr* [1]? C'étoit bien assez pour des hommes, de les obliger à croire, que le Fils de Dieu avoit pris une chair humaine, et qu'il la devoit livrer à la mort ; sans ajouter à la peine de voir percer cette chair, et verser inhumainement ce sang, la dureté de la manger et de le boire. Car c'est là précisément ce qui les oblige, non pas à dire : Cela est haut, cela est incroyable, cela, si vous voulez, n'est pas possible ; mais, cela est dur et insupportable, d'avoir à prendre par la bouche la chair et le sang d'un homme. Et si cette difficulté ne se trouvoit pas en effet dans le mystère du Sauveur, on ne pouvoit expliquer nettement trop ni trop tôt un tel discours.

Qu'ainsi ne soit : mon Sauveur, j'écoute sans peine qu'il faut se souvenir de votre mort ; qu'il faut contempler par la foi votre chair blessée, et votre sang répandu ; et que c'est par là que vous m'avez racheté. C'est ce que je fais en effet dans l'eucharistie, dont le fruit est de m'imprimer votre mort dans la pensée, d'y mettre mon espérance, de m'y conformer par la mortification de mes sens. Il n'y a pas là de difficulté particulière ; et si vous vous étiez expliqué ainsi, on n'auroit pas trouvé dans votre discours cette dureté, dont on se plaint. J'entends donc que vous voulez dire autre chose ; que vous voulez dire qu'il faut à la vérité se souvenir de votre mort ; mais qu'il faut encore s'en souvenir comme d'un sacrifice offert pour nous, dont la chair doit être mangée, même par la bouche comme

[1] Joan. VI. 53. 61.

on mangeoit celle de l'ancienne pâque, et celle des autres victimes qui vous figuroient, pour nous être un gage certain que c'est pour nous que s'est faite cette immolation, et en imprimer dans nos cœurs un souvenir plus vif et plus efficace. Je le crois ainsi, mon Sauveur ! ce souvenir, où les incrédules veulent tout réduire, est trop humain.

Un homme peut s'immoler pour sa patrie ; je dis même s'immoler au pied de la lettre, et les exemples n'en sont pas si rares que les livres sacrés et profanes n'en soient pleins : il n'est pas difficile aux hommes, qui s'immoleroient de cette sorte, de recommander le souvenir de cette mort, ni d'établir quelque fête, quelque signal pour en perpétuer la mémoire. Mais de laisser à perpétuité sa chair à manger et son sang à boire, afin qu'en se les appropriant de cette sorte on se souvienne plus tendrement qu'ils ont été immolés pour nous ; il n'y a qu'un Dieu qui le puisse faire, et il y a là autant de puissance que d'amour. Il est vrai, cette parole est due à nos sens ; elle est insupportable, elle est absurde ; mais votre parole est véritable : je croirai cette absurdité ; je dévorerai cette dureté ; si vous ne me l'ôtez en me l'expliquant. Car je sais que *ce qui est folie selon les hommes est sagesse selon Dieu* [1] ; et par la même raison, que ce qui est dur et absurde selon les hommes, selon Dieu est consolation et vérité.

Je le crois, mon Sauveur, je le crois ; me voilà prêt à prendre au pied de la lettre tout ce que vous dites de plus dur, si vous-même vous ne m'apprenez à le prendre d'une autre manière. Mes sens seroient soulagés par une interprétation plus humaine ; mais si je cherche à les soulager de cette sorte où vais-je, mon Sauveur, où suis-je entraîné? dans quelle incrédulité? dans quel éloignement de vos mystères? Je veux croire, encore un coup, et non pas raisonner selon l'homme ; et s'il faut rabattre quelque chose de la précise vérité de vos paroles, il faut que vous me l'appreniez vous-même.

[1] I. Cor. I. 25.

XXXVIIIe JOUR. Scandale des disciples. (Joan. VI. 60. 61. 62. 63 et seq.)

« Jésus dit ces choses à Capharnaüm dans la synagogue.
» Plusieurs de ses disciples dirent donc : Cette parole est
» dure : qui la peut ouïr. Et Jésus sachant en lui-même que
» plusieurs de ses disciples murmuroient, il leur dit : Ceci
» vous scandalise? Si donc vous voyez le Fils de l'homme re-
» monter où il étoit auparavant? C'est l'esprit qui vivifie : la
» chair ne sert de rien. Les paroles que je vous dis, sont es-
» prit et vie : mais il y en a parmi vous qui ne croient pas.
» Car dès le commencement, Jésus savoit qui étoit ceux qui
» ne croyoient pas, et qui étoit celui qui le devoit trahir. Et
» pour cela, continuoit-il, je vous ai dit, que personne ne
» peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Père [1] ».

Voilà des paroles où l'on prétend que Jésus tempère son discours. Vous croyez que vous me mangerez de votre bouche : mais il n'en sera pas ainsi ; car vous me consumeriez, et je ne pourrois pas retourner entier et vivant au ciel, d'où je viens. Vous vous attachez à ma chair et à mon sang ; vous croyez, pour avoir la vie, qu'il la faut manger, qu'il le faut boire au pied de la lettre ; mais *c'est l'esprit qui vivifie*, ce n'est point *la chair* : au contraire elle *ne sert de rien. Les paroles que je vous dis sont esprit et vie ;* ce n'est donc point chair et sang, comme vous pensez ; tout est figure et allégorie dans mon discours : et il n'y a rien à prendre au pied de la lettre. Ainsi tout est apaisé ; le scandale s'évanouit, les murmures cessent. Lisons pourtant ce qui suit et voyons.

Dès lors plusieurs de ses disciples se retirèrent de sa suite, et n'alloient plus avec lui [2]. *Dès lors* : nous avons lu ces paroles jusques au ℣. 66 ; et sans interruption, celles qui suivent dans le ℣. 67, contiennent ce qu'on vient d'entendre : *dès lors* : depuis ces paroles qui levoient, à ce qu'on prétend, la difficulté, et qui ôtoient le scandale, plusieurs de ses disciples se retirèrent, et n'alloient plus à sa suite. Les voilà perdus ; qu'est-ce qui les obligeoit à se retirer? Est-ce à cause qu'il avoit dit, *Personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné*

[1] Joan. VI. 60 et seq. — [2] Ib. 67.

par mon Père [1]? Mais il l'avoit déjà dit, sans que personne s'en fût allé ; et il remarque lui-même, qu'il ne fait que le répéter. Est-ce à cause qu'il avoit dit : *Il y en a parmi vous qui ne croient pas?* ce n'est pas de quoi s'en aller; et il n'y a rien là de si incroyable ni de si rebutant : car il n'en blâmoit que quelques-uns, et ce n'est pas là de quoi rebuter les autres. Ainsi ce qui les rebute, c'est précisément ce qui précède : *Que sera-ce, si je retourne dans les cieux* [2]? et : *C'est l'esprit qui vivifie.* Voilà, dis-je; ce qui rebute : c'est ce qu'on veut qu'il ait dit pour prévenir le rebut, c'est cela précisément qui le cause ; tant Jésus s'est bien expliqué; tant il a levé le scandale. Cela n'est pas, mon Sauveur. Ce n'est pas vous qui vous expliquez mal ; à Dieu ne plaise ; ce sont nos murmurateurs et nos incrédules, qui donnent un mauvais sens à vos paroles.

XXXIX[e] JOUR. Quel est le sujet de ce scandale (Joan. VI. 61. 62. 63.)

Cela vous scandalise? Que sera-ce donc, si je m'en retourne au ciel, d'où je viens [3]? Vous vous scandalisez de m'entendre dire que vous mangerez vraiment ma chair, et que vous boirez vraiment mon sang; que sera-ce donc, si avec cela je vous dis encore que je retournerai entier et vivant au ciel où je suis? Il n'y a rien de fort merveilleux, que celui dont on ne mange la chair et dont on ne boit le sang qu'en croyant en lui, et en méditant sa mort, s'en retourne au ciel tout entier et tout vivant. L'esprit n'a pas accoutumé de démembrer sa nourriture, c'est-à-dire son objet : la foi ne consume pas ce qu'elle s'approprie ; c'est le manger qui fait cet effet : et ce qui étonne les Capharnaïtes, c'est de leur apprendre qu'il ne le fait pas à cette fois. Ils ne songent donc pas seulement que le manger et le boire, au pied de la lettre soit retranché du discours du Fils de Dieu ; ni que tout cela soit réduit à méditer et à croire. Car l'ascension du Sauveur n'y seroit pas contraire; et on ne s'avisera jamais qu'un manger et un boire métaphorique, empêchent un homme d'aller où il voudra, ni même au ciel, s'il y peut parvenir. Mais de croire qu'on

[1] Joan. VI. 65. 66. — [2] Ib. 63. 64. — Ib. 62. 63.

mange, au pied de la lettre la chair de cet homme, et que cependant après cela, il monte au ciel tout entier; c'est ajouter au discours une nouvelle difficulté qui passe toutes les autres. On peut bien s'imaginer qu'on dévore un homme et qu'il vive de sa chair. Mais qu'on la mange et qu'on en vive, et qu'elle demeure entière jusqu'à être avec cela portée dans le ciel, c'est dire que cette chair est indivisible et inconsomptible; qu'on la donne d'une manière spirituelle, surnaturelle, invisible, incompréhensible, et tout ensemble réelle et substantielle; car autrement ce ne seroit rien, et il ne faudroit pas étourdir le monde par cette emphase de mots ni alléguer la réalité de l'assertion, pour expliquer une métaphore. C'est pourquoi à ces mots ils se retirent. Cette nouvelle difficulté les pousse à bout; et ils ne peuvent plus porter la hauteur de ce mystère.

Ah! qu'on fait tort au Sauveur, quand on mesure ses paroles au sens humain! *Tout ce qui est à moi, est à vous : tout ce qui est à vous, est à moi* [1]. *Personne ne connoit le Père, si ce n'est le Fils : personne ne connoît le Fils, si ce n'est le Père* [2] : *Tout ce que le Père fait,* non-seulement *le Fils* le fait; mais encore il *le fait semblablement* [3]. *Comme le Père a la vie en soi* [4], *ainsi le Fils a la vie en soi. Qui me voit, voit mon Père. Moi et mon Père ce n'est qu'un* [5]. *Le Fils est Dieu : il est le vrai Dieu : il est le Dieu béni au dessus de tout : celui par qui tout est fait* [6]. Tout cela n'est rien, nous dit-on; il est Dieu en représentation : Dieu et lui ce n'est qu'un en affection et en concorde. Et pourquoi donc ces grands mots, s'il en falloit tant rabattre, et les réduire enfin à des choses si intelligibles. Mon Sauveur! vous et vos apôtres vous n'êtes pas venus étourdir le monde par un langage prodigieux : et parce que vous n'êtes pas venus pour l'étourdir, ceux qui énervent ainsi vos paroles sont venus pour le tromper.

De même, dire avec tant de force : *Si vous ne mangez ma chair, si vous ne buvez mon sang* [7], le répéter quatre et cinq

[1] Joan. XVII. 10. — [2] Luc. X. 22. — [3] Joan. V. 19. — [4] Ib. 26. — [5] Ib. XIV. 9. 10. X. 30. — [6] Ib. I. 1. 34. 49. Rom. IX. 5. Joan. I. 3. Heb. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 8. 9. 13. Act. XIII. 33. — [7] Joan. V. 54. 55. 56. 57.

fois, et le répéter d'autant plus qu'on le trouve plus étrange ; et après l'avoir tant répété, et avoir rebuté le monde qui ne le vouloit pas croire, en venir encore à l'effet, et dire aussi crûment, aussi durement : *Prenez, mangez; ceci est mon corps : buvez; ceci est mon sang : ce même corps donné pour vous : ce même sang répandu à la croix*[1] : il le faut croire ; et croire encore avec tout cela, qu'on ne les consume point en les mangeant ; et que je suis dans le ciel en mon entier, avec tout ce que j'ai pris de l'homme, et la nature humaine tout entière : ou cela est vrai, au pied de la lettre, ou tout cela est inventé pour mettre le trouble et la division dans le monde. Que Dieu fasse des choses hautes, incompréhensibles ; il n'y a rien là au dessus de lui : que le monde en soit rebuté, et résiste à une si haute révélation, c'est le naturel de l'homme animal. Mais qu'on accable les esprits de difficultés, qui ne sont que dans le langage : que tout soit exagération, et qu'il en faille venir à tout rabaisser à la capacité du sens humain : cela n'est pas. Que ceux-là le croient, qui veulent nous ôter la vérité simple des paroles de Jésus-Christ, et réduire à rien son Évangile.

XLe Jour. Quelle fut l'incrédulité des Capharnaïtes. (Joan. vi. 41. 43. 50. 51 et seq.)

C'est l'esprit qui vivifie; donc la chair ne vivifie pas Si cela est, il ne falloit pas dire : *Le pain que je donnerai, c'est ma chair que je donnerai pour la vie du monde* : ni : *Celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang, aura la vie éternelle. La chair ne sert de rien* ; si cela veut dire que la chair de Jésus-Christ ne sert de rien, il n'en falloit donc pas parler avec tant d'avantage. *Les paroles que je vous dis sont esprit et vie* ; si cela veut dire qu'il ne faut pas s'attacher à la chair et au sang ; il n'étoit pas besoin d'en parler tant, ni de tant obliger à les manger et à les boire : et si tout cela vouloit dire qu'il ne falloit les manger et les boire qu'en esprit, il ne falloit point tant inculquer des paroles qui portoient visiblement à de contraires idées. Il y a donc ici un autre sens, qui a frappé les Capharnaïtes. Si la chair de Jésus-Christ donne la vie, et

[1] Matt. xxvi. 26. 27. 28. Luc. xxv. 19. 20.

que l'esprit vivifie aussi ; c'est donc que cette chair est remplie d'un esprit vivifiant : et si cela est, quand Jésus-Christ dit *que la chair ne sert de rien,* ou il ne l'entend pas de sa chair, ou si c'est de sa chair qu'il veut parler, il veut dire que sa chair ne sert de rien en la prenant toute seule ; mais qu'il la faudra prendre avec l'esprit dont elle est pleine. Et lorsqu'il conclut de là que ses paroles sont esprit et vie, après avoir tant parlé de chair et de sang ; c'est dire que cette chair et ce sang sont eux-mêmes esprit et vie, tout remplis de divinité, de l'esprit de Dieu, et de la vie de la grâce : et de plus qu'il les faut manger d'une manière qui passe les sens, d'une manière divine qui ne les consume ni ne les altère, mais qui les laisse tout entiers pour le ciel, comme on a vu. Enfin ne paroissant rien dans tout ce discours, de ce manger en figure, de ce boire en allégorie qu'on y veut trouver ; ni rien par conséquent qui doive obliger à renoncer au manger et au boire au pied de la lettre ; mais seulement à entendre qu'il faut manger cette chair, et boire ce sang, comme pleins d'esprit et de vie, d'une manière si haute et si divine : il s'ensuit que le Fils de Dieu n'a point tempéré, mais plutôt fortifié ce qu'il avoit dit : d'où vient aussi qu'à ce coup les Capharnaïtes l'abandonnent, et ne veulent plus marcher dans sa compagnie.

Qui ne seroit étonné du progrès de leur incrédulité, et ne le regarderoit avec frayeur ? Quand Jésus-Christ leur dit qu'il étoit descendu du ciel, ils commencent à murmurer, et ils disent : *N'est-ce pas ici le fils de Joseph ? Et comment donc se dit-il descendu du ciel*[1]. Quand il enfonce plus avant, et qu'il dit que la nourriture qu'il leur veut donner à manger est sa chair qu'il donnera pour la vie du monde ; ils disputent les uns contre les autres, en disant : *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger*[2] ? Ce qui marque des gens encore irrésolus, et plutôt ébranlés que déterminés à le quitter. Il poursuit, et il leur dit si affirmativement et si souvent qu'il faudra manger et boire son corps et son sang, qu'ils ne voient aucun moyen de s'en dispenser ; ce qui leur fait dire : *Cette parole est dure : qui pourroit l'entendre*[3] ? Par où ils se précipitent dans un scandale formel, et dans une incrédulité

[1] Joan. VI. 42. — [2] Ib. 53 et seq. — [3] Ib. 61.

déclarée. Cependant ils ne s'en vont pas encore : ils attendent s'il viendra enfin quelque sorte d'adoucissement. Mais Jésus-Christ leur ayant dit, pour toute explication, qu'ils ne se trompoient qu'en ce qu'ils croyoient manger sa chair et boire son sang d'une manière qui les consumât, et que d'ailleurs ils n'entendoient pas de quel esprit elle étoit pleine, ni la façon incompréhensible dont il vouloit les leur donner; ils voient tout poussé à bout, et la dureté qui troubloit leur sens et scandalisoit leurs esprits, portée au comble : si bien que ne pouvant la porter, ils renoncent tout à fait à la compagnie de Jésus-Christ, et ne voulent plus se ranger au nombre de ses disciples.

Lui aussi qui avoit tout dit de son côté, et qui avoit expliqué tout ce qu'il vouloit qu'on sût de son mystère, s'adresse à ses apôtres, en leur demandant : *Et vous, voulez-vous aussi vous en aller*[1] ? Comme s'il eût dit : Je n'ai rien à augmenter ni à diminuer à mon discours : je n'y veux rien ajouter, ni je n'en puis rien rabattre : prenez maintenant votre parti : je ne veux point de disciple qui n'aille jusque là, et je mets leur foi à ce prix.

Les Capharnaïtes ont trouvé étrange qu'il se dît descendu du ciel ; et pour tout adoucissement, il leur répète qu'il est descendu du ciel[2], parce que cela est vrai au pied de la lettre: ils commencent à murmurer en demandant comment il pourra donner sa chair à manger, et il reçoit pour toute réponse qu'ils leur donneroit sa chair à manger, et il y ajoute son sang[3], afin qu'il ne manque rien à ce qu'il avoit à leur dire. Il le répète, il l'inculque : encore un coup, parce que cela étoit vrai au pied de la lettre. Ils disent que cela est dur et insupportable; et il l'étoit en effet, de la manière qu'ils l'entendoient ; puisqu'ils croyoient démembrer son corps et consumer son sang: il leur ôte ce doute en leur disant qu'avec tout cela il remonteroit au ciel dans toute son intégrité, et qu'au reste, ce qu'il avoit dit de sa chair et de son sang, et quant au fond et dans la manière de les prendre, étoit chose au dessus des sens, et pleine d'esprit et de vie[4] ; sans rien rabattre du littéral, mais y ajoutant

[1] Joan. VI 68. — [2] Ib. 42. 50. 51. 53. — [3] Ib. 54. 61. — [4] Ib. 63. 64. 67.

seulement le spirituel et le divin. A ce coup donc ils s'en vont : leur soumission est à bout, et ils ne veulent plus d'un Maître qui met leur raison à cette épreuve.

Allez, malheureux ; suivez Judas : pour nous, nous suivrons saint Pierre, et nous dirons : *Maître, où irions-nous ? vous avez des paroles de vie éternelle*[1]. Où irions-nous, Seigneur, où irions-nous ? Quoi, à la chair et au sang ? à la raison ? à la philosophie ? aux sages du monde ? aux murmurateurs ? aux incrédules ? à ceux qui sont encore tous les jours à nous demander : Comment peut-il donner sa chair à manger ? Comment est-il dans le ciel, si en même temps on le mange sur la terre ? Non, Seigneur ! nous ne voulons point aller à eux, ni suivre ceux qui vous quittent : *Vous seul avez des paroles de vie éternelle.*

XLI[e] JOUR. Qu'est-ce à dire : La chair ne sert de rien ? (Joan. IV. 64.)

Il y a encore une vérité à pénétrer dans ces paroles de notre Sauveur : *La chair ne sert de rien* ; et il me semble que Jésus, conçu dans les entrailles bénites de la sainte Vierge, me la va faire entendre. Cherchons, demandons, frappons, et il nous sera ouvert : nous entendrons ce qui rend Marie heureuse. L'ange lui vint annoncer qu'elle seroit la Mère de Jésus-Christ. Elle crut, et ce qui lui avoit été promis s'accomplit dans son bienheureux sein. Mais que lui dit sur cela sa cousine sainte Elisabeth ? *Vous êtes heureuse d'avoir cru ; ce qui vous a été dit de la part du Seigneur, s'accomplira*[2]. Une partie en a déjà été accomplie, puisque vous avez conçu : il faut encore que cet enfant, que vous portez en votre sein, naisse de vous ; et cela s'accomplira en son temps, comme le reste. Voilà ce qui vous rend heureuse ; mais pour entendre tout votre bonheur, il faut encore savoir que vous avez cru : ce Sauveur que vous portez dans votre sein, vous vous y êtes encore unie par la foi : vous avez cru qu'il seroit non-seulement votre fils, mais encore le Fils de Dieu : vous avez cru à la descente du Saint-Esprit sur vous, à l'infusion de la vertu du Très-Haut, à la manière admirable et inouïe dont vous con-

[1] Joan. VI. 69. — [2] Luc. I. 45.

ceviez ce béni fruit de vos entrailles; *Vous êtes bénite par dessus toutes les femmes; et le fruit de vos entrailles est béni*[1]: vous êtes bénite par où vous êtes heureuse : bénite et heureuse par deux choses : heureuse, par le grand mystère qui s'est accompli en vous selon la chair; et heureuse, par la foi qui vous y a unie selon l'esprit.

Cette même vérité nous est encore expliquée en un autre endroit par Jésus-Christ même. Une femme, ravie de son discours, s'écria parmi la troupe : « Heureuses les entrailles » qui vous ont porté, et les mamelles que vous avez sucées » Et Jésus dit : Mais plutôt, heureux sont ceux qui écoutent » la parole de Dieu, et qui la gardent[2]. Mais plutôt » : est-ce qu'il veut dire que sa Mère n'est pas heureuse de l'avoir nourri, et de l'avoir eu pour fils? Non sans doute, ce n'est pas cela : il ne dédit pas sainte Elisabeth, qui a dit par l'instinct du Saint-Esprit : *Vous êtes heureuse : ce qui vous a été dit s'accomplira ;* mais il veut qu'on reconnoisse avec elle, que la vraie cause du bonheur de sa sainte Mère, c'est d'avoir cru : non pour détruire la vérité de ce qui s'est accompli en Marie selon la chair, mais pour y joindre le fruit intérieur qu'elle a reçu en croyant. Il faut donc joindre de même à ce qui s'accomplit en nous selon la chair dans l'eucharistie, ce qui s'y doit accomplir par la foi et selon l'esprit : et l'esprit nous vivifiera, si nous croyons que le bonheur qui nous est promis nous vient à la vérité de l'un et de l'autre, mais qu'il nous vient comme à Marie plutôt de l'esprit et de la foi que de la chair et du sang.

De même, quand on lui vint dire : *Votre mère et vos frères sont là;* et qu'il répondit : *Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui l'accomplissent* : ce n'étoit pas qu'il renonçât à la liaison du sang où il étoit entré en se faisant homme ; et encore moins pour nier, que, comme les autres hommes, il n'eût été conçu du sang de sa Mère : mais afin que l'on entendît d'où venoit la liaison véritable qu'il vouloit qu'on eût avec lui; et que sa mère, qu'on estimoit avec raison bienheureuse, selon la parole de sainte Elisabeth,

[1] Luc. xi. 27. 28. — [2] Ib. viii. 20. 21.

ne l'étoit point pour l'avoir conçu selon la chair, qu'à cause qu'ayant cru à la parole de l'ange, elle l'avoit auparavant conçu selon l'esprit, comme parlent les saints Pères.

Rendons-nous donc heureux à son exemple. Le Fils de Dieu devoit prendre en elle le corps et le sang, qu'il vouloit non-seulement donner pour nous, mais encore nous donner; aussi véritablement qu'il les a pris de Marie, et aussi véritablement qu'il les a donnés pour nous à la croix, aussi véritablement devoit-il nous les donner : et c'est autant la propre substance de sa chair et de son sang qui est en nous, quand il nous les donne à manger et à boire, que c'en étoit la propre substance qui a été en Marie, quand elle l'a conçu, et qu'il étoit à la croix, quand il y est mort. Croyons donc avec la Vierge ce qui s'accomplit en nous selon le corps : mais tâchons avec elle, de l'accomplir en même temps selon l'esprit. L'esprit nous vivifiera, comme il a vivifié la sainte Vierge : il ne lui eût servi de rien de le concevoir selon la chair, si elle ne l'eût conçu selon l'esprit : il ne nous serviroit de rien de le recevoir comme elle en notre corps, si en même temps nous ne le recevions à son exemple dans notre esprit par la foi. C'est par une manière admirable, c'est par une opération particulière du Saint-Esprit, qu'il a été conçu dans le sein de Marie ; c'est par une manière admirable, et par une opération aussi étonnante du même Esprit, qu'il est tous les jours comme conçu et enfanté sur l'autel. Le Fils de Dieu n'a pas plus d'horreur de nos corps, qu'il en a eu du sein de Marie. Marie a cru que celui qu'elle concevoit n'étoit pas seulement le Fils de l'homme, mais encore le Fils de Dieu : nous avons la même croyance de ce Dieu, qui se donne à nous. Sommes-nous grossiers et charnels en croyant toutes ces choses, comme l'a été la sainte Vierge?

Pourquoi vous quitter, mon Sauveur? Marie crut ; et ce qui lui avoit été dit, fut accompli : nous croyons; et tout ce que vous nous avez dit, s'accomplit tous les jours : Marie est appelée bienheureuse ; nous serons aussi bienheureux, et il n'y a de malheureux que ceux qui vous quittent.

XLIIe JOUR. Discernement des Disciples fidèles et des incrédules. (Joan. VI. 14. 15. 24. 25 et seq.)

Mon Sauveur, je me tairai devant vous, pour considérer, en silence et avec tremblement, cette prodigieuse différence, qui se manifeste aujourd'hui entre vos disciples; les uns demeurant avec vous, pendant que les autres vous abandonnent. Et qui sont ceux qui vous abandonnent? Ceux qui avoient dit *Celui-ci est vraiment le Messie*; ceux qui vous cherchoient pour vous enlever, et vous faire Roi malgré vous [1]; ceux qui après votre retraite au delà de l'eau, la passent pour vous aller joindre à Capharnaüm [2]; de tels hommes ne semblent-ils pas être disposés à profiter de votre parole? Ce sont néanmoins ceux-là qui vous quittent, qui murmurent contre vous, qui ne peuvent supporter votre doctrine.

Combien y en a-t-il qui paroissent croire au Sauveur, et qui au fond n'y croient pas, parce qu'ils n'y croient pas comme il faut, et cherchent Jésus-Christ par intérêt, comme ceux-ci à qui il dit : *En vérité, en vérité, je vous le dis; vous me cherchez à cause des pains dont vous avez été rassasiés* [3]? A combien d'autres pourroit-il dire : Vous me cherchez, afin que je contente votre ambition, votre avarice : c'est là dans le fond ce que vous me demandez par tant de vœux, par tant de prières que vous me faites dire? Ce n'est pas ma volonté que vous cherchez, mais la vôtre; et vous n'êtes pas contents de moi, que je ne vous ôte tout ce qui vous peine dans l'esprit et dans le corps. Sondez vos cœurs; voyez vos œuvres; quelles elles sont : examinez-vous à fond; vous ne trouverez rien que de charnel dans vos pensées : *Travaillez à une autre nourriture* [4]. Remplissez-vous d'autres objets.

Mais, Seigneur, si ceux-ci étoient charnels, vos apôtres l'étoient encore beaucoup : et néanmoins ils demeurent avec vous, pendant que ces murmurateurs se scandalisent et vous quittent. Vous me découvrez ici un terrible secret. Car dès que vous voyez naître l'esprit de murmure dans ces incrédules; vous leur dites : *Ne murmurez point; personne ne peut venir à moi, si mon Père qui m'a envoyé, ne le tire* [5]; et lors-

[1] Joan. VI. 14 15. — [2] Ib. 24. 25. — [3] Ib. 26. — [4] Ib. 27. — [5] Ib. 43. 44.

que vous les vîtes déterminés à vous quitter, vous répétâtes encore une fois : *Il y en a parmi vous qui ne croient point ; et c'est pour cela que je vous disois : Personne ne vient à moi, qu'il ne lui soit donné par mon Père*[1]. Quand donc saint Pierre vous dit, et les autres fidèles avec lui : *Seigneur, à qui irions-nous? Vous êtes le Christ, le Fils de Dieu*[2]. C'est que votre Père les avoit tirés au dedans ; c'est qu'il leur avoit donné de venir à vous ; et non-seulement d'y venir, mais encore d'y demeurer : c'est qu'ils étoient de ce bienheureux nombre, dont il est écrit, comme vous-même vous le rapportez : *Ils seront tous enseignés de Dieu*[3] : de ce bienheureux tout, dont vous prononcez : *Tout ce que mon Père me donne vient à moi ;* c'est-à-dire, tous ceux qu'il tire de cette manière secrète, qui fait qu'on vient ; tous ceux à qui il donne de venir . voilà ce tout bienheureux, qui vous est donné par mon Père ; tous ceux-là viennent à vous ; et comme vous ajoutez : *Vous ne les mettez point dehors*[4] : vous les admettez à votre intime secret, à vos intimes douceurs. Vous leur dites encore ici secrètement, comme vous fîtes autrefois à saint Pierre : *Vous êtes heureux, Simon fils de Jonas, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui vous l'a révélé, mais mon Père qui est dans les cieux*[5]. Réjouissez-vous, peuple béni ; réjouissez-vous, *petit troupeau : parce qu'il a plu à votre Père de vous donner son royaume*[6], de vous révéler son secret, de vous tirer à son Fils. Et les autres, qu'en faites-vous? ô Seigneur, je frémis en le lisant ! vous les livrez à eux-mêmes ; par un juste jugement : ils se cherchent eux-mêmes ; et vous les livrez à eux-mêmes, à leur orgueil, à leur sens charnel, à leur murmure, à leur scandale : et ils y demeurent volontairement : ils demeurent dans leur mauvais choix, auquel vous les avez abandonnés par un jugement caché, mais toujours juste. *C'est pour cela,* dites-vous, *que je vous ai dit, que personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Père*[7] : personne ne peut sortir de lui-même, de ses sens, de son orgueil, que votre Père ne le tire de là, pour vous le donner. Seigneur, tirez-moi : je vous livre tout.

[1] Joan. VI. 65. 66. — [2] Ib. 69. 70. — [3] Ib. 45. — [4] Ib. 37. — [5] Matth. XVI. 17. — [6] Luc. XII. 32 — [7] Joan. VI. 66.

XLIII° Jour. Saint Pierre et les catholiques s'attachent à Jésus-Christ et à l'Eglise : les Capharnaïtes et les hérétiques s'en séparent. (Joan. vi. 53.)

Seigneur, vous me jetez dans des vues profondes : je perce dans les siècles à venir. Dans ceux qui demeurent avec Jésus-Christ, saint Pierre à leur tête, je vois tous les catholiques immuablement attachés à Jésus-Christ, et à son Église : et dans ceux qui quittent Jésus, je vois tous les hérétiques qui doivent quitter son Église. Dans saint Pierre et dans les apôtres, je vois tous ceux où la foi prévaut sur le sens humain ; c'est-à-dire, tous les fidèles : et dans ceux qui font bande à part, et cessent de suivre Jésus, je vois tous ceux où le sens humain l'emporte sur la foi ; c'est-à-dire, tous les incrédules qui abandonnent l'Église ; et surtout ceux qui l'abandonnent à l'occasion de ce mystère. Ils se perdent avec ceux qui disent : *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger*[1] ? et ils tournent la vérité en allégorie.

Ma chair est viande, mon sang est breuvage[2] : ils le sont vraiment : il les faut manger, il les faut boire ; trois et quatre fois : c'est là une allégorie ? Mais qui en vit jamais une si outrée ? Il ne s'en trouve aucun exemple. Mais qui en vit jamais une si peu expliquée, si peu démêlée ? Il y en a encore moins d'exemple : en un mot, il n'y en a point ; nous l'avons considéré, nous l'avons vu : et néanmoins ils s'obstinent à l'allégorie. Que le sens humain est opiniâtre à demeurer dans ses préjugés ! C'est qu'ils ne peuvent sortir de cette première peine, qui a été celle des Capharnaïtes, comme elle est encore la leur : *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger?* Ils y succombent ; ils y périssent avec ces grossiers et superbes murmurateurs.

Et cependant, à les écouter, c'est nous qui sommes ces Capharnaïtes : c'est à votre humble troupeau, c'est aux petits de votre Église, qui écoutent en simplicité votre parole, qu'ils reprochent d'être les grossiers, d'être les charnels ; et de ne pas écouter votre parole.

Et quoi ; qu'y a-t-il que nous n'écoutions pas ? Jésus-Christ a dit : *Que sera-ce, si vous me voyez remonter au ciel*[3] ?

[1] Joan. vi. 53. — [2] Ib. 56. — [3] Ib. 63.

Et il a montré par là que sa chair ne seroit point démembrée, mise en pièces, consumée : croyons-nous qu'elle le soit? Ne croyons-nous pas que Jésus-Christ est monté au ciel, et qu'il y vit tout entier? Nous le croyons, mon Sauveur! toute la terre le sait. Si nous croyons avec cela que nous vous mangeons, et que ce qu'il vous plaît nous donner à recevoir dans nos corps, est votre corps et votre sang; si nous le croyons ainsi, c'est pour ne pas dire avec les murmurateurs : *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger?* Qui sont donc ceux qui le disent, puisque visiblement ce n'est pas nous? Qui sont ceux qui le disent, sinon ceux qui ne peuvent se résoudre à croire qu'on puisse manger la chair de Jésus-Christ sans la consumer, la mettre en pièces; ni la manger véritablement en sa propre substance sur la terre, sans la tirer du ciel?

Jésus-Christ a dit : *C'est l'Esprit qui vivifie*[1] : est-ce nous qui le nions? Ne croyons-nous pas que sa chair est toute pleine de l'esprit qui vivifie? S'il a été conçu en chair, *il y a été conçu du Saint-Esprit* : nous le croyons. *Le Saint-Esprit est survenu en Marie*[2] : nous le croyons. S'il a été offert en la même chair avec laquelle il a été conçu, *c'est par l'Esprit saint qu'il s'est offert*[3], ou comme porte l'original : *c'est par l'Esprit éternel* : nous le croyons. Tout ce que Jésus-Christ accomplit en chair, s'accomplit en même temps en esprit. Ce n'est pas précisément de la chair, c'est encore principalement de l'esprit qui lui est uni, que vient la vie : nous le croyons. Nous ne disons pas avec les Capharnaïtes que Jésus soit le fils de Joseph, ni simplement le Fils de l'homme; nous disons que le Fils de l'homme, qui est conçu de Marie, est en même temps le Fils de Dieu, et doit, comme lui dit l'ange, être appelé véritablement et proprement de ce nom. Nous croyons de même que ce Fils de l'homme, qui a expiré en la croix, n'est pas seulement le Fils de l'homme; et nous disons avec le centenier : *C'étoit vraiment le Fils de Dieu*[4]. Et quand on mange sa chair et qu'on boit son sang, nous

[1] Joan. VI. 64. — [2] Luc. I. 35. — [3] Heb. IX. 14. — [4] Matth. XXVII. 54.

croyons qu'il le faut faire en corps et en esprit tout ensemble; et que *c'est l'Esprit qui vivifie.*

Il a dit : *La chair ne sert de rien*[1] : nous le croyons : et nous remarquons premièrement, car nous pesons avec foi toutes ses paroles, nous remarquons, dis-je, qu'il ne dit pas : Ma chair ne sert de rien : car ce ne seroit pas interpréter, comme vous le prétendez, mais détruire son premier discours, où il a dit tant de fois que sa chair nous servoit à avoir la vie. S'il dit donc, que *la chair ne sert de rien*, c'est la chair comme l'entendoient les Capharnaïtes, la chair du fils de Joseph : et encore la chair tellement mangée avec la bouche du corps, qu'elle soit mise en pièces et consumée, en sorte qu'elle ne puisse rester pour être transportée au ciel : car c'est ainsi que l'entendirent ces murmurateurs. Nous ne l'entendons point de cette sorte : et quand enfin il faudroit entendre que *la chair de Jésus-Christ*, quoique prise, quoique mangée avec la bouche du corps, de cette manière admirable que les incrédules ne peuvent entendre, *ne sert de rien ;* nous le croyons encore de cette sorte : car en mangeant cette chair, nous savons qu'il la faut manger comme une victime qui a été immolée, et se souvenir de lui en la mangeant, s'attendrir dans ce souvenir, se rendre avec lui une hostie sainte, participer à son esprit comme à son corps; en un mot, lui être uni de corps et d'esprit, comme le fut la sainte Vierge, lorsqu'elle le conçut dans ses entrailles : autrement cette chair ne sert de rien, quoiqu'on la mange, quoiqu'on la reçoive dans son corps. Jésus-Christ ne dit pas aussi qu'on ne la mange point, qu'on ne l'a point en substance; mais qu'*elle ne sert de rien :* comme saint Paul ne dit pas qu'on n'a point le corps du Sauveur quand on le reçoit indignement; mais *qu'on ne le discerne pas*[2]. Il faut donc, non-seulement le recevoir par le corps, mais le discerner par l'esprit; autrement, loin de servir, il nous condamne, et nous sommes *rendus coupables du corps et du sang du Seigneur*[3]. *La chair ne sert* donc *de rien*, de quelque façon qu'on l'entende : elle ne sert de rien toute seule, ni par elle-même : ce n'est point à elle

[1] *Joan.* VI. 64. — [2] I. Cor. XI. 29. — [3] Ib. 27.

qu'il faut s'arrêter. Et si l'on veut encore entendre par cette parole, *la chair ne sert de rien*, c'est-à-dire, le sens charnel ne sert de rien : nous le croyons encore ; car *ce n'est point la chair ni le sang qui nous a révélé*[1] ce que nous croyons, ni cette manière incompréhensible avec laquelle nous croyons manger la chair du Sauveur. Ainsi tout ce qu'il a dit de sa chair mangée et de son sang bu, encore qu'il le faille entendre au pied de la lettre, de sa chair et de son sang pris en leur propre substance, *est esprit et vie*, à cause qu'en toute manière il y faut toujours joindre l'esprit : nous le croyons : et pour bien entendre toutes les paroles du Sauveur, nous ne croyons pas que les dernières, où il a parlé de l'esprit, excluent les autres où il a parlé de la chair ; mais nous apprennent à unir l'un et l'autre ensemble, et à chercher l'esprit dans la vérité et dans la propriété de la chair.

Où est donc la foi des catholiques? Elle est dans les paroles de saint Pierre : *Seigneur, à qui irions-nous ; vous avez des paroles de vie éternelle*[1]? Nous les croyons toutes ; et celles où vous inculquez avec tant de force qu'on mangera en substance votre chair ; et celles où vous enseignez avec la même netteté, qu'il faut profiter de votre esprit. Voilà quelle est notre foi : voilà ce que nous croyons. Et où est la foi de ceux qui quittent l'Église, sinon dans ces paroles des Capharnaïtes : *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger?* Nous la donner pour la consumer, c'est chose absurde et inhumaine ; nous la donner sans la consumer, et en sorte qu'en même temps elle demeure entière dans le ciel ; c'est chose impossible.

Seigneur, nous ne sommes point de cette troupe : on ne peut nous attribuer en aucun sens ce *Comment* des murmurateurs. Nous nous rallions avec saint Pierre, nous retournons au cénacle, pour y faire la cène avec vous et avec vos disciples. Quelle simplicité! quel silence! *Prenez, mangez ; c'est mon corps : Buvez, c'est mon sang*. Il ne dit pas : Ils seront en vous par la foi ; mais ce que je vous présente, *Cela l'est*. Croyez-y, n'y croyez pas ; cela est : cela est, parce que je le dis, et non pas parce que vous le croyez. Que cela est étonnant! Et néanmoins Jésus le dit sans rien expliquer ;

[1] Joan. 69. vi.

les apôtres l'écoutent sans rien demander : ces questionneurs perpétuels, s'il m'est permis une fois de les appeler ainsi, se taisent : ils font ce qu'on leur dit, non-seulement sans contradiction et sans murmure; mais encore sans avoir besoin d'autre instruction que de celle qu'ils avoient reçue. Les murmures avoient été trop repoussés, les questions trop précisément résolues; tout est calme, tout est soumis : *le Père les a tirés*. Et les autres? Ah! fidèles, retirez-vous de leur compagnie : séparez-vous de ces séditieux, de ces impies, qui murmurent, non pas contre Moïse [1], mais contre Jésus-Christ même : séparez-vous-en, pour n'être point enveloppés dans leur péché. Quoi? que leur va-t-il arriver? La terre se va-t-elle ouvrir sous leurs pieds, pour les engloutir tout vivants? Non; c'est quelque chose de pis : ils quittent l'Église; ils sont livrés à leur propre sens.

XLIVᵉ Jour. Communion indigne. (I. Cor. xi. 27–29.)

Et ceux qui, sans quitter l'Église, conservant la vraie foi du corps et du sang de Jésus-Christ, les reçoivent indignement, sont-ils tirés par le Père céleste? les a-t-il donnés à Jésus-Christ? et viennent-ils à lui comme il faut? Non sans doute; puisque bien éloignés de recevoir la vie, saint Paul dit [2], qu'*ils boivent et mangent leur condamnation, parce qu'ils ne discernent pas le corps du Seigneur*.

Le saint apôtre parle ici d'une manière terrible, puisqu'après avoir rappelé dans la mémoire des fidèles que Jésus-Christ avoit dit que ce qu'il donnoit à manger étoit son corps, le même qui devoit être percé et rompu à la croix; et que la coupe qu'il leur donnoit à boire, étoit, par le sang versé qu'elle contenoit, l'instrument de l'alliance et du testament que le Sauveur faisoit à leur avantage; il en conclut *que ceux qui mangent ce pain* : remarquez *ce pain*, c'est-à-dire, ce pain fait corps, ainsi qu'il vient de le raconter; *et boivent la coupe du Seigneur indignement, sont coupables de son corps et de son sang* [3]. Et qu'est-ce qu'en être coupable? si ce n'est non-seulement les profaner, mais encore leur faire un outrage de même nature que celui qui leur avoit été fait par les

[1] Num. xvi 26 — [2] I. Cor. xi. 29. 30. — [3] Ib. 27.

Juifs, lorsqu'ils déchirèrent l'un, et répandirent l'autre. Et c'est pourquoi *ils boivent et mangent leur condamnation;* parce que semblables à ces perfides, *ils n'avoient mis aucune différence entre le corps de Jésus-Christ* et celui des voleurs qu'ils avoient crucifiés avec lui. Et remarquez que l'outrage que les Juifs avoient fait à Jésus-Christ, regardoit précisément son corps. Car ce n'est qu'au corps qu'on peut nuire, en le livrant à la mort; conformément à cette parole: *Ne craignez pas ceux qui ne peuvent que tuer le corps, et ne peuvent pas étendre plus loin leur puissance* [1]. Les Juifs donc outragèrent ce corps en lui-même, et en sa propre substance, lorsqu'ils le mirent en croix; ils outragèrent ce sang en lui-même et en sa propre substance, lorsqu'ils le firent couler sur la terre par un infâme supplice, comme si c'eût été le sang d'un coupable. Vous faites un semblable sacrilége, lorsque vous mangez et buvez indignement ce corps et ce sang; vous les profanez, vous les outragez en eux-mêmes; et cet outrage que vous faites au corps du Sauveur, est de ne le pas discerner, de n'en pas connoître la sainteté ni le prix. Il ne dit pas qu'ils ne le reçoivent point faute de foi, comme le disent nos hérétiques; mais qu'ils ne le discernent pas, en supposant qu'ils le reçoivent : comme on diroit d'une pierre précieuse, que vous jetteriez dans la boue comme une autre pierre, après l'avoir reçue, non pas que vous ne l'avez point reçue, mais que vous n'en avez pas fait le discernement et l'estime qu'il falloit.

Ce n'est pas non plus ce que disent encore ces hérétiques: Vous êtes coupable de ce corps et de ce sang, comme on est coupable envers la personne du prince, lorsqu'on en déchire injurieusement le tableau. Car il n'est point ici parlé de tableau ni de figure : l'apôtre fait aller de même rang : *Ceci est mon corps : Coupable du corps :* et, *ne pas discerner le corps.* Il ne faut point diminuer le crime de ceux contre qui l'apôtre s'élève, ni affoiblir l'horreur qu'on en doit avoir. Il est vrai qu'en traitant indignement l'image du prince, on l'attaque, on le déshonore lui-même; mais par une injure bien inférieure à celle qu'on lui feroit en attentant sur sa

[1] Luc. XII. 4.

personne sacrée. L'attentat des chrétiens, qui mangent indignement le corps du Sauveur et boivent indignement son sang, est de ce dernier genre; c'est un attentat fait immédiatement sur la personne : en un mot, il y a deux choses à considérer dans le supplice de Jésus-Christ; le crime des Juifs, et l'obéissance du Sauveur. Ceux qui reçoivent dignement son corps et son sang, participent au mérite de son obéissance : ceux qui les reçoivent indignement, participent au sacrilége de ses meurtriers, et attentent comme eux immédiatement sur sa personne adorable.

Seigneur, tirez-nous à vous, inspirez-nous un juste discernement du corps que nous recevons : ne le traitons pas comme une chose immonde, en le recevant dans un corps impur et souillé. Les choses saintes sont pour les saints, comme on crioit autrefois au peuple fidèle, lorsqu'on alloit distribuer le corps de Jésus-Christ. Ne le touchons pas avec des mains sacriléges; ne le recevons pas avec une bouche impure; ne lui donnons pas un baiser de Judas, un baiser de traître : que ce soit un baiser d'épouse, un baiser rempli d'ardeur, et qui soit le gage d'un chaste et perpétuel amour. *Qu'il me baise du baiser de sa bouche*[1]; d'un baiser d'époux; que je lui donne aussi le baiser d'épouse; celui que lui donnent les vierges, les âmes chastes dont il est aimé. *Tirez-nous*, Seigneur, à ce chaste et doux baiser : *tirez-nous, et nous courrons après vos parfums. Ceux qui sont droits vous aiment*[2]. Ce sont ceux-là qui vous donnent ce saint baiser, ce baiser de paix et d'un amour éternel. Car *personne ne vient à moi que mon Père ne le tire*[3]: personne ne vient à moi, qu'il ne lui soit donné par mon Père; nul ne communie dignement que par cet attrait.

XLVe JOUR. Qui sont ceux qui communient indignement.

Lisez, I. Cor. chap. x, depuis le verset 16 jusqu'au 22. C'est encore une terrible sentence contre ceux qui communient indignement : *Vous ne pouvez pas boire du calice du Seigneur, et du calice des démons : vous ne pouvez pas participer à la table du Seigneur, et à la table du démon*[4].

[1] Cant. I. 1. — [2] Ib. 3. — [3] Joan. VI. 44. 66. — [4] I. Cor. x. 20. 21.

Boire la coupe des démons, ce n'est pas seulement boire dans la coupe dont on leur fait une effusion : c'est boire à longs traits les plaisirs du monde, par lesquels on se livre à eux. Participer à la table des démons, ce n'est pas seulement manger des viandes qui leur ont été immolées : c'est se livrer à l'avarice, qui est une idolâtrie; à la gourmandise, par laquelle on fait un dieu de son ventre; à tous les autres vices, par lesquels on livre aux démons ce qui étoit dû à Dieu.

Mais un des péchés que l'eucharistie souffre le moins, c'est celui de la dissension et de la haine contre son frère; car le propre effet de l'eucharistie, c'est de nous unir pour ne faire qu'un même corps, selon ce que dit saint Paul : *Quoique nous soyons plusieurs, nous ne sommes tous ensemble qu'un même pain et un même corps, nous tous qui participons à un même pain* [1]. Quiconque donc prend ce pain de vie; qui prend ce corps, qui nous est donné sous la forme et sous l'espèce du pain, pour sustenter notre âme, qui étant distribué à plusieurs, demeure toujours le même, et parfaitement le même, ne souffrant aucune division en sa substance; doit être un avec tous les membres, comme il doit être un avec Jésus-Christ. Et c'est l'impression que porte en soi le pain sacré de l'eucharistie. Celui-là donc qui la reçoit ayant la haine dans le cœur contre son frère, fait violence au corps du Sauveur, puisqu'il vient pour nous faire un même corps, et que nous demeurons dans la division.

Mais qu'arrivera-t-il à ceux qui demeurent ainsi divisés, pendant que le corps de Jésus-Christ les vient unir? Ce divin corps ne peut demeurer sans efficace : ceux qui ne veulent pas se laisser unir, il les brise, il les met en pièces, il les divise contre eux-mêmes; leur propre conscience les condamne; il les arrache de son unité, il les sépare de son corps mystique. S'ils y demeurent à l'extérieur, ils en sont séparés selon l'esprit; ce sont des membres pourris; *des arbres infructueux, doublement morts, déracinés*, comme disoit l'apôtre saint Jude [2]. Ils semblent être encore sur pied, et se tenir sur leur racine; mais ils ont la mort dans le sein, et leur racine ne tire plus de nourriture.

[1] I.Cor. 17. — [2] Jud, Ep. 12.

Allez donc, et comme le Sauveur vous l'a ordonné lui-même, *allez vous réconcilier avec votre frère* [1] : non-seulement vous n'êtes pas digne de participer à l'autel, mais encore vous n'êtes pas digne d'y offrir votre présent : non-seulement vous n'êtes pas digne de participer à l'oblation de l'autel, mais vous n'êtes pas digne d'y assister. Le sang de Jésus-Christ, qu'on lève au ciel, crie vengeance contre vous, parce que c'est un sang qui *a pacifié et réconcilié toutes les choses dans le ciel et dans la terre* [2] : et non-seulement les hommes avec Dieu, mais encore les hommes entr'eux. Et vous n'écoutez pas *la voix de ce sang qui parle mieux que celui d'Abel* [3]. Car il parle pour la paix, et le sang d'Abel crioit vengeance; mais vous le contraignez à crier vengeance, si vous rejetez la paix fraternelle pour laquelle il est répandu. Ce sang crie au meurtre, à la vengeance; vous êtes le meurtrier, contre qui il crie : *car celui qui hait son frère est homicide* [4]. Retirez-vous, malheureux, fuyez la voix de ce sang.

XLVI. Jour. La communion est la préparation à la mort de Jésus-Christ. (1. Cor. xi. 26.)

Toutes les fois que vous mangerez ce pain de vie, *et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne* [5]. Vous l'annoncerez comme une chose déjà accomplie pour le salut du genre humain : vous l'annoncerez comme une chose qui se doit continuer en quelque façon jusques à la fin des siècles. La mort de Jésus-Christ est toujours présente dans l'eucharistie, par la séparation mystique de son corps et de son sang : l'impression de la mort de Jésus-Christ se doit faire sur tous les fidèles, qui, à l'imitation du Fils de Dieu, se doivent rendre eux-mêmes des victimes. Toute la vertu de la croix est dans ce mystère; on y annonce par tous ces moyens la mort du Sauveur.

Quelle est la vertu de la croix? *Quand je serai élevé de terre, je tirerai tout à moi* [6]. L'effet a suivi la parole : tout est venu à Jésus crucifié : telle est la vertu de sa croix. Cette vertu est toute vivante dans l'eucharistie : ceux-là y croient, ceux-là

[1] Matth. v. 23. 24. — [2] Col. i. 20. — [3] Heb. xii. 24. — [4] I. Joan. iii. 15. — [5] 1. Cor. xi 26. — [6] Joan. xii. 32.

en profitent, et la reçoivent dignement, que le Père tire à son Fils. Jésus-Christ dit qu'ils vivent par lui, qu'ils vivent pour lui, comme lui-même il vit par son Père et pour son Père ; ils n'ont d'autre vie que la sienne. Sa chair est toute pleine de l'esprit qui nous communique cette vie; tout est esprit, tout est vie dans ce mystère; toute l'efficace de la croix pour nous tirer à Jésus, pour nous faire vivre en lui et de lui, y est renfermée. Quelle violence souffre le Sauveur, quand on ne répond pas à son amour; quand on ne se laisse pas posséder à lui; quand on résiste à la force avec laquelle il nous tire ! Si on lui refuse son cœur, pendant que non-seulement il le demande, mais qu'il fait, pour ainsi parler, de si grands efforts pour se l'unir; c'est un époux méprisé qui entre en fureur contre son épouse insensible; il n'y a plus pour elle que la damnation et la mort. Hélas! hélas! tout est perdu ; de toute la force dont il nous tiroit, il nous repousse et nous détruit.

XLVII[e] Jour. La persévérance, effet de la communion. (Joan. vi. 57.)

Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui [1]. Le grand don après lequel soupirent les chrétiens, est celui de la persévérance, qui nous assure la couronne, qui nous unit, qui nous incorpore à Jésus-Christ, pour nous faire éternellement un avec lui, sans jamais en pouvoir être séparés. Voilà le grand don de Dieu; celui qui est joint à sa prédestination éternelle : et Jésus-Christ nous apprend qu'il y a dans l'eucharistie une grâce particulière pour nous l'obtenir. Si donc nous voulons persévérer dans la vertu ; il faut communier et communier souvent ; car c'est le plus puissant moyen qui nous soit donné, pour obtenir la persévérance [2] : c'est le pain des chrétiens, leur nourriture ordinaire, et de tous les jours. O mon Dieu, que les chrétiens ont le cœur dur, puisqu'ils viennent si rarement à la sainte table ! S'ils goûtoient Jésus-Christ crucifié, ils viendroient célébrer souvent le mystère de cette mort. On est touché le vendredi saint à cause qu'on y célèbre la mémoire de la mort du Sauveur. Venez, mes enfants, c'est tous les jours le vendredi

[1] Joan. vi. 57. — [2] Ib. 24. 27.

saint; tous les jours on érige le Calvaire sur le saint autel. Venez, et souvenez-vous de cette mort qui est votre vie ; venez recevoir un sacrement, où l'on apprend à demeurer en Jésus Christ, où l'on reçoit la force, le courage, la grâce d'y demeurer.

Mais aussi on doit trembler, quand on retombe dans ses fautes après la communion; puisque Jésus-Christ ne dit pas ; *Celui qui mange ma chair* est *en moi*[1] ; mais il y *demeure* attaché : ni *Je* suis *en lui ;* mais J'y *demeure*, et ne le quitte jamais le premier. Il vient bien à nous le premier ; mais jamais il n'est le premier qui nous quitte : c'est nous qui le quittons quand nous tombons dans le péché. Malheureux ! nous devons bien craindre de ne l'avoir pas reçu comme il faut : car nous serions demeurés en lui : et hélas! nous l'avons quitté. Le recevoir comme il faut, c'est le recevoir en détestant ses péchés, en éloignant les occasions de le commettre ; en cherchant dans l'eucharistie le soutien de notre foiblesse et de notre instabilité.

XLVIIIe Jour. S'éprouver soi-même. (I. Cor. xi. 28.)

Que l'homme s'éprouve lui-même[2] : qu'il éprouve premièrement, s'il n'est point indigne de cette table sacrée ; s'il ne vient point au banquet de l'Epoux sans la robe nuptiale, sans être en état de grâce ; car on lui diroit : *Ami* infidèle, ami téméraire, *comment avez-vous osé entrer ici sans avoir l'habit nuptial?* Et non-seulement il sera jugé indigne du banquet, mais encore *on le jettera pieds et mains liés dans le séjour des ténèbres, où il y aura pleur et grincement de dents*[3].

Le maître entra dans la salle du festin pour y voir les conviés : et y vit un homme qui n'avoit point d'habit nuptial[4]. Représentez-vous Jésus qui vient lui-même examiner ceux qui sont à sa table. Pour éviter un si terrible examen, que chacun s'examine soi-même, que chacun s'éprouve soi-même.

Mais il y a encore d'autres épreuves plus délicates. Le pain de l'eucharistie est appelé par les saints, *le pain des forts* : et il y faut user, en le donnant, du même discernement dont use un sage médecin, en donnant le solide à son malade ; c'est-à-dire qu'il faut songer non-seulement au refus

[1] Joan. vi. 57. — [2] I. Cor. xi 28. — [3] Matth. xxii. 12. 13. — [4] Ib. 11.

absolu qu'on en doit faire durant la fièvre, mais encore au ménagement avec lequel il le faut donner au convalescents.

Outre l'épreuve qu'il faut faire de cette viande céleste, pour n'y pas manger sa condamnation ; il y a encore une épreuve, une préparation nécessaire pour la manger avec profit. Cette viande ne nous est pas seulement donnée pour entretenir la vie ; mais encore pour nous rendre l'embonpoint. Elle renouvelle, elle engraisse ; elle veut détruire de plus en plus jusqu'aux moindres restes du mal. Cette viande ne se digère pas ; mais c'est elle pour ainsi parler, qui nous digère et nous change en elle-même. Il faut considérer le progrès que nous faisons en la mangeant, et la prendre avec réserve, jusqu'à tant que nous soyons rendus propres à recevoir tout son effet. Si non elle nous surcharge : et si nous n'avons pas la mort dans le sein, il s'amasse des humeurs qui doivent nous faire craindre une rechute. Il faut donc craindre le fréquent usage de l'eucharistie, si on n'en vient à cet embonpoint spirituel, et à un état de force. Il est vrai, que c'est en la recevant, que nous devenons propres à la recevoir : c'est elle-même qui par sa vertu nous rend propres à elle-même et à ses effets ; mais il en faut savoir tempérer l'usage. La marque la plus assurée dans les bonnes âmes pour la recevoir souvent, c'est l'appétit spirituel qu'elles en ressentent, mais il faut savoir ménager cet appétit. Il y a des appétits de malade : il y en a que la santé donne. L'appétit est donc équivoque ; et il faut le savoir connoître : il faut savoir le réprimer, il faut savoir le réveiller; il faut quelquefois exciter l'ardeur par quelque délai, pour aussi augmenter le goût. Telle âme aura besoin qu'on le lui excite par quelque temps de lecture, et par la seule méditation de la parole divine. Goûter la parole de Jésus-Christ, c'est la marque qu'on le goûte lui-même, et la meilleure préparation à le goûter. *Qui est sage, qui entendra et qui discernera ces choses* [1] ? *Qui est cet économe fidèle et prudent, qui saura donner le froment dont la distribution lui est confiée, en son temps et selon la mesure* [2] ? Remarquez qu'il y a le temps et la me-

[1] Osée. XIV 10. — [2] Luc. XII. 42.

sure à garder, et que ce dispensateur ne doit pas seulement être fidèle, mais encore prudent. Ainsi, que l'homme s'éprouve lui-même : car le temps de l'un n'est pas toujours le temps de l'autre, et la mesure de l'un n'est pas toujours la mesure de l'autre. Il faut donc s'éprouver soi-même : et quand on dit s'éprouver soi-même, ce n'est pas à dire s'approcher ou s'éloigner par son propre jugement : car cette épreuve ne seroit ordinairement que la nourriture de l'amour-propre. Une partie de cette épreuve est de bien connoître qu'on ne se peut pas juger soi-même, et qu'on doit savoir chercher ce dispensateur prudent, qui connoisse le temps et la mesure qui nous est propre. Car ce n'est pas sans raison que le prince des pasteurs a donné à ses ministres le pouvoir de lier et de délier, de retenir et de remettre. Qu'on s'éprouve donc soi-même avec ce conseil, et selon l'ordre de l'obéissance. Tout ce qu'on fait dans cet esprit, porte grâce. Tel qui entend dire que la sécheresse est quelquefois une épreuve et un exercice, prendra sa langueur pour une grâce : tel aussi s'imaginera être de ces tièdes, que Jésus-Christ vomit de sa bouche, quand il ne sentira pas son goût, et que ce goût se sera, pour ainsi dire, retiré bien avant dans son intérieur. *Qui est le sage*, encore un coup, *qui discernera ces choses?*

Il faut aussi savoir connoître cette viande, qui sait comme la manne prendre toute sorte de goûts. Tantôt on nous y doit faire goûter l'humilité; tantôt la mortification; tantôt l'amour fraternel et celui des ennemis; tantôt la joie qui nous transporte en esprit dans le ciel; tantôt la sainte tristesse qui nous dégoûte du monde, et nous imprime des sentiments de pénitence. On nous doit faire prendre cette viande avec la disposition où le Saint-Esprit nous met; ou dans celle où l'on ressent qu'il nous veut mettre. Il faut, dis-je, vous la donner ou selon votre atttrait présent, ou pour vous inspirer celui dont vous avez besoin. Faut-il exciter en vous, ou y entretenir l'esprit d'ardeur et de zèle? Le charbon pris sur l'autel[1], n'est rien pour vous purifier, pour vous embraser, à comparaison de ce corps. Est-ce l'esprit de componction et de lar-

[1] Is. VI. 6. 7.

mes qui vous est nécessaire? Ce divin corps en tirera plus de vos yeux, que la pécheresse n'en versa aux pieds du Sauveur. Seigneur, donnez à votre Église de ces prudents dispensateurs, qui sachent faire l'application de l'eucharistie. Seigneur, donnez à vos fidèles cette humble docilité, et la soumission aux conseils avec lesquels ils se doivent éprouver eux-mêmes.

XLIX° Jour. Sommaire de la doctrine de l'eucharistie.

Nous devons maintenant entendre, ce que c'est que ce sacrement; en quoi il consiste; quel en est le fruit; ce qu'on doit appeler le sacrement et le signe; ce qu'on en doit appeler le fruit et la chose.

Ceux qui ne veulent pas croire, que ce qui nous est présent est vraiment le corps et le sang de Jésus-Christ, disent que le pain et le vin sont le sacrement et le signe; et que la chose c'est la réception de la chair et du sang de Jésus-Christ : puisque c'est là, disent-ils, ce qui est toujours accompagné de la vie, conformément à cette parole : *Qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle* : et *qui me mange, vit pour moi* [1]. Aveugles, qui ne veulent pas entendre qu'il y en a qui prennent sans le discerner, qu'il y en a qui le reçoivent en le profanant, et qui s'en rendent coupables; et que c'est ce qui doit être reçu avec épreuve, pour ne le pas recevoir indignement. Mais parce que les hommes peuvent recevoir mal un si grand don, en est-il moins ce qu'il est?

La parole de Dieu est par elle-même une lumière qui éclaire l'homme, qui le purifie, qui le nourrit; en laquelle il a le salut et la vie : cela empêche-t-il qu'il y en ait qu'elle étourdit, qu'elle aveugle : qu'elle ne soit *odeur de vie* pour les uns, et *odeur de mort* pour les autres, et *une lettre qui tue* [2]. Ce que les hommes la font devenir par leur mauvaise disposition, n'empêche pas ce qu'elle est par elle-même; ni ne lui ôte la force qu'elle tire de la bouche de Dieu d'où elle sort. Ainsi le corps de Jésus, ainsi le sang de Jésus, n'en sont pas moins en eux-mêmes esprit et vie, encore qu'ils ne le soient

[1] Joan. VI. 55. 58. — [2] II. Cor. II. 16. III. 6.

pas à ceux qui le reçoivent mal. *Ceux qui croiront et seront baptisés seront sauvés*[1]. Qui en doute, s'ils croient comme il faut; s'ils persévèrenl à croire; s'ils ne mettent point d'obstacle à la grâce du baptême : s'ils sont soigneux d'en conserver la vertu? Ainsi, qui mange la chair, qui boit le sang, a la vie : oui, qui la mange et qui le boit dignement, et comme il faut. La chair mangée dans l'eucharistie, est au chrétien un gage de l'amour de Jésus-Christ, un témoignage certain que c'est pour lui qu'il s'est incarné, et pour lui qu'il s'est offert. Voilà le gage, voilà le signe, voilà le témoignage : mais il faut entendre ce gage; il faut être touché de ce signe; il faut croire à ce témoignage : autrement, qu'aurez vous pris? Un gage, un signe, un témoignage de l'amour immense de votre Sauveur; mais sans être touché, sans y prendre part : et ce précieux gage de son amour sera en témoignage contre vous : et vous serez de ceux dont il est écrit : *il est venu chez soi, et les siens ne l'ont pas reçu*[2]. Qu'est-ce que venir chez soi, si ce n'est venir à ceux qui sont à lui; il y vient donc, et il a été au milieu d'eux : mais ils ne l'ont pas reçu, parce qu'ils ne l'ont pas connu, ils ne l'ont pas discerné; ils ne l'ont pas traité comme le méritoit sa dignité et son amour.

Quel est donc le vrai effet, et la chose, pour ainsi parler, de ce sacrement? Être incorporé à Jésus-Christ : lui être parfaitement uni selon le corps et selon l'esprit : être avec lui une même chair et un même esprit, par la consommation de ce chaste mariage[3] : être de ses os et de sa chair, comme une épouse fidèle[4]; mais être aussi de son esprit, en sorte qu'il jouisse tout ensemble de notre corps, de notre esprit, de notre amour, comme nous jouissons du sien : en un mot, être le corps de Jésus-Christ, lui être uni membre à membre, comme les membres sont unis entre eux, comme tous le sont au chef[5] : et cela pour toujours, sans jamais être en division, ni en froideur, ni avec lui, ni avec aucun de ses membres; parce qu'il veut non-seulement venir en nous, mais y demeurer. Il ne s'unit qu'à regret et à contre-cœur à ceux qu'il voit désunis dans la suite et jusqu'à la fin : il ne les répute

[1] Marc. xvi. 16. — [2] Joan. i. 11. — [3] I. Cor. vi. 16. 17. — [4] Eph. v. 30. — [5] I. Cor. xii. 27.

pas siens, de cette manière secrète et permanente, dont il veut qu'on soit des siens : autrement son disciple bien-aimé dira : *Ils étoient au milieu de nous : ils en sont sortis : mais ils n'étoient point des nôtres* : et pourquoi? Parce que *s'ils avoient été des nôtres, ils seroient demeurés avec nous* [1]. *Qui me mange demeure en moi, et moi en lui* [2] : et qui n'y demeure pas, ne me mange pas comme il faut.

En effet, qu'avons-nous dans l'eucharistie, qu'y avons-nous en substance; si ce n'est celui qui fait la félicité des bienheureux? C'est la même chose, la même substance ; et il n'y a qu'à ôter le voile. Seigneur, ôtez ce voile; percez ce nuage : que me restera-t-il entre les mains et devant les yeux, sinon cet objet qui me fera ma béatitude? N'ai-je pas déjà cet objet dans votre corps? dans le corps de Jésus-Christ n'ai-je pas son âme. N'ai-je pas toute sa personne, et dans sa personne celui qui y *habite corporellement, avec une entière plénitude* [3], c'est-à-dire, le Verbe divin : et dans ce Verbe n'ai-je pas son Père? et n'a-t-il pas dit la vérité : quand il a dit : *Qui me voit, voit mon Père* [4]. J'ai donc tout. Que me reste-t-il à desirer, sinon de voir ce que je tiens, de percer le voile, de voir clairement et par une manifeste vision ce que je sais bien que j'ai, mais ce que je ne vois pas? Mais il n'y a qu'à demeurer en lui car ainsi il demeurera en nous. Et il ne demande qu'à être vu, qu'à être parfaitement possédé, qu'à jouir parfaitement de nous, en nous donnant tous ses biens et lui-même pour en jouir; enfin à être connu comme il connoît [5] : c'est-à-dire, à être connu clairement, vivement, éternellement, sans obscurité, au dessus de toute vision. Voilà le fruit, la vérité, l'entière consommation du mystère de l'eucharistie.

L[e] JOUR. L'eucharistie est la force de l'âme et du corps.

Mais, dites-vous, qu'étoit-il besoin d'avoir Jésus-Christ dans son corps? Dites plutôt : Qu'étoit-il besoin d'avoir le corps de Jésus-Christ en vérité, en substance? d'avoir la chair de ce sacrifice? d'avoir dans ce sang, le signe certain de la consommation de la rémission des péchés? d'être uni à Jésus-

[1] I. Joan. II. 19. — [2] Joan. VI. 57. — [3] Colos. II. 9. — [4] Joan. XIV. 9. — [5] I. Cor. XIII. 12.

Christ tout entier, comme une chaste épouse à un époux chéri? et en cette qualité d'avoir puissance sur son corps, pour jouir en même temps de son esprit? Et pour parler du corps en particulier, n'y a-t-il rien à faire dans notre corps? N'est-ce pas la chair qui convoite contre l'esprit? Qui la peut mieux tempérer, que le corps de Jésus-Christ appliqué sur elle? N'y a-t-il pas dans nos membres une loi qui combat la loi de l'esprit? Qui la peut mieux affoiblir, et mettre nos membres mortels sous le joug? Ne faut-il pas porter dans nos corps la mortification de Jésus? Mais qui peut mieux y en imprimer le caractère, et sanctifier les peines d'un corps affligé? Mais ne faut-il pas que ce corps mortel sorte un jour du tombeau et de la corruption? Et qui peut mieux nous en tirer que ce corps qui ne l'a jamais sentie? Pour devenir avec Jésus-Christ *un corps spirituel*, comme l'appelle saint Paul [1], qu'y avoit-il de plus efficace que son union avec ce même corps, et l'impression de ses divines qualités? Mon Sauveur, si vous touchez mon corps, il en sortira une vertu: et il faudra qu'il devienne semblable au vôtre. La vertu qui en sortira, ne me donnera pas comme à cette femme, une santé foible et fragile, mais la véritable santé qui est l'immortalité. Mais les enfants qui n'ont pas communié, ne ressusciteront donc pas? Grossiers et charnels, qui n'entendez pas que ce corps est donné à toute l'Eglise, et que ce levain mystérieux est capable de vivifier toute la masse? Ces enfants, dont vous parlez, n'ont-ils pas reçu avec le baptême un droit sur ce corps? il est à eux, encore qu'ils ne le reçoivent pas d'abord, selon la coutume présente: mais ce qui est reçu par quelques-uns, est à tous un même gage d'immortalité. Consolez-vous en notre Seigneur, et jouissez d'une si douce espérance.

LIe JOUR. L'eucharistie est le viatique des mourants.

Considérons ici le corps du Sauveur, comme le doux viatique des mourants. Je me meurs, mes sens s'éteignent, ma vie s'évanouit: qu'ai-je à desirer en cet état, que quelque chose qui m'ôte la crainte de la mort, et me tire de l'esclavage où cette

[1] I. Cor, xv. 44. 45. 46.

appréhension m'a tenu durant tout le temps de ma vie? Mon Sauveur, on m'apporte votre corps, ce corps immortel, ce corps spiritualisé : je le reçois dans le mien : *Je ne mourrai pas; je vivrai*[1]. *Qui mange ma chair*, dites-vous[2], *aura la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour*. Il restera dans ce corps mort un germe de vie que la pourriture ne pourra point altérer: il y restera une impression de vie que rien ne peut effacer. Tous les jours de ma vie je veux communier dans cette espérance : je veux me regarder comme mourant, et je le suis; je veux vous recevoir en viatique. Je ne craindrai point la mort ; vous m'affranchissez de la servitude que cette crainte m'imposoit. Pourquoi craindre le mal, si j'en ai toujours l'antidote? Sans vous la mort est un joug insupportable : avec vous elle est un remède, et un passage à la vie. Que je suis heureux! On m'apporte votre précieux corps : vous venez chez moi, hôte céleste! C'est à ce coup que je puis dire : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison*[3]. Vous y venez néanmoins ; vous y entrez; vous y êtes; et ce n'est pas encore assez pour votre amour : la maison où vous voulez entrer, c'est mon corps.

C'est ici le temps de se souvenir de votre mort; de cette mort par laquelle la mort a été vaincue; de cette mort qui nous fait dire avec confiance : *O mort, où est ton aiguillon? ô mort, où est ta victoire*[4]? de cette mort par laquelle est accomplie cette parole : *Je romprai votre pacte avec la mort; et votre alliance avec le tombeau ne subsistera plus*[5]. Et encore : *la mort sera précipitée à jamais dans l'abîme*[6]. *Faites ceci en mémoire de moi* : souvenez-vous de ma mort : *annoncez-la*[7].

O Seigneur, on m'a annoncé la mienne ; mais qu'on m'annonce la vôtre, et je ne craindrai plus rien. Oui, maintenant je pourrai chanter avec le Psalmiste : *Si je marche au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrai rien, parce que vous êtes avec moi*[8]. Ah! doux souvenir que celui de votre mort, qui a effacé mes péchés; qui m'a assuré votre royaume! Mon Sauveur, je m'unis à votre agonie : je dis avec vous mon IN

[1] Ps. CXVII. 17. — [2] Joan. VI. 55 — [3] Matth. VIII. 8.— [4] I. Cor. XV. 55. — [5] Is. XXVIII. 10. — [6] Ib. XXV. 8. — [7] I. Cor. XI. 24. 25. 26. — [8] Ps. XXII. 4.

MANUS : *Mon Dieu je remets mon esprit entre vos mains* [1]. *Seigneur Jésus, recevez mon esprit* [2]. Quoi, vous le venez quérir vous-même pour le présenter à votre Père ! C'en est fait : *tout est consommé* [3]. Je veux mourir comme vous en disant cette parole : *Tout est consommé*, je n'ai plus rien sur la terre et votre royaume va être mon partage. *Tout est consommé* ; je vois votre royaume céleste, ce sanctuaire éternel, s'ouvrir pour me recevoir par grâce, par miséricorde, en votre nom, ô Jésus ! A ce coup sera accomplie cette parole : *Qui me mange, demeure en moi, et moi en lui* [4]. Je ne vous quitterai plus. Maudite soit ma malheureuse et criminelle inconstance, qui m'a fait quitter tant de fois un si bon maître ! Et maintenant, mon Sauveur, je serai toujours avec vous : vous m'allez marquer de votre sceau. Ah ! Seigneur, gardez-moi jusqu'au dernier soupir, et que je le rende entre vos bras.

Et ce corps que deviendra-t-il ? Le voilà uni au vôtre. Par votre corps ressuscité, je ressusciterai tout nouveau : je ne laisserai à la terre que la mortalité. Je vis dans cette espérance mais j'y meurs. Je meurs tous les jours, puisque je ne cesse d'avancer au dernier moment. Mes jours se dissipent comme une fumée, s'en vont comme une eau rapide, dont on ne peut arrêter le cours. Dans un moment on passera où j'étois, et l'on ne m'y trouvera plus. Voilà sa chambre, voilà son lit, dira-t-on, et de tout cela il n'en reste plus que mon tombeau où l'on dira que je suis ; et je n'y serai pas : il n'y aura qu'un reste de moi-même, et ce reste tel quel, diminuera à chaque moment, et se perdra à la fin.

Que cela est triste ! Oui, si je n'avois pas votre corps, pour me redonner la vie. Cette espérance me soutient. Je veux toujours me regarder en état de mort ; me confesser comme un mourant ; communier comme un mourant ; me disposer à chaque fois comme si j'allois mourir. Je meurs : fermez-moi les yeux : que je ne voie plus les vanités : enveloppez-moi de ce drap : je n'ai plus besoin d'autre chose : rendez-moi ma pauvreté naturelle : mettez-moi en terre. C'est là d'où je viens selon le corps ; c'est là où il faut que je retourne ; c'est là ma

[1] Luc. XXIII. 46. Ps. XXX. 6. — [2] Act. VII. 58. — [3] Joan. XIX. 30. — [4] Ib. VI. 57.

mère qui m'a engendré, pour mourir : elle m'enfantera un jour, pour ne mourir plus. Ne parlons donc point de mort : ce n'est plus qu'un nom : il n'y a de mort que le péché.

LII[e] JOUR. L'eucharistie jointe par Jésus-Christ au banquet ordinaire, figure de la joie du banquet éternel. (Ibid.)

Une des observations les plus nécessaires dans l'institution de l'eucharistie, c'est que Jésus-Christ l'a faite dans un banquet ordinaire en conversant à l'ordinaire avec ses disciples, sans marquer de distinction entre ce qui regardoit le repas commun, et ce qui regardoit ce divin repas, ou il se devoit donner lui-même. *Pendant qu'ils soupoient,* dit saint Matthieu, *il prit du pain, le rompit, et leur dit, Prenez et mangez : Ceci est mon corps* [1]. Il continue : il achève le souper; et après le souper, disent saint Luc et saint Paul [2] *il prit le calice, et il dit : Ce calice, et le breuvage que je vous présente, est le nouveau Testament par mon sang.* Puis il continue son discours, et il dit selon saint Luc : *La main de celui qui me trahit est avec moi à la table* [3]; et selon saint Matthieu ; *Je ne boirai plus de ce fruit de vigne, jusqu'à ce que je le boive de nouveau dans le royaume de mon Père* [4] : toutes paroles qui n'appartiennent point à l'institution, et dont aussi saint Paul ne rapporte rien, encore qu'il se fût proposé de raconter toute l'institution de ce mystère, comme la suite de son discours le fait paroître. On ne dira pas qu'il n'y ait rien de singulier et d'extraordinaire dans le banquet eucharistique : toutes les paroles de l'institution marquent le contraire. Mais cet extraordinaire et ce divin qui paroît dans cet endroit du banquet, est joint et continué avec tout le reste· et il semble que le repas eucharistique ne fasse qu une partie du repas commun, que Jésus fit avec les siens.

Ce qui se présente d'abord, pour entendre ce mystère, c'est que manger et boire ensemble est parmi les hommes une marque de société. On entretient l'amitié par cette douce communication : on partage ses biens, ses plaisirs, sa vie même avec ses amis : il semble qu'on leur déclare

[1] Matth. XXVI. 26. — [2] Luc. XXII. 20. I. Cor. XI. 25. — [3] Luc. XXII. 21. — [4] Matth. XXVI. 29.

qu'on ne peut vivre sans eux, et que la vie n'est pas une vie sans cette société : *Mangez, buvez, mes amis : enivrez-vous*, c'est-à-dire, réjouissez-vous, *mes très-chers*, disoit l'Époux à ses amis[1]. Et la sagesse, pour nous inviter à sa compagnie, n'a rien à nous proposer de plus attirant, qu'un repas qu'elle nous prépare : *Venez, mes amis, mangez mon pain, buvez le vin que je vous présente*[2].

C'étoit aussi pour cette raison que Dieu ordonnoit à son peuple, de venir au lieu que le Seigneur avoit choisi, pour y faire bonne chère devant le Seigneur, avec tout ce qu'on avoit de plus cher, avec son fils, avec sa fille, avec tout son domestique, avec son serviteur et sa servante, avec ceux qu'on honoroit le plus, avec le Lévite qui demeuroit dans son pays[3], sans oublier l'étranger, non plus que la veuve et l'orphelin; et à plus forte raison, sans oublier ses voisins, ses proches, afin qu'ils fussent rassasiés des biens que le Seigneur nous avoit donnés, et partageassent notre joie[4].

Ces festins et cette joie ont été la cause que la béatitude céleste nous est représentée comme un banquet. *Il en viendra d'Orient et d'Occident*, dit le Sauveur; *et ils se mettront à table avec Abraham, avec Isaac et avec Jacob*[5]. Et lui-même, à la fin des siècles, *il fera mettre à table ses bons serviteurs, et passant de table en table, il les servira*[6]. Et le jour même de la cène, pour appliquer cette idée au festin qu'il venoit de faire avec ses disciples, il leur dit : *Je vous prépare le royaume que mon Père m'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume*[7].

Il vouloit donc que la cène fût un véritable festin, pour lier la société entre ses disciples, et leur figurer la joie de ce festin éternel, où *ils seront* rassasiés et *enivrés de l'abondance de sa maison, et abreuvés du torrent de sa volupté*[8]. C'est pourquoi il célébra ce divin banquet sur le soir, à la fin du jour, en figure de ce souper éternel, qu'il nous fera à la fin des siècles, lorsque toutes choses seront consommées.

C'est encore ce qu'il vouloit dire, lorsqu'en prenant selon

[1] Cant. v. 1. — [2] Prov. ix. 4. — [3] Deut xii. 5 7. 12. 18. — [4] Ib. xxvi. 11. 12. 13. — [5] Matth. viii. 11. — [6] Luc. xii. 37. — [7] Ib. xxii. 29. 30. — [8] Ps. xxxv. 9.

la coutume la coupe de vin, dont tout le monde buvoit dans les festins en signe de société, il la présenta à ses disciples, en leur disant : *Partagez-la entre vous : pour moi, je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu vienne*[1]. Saint Luc marque expressément cette action et cette parole avant l'institution de l'eucharistie : et Jésus-Christ répéta la même parole, après avoir consacré le saint calice, en disant : *Je vous le dis, je ne boirai plus de ce fruit de vigne*, dont j'ai bu avec vous dans tout ce repas, et dont je me suis servi pour en faire mon sang, *jusqu'au jour où je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon Père*[2].

Attendons-nous donc à ce repas éternel, où le pain des anges nous sera donné à découvert ; où nous serons enivrés et transportés de la volupté du Seigneur, et des ravissantes délices de son amour. Le festin de notre Seigneur en étoit l'image : et pour imiter son exemple, c'étoit aussi dans des festins que les premiers chrétiens célébroient l'eucharistie ; comme saint Paul le fait bien voir dans la première Epître aux Corinthiens[3]. Le festin de l'eucharistie conserva toujours cette forme primitive, jusqu'à ce que les abus la firent changer : mais elle n'en a pas moins pour cela la force d'un banquet d'union et de société entre les frères, et d'espérance pour le repas éternel de Dieu.

Fréquentons donc ce sacré repas de l'eucharistie, et vivons en union avec nos frères : fréquentons-le, et nourrissons-nous de l'espérance de la joie céleste : mangeons ce pain qui soutient l'homme : buvons ce vin qui lui doit réjouir le cœur ; et disons avec un saint transport : *Ha ! que mon calice enivrant est exquis*[4].

Jésus-Christ s'est servi de pain et de vin pour nous donner son corps et son sang, afin de donner à l'eucharistie le caractère de force et de soutien, et le caractère de joie et de transport ; et afin aussi de nous apprendre, par la figure de ces choses qui font notre aliment ordinaire, que nous devions tous les jours non-seulement soutenir, mais encore échauffer

[1] Luc. XXII. 17. 18. — [2] Matth. XXVI. 29. — [3] I. Cor. XI. 20. 21 et seq. 34. — [4] Ps. XXII. 5.

notre cœur ; non-seulement nous fortifier, mais encore nous enivrer avec lui, et boire à longs traits dès cette vie l'amour qui nous rendra heureux dans l'éternité.

LIII° Jour. L'eucharistie unie par Jésus-Christ au repas commun, est plus semblable à l'ancienne pâque. (Ibid.)

On peut encore remarquer un autre dessein, qui a porté notre Seigneur à unir ensemble le festin de l'eucharistie, au repas ordinaire ; qui étoit de la rendre plus semblable à l'ancienne pâque, qui faisoit aussi partie du repas commun Il y avoit cette différence, que l'ancienne pâque ne se faisoit qu une fois l'année ; mais maintenant, chaque jour on célèbre la nouvelle pâque : tous les jours des chrétiens sont une fête leur vie est une éternelle solennité : ils doivent aussi toujours être en joie, comme saint Paul le leur dit sans cesse : et c'est par là qu'ils sont initiés à la joie, et à la gloire éternelle.

L'année signifioit aux Juifs l'éternité tout entière et l'universalité des siècles. Mais maintenant chaque jour nous la signifie : nous sommes plus proches qu'eux de l'éternité, et l'idée nous en doit être plus présente.

La pâque se célébroit une seule fois ; l'entrée du souverain pontife dans le sanctuaire une seule fois : tout cela pour figurer qu'en effet il n'y a qu'une seule pâque, qui est celle de Jésus-Christ. Car s'il y a aussi une pâque, et un passage pour nous ; c'est en lui, et il faut qu'il passe dans sa gloire tout complet, c'est-à-dire, le corps et les membres. Il n'y a non plus qu'une seule entrée du même Jésus, souverain pontife, dans le ciel [1] ; lorsqu'il y entre pour nous et pour lui, et qu'il nous y va préparer la place. Il ne passe donc qu'une fois, il n'entre qu'une fois dans le sanctuaire à ne regarder que sa personne ; mais dans ses membres il passe tous les jours au ciel : tous les jours il entre dans le sanctuaire : et l'eucharistie célébrée tous les jours, tous les jours nous représente ce mystère. Passons donc tous les jours à Dieu : passons en Jésus-Christ de plus en plus ; que sa vie paroisse toujours de plus en plus dans la nôtre, par l'imitation des vertus qu'il a pratiquées. Entrons tous les jours dans son

[1] *Hebr.* VI. 19. 20. IX. 7. 11. 14.

sanctuaire : entrons-y par la foi ; courons-y par de saints désirs : c'est célébrer tous les jours le banquet de Jésus-Christ, comme le doit un chrétien.

LIVe Jour. L'eucharistie jointe au repas commun apprend à sanctifier tout ce qui sert à nourrir le corps. (Ibid.)

Je dirai tout, Seigneur : je me dirai à moi-même, et je dirai à tous ceux à qui je destine cet écrit : et je le destine à tous ceux que vous avez mis spécialement à ma garde, selon que je les croirai disposés à en profiter, et à tous ceux à qui vous permettez qu'il tombe entre les mains : je leur dirai, mon Sauveur, tout ce que vous me mettrez dans l'esprit sur vos saints mystères, dans votre sainte parole. Je vois encore une autre raison qui vous a porté à unir l'eucharistie au repas commun : vous vouliez sanctifier toute notre vie, dans l'action qui l'entretient et la fait durer : vous vouliez que la nourriture corporelle fût accompagnée de la spirituelle, afin que nous apprissions à faire tout en esprit, même les choses qui devoient servir à sustenter notre corps. Nous ne devons nourrir ce corps, que pour être un digne instrument à l'esprit : nous devions prendre le manger et le boire dans cet esprit. L'eucharistie, prise devant le repas, devoit être un tempérament salutaire au plaisir des sens, de peur que nous ne nous y laissassions emporter, et qu'il ne prît le dessus. Mais encore que l'Église, à qui Jésus-Christ a laissé la dispensation de ses mystères, dans la suite ait séparé, et très-sagement, ce que Jésus-Christ sembloit avoir uni, et qu'elle célèbre l'eucharistie hors du repas ordinaire; le dessein de Jésus-Christ n'est pas anéanti : l'instruction qu'il nous a donnée subsiste toujours. Quand nous faisons nos repas, nous devons toujours nous souvenir, que selon l'institution primitive de l'eucharistie, elle devoit les accompagner ; que Jésus-Christ l'a fait ainsi ; que l'Église l'observoit ainsi sous les apôtres : qu'alors donc on vouloit apprendre aux chrétiens que toutes leurs actions, et même les plus communes, devoient être faites saintement. Cette instruction subsiste toujours. En mangeant et en buvant, songeons à ce boire et à ce manger spirituel de la table de notre Seigneur : ayons l'esprit appliqué aux choses célestes ;

n'en quittons point la pensée durant nos repas. Si nous ne pouvons pas les accompagner de saintes lectures, comme on le fait dans les maisons spécialement consacrées à Dieu, accompagnons-les de saints discours, du moins de saintes pensées. Ne nous livrons pas aux sens, ni à ce corps misérable qu'il seroit honteux d'engraisser et de nourrir, si on ne le nourrissoit comme le ministre et le serviteur de l'esprit. Car autrement nous nourrir, ce n'est que travailler pour la mort, lui engraisser sa proie, et aux vers leur pâture. Nourrissons-nous avec règle, et comme disoit un ancien : Mangeons autant qu'il est nécessaire, pour nous sustenter : buvons autant qu'il convient à des personnes pudiques, qui ne veulent pas irriter les desirs sensuels. Enfin quoi que nous fassions : *soit que nous buvions, soit que nous mangions, soit que nous fassions quelque autre chose* par rapport au corps, *faisons-le pour la gloire de Dieu, et au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père*[1].

Le royaume de Dieu n'est pas boire, ni manger ; mais justice et paix, et joie dans le Saint-Esprit[2].

LXe JOUR. Pouvoir donné à l'Eglise de changer ce qui n'est pas de l'essence de l'institution divine. La communion sous une espèce suffisante et parfaite. (Ibid.)

Que Jésus-Christ a donné un grand pouvoir à son Église dans la dispensation de ses mystères ! Il a institué l'eucharistie dans un festin, dans un souper, sur le soir : et cela faisoit à son mystère, et à notre instruction. Et néanmoins il a permis à son Eglise de séparer ce qu'il avoit mis ensemble, encore que ses apôtres aussi eussent suivi religieusement cette institution. Et non-seulement l'Eglise a cessé de faire ce que Jésus-Christ avoit fait, et les apôtres suivi : mais encore elle a pris la liberté d'interdire sévèrement cette pratique. C'est étant à table, et au milieu d'un repas, et y mangeant d'autres viandes, que Jésus-Christ a commandé à ses apôtres de recevoir l'eucharistie ; et l'Église a bien osé le défendre, et faire une loi inviolable de communier à jeun. L'eucharistie qui par son institution étoit un souper, n'en est

[1] I. Cor. x. 31. Coloss. III. 17. — [2] Rom. XIV. 17.

plus un : on la prend le matin : on la prend avant toute autre viande : on la prend séparément du repas vulgaire ; et il n'est plus permis de la prendre comme Jésus-Christ l'a donnée, comme les apôtres l'ont reçue.

On veut dire que c'est que tout cela n'appartenoit pas à l'essence de l'institution du Sauveur. Mais le Sauveur a-t-il voulu laisser aux hommes à distinguer par leur propre sens ce qui étoit de la substance de son institution, d'avec ce qui n'en étoit pas? N'a-t-il pas voulu au contraire leur faire voir qu'il leur laissoit son Église, pour être une fidèle interprète de ses volontés, et une sûre dispensatrice de ses sacrements?

Quand donc on veut s'imaginer qu'en ne recevant qu'une espèce, on ne reçoit qu'une cène et une communion imparfaite; c'est qu'on n'entend pas que c'est l'Église qui sait le secret de Jésus-Christ, qui sait ce qui appartient essentiellement à son institution, ce qui doit être donné à chacun, ce qui doit être dispensé diversement, selon les temps et les conjonctures différentes.

Vous vous étonnez qu'on sépare ce que Jésus-Christ a mis ensemble, et qu'on donne le corps à manger, sans donner en même temps le sang à boire. Etonnez-vous donc aussi, de ce que la cène sacrée est séparée du souper commun. Mais plutôt ne vous étonnez jamais de ce que l'Eglise fait. Instruite par le Saint-Esprit et par la tradition de tous les siècles, elle sait ce que Jésus-Christ a voulu faire; et que ce qu'il a séparé par une représentation mystique, ne laisse pas d'être uni, non-seulement en vertu, mais encore en substance. Il est vrai, il a fallu, pour la parfaite représentation de sa mort, que son corps parût séparé d'avec son sang, et qu'on les prît chacun à part; mais elle sait en même temps que la vertu du corps livré, n'est pas autre que la vertu du sang répandu; et que non-seulement la vertu, mais encore la substance même de l'un et de l'autre, après sa résurrection, sont inséparables.

Elle laisse donc ce corps et ce sang dans cette séparation mystique. Mais au fond, elle sait bien, quelque partie que l'on prenne, qu'on reçoit la vertu du tout. Il ne faut que voir comment Jésus-Christ a célébré la cène. Car les évangélistes

ont marqué distinctement, qu'il en a donné les deux parties avec quelque distance l'une de l'autre; puisqu'il a donné le corps pendant le souper, selon saint Matthieu [1]; et le calice du sang après le souper, selon saint Luc et saint Paul [2]. Et non content d'avoir comme séparé ces deux actions par ce caractère, il a voulu montrer que chaque partie de son action étoit complète en elle-même, puisqu'il dit après chacune, comme saint Paul le marque expressément : *Faites ceci en mémoire de moi* [3]. Ainsi, quelque partie que je prenne, je célèbre la mémoire de la mort de Jésus-Christ; je m'en applique la vertu tout entière; je m'incorpore à Jésus-Christ. Car ne lui suis-je pas incorporé en prenant son corps? N'est-ce pas par là que je suis fait os de ses os, et chair de sa chair, et une même chair avec lui [4], ainsi que nous avons vu? Que me faut-il davantage pour accomplir l'œuvre de mon salut, surtout en mangeant ce corps comme le pain descendu du ciel, c'est-à-dire, comme le corps d'un Dieu, comme un corps uni à la vie même, et rempli pour moi de l'esprit qui me vivifie? N'ai-je pas en même temps reçu et son corps et son esprit? Ce qui reste me peut bien donner une plus entière expression de la mort de Jésus-Christ; mais j'en ai toute la vertu dans le corps seul. Et je ne m'étonne pas si saint Paul a dit, que *quiconque mange ce pain, ou boit cette coupe indignement, est coupable du corps et du sang* [5] : oui, dit-il, et il le dit très-distinctement : Quiconque reçoit indignement l'un ou l'autre, est coupable de tous les deux : et par la même raison, qui participe dignement à l'un des deux, honore tous les deux ensemble, et en reçoit le fruit et la sainteté ; parce qu'il n'y a dans l'un et dans l'autre qu'une seule et même vertu, une seule et indivisible sainteté. Ainsi qui reçoit l'un, ou qui reçoit l'autre, ou qui reçoit tous les deux, reçoit toujours également son salut. La substance n'en est pas plus dans tous les deux que dans l'un des deux; car où est toute la substance de Jésus-Christ, là est aussi, pour ainsi parler, toute la substance du salut et de la vie. Car, comme dit l'Eglise elle-même, dans le saint concile de Trente [6], le même qui a dit : *Si vous*

[1] Matth. XXVI. 26. Marc. XVI. 22. — [2] Luc. XXII. 20. I. Cor. XI. 25. — [3] Ib. 24, 25. — [4] Ephes. V. 30. — [5] I. Cor, XI. 27.— [6] Sess. XXI. c ap. 1,

ne mangez ma chair, et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous, a dit aussi : *Quiconque mange de ce pain, aura la vie éternelle* : et le même qui a dit : *Qui mange ma chair et boit mon sang, aura la vie éternelle*, a dit aussi : *Le pain que je donnerai, est ma chair pour la vie du monde* : et le même a dit : *Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui*, a dit aussi : *Qui mange ce pain, vivra éternellement* : et *Qui me mange, vivra pour moi*[1].

Sur ce fondement inébranlable l'Eglise a administré la communion en plusieurs manières différentes. Elle l'a donnée dans l'Eglise ; elle l'a portée aux absents : les malades l'ont eue sous l'une des espèces, les petits enfants l'ont eue sous l'autre ; les fidèles l'ont emportée dans leur maison, encore que Jésus-Christ n'eût rien fait ni rien dit de semblable, et l'ont emportée sous la seule espèce du pain. Les Grecs ont mêlé les deux espèces, et les ont données au peuple toutes deux ensemble. Tout est bon, pourvu qu'on ait Jésus-Christ des mains de l'Eglise. Car c'est là l'effet véritable que doivent opérer dans chaque fidèle ces différentes manières de communier : elles doivent, dis-je, nous apprendre que la plus parfaite et la plus nécessaire disposition qu'il faut apporter à l'eucharistie, c'est d'en approcher avec un sincère et parfait attachement à l'Eglise. Elle est le corps de Jésus-Christ : il faut être incorporé à l'Eglise, pour l'être au Sauveur.

O Jésus ! je le crois ainsi : malheur à ceux qui chicanent contre votre Eglise ! C'est chicaner et disputer contre vous-même. Si l'on écoute ces chicanes, on doutera de son baptême. Vous avez dit : *Baptisez, plongez dans l'eau*, en signe qu'on est enseveli avec moi : mais votre Eglise se contente de jeter quelques gouttes d'eau sur la tête. Vous avez dit : *Enseignez, et baptisez; et ceux qui croiront et seront baptisés, seront sauvés*[2]. La foi et l'instruction sont marquées dans ces paroles comme la préparation au baptême : et au contraire, on nous baptise avant que nous soyons capables d'être instruits et de croire ; et l'instruction n'est plus ce qui nous prépare au baptême; mais c'est le baptême qui nous rend dociles, pour recevoir

[1] Joan. VI. 52. 54. 55. 57. 58. 59. — [2] Marc. XXV. 16.

l'instruction. On nous reçoit sur la foi d'autrui ; d'autres disent en notre nom : *Je crois*, *je renonce*; et votre Eglise accepte la réponse, sans qu'il en soit rien écrit dans votre parole. Quelle sûreté pour nous, si nous n'entendons que la foi constante de l'Eglise, que l'interprétation de l'Eglise, que la pratique inviolable de l'Eglise est aussi bien votre parole, que votre parole même rédigée dans vos Ecritures. Oui, ce que vous avez écrit dans les cœurs, et que l'Eglise a toujours prêché, est la vérité. Je vis en cette foi, et je m'unis d'esprit et de cœur à votre Eglise et à sa doctrine ; protestant sincèrement devant vous que je suis content de vos sacrements, suivant qu'elle me les administre, elle que vous en avez établie la dispensatrice.

LVIe Jour. Adoration, exposition, réserve de l'eucharistie.

Mon Sauveur, puisque les chicanes des rebelles de votre Église me conduisent à une grande intelligence de votre vérité, je veux encore considérer celles qu'ils lui font sur l'adoration, sur la réserve, sur l'exposition de votre adorable sacrement.

On ne voit point, disent-ils, dans les paroles de l'Évangile, que les apôtres aient adoré le corps et le sang de Jésus-Christ en les recevant. Et voit-on qu'ils aient adoré Jésus-Christ, qui bien constamment étoit assis avec eux en sa forme visible et naturelle? O mon Dieu! ces disputeurs ne verront-ils jamais que, quoi qu'ils répondent, ils se font à eux-mêmes leur procès. Les apôtres adoroient-ils Jésus-Christ en sa propre et naturelle figure? Mais ils le croient sans qu'il soit écrit en ce lieu là. Ne l'adoroient-ils pas? Et que veulent-ils donc conclure de ce qu'il n'est pas écrit qu'ils l'aient adoré dans l'eucharistie ?

Mais que ces hommes, qui se croient subtils, et appellent les autres grossiers, sont grossiers eux-mêmes; puisqu'ils n'entendent seulement pas quelle est la véritable adoration ! Car à nous tenir mot à mot, à ce qui est écrit dans l'histoire de la cène, et sans chercher à suppléer un endroit de l'Évangile par les autres : croire en Jésus-Christ, lorsqu'il dit : *Prenez, mangez; ceci est mon corps* [1] ; le croire, dis-je, sans

[1] Matth. xxvi. 26.

hésiter et sans disputer, lorsqu'il dit une chose si étonnante : faire ce qu'il dit, et manger ce pain apparent, avec une foi certaine que c'est son vrai corps; en faire autant du sacré calice : faire un acte de foi si pur et si haut, n'est-ce pas adorer Jésus-Christ? Mais discerner avec saint Paul ce corps du Sauveur ; le discerner tellement qu'on entende que c'est le corps, non-seulement d'un homme, mais d'un Dieu, et le vrai pain descendu du ciel; y mettre son espérance, y chercher sa vie, y attacher tout son amour ; n'est-ce pas encore l'adorer parfaitement? Et qu'ajoute à cette foi la génuflexion, l'inclination du corps, son prosternement, en un mot l'adoration extérieure, sinon un témoignage sensible de ce qu'on a dans le cœur?

Croyez-vous au Fils de Dieu? dit le Sauveur à l'aveugle-né qu'il avoit guéri : *Qui est-il*, répondit-il, *afin que j'y croie? C'est celui qui vous parle*, répondit Jésus : et l'aveugle repartit : *J'y crois, Seigneur ; et se prosternant, il l'adora*[1]. Que fit-il en se prosternant devant lui, sinon de répéter d'une autre manière et par un autre langage, ce *Je crois*, qu'il venoit de prononcer avec la bouche? Et ceux qui disent : *Je crois*, sans se prosterner devant lui, l'adorent-ils? ou ceux dont on n'a point écrit qu'ils l'aient fait, l'adorent-ils moins que les autres? Et cette femme, qui le toucha pour être guérie [2], ne l'avoit-elle pas déjà adoré dans son cœur, avant que de se jeter à ses pieds? Et quand les apôtres disent au Sauveur : *Seigneur, augmentez-nous la foi*[3], ne connoissent-ils pas tout ce qu'il est, et ne l'adorent-ils pas intérieurement comme un Dieu, encore qu'alors ils ne fussent pas à genoux devant lui?

Qui ne voit donc que croire à Jésus, qui dit : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang :* et les recevoir dans cette foi, e discerner que ce corps est le corps d'un Dieu, par lequel la vie nous est donnée; quand on n'y verroit que cela, et qu'on ne trouveroit pas dans le reste de l'Écriture ce qui est dû à Jésus-Christ, c'est un acte d'adoration de la nature la plus haute, et que tous les prosternements qu'on fera à

[1] Joan. IX. 35. 36. 37. — [2] Luc. VIII. 43. 44. 47. — [3] Ib. XVII. 5.

Jésus-Christ n'en seront que l'expression et le témoignage? C'est donc avec raison qu'on joint dans l'eucharistie l'adoration intérieure et l'extérieure, c'est-à-dire, le sentiment et le signe, la foi et le témoignage. C'est avec raison, comme le rapportent les saints, qu'on manifestoit au dehors par la posture du corps, l'abaissement de l'esprit, et que *nul ne prend cette chair, qu'il ne l'ait premièrement adorée* : ce sont les mots de saint Augustin [1], et le témoignage constant de la pratique de l'Eglise. Mais pourquoi chercher ces témoignages, quand manger, quand boire ce corps et ce sang, comme le corps et le sang de Dieu, et y attacher son espérance, c'est une si haute adoration, qu'on voit bien qu'elle doit attirer toutes les autres.

Vous me dites : Pourquoi exposer? où cela est-il écrit? l'ancienne Eglise l'a-t-elle observé? Grossier et charnel, lequel est le plus, ou d'exposer dans l'Eglise le corps du Sauveur, ou le porter avec soi, et le garder dans sa maison? Et ce dernier est-il plus écrit que l'autre? Qui ne voit donc que la substance étant écrite et bien entendue par l'Eglise ; tout le reste qui en est la suite a été diversement pratiqué, selon la sage dispensation de la même Eglise, pour l'édification du peuple saint?

Allons de ce pas; ne tardons pas davantage ; allons adorer Jésus qui repose sur l'autel. Ah! c'est là qu'on me le garde ; c'est de là qu'on me l'apportera un jour en viatique, pour me faire heureusement passer de cette vie à l'autre. Pain des voyageurs, qui serez un jour le pain des compréhenseurs, le pain de ceux qui vivront dans la céleste patrie, je vous adore ; je crois en vous; je vous desire ; je vous dévore en esprit : vous êtes ma nourriture, vous êtes ma vie.

LVIIe Jour. Le sacrifice.

A Dieu ne plaise que nous oublions la sainte action du sacrifice, et le mystère de la consécration. Je vois un autel ; on va offrir un sacrifice, le sacrifice des chrétiens ; le sacrifice et l'oblation pure, dont il est écrit, *qu'elle devoit être offerte*

[1] Enar. in. Ps. XCVIII. n. 9.

depuis le soleil levant jusques au couchant [1]. Ce n'est plus ce sacrifice qui ne devoit être offert que dans le temple de Jérusalem, et en un lieu particulier choisi de Dieu : c'est un sacrifice qui doit être offert parmi les gentils et dans toutes les nations de la terre. Où est donc l'appareil du sacrifice? où est le feu? où est le couteau? où sont les victimes! Cent taureaux, cent génisses ne suffiroient pas pour exprimer la grandeur de notre Dieu. On offroit aux faux dieux même des hécatombes, c'est-à-dire, des bœufs par centaines : je ne vois rien de tout cela.

Quelle simplicité du sacrifice chrétien! Je ne vois qu'un pain sur l'autel, quelques pains au plus, un peu de vin dans le calice. Il n'en faut pas davantage pour faire le sacrifice le plus saint, le plus auguste, le plus riche qui se puisse jamais comprendre. Mais n'y aura-t-il point de chair, n'y aura-t-il point de sang dans ce sacrifice? Il y aura de la chair, mais non pas la chair des animaux égorgés; il y aura du sang, mais le sang de Jésus-Christ : et cette chair et ce sang seront mystiquement séparés. Et d'où viendra cette chair, d'où viendra ce sang? Il se fera de ce pain et de ce vin : une parole toute-puissante viendra, qui de ce pain fera la chair du Sauveur, et de ce vin fera son sang : tout ce qui sera proféré par cette parole, sera dans le moment ainsi qu'il aura été prononcé; car c'est la même parole qui a fait le ciel et la terre, et qui fait tout ce qu'elle veut dans le ciel et dans la terre. Cette parole prononcée originairement par le Fils de Dieu, a fait de ce pain son corps, et de ce vin son sang. Mais il a dit à ses apôtres : *Faites ceci* : et ses apôtres nous ont enseigné qu'on le feroit *jusqu'à ce qu'il vînt* : DONEC VENIAT [2]; jusqu'au dernier jugement. Ainsi la même parole répétée par les ministres de Jésus-Christ, aura éternellement le même effet. Le pain et le vin se changent; le corps et le sang de Jésus-Christ en prennent la place. O Dieu! ils sont sur l'autel ce même corps, ce même sang; ce corps donné pour nous, ce sang répandu pour nous. Quelle étonnante merveille! C'est une merveille pour nous, mais ce n'est rien d'étonnant pour

[1] Malach. I. 11.— [2] I. Cor. XI. 24. 25. 26.

le Fils de Dieu, accoutumé à faire tout par sa parole. *Tu es guérie* [1] : on est guéri : *Tu es vivant* [2] : on vit, et la vie qui s'en alloit est rappelée. Il dit : *Ceci est mon corps :* ce n'est plus du pain; c'est ce qu'il a dit : il a dit : *Ceci est mon sang :* ce n'est plus du vin dans le calice, c'est ce que le Seigneur a proféré; c'est là son corps, c'est le sang; ils sont séparés; oui, séparés; le corps d'un côté, le sang de l'autre : la parole a été l'épée, le couteau tranchant qui a fait cette séparation mystique : En vertu de la parole, il n'y auroit là que le corps, et rien là que le sang : si l'un se trouve avec l'autre, c'est à cause qu'il sont inséparables depuis que Jésus est ressuscité : car depuis ce temps-là il ne meurt plus. Mais pour imprimer sur ce Jésus, qui ne meurt plus, le caractère de la mort qu'il a véritablement soufferte, la parole vient, qui met le corps d'un côté, le sang de l'autre, et chacun sous des signes différents : le voilà donc revêtu du caractère de sa mort, ce Jésus autrefois notre victime par l'effusion de son sang, et encore aujourd'hui notre victime d'une manière nouvelle par la séparation mystique de ce sang d'avec ce corps ?

Mais comment ce corps, comment ce sang? Cela se peut-il? et un corps humain peut-il être sous cette mince étendue? Qui en doute, si la parole le veut? La parole est toute-puissante : la parole est l'épée tranchante, qui va aux dernières divisions; qui saura bien, si elle le veut, ôter à ce corps ses propriétés les plus intimes, pour ne nous en laisser que la nue et pure substance : car c'est cela qu'il me faut; c'est à cette pure substance que le Verbe divin est uni ; car son union est substantielle : son union se fait dans la substance : celle qu'il veut avoir avec moi, se fera aussi par la substance de son corps et de son sang : il l'a dit, et cela est fait dans le moment.

Mais je ne vois rien de nouveau sur cet autel ! Je le crois bien ; la parole sait ôter au sens tout ce qu'elle veut, lorsqu'elle veut exercer la foi. Jésus-Christ, quand il a voulu, s'est rendu invisible aux hommes; il a passé au milieu d'eux

[1] *Marc.* v. 34. — [2] Joan. xi. 43. 44.

sans qu'ils le vissent : deux disciples, à qui il parloit, ne le connurent qu'au moment qu'il le voulut : Marie le prit pour le jardinier jusqu'à ce qu'il l'eût réveillée, et lui eût ouvert les yeux par sa parole. Il entre, il sort; et on ne le voit ni entrer ni sortir : il paroît, il disparoît comme il lui plaît. Qui doute donc qu'il ne puisse nous rendre invisible ce qui par lui-même ne le seroit pas? La parole, ce glaive tranchant, est venue, et a séparé de ce corps et de ce sang, non-seulement tout ce qui pourroit les rendre visibles, mais encore tout ce par où ils pourroient frapper nos autres sens.

Mais je vois tout ce que je voyois auparavant; et si j'en crois mes sens, il n'y a que pain et que vin sur cette table mystique. Le pain y est-il? le vin y est-il? Non; tout est consumé. Un feu invisible est descendu du ciel : la parole est descendue, a tout pénétré au dedans de ce pain et de ce vin : elle n'a laissé de substance sur la table sacrée, que celle qu'elle a nommée ; ce n'est plus que chair et sang. Et comment? La parole est toute-puissante; tout lui a cédé, et rien n'est demeuré ici que ce qu'elle a énoncé : ce feu a tout changé en lui-même : la parole a tout changé en ce qu'elle a dit.

Mais je vois le même extérieur? Oui, parce que la parole n'a rien laissé que ce qui lui étoit nécessaire pour nous indiquer où il falloit aller prendre ce corps et ce sang, et tout ensemble pour les couvrir à nos yeux. Les anges ont apparu en forme humaine : le Saint-Esprit même s'est manifesté sous la forme d'une colombe : la parole veut que le corps de Jésus-Christ nous apparoisse sous les espèces du pain, parce qu'il falloit un signe pour nous annoncer où il falloit l'aller prendre : ce qu'elle veut, s'accomplit. Elle a consumé toute la substance ; ce que vous voyez est comme la cendre que ce feu divin a laissée ; mais plutôt ce n'est pas la cendre, puisque la cendre est une substance, et ce qui reste de cet holocauste n'est que l'enveloppe sacrée du corps et du sang : c'est enfin ce que la parole a voulu laisser pour nous marquer la présence occulte, quoique véritable, de ce corps et de ce sang de Jésus-Christ, qu'elle vouloit bien mettre là en

vérité et en substance, mais qu'elle ne vouloit montrer qu'à notre foi. N'en disons pas davantage; car tout le reste est incompréhensible, et n'est vu que de celui qui l'a fait.

Voilà le signe que Jésus-Christ nous a laissé, signe auquel nous reconnoissons qu'il est véritablement présent. Car la parole nous le dit; et il ne faut pas être en peine de la manière dont elle exécute ce qu'elle prononce : il ne faut songer qu'à ce qu'elle signifie. Car elle a en elle-même une vertu pour faire tout ce que veut celui qui l'envoie. *Il a*, dit-il, *envoyé sa parole et elle les a guéris, et elle les a arrachés des mains de la mort*[1]. *Sa parole ne revient point inutile : elle fait tout ce qu'il a ordonné*[2]. Entendez donc encore un coup cette parole : *Ceci est mon corps.* S'il avoit voulu laisser un simple signe, il auroit dit : Ceci est un signe : s'il avoit voulu que le corps fût avec le pain, il auroit dit : Mon corps est ici. Il ne dit pas : Il est ici, mais : *Ceci l'est :* par là il nous définit ce que c'étoit, et ce que c'est. Quand on vous demandera : Qu'est-ce que ceci? Il n'y a qu'un mot à répondre : C'est son corps; la parole a fait cette merveille.

Elle n'en demeure pas là. Sortie de la bouche du prêtre comme de celle du Fils de Dieu, elle a fait sur le saint autel ce changement prodigieux : elle tourne ensuite sa vertu sur nous tous, qui assistons au sacrifice : elle éteint en nous tous nos sens : nous ne voyons plus; nous ne goûtons plus, par rapport à ce mystère. Ce qui nous paroît pain, n'est plus pain : ce qui nous paroît vin, n'est plus vin : c'est le corps, c'est le sang de Jésus-Christ. Nous n'en croyons plus le jugement de nos sens; nous en croyons la parole : elle a tout changé; et nous-mêmes nous ne sommes plus ce que nous étions, des hommes assujettis à leurs sens, mais des hommes assujettis à la parole. En cet état nous approchons du saint autel : Venez le desiré de mon cœur : SITIVIT IN TE ANIMA MEA : *Mon âme a soif de vous : en combien de manières ma chair vous desire-t-elle*[3]? Oui, ma chair prend part au desir de l'âme : car c'est en elle que s'accomplit ce qui cause à l'âme ces transports. *Mon cœur et ma chair se réjouiront*

[1] Ps. CVI. 20. — [2] Is. LV. 11. — [3] Ps. LXII. 2.

dans le Dieu vivant[1] : *tous mes os crieront* : *Seigneur, qui est semblable à vous*[2]? Qui vous est semblable en puissance? Mais qui vous est semblable en bonté et en amour?

LVIIIe JOUR. Simplicité et grandeur de ce sacrifice.

Que le sacrifice des chrétiens est grand! qu'il est auguste! mais qu'il est simple! qu'il est humble! Un peu de pain, un peu de vin, et quatre paroles le composent! Je reconnois le caractère du Seigneur Jésus. Qu'y voyez-vous? un homme : Qu'y croyez-vous? un Dieu. Saint Paul dit : *Qui mangera de ce pain*[3] : il ne parle que de pain, direz-vous. Il parle de ce qui paroît, et il se plaît à marquer ce qu'il y a d'humble, de commun, de famillier dans ce sacrifice : mais pénétrez la simplicité de cette parole; voyez ce qui suit, ce qui précède : vous entendrez alors quelle force, quelle grandeur il y a dans cette parole : *Qui mange ce pain*. Car ce pain, c'est-à-dire, ce pain fait corps : ce pain en apparence, mais corps en effet; ce pain par qui un autre pain et le vrai pain de vie éternelle nous est donné. Voilà ce que veut dire ce pain. Il faut entendre de même *le calice du Seigneur*. Les calices qui ont servi à l'eucharistie, ont été des matières les plus précieuses, et cela dès l'origine du christianisme, et même durant le temps des persécutions et de la pauvreté de l'Eglise. Je ne m'en étonne pas : Jésus-Christ nous a fait entendre de quoi son corps étoit digne, quand il a permis et approuvé qu'on employât tant de parfums exquis, non-seulement à l'honorer pendant sa vie, mais encore à l'oindre après sa mort.

Mais quoiqu'il approuve ces choses, et que son Eglise les imite, elle n'est point attachée à cet appareil extérieur. La persécution lui peut ôter l'or et l'argent, dans lesquels elle sert le Fils de Dieu; peut-elle lui faire perdre la richesse de son sacrifice? Non : un peu de pain, un peu de vin lui peuvent fournir de quoi offrir à Dieu le plus auguste sacrifice, et de quoi donner à tous les fidèles le plus magnifique repas. Voilà les vraies richesses de l'Eglise : les autres non-seule-

[1] Ps. LXXXIII. 3. — [2] Ib. XXXIV. 10. — [3] I. Cor. XI. 27.

ment lui peuvent être ôtées ; mais elle-même elle s'en est souvent défaite. Elle a loué ses évêques, qui, pour assister les pauvres, se réduisoient à porter le corps de Jésus-Christ dans un panier, et son sang dans un simple verre ; ceux qui employoient les vaisseaux sacrés à racheter les captifs, à acheter de la place pour enterrer ses morts. Il faut donc avoir du zèle pour honorer les mystères, et ni l'or ni les pierreries ne doivent point être épargnés pour exciter la révérence des peuples. Mais cependant n'oublions jamais, que ce qu'il y a de vraiment riche dans ce sacrifice, c'est qui est le plus caché, le plus humble. Mais que fait là Jésus-Christ? je ne vois pas qu'il y fasse rien qui soit digne de lui. C'est cela même qui est grand : car c'est par là qu'il fait voir que toute sa grandeur, est en lui-même : c'est en cela qu'il fait voir que toute, sa grandeur aussi bien que toute notre félicité, est dans sa mort. Plus il est anéanti, plus il est mort; plus il nous transporte sa vie. Digne mémorial d'un Dieu, qui s'est anéanti, lui-même.

LIX[e] JOUR. L'Agneau devant le trône de Dieu. (Apoc. v. 6.)

Les cieux s'ouvrent : je perce au dedans du voile : j'entre dans le sanctuaire éternel, et j'y vois avec saint Jean devant le trône, *l'Agneau comme tué, et autour les vingt-quatre vieillards vénérables*[1]. C'est ce que je vois dans le ciel, c'est ce que je vois dans la terre. Là Jésus comme mort, comme tué, avec les cicatrices de ses plaies, au milieu de ses saints : ici le même Jésus encore comme tué, et revêtu des signes sacrés de la mort violente qu'il a soufferte, environné de part et d'autre de l'assemblée de ses prêtres. Que nous dit saint Paul, de ce Jésus considéré dans le ciel ? *Qu'il paroît pour nous devant la face de Dieu : qu'il est dans le ciel toujours vivant afin d'intercéder pour nous*[2] : qu'il intercède pour nous par sa présence. Et que dirons-nous, à son exemple, de ce Jésus posé sur le saint autel? sinon que sa seule présence, et la représentation de sa mort, est une intercession perpétuelle pour le genre humain.

Accompagnons donc cette action de saintes prières : char-

[1] Ap. c. v. 6. — [2] Heb. IX. 24. VII. 25.

geons de nos vœux Jésus-Christ présent. Nous ne prions que par Jésus-Christ : le voilà présent : prions donc par lui plus que jamais. Agneau sans tache, Agneau qui ôtez les péchés du monde, détournez les yeux de votre Père de dessus mes péchés. Je comparois devant son trône : et j'en vois sortir *des éclairs et des tonnerres* [1], et des voix terribles et fulminantes contre moi, contre mes crimes. Où me cacherai-je? je suis perdu, je suis foudroyé. Mais je vous vois entre deux, Agneau sans tache! Vous arrêtez ces foudres, et le feu de la justice divine s'amortit devant vous : je respire, j'espère, je vis. Mais cet agneau doux et paisible me dit de devant ce trône : *Allez, et ne péchez plus* [2] : il ne pardonne qu'à cette condition.

LXe Jour. Jésus notre victime donné à la croix, donné dans l'eucharistie. (Luc. XXII. 19. 20.)

Que je trouve de douceur à méditer votre parole! que j'en trouve dans cette parole, par laquelle vous établissez et continuez ce banquet, qui est en même temps un sacrifice! Je ne me lasse point de la méditer : je la considère de tous côtés : je la rumine, pour ainsi parler, et je la passe et repasse sans cesse dans ma bouche pour la goûter, pour en tirer tout le suc : *Ceci est mon corps donné pour vous;* en temps présent : *qui se donne* : *Ceci est mon sang répandu pour vous* [3]; dans le même temps : *qui se répand.* Saint Matthieu parle ainsi, saint Marc, saint Luc, saint Paul : quatre témoins parfaitement uniformes de votre parole. Tous quatre parlent en présent : cela est clair dans l'original, et l'interprète latin qui a traduit au futur : *sera livré, sera répandu,* par rapport à la croix, où ce corps alloit effectivement être livré, et où ce sang alloit être répandu, a conservé dans saint Luc le temps présent : HOC CORPUS, QUOD PRO VOBIS DATUR : afin que nous entendissions, non-seulement que Jésus-Christ en disant : *Ceci est mon corps,* l'entendoit de ce même corps qui alloit être livré pour nous; mais encore qu'il entendoit que ce même corps, qui alloit être livré et donné pour nous, l'étoit déjà par avance dans la consécration mystique, et le seroit à chaque fois qu'on célèbreroit ce sacrifice. Croyons donc, non-seule-

[1] Apoc. IV. 5. — [2] Joan. VIII. 11. — [3] Luc. XXII. 19. 20.

ment que le corps de Jésus-Christ devoit être donné pour nous, à la croix, et l'a été en effet : mais encore qu'à chaque fois qu'on prononce cette parole, il est par cette parole actuellement donné pour nous : HOC CORPUS, QUOD PRO VOBIS DATUR.

Il veut donc dire que ce corps non-seulement nous est donné dans l'eucharistie : *Prenez; mangez : ceci est mon corps*, mais encore qu'il y est donné pour nous, offert pour nous, aussi bien qu'il l'a été à la croix : ce qui marque qu'il est encore ici notre victime, qu'il y est encore offert, quoique d'une autre manière. Ainsi ce terme : *donné pour vous* : se dit de Jésus-Christ sur la croix, et se dit de Jésus-Christ dans l'eucharistie : et convient à ce double état de notre Seigneur du corps présent, dans l'un et dans l'autre. C'est pourquoi le Sauveur non-seulement parle en temps présent, pour nous montrer qu'il est ici comme en la croix, se donnant actuellement pour nous : mais encore il choisit un terme, qui convient à son sacré corps dans ces deux états. S'il avoit dit : Ceci est mon corps, qui est crucifié, percé de plaies, mis à mort pour vous ; on ne pourroit pas dire que cela lui convient dans l'eucharistie : car il n'y meurt plus et il faudroit expliquer nécessairement et uniquement : Ceci est ce même corps, qui sera mis en croix pour vous, et y rendra le dernier soupir pour votre salut. Mais il a dit : *Ceci est mon corps donné* : cela convient à ses deux états ; ce corps est donné à la croix ; ce corps est encore donné dans l'eucharistie : et dans l'un et dans l'autre état, donné pour vous. Dès là qu'il est dans l'eucharistie pour vous y être donné, il est donné pour vous : avant que de vous le donner à manger, la parole de Jésus-Christ le rend présent : et cette présence est encore pour vous. Jésus-Christ est présent pour vous devant son Père ; il se présente pour vous, il s'offre pour vous ; et sa présence seule est pour vous une intercession toute-puissante.

Voilà donc ce qu'opère dans l'eucharistie ce précieux terme : *Ceci est mon corps donné.*

Mais peut-être que les autres termes, rapportés par les écrivains sacrés, n'ont pas été prononcés avec le même choix, et

[1] Matth. XXVI. 26.

ne conviennent pas également aux deux états de la présence de Jésus-Christ. Voyons, lisons, méditons : *Ceci est mon sang répandu* : il est répandu sur la croix ; mais n'est-il pas encore répandu dans le calice ? N'y a-t-il pas dans ce calice de quoi faire à Dieu pour notre salut la plus salutaire effusion qui fut jamais ? Ce sang est là pour être répandu sur les fidèles ? il est là en état d'être répandu et sous la forme d'une liqueur dont le propre est de se répandre. Ce sang qui a été répandu à la croix, et qui a coulé de toutes les veines rompues du Sauveur ; coule encore dans ce calice de toutes ses plaies, et principalement de celle du sacré côté. C'est pour cela que nous mêlons ce calice d'un peu d'eau, en mémoire de l'eau qui coula du côté ouvert, avec le sang. Seigneur Jésus, vous êtes la parole, et vos paroles sont prononcées avec un choix digne de vous. En disant : *Ceci est mon sang répandu pour vous*, en temps présent ; vous me marquez que non-seulement il est répandu pour moi sur la croix, mais encore qu'il se répand pour moi, et pour la rémission de mes péchés dans ce calice ; pour m'en assurer, pour me l'appliquer, pour continuer éternellement l'intercession toute-puissante que vous faites pour moi par ce sang.

Continuons à ruminer ces saintes paroles : *Ceci est mon corps donné pour vous* [1] ; avons-nous lu dans saint Luc : mais le mot que saint Paul a mis en la place est celui-ci : *Ceci est mon corps rompu pour vous* ; mais que veut dire ce terme, selon l'usage de la langue sainte ? Isaïe nous l'a expliqué par ces paroles : *Romps ton pain à celui qui a faim* [2] : donne-lui ce pain, fais-lui-en part : saint Paul explique donc bien : *Ceci est mon corps donné pour vous* ; par : *Ceci est mon corps rompu pour vous*. Ce corps est mis en état de nous être donné, de nous être distribué, de nous être rompu dans l'eucharistie ; et dès qu'il est mis dans cet état, il est déjà rompu et donné pour nous, dans la destination, et par la parole de Jésus-Christ. Mais ce même terme a aussi son rapport au corps en croix, au corps froissé de coups et percé de plaies, suspendu à une croix dans un état si violent, où son sang ruisselle de tous côtés de ses vei-

[1] I. Cor. XI. 24. Græc. — [2] Is. LVIII. 7.

nes cruellement rompues. Le mot de rompre convient donc encore aux deux états, et à celui de Jésus-Christ à la croix, et à celui de Jésus-Christ dans l'eucharistie : le corps est donné dans l'un et l'autre état ; il est rompu dans l'un et l'autre. Il en est de même du sang. Le corps est partout donné pour nous, il est partout notre victime : le sang est partout versé pour nous ; il a coulé pour nous sur la croix, il coule encore pour nous dans la coupe sacrée.

Mon Sauveur, quel sacrifice? mon Sauveur, encore un coup, que de douceur à méditer votre parole ! J'y trouve toujours de nouveaux goûts comme dans la manne : votre corps et votre sang sont mon oblation, mon sacrifice, ma victime, et sur la croix, et sur la sainte table : et comme la croix, cette table est un autel. Ha ! vraiment, ce que dit saint Paul est bien véritable ! *Nous avons un autel, dont ceux qui demeurent attachés au tabernacle* ancien, et à l'autel de la loi, *n'ont pas pouvoir de manger*[1]. Pour y participer, il faut entrer en esprit dans *le tabernacle, qui n'est pas fait de main d'homme*[2].

LXIe JOUR. L'eucharistie est le sang du nouveau Testament. (Matth. XXVI. 28.)

Je reviens aux paroles de l'institution avec un nouveau goût, et j'y trouve ce mot qui me touche : *Ceci est mon sang du nouveau Testament*[3]. Je trouve, dans ce mot de *Testament*, je ne sais quoi qui me frappe, qui m'attendrit. C'est ici un testament : c'est l'assurance de mon héritage ; mais il faut qu'il en coûte la mort à celui qui le fait. J'ouvre encore la divine épître aux Hébreux, et j'y trouve ces paroles : « Partout où il y » a un testament, il faut que la mort du testateur s'y ren- » contre : car le testament est confirmé dans la mort ; et il » n'a pas sa valeur, tant que le testateur est en vie : c'est » pourquoi l'ancien Testament même n'a pas été consacré sans » sang. Car après que Moïse eut lu le commandement de la » loi à tout le peuple, il prit du sang de la victime, et le jeta » sur le livre même, et sur tout le peuple, en disant : C'est ici » le sang du Testament que le Seigneur a fait pour vous[4] ». Je vois donc l'héritage céleste donné par testament aux enfants

[1] Heb. XIII. 10.—[2] Ib. IX. 11.—[3] Matth. XXVI. 28.—[4] Heb. IX. 16. 17 et seq.

de Dieu. Jésus-Christ est le testateur : il faut qu'il meure ; le testament n'est valable et ne reçoit sa dernière force que par la mort du testateur : jusque là il est sans effet ; on le peut même changer : ce qui le rend sacré et inviolable ; ce qui lui donne son plein et entier effet, et saisit l'héritier de tout le bien qui lui a été laissé par le testateur, c'est sa mort. Et tout cela s'accomplit parfaitement en Jésus-Christ, qui meurt pour nous assurer notre héritage. C'est pourquoi l'ancien Testament, qui devoit être la figure du nouveau, n'a pas été consacré sans sang : tout le peuple, et le livre même de la loi, où la promesse de l'héritage étoit renfermée, est sanctifié par l'aspersion de ce sang : tout est ensanglanté, et le caractère de mort paroît partout : et Moïse, en jetant ce sang sur le livre de l'alliance, lui donne le caractère de testament, en disant, selon que l'interprète saint Paul : *C'est ici le sang du Testament, que fait le Seigneur à votre avantage*[1] : ce que Jésus accomplit en disant aussi : *Ceci est le sang*, non de l'ancien *Testament*, mais du *nouveau*.

Ce qui paroît donc en ces paroles, et par le rapport qu'elles ont avec les anciennes figures, c'est que le sang de Jésus-Christ versé à la croix, et versé d'une manière très-réelle et très-véritable, quoique différente de celle-là, *est le sang du nouveau Testament*; c'est-à-dire, le sang versé pour lui donner toute sa force. Il y a des testaments dont la loi est qu'ils sont écrits de la main du testateur ; mais la loi du testament de Jésus-Christ, c'est qu'il devoit être confirmé, et comme tout écrit de son sang. L'instrument de ce testament, et l'acte où il est écrit, c'est l'eucharistie. Les promesses de Jésus-Christ et du nouvel héritage, nous sont faites par la mort de Jésus-Christ, qui nous tire par là de l'enfer, et nous assure le ciel ; et l'acte où cette promesse est rédigée, l'instrument où la volonté et la disposition de notre Père est écrite ; cet acte, cet instrument est tout écrit de son sang : son testament, en un mot, c'est l'eucharistie..

Qui donc ne seroit ému en entendant tous les jours ces paroles du Sauveur : *Ceci est mon sang du nouveau Testament :*

[1] Heb. xi. 20.

ou, comme le tourne saint Luc : *Ce calice est le nouveau Testament par mon sang*[1], qu'il contient ; parce que telle est la nature de ce testament, qu'il doit être écrit tout entier du sang même du testateur. Venez lire, chrétiens, venez lire ce testament admirable : venez en entendre la publication solennelle dans la célébration des saints mystères ; venez jouir des bontés de votre Sauveur, de votre Père, de ce divin testateur qui vous achète par son sang votre héritage, et qui écrit encore de ce même sang le testament par lequel il vous le laisse. Venez lire ce testament : venez posséder ; venez jouir : l'héritage céleste est à vous.

LXIIe JOUR. C'est le nouveau Testament par le sang de notre Seigneur.

Ce calice est le nouveau Testament par mon sang : c'est ainsi que saint Luc et saint Paul[2] tournent ce que rapportent saint Matthieu et saint Marc : *Ceci est le sang du nouveau Testament.*

Il n'y a pas lieu de douter, que les paroles prononcées par Jésus-Christ en donnant son corps, ne soient celles-ci : *Ceci est mon corps* ; puisque tous ceux qui ont écrit cette institution, saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Paul le rapportent dans ces mêmes termes.

Il n'y a non plus lieu de douter que Jésus-Christ n'ait consacré son sang avec la même façon de parler, dont il a consacré son corps, c'est-à-dire, comme le rapportent saint Matthieu et saint Marc : *Ceci est mon sang du nouveau Testament*[3]. Mais comme il y avoit quelque chose de particulier à considérer dans ce sang du nouveau Testament, et qu'il y falloit entendre que ce sang versé pour nous sur la croix, est encore versé pour nous, et transformé en une liqueur dans l'eucharistie, y étoit la confirmation et le témoignage certain de la dernière disposition de notre Père : saint Luc et saint Paul l'expliquent ainsi ; *Cette coupe est le nouveau Testament en mon sang* : comme si on disoit : De même que ce papier où est écrite de la main de votre père sa dernière volonté, est son testament, ainsi cette coupe sacrée est le testament de

[1] Luc. XXII. 20. — [2] Luc. XXII. 20. I. Cor. XI. 25. — [3] Matth. XXVI. 28. Marc. XIV. 24.

Jésus-Christ par son sang qu'elle renferme, et dont la dernière disposition devoit être écrite.

Il n'y a donc rien de plus simple, que les paroles dont Jésus-Christ a usé : *Ceci est mon corps : ceci est mon sang du nouveau Testament* ; il n'y a là aucune figure ; et tout y est véritable au pied de la lettre. Dans ces paroles de saint Luc et de saint Paul, ou plutôt dans ces paroles de Jésus-Christ ; ainsi que ces deux écrivains sacrés les ont tournées : *Cette coupe est le nouveau Testament par mon sang*, il y a une façon de parler un peu plus tournée, aisée toutefois et du discours familier, et semblable à celle qui appelle du nom de testament, l'instrument où est déclarée la dernière volonté du testateur. Mais en même temps la vérité du sang est marquée avec une force particulière : car il y est expressément marqué, que si la coupe qu'on nous présente est le testament de Jésus-Christ ; si elle est l'instrument sacré où sa dernière disposition est marquée ; c'est par le sang de Jésus-Christ qu'elle contient ; à cause que ce testament, comme on vient de voir, étoit de nature à être écrit, non pas de la propre main, mais du propre sang du testateur. Et les paroles de saint Luc marquent ce sens évidemment. Car à les traduire mot à mot, selon qu'elles se trouvent dans l'original, il faut rapporter ces mots, *répandu pour vous*, non pas au sang, mais à la coupe ; et on les doit traduire ainsi : *cette coupe versée pour vous, est le nouveau Testament par mon sang :* ce n'est pas seulement le sang qui est versé pour vous ; c'est la coupe, au même sens qu'on dit tous les jours, quand une liqueur est répandue, que le vase où elle étoit est répandu. Entendons donc aussi que cette coupe est ici répandue pour nous ; c'est-à-dire que le sang qu'elle contient n'est pas seulement répandu pour nous à la croix ; mais qu'en tant qu'il coule encore dans cette coupe, et qu'il en découle sur nous, c'est encore une effusion qui se fait pour notre salut, et une oblation véritable.

Rendons grâces à Jésus-Christ, qui nous a expliqué en tant de sortes et d'une manière si expresse, le sacrifice qu'il continue à offrir pour nous dans l'eucharistie. Voyons-y encore couler pour nous le sang de la rédemption en vérité comme sur la croix, quoique sous une forme étrangère. Il est puissant

pour opérer tout ce qu'il a dit : son sang est ici ; cette coupe en est pleine ; il s'y répand tous les jours pour nous ; c'est de ce sang qu'est écrit le testament de notre Père. Et quel est ce testament ? sinon celui dont il est écrit : *C'est ici le testament que je ferai avec eux ; je mettrai ma loi dans leurs cœurs, et je l'écrirai dans leur esprit, et je ne me souviendrai plus de leurs péchés* [1].

Et pourquoi nous léguer par testament la rémission des péchés, si ce n'est pour lever l'obstacle qui nous empêche d'entrer dans le ciel, qui est notre véritable héritage ? Et pourquoi faire cela par un testament, si ce n'est pour nous faire souvenir que pour être en droit de nous léguer cet héritage céleste, il en devoit coûter la vie à celui qui nous le léguoit par testament ? Et pourquoi nous donner le sang du nouveau Testament ; ou, comme le tournent saint Luc et saint Paul, pourquoi nous donner ce testament scélé, confirmé, écrit avec le sang du testateur, sinon pour appuyer notre foi et enflammer notre amour ? Qui ne seroit attendri, en voyant un testament écrit de cette sorte ? Que l'héritage est grand, qui nous est légué par un testament si auguste, si précieux ! qui auroit le cœur si endurci, qui voyant ruisseler encore de cette coupe sacrée le sang de ce testament, par lequel nos péchés sont lavés, ne les auroit en horreur, et n'en déracineroit jusqu'aux moindres restes, à la vue et par la vertu de ce sang ?

LXIIIe Jour. La messe est la continuation de la cène de Jésus-Christ. (Ibid.)

Reconnoissons donc, chrétiens, que toutes grâces abondent dans ce sacrifice. Jésus est mort une fois, et n'a pu être offert qu'une fois en cette sorte ; autrement il faudroit conclure que la vertu de cette mort seroit imparfaite ; mais ce qu'il a fait une fois de cette manière, qui étoit de souffrir ainsi tout ensanglanté et tout couvert de plaies, et de rendre son âme avec tout son sang, il le continue tous les jours d'une manière nouvelle dans le ciel, où nous avons vu par saint Paul, qu'il ne cesse de se présenter pour nous ; et dans son Eglise, où tous les jours il se rend présent sous ces caractères de mort.

[1] Jerem. XXXI. 31. 33. 34. Heb. VIII. 8 et seq. X. 16. 17.

Peuple racheté, assemblez-vous pour célébrer les miséricordes de votre Père céleste par Jésus-Christ immolé pour vous. Où est le corps de Jésus, là est le lieu de votre assemblée : *où est ce corps, là les aigles doivent accourir*[1]. Et qu'y ferons-nous? qu'a fait Jésus? *il a pris du pain ; il a béni ; il a rendu grâces dessus ;* il a fait de saintes prières : *il a pris une coupe*[2] : il a fait de même dessus. Le prêtre fait comme lui ; on mange, on boit ce corps et ce sang ; on dit l'hymne et on se retire. Soyons attentifs ; suivons le prêtre qui agit en notre nom, qui parle pour nous ; souvenons-nous de la coutume ancienne, d'offrir chacun son pain et son vin, et de fournir la matière de ce sacrifice céleste. La cérémonie a changé ; l'esprit en demeure ; nous offrons tous avec le prêtre ; nous consentons à tout ce qu'il fait, à tout ce qu'il dit. Et que dit-il? *Priez, mes frères, que mon sacrifice et le vôtre soit agréable au Seigneur notre Dieu.* Et que répondez-vous? *Que le Seigneur le reçoive de vos mains.* Quoi? notre sacrifice et le vôtre. Et que dit encore le prêtre? *Souvenez-vous de vos serviteurs, pour qui nous vous offrons.* Est-ce tout? Il ajoute : *ou qui vous offrent ce sacrifice.* Offrons donc aussi avec lui ; offrons Jésus-Christ ; offrons-nous nous-mêmes avec toute son Eglise catholique, répandue par toute la terre.

Le prêtre bénit, il rend grâces sur ce pain et sur ce vin, qui va être changé au corps et au sang ; il prie pour toute l'Eglise : bénissez, rendez grâces, priez. On vient à cette spéciale bénédiction, par laquelle on consacre ce corps et ce sang : écoutez, croyez, consentez. Offrez avec le prêtre ; dites *Amen* sur son invocation, sur sa prière. Le voilà donc ; il est présent ; la parole a eu son effet ; voilà Jésus aussi présent qu'il a été sur la croix, où il a paru pour nous par l'oblation de lui-même[3] ; aussi présent qu'il est dans le ciel, où il paroît encore pour nous devant la face de Dieu[4]. Cette consécration, cette sainte cérémonie, ce culte plein de sang, et néanmoins non sanglant, où la mort est partout, et où néanmoins l'hostie est vivante, est le vrai culte des chrétiens ;

[1] Matth. XXIV. 28. — [2] Ib. XXVI. 26. 27. 30. Marc. XIV. 22. 23. 26. — [3] Heb. IX. 26. — [4] Ib. 24.

sensible et spirituel, simple et auguste, humble et magnifique en même temps.

Quoi ! durant un si grand mystère, pas un soupir sur vos péchés ; pas un sentiment de componction ! Vous assistez de corps seulement ! Et quoi ! Jésus n'est-il ici que selon le corps ? son esprit n'est-il pas aussi avec nous ? Et que veut donc dire le prêtre, lorsqu'il nous salue, en disant : DOMINUS VOBISCUM : *Le Seigneur est avec vous : Et avec votre esprit*, répondez-vous. C'est donc à l'esprit du prêtre à l'esprit du sacrifice, que vous voulez vous unir ; et votre corps est là comme mort, sans esprit, sans foi ? Quoi donc, vous ne sentez rien ? Vous ne songez pas, que ces espèces sacrées sont l'enveloppe où est renfermé le corps de votre Sauveur, et comme le drap mortuaire dont il est couvert ! Vous assistez au tombeau, où est votre Père qui est mort percé de plaies pour vous sauver ; et vous êtes insensible ! Vous vous réveillez à ces paroles ; mais songez-vous bien, que ce Jésus ici présent ne veut pas vous voir avec le moindre ressentiment contre votre frère ; ou, pour parler comme lui, avec le moindre ressentiment de votre frère contre vous [1] ! Vos autres déréglements ne lui causent pas moins d'horreur. Allez, *hypocrites, qui ne m'honorez que des lèvres, et dont le cœur est loin de moi* [2] : retirez-vous. Non : revenez : ranimez-vous ; rentrez en vous-même : donnez du moins un soupir au déplorable état de votre âme. Dites : *Je confesserai à Dieu mon péché ; et vous me l'avez remis* [3]. Oui, vous le pourrez confesser avec tant de componction et de si bon cœur, qu'il vous sera pardonné à l'instant.

LXIVe JOUR. La communion. Il faut communier au moins en esprit. (Ibid.)

On vient à la communion : heure terrible ! heure desirable ! Le prêtre a communié : préparez-vous ; votre tour viendra dans un moment. Communiez d'abord en esprit ; croyez, adorez, desirez. C'est ma viande, c'est ma vie ; je la desire, je la veux. Vous n'êtes pas préparé à communier ; pleurez, gémissez. Hélas ! où est le temps, où nul n'assistoit que les

[1] Matth. v. 23. — [2] Ib. xv. 7. 8. — [3] Ps. xxxi. 5.

communiants, ou l'on chassoit, où l'on reprenoit, du moins où l'on blâmoit ceux qui assistoient au banquet sacré sans manger? En effet, y assister sans manger, n'est-ce pas déshonorer le festin et en mépriser les viandes? Quel mépris, quelle maladie, quel dégoût? Mais ce n'est plus la coutume. Ecoutez ce que dit l'Eglise dans le concile de Trente : *Le saint concile desireroit, que tous ceux qui assistent au sacrifice y participassent* [1]. Pourquoi le saint concile le desire-t-il, si ce n'est que Jésus-Christ le desire? Car il ne se change en viande que pour être mangé. L'Eglise desire donc que vous communiez, vous tous qui assistez au sacrifice. Le concile toutefois ne dit pas qu'il desire : il dit, qu'il desireroit : *Optaret sancta synodus* : Pourquoi? l'Eglise n'ose former un desir absolu d'un si grand bien; elle desireroit que tout le monde le fît, que tout le monde en fût digne. O prêtre, desirez aussi que tout le monde communie avec vous! Et vous tous qui assistez, répondez à ce desir de l'Eglise et de son ministre. Si vous ne communiez pas, encore un coup, pleurez du moins, gémissez; reconnoissez en tremblant, que le chrétien devroit vivre de manière, qu'il pût communier tous les jours. Promettez à Dieu de vous préparer à communier au plus tôt : vous aurez communié du moins en esprit. Le prêtre communie : le prêtre achève, affligé de communier seul; ce n'est pas sa faute; il ne faut pas laisser de dresser la table, encore que tous n'en approchent pas. Telle est la libéralité, telle est la bonté du grand Père de famille. Enfin donc le sacrifice est consommé : retirez-vous avec douleur, de n'y avoir pas eu toute la part qui vous étoit destinée.

LXVe Jour. L'action de grâces. (Matth. xxvi. 30.)

Et après avoir dit l'hymne, ils s'en allèrent à la montagne des Oliviers [2]. Ils y allèrent à la vérité : mais avant que Jésus-Christ partît, il se passa plusieurs choses, que nous verrons dans la suite. Arrêtons-nous un moment sur cet hymne, sur ce cantique d'actions de grâces et d'allégresse, par lequel Jésus et ses apôtres finirent le saint mystère. Que pouvoient chan-

[1] Sess. xxii. cap. 6. — [2] Matth. xxvi. 30.

ter ceux qui étoient rassasiés de Jésus-Christ, et enivrés du vin de son calice, sinon celui dont ils étoient pleins? *L'Agneau qui a été immolé, est vraiment digne de recevoir la force, la divinité, la sagesse, la puissance, l'honneur, la gloire, la bénédiction. Et j'entendis toute créature qui est au ciel, sur la terre, sous la terre, sur la mer et dans la mer, et tout ce qui est dans ces lieux qui crioient en disant: A Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire, et puissance aux siècles des siècles* [1].

Le monde chante les joies du monde; et nous que chanterons-nous après avoir reçu le don céleste, que les joies éternelles?

Le monde chante ses passions, ses folles et criminelles amours; et nous que chanterons-nous, sinon celui que nous aimons?

Le monde fait retentir de tous côtés ses joies dissolues; et qu'entendra-t-on de notre bouche, après avoir bu ce *vin qui germe les vierges* [2], sinon des cantiques de sobriété et de continence? Remplis de la mort de Jésus-Christ, qui vient de nous être remise devant les yeux, et de la chair de son sacrifice, que chanterons-nous? sinon : *Le monde est crucifié pour moi, et moi pour le monde* [3].

Ne vous en allez pas sans dire cet hymne, sans réciter le cantique de la rédemption du genre humain. Quoi, Moïse et l'ancien peuple chantèrent avec tant de joie le cantique de leur délivrance, après être sortis de l'Egypte et avoir passé la mer Rouge! Chantez aussi, peuple délivré, chantez le cantique de Moïse, et le cantique de l'Agneau, en disant: « Que » vos œuvres sont grandes et admirables, ô Seigneur, Dieu » tout-puissant! Que vos voies sont justes et véritables, ô » Roi des siècles! Seigneur, qui ne vous craindroit, et qui ne » glorifieroit votre nom? car vous seul êtes saint: toutes les » nations viendront et adoreront devant votre face : parce » que vos jugements sont manifestes [4]. Vous avez détruit par » votre mort, celui qui avoit l'empire de la mort: c'est-à-dire, » le diable [5] : le prince de ce monde est chassé [6] : et atta-

[1] Apoc. v. 12. 13. — [2] Zach. ix. 17. — [3] Gal. vi. 14. — [4] Apoc. xv. 3. 4. — [5] Heb. ii. 14. — [6] Joan. xii. 31.

» chant à votre croix la cédule de notre condamnation, vous » avez désarmé les principautés et les puissances; vous les » avez menées en triomphe hautement, et à la face de tout » l'univers, après les avoir vaincues par votre croix [1] ». Et maintenant, en mémoire d'une si belle victoire, nous offrons par vous et en vous, à votre Père céleste, ce sacrifice de louanges et d'actions de grâces; qui au fond n'est autre chose que vous-même, parce que nous n'avons que vous à offrir pour toutes les grâces que nous avons reçues par votre moyen.

LXVI[e] Jour. Trahison de Judas découverte. (Joan. XIII. 26. 30.)

Après la cène achevée; après que Jésus eut donné à Judas le morceau trempé, qui fut un signe à saint Pierre et à saint Jean pour connoître ce traître, le malheureux *se retira incontinent; et il étoit nuit* [2].

Pour l'ordre de l'histoire, on peut observer ce qui a déjà été remarqué dans l'évangile de saint Luc, qu'après la cène Jésus parla encore à ses disciples, de celui qui le devoit trahir : ce qui redoubla leur inquiétude sur l'auteur de la trahison. Ce fut alors que saint Pierre fit signe à saint Jean, et que Jésus leur donna à eux seuls la marque du morceau trempé.

Il ne le fit pas connoître à tous les disciples, comme saint Jean le dit expressément [3]. Cela auroit causé parmi eux un trop grand tumulte, et ils se seroient peut-être portés à quelque violence; à laquelle aussi, par sa bonté, il ne vouloit pas exposer le traître, ni le divulger plus qu'il ne falloit. Mais comme il vouloit qu'ils sussent, qu'il connoissoit parfaitement toutes choses, et que cela leur étoit utile; il en choisit parmi ses disciples deux, dont il connoissoit mieux la discrétion, pour être, quand il le faudroit, témoins aux autres, qu'il ne savoit pas les événements par de vagues connoissances, ou des pressentiments confus; mais avec une lumière claire et distincte.

Il parla donc à saint Jean assez bas, pour n'être entendu

[1] Coloss. II. 14. 15. — [2] Joan. XIII. 30. — [3] Ib. 28.

que de lui seul, ou tout au plus de saint Pierre, qui y étoit attentif : les autres ne connurent rien à ce signal ; et Judas, après avoir pris ce morceau, se retira incontinent, selon saint Jean.

Cette sortie précipitée du traître disciple eût étonné les autres apôtres, s'ils n'eussent ouï Jésus-Christ, qui lui avoit dit : *Fais vite ce que tu as à faire*[1] : ce qu'ils avoient entendu de quelque ordre, qu'il lui donnoit pour la fête ou pour les pauvres. Ils connoissoient la tendresse de leur maître pour ces derniers. Il donnoit souvent de pareils ordres pour eux ; et on jugeoit bien qu'il ne les oublieroit pas au milieu de ses extrêmes périls. Aimons donc les pauvres, et prenons-en tant de soin, qu'on ait sujet de penser que nous songeons toujours à eux.

Quelques-uns ont cru, que ce morceau, après lequel Satan entra en Judas, fut celui du pain sacré de l'eucharistie. Mais visiblement ce fut un morceau que Jésus-Christ trempa dans quelque plat ; ce qui ne convient point à ce pain divin.

Il faut donc entendre que ce morceau fut à saint Jean, le signe qu'il demandoit, et à Judas, la dernière marque de familiarité et de communication qu'il auroit avec lui ; après quoi ce cœur ingrat, que rien ne put fléchir, fut livré à Satan.

Quant à ce que dit saint Jean, que *Judas sortit incontinent après* : on peut entendre cet incontinent en deux manières. L'une, que ce morceau trempé fut donné au traître pendant le souper ; auquel cas, l'incontinent ne voudroit pas dire le moment immédiatement suivant, puisqu'il y eut entre deux la consécration du sang qui se fit après le souper, et à laquelle Judas assista selon saint Luc, comme il a été dit souvent. L'incontinent, en ce cas, voudroit dire peu de temps après, et signifieroit seulement, qu'il n'y eut point d'autre action entre la sortie de table qui devoit arriver un moment après, et la retraite de Judas. L'autre manière d'expliquer ce morceau trempé, c'est qu'il fut donné à Judas

[1] Joan. XIII. 27.

après la consécration de la coupe sacrée. Car encore que le souper fût achevé, on voit par saint Luc, qu'on demeura encore quelque temps à table, puisque Jésus-Christ y parla encore du traître. Ce put donc être alors qu'il donna ce morceau à Judas comme extraordinairement, et après le souper; peut-être même, pour le mieux marquer aux deux disciples, à qui il voulut bien le faire connoître. Au reste il n'est pas besoin d'être curieux sur ces circonstances : et lorsqu'on voit quelque obscurité dans les évangiles sur de telles choses, on doit croire qu'elles ne sont pas fort importantes, ou du moins qu'elles ne le sont pas pour tout le monde. Quoi qu'il en soit, après la cène, Judas sortit; et ce n'est pas sans raison que saint Jean remarque, *qu'il étoit nuit;* afin de nous faire entendre, que tout ceci et ce qui suit, arriva peu d'heures avant que le Sauveur fût livré. Car il fut livré la même nuit. Cette circonstance du temps auquel Jésus parle, sert à nous rendre attentifs à ses dernières paroles, qui contiennent son dernier adieu et ses dernières instructions; celles par conséquent qu'il veut laisser le plus profondément gravées dans le cœur de ses disciples. En voici une très-importante que nous tirerons de saint Luc.

LXVIIe JOUR. Autorité légitime établie; domination interdite dans l'Eglise. (Luc. XXII. 24.)

Il s'éleva aussi une dispute entre eux, lequel d'eux tous paroissoit être le plus grand [1]. Cette dispute, assez fréquente parmi les apôtres, est renouvelée au temps de la cène. Saint Luc la place incontinent après qu'il en a fait le récit, et celui de l'étonnement où se trouvèrent les apôtres, lorsqu'ils se demandoient les uns aux autres, lequel d'entre eux trahiroit leur maître [2]. Rien ne peut éteindre l'ambition dans les hommes. L'exemple de la douceur et de l'humilité de Jésus-Christ devoit faire mourir ce sentiment. Et cependant ses disciples, gens grossiers, qu'il avoit tirés de la pêche et de la nacelle, s'y laissent emporter. C'est ce qu'on voit souvent dans l'histoire de l'évangile; et Jésus les avoit réprimés par les

[1] Luc. XXII. 24. — [2] Ib. 23.

paroles les plus fortes : surtout lorsque les deux fils de Zébédée lui demandèrent les premières places de son royaume[1]. Cependant la même dispute renaît, et dans le plus grand contretemps qui fût jamais. Ils venoient de voir le lavement des pieds : et Jésus qui leur ordonnoit de suivre son exemple, pour les y exciter davantage, les avoit fait souvenir que lui, qui le leur donnoit, étoit leur Seigneur et leur maître. Combien plus se devoient-ils abaisser, eux qui n'étoient que les serviteurs?

Ils l'alloient perdre ; déjà il ne leur parloit que de sa mort prochaine, de la trahison qui se tramoit contre lui, et de toutes les suites funestes de ce complot. Quoiqu'ils ne dussent être occupés que d'un si triste et si étrange événement, leur ambition les emporte. Et encore assis à la table où Jésus leur avoit donné la communion, mystère d'abaissement, où le caractère de l'humilité de Jésus jusqu'à la mort de la croix étoit imprimé, l'action de grâces étant à peine achevée, ils se disputent entr'eux la première place. Connoissons le génie de l'ambition, qui ne nous quitte jamais au milieu des événements les plus tristes, et parmi les pensées et les exemples qui nous devroient le plus porter à des sentiments contraires.

Jésus-Christ leur dit sur ce sujet ce qu'il leur avoit déjà dit dans les occasions que nous venons de marquer ; et il le répète dans un temps dont toutes les circonstances le devoient encore plus imprimer dans les esprits, puisque c'étoit celui de sa mort prochaine, et de son dernier adieu.

Mais il faut encore regarder de plus loin. Il venoit établir un nouvel empire, qui auroit son gouvernement, et, pour ainsi parler, ses magistrats : et il se sert de cette occasion pour montrer quel devoit être le génie de ce nouveau gouvernement.

Ce qu'il a dessein d'établir, c'est la différence des empires et des gouvernements du monde, d'avec celui qu'il venoit former. Dans ceux-là est le faste ; tout s'y fait avec hauteur et avec empire, souvent même avec arrogance, avec violence ;

[1] Matth. xx. 25. Marc. x. 42.

mais parmi vous « le premier et le plus grand doit devenir » le plus petit, et celui qui gouverne doit être le serviteur de » tous. De même que le Fils de l'homme n'est pas venu se » faire servir, mais servir lui-même, et donner sa vie pour la » rédemption de plusieurs. Car vous voyez que je suis parmi » vous comme celui qui sert[1] » ; puisque même pendant que vous étiez assis à table, j'en suis sorti pour vous servir, et pour vous laver les pieds.

Il ne dit donc pas qu'il n'y a point de conducteur, ni qu'il n'y a point de premier parmi eux ; mais il dit à ces conducteurs, et à celui même qu'il avoit déjà désigné tant de fois pour être le premier, que leur administration est une servitude : qu'ils doivent à son exemple être la victime de ceux qu'ils ont à conduire : et qu'ils doivent paroître les derniers de tous par leur humilité.

C'est ce qu'ont pratiqué les apôtres. Paul se rend *serviteur de tous, et se fait tout à tous, afin de les sauver tous*[2] : Pierre, qui étoit le premier : « Je parle à vous, qui êtes prêtre, moi » qui suis prêtre comme vous, et qui suis de plus témoin des » souffrances de Jésus-Christ, et devant participer à sa gloire: » paissez le troupeau de Dieu qui vous est commis, veillant sur sa » conduite non par nécessité et par contrainte ni par intérêt; mais » avec une affection sincère et volontaire ; non en dominant sur » l'héritage du Seigneur, mais en vous rendant le modèle de tout » le troupeau : et lorsque le prince des pasteurs paroîtra, vous » recevrez une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais[3] ».

Voyez comme il se souvient des paroles de Jésus-Christ. Le maître dit : *Les rois des nations les dominent ; mais il n'en est pas ainsi parmi vous*[4] : et le disciple : *Ne dominant point sur l'héritage du Seigneur.* Il faut donc ôter du milieu de nous l'esprit de domination, l'esprit de fierté et de hauteur, l'esprit d'orgueil, l'esprit d'intérêt ; mais songer à gagner les cœurs par l'humilité, par amour, et en donnant bon exemple.

Le maître dit : *Ceux qui exercent la domination et la puissance sur eux, sont appelés bienfaiteurs*[5] : c'étoit un titre qu'on

[1] Matth. xx. 26. 27. 28. Luc. xxii. 26. 27 — [2] I. Cor. ix. 19. 22. — — [3] I. Pet. v. 1. 2. 3. 4. — [4] Luc. xxii. 25. 26. — [5] Ibid. 25.

avoit donné à de grands rois, qu'on appeloit *Evergètes*, bienfaiteurs, et on le donnoit ordinairement aux grandes puissances de la terre. Elles aimoient à être honorées de titres qui marquoient bonté, libéralité, magnificence. Les plus grands titres des grands rois sont ceux qui sont tirés de la douceur : témoin ce titre de très-Clément, qu'on donnoit aux empereurs : et celui de sérénissime, dont on honore encore les rois et les princes. Mais vous, dit le Sauveur, ne soyez point bienfaiteurs en cette sorte, pour vous faire honneur de ce titre; mais en vous rendant en effet serviteurs de ceux que vous aurez à conduire.

Le maître dit : *J'ai été parmi vous comme serviteur : et je suis venu pour donner ma vie en rédemption pour plusieurs* [1]. Et saint Paul a dit aussi, comme on a vu, non-seulement : *Je me suis rendu serviteur de tous* ; mais encore : *S'il faut que je sois immolé, et tout mon sang répandu en effusion sur le sacrifice de votre foi, je m'en réjouis* [2] : et encore : *Je vais être immolé, et l'effusion commence déjà* [3].

Ce n'est pas qu'il ne doive y avoir dans les pasteurs de l'Église une autorité; et s'ils ne devoient pas agir d'une certaine façon avec empire, saint Paul n'auroit pas écrit à Tite : *Parlez avec tout empire : que personne ne vous méprise* [4] : et il n'auroit pas menacé lui-même *de venir avec la verge, et de châtier toute désobéissance* [5]. Mais c'est, dit saint Augustin, que ce n'est pas nous, mais Dieu et sa vérité que nous voulons faire craindre dans notre parole.

Voilà donc comme à cette fois et après l'exemple de la mort de Jésus-Christ ses apôtres sont changés. Ils ne songent plus à exercer un empire hautain : ils gagnent tout par l'humilité, par la douceur; ils n'envient plus à Pierre la prééminence. Il prend partout la parole, et personne ne la lui conteste [6]. *Voyez*, dit saint Chrysostôme [7], *comme il se met partout à la tête, et comme il agit dans cette sainte société, comme en étant le chef.* Personne ne s'y oppose plus; et ce desir de préséance, dont ils ont été autrefois si animés, a entièrement cessé. Pierre, qui agit

[1] Matth. xx. 28. — [2] Philip. II. 17. — [3] II. Tim. IV. 6. — [4] Tit. II. 15. — [5] I. Cor. IV. 21. — [6] Act. I. 13. 15. II. 14. III. 12. IV. 8. V. 29. X. 5. XI. 4. 17. XV 7. etc. — [7] In Act. Apost. hom. 3. et alibi.

partout comme le premier se laisse reprendre par Paul[1] : sur quoi les Pères remarquent : il ne dit pas : Je suis le premier, et je dois être révéré et obéi par ceux qui sont après moi ; mais il se laisse contredire jusqu'à lui résister en face, et il loue les lettres de saint Paul[2], où il est expressément porté : *qu'il ne marche pas droit selon la vérité de l'Evangile*[3], jusqu'à les mettre au rang des Ecritures inspirées de Dieu.

Changeons donc aussi avec les apôtres. Si la mort de Jésus-Christ a éteint en eux ces sentiments de l'ambition toujours renaissante, faisons-les aussi mourir en nous ; et puisque les chefs du troupeau sont si humbles, songeons à l'humilité qui convient aux simples brebis.

LXVIII[e] JOUR. Royaume de Dieu, à qui destiné. (Luc. XXII. 28. 29. 30.)

Vous êtes ceux qui êtes demeurés avec moi dans mes tentations[4], dans mes peines : comme s'il disoit : Le desir de la gloire vous tourmente, voici en quoi vous devez mettre votre gloire, c'est de ne m'avoir point abandonné au milieu de mes périls et de mes peines. *Et moi aussi, je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé*[5], le même qu'il m'a préparé, un royaume éternel et inébranlable. N'y a-t-il pas là de quoi contenter votre ambition ? au lieu de vous amuser à vous disputer l'un à l'autre sur des préférences temporelles. *Quand vous serez dans ce royaume, je vous y ferai asseoir à ma table ; vous y mangerez et vous y boirez avec moi*[6]. Vous y mangerez tous sans distinction les mêmes viandes ; vous serez tous également rassasiés des délices et de l'abondance de ma maison : nul ne portera envie aux autres, parce que tous ensemble vous serez heureux. On se dispute les avantages de la terre, parce que, qui les possède, les partage, et ne peut les laisser aux autres en leur entier : mais à ma table et dans mon royaume la plénitude du bien y est si grande, que tout le monde le peut posséder sans diminution.

Vous demandez des trônes et des premières places ; voici le trône que je vous prépare : *Vous serez assis sur douze trô-*

[1] Gal. II. 11. 14. — [2] II. Pet. III. 15. 16. — [3] Gal. ib. — [4] Luc. XXII. 28. — [5] Ib. 29. — [6] Ib. 30.

le fait paroître manifestement, puisqu'il ajoute aussitôt après : *Et toi, quand tu seras converti, confirme tes frères*[1].

Quand il dit : *J'ai prié pour toi, que ta foi ne défaille pas* : il ne parle pas de cette foi morte qui peut rester dans les pécheurs, parce que celle-là n'empêche pas qu'on ne soit criblé par Satan : c'est cette foi qui opère par la charité, laquelle, dit-il, j'ai demandé qu'elle ne défaillît point en toi. Jésus-Christ le demandant ainsi, lui qui dit : *Je sais, mon Père, que vous m'écoutez toujours*[2] ; qui peut douter que saint Pierre n'ait reçu par cette prière une foi constante, invincible, inébranlable, et si abondante d'ailleurs, qu'elle fût capable d'affermir, non-seulement le commun des fidèles, mais encore ses frères les apôtres, et les pasteurs du troupeau, en empêchant Satan de les cribler ?

Et cette parole revient manifestement à celle où il avoit dit : *Tu es Pierre*, je t'ai changé ton nom de Simon en celui de Pierre, en signe de la fermeté que je te veux communiquer, non-seulement pour toi, mais encore pour toute mon Église ; car *je la veux bâtir sur cette pierre*. Je veux mettre en toi, d'une manière éminente et particulière, la prédication de la foi, qui en sera le fondement, *et les portes d'enfer ne prévaudront point contre elle*[3], c'est-à-dire, qu'elle sera affermie contre tous les efforts de Satan, jusqu'à être inébranlable. Et cela, qu'est-ce autre chose que ce que Jésus-Christ répète ici : *Satan a demandé de vous cribler ; mais, Pierre, j'ai prié pour toi, ta foi ne défaudra pas ; et toi, confirme tes frères ?*

Il est donc de nouveau chargé de toute l'Eglise : il est chargé de tous ses frères, puisque Jésus-Christ lui ordonne de les affermir dans cette foi, qu'il venoit de rendre invincible par sa prière.

Voilà quelque chose de grand pour saint Pierre. Mais il ne faut pas oublier que, de peur qu'il ne s'enorgueillît d'une si haute promesse, elle est suivie incontinent de la prédiction de sa chute : car voici ce qui suit : « Et Pierre lui dit : » Seigneur, je suis prêt d'aller avec vous, et dans la prison,

[1] Luc. XXII. 32. — [2] Joan. XI. 42. — [3] Matth. XVI. 18.

» et à la mort même : et Jésus lui répondit : Je te le dis, » Pierre », je te le déclare, « que le coq ne chantera point » aujourd'hui, que tu n'aies nié trois fois que tu me con- » noisses [1] ».

Quand Dieu fait ou promet de grandes grâces, il faut s'humilier et reconnoître de qui elles viennent. Au lieu de considérer sa foiblesse, Pierre s'emporta jusqu'à dire avec fierté et arrogance : *Seigneur, je suis prêt à vous suivre partout et jusqu'à la mort.* Mais Jésus-Christ qui l'avoit élevé si haut, sait bien rabattre son orgueil : *Simon*, dit-il, *j'ai prié pour toi, ta foi ne défaudra point, confirme tes frères.* Et un moment après : *Je te le déclare à toi*, à qui je viens de dire de si grandes choses ; mais à toi, qui présume de toi-même, au lieu de t'humilier de mes dons, *Je te déclare*, dis-je, que tu tomberas *cette nuit*, dans un moment, et par *trois fois*, dans une honteuse et manifeste infidélité ; afin que tu sentes que si tu portois *un grand trésor*, tu le portois *dans un fragile vaisseau de terre*, et que ce qui se fait en toi de grand, se fait, non point par toi-même, *mais par la sublimité de la vertu de Dieu* [2].

Et si nous pénétrons toute la suite des paroles de Jésus-Christ, nous verrons que la chute de saint Pierre arrive par une permission spéciale en punition de son orgueil, et pour lui apprendre l'humilité : car celui qui dit : *J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point*, pouvoit prier, non-seulement afin qu'elle ne défaillît pas finalement, ni pour longtemps, comme il est arrivé à Pierre, qui se réveilla à l'instant, et au premier regard de Jésus-Christ ; mais encore afin qu'elle ne souffrît pas, pour ainsi parler, cette courte éclipse. Mais il ne le voulut pas ; et il aima mieux permettre que Pierre fût humilié par sa chute.

Et c'est pourquoi les saints, en considérant toute la suite de l'Évangile, n'hésitent pas à confesser que saint Pierre fut délaissé, et que la grâce se retira de lui ; non point d'elle-même (car c'est ce qui ne peut jamais arriver), mais, comme nous le verrons encore plus clairement dans la suite,

[1] Luc. XXII. 33. 34. — [2] II. Cor. IV. 7.

parce qu'il avoit présumé, et qu'il est utile aux présomptueux, comme lui, de tomber dans un péché manifeste, pour apprendre à se défier de leurs forces. Ce qui est encore plus utile à ceux qui, comme saint Pierre, devoient être élevés dans les grandes places de l'Église, et mis bien haut sur le chandelier. Car comme leur élévation les porte naturellement à s'enfler, et à exercer leur puissance avec hauteur, Jésus-Christ leur apprend, par l'exemple de saint Pierre, comme saint Pierre lui-même l'avoit appris par son expérience, à craindre d'autant plus de tomber, que leur péril est plus grand, et leur chute plus éclatante et plus scandaleuse.

Au reste, en élevant saint Pierre si haut, notre Seigneur, si on peut parler ainsi, avoit pris ses précautions, pour prévenir tous les sentiments de présomption, qui pouvoient entrer dans son cœur. Car en même temps qu'il lui disoit : *Ta foi ne défaudra point, et confirme tes frères :* il ajoutoit : *lorsque tu seras converti*, lui insinuant sa chute, et lui faisant voir qu'il devoit attribuer le bien qu'il feroit, à la bonté de son maître qui avoit daigné demander pour lui de si grandes choses. Mais saint Pierre ne veut point entendre tout cela : au contraire, piqué, ce semble, de ce mot de conversion, dont Jésus-Christ s'étoit servi, loin de songer qu'il pouvoit tomber d'autant plus dangereusement, qu'il étoit élevé plus haut ; il ne songe qu'à vanter son courage, et il oublie la grâce qui seule le pouvoit soutenir.

Les excès où il a poussé sa présomption se déclareront davantage dans la suite; et ils obligèrent son maître à retirer sa main pour un moment. Mais sa chute n'empêcha pas l'effet des promesses et des desseins de Jésus-Christ. Car encore qu'il ait renié, et par trois fois et la dernière fois avec blasphème et exécration, en sorte que dans ce genre de crime, il ne pouvoit pas tomber plus bas : Jésus qui fond les cœurs par ses regards, lui en réserve un des plus efficaces et des plus tendres; et cet homme si entêté de lui-même et de son courage, se retire fondant en larmes; et celui qui étoit tombé, parce que son maître avoit détourné sa face pour un moment, apprend qu'il n'est converti, que parce qu'il a daigné jeter sur lui un regard.

C'est donc alors qu'il commença à recevoir cette force qui lui avoit été promise. Il fit une grande chute, mais il fut incontinent relevé. Sa foi ne se perdit que pour un moment, mais elle ne défaillit pas pour longtemps. Au contraire elle revint plus ferme et plus vigoureuse qu'elle n'avoit été devant sa chute : Jésus-Christ accomplit en lui ce qu'il lui avoit promis ; et il se servit de lui pour confirmer ses frères. C'est pourquoi il fut le premier des apôtres, à qui il apparut après sa résurrection. *Il apparut*, dit saint Paul [1], *à Céphas, et puis aux onze* : et on disoit parmi les disciples : *Il est vraiment ressuscité, et il a apparu à Simon* [2]. Il avoit apparu à ces femmes pieuses ; mais on ne parloit parmi les frères, que du témoignage de Simon qui les devoit confirmer. C'est lui aussi, à qui saint Jean avoit réservé l'honneur d'entrer le premier dans le tombeau, où il n'étoit arrivé que le second [3] ; afin qu'il fût le premier témoin des marques de la résurrection. Dès lors il est marqué, que saint Jean vit ces marques et qu'il crut. Mais on ne célèbre avec distinction parmi les disciples, que la foi de Pierre, et non pas celle de Jean [4].

Lorsqu'ils allèrent à la pêche où Jésus devoit apparoître, pour montrer les effets de la pêche spirituelle, pour laquelle il les avoit choisis ; ce fut Pierre qui dit le premier : *Je m'en vais pêcher* ; les autres le suivirent, en disant : *Nous y allons aussi*. Le bien-aimé disciple, qui connut Jésus le premier, l'indiqua à Pierre seul, et il lui dit : *C'est le Seigneur*. Ce fut Pierre et non pas Jean, qui se jeta dans la mer : ce fut Pierre et non pas Jean, ni les autres, qui amenèrent au Sauveur les cent cinquante-trois poissons mystérieux qui ne rompoient point le filet, et qui figuroient les vrais fidèles qui devoient demeurer pris heureusement dans les rets de la prédication évangélique. Pierre, toujours à la tête de cette pêche mystérieuse, à qui Jésus avoit dit spécialement durant sa vie mortelle : *Mène la nacelle en pleine eau*, et *je te ferai pêcheur d'hommes* [5] : qui, à la parole de Jésus, avoit en effet

[1] I. Cor. XV. 5. — [2] Luc. XXIV. 34. — [3] Joan. XX. 4. 8. — [4] Ib. XXI. 3. 7. 11. — [5] Luc. V. 4. 11.

amené tant de poissons, que deux barques en furent pleines, jusque presque à couler à fond : ce Pierre lui-même conduit cette pêche encore plus belle et plus mystérieuse, que les apôtres firent sous les yeux de Jésus-Christ ressuscité. Et tout cela en figure de la prédication apostolique, qui, commencée par saint Pierre le jour de la Pentecôte et les jours suivants, amena tant de milliers d'âmes à Jésus-Christ, et forma à Jérusalem le corps de l'Église, qui devoit ensuite se multiplier avec une telle fécondité par toute la terre.

Voilà ce que figuroit cette pêche des apôtres, saint Pierre étant à la tête, et les confirmant par son exemple. C'est pourquoi Jésus-Christ lui dit encore, et non pas à Jean, ni aux autres, dans le temps de cette pêche : *Pais mes brebis, pais mes agneaux*[1] : pais les mères comme les petits : ce qui revient au commandement de les affermir dans la foi, puisque cela même, c'est gouverner le troupeau. C'est, dis-je, le gouverner, que d'y affermir cet esprit de foi, et le paître par la parole.

Aussi est-ce lui qui en attendant la descente du Saint-Esprit fut le conducteur des apôtres dans cette mémorable action où ils firent le supplément du collége apostolique ; et mirent à la place de Judas, *un témoin de la vie et de la résurrection de Jésus-Christ*[2], qui recevant avec eux tous le Saint-Esprit qu'ils attendoient reçut en même temps de la grâce de porter ce témoignage dans tout l'univers[3]. C'est donc par Pierre principalement, *qu'il est rangé parmi les apôtres*[4]. Pierre est partout à la tête de la prédication ; et mène, pour ainsi dire, ses frères les apôtres au combat. C'est lui qui en entreprit la défense devant tout le peuple, lorsqu'on les accusa d'être ivres de vin pendant qu'ils ne l'étoient que de l'esprit de Dieu[5]. Pierre fait le premier miracle qui parut, en confirmation de la résurrection de Jésus-Christ[6]. Ce fut lui qui fit un exemple d'Ananias et de Spahira[7] : ce premier coup de foudre, qui inspira aux fidèles une salutaire terreur, et qui affermit l'autorité du gouvernement

[1] Joan. XXI. 15. 16. 17. — [2] Act. I. 15. 22. — [3] Ib. 26. — [4] Ib. II. 14. — [5] Ib. 15. — [6] Ib. III. 6. — [7] Ib. V. 3. 5. 8. 10.

apostolique, partit de sa bouche. Ce fut lui qui frappa d'anathème Simon le magicien, et en sa personne tous les hérétiques, dont cet impie étoit comme le chef[1]. Ce fut lui qui visita le premier les Églises persécutées, comme leur père commun : afin que non-seulement la prédication, mais encore la visite des églises, qui est le nerf du gouvernement, ecclésiastique, fût commencée et comme consacrée en sa personne. Quoique apôtre spécial des Juifs qui étoient dans ces commencements la principale portion, et comme le premier lot de l'héritage de Jésus-Christ, ce fut lui qui consacra les prémices des gentils en la personne de Corneille le centenier[2] : les disciples qui appréhendoient qu'il n'eût excédé, en annonçant l'Évangile aux gentils, apprirent de lui que le Saint-Esprit leur étoit commun avec eux ; et furent affermis dans les véritables sentiments par sa parole[3].

Paul, destiné par Jésus-Christ à être le prédicateur particulier des gentils, avant que d'être employé à ce ministère, et que d'exercer pleinement son apostolat, *va voir Pierre pour le contempler*, dit l'original[4], comme le chef du troupeau, comme la merveille de l'Eglise, ainsi que l'expliquent les saints Pères. Saint Jacques y étoit : mais ce n'est point saint Jacques, que saint Paul alloit voir : il alla, dit-il, voir Pierre : il demeura quinze jours avec lui ; et il autorise sa prédication par ce témoignage. Ce qui nous fait voir, que lorsque quatorze ans après, suivant une révélation du Saint-Esprit, il vint à Jérusalem conférer avec les apôtres, de l'évangile qu'il prêchoit aux gentils[5], c'étoit encore principalement saint Pierre qu'il venoit chercher.

Quand il fallut autoriser dans le concile de Jérusalem la liberté des gentils par un décret qui mérita d'être prononcé au nom du Saint-Esprit, saint Pierre y paroît le premier comme partout ailleurs : ce fut lui qui résolut la question pour laquelle on étoit assemblé, et saint Jacques déclare qu'il se rangeoit à son avis. Il est à la tête de tout, et tout

[1] Act. VIII. 9. 18. 20. IX. 32. — [2] Ib. X. 3. 19. 35. — [3] Ib. XI. 12. 3. 4. 15. 17. — [4] Gal. I. 18. 19. — [5] Ib. II. 1. 6. 9.

est confirmé par son sentiment[1]. Ainsi la chute de saint Pierre, loin d'avoir anéanti la promesse de Jésus-Christ, en fait éclater davantage la vérité.

Pierre instruit d'où venoit sa force, agit avec d'autant plus de confiance, que sa confiance n'avoit plus rien d'humain : la modestie et l'humilité le suivent partout. Autant que son autorité est éminente dans l'Eglise, autant est-on édifié par la douceur de son gouvernement. Nous avons vu les belles paroles, avec lesquelles il bannit de l'Eglise l'esprit de domination, et apprend à tous les pasteurs, que la force du gouvernement ecclésiastique est, à faire le premier ce qu'on enseigne aux autres : *forma facti gregis ex animo* : en un mot, *à se rendre le modèle du troupeau de tout son cœur*[2]. Pour apprendre par son exemple à tous les fidèles, à profiter des corrections où consiste la force de l'Eglise, tout chef de l'Eglise qu'il étoit, il reçoit la correction de saint Paul avec une déférence qui ne sera jamais assez louée[3]. Car encore qu'il ne fût pas seul à tenir envers les gentils la conduite que saint Paul blâmoit, et que saint Jacques en fût le principal auteur, il reconnut que saint Paul avoit raison de se prendre à lui de cette faute, comme à celui qui étant à la tête, l'autorisoit davantage par son exemple. Il se laisse donc reprendre en face, devant tout le monde, et loin de s'offenser de ce qu'on avoit consacré la mémoire d'une si vive répréhension dans une Epître, que toutes les Eglises lisoient comme divine, on a vu qu'il la met lui-même comme les autres Epîtres de saint Paul, au rang des Ecritures canoniques[4]. Une seule chute éteignit pour jamais en lui la présomption : il montra que la primauté consiste principalement, à savoir céder à la vérité plus que les autres. On ne put plus résister à la conduite que tenoit saint Paul, après que le prince des apôtres eut cédé : et la véritable manière de traiter avec les gentils demeura autant affermie par l'humilité de saint Pierre, que par la vigueur de saint Paul.

[1]Act. xv. 7. 13. 13. 14. 10. 29. — [2]I. Pet. v. 3. — [3]Gal. ii. 11. 12. 13. 14. — [4]II. Pet. iii. 15. 16.

LXXI[e] JOUR. Construction de l'Eglise. Prière de notre Seigneur pour saint Pierre; et en sa personne pour les élus. (Luc. XXII. 32.)

Il faut encore s'élever plus haut, et pour affermir notre foi, contempler dans les paroles de Jésus-Christ toute la constitution de son Eglise.

La prière qu'il fait pour saint Pierre, n'est pas particulière à cet apôtre : il est la figure de tous les élus, pour qui Jésus-Christ prie spécialement; et quoiqu'il ne leur déclare pas à tous, comme il fait à saint Pierre, qu'il prie que leur foi ne défaille pas, il a pourtant fait pour eux tous cette prière d'une certaine façon. Et deux choses sont véritables : l'une que Jésus-Christ leur a obtenu cette grâce singulière, que leur foi ne défaillît pas à jamais et finalement : ce qui emporte la grâce de la persévérance finale. L'autre, que nul ne reçoit cette grâce pour qui Jésus-Christ ne l'ait demandée, et ne la demande continuellement à son Père, par cette perpétuelle intercession qu'il fait pour nous. Reconnoissons donc l'effet de cette intercession toute-puissante, dans tout le bien qui est en nous, en quelque degré qu'il nous soit donné; et reconnoissons-le principalement, lorsque remplissant nos cœurs d'une douce confiance en sa miséricorde, il nous fait marcher d'un pas ferme dans ses voies, sans nous détourner à droite ni à gauche.

Gardons-nous pourtant bien de croire, que ce soit lui qui fasse tout sans notre coopération : mais qu'à l'exemple de saint Pierre, la confiance que nous aurons en cette puissante intercession de Jésus-Christ nous rende plus vigilants, plus attentifs à notre salut, et plus fervents à la prière. Regardons saint Pierre qui monte au temple avec saint Jean à l'heure de la prière de none [1] : ce qui marque non-seulement une prière réglée mais encore une prière multipliée dans un même jour. Il ne dit pas : Je n'ai plus besoin de prier, puisque Jésus-Christ m'a dit lui-même qu'il avoit prié pour moi : au contraire Dieu lui fait sentir, qu'il faut se joindre en esprit à cette puissante intercesssion de notre grand avocat, de notre puissant médiateur; et de-

[1] Act. III. 1.

mander persévéramment en son nom, tout ce qui nous est nécessaire pour notre salut.

Et saint Pierre n'étoit pas seulement soigneux d'aller faire sa prière dans le temple aux heures marquées pour l'oraison : mais encore dans la maison, il avoit ses heures réglées pour la prière : il monta à l'heure *de sexte*, c'est-à-dire, vers le midi, *au plus haut de la maison*, au lieu le plus retiré, *pour prier* [1].

Prions donc, à son exemple, en union avec Jésus-Christ. Prions avec une ferme foi et une pleine croyance, que si nous persévérons dans la prière, non-seulement rien ne nous manquera pour notre salut, mais encore nous recevrons une abondance de grâce par la continuelle influence de l'esprit de Jésus-Christ dans nos cœurs. Car il veut notre salut, et *ne veut la mort de personne, mais plutôt que nous vivions tous, et que nous soyons sauvés* [2]. Vivons dans cette espérance, et dans cette foi; tout ce que nous sommes de chrétiens que le baptême a faits ses membres.

LXXIIe Jour. La foi de saint Pierre est la foi de l'Eglise de Rome, où est le centre de l'unité catholique. (Luc. XXII. 32.)

Suivons le mystère. Cette parole : *Affermis tes frères* : n'est pas un commandement qu'il fasse en particulier à saint Pierre : c'est un office qu'il érige et qu'il institue dans son Eglise à perpétuité. La forme que Jésus-Christ a donnée aux disciples qu'il rassembloit autour de lui, est le modèle de l'Eglise chrétienne jusqu'à la fin des siècles. Dès le moment que Simon fut mis à la tête du collége apostolique, qu'il fut appelé Pierre, et que Jésus-Christ le fit le fondement de son Eglise par la foi qu'il y devoit annoncer au non de tous : dès ce moment se fit l'établissement, ou, si l'on veut, la désignation d'une primauté dans l'Eglise en la personne de saint Pierre. En disant à ses apôtres : *Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles* [3] : il montra que la forme qu'il avoit établie parmi eux, passeroit à la postérité. Une éternelle succession fut destinée à saint Pierre, comme il en fut aussi destiné une

[1] Act. X. 9. — [2] Ezec. XVIII. 32. I. Tim. II. 4. II. Petr. III. 9. — [3] Matt. XXVIII. 20.

de semblable durée aux autres apôtres. Il y devoit toujours avoir un Pierre dans l'Eglise, pour confirmer ses frères dans la foi : c'étoit le moyen le plus propre pour établir l'unité de sentiments, que le Sauveur desiroit plus que toutes choses ; et cette autorité étoit d'autant plus nécessaire aux successeurs des apôtres, que leur foi étoit moins affermie que celle de leurs auteurs.

En même temps que Jésus-Christ institua cet office dans son Eglise, il lui fallut choisir un siége fixe pour son exercice. Quel siége lui choisîtes-vous, ô Seigneur? Et qui pourroit assez admirer votre profonde sagesse? Ce ne pouvoit être Jérusalem, parce que le temps étoit venu, où faute d'avoir connu le temps de sa visite, elle alloit être livrée aux gentils. L'heure des gentils étoit venue : c'étoit le temps où ils se devoient ressouvenir du Seigneur leur Dieu, et entrer en foule dans son temple, c'est-à-dire, dans son Eglise. Que fîtes-vous donc, ô Seigneur? et quel lieu choisîtes-vous pour y établir la chaire de saint Pierre? Rome, la maîtresse du monde, la reine des nations, et en même temps la mère de l'idolâtrie, la persécutrice des saints; c'est elle que vous choisîtes pour y placer ce siége d'unité, d'où la foi devoit être prêchée, comme d'un lieu plus éminent à toute la terre.

Que vos conseils, ô Seigneur! sont admirables, et que vos voies sont profondes! Votre Eglise devoit être principalement établie parmi les gentils ; et vous choisîtes aussi la ville de Rome, le chef de la gentilité, pour y établir le siége principal de la religion chrétienne. Il y a encore ici un autre secret que vos saints nous ont manifesté. Dans le dessein que vous aviez de former votre Eglise, en la tirant des gentils, vous aviez préparé de loin l'empire romain pour la recevoir. Un si vaste empire, qui unissoit tant de nations, étoit destiné à faciliter la prédication de votre Evangile et lui donner un cours plus libre.

Il vous appartient, ô Seigneur! de préparer de loin les choses, et de disposer pour les accomplir des moyens aussi doux, qu'il y a de force dans la conduite qui vous fait venir à vos fins. A la vérité, l'Evangile devoit encore aller plus loin que les conquêtes romaines : et il devoit être porté aux na-

tions les plus barbares. Mais enfin l'empire romain devoit être son siége principal. O merveille? Les Scipions, les Luculles, les Pompées, les Césars, en étendant l'empire de Rome par leurs conquêtes, préparoient la place au règne de Jésus-Christ; et selon cet admirable conseil, Rome devoit être le chef de l'empire spirituel de Jésus-Christ, comme elle l'étoit de l'empire temporel des Césars.

Rome fut sous ses Césars plus victorieuse et plus conquérante que jamais : elle contraignit les plus grands empires à porter le joug, en même temps elle ouvrit une large entrée à l'Evangile. Ce qui étoit reçu à Rome et dans l'empire romain prenoit de là son cours pour passer encore plus loin. Rome ruina l'ancien sanctuaire de Jérusalem, et ne laissa d'espérance à ceux qui vouloient adorer Dieu en esprit, que le nouveau sanctuaire, que le Seigneur établissoit parmi les gentils, c'est-à-dire, l'Eglise chrétienne et catholique : et peu à peu Rome devenoit le chef de ce nouvel empire.

Pour préparer les voies à ce grand ouvrage, ô Seigneur, vous fîtes dès lors éclater la foi romaine ; et votre apôtre saint Paul écrivit à cette Eglise, que sa foi étoit devenue célèbre par tout l'univers [1].

Comme c'étoit dans cette Eglise, que devoit principalement éclater la vocation des gentils, vous inspirâtes à ce même apôtre, de lui développer le mystère de cette vocation : et l'Eglise romaine reçut dès lors dans la divine Epître aux Romains, le précieux dépôt de la révélation d'un si grand mystère, où étoit compris le secret de la prédestination et de la grâce.

Lorsqu'il fallut consommer l'ouvrage, et mettre Rome à la tête de toutes les Eglises chrétiennes : Seigneur, vous y envoyâtes le grand pêcheur d'hommes, je veux dire l'apôtre saint Pierre ; afin de consacrer cette Eglise par son sang, et d'y établir le principal siége des chrétiens, où la foi devoit être confirmée.

Ce fut alors qu'il eut besoin de savoir marcher sur les eaux, de savoir fouler aux pieds les flots soulevés comme

[1] Rom. I. 8.

vous le lui aviez appris, et de ne pas craindre, lorsqu'il enfonceroit. Car il eut à surmonter toutes les tempêtes, que les fausses religions, la fausse sagesse, la violence, et la politique du monde excitèrent contre l'Eglise. Saint Paul étoit le maître des gentils : mais ce n'étoit pas à lui qu'étoit donné cette chaire principale : c'étoit à saint Pierre ; et pour accomplir le dessein de Dieu sur Rome, il falloit que saint Pierre y fixât son siége. Paul y vint dans le même temps : la direction particulière qu'il avoit reçue pour les gentils y expira avec lui. Ces deux apôtres scellèrent dans Rome de leur sang le témoignage de Jésus-Christ. En allant au dernier supplice, ils annoncèrent aux Juifs leur dernière désolation, comme un événement qu'on alloit voir au premier jour, et confirmèrent par là la vocation des gentils. Les évêques qui leur succédèrent dans l'Eglise romaine, qu'ils venoient d'illustrer à jamais par leur martyre, et sanctifier par leur tombeau, recueillirent leur succession : mais la chaire qu'ils remplirent s'appela la chaire de saint Pierre, et non pas la chaire de saint Paul et ils furent nommés successeurs de saint Pierre et non pas de saint Paul,

Dès là, Seigneur, vous avez tellement disposé les choses, que les successeurs de saint Pierre, à qui on donna par excellence le nom de papes, c'est-à-dire, celui de Pères, ont confirmé leurs frères dans la foi ; et la chaire de saint Pierre a été la chaire d'unité, dans laquelle tous les évêques et tous les fidèles, tous les pasteurs et tous les troupeaux se sont unis.

Que vous rendrons-nous, ô Seigneur! pour toutes les grâces que vous avez faites à votre Eglise par ce siége? C'est là que la vraie foi a toujours été confirmée. N'entrons point dans les diputes qui causent des dissensions, et non pas l'édification de vos enfants. Suivons les grands événements et les grands traits de l'histoire de l'Eglise. Nous verrons l'autorité de ce grand siége être partout à la tête de la condamnation et de l'extirpation des hérésies. La foi romaine a toujours été la foi de l'Eglise. La foi de saint Pierre, c'est-à-dire, celle qu'il a prêché, et qu'il a laissé en dépôt dans sa chaire, et dans son Eglise, qui s'y est toujours inviolablement conservée ;

a toujours été le fondement de l'Eglise catholique, et jamais elle ne s'est démentie.

Qu'importe, qu'il y ait peut-être dans toute cette belle suite, deux ou trois endroits fâcheux? la foi de saint Pierre n'a pas défailli, encore qu'elle ait souffert quelque éclipse dans le reniement, qui lui a été particulier, et dans l'incrédulité qui lui a été commune avec ses frères les apôtres. Il en est ainsi de saint Pierre considéré dans ses successeurs : tous ses successeurs sont un seul saint Pierre. Quelque défaillance qu'on croie remarquer dans quelques-uns, sans entrer dans ce détail plus curieux que nécessaire, il suffit que la vérité de l'Evangile soit demeurée dans le total, et qu'aucun dogme erroné n'ait pris racine, ni fait corps dans la succession, et la chaire de saint Pierre. Si bien que la foi romaine, c'est-à-dire, la foi que Pierre a prêchée et établie à Rome, et qu'il y a scellée de son sang, n'a jamais péri, et ne périra jamais.

Voilà, Seigneur, le grand secret de cette promesse : *Simon, j'ai prié pour toi que ta foi ne défaille pas; et toi confirme tes frères* [1]. Nous tenons cette explication de vos saints : et toute la suite des événements la justifie. O Seigneur, qui ne vous loueroit, et qui ne seroit ravi en admiration, de voir tout l'état de votre Eglise, depuis sa première origine, jusqu'à la consommation des siècles, si clairement renfermé, expliqué, prédit, et promis, dans deux lignes de votre Evangile! Que reste-t-il, ô Seigneur, sinon que nous vous priions de remplir la chaire de saint Pierre de dignes sujets; de leur ouvrir les yeux pour entendre le grand mystère de Dieu sur le siége qu'ils occupent : faites, Seigneur, qu'à travers la pompe et le faste qui les environnent, ils considèrent le fond qui les soutient; qu'ils songent toujours que leur vraie gloire est de succéder à un pêcheur; que la nacelle où ils sont portés, et dont ils tiennent le gouvernail, seroit couverte de flots, et abîmée par la tempête, sans les promesses faites à Pierre; et que, devant confirmer leurs frères dans la foi, ils les doivent aussi affermir dans la règle de la discipline.

[1] Luc. XXII. 32.

LXXIIIe JOUR. Soin de Jésus pour les apôtres. Il est mis au rang des scélérats. (Luc. XXII. 35. 36. Marc. XV. 28.)

Jésus dit à ses apôtres : « Quand je vous ai envoyé sans sac, » sans bourse, sans chaussure : vous a-t-il manqué quel- » que chose ? Rien, Seigneur..... Mais maintenant, que » celui qui a un sac ou une bourse, les prenne : et que celui » qui n'en a point, vende sa robe pour acheter une épée [1] ».

Rien ne vous a manqué. Tel a été le soin du Sauveur : il n'a pas voulu que ses disciples aient manqué de rien. Mais quoi n'ont-ils pas été dans le besoin ? Qu'étoit-ce donc, que d'être réduit à rompre des épis dans leurs mains pour se nourrir ? N'étoit-ce pas là une assez pressante nécessité ? Jésus-Christ ne dit pas qu'ils n'aient jamais souffert, jamais été dans le besoin : mais il dit, que jamais ils n'ont manqué absolument, et qu'ils ont été bientôt secourus : non que Jésus-Christ ait fait des miracles pour cela : car nous ne lisons pas qu'il ait multiplié les pains plus de deux fois en faveur de tout un grand peuple, et la conduite de sa famille alloit par des voies plus naturelles. Apprenons donc à nous fier à cette conduite douce et imperceptible de Jésus-Christ, par laquelle au milieu des besoins et des souffrances, il conserve pourtant aux siens les provisions nécessaires.

La suite du discours fait voir l'attention qu'avoit le Sauveur à accomplir les prophéties. C'en étoit une bien particulière, que le Christ dût être mis au rang des scélérats [2] : et elle devoit être parfaitement accomplie, lorsqu'il fut crucifié entre deux voleurs. Mais c'étoit un préparatoire, qu'il parût comme un voleur se défendre contre les ministres de la justice. *Vous êtes venus à moi*, dit-il, *comme à un voleur, me prendre avec force* [3]. On le représentoit donc comme un homme, dont la violence étoit à craindre, et qu'il falloit attaquer avec armes. Il étoit du dessein du Dieu, et de l'ordre des prophéties, qu'il parût environné de gens de main, et qui usassent de l'épée pour le sauver. On sait pourtant ce qu'il fit, pour réparer cette violence des siens ; et il suffit aujourd'hui de

[1] Luc. XXII. 35. 36. — [2] Marc. XV. 28. — [3] Matt. XXVI. 55.

considérer, comme il falloit qu'il y eût quelque sorte de fondement à la calomnie qu'on devoit faire contre lui.

Ne nous étonnons donc pas, lorsque par la secrète disposition de la divine Providence, il se trouve dans notre vie quelque chose qui affoiblisse notre gloire, et qui donne lieu à la médisance. Dieu saura en tirer sa gloire, pourvu que nous soyons sans faute, et que nous subissions avec soumission ce qu'il ordonne. *Il faut,* dit-il, *que tout s'accomplisse : et ce qui est écrit de moi, tire à sa fin* [1]. Ainsi les choses alloient s'accomplissant peu à peu, et l'une après l'autre. On lui dit qu'il y avoit deux épées dans la compagnie : il le savoit bien : mais il vouloit qu'il fût marqué qu'il n'y arrivoit rien par hasard dans sa passion. Il répondit : *C'est assez* [2]; et après avoir tout accompli, et donné tous ses ordres, avant que d'aller, selon sa coutume, dans le jardin des Oliviers, il commença son dernier adieu et ses dernières instructions que nous allons voir dans saint Jean.

LXXIVe Jour. Glorification de Jésus. (Joan. XIII. 31. 32.)

Maintenant; remarquez la circonstance : maintenant que la fin approche; que le perfide disciple qui a machiné ma mort, est parti pour exécuter ce complot, qu'il le conclut, et que je vais être livré à mes ennemis pour souffrir de leur violence les dernières extrémités : *Maintenant le Fils de l'homme va être glorifié* [3] : mais ce n'est pas là, poursuit-il, à quoi je m'arrête : la gloire de Dieu fait tout mon objet; *et Dieu va être glorifié en lui* par son obéissance, par son sacrifice le plus parfait qui fut jamais, et d'un mérite infini. Sa justice, sa vérité, sa miséricorde va éclater dans la rémission des péchés; dans la peine que j'en porterai; dans l'expiation que j'en ferai par mon sang. Ma doctrine va être confirmée par ma mort : je tirerai tout à moi, et je retournerai à la gloire que j'ai eue dès l'éternité auprès de mon Père.

Si Dieu est glorifié en lui, il le glorifiera en lui-même, et il ne tardera pas à le glorifier [4] : car ceux en qui Dieu est glorifié

[1] Luc. XXII. 37. 38. — [2] Ibid 39. — [3] Joan. XIII. 31. — [4] Ib. 32.

par leur obéissance et leur humiliation, il ne manque pas de les glorifier, et de les glorifier en lui-même ; et il ne tardera pas à les glorifier : à plus forte raison glorifiera-t-il son Fils bien-aimé, qui ne respire que la gloire de son Père, et par là a mérité que son Père songeât à la sienne, et sans tarder.

Que de gloire! Mais considérons d'où elle vient, et dans quelles circonstances Jésus-Christ en parle. C'est au moment que Judas part pour aller consommer son crime, et livrer son maître au dernier supplice. C'est donc du plus grand de tous les crimes, que doit naître cette gloire de Dieu la plus grande qui fut jamais : c'est des plus grandes extrémités où Jésus pût être poussé, que sortira sa plus grande gloire. Chrétien, ne perds pas courage, lorsque le crime et les injustices abondent : Dieu ne permettroit jamais le mal, s'il n'étoit puissant pour en tirer le bien, et un plus grand bien : et lorsque l'iniquité abonde le plus, c'est alors qu'il trouve moyen d'accroître sa gloire. Ne perds pas courrage non plus, quand tu es livré à tes ennemis, et aux plus terribles angoisses : c'est encore de cette source, que doit naître ta grande gloire, et la grande gloire de Dieu, à laquelle tu dois être plus sensible qu'à la tienne.

Chrétiens, membres de Jésus, apprenez d'où vient la gloire à votre chef : c'est ainsi qu'elle doit aussi se répandre sur les membres. *Quand je suis foible*, dit saint Paul [1], *c'est alors que je suis puissant ;* quand je suis méprisé, c'est alors que je dois être glorifié ; et glorifié en Dieu : non point dans les hommes, ni dans le monde qui n'est rien, mais en Dieu où est la gloire, parce qu'en lui est la vérité.

LXXV[e] JOUR. Commandement de l'amour. (Joan. XII. 1. 33. 34. 35.)

Lisez avec attention les ℣. 13, 14, 15; et entrez dans les sentiments de la tendresse du Sauveur.

Mes petits enfants [2]. Souvenez-vous de cette parole du Sauveur. *Ayant toujours aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin* [3]. Et maintenant il va ramasser toute sa tendresse, pour

[1] II. Cor. XII 10. — [2] Joan. XXII. 33. et seq. — [3] Ib. I.

leur donner le précepte de la charité fraternelle. Car pour établir cette loi d'amour, il vouloit faire ressentir à ses disciples des entrailles toutes pénétrées de tendresse. *Mes petits enfants :* il ne les avoit jamais appelés de cette sorte : jamais il ne les avoit nommés ses enfants. Et pour dire quelque chose de plus tendre : *Mes petits enfants*, dit-il, comme s'il eût dit : Voici le temps que je vais vous enfanter ; j'ai été toute ma vie dans les douleurs de l'enfantement : mais voici les derniers efforts et les derniers cris par lesquels vous allez naître ; *Mes petits enfants.* Ecoutez donc cette parole paternelle. *Je serai encore avec vous un peu de temps :* profitez donc de ce temps pour entendre mes dernières volontés. *Vous me chercherez :* viendra le temps que vous rachetteriez de beaucoup la consolation d'entendre ma parole : et comme j'ai dit aux Juifs : *Vous ne pouvez pas venir où je vais, je vous le dis aussi présentement :* profitez donc encore un coup du temps que j'ai à être avec vous : car *je m'en vais en un lieu où vous ne pouvez pas venir :* ainsi que j'ai dit aux Juifs. Avec ce préparatif, et cette démonstration d'une tendresse particulière, où en veut-il enfin venir? Ecoutons profitons, croyons.

Je vous donne un commandement nouveau ; de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés : vous devez aussi vous entre-aimer les uns les autres[1]. Pourquoi est-ce un commandement nouveau? Parce que l'esprit de la loi nouvelle, c'est d'agir avec amour, et non pas avec crainte : parce qu'encore que le précepte de la charité fraternelle soit dans l'ancien Testament, il n'avoit jamais été si bien expliqué que dans le nouveau ; et sur cela vous pouvez voir le chapitre x de saint Luc, depuis le ℣. 29 jusqu'au 37, où Jésus-Christ explique et décide que tous les hommes sont notre prochain, et qu'il n'y a plus d'étrangers pour nous. En troisième lieu, ce commandement est nouveau, parce que Jésus-Christ y ajoute cette circonstance importante, de nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés. Il nous a prévenus par son amour, lorsque nous ne songions pas à lui ; il est venu à nous le premier : il ne se rebute point par nos infidélités, par nos ingra-

[1] Joan. XIII. 34.

titudes; il nous aime pour nous rendre saints, pour nous rendre heureux, sans intérêt : car il n'a pas besoin de nous, ni de nos services ; avec un amour qui coule de source, et ne s'est jamais rebuté. *Allez donc, et faites de même.*

Pourquoi vois-je parmi vous des haines bizarres, des oppositions d'humeur à humeur, et de personne à personne, des inimitiés, des jalousies, de l'aigreur, de l'emportement, des répugnances cachées? Est-ce en cette sorte que Jésus-Christ nous a aimés? Mais pourquoi vois-je d'un autre côté des flatteries, des complaisances ou excessives ou fausses? Est-ce ainsi que Jésus-Christ nous a aimés? Et pourquoi vois-je parmi vous des liaisons particulières, des partis et des cabales les uns contre les autres? Est-ce ainsi que Jésus-Christ nous a aimés? Mais pourquoi avancer ou reculer les personnes selon l'inclination que vous avez pour elles? Est-ce ainsi que Jésus-Christ nous a aimés?

Il a témoigné plus d'inclination, si l'on ose parler de cette sorte, pour saint Jean : *c'étoit le disciple que Jésus aimoit.* Mais cette inclination qu'étoit-ce autre chose, selon la tradition des saints docteurs, qu'un amour particulier pour la chasteté virginale qu'il avoit trouvée, et qu'il conserva en saint Jean! Et pour venir aux autres qualités de ce bien-aimé disciple, l'amour qu'il avoit pour lui, qu'étoit-ce autre chose que l'amour de la bonté, de la douceur, de la simplicité, de la candeur, de la cordialité, de la tendresse, de la contemplation par lesquelles il avoit une convenance particulière avec son maître? Aimez donc en cette sorte. Et cet amour particulier dont il honora saint Jean, lui fit-il avoir de l'indulgence pour lui quand il avoit tort? Et l'empêcha-t-il de lui dire aussi bien qu'à son frère saint Jacques : *Vous ne savez ce que vous demandez* [1] : et dans une autre occasion : *Vous ne de quel esprit vous êtes* [2]? Faites donc de même. Mais sa tendresse lui fit-elle préférer saint Jean aux autres? N'est-ce pas Pierre qu'il mit à la tête du collége apostolique et de toute l'Eglise? A la fin il confia à saint Jean sa sainte mère. Qui convenoit davantage avec elle comme avec lui par toutes les

[1] Matth. xx. 22. — [2] Luc. ix. 55.

qualités que nous avons vues, et en particulier par la virginité? il s'agissoit de sa famille, de son domestique, et il préfère saint Jean, qui, outre les autres choses que nous avons vues, étoit encore son proche parent. Aimez donc de même; ayez les égards que le sang demande: mais réglez le fond de vos affections par la vertu. Et jusqu'où est-ce que Jésus a porté son amour? Jusqu'à donner sa vie pour ceux qu'il aimoit. Ne doutez pas, qu'il n'y ait des occasions où vous en devez faire autant pour votre frère. *Aimez comme j'ai aimé:* voilà mon nouveau précepte: le modèle de votre amour, c'est le mien. Ecoutez, *mes petits enfants :* faites comme moi.

Mais voici le dernier mot qui presse plus que tous les autres: *En cela tous connoîtront, que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez mutuellement* [1]. Voilà le caractère de chrétien, et de disciple de Jésus-Christ. Qui renonce à la charité, renonce à la foi, abjure le christianisme, sort de l'école de Jésus-Christ, c'est-à-dire, de son Eglise. Tremblez donc, cœurs endurcis; tremblez, insensibles; tremblez, vous tous, dont les aversions sont implacables, les inimitiés irréconciliables: vous n'êtes plus disciples de Jésus-Christ; vous n'êtes plus chrétiens; vous renoncez à votre baptême.

Voyez l'Eglise naissante: *Un cœur et une âme: tout commun: et ils étoient tous unanimement assemblés dans la galerie de Salomon* [2]: sans dissension, sans envie, sans intérêt; rendant le bien pour le mal: *Et tout le peuple les admiroit:* et on disoit: Voilà les disciples de Jésus: c'étoit là leur caractère particulier. L'envie, l'intérêt, la haine règnent dans tout le reste des hommes: l'innocent troupeau de Jésus ne connoissoit point ces maux. Mon Sauveur, où sont vos disciples maintenant? où est la charité? où est l'amour fraternel? Qu'il est rare! Aussi avez-vous dit, que « le temps viendroit, que les scandales, » que l'iniquité abonderoit, que la charité seroit refroidie » dans la multitude [3]; et que quand vous viendriez sur la » terre, à peine y trouveriez-vous de la foi [4] », de cette foi animée de la charité.

[1] Joan. XIII. 35. — [2] Act. IV. 32. V. 12. — [3] Matt. XXIV. 12. — [4] Luc. XVIII. 8.

Pleurons, mes frères, pleurons la charité refroidie, refroidie dans la multitude, dans la plupart de ceux qui se disent chrétiens: mais refroidie en nous-mêmes. Réchauffons-la: venons à Jésus: écoutons avec tendresse son dernier discours; avec tendresse ce qu'il dit si tendrement. La charité fraternelle nous devient recommandable par ces raisons, par la tendresse avec laquelle Jésus-Christ nous la recommande; par le temps qu'il choisit pour nous la recommander; par le modèle qu'il nous donne de la charité fraternelle en sa personne; par le caractère de chrétien qu'il attache à cette divine vertu. Soyons disciples de Jésus-Christ; soyons chrétiens; c'est-à-dire, aimons nos frères; et comment? *Comme Jésus-Christ nous a aimés*. A ces mots il se tut; et nous laissa à goûter ce nouveau commandement de la loi de grâce.

LXXVIe Jour. Présomption et chute de saint Pierre. (Joan. XIII. 3. et seq.)

Comme Jésus-Christ se fut tu, saint Pierre frappé de cette parole: *Vous me chercherez: et ainsi que j'ai dit aux Juifs, vous ne pouvez pas venir où je vais* [1] : car elle paroissoit rude, et il sembloit les avoir rangés avec les Juifs, qui ne croyoient point à sa parole: frappé donc de ce discours, il dit au Sauveur: *Seigneur, où allez-vous?* Et Jésus lui dit: *Vous ne pouvez maintenant me suivre où je vas; mais vous me suivrez après* [2]. Jésus console ses apôtres en la personne de Pierre; et leur donne espérance de le suivre un jour où il alloit. Mais il leur déclare en même temps qu'ils ne le pouvoient pas encore. Et Pierre, dont le zèle n'étoit pas content de cette explication, lui répondit tout ému: *Pourquoi ne puis-je pas vous suivre maintenant?* Il entendit bien que son maître alloit à la mort, et il ajouta: *Je donnerai ma vie pour vous. Vous donnerez votre vie pour moi? Le coq ne chantera point que vous ne m'ayez renié trois fois* [3].

La faute, la grande faute, la cause de son reniement, de son crime, et déjà peut-être un terrible commencement de

[1] Joan. XIII. 33. — [2] Ib. 36. — [3] Ib. 37. 38.

ce crime, c'est que Jésus-Christ lui disant : *Vous ne pouvez pas ;* au lieu de reconnoître son impuissance, et de lui dire : Il est vrai, Seigneur, je ne le puis ; je devrois bien le sentir, et me connoître mieux moi-même : mais je veux du moins vous en croire, m'humilier devant vous, et confesser, non pas ma foiblesse, mais mon impuissance : mais vous, qui êtes tout-puissant, aidez-moi, donnez-moi la force : au lieu donc de répondre ainsi, et de dire comme il avoit dit autrefois avec les autres apôtres : *Seigneur, augmentez-moi la foi* [1] ; rendez-la forte, rendez-la ardente, rendez-la toute-puissante ; ou avec cet autre : *Je crois, aidez mon incrédulité* [2] : en un mot, au lieu de s'humilier et de prier, il s'élève contre Jésus-Christ ; et avec une témérité pitoyable, mais punissable, il dit qu'il peut, à celui qui sait tout, et qui lui dit qu'il ne peut pas.

Quand Jésus demande à Pierre par trois fois *M'aimez-vous, m'aimez-vous, m'aimez-vous plus que ceux-ci ?* il sut bien lui dire : *Seigneur, vous savez tout ; vous savez que je vous aime* [3] : il devoit donc dire ici : Seigneur, vous savez tout, vous savez ce que je puis, mieux que moi-même : aidez-moi donc, afin que je puisse ce que je vous promets de faire.

Faute d'avoir fait cette réponse, il tombe d'une manière déplorable ; mais plutôt il est déjà tombé bien bas, faute de la faire : car il est tombé dans la présomption, faute qui mérite qu'on soit livré à tous les crimes, et qui, en effet, livra saint Pierre au reniement par trois fois.

O mon Dieu ! qui ne trembleroit, qui ne se défieroit de soi-même ? qui ne reconnoîtroit humblement son impuissance ? Avouons-la : n'attendons pas que notre Seigneur nous dise : *Tu ne peux pas :* prévenons sa face par la confession de notre impuissance ; de peur qu'il ne nous la fasse connoître par notre chute.

Mais encore, qu'est-ce qui trompe saint Pierre ? Qu'est-ce qui le trompe ? sinon cette aveugle estime qu'on a de soi-même, qui nous fait croire que nous pouvons ce que nous ne pouvons pas.

[1] Luc. XVII. 5. — [2] Marc. IX. 23. — [3] Joan. XXI. 15. 16. 17.

Mais enfin qu'est-ce qui fait croire à saint Pierre qu'il pouvoit ce qu'il ne pouvoit pas; si ce n'est qu'il le vouloit, et croyoit avoir son pouvoir dans sa volonté?

En effet, en cette occasion qu'étoit-ce que pouvoir, sinon vouloir? Il ne s'agissoit pas de suivre Jésus-Christ par les pas du corps, il s'agissoit de le suivre par une ferme résolution de mourir pour lui: et cette ferme résolution, qu'est-ce autre chose qu'un vouloir? Ainsi saint Pierre, qui le vouloit, et le vouloit sincèrement; car il n'avoit pas dessein de tromper son maître: et le vouloit ardemment, à ce qu'il lui sembloit, et en vérité; car il étoit en effet tout plein de ferveur, et il aimoit Jésus-Christ jusqu'à vouloir mourir avec lui, s'il étoit besoin; et il croyoit qu'il le pouvoit, parce qu'il le vouloit de cette sorte.

Il ne savoit pas ce que c'étoit que la volonté de l'homme. Car, en effet, quand il s'agit de prendre la résolution de marcher après Jésus-Christ, de l'imiter, de le suivre; pouvoir, c'est vouloir; mais c'est vouloir fortement, c'est vouloir invinciblement, c'est avoir une volonté à l'épreuve de tous les périls, et capable d'affronter la mort.

La volonté de saint Pierre n'en étoit pas encore à ce degré: et c'est pourquoi Jésus-Christ lui dit qu'il ne pouvoit, parce qu'il ne vouloit pas encore assez: et lui, au lieu de sentir qu'une volonté foible ne peut rien, et qu'elle cesse, pour ainsi parler, d'être volonté, dans une tentation qui la passe, disoit hardiment qu'il pouvoit tout ce qu'il sentoit qu'il vouloit, et qu'il vouloit avec force, jusqu'à un certain point, mais non pas jusqu'au point qu'il falloit pour accomplir sa promesse. C'est pourquoi Jésus lui disoit, non pas simplement: *Vous ne pouvez pas me suivre*, mais *vous ne pouvez pas me suivre maintenant*; et il ajoutoit: *Vous me suivrez un jour*[1] : qui étoit lui dire, comme dit saint Augustin [2] : Vous ne le pouvez pas encore, parce que votre volonté est foible; mais vous le pourrez, quand vous aurez reçu une volonté assez forte.

Saint Pierre étoit juste; car Jésus-Christ lui avoit dit comme aux autres: *Et vous, vous êtes purs, mais pas tous* [3], en n'ex-

[1] Joan. XIII. 36. — [2] Tract. in Joan. LXVI. n. 1. — [3] Joan. XIII. 10.

ceptant que Judas. Mais sa justice tenoit encore beaucoup de cette justice de la loi, qui croit qu'il n'y a rien qu'à vouloir, et qu'à faire, sans songer par qui on veut, et par qui on fait. Saint Pierre vouloit; mais il ne vouloit pas assez fortement; et il devoit avoir entendu que ce commencement de bonne volonté ne lui venoit pas de lui-même, mais de Dieu. S'il l'eût entendu, s'il l'eût cru aussi vivement qu'il falloit; il auroit commencé par confesser que le peu qu'il pouvoit, venoit de la grâce; et que par conséquent pour pouvoir beaucoup, il falloit encore que la grâce donnât ce pouvoir, c'est-à-dire, qu'elle fortifiât sa volonté foible, et qu'elle lui en inspirât une si forte, que toute crainte cédât à sa puissance. Alors donc il auroit dit, non pas, Je puis; non pas, Je voudrai; non pas, J'irai: mais, Seigneur, aidez ma foiblesse; faites-moi vouloir de cette manière, à qui rien n'est impossible: je veux déjà en quelque façon; et c'est un effet de votre grâce: à vous la gloire de ce foible et tel quel commencement de bonne volonté: mais achevez votre ouvrage, mettez-y la dernière main: vous, qui avez commencé, achevez. Car vous seul pouvez achever en nous ce que vous seul vous y pouvez commencer de bien. *Celui qui a commencé en vous la bonne œuvre, y mettra la perfection*[1].

Saint Pierre ne connoissoit pas encore parfaitement cette justice, qui est la justice chrétienne, qui veut faire, (car on n'est pas juste, parce qu'on écoute, mais parce qu'on fait,) mais qui songe par qui on fait, et qui a continuellement recours à la grâce. Cet apôtre *étoit zélé* à la vérité, *mais non pas encore selon la science;* parce que voulant établir sa propre justice; et *ne connoissant pas encore que la véritable justice est celle qui vient de la grâce,* il ne *s'étoit pas assujetti à la justice de Dieu*[2]. Voilà ce que dit un autre apôtre, et c'est ainsi qu'il explique la justice chrétienne. Saint Pierre ne l'avoit pas encore assez entendu. Ainsi étant juste, mais non encore parfaitement de la justice qui est en Jésus-Christ, c'est-à-dire, de cette justice qui rapporte entièrement à Dieu tout ce qu'elle a de bien; zélé à la vérité, mais non pas encore comme il falloit: que lui sert ce foible commencement de

[1] Philip. I. 6. — [2] Rom. X. 2. 3.

vertu et de justice, sinon à présumer, à l'engager, à l'égarer, à le mener au lieu où il devoit renier, au lieu où sa justice et sa fidélité fit un si horrible naufrage ?

Vraiment le Sage a raison de dire : *Bienheureux l'homme qui est toujours en crainte* [1], qui se craint toujours lui-même. Si saint Pierre eût eu cette crainte, il n'auroit pas présumé de ses forces, il n'auroit pas suivi Jésus-Christ dans la maison de Caïphe : car personne ne le lui avoit ordonné, et rien ne lui demandoit cette action téméraire, si ce n'étoit sa présomption. Il auroit craint, il auroit prié ; sa foi se seroit fortifiée, et il se seroit rendu capable de résister à la crainte de la mort. Mais il va, croyant tout pouvoir ; il s'expose volontairement à un péril trop grand pour sa foiblesse : son zèle le trompe, son amour le trompe. Quoi, un faux zèle, un faux amour! Non, il n'étoit pas tout à fait faux, car il étoit vraiment juste, ainsi que nous l'avons vu : il aimoit donc véritablement, il aimoit même beaucoup ; mais non pas encore assez pour ce qu'il vouloit entreprendre. Il n'avoit donc qu'à se tenir dans ses bornes, et demander humblement et persévéramment la perfection de cet amour. Mais au lieu de remercier, au lieu de prier, il présume, il n'entend pas encore la vérité de cette parole que son maître lui dira bientôt : *Sans moi vous ne pouvez rien* [2]. Son propre zèle, sa propre vertu tourne en poison à sa présomption, et lui sert de nourriture : et il lui est si important de se bien connoître, et d'entendre qu'il ne peut rien de lui-même, que Jésus-Christ permet qu'il l'apprenne par sa chute.

Hélas! hélas! pauvre cœur humain, qui ne se connoît pas lui-même, à qui sa propre vertu, je dis même la véritable, devient un piége, l'appas et la pâture de l'orgueil! Viens t'instruire par l'exemple d'un si grand apôtre. Il présume, il s'engage, il renie : une servante fait trembler cette intrépide, qui se vantoit de ne rien craindre. Ce n'est pas assez pour rompre l'enchantement de son amour-propre, de renier une fois : il faut qu'il renie jusqu'à trois, et encore avec jurement, avec blasphème, avec exécration. Il le faut : qu'est-

[1] Eccli. XXXIV. 17. — [2] Joan. XV. 5.

ce à dire : il le faut ? Est-ce qu'il est poussé au crime ? A Dieu ne plaise : il a présumé de lui-même : il est livré à lui-même. Pour lui ouvrir les yeux, et lui faire sentir son mal, qu'il ne veut pas voir, il faut qu'il tombe : et son erreur est si grande, qu'il n'en peut revenir que par là.

Jésus le regarde : il se réveille, il se retire, il commence à sentir qu'il ne falloit point aller au lieu d'où il ne peut se retirer trop tôt. Hélas s'il y demeuroit, il renieroit peut-être encore. Mais quoi ! ne pleure-t-il pas sincèrement son péché ? Sans doute ; mais la partie la plus essentielle de la pénitence, c'est de sortir du péril, c'est de le fuir : autrement on tombe encore ; et faute d'avoir profité de sa chute, on tombe sans ressource : on n'en relève jamais.

Et voyez la foiblesse du cœur humain ! Pierre pleure : mais voici pour lui une autre épreuve ; le scandale de la croix. On lui vient dire comme aux autres que Jésus-Christ étoit ressuscité : et comme eux il est incrédule : quoique ceux qui lui venoient annoncer la résurrection de Jésus-Christ, ne fissent que lui raconter l'accomplissement de ce qu'il avoit dit lui-même à ses disciples, et à Pierre même. Autre chute déplorable : autre preuve de l'infirmité humaine. Jésus-Christ nous instruit par ces exemples, et ne craint point d'étaler au monde toute la foiblesse de ses disciples, et du chef de son Eglise ; afin de nous apprendre à trembler, à être humbles. Et après sa résurrection, il parle encore à saint Pierre, et lui demande : *Pierre m'aimes-tu* [1] ? Comme s'il eût dit : *Prends bien garde* : sonde bien ton cœur : tu as cru pouvoir ce que tu ne pouvois pas : pense donc bien si tu m'aimes : et à la troisième fois il le met encore à une plus grande épreuve : *M'aimes-tu plus que ceux-ci* : plus que tous les autres apôtres ? Et Pierre lui répondit, comme on vient de voir : *Seigneur, vous savez tout ; vous savez que je vous aime* [2] : et il disoit vrai ; car Jésus récompensa son amour, et lui confia ses brebis, et ses agneaux, et les grands et les petits de son troupeau ; et le crut si élevé au dessus de tous ses apôtres, qu'il le mit à leur tête et à la tête de tout le troupeau, de toute

[1] Joan. XXI. 15. — [2] Ib. 17.

l'Eglise. Il semble donc que son amour étoit alors à la perfection. Peut-être donc qu'il pouvoit alors suivre Jésus-Christ jusqu'à la mort? non : connois ici, chrétien, par combien de degrés d'amour il faut parvenir à ce grand et parfait amour, à cet amour dont Jésus-Christ nous dira bientôt qu'*il n'y en a point de plus grand,* et *qui nous fait donner notre vie pour nos amis* [1]. Saint Pierre avec cet amour qui lui a mérité sur ses frères les apôtres, une si éminente prérogative, n'en est pas encore à ce point. Et qui oseroit le dire, si Jésus-Christ ne l'avoit dit le premier? *Je vous enverrai*, dit-il, *le Saint-Esprit* [2] : *mais vous :* vous : à qui parle-t-il? A ses apôtres sans doute, parmi lesquels étoit saint Pierre : *vous* donc *demeurez dans la ville :* renfermez-vous dans le cénacle pour prier, et ne sortez pas, *jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut* [3]. De quoi donc avoient-ils besoin? de vertu, de force, de puissance, pour être capables de prêcher sans crainte l'Evangile, et de goûter la joie de souffrir pour Jésus-Christ. Voilà de quoi ils avoient besoin : tous, et saint Pierre comme les autres, avoient besoin, par dessus la foi, et par dessus l'amour qu'ils avoient déjà, de recevoir une vertu, une puissance d'en haut. Elle vint cette vertu, et le Saint-Esprit descendit. Les voilà forts : Pierre ne craint plus : Pierre est pierre, c'est-à-dire un rocher contre qui se brisent tous les flots : et comment? par la nouvelle vertu qui lui est venue d'en haut. Marche, Pierre; dis hardiment que tu suivras Jésus-Christ jusqu'à la mort. Tu le peux; et voici le temps que le Sauveur avoit marqué : *Tu ne peux me suivre à présent, mais après tu le pourras* [4]. Voilà ce temps arrivé : parlez, Pierre : allez à la tête du troupeau attaquer le monde, subjuguer le monde : vous avez expérimenté votre impuissance, vous avez connu la grâce, vous l'avez reçue; vous n'avez plus rien à craindre, vous pouvez tout.

Recueillons-nous un moment sous les yeux de Dieu : rentrons en nous-mêmes par une profonde connoissance de notre impuissance : confessons que nous ne pouvons rien sans Jésus-Christ : ne nous fions point à notre ardeur, à notre

[1] Joan. XV. 13. — [2] Ib. XVI. 7. — [3] Luc. XXIV. 49. — [4] Joan. XIII. 36.

Dieu même avoit établi sa résidence, lieu inaccessible à tout autre qu'au souverain Pontife, qui encore n'y pouvoit entrer qu'une fois l'an. Il étoit couvert d'un grand voile parsemé de chérubins, pour nous faire souvenir de ce chérubin, qui, avec une épée flamboyante qu'il remuoit d'une manière menaçante, gardoit la porte du paradis [1], pour empêcher nos premiers pères d'y entrer, après qu'ils en eurent été chassés. Ce voile sacré et ces chérubins répandus dessus, sembloient encore nous dire à l'entrée du sanctuaire : N'entrez pas; rien d'impur ne doit entrer en ce lieu; c'est la figure du ciel, où personne ne doit entrer jusqu'à ce que le souverain Pontife en ait ouvert l'entrée.

C'est là ce voile qui nous cachoit la gloire de Dieu : c'est là ce voile qui nous rendoit le sanctuaire inaccessible : c'est le voile qui nous marquoit que nous étions interdits, impurs, incapables d'entrer jamais dans le Saint des saints : c'est ce voile qui fut déchiré de haut en bas par le milieu, et mis en deux parts, lorsque Jésus-Christ expira [2]. La terre trembla en même temps; les tombeaux s'ouvrirent, et les morts ressuscitèrent, en témoignage que par la mort et par le sang de Jésus, le sanctuaire étoit ouvert, les morts recevoient la vie, l'interdit étoit levé, tout étoit changé pour les hommes.

Le pontife s'ouvroit l'entrée dans le sanctuaire par le sang des animaux; mais Jésus-Christ y devoit entrer par son propre sang, par l'oblation de lui-même [3]. Le pontife, avant que d'entrer dans le sanctuaire, offroit pour ses péchés et pour ceux du peuple; mais le souverain pontife n'avoit pas besoin d'offrir pour lui [4]; et en qualité de Fils unique il entroit dans le ciel par son propre droit naturel. Et c'est pourquoi n'offrant que pour nos péchés, c'est à nous qu'il ouvre l'entrée : *Je m'en vais vous préparer la place* [5].

Son sacerdoce s'exerce principalement dans le ciel; car *s'il n'eût été sacrificateur que pour la terre, il ne l'auroit point été du tout* [6]; puisqu'il y avoit pour la terre un autre sacerdoce et d'autres victimes. Mais celui-ci, dont le sang est

[1] Gen. III. 24. — [2] Matt. XXVII. 51. 52. Luc. XXIII. 45. — [3] Heb. IX. 7. 12. 25. — [4] Lev. XVI. 6. 11. Heb. VII. 27. — [5] Joan. XIV. 2. — [6] Heb. VIII. 4.

non-seulement innocent et pur, mais encore infiniment précieux, commence à la vérité l'exercice de son sacerdoce sur la terre, où il falloit qu'il mourût pour les pécheurs; *mais il le consomme dans le ciel, où il paroît pour nous devant la face de Dieu* [1], où *assis à la droite de la majesté de Dieu, il opère* continuellement *la rémission des péchés* [2], *en intercédant pour nous* [3], et nous ouvrant la porte du ciel par *le sang du nouveau Testament répandu pour la rémission de nos péchés* [4].

Ne soyons donc point troublés, ne craignons rien. Que peut faire le monde contre nous, que de nous chasser de notre pays, de notre maison, de toute la terre et de la vie? Mais quand nous perdrons tout cela, il y a plusieurs demeures dans le ciel : nous y avons notre place et une retraite assurée, où le monde et la puissance des ténèbres ne peut plus rien. Croyons donc en Dieu, qui nous y reçoit : mais croyons aussi en Jésus-Christ, qui nous y va préparer la place; adorons le sang de l'alliance par lequel il y est entré; adorons ses plaies, par lesquelles il intercède pour nous, et nous ouvre l'entrée du ciel. *Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi* [5] : car je suis Dieu, mais un Dieu homme, un Dieu qui a été votre victime, un Dieu qui ai offert pour vous ce que j'ai pris de vous-mêmes : *Croyez en Dieu, croyez en moi :* après cela *ne vous troublez pas, ne craignez rien* [6]. Si vous aviez quelque chose à craindre, et capable de vous troubler, ce seroient vos péchés qui crient contre vous, et ne vous permettent pas le repos de la conscience, mais ils sont purgés : Jésus-Christ a levé l'interdit, et il vous tend les bras du haut du ciel pour vous y recevoir. Quittez donc comme lui la chair et le sang ; sacrifiez vos passions et vos desirs sensuels : c'est le sang qu'il vous faut répandre pour vous conformer à Jésus-Christ : ne craignez rien, ne vous troublez, encore un coup. *Nous avons un souverain Pontife qui a pénétré les cieux : présentons-nous donc avec une entière confiance devant le trône de la grâce, pour en être secourus dans nos besoins : devenons inébranlables dans la confession* [7] de son saint nom. Mais ne soyons pas

[1] Heb. IX. 24. — [2] Ibid. I. 3. — [3] Ibid. VII. 25. — [4] Matt. XXVI. 28. — [5] *Joan.* XIV. 1. — [6] Ibid. 28. — [7] Hebr. IV. 14. 16.

de ceux *qui le confessent de bouche, et le renoncent par leurs œuvres*[1] : *si nous le renonçons, il nous renoncera; et si nous lui sommes infidèles*, la faute en sera en nous : car pour lui *il est ferme dans ses paroles, et il ne se peut renoncer lui-même*[2]. Ne craignez donc rien, ne vous laissez troubler de rien : croyez en Dieu, croyez en Jésus-Christ, *par qui vous avez accès auprès de Dieu*[3].

LXXXIX[e] JOUR. Jésus-Christ est notre assurance et notre repos. (Joan. XIV. 3. 4. 5. 6.)

Après que je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé la place, je reviendrai pour vous prendre, et vous emmener avec moi, afin que vous soyez où je suis[4].

Voici le dernier degré d'assurance et du repos que Jésus-Christ pouvoit donner à ses fidèles. Quand il reviendra au dernier jour : que *tous les hommes sècheront de frayeur dans l'attente de ce qui devra arriver à tout l'univers : Alors*, dit-il, *levez la tête, parce que votre rédemption approche*[5]. Je ne viens point vous juger, je viens vous quérir, et vous emmener avec moi. Le jugement n'est que pour le monde, et pour ceux qui aiment le monde : *Celui qui croit* en moi, de cette foi vive et véritable qui *fructifie en bonnes œuvres, n'est pas jugé : il ne vient point en jugement*, parce qu'*il est déjà passé de la mort à la vie*[6].

Sans attendre ce dernier jour, Jésus-Christ nous visite tous les jours, lorsqu'il nous appelle à son repos éternel; il nous visite par les maladies; il est ce grand Père de famille qui frappe à la porte : alors il vient nous quérir, afin que là où il est, nous y soyons avec lui.

C'est là donc la grande parole; c'est la parole de consolation et de tendresse, où Jésus-Christ nous fait voir qu'il ne veut pas être sans nous, qu'il ne veut pas que nous soyons longtemps sans lui. C'est donc alors que, bien loin d'être effrayés, nous devons nous mettre en état de lever la tête, parce que le moment arrive, où nous allons être où est Jésus-Christ, dans son royaume, dans son trône. C'est là ce qui fait dire à saint

[1] Tit. I. 16. — [2] II. Tim. II. 12. 13. — [3] Ephes. II. 18. — [4] Joan. XIV. 3. — [5] Luc. XXI. 26. 28. — [6] Joan. III. 18. 24. Coloss. I. 10.

Paul que ce corps mortel lui est à charge, qu'il desire d'en être dégagé, pour *être avec Jésus-Christ*[1], qu'il desire d'être défait *de cette demeure terrestre*, et de quitter ce séjour, où il est *éloigné du Seigneur*[2], pour aller habiter où il est.

Si nous aimons Jésus-Christ, rien ne nous doit être plus cher que cette parole : *Je m'en vais, et je reviendrai vous quérir, afin que vous soyez où je suis.* Être loin de Jésus-Christ, c'est être dans la peine, dans la mort, dans la tentation, dans le péché. Être avec Jésus-Christ, c'est être dans la gloire, dans la paix, dans la justice parfaite. Voilà ce qu'il nous promet : voilà où il appelle les apôtres, en leur disant le dernier adieu. Cet adieu n'est donc que pour un peu de temps ; Jésus-Christ leur promet de revenir pour les emmener avec lui : c'est la dernière marque de son amour, et le plus puissant motif pour les rassurer.

Et afin de leur ôter toute incertitude, il ajoute : *Vous savez où je vais, et vous en savez la voie*[3]. C'est en quoi est la différence entre eux et les Juifs. Car les Juifs ne savoient ni où il alloit, ni par où il y falloit aller ; leur infidélité, leur aveuglement les empêchoient de le suivre : mais il dit au contraire à ses apôtres : *Vous savez où je vais, et vous savez le chemin par où il y faut aller.* Et ce chemin c'est moi-même : *Je suis la voie, la vérité et la vie*[4]. Pourquoi donc seriez-vous troublés de mon départ, puisque je vous montre la voie pour venir où je suis?

Seigneur, lui avoit dit saint Thomas, *Nous ne savons où vous allez ; et comment en pouvons-nous savoir la voie*[5]? *Je suis la voie, la vérité et la vie :* je suis celui où il faut aller ; car c'est avec moi qu'il faut être, je suis la voie par où il faut aller : parole haute et impénétrable au sens humain. Quelle est la fin de tous les desirs, si ce n'est la *vérité* et *la vie?* C'est, dit-il, ce que je suis; et quand on a trouvé le chemin, que reste-t-il à chercher? *Je suis* encore *ce chemin, je suis la voie.* Comment peut-on être à la fois, et le terme où l'on va, et le chemin pour y aller? Mon Sauveur unit l'un et l'au-

[1] Philip. I. 22. 23. — [2] II. Cor. v. 1. 4. 6. 8. — [3] Joan. XIV. 4. — [4] Ib. 6. — [5] Ib. 5.

tre, et dans ce peu de paroles : *Je suis la voie, la vérité et la vie*, il renferme toute sa doctrine et tout le mystère de la piété. O Seigneur, faites-moi la grâce de goûter cette parole, de vous y trouver, de vous y goûter tout entier!

LXXX[e] JOUR. Jésus-Christ est la voie, la vérité est la vie. (Joan. XIX. 6.)

Je suis la vérité et la vie. Je suis *le Verbe* qui *étoit au commencement*, la parole du Père éternel, sa conception, sa sagesse, *la véritable lumière qui éclaire tous les hommes qui viennent au monde* [1] : la vérité même ; par conséquent le soutien, la nourriture et la vie, de tout ce qui entend : celui en qui est la vie, et la même vie qui est dans le Père. Il faut entrer par la foi dans toutes ces choses; car si elles n'étoient pas nécessaires pour notre salut, Jésus-Christ ne nous les auroit pas révélées.

Je suis donc, dit-il, *la vérité et la vie*, parce que je suis Dieu : mais en même temps je suis homme. Je suis venu enseigner le genre humain, et lui apporter des paroles de vie éternelle : avec la doctrine, je lui ai donné l'exemple de bien vivre. Mais comme tout cela n'étoit qu'au dehors, il falloit encore apporter la grâce aux hommes, et je me suis fait leur victime, pour leur mériter cette grâce : *Je suis donc la voie :* on ne peut approcher de Dieu, ni de la vie éternelle que par moi. Il y faut venir par ma doctrine : il y faut venir par mes exemples : il y faut venir par mes mérites, et par la grâce que j'apporte au monde. *La loi a été donnée par Moïse : la grâce et la vérité a été donnée par Jésus-Christ... Et nous avons vu sa gloire comme celle du Fils unique, plein de grâce et de vérité* [2]. Entrons par cette voie, et nous trouverons la vérité et la vie.

C'est ce que l'Eglise nous enseigne tous les jours par la formule perpétuelle dont elle finit ses oraisons. Qu'on adore Dieu, qu'on le loue, qu'on lui sacrifie, qu'on se consacre soi-même à lui, qu'on le prie, qu'on lui demande ; tout se fait par Jésus-Christ. Voilà la voie : mais en même temps on

[1] Joan. I. 9. — [2] Ib. 14. 17.

a marché. Surtout soyons doux et humbles. Le faux de l'homme, c'est la fierté et l'orgueil, parce qu'en vérité il n'est rien, et que Dieu est seul. Bien connoître qu'il est seul, c'est la pure et seule vérité.

LXXXIIe JOUR. Nul ne vient à son Père que par Jésus-Christ. (Ibid.)

Nul ne vient à mon Père que par moi [1]. Il entre avec ses apôtres dans un secret plus profond ; et pour les rendre tout à fait imperturbables, il leur apprend tout le bien qu'ils trouveront en lui. Ce bien sera qu'en le trouvant, par lui ils posséderont son Père même, qui devoit être tout l'objet de leurs desirs, comme c'étoit le terme de tous les siens.

Nul ne vient à mon Père que par moi. Si le Sauveur est *la voie, la vérité et la vie,* il ne faut point qu'il nous mène à autre qu'à lui-même, pour être heureux. Comment est-ce donc qu'il est la voie pour nous mener à son Père? Que voulons-nous davantage que la vérité et la vie, que nous trouverons en lui! Il nous explique lui-même ce profond secret, en disant : *Si vous me connoissiez, vous connoîtriez aussi mon Père : et vous le connoîtrez bientôt, et vous l'avez déjà vu* [2]. Ne croyez pas qu'en vous élevant à la connoissance de mon Père, je vous mène à quelque chose qui soit hors de moi : c'est en moi qu'on connoît le Père; et vous l'avez déjà vu. Quel est ce nouveau mystère? Comment est-ce qu'on connoît le Père en connoissant Jésus-Christ? Quand les apôtres ont-ils vu le Père? où l'ont-ils vu? C'est ce qu'il dira dans la suite; mais auparavant il nous faut entendre ce qui lui dit saint Philippe : *Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit* [3].

A ces mots, et pour ainsi dire, au seul son de cette parole, l'âme chrétienne ressent quelque chose de grand; mais quelque chose de tendre, mais quelque chose d'intime. *Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit.* Montrez-le-nous, c'est par vous que nous le voulons voir : *il nous suffit;* vous nous ordonnez de n'avoir ni crainte ni trouble : pour cela il ne nous faut qu'une seule chose ; *votre Père nous suffit.* Com-

[1] Joan. XIV. 6. — [2] Ib. 7. — [3] Ib. 8.

prenons bien cette pleine satisfaction de notre esprit en voyant Dieu : ce sera le remède à tous les troubles. Car nous avons trouvé un bien que rien ne nous peut ôter ; et ce bien nous suffisant seul, rien ne pourra troubler notre repos.

LXXXIIIe JOUR. Dieu seul nous suffit. (Joan. XIV. 8.)

Montrez-nous votre Père, et il nous suffit [1]. Dieu seul nous suffit ; et il ne faut que le voir pour le posséder, parce qu'en le voyant, on voit *tout le bien* [2], comme il l'explique lui-même à Moïse : on voit donc tout ce qui peut attirer l'amour : on l'aime sans bornes ; et tout cela c'est le posséder. Disons donc de tout notre cœur avec saint Philippe : *Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit :* lui seul peut remplir tout notre vide, remplir tous nos besoins, contenter éternellement tous nos desirs, nous rendre heureux.

Vidons donc notre cœur de toute autre chose : car si le Père seul nous suffit, nous n'avons pas besoin des biens que nos sens goûtent par eux-mêmes, encore moins des richesses qui sont hors de nous, encore moins des honneurs qui ne consistent qu'en opinion. Nous n'avons pas même besoin de cette vie mortelle : encore moins avons-nous besoin de tout ce qui est nécessaire pour la conserver ; nous n'avons besoin que de Dieu, il nous suffit, en le possédant nous sommes contents.

Que cette parole de saint Philippe est courageuse ! Pour la dire en vérité, il faut aussi pouvoir dire avec les apôtres, *Seigneur, nous avons tout quitté pour vous suivre* [3]. Il faut du moins tout quitter par affection, par desir, par résolution ; je dis par une invincible résolution de ne s'attacher à rien, de ne chercher de soutien en rien qu'en Dieu seul. Alors on peut dire avec saint Philippe : *Montrez-nous le Père, et il nous suffit :* tout est content. Heureux ceux qui poussent à bout ce desir, qui le poussent jusqu'au dernier, actuel et parfait renoncement. Mais qu'ils ne se laissent donc rien ; qu'ils ne disent pas : Ce peu à quoi je m'attache encore, n'est rien. Ne connoissez-vous pas le génie et la nature du cœur humain ?

[1] Joan. XIV. 8. — [2] Exod. XXXIII. 19. — [3] Matt. XIX. 27.

pour peu qu'on lui laisse, il s'y ramasse tout entier, et y réunit tout son desir. Arrachez tout, rompez tout, ne tenez à rien. Heureux, encore un coup, ceux à qui il est donné de pousser à bout ce desir, de le pousser jusqu'à l'effet. Mais il y a obligation pour tous les chrétiens de le pousser à bout du moins dans le cœur, en vérité, sous les yeux de Dieu ; d'avoir du bien comme n'en ayant pas, d'être marié comme ne l'étant pas, d'user de ce monde comme n'en usant pas, mais comme n'en étant pas, mais comme n'y étant pas. C'est à ce vrai bien qu'il nous faut tendre; et nous ne sommes pas chrétiens, si nous ne disons sincèrement avec saint Philippe : *Montrez-nous le Père, et il nous suffit.*

C'est donc le fond de la foi qui dit cette parole ; c'est en quelque façon le fond même de la nature. Car il y a un fond dans la nature qui sent qu'elle a besoin de posséder Dieu ; et que lui seul étant capable de la rassasier, elle ne peut que s'inquiéter et se tourmenter elle-même loin de lui. Quand donc, au milieu des autres biens, nous sentons ce vide inévitable, et que quelque chose nous dit que nous sommes malheureux; c'est le fond de la nature qui crie en quelque façon: *Montrez-nous le Père, et il nous suffit.* Mais que sert au malade ne desirer la santé, pendant que tous les remèdes lui manquent, et que souvent même il a la mort dans le sein, sans le sentir? Tel est l'état de toute la nature humaine. L'homme abandonné à lui-même ne sait que faire, ni que devenir. Ses plaisirs l'emportent; et ces mêmes plaisirs le tuent; il se tue par autant de coups, que l'attrait des sens lui fait commettre de péchés, et il ne tue pas seulement son âme par son intempérance, il donne la mort au corps qu'il veut flatter : tant il est aveugle, tant il sait peu ce qu'il lui faut! L'homne depuis le péché, est né pour être malheureux. Il est malheureux par toutes les infirmités du corps, où il met son bonheur. Combien plus est-il malheureux par un si grand amas d'erreurs, de déréglements, d'inclinations vicieuses, qui sont les maladies et la mort de l'âme ! Quelle malheureuse séduction règne en nous ! Nous ne savons pas même desirer, ni demander ce qu'il nous faut. Saint Philippe nous apprend tout, en disant: *Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit.* Car il se

réduit à la chose que Jésus-Christ nous a enseigné être la seule nécessaire. Seigneur, vous êtes la voie; je viens à vous pour me retrouver moi-même, et dire enfin avec votre apôtre: *Montrez-nous le Père, et il nous suffit.*

LXXXII[e] JOUR. C'est dans le Père qu'on voit le Fils. (Joan. XIV. 9.)

Comme il ne nous paroît point dans tout l'Evangile de demande plus haute que celle de saint Philippe, il n'y a aussi rien de plus haut, que la réponse de notre Seigneur. Nous avons vu, que saint Philippe avoit bien connu deux choses: l'une, que pour être heureux, c'étoit assez de voir le Père: l'autre, que c'étoit au Fils à nous le montrer. Le Fils lui va donc apprendre ce que c'est que voir le Père, et que c'est dans le Fils même qu'on le voit.

Remarquez avant toutes choses cette espèce d'étonnement, avec lequel le Sauveur parle : *Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connoissez pas? Philippe qui me voit, voit mon Père*[1]. Je ne parle pas de celui qui me voit seulement des yeux du corps : celui-là en me voyant, ne me voit point. Car si celui qui regarde l'homme par ses yeux mortels, n'en voit que le dehors, et, pour ainsi parler, que l'écorce ; combien est-on éloigné de voir le Fils de Dieu, quand on n'apporte que les yeux du corps à cette vue ! Les apôtres avoient passé beaucoup au delà, puisqu'ils avoient cru, et confessé par la bouche de saint Pierre, qu'il étoit *le Christ, le Fils du Dieu vivant*[2] : et le même apôtre lui avoit encore dit au nom de tous : *Nous avons cru, et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu*[3].

Ils l'avoient donc connu, et ils avoient en même temps connu son Père ; puisqu'ils avoient très-distinctement et très-véritablement connu, de qui il étoit fils.

Cependant ils n'étoient pas encore contents, et ils avoient raison; parce que comme ils n'avoient pas encore connu parfaitement Jésus-Christ, ils n'avoient pas encore parfaitement connu son Père. Et c'est pourquoi il leur avoit dit : *Si vous m'aviez connu*[4] ; leur faisant entendre, qu'ils ne l'avoient pas

[1] Joan. XIV. 9. — [2] Matt. XVI. 16. — [3] Joan. VI. 70. — [4] Ib. XIV. 7. 9.

encore parfaitement connu, et que c'étoit la raison pourquoi ils ne connoissoient pas encore parfaitement son Père; et c'est pour expliquer à fond cette vérité, qu'il dit maintenant : *Qui me voit, voit mon Père.*

Il y a une certaine manière de me voir, qui ne laisse plus rien à desirer, parce que celui qui me voit de cette sorte, c'est-à-dire, celui qui me voit à découvert et tel que je suis, il voit mon Père. Je suis moi-même par mon fonds et par ma naissance, la manifestation de mon Père; parce que je suis son image vivante, l'éclat de sa gloire, l'empreinte, l'expression de sa substance. Prenez donc garde, Philippe; ne souhaitez pas de voir mon Père, comme si mon Père étoit quelque chose hors de moi : c'est en moi, qu'il faut le voir : c'est en lui aussi qu'on me voit. *Ne croyez-vous pas que je suis dans mon Père, et mon Père dans moi*[1]? Quand donc on le voit, on me voit dans mon principe; et quand on me voit, on le voit dans son image, dans son expression, dans son éclat, dans le rejaillissement de sa gloire : et la vue du Père et du Fils est inséparable. Prenez donc garde, Philippe, que vous n'ayez pas encore entendu ce que c'est que de voir mon Père : vous l'entendrez parfaitement, lorsque vous entendrez que qui me voit le voit aussi; et que qui le voit, me voit en même temps : et à mesure qu'on croit en la connoissance de l'un, on croit aussi en celle de l'autre.

Il venoit de dire : *Si vous me connoissiez, vous connoîtriez aussi mon Père : et vous le connoîtrez bientôt, et vous l'avez vu*[2]. Car il faut toujours revenir à cette parole, comme au principe d'où naît tout ce qui suit. *Vous le connoîtrez;* vous ne le connoissez donc pas encore parfaitement. *Vous l'avez vu* néanmoins : mais vous l'avez vu imparfaitement. Viendra le temps que vous le verrez à découvert; et ce sera dans ce même temps que je me manifesterai moi-même à vous. *Celui qui m'aime,* dit-il, *il sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et je me manifesterai moi-même à lui*[3] : je me découvrirai tout entier; et en me montrant à lui à découvert, en même temps je lui montrerai mon Père.

Quand sera-ce, ô Seigneur, que vous m'admettrez à ce se-

[1] Joan. XIV. 11. — [2] Ib. 7. — [3] Ib. 21.

cret, à cette vue intime et parfaite de votre Père et de vous? Quand vous verrai-je, ô Père et Fils! ô Fils et Père! Quand verrai-je votre parfaite unité, et la manière admirable dont vous demeurerez l'un dans l'autre, lui en vous, et vous en lui? Quand vous verrai-je! ô Dieu, qui sortez de Dieu, et qui demeurez en Dieu! ô Dieu Fils de Dieu! Ce n'est pas assez de vous prier de me montrer votre Père, si je n'entends en même temps que montrer le Fils, c'est montrer le Père: que montrer le Père, c'est montrer le Fils: qu'on les doit aimer du même amour, et les voir d'une même vue. O Père, je serai heureux, quand je verrai votre face! Mais votre face, votre manifestation, c'est votre Fils: *c'est le miroir sans tache de votre* incompréhensible *majesté,* de votre beauté immortelle: *l'image de votre bonté parfaite; la douce vapeur, l'émanation de votre clarté, et l'éclat de votre éternelle lumière*[1]: en un mot, votre pensée, votre conception, la parole substantielle et intérieure par laquelle vous exprimez tout ce que vous êtes: parfaitement et exactement un autre vous-même: qui sort sans diminution, sans interruption, sans retranchement du fond de votre substance. Je me perds, je crois, j'adore; j'espère voir: je le desire: c'est là ma vie.

LXXXVe JOUR. Le Père est dans le Fils, le Fils est dans le Père. (Joan. XIV. 10.)

Entrons encore une fois avec humilité et tremblement, dans la profondeur des paroles de Jésus-Christ. Il nous déclare tout ce qu'il est par ces paroles; puisque le même qu'on voit des yeux du corps, et qui par là paroît homme, est le même en qui on croit, et qu'on voit des yeux de l'esprit, qui par là est le Fils de Dieu, et Dieu lui-même, le même Dieu que son Père; parce que *le Seigneur notre Dieu est un*[2]: parfaitement un, l'unité même: mais non pas un autre Dieu que son Père; à Dieu ne plaise. Son Père et lui sont inséparables: l'un est dans l'autre, des deux côtés: le Père à sa manière dans le Fils; le Fils d'une autre manière dans le Père: qui voit le Père, voit le Fils; qui voit le Fils, voit le Père: on ne les sépare point

[1] Sap. VII. 25. 26. — [2] Deut. VI. 4.

dans la vue, on ne les doit non plus séparer dans la foi, conformément à ce qu'il a dit : *Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi*[1].

Je m'en vais : et vous ne me verrez plus[2]. C'est ce qu'il nous dira bientôt. Vous ne me verrez plus des yeux du corps : mais ne le verrons-nous plus des yeux de l'esprit ? A Dieu ne plaise : où seroit notre foi et notre espérance ? Mais s'en va-t-il tellement qu'il ne demeure plus du tout avec nous ? A Dieu ne plaise, encore un coup. Car où seroit la vérité de cette parole, que nous entendrons bientôt : *Nous viendrons en lui, et nous y ferons notre demeure*[3]. Il s'en va donc, et il demeure : comme quand il est descendu du sein de son Père, il y est demeuré ; ainsi quand il y retourne, il ne demeure pas moins avec nous. De cette sorte, l'homme qui disparoît est le même que le Dieu qui demeure ; celui qu'on voit est le même que celui qu'on ne voit pas ; et lui-même est le même avec son Père, afin que nous entendions, que tout est à nous. Dans celui que nous voyons, et qui s'est donné à nous en se faisant homme, nous pouvons posséder celui qui est éternellement avec le Père, qui est dans le Père, en qui le Père est, que nous verrons, que nous aimerons, que nous possèderons dans son Fils. C'est la parfaite explication de cette parole : *Je suis la voie*, comme homme : comme Fils de Dieu, *je suis*, ainsi que mon Père, *la vérité* et *vie* : la même vérité, la même vie. Voilà le mystère, voilà l'espérance, voilà la foi des chrétiens : tenir le Fils qui s'est fait visible, pour s'élever par lui, et trouver en lui l'invisible vérité de Dieu. Ah ! que Dieu est proche de nous ! Que Dieu est en nous par Jésus-Christ ! Vraiment il est notre Emmanuel : *Dieu avec nous !* Allons à sa table ; mangeons, rassasions-nous ; là est notre nourriture : là est notre vie.

LXXXVIe Jour. Jésus le Verbe éternel nous fait voir le Père. (Ibid.)

Quoique nous soyons bien éloignés de cette bienheureuse vision, où nous verrons clairement le Père dans le Fils, comme le Fils dans le Père : le Fils de Dieu va nous apprendre que le Père commence déjà à se manifester en lui, par

[1] Joan. XIV. 1. — [2] Ib. XVI. 16. — [3] Ib. XIV. 23.

deux moyens admirables : par sa parole, par les œuvres de sa puissance, qui sont ses miracles.

Ne croyez-vous pas que je suis dans mon Père, et que mon Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même[1]. Si je ne suis pas de moi-même, je ne parle pas de moi-même ; si je suis la parole, je suis la parole de quelqu'un ; celui qui me prononce, me donne mon être ; et toutes mes paroles sont de lui, puisque la parole substantielle d'où naissent toutes les paroles que je profère, est de lui-même.

Les paroles de Jésus-Christ ressentent quelque chose de divin, par leur simplicité, par leur profondeur, et par une certaine autorité douce avec laquelle elles sortent. *Jamais homme n'a parlé comme cet homme*[2] : parce que jamais homme n'a été Dieu comme lui, ni n'a eu sur tous les esprits cette autorité naturelle qui appartient à la vérité ; qui fait que sans s'efforcer, sans se guinder, pour ainsi dire elle y influe si doucement et si intimement, qu'on lui cède sans violence.

Mais la merveille de cette parole, c'est que cet homme qui parle en Dieu, parle en même temps comme prenant tout d'un autre : *Ce que je dis, je le dis comme mon Père me l'a dit*[3] ; et comme il me le dit toujours, parce qu'il me parle toujours comme toujours je suis sa parole.

Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais celle de mon Père qui m'a envoyé. Et quelle preuve nous en donne-t-il ? *Celui qui parle de lui-même, cherche sa propre gloire : mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, est véritable ; et il n'y a point d'injustice en lui*[4].

Mon Sauveur, ne parlez-vous point trop comme une créature ? Qu'est-ce qu'une créature, sinon quelque chose qui n'est pas de soi, qui n'a rien de soi, qui est toujours à l'emprunt ? La différence est immense, entre ce qui est produit de toute éternité, et ce qui est produit dans le temps : ce qui est produit de toute éternité est toujours ; ce qui est produit dans le temps n'est pas toujours, et peut n'être point du tout. Il est donc tiré du néant ; il est néant lui-même. Par conséquent,

[1] Joan. XIV. 10. — [2] Ib. VII. 46. — [3] Ib. XII. 50. — [4] Ib. VII. 16. 18.

quelle différence entre sortir de Dieu comme son ouvrage, et sortir de Dieu comme son Fils? L'un est créé, l'autre engendré; l'un tiré du néant, et néant lui-même; l'autre tiré de la substance de Dieu, et par conséquent l'être même. Parmi les hommes mêmes, quelle différence entre le fils et l'ouvrage? Tous deux néanmoins viennent d'un autre. Mais le fils est de même nature que son père; et en cela n'est rien moins que lui : mais l'ouvrage n'a rien de son ouvrier, et lui est absolument étranger.

Mon Dieu, oserai-je suivre je ne sais quelle lumière sombre qui me paroît? Dieu est Père : Dieu est ouvrier; l'homme est père, l'homme est ouvrier mais avec une immense différence. L'homme est ouvrier; mais il trouve sa matière toute faite par un autre dont il l'emprunte : Dieu n'a besoin d'aucune matière, et il tire tout du néant.

L'homme est père : est-il un vrai père? et que donne-t-il à son Fils? Son Fils, il est vrai, est de même nature que lui : mais est-ce lui qui lui donne cette nature? Non sans doute. Comment donc vient-il de lui? Combien imparfaitement! La véritable paternité est en Dieu, qui engendrant son Fils de tout son fond, lui donne toute sa substance, tout son être, par conséquent toute son éternité; et le fait être non-seulement son égal, mais encore *un avec lui*[1].

Ne dites pas qu'il emprunte : car son Père toujours fécond, en lui communiquant tout ce qu'il est, ne se dessaisit de rien. Autre chose est prêter, ou donner par sa volonté ce qu'on peut ne donner pas : autre chose est être fécond. Il faut entendre dans le Père l'abondance, la plénitude, la fécondité, une pleine effusion de soi-même, mais en soi-même pour engendrer un autre soi-même qui reçoit tout en naissant, et qui naît par conséquent égal à celui de qui il reçoit tout, aussi grand, aussi éternel, aussi parfait que lui. Un Dieu ne vient pas d'un autre, qui le tire du néant : mais un Dieu vient d'un autre, qui le tire pour ainsi parler, de sa propre essence; qui le produisant en soi-même, se dégraderoit soi-même, s'il le produisoit imparfait. C'est donc un Dieu, qui vient d'un Dieu : Fils parfait d'un

[1] Joan. x. 30.

Père parfait, parfaitement un avec lui, parce qu'il reçoit sa nature dont l'unité fait l'essence, *Ecoute, Israël : le Seigneur notre Dieu est un* [1] : le Père est un, le Fils est un : le Père est Dieu, le Fils est Dieu, et tous deux ne peuvent être qu'un seul Dieu; autrement, le Fils n'est pas Fils, et il n'a point la nature de son Père, s'il n'en a point la parfaite et souveraine unité.

Pourquoi se jeter dans ces abîmes? Pourquoi Jésus-Christ nous les a-t-il découverts? Pourquoi y revient-il si souvent? Et pouvons-nous ne nous arrêter pas à ces vérités, sans oublier la sublimité de la doctrine chrétienne? Mais il faut s'y arrêter en tremblant il faut s'y arrêter par la foi : il faut, en écoutant Jésus-Christ, et ses paroles toutes divines, croire que c'est d'un Dieu qu'elles viennent; et croire aussi en même temps, que ce Dieu d'où elles viennent, vient lui-même de Dieu, et qu'il est Fils; et à chaque parole que nous entendons, il faut remonter jusqu'à la source, contempler le Père dans le Fils, et le Fils dans le Père.

Voici donc l'acte de foi que je m'en vais faire : le Fils n'est pas de lui-même : autrement il ne seroit pas Fils : il ne parle donc pas de lui-même : : *Il dit ce que son Père lui dit* [2] : son Père lui dit tout en l'engendrant; et il le lui dit, non par une autre parole, mais par la propre parole qu'il engendre : il rapporte tout à son Père, parce qu'il s'y rapporte lui-même : il rapporte sa gloire à celui de qui il tient tout son être; mais cette gloire leur est commune : quelque chose manqueroit au Père, si son Fils étoit moins parfait que lui. C'est ce que je crois, car Jésus-Christ me le dit : c'est ce que je verrai un jour, parce que le même Jésus me l'a promis.

Parlez donc, parlez, ô Jésus ! parlez, vous qui êtes la parole même. Je vous vois dans vos paroles, parce qu'elles me font voir et sentir en quelque façon, que vous êtes un Dieu : mais j'y vois aussi votre Père, parce qu'elles me font connoître que vous êtes un Dieu sorti d'un Dieu, *le Verbe* et *le Fils de Dieu* [3].

[1] Deut. VI. 4. — [2] Joan. XII. 49. 50. XIV. 10. — [3] Ib. I. 1. 14.

LXXXVIIe JOUR. Jésus-Christ opérant ses miracles, nous fait voir le Père dans ses œuvres. (Ibid.)

Le Père qui demeure en moi fait les œuvres [1] miraculeuses. C'est la seconde chose par où Jésus-Christ veut qu'on voie son Père en lui : on le voit dans ses paroles ; il le faut encore voir dans ses œuvres.

Mon Père agit, et moi j'agis aussi : *Mon Père ne cesse d'agir et je ne cesse d'agir* [2]. Si le monde a été, c'est que mon Père l'a fait, et moi aussi : si le monde continue d'être, c'est que mon Père le conserve, et moi aussi. Il a fait et il fait tout par son Fils : *Le Fils ne fait rien de soi, et il ne fait que ce qu'il voit faire à son Père* [3]. Est-ce un apprenti, toujours attaché aux mains et au travail de son maître? toujours apprenti, jamais maître? Les apprentis mêmes ne sont pas ainsi parmi les hommes. Qu'imaginez-vous ici, homme grossier? Quoi! le Père qui fait quelque chose, et le Fils qui l'imite, et fait aussi quelque chose? Quelle folie! Le Père a-t-il fait un autre monde que le Fils? Y a-t-il un monde que le Père ait fait, et un autre monde que le Fils ait fait à l'imitation de son Père? A Dieu ne plaise : le Père fait tout ce qu'il fait par son Fils, et le Fils ne fait rien que ce qu'il voit faire ; comme il ne dit rien, que ce qu'il entend dire. Mais comment lui parle-t-on? En l'engendrant : car au Père éternel, parler c'est engendrer : prononcer son Verbe, sa parole, c'est lui donner l'être. De même, lui montrer tout ce qu'il fait, lui découvrir le fond de son être et de sa puissance, en un mot, lui ouvrir son sein, c'est l'engendrer : c'est le faire sortir de ce sein fécond, et en même temps l'y retenir, dans ce sein où il voit tout, tout le secret de son Père, et d'où il vient l'apprendre aux hommes, autant qu'ils peuvent le porter et qu'il leur convient.

Il ne dit donc rien que ce qu'il entend ; il ne fait rien que ce qu'il voit faire : mais entendre son Père, et voir ce qu'il fait et ce qu'il est, c'est naître de lui. Il a cela par sa naissance : il lui est aussi naturel d'agir, qu'à son Père ; et c'est pourquoi il ajoute : *Ce que le Père fait, le Fils le fait semblablement* [4]. Ecoutez : il ne le fait pas seulement, mais *il le fait semblable-*

[1] Joan. XIV. 10. — [2] Ib. V. 17. — [3] Ib. 19. — [4] Ib.

ment, aussi parfaitement et avec pareille dignité. Le Père le fait infatigablement, et le Fils de même ; le Père tire du néant et le Fils de même : le Père agit sans cesse et le Fils aussi. *Le Père ressuscite qui il lui plaît, et le Fils ressuscite aussi qui il lui plaît* [1], avec une pareille autorité, comme sa nature, est celle de son Père. *Comme le Père a la vie en soi, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en soi* [2]. On la lui donne ; et néanmoins il l'a en soi, parce qu'on lui donne tout sans réserve. Ainsi la vie est en lui, comme elle l'est dans son Père ; et il est comme lui la vie par nature.

Ainsi le Père qui demeure en moi, fait les œuvres miraculeuses que vous voyez : tout est parfait dans les œuvres de Jésus-Christ, tout y ressent une autorité et une origine céleste. C'est pourquoi saint Jean disoit : *Nous avons vu sa gloire, comme la gloire du Fils unique, plein de grâce et de vérité* [3]. Comment donc ne voyez-vous pas, dit-il à Philippe, *que mon Père est en moi, et moi en lui* [4] ? Voyez-le dans les vérités que je vous annonce, dans les paroles de vie éternelle que je vous apporte ; voyez-le dans les œuvres que je fais, pour montrer que c'est mon Père qui m'a envoyé. *Mon Père m'écoute toujours* [5] : il veut tout ce que je veux ; je veux tout ce qu'il lui plaît : tout ce qui est à lui, est à moi, tout ce qui est à moi, est à lui. Comment donc *ne croyez-vous pas que je suis en mon Père, et mon Père en moi ? Croyez-le du moins, à cause des œuvres que je fais* [6]. *Croyez-le du moins* ; comme s'il disoit : Il y a une autre manière de voir que mon Père est en moi, et moi en lui ; qui est de voir la substance de l'un et de l'autre : c'est ce qui fera votre parfaite félicité. Mais en attendant, voyez-le du moins par les œuvres : je fais ce que veut mon Père, ce qu'il me montre : c'est lui qui fait tout en moi. Ne fait-il pas tout aussi dans les autres, qu'il appelle à travailler à son ouvrage ? Oui, sans doute ; mais il ne le fait pas comme étant en eux : c'est-à-dire comme y étant pleinement, comme y étant réciproquement et dans une parfaite égalité : parce que nul autre que le Fils ne peut dire : *Qui me voit, voit mon Père, parce que mon Père est en moi, et moi en lui.*

O rapport ? ô égalité ! ô unité ! je vous crois, je vous adore ;

[1] Joan. v. 21 — [2] Ib. 26. — [3] Ib. I. 14. — [4] Ib. XIV. 10. — [5] Ib. XI. 41. — [6] Ib XIV. 11. 12.

je vous rends grâces, mon Sauveur, de ce que vous nous élevez si haut par la foi : ce m'est un gage que vous voulez m'élever encore plus haut par la claire vue. Qu'ai-je donc à craindre? qu'ai-je à me troubler? Pour n'être jamais troublé, je ne desirerois avec saint Philippe que de voir votre Père. Vous me montrez où je le puis voir : vous me le montrez dans quelque chose qui m'est bien proche, puisque c'est un homme ; et qui est bien proche de vous, puisque c'est un autre vous-même. Je vois, je verrai : qui peut m'ôter mon bonheur.

LXXXVIII° JOUR. Les miracles des apôtres plus grands que ceux de Jésus Christ. De quelle manière. (Joan. XIV. 12.)

« En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi, » non-seulement fera les œuvres que je fais ; mais il en fera » encore de plus grandes : parce que je m'en vais à mon Père[1] ». Vous croyez tout perdre par ma retraite : vous y gagnez ; et la puissance qui vous sera donnée d'en haut, viendra à un tel point que non-seulement vous ferez les choses que je fais, mais encore vous en ferez de plus grandes. Ne vous troublez donc pas ; ne craignez rien ; au contraire remplissez-vous de foi et de confiance : de cette sorte, ce qui se fera par vous après ma retraite, est au dessus de tout ce qui a été fait.

C'est la merveille de Dieu dans les disciples de Jésus-Christ Ils ont fait tout ce qu'il a fait : car ils ont guéri comme lui tous les malades qu'on leur présentoit, et comme lui ils ont été jusqu'à ressusciter des morts.

Ils ont fait des choses qu'il n'a pas faites : à la parole de Pierre, *Ananias et Saphira sont tombés morts*[2] ; et à celle de Paul, *le magicien Elymas a été frappé d'aveuglement*[3]. Ils ont livré à Satan, et à des maux imprévus, ceux qu'il falloit abattre manifestement pour inspirer de la crainte aux autres. Voilà des miracles que Jésus n'a pas faits : mais c'est aussi qu'il ne devoit pas les faire, à cause qu'ils répugnoient au caractère de douceur, au personnage de Sauveur qu'il venoit faire. Ce n'est que sur un figuier qu'il a déployé la puissance de perdre et de détruire : ce n'est que des pourceaux qu'il a livrés aux démons Pour les hommes, il doit être un jour leur juge ; mais dans son

[1] Joan. XIV 12. — [2] Act. V. 1. 2 et seq. — [3] Ib. XIII. 8. 10. 11.

premier avénement, il ne devoit faire sentir que sa qualité de Sauveur.

Nous pouvons dire néanmoins encore, que dans ces miracles qui viennent d'une puissance bienfaisante, les apôtres ont fait plus que Jésus. En touchant les habits qu'il portoit actuellement il sortoit de lui une vertu salutaire [1] : mais on n'a point vu, qu'on guérît par l'*application des linges qui l'avoient touché une fois*, comme il est arrivé à saint Paul [2] ; et même *par son ombre*, comme il est arrivé à saint Pierre [3].

Mais le grand endroit, où il paroît dans les apôtres un miracle plus grand que ceux de Jésus, c'est la conversion du monde. A la première prédication de saint Pierre, trois mille hommes se convertissent [4] : à la seconde cinq mille [5]. Après la mort de Jésus ses disciples ne se trouvent qu'environ six-vingts dans le cénacle [6] : il y avoit par ci par là quelques disciples cachés; mais saint Jacques dit à saint Paul : *Voyez, mon frère, combien de milliers ont cru* [7]. Et que sera-ce donc si nous considérons la gentilité convertie, et l'Evangile reçu dans tout le monde, jusqu'aux peuples les plus barbares? Voilà les miracles de la prédication apostolique, plus grands que ceux de la prédication de Jésus-Christ même.

Ajoutons à ces miracles les secrets révélés par les apôtres, que Jésus n'avoit pas révélés par lui-même : en sorte que nous pouvons dire en quelque façon, non-seulement qu'ils ont fait de plus grandes choses que lui, mais encore qu'ils en ont dit de plus hautes.

Jésus avoit bien parlé de la réprobation des Juifs, et de la conversion des gentils : mais que la réprobation des Juifs dût si tôt paroître, et dût donner lieu à la prochaine conversion des gentils : qu'Israël dût revenir, mais à la fin seulement, et *quand les nations seroient pleinement entrées* [8] dans l'Eglise, et qu'il plût à Dieu de tout renfermer dans l'infidélité, afin de montrer que personne n'étoit sauvé que par miséricorde ; c'est un secret dont Jésus-Christ avoit réservé la révélation à saint Paul, qui étant choisi pour être le docteur des gentils, devoit aussi an-

[1] Luc. VIII. 44. 46. — [2] Act. 19. 11. 12. — [3] Ib. V. 15. 16. — [4] Ib. II. 41. — [5] Ib. IV. 4. — [6] Ib. I. 15. — [7] Ib. XXI. 20. — [8] Rom. XI. 25. 26. 29 et seq.

noncer aux hommes plus profondément le mystère incompréhensible de leur vocation.

C'est ce *mystère* profond, et ce secret inconnu au monde dans les siècles et dans les races passées, que Dieu lui a révélé pour les gentils; par lequel aussi Dieu a fait connoître *la grande science qu'il lui avoit donnée du mystère de Jésus-Christ.* C'est ce *secret* qui a *été révélé aux apôtres et aux prophètes* de la nouvelle alliance *par le Saint-Esprit*, et particulièrement à lui Paul, prisonnier de Jésus-Christ pour les gentils, et qui a été révélé par eux et *par l'Eglise*, non-seulement aux hommes, mais encore *aux anges et aux puissances célestes; afin de* leur *faire admirer les divers conseils de la féconde sagesse de Dieu*[1]. C'est de quoi il se glorifie dans le troisième chapitre aux Ephésiens: parce qu'en effet il lui a été donné, non-seulement d'expliquer clairement et amplement ce que Jésus-Christ avoit comme enveloppé dans des paraboles; mais encore de proposer ce nouveau secret du retour des Juifs, après seulement que les gentils auroient rempli l'Eglise.

O Dieu! soyez loué pour les grâces que vous faites aux hommes, et pour les lumières admirables que vous avez données à votre Eglise. Qui n'admireroit l'honneur que Jésus-Christ veut faire à ses disciples, de surmonter en quelque façon ses propres ouvrages?

Il montre pourtant après, que ce que feront ses disciples de plus grand que lui, c'est lui encore qui le fait: *Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai*[2]. Et ce que je ferai par vous sera plus grand en quelque façon, que ce que je ferai par moi-même. Pourquoi? écoutons-en la raison, *parce que je m'en vais à mon Père.* Si je fais de si grandes choses en descendant de mon Père; combien en ferai-je de plus grandes, quand je remonterai au lieu de sa gloire?

Mon Sauveur, je le reconnois: vous êtes la sagesse éternelle, et vous faites tout à propos et dans son temps: les hommes ne pouvoient pas porter d'abord tout le poids de votre secret: vous dispensez tout par ordre. Vous réservez vos plus grands ouvrages pour le temps où, retourné à votre Père, les jours

[1] Ephes. III. 1. 3. 4. 5. 6. 8. 9. 10. 11. — [2] Joan. XIV. 13.

d'humiliation étant écoulés, vous agirez avec plus d'empire. Vous montrerez votre puissance, en faisant de si grands prodiges par vos disciples. C'est vous qui animez tout: vous paroissez au haut des cieux à votre premier martyr[1], et vous montrez en lui le secours que vous donnez à tous les autres. Vous révélez votre vérité aux gentils par un saint Paul: mais ce Paul, par qui vous opérez la conversion de tant de peuples, vous le convertissez lui-même, en lui parlant du haut des cieux[2], et lui apprenant que c'est en vain qu'il vous résiste.

Vous faites tout ce qu'il vous plaît par vous-même et par vos disciples: vous faites tout convenablement, selon que les hommes le peuvent porter, et selon les divers états où vous devez être.

Ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai[3]: il ne dit pas mon Père le fera: mais, *Je le ferai*. C'est toujours ce qu'il dit: *Mon Père agit, et j'agis aussi*[4]: ce qu'il fait, c'est moi qui le fais. *Car il fait tout par son Verbe, et rien de ce qui se fait, ne se fait sans lui*[5].

Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai. Tout ce que vous me demanderez, je le ferai: c'est lui par qui on demande; c'est lui qui fait ce qu'on demande: c'est en son nom qu'on demande: on lui demande à lui-même, et on obtient tout, non-seulement par lui, mais de lui. Et, dit-il, *je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils*[6]. Il affermit notre foi en nous faisant voir, qu'il nous fait du bien par l'intérêt de sa gloire. Son intérêt, c'est le nôtre: sa gloire, c'est notre bonheur. Qu'y a-t-il donc à craindre pour nous? Considérez, chrétiens, quel Médiateur vous avez: combien bon, combien puissant. Tout est possible par son entremise: il ne s'agit que de savoir ce qu'il faut demander et desirer: c'est ce qu'il va vous apprendre.

LXXXIX[e] JOUR. Ce qu'il faut demander et desirer: aimer et garder ses commandements. (Joan. XIV. 15. 21.)

Si vous m'aimez, gardez mes commandements. Et il conclut: *Celui qui a reçu mes commandements, et qui les garde, est*

[1] Act. VII. 55. — [2] Ib. IX. 3. 4. 5. 6. 7. — [3] Joan. XIV. 13. — [4] Ib. V. 17. — [5] Ib. I. 3. — [6] Joan. XIV. 13.

u' à la mort de
ames de faire
ont prophétisé
a pratique des
a fin cette terr
vez-vous de
hrétienne
discour
ans
is

…nce des yeux, l'esprit de curiosité nous
…ces, à des épreuves inutiles : on cherche
…ve jamais ; ou bien on trouve le mal.
…ns les hommes du monde en fait tout
… de pompeuses vanités. Le faux est
…prit de vérité n'y peut entrer. On
…ut ouvrir les yeux à la vérité.
… *parce qu'il ne le voit pas, et*
…t ni le voir, ni le connoître ;
… *tout dans la malignité* [1],
…e pense mal de tout ; il
…es vertus, parce qu'il
…re motif des choses
…il y ait de bien so-
… dit-il, *des biens*
…on, pâture des
…c'est ce qu'on
…qu'on sent,
…ment des
…es, plus
…passer
…agi-
…tre

…etiens …
… la pratique.

Ne vous attachez n… sans amour. *Si vous m'aim…* commencez à aimer la personne : … fera aimer la doctrine ; et l'amour de … doucement et fortement tout ensemble à … gligez pas de connoître Jésus-Christ et de m… tères : c'est ce qui vous inspirera son amour : le de… plaire suivra de là, et ce desir fructifiera en bonnes œu… La pratique des bonnes œuvres, sans l'amour de Dieu et de Jésus-Christ, n'est qu'une morale purement humaine et phi-losophique : toutes les vertus chrétiennes sont animées de l'a-mour de Jésus-Christ. Ainsi on fait tout en foi, on fait tout en espérance, on fait tout en charité : on aime Dieu, on en est aimé : Jésus-Christ nous aime, et il se manifeste lui-même à nous ; et en lui, il nous manifeste son Père : nous voyons, nous vivons, nous sommes heureux, non point en nous, mais en Dieu.

XC^e JOUR. Promesse de l'esprit consolateur : ce que c'est que le monde. (Joan. XIV. 15. 16. 17.)

« Si vous m'aimez, gardez mes commandements ; et je » prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur,

[1] Philip. II. 8. — [2] Matt. VII. 23 — [3] Joan. XIV. 15.

celui qui m'aime: et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et me manifesterai à lui[1]. Tout cela conclut de plus en plus, à ne se laisser troubler de rien, dans les moyens qu'il nous donne de nous assurer l'amour de son Père et le sien : comme s'il disoit: Ne vous mettez en peine de rien, que de garder mes commandements: si vous les gardez, tout est sûr, parce que mon Père et moi vous aimeront d'un amour si cordial, que nous nous manifesterons à vous, sans vous rien cacher.

Les apôtres desiroient de voir son Père; et après leur avoir appris où il le faut voir, c'est-à-dire en lui, il vient à la pratique, et leur apprend le moyen de parvenir à cette vision bienheureuse, où l'on voit le Fils dans le Père, et le Père dans le Fils, qui est de garder ses commandements.

Je me manisfesterai moi-même à lui. N'espérez pas pouvoir me voir, ni voir mon Père, de vous-même. Nul ne me peut voir, que je ne me découvre moi-même à lui; et je ne me découvre qu'à ceux qui gardent mes commandements. Je me découvre à ceux-là de cette manière admirable qui fait qu'on voit mon Père en moi, et qu'on me voit dans mon Père. Ne vous contentez pas de vous attacher aux sublimes vérités : ne vous repaissez pas de la plus haute contemplation, encore moins des spéculations inutiles : venez aux moyens et aux vérités de pratique: appliquez-vous à l'observance des commandements. Ne croyez pas qu'il suffise de parler hautement de moi ; car toute votre hauteur n'est que bassesse à mes yeux : ni d'admirer ma grandeur; car je n'ai pas besoin de vos louanges: ni d'avoir quelque tendresse vague et infructueuse pour ma personne; car tout cela n'est qu'un feu volage, qui se dissipe de lui-même, et se perd bientôt en l'air. Si vous m'aimez véritablement, sachez que l'amour n'est pas dans la spéculation, ni dans le discours. *Tous ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur*, qui le disent deux fois, et semblent le dire avec force, *n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux: mais celui qui fait la volonté de mon Père, entrera dans le royaume des cieux*[2]: car c'est comme j'ai fait moi-même, et j'ai été *obéissant*

[1] Joan. XIV. 15 21. — [2] Matt. VII. 21. 22.

jusqu'à la mort de la croix[1]. Comment seroit-il utile aux hommes de faire sur moi de beaux discours? puisque ceux qui auront prophétisé et fait des miracles en mon nom, sans venir à la pratique des vertus et à observer mes préceptes, recevront à la fin cette terrible sentence: *Je ne vous connois pas: allez: retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité*[2]. Combien donc la vie chrétienne est-elle sérieuse! Combien est-elle ennemie des vains discours! Elle est toute dans l'obéissance, dans l'humilité, dans la mortification, dans la croix: toute à crucifier ses mauvais desirs, et à abattre la chair qui convoite contre l'esprit.

Prenez garde à l'amusement; j'oserai le dire, à la séduction des entretiens de piété, qui n'aboutissent à rien: tournez tout à la pratique.

Ne vous attachez néanmoins pas à une pratique sèche et sans amour. *Si vous m'aimez, gardez mes commandements*[3]: commencez à aimer la personne: l'amour de la personne vous fera aimer la doctrine; et l'amour de la doctrine, vous mènera doucement et fortement tout ensemble à la pratique. Ne négligez pas de connoître Jésus-Christ et de méditer ses mystères: c'est ce qui vous inspirera son amour: le desir de lui plaire suivra de là, et ce desir fructifiera en bonnes œuvres. La pratique des bonnes œuvres, sans l'amour de Dieu et de Jésus-Christ, n'est qu'une morale purement humaine et philosophique: toutes les vertus chrétiennes sont animées de l'amour de Jésus-Christ. Ainsi on fait tout en foi, on fait tout en espérance, on fait tout en charité: on aime Dieu, on en est aimé: Jésus-Christ nous aime, et il se manifeste lui-même à nous; et en lui, il nous manifeste son Père: nous voyons, nous vivons, nous sommes heureux, non point en nous, mais en Dieu.

XC^e JOUR. Promesse de l'esprit consolateur: ce que c'est que le monde. (Joan. XIV. 15. 16. 17.)

« Si vous m'aimez, gardez mes commandements; et je » prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur,

[1] Philip. II. 8. — [2] Matt. VII. 23. — [3] Joan. XIV. 15.

» pour demeurer éternellement en vous : l'esprit de vérité, que » le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas, et ne le » connoît pas [1] ». Il n'oublie rien pour les consoler et les raffermir ; et après leur avoir parlé de son amour, et de celui de son Père, afin que rien ne leur manque de ce qui est divin, ou plutôt afin que rien ne leur manque de ce qui est Dieu, il leur promet le Saint-Esprit.

L'aimable titre que celui de *consolateur*, que Jésus-Christ donne au Saint-Esprit ! Ce sera donc cet esprit qui vous consolera de mon absence ; ce sera cet esprit qui vous inspirera le vrai amour, qui vous fera garder mes commandements. Cet esprit viendra à la prière de Jésus-Christ : le Père le donnera, et nous verrons aussi que Jésus-Christ le donnera lui-même. C'est cet esprit qui est venu enflammer l'Église à l'amour de Jésus-Christ et à la pratique de ces préceptes.

Un autre consolateur : Jésus-Christ est un grand consolateur, puisqu'il dit : *Venez à moi; vous tous qui êtes peinés* [2]. Le Saint-Esprit insinue cette douce consolation dans le cœur ; il y répand la douceur céleste, qui fait ressentir, qui fait aimer les consolations de Jésus-Christ.

Un autre consolateur. Il avoit parlé de son Père, il avoit parlé de lui-même : il falloit encore parler de cet autre consolateur, et nous manifester tout ce qui est Dieu, la Trinité tout entière.

Pour demeurer en vous éternellement. Cet esprit consolateur ne quitte jamais que ceux qui le chassent ; et de lui-même il demeure éternellement.

L'esprit de vérité. Quelle est la consolation de l'homme parmi les travaux et les erreurs, si ce n'est la vérité ? L'esprit de vérité est donc notre véritable consolateur, en mettant la vérité à la place de la séduction du monde, et de l'illusion de nos sens.

Que le monde ne peut recevoir. Le monde est tout faux. Qu'est-ce que le monde ? sinon *la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, et l'orgueil de la vie* [3] ? La concupiscence de la chair nous livre à des plaisirs qui nous aveu-

[1] Joan. XIV. 15. 16. 17. — [2] Matt. XI. 28. — [3] I. Joan. II. 16.

glent. La concupiscence des yeux, l'esprit de curiosité nous mène à des connoissances, à des épreuves inutiles : on cherche toujours, et on ne trouve jamais ; ou bien on trouve le mal. L'orgueil de la vie, qui dans les hommes du monde en fait tout le soutien, nous impose par de pompeuses vanités. Le faux est partout dans le monde, et l'esprit de vérité n'y peut entrer. On est pris par la vanité ; on ne peut ouvrir les yeux à la vérité.

Que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas, et ne le connoît pas ; parce qu'il ne veut ni le voir, ni le connoître; il est livré, il est séduit. *Le monde est tout dans la malignité* [1], est tout plongé dans le mal. Le monde pense mal de tout; il ne veut pas croire qu'il y ait de véritables vertus, parce qu'il n'en veut point avoir, ni qu'il y ait d'autre motif des choses humaines que le plaisir et l'intérêt, ni qu'il y ait de bien solide que dans les choses corporelles. *Jouissons,* dit-il, *des biens qui sont* [2]; tout le reste n'est qu'idée, imagination, pâture des esprits creux ; ce qui est, c'est ce qu'on sent, c'est ce qu'on touche ; tout le reste échappe. Et au contraire, ce qu'on sent, ce qu'on touche, c'est ce qui échappe continuellement des mains qui le serrent. Plus on serre les choses glissantes, plus elles échappent. La nature du monde est de glisser, de passer vite, d'aller en fumée, en néant. Mais le monde veut s'imaginer que c'est cela qui est. Comment donc pourra-t-il connoître l'esprit de la vérité ? et comment pourra-t-il le recevoir ?

Le monde ne peut pas le recevoir. Il y a l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur. Qui est possédé de l'un, ne peut pas recevoir l'autre. *L'homme sensuel ne peut entendre ce qui est de l'esprit de Dieu; celui est folie, et il ne peut pas l'entendre, parce qu'il le faut examiner par l'esprit* [3]; et son esprit est tout plongé dans les sens ; il fait quelque effort, et il ne peut pas, et il retombe toujours dans son sens charnel.

XCIe Jour. La demeure de Jésus-Christ, et sa manifestation dans les saintes âmes. (Joan. XIV. 17.)

Mais vous, vous le connoîtrez, parce qu'il demeurera en vous, et qu'il sera en vous. Y être véritablement, c'est y de-

[1] I. Joan. v. 19. — [2] Sap. II. 6. — [3] I. Cor. II. 14.

meurer : il ne veut pas être dans nous en passant ; où il ne demeure pas, si on peut parler de la sorte, il ne croit pas y avoir été. *C'est un esprit ferme, esprit stable, constant, assuré*[1] ; parce qu'il est véritable ; et ce qui est véritablement, c'est ce qui demeure ; ce qui passe tient plus du néant que de l'être.

Mais, Seigneur, vous avez dit : *L'esprit souffle où il veut ; et personne ne sait d'où il vient, ni où il va ; ainsi en est-il de celui qui est né de l'esprit*[2]. Comment donc dites-vous aujourd'hui : *Vous le connoîtrez, parce qu'il demeurera en vous, et qu'il y sera?*

Dans les premières touches de l'esprit, on ne sait d'où il vient, ni où il va ; il vous inspire de nouveaux desirs inconnus aux sens ; vous ne savez où il vous mène ; il vous dégoûte de tout, et ne se fait pas toujours sentir d'abord ; on sent seulement qu'on n'est pas bien, et on desire d'être mieux Quand il demeure, il se fait connoître ; mais après il vous rejette dans de nouvelles profondeurs ; et vous commencez à ne plus connoître ce qu'il vous demande ; et la vie intérieure et spirituelle se passe ainsi entre la connoissance et l'ignorance, jusqu'à ce que vienne le jour, où ce bienheureux esprit se manifeste.

Je ne vous laisserai pas orphelins ; je viendrai à vous[3]. Il venoit de les appeler ses *petits enfants* ; il continue à parler en père : *Je viendrai à vous* ; je vous verrai après ma résurrection. Mais ce n'est pas là toute ma promesse ; car je disparoîtrai trop tôt, pour vous satisfaire par cette courte vision ; je viendrai en vous par mon esprit consolateur. Les orphelins seront consolés, parce que l'esprit de leur père sera en eux, et qu'il leur apprendra à prononcer comme il faut le nom de père : *Dieu enverra dans* leurs *cœurs l'esprit de son Fils qui* les *fera crier, Mon Père, mon Père*[4] ; qui leur apprendra à parler, à agir en enfants, et non en esclaves ; en esprit de confiance, de tendresse, d'amour et de liberté.

Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus ; mais vous, vous me verrez ; parce que je vivrai, et vous vivrez[5] ;

[1] Sap. VII. 23.—[2] Joan. III. 8. — [3] Joan. XIV. 18. XIII. 33. — [4] Gal. IV. 6. — [5] Joan. XIV. 19.

vous vivrez de cette vie, dont il est écrit : *Le juste vit de la foi*[1]. Vous vivrez de cette *foi* agissante et féconde en bonnes œuvres, *qui opère par l'amour*[2]. Pour voir Jésus vivant, il faut vivre, et vivre de la vraie vie. Le monde, qui est mort, ne verra point Jésus qui est vivant. *En ce jour, vous verrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous*[3]. En ce jour, lorsque le Saint-Esprit vous sera donné, et encore plus en ce jour, où vous verrez à découvert la vérité même; vous verrez mon union intime, substantielle et naturelle avec mon Père et celle que j'ai contractée avec vous par miséricorde et par grâce. Si vous m'aimez, je vous aimerai, et *je me manifesterai à vous* par amour. Douce manifestation que l'amour inspire, que l'amour attire! *Je me manifesterai*, non point pour satisfaire des yeux curieux, mais pour contenter un cœur ardent.

XCII[e] JOUR. La prédestination. Le secret en est impénétrable. (Joan. XIV. 22.)

Jude lui dit : Seigneur, d'où vient que vous vous découvrez à nous, et non pas au monde[4]? Cette question devoit naître naturellement du discours qui a précédé; puisqu'on y a vu que le Sauveur avoit déclaré qu'il se manifesteroit par son Saint-Esprit à ses amis, et non pas au monde. C'est donc ici le grand secret de la prédestination divine : saint Jude va d'abord au grand mystère : *D'où vient?* Qu'avons-nous fait, qu'avons-nous mérité plus que les autres? N'étions-nous pas pécheurs comme eux, charnels comme eux? Eussions-nous cru, si vous ne nous aviez donné la foi? Vous eussions-nous choisi, si vous ne nous aviez choisis le premier? *Vous ne m'avez point choisi*, dira-t-il bientôt, *mais c'est moi qui vous ai choisis*[5]. *En cela paroît son amour, que ce n'est pas nous qui l'avons aimé; mais c'est lui qui nous a aimés le premier*[6].

Pourquoi, Seigneur, pourquoi, dit saint Jude? Lui seul pouvoit résoudre cette question; mais il s'en est réservé le secret. Et c'est pourquoi il n'y répond pas; et sans faire même semblant de l'entendre, il répète encore une fois : *Si quelqu'un*

[1] Rom. I. 17. — [2] Gal. V. 6. — [3] Joan. XIV. 20. — [4] Ib. 22. — [5] Joan. 16. — [6] I. Joan. IV. 10.

m'aime, il gardera mon commandement; et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure en lui[1]. Comme s'il eût dit: O Jude, ne demandez pas ce qu'il ne vous est pas donné de savoir; ne cherchez point la cause de la préférence; adorez mes conseils: tout ce qui vous regarde sur ce sujet, c'est qu'il faut garder les commandements; tout le reste est le secret de mon Père; c'est le secret incompréhensible du gouvernement, que le souverain se réserve.

Il y a des questions que Jésus résout; il y en a qu'il montre expressément qu'il ne veut pas résoudre, et où il reprend ceux qui les font. Il y en a, comme celle-ci, où il réprime la curiosité par son silence; il arrête l'esprit tout court; et pour le désoccuper des recherches dangereuses, il le tourne à des réflexions nécessaires. * (Saint Jude entendit bien qu'il ne falloit pas pousser plus loin la question. Apprenons de ce saint apôtre à demeurer en repos, non sur l'évidence d'une réponse précise, mais sur l'impénétrable hauteur d'une vérité cachée. Et nous,) passons, évitons cet écueil où l'orgueil humain feroit naufrage. « O profondeur des trésors de la science et de la » sagesse de Dieu! Que ses jugements sont impénétrables, et » ses voies incompréhensibles! Qui lui a donné quelque chose » le premier, pour en prétendre récompense? Parce que tout » est de lui, tout est par lui, tout est en lui: A lui soit gloire » dans tous les siècles: Amen[2] ». Il n'y a qu'à adorer ses conseils secrets, et lui donner gloire de ses jugements, sans en connoître la cause. C'est avec ces mots de l'apôtre, expliquer le silence de Jésus-Christ. Taisez-vous, raison humaine! O Seigneur, que j'ai de joie de la faire taire devant vous! (C'est assez de savoir dire comme David avec joie et reconnoissance; *qu'il n'a pas ainsi traité toutes les autres nations; et il ne leur*

* Ces mots [Saint Jude. . . *jusqu'à* Et nous,] et ceux-ci [C'est assez de savoir. . . . . *jusqu'à* il l'a fait] ne sont point dans le manuscrit original; et on ne peut soupçonner qu'ils aient été écrits sur un papier séparé qui se seroit perdu; car il n'y a aucun signe de renvoi. Nous les avons conservés, parce qu'on les lit dans les éditions précédentes. Il est permis de conjecturer que l'auteur les aura ajoutés à quelque copie de cet ouvrage. On trouve dans la suite deux ou trois passages semblables; nous aurons soin d'en avertir. (*Edition de Versailles.*)

[1] Joan. XIV. 2. — [2] Rom. XI. 33. 36.

a pas manifesté ses jugements[1] ; et encore avec saint Paul : Jésus-Christ *a laissé chaque nation aller dans ses voies*[2] ; sans lui demander pourquoi il l'a fait.) *Qui en veut savoir davantage*, dit saint Augustin[3], *qu'il cherche de plus grands docteurs; mais qu'il craigne de trouver des présomptueux.*

XCIIIe JOUR. Heure fixe du Père et du Fils dans les âmes. (Joan. XIV. 23.)

Ce qui est certain, ce qu'il faut savoir, ce qu'on ne sauroit assez imprimer dans son esprit ; c'est que la cause prochaine de la préférence est que Jésus-Christ et son Père se manifestent à celui qui garde les commandements : *Nous viendrons à lui, et nous y établirons notre demeure*[4].

Il va toujours les affermissant de plus en plus, en les assurant de l'amour de son Père, du sien, de la présence et de l'assistance de son Saint-Esprit ; et afin de ne rien omettre, il leur dit encore : *Nous viendrons en vous, mon Père et moi*; nous ne nous contenterons pas de vous assister au dehors : *nous viendrons à vous ; nous y établirons notre demeure*. Nous vous serons intimement unis ; et cela, non point en passant, mais par un établissement permanent.

Nous viendrons. Quel autre qu'un Dieu peut parler ainsi ? Un simple homme, une simple créature, quelque parfaite qu'on la fasse, osera-t-elle dire : *Nous viendrons*, et s'associer avec le Père éternel, pour demeurer dans le fond des âmes comme dans un sanctuaire ?

Nous viendrons à eux, et nous y établirons notre demeure : et cela qu'est-ce autre chose, sinon ce qui est écrit ? « Vous » êtes le temple du Dieu vivant : comme Dieu dit lui-même : » Je ferai ma demeure en eux, et je me promenerai au milieu » d'eux, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Sortez » du milieu du monde, dit le Seigneur, et séparez-vous, et ne » touchez point aux choses impures ; et je vous recevrai, et je » serai votre père, et vous serez mes fils et mes filles, dit le » Seigneur tout-puissant[5] ».

[1] Ps. CXLVII. 10. — [2] Act. XIV. 15. — [3] Lib. de spirit et lit. cap. 34 n. 60. — [4] Joan. XIV. 23. — [5] II. Cor. VI. 16. 17. 18.

Qui nous dira quelle est cette secrète partie de notre âme, dont le Père et Fils font leur temple et leur sanctuaire? Qui nous dira combien intimement ils y habitent : comme ils la dilatent comme pour s'y promener, et de ce fond intime de l'âme, se répandre partout, occuper toutes les puissances, animer toutes les actions? Qui nous apprendra ce secret, pour nous y retirer sans cesse, et y trouver le Père et le Fils?

Ce n'est pas là cette présence, dont saint Paul dit : *Il n'est pas loin de nous; car nous vivons, nous nous mouvons, et nous sommes en lui et par lui*[1]. Car cette présence nous est commune avec tous les hommes, et même, en un certain sens, avec tout ce qui vit et qui respire. Mais l'union que Jésus-Christ nous promet ici, est une union qu'il ne promet qu'à ses amis. Qu'elle est profonde! qu'elle est intime! qu'elle est éloignée de la région des sens!

Quand Dieu nous a faits à son image, il a créé en nous, pour ainsi parler, ce secret endroit où il se plaît d'habiter. Car il entre intimement dans la créature faite à son image : il s'unit à elle par l'endroit qu'il a fait à son image, où il a mis sa ressemblance. L'homme ne lui est pas étranger, puisqu'il l'a fait, comme lui, intelligent, raisonnable, capable de le desirer, de jouir de lui; et lui aussi il jouit de l'homme; il entre dans son fond, d'où il possède le reste; il en fait son sanctuaire. O homme, ne comprendras-tu jamais ce que ton Dieu t'a fait? Nettoie à Dieu son temple; car il y veut habiter : crois seulement, mais d'une foi vive; tu n'auras besoin pour prier d'autre temple que toi-même. Que Dieu t'écoute de près! Il est en toi, il y demeure, il y règne : son Fils y est avec lui. Quand il t'a fait à son image, il a parlé avec son Fils de l'ouvrage qu'il alloit faire; et il a dit : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance*[2] : et maintenant il vient en toi avec lui : il l'envoie continuellement de son sein dans le tien : il y envoie aussi son Saint-Esprit, sanctificateur invisible de ce temple. Il faut être juste pour cela; car il ne peut pas habiter dans une âme souillée. O homme, comment peux-tu souffrir le péché? Temple de Dieu, comment peux-tu mettre une idole dans ce sanctuaire?

[1] Act. XVII. 27. 28. — [2] Gen. I. 26.

Non, je me veux retirer en Dieu. Et que faut-il faire pour cela, sinon se recueillir en soi-même? Mais l'y sentons-nous, l'y trouvons-nous? Dieu n'est-il pas en nous d'une manière vive, et qui se fasse sentir? Jésus-Christ a dit du Saint-Esprit : *Vous le connoîtrez, parce qu'il sera en vous, et qu'il y demeurera*[1]. Nous devons donc aussi connoître et sentir en nous le Père et le Fils, puisqu'ils y sont, et qu'ils y demeurent. Oui sans doute, il est ainsi; Dieu se fait sentir en quelque sorte, lorsqu'il arrive en nous : c'est ce que saint Paul vient de nous rapporter : *Et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple*[2]. Quand je ne sais quoi nous dit dans le cœur, que nous ne voulons que Dieu, et que tout le reste nous est en horreur; alors Dieu se fait sentir. Mais ne croyons pas qu'il se fasse toujours sentir bien clairement, ni que dans le cours de cette vie il se fasse sentir avec certitude. Il nous est plus intime que nous ne le sommes à nous-mêmes : ainsi il se cache en nous autant qu'il lui plaît : il s'y découvre à nous-mêmes autant qu'il lui plaît : et il ne s'y découvrira pleinement, que lorsqu'il assouvira tous nos desirs; que *sa gloire nous apparoîtra, et que Dieu sera tout en tous*, comme dit saint Paul[3].

Ouvrez-lui cependant l'entrée : Jésus-Christ nous en donne le moyen : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole : celui qui ne m'aime pas, ne garde pas ma parole*[4]. *N'aimez point en discours, ni en paroles; aimez par les œuvres et en vérité*[5]. Il sonde les cœurs, et il voit que celui qui parle, et qui croit aimer sans agir, n'aime pas. Mais aussi celui qui garde extérieurement sa parole, et qui n'agit point par amour, ne garde pas véritablement cette parole. Il faut joindre l'exécution de sa parole avec son amour; parce que sa principale parole et l'abrégé de sa doctrine, c'est qu'il faut aimer.

XCIVe Jour. Etat ferme de la vie chrétienne. (Joan. XIV. 16—23.)

Arrêtons-nous sur ces paroles : « Mon Père vous donnera » le Consolateur, afin qu'il soit en vous éternellement. Vous

[1] Joan. XIV. 17. — [2] II. Cor. VI. 16. — [3] I. Cor. XV. 28.— [4] Joan. XIV. 23. 24. — [5] I. Joan. III. 18. — [6] Joan. XIV. 16. 17. 23.

» le connoîtrez, parce qu'il demeurera en vous. Nous viendrons » à lui, et nous y établirons notre demeure [1] ». Entendons que la vie chrétienne n'est pas un mouvement perpétuel du bien au mal et du mal au bien. C'est quelque chose de stable et de permanent. Celui qui n'a rien de ferme, et dont la vie est un continuel retour du péché à la pénitence, et de la pénitence au péché, a juste sujet de craindre que le bien n'ait jamais été solidement en lui.

Je ne veux pas dire qu'on ne puisse jamais perdre la grâce : car pourquoi la pénitence auroit-elle été établie après le baptême? Je ne veux pas dire, que la chute après la pénitence soit sans remède : car Jésus-Christ n'a point donné de bornes à la puissance des clefs : *Tout ce que vous remettrez sera remis : tout ce que vous délierez sera délié* [2] : vous pourrez remettre et délier jusqu'à l'abus de la pénitence. Je ne veux pas dire non plus que le passage de la grâce au péché, et du péché à la grâce, ne puisse pas quelquefois être fréquent. Saint Pierre étoit juste, quand Jésus lui dit comme aux autres : *Vous êtes purs* [3]; et il n'excepta que Judas. Il tomba bientôt après, quand il renia son maître : il se convertit bientôt après, lorsque Jésus le regarda, et qu'il pleura si amèrement. Qui osera dire qu'un regret si amer et si sincère, le fruit d'un regard spécial de Jésus, ne lui rendit pas la justice ? Mais qui osera dire aussi qu'il ne l'avoit pas perdue de nouveau, lorsque *Jésus lui reproche comme aux autres son incrédulité et la dureté de son cœur, pour n'avoir pas voulu croire ceux qui leur annonçoient qu'il étoit ressuscité* [4] ? Dieu permet ces chutes fréquentes, lorsqu'il fait sentir à une âme sa propre foiblesse. Mais où en veut-il venir par ces terribles leçons, sinon à affermir l'âme dans l'humilité, dans la défiance de soi-même, dans la confiance en Dieu, et par là dans la vertu ? Il en faut donc venir à un état de fermeté et de consistance. Chrétien, tu as assez appris tes foiblesses par tes chutes : il n'est pas question de l'expérimenter toujours : il est temps de profiter de tes expériences : Pierre n'a été vacillant un peu de

[1] Matt. XVII. 16. 17. 23.—[2] Matt. XVI. 19.—[3] Joan. XIII. 10.—[4] Marc. XVI. 14.

temps, que pour être conduit par là à une longue et perpétuelle persévérance.

XCV[e] JOUR. Le maître intérieur. (Joan. XIV. 25. 25.)

« Je vous ai dit ces choses, pendant que j'étois parmi vous : » mais le Saint-Esprit consolateur, que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous » inspirera, vous suggèrera », mot à mot selon l'original, « vous » fera ressouvenir de toutes les choses que je vous aurai dites [1] ». Quoi donc, avions-nous besoin de deux maîtres ? et Jésus-Christ ne nous suffisoit-il pas pour nous enseigner ? soyons ici attentifs à cette école intérieure, qui se tient dans le fond du cœur. Outre les enseignements du dehors, il falloit un maître intérieur, qui fît deux choses ; l'une de nous faire entendre au dedans ce qu'on nous avoit enseigné au dehors ; l'autre, de nous en faire souvenir, et d'empêcher qu'il ne nous échappât jamais.

Remarquons bien néanmoins que Jésus-Christ et le Saint-Esprit ne nous enseignent pas des choses différentes. Ecoutez bien, fanatiques, qui attribuez à la doctrine du Saint-Esprit, des choses que Jésus-Christ n'a pas dites. Il enseigne les mêmes choses ; mais l'un enseigne au dehors, et l'autre au dedans ; et lorsqu'on dit que le Saint-Esprit enseigne au dedans, il faut entendre que Jésus-Christ même enseigne aussi au dedans ; parce que c'est lui qui envoie le Saint-Esprit, qui est plein de lui, comme il l'expliquera bientôt.

Et pourquoi cette doctrine intérieure est-elle attribuée au Saint-Esprit, si ce n'est pour la même raison, que l'infusion de la charité lui est attribuée ? *La charité*, dit-il, *est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné* [2]. Qu'est-ce donc qu'enseigner au Saint-Esprit ? si ce n'est faire aimer la vérité que Jésus-Christ nous a annoncée jusqu'à pouvoir dire : « Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ ? » Sera-ce l'affliction, ou la persécution, ou la faim ? Nous sommes victorieux dans toutes ces tentations à cause de celui qui » nous a aimés, et qui nous a donné son amour [3] ». Et qu'est-

[1] Joan. XIV. 25. 26. — [2] Rom. V. 5. — [3] Ibid. VIII. 35 37.

ce que nous faire ressouvenir de ce que Jésus-Christ nous aura dit, sinon le tenir toujours présent à notre esprit par l'attachement que nous y aurons au fond du cœur? C'est-à-dire, que le Saint-Esprit nous inspire non tant la science que l'amour, et que c'est par lui véritablement que nous sommes enseignés de Dieu, comme Jésus-Christ nous l'a dit [1].

Soyons donc recueillis et intérieurs, puisque c'est au dedans que nous parle notre docteur. Homme ! où courez-vous d'affaire en affaire, de distraction en distraction, de visite en visite, de trouble en trouble? Vous vous fuyez-vous-même, puisque vous fuyez votre intérieur, et vous fuyez en même temps le Saint-Esprit, qui vous y veut parler.

XCVI^e Jour. Paix intérieure. (Joan. XIV. 27.)

Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix; cette paix intérieure, *que le monde ne vous peut donner* [2], puisqu'au contraire c'est lui qui la trouble. Et qu'est-ce que cette paix? *Nous viendrons à lui, et nous y ferons notre demeure* [3]. Dieu en nous et dans notre fond, c'est notre paix. Car il est écrit de la cité sainte, qui est la figure de l'âme fidèle : *Dieu ne sera point ébranlé au milieu d'elle* [4]. *Que la tempête vienne;* c'est-à-dire, les passions, les afflictions, la perte des biens temporels : *Dieu au milieu de l'âme ne sera point ébranlé;* ni par conséquent le fond où il est : car le Psalmiste poursuit : *Dieu l'aidera dès le matin :* Dieu la préviendra de ses grâces ; et c'est là sa paix ; pourvu qu'elle soit soigneuse de se recueillir en elle-même : car c'est là qu'elle trouve Dieu, qui est sa force. Si elle se dissipe, si elle court, Dieu sera ébranlé au milieu d'elle ; non en lui-même, mais au milieu d'elle. Commencez-vous à écouter le monde et la tentation? Dieu s'ébranle au milieu de vous, il est prêt à vous quitter. Consommez-vous le péché ? il vous quitte. Demeurez donc uni à vous-même, et à Dieu, qui est en vous : il ne s'ébranlera pas au milieu de vous; par là vous serez en paix : car il est écrit : *Le lieu où il demeure sera en paix* [5]. *Il n'y a point de paix*

[1] Joan. VI. 45.—[2] Ibid. XIV. 27. —[3] Ibid. 23.—[4] Ps. XLV. 6.—[5] Ibid. LXXV. 3.

pour les méchants dit le Seigneur [1]. Encore un coup : *Il n'y a point de paix pour les méchants : ils sont comme une mer agitée, qui n'a jamais de repos* [2] : qui regorge en mauvais desirs : *et ses flots, et son écume jetée au bord, sera foulée aux pieds, et ne fera que de la boue* [3].

XCVII^e Jour. Paix imperturbable. (Joan. XIV. 27.)

Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix : je ne vous donne pas une paix comme celle que le monde donne. Ne soyez point troublés, ne craignez rien. C'est ce que le monde ne peut vous donner. Ce qu'il redouble le nom de la paix, marque l'affection et la tendresse avec laquelle il fait un si beau présent. Vous diriez qu'à coups redoublés il veuille faire pénétrer la paix au fond du cœur. Il la leur donne pour eux, il la leur donne pour nous. Il leur donne cette paix qui reposera sur les enfants de la paix, qui seront dans la maison où ils entreront ; et qui reviendra à eux, si personne ne la veut recevoir. Recevons donc la paix des apôtres, celle des ministres de Jésus-Christ, lorsqu'ils entrent dans nos maisons : soyons pour eux des enfants de paix ; ne soyons ni contredisants, ni murmurateurs. Recevons cette paix : non celle du monde, mais celle que Jésus-Christ sait faire trouver au milieu des humiliations et des travaux.

Ne craignez rien, ne vous troublez pas. C'est, comme nous avons dit, la conclusion de tout ce discours, et le terme où il aboutit. Considérons toutes les raisons par lesquelles le Fils de Dieu bannit le trouble que devoit causer sa mort. Premièrement, s'il s'en va, c'est pour nous préparer la place dans la maison de son Père. Ses disciples le peuvent suivre ; et en leur disant où il va, il leur montre aussi le chemin pour y parvenir. Il leur apprend où ils pourront voir le Père, dont la vision leur suffit : dans la possession duquel ils n'ont plus rien ni à desirer ni à craindre. Secondement, quoiqu'il les quitte, il n'en sera pas moins leur protecteur ; et ils peuvent tout obtenir en son nom. Loin que son absence leur nuise, il fera pour eux et

[1] Is. XLVIII. 22. — [2] Ibid. LVII. 21. — [3] Ibid. 20.

par eux de plus grandes choses qu'il n'avoit jamais faites. Troisièmement, en les quittant; il leur promet un consolateur invisible, qui adoucira leurs peines, et leur gravera dans le cœur toute sa doctrine. Touchés de l'amour qu'ils auront pour sa personne, ils garderont sa parole. Enfin, il ne les quittera pas en les quittant; il viendra à eux, et il y viendra avec son Père, et ils établiront leur demeure dans leurs âmes : ce qui les fera jouir dans le fond du cœur, au milieu des persécutions et des tentations, d'un imperturbable repos, et de cette *paix qui surpasse tout sentiment, toute pensée, toute intelligence*[1]. Après cela on peut conclure : *Ne vous troublez pas, ne craignez rien*. Voici néanmoins encore une raison plus touchante pour ses vrais disciples.

XCVIII^e JOUR. Jésus-Christ rentre en sa gloire, retournant à son Père. (Joan. XIV. 28.)

Vous avez ouï que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens[2] : je meurs, et je ressuscite, et je reviens de nouveau, à vous : je m'en vais encore, je monte au ciel, et j'en reviendrai à la fin, pour demander compte de mes grâces. *Si vous m'aimiez, vous seriez bien aise que je m'en allasse.* Je vous ai dit les raisons de vous consoler de mon absence, par les biens qui vous en reviennent. En voici une, par rapport à moi, qui vous doit toucher davantage : *Si vous m'aimez, vous devez vous réjouir que je retourne à mon Père; parce que mon Père est plus grand que moi*; et que c'est avec lui que je trouverai ma véritable grandeur.

C'est son Père qui en est la source, parce qu'il tient tout de lui : il est toujours dans son sein, et ne le quitte jamais. Toutefois en se faisant homme, il est sorti en un certain sens du lieu de sa gloire; et il s'est fait moindre que son Père, lui qui est naturellement son égal. Comme homme il va retourner à ce lieu de gloire; et en retournant à celui qui est plus grand que lui, à cet égard, il devient aussi plus grand lui-même *parce qu'il entre dans sa gloire*[3], ensuite de ses souffrances : et qu'*assis à la droite de la majesté* de Dieu, *toute puissance*

[1] Philip. IV. 7. — [2] Joan. XIV. 28. — [3] Luc. XXIV. 26.

lui est donnée dans le ciel et dans la terre [1]. C'est ce qu'il nous dira bientôt : *Mon Père, glorifiez-moi de la gloire que j'ai eue auprès de vous, avant que le monde fût* [2]. Répandez cette gloire sur l'humanité que j'ai prise. Telle est la gloire que je vais recevoir en retournant à mon Père : *Si vous m'aimiez, vous en auriez de la joie.* Réjouissez-vous donc, vous qui m'aimez ; réjouissez-vous de la gloire où je vais entrer.

C'est ce que font tous les bienheureux esprits, en disant : *L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir puissance, divinité, richesses, sagesse, force, honneur, gloire, bénédiction, actions de grâces* : il est digne de les recevoir avec son Père : *A celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, bénédiction et honneur, et gloire, et puissance aux siècles des siècles* [3]. Vous le voyez, ils n'ont point de termes pour expliquer un si grand transport : c'est qu'il aiment Jésus, et se réjouissent de la gloire qu'il a reçue avec son Père.

C'est pour nous exciter à cette joie, qu'il nous dit : *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père* [4]. O Seigneur, je m'en réjouis ; je ne me réjouis pas tant de mes avantages, que je me réjouis de votre gloire. Allez à votre Père, selon ce qu'il est plus grand que vous, afin de jouir des avantages de votre naturelle grandeur. Gloire, louange, bénédiction, puissance, honneur, soit donné à l'Agneau qui a été immolé pour nous. Soyez loué, soyez adoré, soyez servi de toute créature : je fais ma gloire de votre gloire, ma grandeur de votre grandeur, ma félicité de votre félicité. Voilà ce qu'il nous faut dire dans toute l'étendue de notre cœur ; en honneur de cette parole du Sauveur : *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi.*

Mon Sauveur, que vous êtes grand ! puisque vous avez besoin d'avertir les hommes que votre père est plus grand que vous. Si un autre que vous disoit : Dieu est plus grand que moi ; on lui répondroit : Qui en doute ? quelle comparaison y a-t-il à faire entre Dieu et vous ? C'est trop présumer de vous, que de croire qu'on vous puisse mettre en comparai-

[1] Matt. XXVIII. 18. — [2] Joan. XVII. 5. — [3] Apoc. V. 12. 13. — [4] Joan. XIV. 28.

son avec Dieu. Mais comme il y a en Jésus-Christ une grandeur pareille à celle de Dieu, en sorte qu'il ne craint point de ce côté là de traiter d'égal avec Dieu, et que dans tout le discours que nous avons ouï, il montre cette égalité; il a été nécessaire de nous faire souvenir aussi de l'endroit par où le Père est plus grand que lui; de peur qu'on n'oubliât qu'étant Dieu, il s'étoit humilié et anéanti jusqu'à prendre, non-seulement la forme d'esclave, mais encore la figure du pécheur.

Que vous êtes grand, mon Sauveur ! Que j'ai de joie de votre grandeur! Que j'ai de joie de la gloire que vous avez naturellement dans le sein de votre Père! Que j'en ai de celle où vous êtes exalté par votre humiliation jusqu'à la mort, et à la mort de la croix !

Seigneur, vous m'avez appris comment il vous faut aimer. oserai-je vous dire avec saint Pierre : *Seigneur, vous savez que je vous aime* [1]. Excitez-vous, chrétien, à cet amour : dites mille et mille fois à Jésus : je vous aime; mais souvenez-vous qu'il vous a dit : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements.*

XCIX[e] Jour. Jésus-Christ prédit tout ce qui lui doit arriver : il va volontairement à la mort. (Joan. XIV. 29.)

Je vous ai dit ces choses avant qu'elles arrivassent; afin que vous crussiez, lorsqu'elles seroient arrivées [2]. Que vous crussiez : quoi ? deux choses. La première, que je vois tout, que je sais tout, qu'on ne me peut cacher ce qu'on trame contre moi dans les ténèbres. Je vois le traître disciple qui me vend, qui me va livrer, qui se met à la tête de mes ennemis pour me prendre. Je sais tout ce qu'ils feront, et qu'ils me conduiront à la mort. Je vous le dis avant qu'il arrive, afin que vous croyiez en moi : au même sens qu'il venoit de dire : *Un de vous, qui mange avec moi, me trahira : et je vous le dis avant qu'il arrive; afin que lorsqu'il arrivera, vous croyiez que c'est moi qui suis* [3] le Christ : et qu'il avoit dit peu de jours auparavant : *Notre ami Lazare est mort : je m'en réjouis pour l'amour de vous, afin que vous croyiez, parce que je n'y étois pas* [4]. La seconde

[1] Joan. XXI. 15. — [2] Ibid. XIV. 29. — [3] Ibid. XIII. 18. 19. — [4] Joan. XI. 11. 14. 15.

chose, afin que vous croyiez que le monde ne peut rien sur moi; et que personne n'auroit puissance de me livrer, si je ne me livrois moi-même le premier, pour obéir à mon Père.

C'est ce qu'il confirme par les paroles suivantes: *Je n'ai plus guère de temps pour vous parler : le prince de ce monde arrive, et il n'a rien en moi*[1]. Il anime les Juifs, et je les vois avancer par son instinct. Il n'a aucun droit sur moi, parce que je suis sans péché; ainsi il n'a pas de droit de m'assujettir à sa puissance, ni de me donner la mort: *Mais afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que je fais ce qu'il me commande: Levez-vous, sortons d'ici*[2]. C'est ainsi que finit son discours.

Afin que le monde sache: car je lui dois cet exemple; et que j'aime mon Père, et que je fais tout ainsi qu'il me l'ordonne: c'est l'exemple que je veux donner, non-seulement d'obéir, mais d'obéir par amour. Je viens de vous dire: *Si vous m'aimez, gardez mes commandements : celui qui m'aime garde ma parole*: il faut premièrement aimer, et ensuite obéir, mais par amour. C'est ce que je commande, c'est ce que je fais; j'aime mon Père, et j'obéis. Je m'avance volontairement pour exécuter ses ordres: Judas sait le lieu où j'ai accoutumé d'aller prier, et il se sert de cette connoissance pour me surprendre: mais il ne me surprend pas. Je vois ses complots; et quelque loin qu'il soit, toutes ses paroles viennent à mes oreilles[3]. Combien ai-je rompu de complots semblables? Combien ai-je échappé de fois aux Juifs, qui vouloient me prendre? Je pourrois encore rompre ce coup, en n'allant point au jardin où l'on vient me prendre: mais il est temps, mon heure est venue: et mon Père me fait voir que c'est cette fois qu'il faut que je meure. C'est l'heure de mes ennemis, et de la puissance des ténèbres: *Levez-vous, sortons d'ici*: allons au devant de ceux qui me cherchent.

Il répète les mêmes paroles en descendant de la montagne des Olives, et en sortant de son agonie: *Levez-vous, allons; celui qui me trahit approche*[4]. Il ne recule pas: il marche à la mort avec une volonté déterminée: il y mène ses disciples: *Levez-vous, partons.* Car encore que leur heure ne soit pas

[1] Joan. XIV. 30. — [2] Ibid. 31. — [3] Ibid. XVIII. 2. 3. 4. — [4] Matt. XXVI. 46.

venue, il veut pourtant qu'ils le suivent; et il les mène au combat pour les aguerrir. Ils fuiront à cette fois: mais peu à peu ils s'accoutumeront à combattre: *Allons donc, suivez-moi*, dit-il, *levez-vous*. C'est à nous qu'il parle aussi. Revêtons à son exemple de résolution et de courage: ne nous troublons pas: ne craignons rien: à quelque hasard qu'il nous faille aller pour son service, faudroit-il aller à une mort assurée: levons-nous, partons; et quand il sera à la porte, lorsqu'il frappera le dernier coup, et qu'on nous annoncera la mort prochaine, disons avec un air libre et d'une voix ferme: *Levons-nous, sortons d'ici.*

Cela dit, Jésus se leva: il partit du cénacle et de la maison, *pour aller, selon sa coutume, au jardin et à la montagne des Oliviers, et ses disciples le suivirent*[1].

SECONDE PARTIE.

SUITE DU DISCOURS DE NOTRE SEIGNEUR : CE QU'IL DIT DEPUIS SA SORTIE DE LA MAISON, JUSQU'A CE QU'IL MONTAT A LA MONTAGNE DES OLIVIERS.

PREMIER JOUR. Jésus est la vigne, et les fidèles les membres. Nécessité, efficace, influence continuelle de la grâce. (Joan. XV. 1, jusqu'au 7.)

Je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron, le laboureur[2]. On croit que sur le chemin de la montagne des Olives il se trouvoit beaucoup de vignes, qui donnèrent lieu au Sauveur de dire ces paroles. Nous devons apprendre par cet exemple, et par les autres de même nature, à nous servir de tous les objets qui se présentent, pour nous élever à Dieu et par ce moyen sanctifier, pour ainsi parler, toute la nature.

Nous avons ici à considérer trois choses: la vigne ou la tige, qui est Jésus-Christ: les branches de la vigne, c'est-à-dire, les fidèles: et le laboureur, qui est le Père éternel. Les deux premières choses nous font sentir, combien nous sommes unis à Jésus-Christ, et le besoin extrême que nous avons de cette union.

[1] Luc. XXII. 30. — [2] Joan. XVI.

Notre union avec Jésus-Christ présuppose, premièrement, une même nature entre lui et nous: comme les branches de la vigne sont de même nature que la tige. Il falloit donc que Jésus-Christ fût de même nature que nous: ce qui aussi fait dire à saint Augustin, qu'il a prononcé ces paroles selon qu'il est homme.

Elles présupposent secondement, une intime union entre lui et nous, jusqu'à faire un même corps avec lui, comme le sarment et les branches de la vigne font un même corps avec la tige.

Elles présupposent en troisième lieu une influence intérieure de Jésus-Christ sur nous, tel qu'est celle de la tige sur les branches qui en tirent tout le suc, dont elles sont nourries.

De là suit une extrême dépendance de tous les fidèles à l'égard de Jésus-Christ. Comme les branches sécheroient et périroient sans ressource, et ne seroient plus propres que pour le feu, sans le suc qu'elles tirent continuellement de la tige: il en seroit de même de nous, si nous ne recevions continuellement de Jésus-Christ la grâce qui nous fait vivre.

Remarquons donc bien, qu'il ne suffit pas que Jésus-Christ nous enseigne par sa parole et par ses exemples, mais encore que nous avons besoin de la continuelle influence de sa grâce, sans laquelle nous péririons.

Combien d'un côté devons-nous avoir de joie, d'être unis si intimement à Jésus-Christ; et de l'autre, quelle doit être notre humilité dans le besoin continuel que nous avons de la grâce!

Elle ne pouvoit être mieux marquée, que par le besoin que les membres ont de leur chef: ou, ce qui est de même nature, par celui que les branches ont de leur tige. Car un seul moment d'interruption d'une influence si nécessaire les feroit mourir.

Entrons donc dans la pratique de ce commandement du Sauveur : *Demeurez en moi, et moi en vous : comme la branche ne peut porter du fruit : il en est de même de vous : vous ne pouvez rien faire sans moi* [1].

[1] Jean. xv. 4. 5.

Vous ne pouvez rien faire : rien du tout : vous ne pouvez porter le moindre fruit, ni pousser par conséquent la moindre fleur ; parce que la fleur n'est que le commencement du fruit. Il avoit dit, que *le laboureur purgeroit le plant qui porte du fruit, afin qu'il en portât davantage* [1]. Mais de peur que nous ne crussions, que nous ne devions à sa grâce que l'abondance des fruits, à cause qu'il avoit dit : *que la plante seroit purgée pour porter beaucoup,* il ajoute : *Vous ne pouvez porter de fruit, si vous ne demeurez en moi :* et encore plus précisément : *Vous ne pouvez rien sans moi* : vous ne pouvez commencer le bien, loin que vous le puissiez achever. *Personne ne peut rien penser de soi-même, comme de soi-même* [2] *: personne ne peut prononcer le nom du Seigneur Jésus, que par le Saint-Esprit* [3] : ni avoir le Saint-Esprit que par Jésus-Christ qui doit l'envoyer ; comme il le dira dans la suite. Et non-seulement l'envoyer au dehors, mais encore au dedans : selon ce que dit saint Paul : *que tous les membres unis ensemble reçoivent l'accroissement par tous les vaisseaux, et par toutes les liaisons qui portent et communiquent la nourriture et la vie* [4], chacun selon sa mesure : ce que le même apôtre attribue ailleurs à la distribution de la grâce du Saint-Esprit, *qui partage ses dons à chacun, selon qu'il lui plaît* [5].

Tenons-nous dans une grande dépendance, à chaque instant, à chaque action.

C'est par la foi qu'on tire le suc de cette divine racine, tenons-nous toujours dans la foi.

Jésus-Christ dans l'eucharistie doit être notre cher objet, et le moyen le plus efficace de s'unir à lui comme à celui sans lequel on ne peut rien ; de qui on tire tout le bon suc de la grâce, la vraie nourriture de l'âme.

Mais voici le comble de la joie. C'est que la racine n'aime pas moins à communiquer sa vie, que les branches à la recevoir. Le chef est fait pour se communiquer, et Jésus-Christ pour se donner à nous. C'est pour cela que tous les conduits sont préparés : *Les uns sont apôtres, les autres docteurs* [6] :

[1] Joan. xv. 2. — [2] II. Cor. III. 5. — [3] I. Cor. XII. 3. — [4] Ephes. IV. 16. — [5] I. Cor. XII. 11. 13. — [6] Ib. 28.

mais tout cela est pour les membres : outre que le chef influe par lui-même.

Approchez-vous de lui, et recevez la lumière, et vos visages ne seront jamais chargés de confusion[1].

La confusion est pour ceux qui s'éloignent de Jésus : parce que laissés à eux-mêmes, ils sèchent, ils meurent, ils ne sont que foiblesse et péché.

Si la vigne, si les membres du corps pouvoient sentir ce qu'ils doivent à la racine et au chef, ils seroient en continuelles actions de grâces. Rendons grâces au Seigneur notre Dieu. Saint Paul ne nous prêche que l'action de grâces. La foi, la prière, l'action de grâces, c'est le principe, c'est le moyen, c'est le fruit de notre union avec Jésus-Christ.

IIe Jour. Le Père est le vigneron. (Ibid. i.)

Mon Père est le laboureur, ou *le vigneron*. Il faut exclure ici une fausse idée, qui seroit de croire, que le Père n'agisse qu'au dehors. Ce divin laboureur est celui qui envoie la pluie dont la vigne se nourrit. C'est celui qui opère dans les cœurs : *qui donne l'accroissement*, comme dit saint Paul[2] : *qui opère le vouloir et le faire.*

Mais ici l'influence intérieure semble être attribuée au Fils comme chef; afin d'établir la confiance des membres, en leur montrant que celui qui agit en eux leur est intimement uni.

Le Père agit dans le Fils, et le Fils agit en nous : le Fils n'a rien que de son Père; et nous n'avons rien que du Fils : ainsi tout retourne au Père : *Le Père ne cesse d'agir*, dit le Fils de Dieu : *et moi j'agis aussi*[3] : et notre propre action de l'un et de l'autre, c'est d'agir dans les cœurs où nous envoyons notre Saint-Esprit, agissant par lui sans discontinuation, et faisant les hommes un même esprit avec nous. Le Fils donc opère, et le Père opère : et il n'y a de différence, qu'en ce que le Père est Dieu seulement, et le Fils, Dieu et homme tout ensemble. Emmanuel : Dieu avec nous : Dieu uni à nous : Dieu agissant en nous, comme dans une partie de lui-même. C'est donc là le fondement de la confiance.

[1] Ps. xxxiii. 6. — [2] I. Cor. iii. 6. 7. Philip. ii. 13. — [3] Joan. v. 17.

Quand les ariens disoient : Si l'un est la vigne, et l'autre le vigneron, le laboureur, ils ne sont de même essence ; ils ne songeoient pas que ce même Jésus, qui est notre chef, notre tige, en qualité d'homme, et de même nature que nous ; en tant que Dieu, est de même nature que son Père, et laboureur comme lui, qui ne cesse de travailler à sa vigne élue. C'est là tout le fondement de notre espérance, de ce que tout est à nous par Jésus-Christ. Comme homme il est à nous ; l'homme est Dieu, Dieu donc est à nous en Jésus-Christ. *Le Père est dans le Fils, et le Fils est dans le Père* [1]. Toute la substance de la divinité étant à nous, tous les fruits et tous les dons sont à nous ; le Saint-Esprit qui est le don substantiel est à nous ; et ce don nous est donné avec tous les dons dont il est plein. Voilà les richesses du chrétien. Peut-il penser à d'autres biens ! Il en a bien besoin, je le sais ; mais pour le corps. Qu'il les prenne donc en passant pour le corps qui passe ; mais qu'il cultive, qu'il nourrisse, qu'il enrichisse son âme. *Travaillez, non point à une nourriture qui périt, mais à une nourriture qui mène à une vie éternelle, que le Fils de l'homme vous donnera* [2] ; qu'il vous a déjà donnée en s'incarnant ; qu'il vous donne tous les jours par sa parole, et qu'il vous donnera encore, en se donnant à vous par l'eucharistie.

IIIe Jour. Jésus-Christ retranche la branche infructueuse. (Ibid. 2.)

La branche qui ne porte point de fruit en moi, ce céleste vigneron *la retranchera ; et la branche qui en portera, il la taillera, afin qu'elle en porte davantage* [3]. Voilà deux opérations : de retrancher le bois inutile ; et de tailler l'autre pour n'y rien laisser d'impur et de superflu.

La première opération, qui est de retrancher la branche qui ne porte point de fruit, a un effet terrible marqué au ỳ. 6, où il est porté que cette branche retranchée *sèchera et sera jetée au feu et brûlera.*

Il ne faut qu'écouter le saint Prophète : *Fils de l'homme, que ferez-vous de la branche de la vigne? En ferez-vous quel-*

[1] Joan. XIV. 10. — [2] Ib. VI. 27. — [3] Ib. XV. 2.

que bel *ouvrage*[1], comme on en fait du cèdre, des autres grands arbres, qu'on n'emploie jamais à de plus beaux usages, qu'après qu'ils sont coupés? En est-il de même de la vigne? Point du tout. *Quand même elle étoit sur pied*, on voyoit bien qu'*elle n'étoit propre à aucun ouvrage? Combien plus* étant arrachée, verra-t-on qu'elle n'est *bonne que pour le feu?* Plus elle est excellente, lorsqu'elle porte *son fruit délicieux qui réjouit Dieu et les hommes*[2]; *plus elle est inutile, quand elle* n'en porte plus; et n'a plus rien à attendre que le feu, dont elle est digne. Ainsi en est-il du chrétien.

Et remarquez qu'elle en est digne, non à cause seulement qu'elle porte du mauvais fruit; ce qui lui arrive lorsque son fruit dégénère, et que son raisin se change en mauvais verjus; mais lorsqu'elle ne porte pas de bon fruit : ainsi en est-il du chrétien : *Jetez le serviteur inutile dans les ténèbres,* dans les cachots éternels; *là sera pleurs et grincements de dents*[3].

IVe JOUR. Il taille la branche chargée de fruit. (Ibid.)

Mais le céleste laboureur ne tranchera-il que de mauvais bois incapable de produire du fruit? Non : il a une seconde opération sur le bon bois; il le taille, il le purifie; il coupe dans le vif, et non content de retrancher le bois sec, il n'épargne pas le verd. Ainsi en est-il du chrétien. Que de choses à retrancher en toi, chrétien? Veux-tu porter un fruit abondant? Il faut qu'il t'en coûte; il faut retrancher ce bois superflu; cette fécondité de mauvais desirs; cette force qui pousse trop, et se perdroit elle-même en se dissipant; tu crois qu'il faut toujours agir, toujours pousser au dehors; et tu deviens tout extérieur. Non, il faut non-seulement ôter les mauvais desirs; mais ôter le trop qui se trouve souvent dans les bons; le trop agir; l'excessive activité qui se détruit et se consume elle-même; qui épuise les forces de l'âme; qui la remplit d'elle-même, et la rend superbe. Ame chrétienne, abandonne-toi aux mains, au couteau, à l'opération de ce céleste vigneron; laisse-le trancher jusqu'au vif. *Le temps de tailler est venu : Tempus putationis advenit*[4]. Dans le printemps,

[1] Ezech. xv. 2. 3. 4 et seq. — [2] Jud. ix. 13. — [3] Matt. xxv. 30.— [4] Cant. ii. 12.

lorsque la vigne commence à pousser, on lui doit même ôter jusqu'à la fleur, quand elle est excessive. Coupez, céleste ouvrier; et toi, âme chrétienne, coupe aussi toi-même, car Dieu t'en donnera la force, et c'est par toi-même qu'il te veut tailler. Coupe non-seulement les mauvaises volontés; mais le trop d'activité de la bonne, qui se repaît d'elle-même. Ame toute pleine d'Adam, et du vieux levain, que ne dois-tu pas craindre de tes vices, si tu as tant à craindre de tes vertus mêmes!

Qui nous dira ce que c'est que cette âme, qui ne cesse point d'agir et de pousser; qui en poussant néanmoins, ne pousse pas trop, et en agissant n'agit pas trop; qui sait retenir cette force qui se dissiperoit au dehors, et ne garderoit rien pour le dedans, qui à force de se contenter elle-même, en agissant comme une autre Marthe avec trop d'activité et d'inquiétude, même sur un bon objet, s'ôte le repos, et le veut encore ôter à Marie assise aux pieds de Jésus, comme sans action, et mettant son action dans le repos, avec lequel elle prête son attention tout entière au Sauveur qui parle au dedans? C'est ainsi que doit être l'âme chrétienne; ni oisive, ni empressée, mais tranquille aux pieds de Jésus, écoutant Jésus. O qu'elle s'est utilement taillée, qu'elle a fait une salutaire blessure à son trop d'activité! quand il faudra agir, elle trouvera ses forces entières, et son action d'autant plus ferme, qu'elle sera plus paisible; non plus comme ces torrents qui bouillent, qui écument, qui se précipitent et se perdent; mais comme ces fleuves bénins, qui coulent tranquillement et toujours. Tel est *le fleuve qui réjouit la cité de Dieu:* il a une *impétuosité* [1], une force, un mouvement ferme et durable: mais en même temps doux et tranquille : l'âme se remplit d'une céleste vivacité qui ne sera plus d'elle-même, mais de Dieu.

Voyez ce cheval ardent et impétueux, pendant que son écuyer le conduit et le dompte; que de mouvements irréguliers! C'est un effet de son ardeur; et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose, il devient plus obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le

[1] Ps. XLV. 5.

manie à droite et à gauche, le pousse, le retient comme elle veut. A la fin il est dompté; il ne fait que ce qu'on lui demande : il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisoit, par laquelle son obéissance étoit encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force; ou plutôt, puisque cette force étoit en quelque façon dans cette ardeur, elle s'est réglée. Remarquez : elle n'est pas détruite, elle se règle; il ne faut plus d'éperon, presque plus de bride; car la bride ne fait plus d'effet de dompter l'animal fougueux. Par un petit mouvement, qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force : et le paisible animal ne fait plus, pour ainsi dire, qu'écouter. Son action est tellement unie à celle de celui qui le mène, qu'il ne s'en fait plus qu'une seule et même action.

Ame chrétienne, écoute l'Epoux qui te dit : *Je t'ai comparée à une belle cavale* [1], et entièrement domptée. Et s'il faut t'atteler à un chariot, te faire agir en concours avec d'autres âmes également soumises : ce ne sera pas de ces chariots mal assortis, où l'un tire, et l'autre demeure sans action; ce qui épuise et accable ceux qui sont de bonne volonté, et se donnent de bonne foi à l'ouvrage. Sous le fouet du conducteur, ou pour mieux dire, non tant sous le fouet, que sous sa voix, et avec la légère indication d'un coup bénin, qui avertit, qui réveille quelquefois : les deux chevaux sont unis, parce qu'ils sont tous deux également soumis à la sage main qui les mène. Ame chrétienne, agis ainsi; et change ton ardeur, ton activité en gravité, en douceur, en règle. Noble animal fait pour être conduit de Dieu, et le porter, pour ainsi dire, c'est là ton courage, c'est là ta noblesse.

Revenons donc à la vigne : il faut non-seulement retrancher le sec, mais encore tailler dans le verd et dans le vif.

V[e] JOUR. C'est une opération de la grâce que de conserver la justice. (Joan. XV. 3. 4.)

Vous êtes déjà purs à cause de la parole, (selon la parole) *que je vous ai dite : (Vous êtes purs, mais non pas tous.)* *De-*

[1] Cant. I. 8.

meurez en moi, et moi en vous[1]. Vous n'avez pas seulement besoin de moi pour être purifiés : mais quand vous êtes purs, vous avez encore besoin de moi, pour demeurer dans votre pureté. Car l'opération de la grâce n'est pas seulement à purifier, mais encore plus à conserver la pureté et la justice une fois données. Le soleil avance et dissipe les ténèbres : l'air illuminé conservera-t-il de lui-même la lumière? Non certainement : on ne doit pas dire, dit saint Augustin, il a été une fois illuminé; mais il l'est continuellement, et de nouveau à chaque moment, autrement il retomberoit dans les ténèbres : la lumière diminue par tous les obstacles qu'on met entre le corps illuminant, et le corps illuminé. C'est ce qui fait les ombres et les diverses teintes de lumière, plus ou moins vives. Combien plus l'âme raisonnable, pour conserver la justice, dépend-elle de Dieu, qui l'éclaire, et du vrai soleil de justice, qui est Jésus-Christ! Tiens-toi donc toujours exposée à cette lumière, demeure dans cette lumière et cette lumière en toi, sans t'en détourner un seul moment. Il ne suffit pas qu'elle t'ait fait juste une fois : il faut que continuellement elle te le fasse. Entendez-vous, âme chrétienne? Ne vous détournez donc jamais pour peu que ce soit, tenez-vous le plus que vous pouvez sous le coup direct de la lumière ; car c'est par là que vous serez vivement éclairée. Ce n'est pas qu'il ne vienne de la lumière de côté et d'autre; et les corps illuminés se la renvoient mutuellement; mais se tenir sous ce coup direct, et demeurer toujours en plein soleil, c'est la perfection de l'âme pour être éclairée.

On dira, je suis ébloui : mais c'est le propre de la lumière extérieure, qui affoiblit l'organe par lequel elle est aperçue. La vérité, quand elle est parfaite et parfaitement vue, n'éblouit pas : elle fortifie son organe, c'est-à-dire, l'intelligence et lui donne à la fin une éternelle force : c'est ce qui fait notre bonheur dans la vie future. Il est vrai qu'en cette vie nos foibles yeux qui se purifient et ne sont pas entièrement purs, ne peuvent porter la vérité tout entière ; mais elle s'est tempérée elle-même dans la foi : tourne-toi donc toujours à elle,

[1] *Joan.* XV. 3. 4.

âme chrétienne sans craindre qu'elle te blesse. La foi te la présente, te l'applique de la manière qu'il faut : sa douce obscurité tient ton esprit en état. S'il sort de temps en temps quelque rayon de ce doux nuage, il ne sera jamais trop fort. Dieu qui l'envoie, sait la mesure, et ne porte qu'où il faut. Pour toi, tiens les yeux ouverts, et le cœur soumis : la lumière se changera en ardeur, et le cœur gagné vivra de Dieu.

VIe JOUR. Parabole de la vigne, tirée d'Isaïe. (Joan. XV. 1. Isaïe. V. 1.)

Nous devons avoir entendu la parabole de la vigne : c'est le mystère de notre union avec Jésus-Christ. Mais pourquoi elle est exprimée sous la figure de la vigne, plutôt que sous celle d'un autre arbre ; on l'entendra en remarquant :

1. C'est l'ancienne parabole : *Seigneur, vous vous êtes fait une vigne : vous l'avez transplanté d'Égypte* dans la terre que vous lui aviez promise : *vous avez exterminé les anciens habitants de cette terre, pour lui faire place : elle s'y est étendue de côteau en côteau, elle s'est élevée au dessus des hautes montagnes qu'elle a couvertes. Toute la terre, jusqu'au fleuve, jusqu'à la mer, en a été remplie* [1], tant le provin en a été fécond et abondant. *Que n'ai-je pas fait à ma vigne?* dit le Seigneur? Ne l'ai-je pas travaillée dans toutes les saisons? J'ai fossoyé, j'ai taillé, j'ai provigné, je l'ai *environnée d'une haie* ou d'une muraille, et je l'ai munie de tous côtés. C'est *ma vigne élue* et bien-aimée [2].

2. Jésus-Christ ne fait qu'appliquer la parabole à son Eglise. Mais enfin que cette nouvelle vigne paroisse encore plus une vigne élue et chérie, il nous apprend que cette vigne est une même chose avec lui. *Je suis*, dit-il, *la vraie vigne*, dont l'ancienne vigne n'étoit que la figure : c'est celle-ci qui doit porter les véritables fruits pour la vie éternelle. *Je suis la vraie vigne : et vous êtes les branches* [3] : c'est moi qui fais toute la beauté et toute la force du plant; et mon Père aime d'autant plus cette vigne, que c'est moi qu'il entend et qu'il aime en elle.

[1] Ps. LXXIV. 9. 10. 11. 12. — [2] Is. V. 2. 4. — [3] Joan. I. 5.

3. La vigne est de tous les plants, celui qui porte le fruit le plus excellent. C'est de la vigne qu'il a été dit en figure : *Que son vin réjouit le cœur de l'homme, et qu'il réjouit Dieu et les hommes*[1]. Dans le froment est le soutien nécessaire : dans le vin est le courage, la force, la joie, l'ivresse spirituelle, le transport de l'âme ; dont les effusions étoient la figure dans les sacrifices ; et encore aujourd'hui le vin entre dans le sacrifice : avec le vin nous sacrifions à Dieu la joie sensible ; et nous la changeons dans la sainte joie que nous donne le sang enivrant et transportant de Jésus-Christ, qui inspire l'amour qui l'a fait répandre.

4. La vigne ne paroît rien d'elle-même, elle rampe, elle est raboteuse, tortueuse, foible, qui ne se peut élever qu'étant soutenue ; sans cela elle tombe. Mais aussi étant soutenue, où ne s'élève-t-elle pas? Elle s'entortille autour des grands arbres; elle a des bras, des mains, pour les embrasser, et n'en peut plus être séparée. De ce bois tortu et raboteux qui n'a rien de beau, sortent les pampres dont les montagnes sont couronnées, dont les hommes se font des festons. De là sort la fleur la plus odorante : de là la grappe, de là le raisin, de là le vin ; et le plus délicieux de tous les fruits : ainsi l'écorce du chrétien n'a rien que de méprisable en apparence, et tout y paroît sans force : toute la force, toute la beauté est au dedans ; et on peut tout, quand on ne s'élève qu'étant soutenu.

5. Le bois de la vigne est celui où la destinée du chrétien se marque le mieux. Il n'y a pour lui que de porter du fruit, ou d'être jeté dans le feu : outre que c'est, comme on a dit, le plus humble et le plus exquis de tous les bois ; le plus vil en apparence, et le plus précieux en effet. Quoi de plus foible ? D'où vient plus abondamment ce qui donne et du courage et de la force? Trois fruits sont recommandés dans l'Écriture : le froment, qui est la foi, le soutien de l'âme : l'huile, qui est l'espérance, qui adoucit les peines d'attendre, par la promesse de voir : le vin, qui est la charité, la plus parfaite des vertus.

[1] Ps. CIII. 15. Jud. IX. 13.

VIIe JOUR. Prière par notre Seigneur Jésus-Christ obtient tout. (Joan. xv. 7.)

Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez; et il vous sera accordé [1]. Après avoir jeté sur l'humilité et la dépendance les fondements de la prière, il en explique la vertu. Quiconque veut donc prier, il doit commencer par se mettre véritablement et intimement dans le cœur cette parole : *Vous ne pouvez rien sans moi* [2] : rien : rien encore une fois; rien du tout. Car c'est pour cela qu'on prie, qu'on demande, parce qu'on n'a rien; et par conséquent, qu'on ne peut rien, ou pour tout dire, en un mot qu'on n'est rien; en matière de bien, un pur néant. Et c'est pourquoi il a dit, qu'on doit prier, et qu'on n'est ouï, qu'au nom de Jésus-Christ : ce qui montre, que de soi-même on n'est qu'un néant; mais qu'au nom de Jésus-Christ, on peut tout obtenir.

Or cela renferme deux choses. L'une, que quelque prière qu'on fasse, on n'est point écouté pour soi; mais au nom de Jésus-Christ. L'autre, qu'on ne peut, ni on ne doit prier par son propre esprit, mais par l'esprit de Jésus-Christ : c'est-à-dire, non-seulement selon que Jésus-Christ l'a enseigné, en ne demandant que ce qu'il veut qu'on demande : mais encore en reconnoissant, que c'est lui-même qui forme en nous notre prière, par son esprit qui parle et qui crie en nous. Autrement il ne seroit pas véritable, et nous n'entendrions pas comme il faut cette parole qui est le fondement de la prière : *Sans moi vous ne pouvez rien*. D'où il s'ensuit, que sans lui, nous ne pouvons pas même prier, conformément à cette parole de saint Paul : *Vous ne savez ce que vous devez demander par la prière, ni comment vous devez prier; mais l'esprit prie en vous avec des gémissements inexplicables* [3].

Mais en même temps que pour prier, on se met dans l'esprit bien avant cette première vérité : Je ne puis rien : *Sans moi vous ne pouvez rien* : on doit encore s'y en mettre une autre : *Je puis tout avec celui qui me fortifie* [4] : Je ne puis rien sans Jésus-Christ : Je puis tout avec Jésus-Christ et en son

[1] Joan. xv. 7. — [2] Ibid. xv. 5. — [3] Rom. viii. 26. — [4] Philip. iv. 13.

nom. C'est pourquoi on entend toujours dans les prières de l'Église cette conclusion aussi humble que consolante, *par Jésus-Christ, notre Seigneur*. Humble, parce qu'elle confesse notre impuissance : consolante, parce qu'elle nous montre en qui est notre force. Et cela s'étend si loin, que lorsque nous interposons envers Dieu les intercessions et les mérites des saints, même ceux de la sainte Vierge ; nous y ajoutons encore cette nécessaire conclusion : *Par Jésus-Christ, notre Seigneur*, par où nous confessons qu'il n'y a de mérite, ni de prière, ni de dignité dans les saints, à quelque degré de gloire qu'ils soient élevés, que par Jésus-Christ, et en son nom.

Et il faut bien prendre garde, que nous ne nous imaginions pas, que ce soit assez de dire de bouche, ce *Per Dominum nostrum Jesum Christum*. Disons-le en effet, et par le fond du cœur, en demeurant en Jésus-Christ, et Jésus-Christ en nous : c'est-à-dire, en nous attachant à lui de tout notre cœur, avec une vive et ferme foi, et lui aussi demeurant en nous par sa parole qu'il imprime dans notre cœur, et par son esprit qui nous pousse et nous anime à la prière.

Il y a donc ici ce que nous faisons, qui est de demeurer en Jésus-Christ, et ce qu'il fait, qui est de demeurer en nous ; et cela fait l'ouvrage complet. Si nous croyons agir seuls, nous nous trompons ; puisque la source de nos actions, c'est que Jésus-Christ demeure en nous. Car il n'y demeure pas sans action ; selon ce que dit saint Paul *qu'il est puissant en nous* [1].

C'est donc alors que nous prions véritablement au nom de Jésus-Christ, lorsque nous demeurons en lui, et lui en nous, nous laissant conduire à Jésus-Christ qui nous meut, et écoutant ce qu'il dit en nous : afin de pratiquer véritablement et intimement ce qu'il dit : *Si vous demeurez en moi, et que ma parole*, non pas seulement cette parole que je prononce au dehors, mais encore celle que je fais entendre au fond du cœur, *demeure en vous* : et alors nous obtiendrons ce que nous voudrons.

Or cette parole qui doit demeurer en nous, doit être principalement la parole de la croix, qui est celle dont il s'agit

[1] II. Cor. XIII. 3.

principalement dans tout ce discours. Car Jésus-Christ alloit à la croix, et il y menoit ses disciples avec lui, comme la suite le fera encore bien mieux paroître.

Croyons donc que de demeurer en Jésus-Christ, c'est demeurer dans la parole de la croix, et que la parole de la croix demeure en nous; et que demander au nom de Jésus-Christ, c'est demander par son sang et par ses souffrances; les aimer et y prendre part.

VIII[e] JOUR. Force dans la parole de la croix : porter le fruit de la croix. (Joan. XV. 8. 9. 13.)

La gloire de mon Père est, que vous rapportiez beaucoup de fruit : et que vous deveniez mes vrais disciples[1]. Jésus-Christ en revient au fruit qu'il avoit promis à ceux qui demeureroient en lui : et il nous apprend que nous devons desirer ce fruit pour la gloire de son Père, et non pas pour la nôtre. Car à Dieu ne plaise, que nous nous glorifiions en autre qu'en Dieu. Jésus-Christ ne veut de gloire que pour son Père; et n'a de gloire qu'en lui, ainsi qu'il l'expliquera dans toute la suite. Nous devons donc, à son exemple, mettre en Dieu toute notre gloire.

Et que vous soyez mes vrais disciples. Qu'est-ce à dire, mes vrais disciples? mes vrais imitateurs dans le chemin de la croix et de la mortification; car c'est à quoi il nous veut conduire; mais il nous y conduit par la voie d'amour.

Je vous ai aimés, comme mon Père m'a aimé[2] : non par une fausse tendresse comme celle des parents charnels. Mon Père m'a aimé d'un amour ferme, et il m'a envoyé souffrir : je vous ai aimés de même : souffrez et mourez avec moi : et je vivrai en vous.

Il ne parle pourtant point encore de mort ni de croix; mais il nous y prépare par l'insinuation de l'amour de son Père et du sien. Voyez, dit-il, comme mon Père m'aime; je vous aime de ce même amour; et vous verrez bientôt où il me porte. Car il dira dans un moment : *Personne ne peut avoir un plus grand amour, que de donner sa vie pour ses amis*[3]. Mais avant que de

[1] Joan. XV. 8. — [2] Ib. 9. — [3] Ib. 13.

nous faire entrer dans ces courageux desseins, il nous fait entrer dans la douceur et la pureté de son amour. Laissons-nous donc conduire par cette douce voie, en quelque endroit qu'elle nous mène.

IX° JOUR. Commandement de la croix par l'amour. (Joan. XV. 10.)

Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour : comme je garde les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour [1]. Quel commandement gardez-vous, ô mon Sauveur! Il l'a dit souvent : *J'ai la puissance de donner mon âme, et j'ai la puissance de la reprendre : et c'est là le commandement que j'ai reçu de mon Père* [2]. Quoi, la puissance de la reprendre seulement, et non pas celle de la donner? L'une et l'autre : et celle-ci est celle par où il faut commencer. Voyez comme il insinue doucement le commandement de la croix.

Mais avant que de s'expliquer ouvertement là dessus, il enseigne que le véritable amour n'est pas à dire, à promettre de grandes choses, à les desirer, à s'en remplir l'esprit; mais à entrer par là dans une pratique sérieuse et réelle des commandements. Il faut commencer par aimer Jésus-Christ, et par là aimer sa vérité, ses paroles, ses maximes, ses commandements. Car c'est ainsi qu'il a fait : et il a commencé par aimer son Père, pour ensuite aimer ce qu'il commandoit, quelque rigoureux qu'il parût à la nature; car l'amour de celui qui commande, rend doux ce qui est amer et rude. Aimons donc Jésus-Christ : et tous ses commandements nous seront faciles. Souviens-toi, chrétien, que ce n'est rien de garder l'extérieur du commandement, si on ne le garde par amour. Tout le commandement est compris dans l'amour même. Jésus-Christ a gardé le commandement de son Père, parce qu'il l'aimoit; et il nous donne cet exemple, en nous déclarant que cet exemple est notre loi.

[1] Joan. XV. 10. — [2] Ib. X. 18.

Xe Jour. Joie pleine et parfaite d'obéir par amour, et non par crainte. (Joan. xv. 11. I. Joan. vi. 18.)

Je vous ai dit toutes ces choses, afin que ma joie demeure en vous, et que votre joie soit accomplie [1] : qu'elle soit pleine et parfaite. Vous verrez à quoi il vous prépare par cette abondance de joie ; et il parle ici convenablement de la joie, après avoir parlé de l'amour. Car il n'y a que le vrai amour qui puisse donner de la joie. *La terreur est de la peine* [2], dit saint Jean ! Elle n'a donc point la joie. D'où vient la joie, si ce n'est d'aimer ? Car qui aime veut plaire, et met là sa joie. Et quand il a trouvé le secret de plaire, il jouit du fruit principal de son amour. Vous plaisez, quand vous obéissez par amour ; car c'est là ce qu'aime Jésus-Christ. Lorsque son Père s'est déclaré que son Fils lui plaisoit, et qu'il mettoit en lui ses complaisances ; c'est qu'il voyoit que l'aimant, il aimoit à lui obéir et que c'étoit là sa joie. Aimez donc aussi : *Délectez-vous dans le Seigneur* [3] : aimez, cherchez à lui plaire : et mettez là votre joie comme votre gloire : alors votre joie sera accomplie : elle sera parfaite comme votre amour.

Afin que ma joie demeure en vous. Quelle est ma joie ? d'obéir, et d'obéir par amour. Ma joie sera donc en vous, quand vous aimerez et que vous obéirez : *Et votre joie sera accomplie.* Qui n'aimeroit un Sauveur, qui ne nous promet qu'une sainte et parfaite joie, par un saint et parfait amour ?

XIe Jour. Mystère, précepte de la croix, amour du prochain ; donner sa vie pour lui comme Jésus-Christ. (Joan. xv. 12. 13.)

Le commandement que je vous ai donné est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. Personne ne peut avoir un plus grand amour, que de donner sa vie pour ses amis [4]. Voilà la croix qui se déclare ; mais pour lui ôter toute sa rudesse, elle se déclare par le précepte de l'amour. Jésus-Christ a aimé : et il a donné sa vie. Aimons de même, et Jésus-Christ, et en lui nos frères, que l'amour qu'il a pour eux nous doit rendre chers.

[1] Joan. xv. 11. — [2] I. Joan iv. 18. — [3] Ps. xxxvi. 4. — [4] Joan. Ib. xv. 12. 13.

Quelle misère étoit la nôtre, lorsqu'il a fallu, pour nous en tirer, la mort d'un tel ami! Quel crime étoit le nôtre, lorsque, pour l'expier, il a fallu une telle victime, et, pour le laver, un sang si précieux! De quel amour nous a aimés celui qui nous a achetés à ce prix!

Pour ses amis : c'est ainsi qu'il nous appelle, pendant que nous étions ses ennemis; mais il étoit ami de son côté, puisqu'il donnoit son sang pour nous racheter. Ecoutons saint Paul, le digne interprète de cette parole du Sauveur : *Pourquoi est-ce que dans le temps que nous étions malades,* et dans le péché, *Jésus-Christ est mort pour les impies? A peine trouve-t-on quelqu'un qui veuille mourir pour les justes; peut-être pourtant qu'il se trouveroit quelqu'un qui le feroit.* Mais lui il est mort pour les impies, c'est-à-dire, *pour nous* tous; et *c'est en cela qu'il fait éclater son amour, en ce qu'il est mort* pour des ennemis, *pour des pécheurs* [1].

Voilà donc quel ami nous avons trouvé en la personne de Jésus-Christ. C'est un ami de ses ennemis, un ami qui nous a aimés, lorsque nous lui faisions de toutes les forces de notre âme et de notre corps une guerre perpétuelle. Comprenons donc l'immensité de son amour, en ce qu'il nous a aimés étant ennemis. Mais saint Paul sur ce fondement pousse plus loin : *Si lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés par la mort de son Fils; à plus forte raison étant réconciliés, nous serons sauvés par sa vie* [2]? S'il a été notre ami jusqu'à donner sa vie pour nous, pendant que nous étions ses ennemis; combien plus le sera-t-il après que l'amitié étant réconciliée de part et d'autre, on est ami de deux côtés!

Mais que conclut de là le même saint Paul? Qu'ayant un tel ami, nous n'avons rien à craindre. « Si Dieu est pour nous, » qui sera contre nous? s'il n'a pas épargné son Fils, que » nous pourra-t-il refuser? et comment nous l'ayant donné, » ne nous donnera-t-il pas en lui et par lui toutes choses? » Qui accusera les élus de Dieu? C'est Dieu qui les absout et » les justifie. Qui les condamnera? C'est Jésus-Christ qui est

[1] Rom. v. 6. 7. 8. — [2] Ib. 10.

» mort pour eux ; qui non-seulement est mort, mais qui est » ressuscité, qui est monté aux cieux, et a pris sa place à la » droite de son Père, et qui intercède pour eux [1] ». Il n'y a rien à ajouter à ce commentaire de saint Paul : nous y entendons parfaitement tout l'amour que nous devons à celui qui nous a aimés étant ses ennemis, jusqu'à donner sa vie pour être notre Rédempteur, notre Sauveur, notre intercesseur : et il ne reste qu'à conclure avec le même apôtre : *Que ni l'affliction, ni la persécution, l'épée et la violence, ni la vie, ni la mort, ni les maux présents,* ni tous ceux que nous avons à craindre, *ni le ciel* quand il seroit conjuré contre nous, *ni l'enfer* quand il lâcheroit contre nous tous les démons, et enverroit contre nous toutes ses peines, *ni quelque autre chose que ce soit, ne sera capable de nous séparer de Jésus-Christ* [2].

Voilà le précepte et le mystère de la croix dans toute son étendue, en le commençant par Jésus-Christ, et le finissant par nous.

C'est là aussi qu'est renfermé le précepte de la charité fraternelle, qu'on est obligé de pousser jusqu'à mourir pour ses frères; selon ce que dit saint Jean, autre interprète admirable du précepte de la charité : *En cela nous connoissons l'amour de Dieu, parce qu'il a donné sa vie pour nous : et nous devons donner aussi notre vie pour nos frères* [3]. Autrement nous n'observons pas le commandement d'aimer comme il a aimé, c'est-à-dire, jusqu'à donner sa vie.

Le précepte de la croix est donc encore dans la charité fraternelle; et quoique l'occasion de donner sa vie pour son frère soit rare, néanmoins l'amour fraternel sera dans la croix, si nous pratiquons ce que dit saint Paul : *de ne nous regarder pas nous-mêmes, mais ce qui est de l'intérêt des autres* [4]. Ainsi l'amour fraternel sera un sacrifice continuel, non-seulement de son ressentiment, lorsqu'on croit être offensé; mais même sans avoir aucun sujet de plainte, de son humeur, de son intérêt, de son amour-propre; et c'est à quoi

[1] Rom. VIII. 31. et suiv. — [2] Ibid. 35, etc. jusqu'à la fin du chap. — [3] I. Joan. III. 16. — [4] Philip. II. 4.

nous oblige l'amour fraternel. Et si nous devons sacrifier ce qui nous touche le plus, au dedans de nous; combien plus les biens extérieurs, et comme les appelle saint Jean : *la substance* et les richesses *de ce monde* [1]? Celui qui s'épargne sur cela, quoi qu'il dise, n'est pas chrétien; et : *S'il dit qu'il aime son frère, c'est un menteur. Il ferme ses entrailles sur son frère : et l'amour de Dieu n'est pas en lui* [2]. *Aimons donc, non point en parole, mais en effet et en vérité* [3], selon le précepte du même apôtre. Et afin que notre aumône soit un sacrifice, ne jetons pas seulement un superflu qui ne coûte rien à la nature; mais prenons quelque chose sur le vif; en sorte que nous souffrions pour notre frère. Car ce n'est pas beaucoup faire de souffrir pour lui; puisque nous devons être disposés, selon le précepte du Sauveur, à donner pour lui jusqu'à notre vie.

Mais avant que de passer outre sur le précepte de la charité du prochain, entendons selon l'explication de Jésus-Christ dans la parabole du Samaritain [4], que le prochain est tout homme, et que le précepte de nous aimer les uns les autres, bien qu'il regarde spécialement les fidèles participants de la même foi, et cohéritiers du même royaume, embrasse tout le genre humain, à cause qu'il est appelé à la même grâce. Cela posé, continuons.

XIIe Jour. Motifs de l'amour fraternel, les fidèles, les élus sont amis de Jésus.

Lisez attentivement les ℣. 14, 15, 16, 17. C'est encore une puissante insinuation du commandement de l'amour que nous nous devons mutuellement. Jésus-Christ nous tourne de tous côtés, pour nous obliger à aimer nos frères, par toute la tendresse qu'il a eue pour nous.

Il nous explique premièrement, qu'en gardant ses commandements, nous deviendrons non point seulement ses serviteurs et ses sujets, mais encore ses amis. Nous sommes naturellement sujets de Jésus-Christ, qui est le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs, par qui tout a été créé, et rien n'a

[1] Joan. III. 17. — [2] Ibid. IV. 20. — [3] Ibid. III. 17. 12. — [4] Luc. X.

reçu l'être que par lui. Mais outre cette premiere dépendance qui n'a point de bornes, il nous a acquis par son sang; et nous sommes ses esclaves, parce qu'il nous a achetés par un si grand prix. Mais quoique nous soyons tels, sujets, serviteurs, esclaves, il ne nous traite pas comme tels, mais comme amis : et la raison de cette différence, c'est que le serviteur et le sujet n'a que la simple exécution de la volonté de son maître, sans en savoir le secret : mais Jésus-Christ nous révèle autant qu'il nous est convenable, la raison de ses conseils, qui n'est autre que l'amour qu'il a pour nous, jusqu'à donner sa vie pour notre salut, et pour nous faire ses cohéritiers : et tout le fruit de cet amour, c'est que nous nous aimions les uns les autres, et que nous gardions ce commandement principal de la loi nouvelle, non par crainte et d'une manière servile, mais en amis qui aiment à faire la volonté de celui qui se déclare leur ami étant leur maître. C'est la première raison de notre Sauveur.

La seconde n'est pas moins forte : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis* [1]. Il semble parler ici principalement de ses apôtres : mais en général, puisque ce n'est pas seulement les chefs du troupeau, mais le troupeau tout entier, qu'il oblige au commandement de la charité fraternelle, l'élection d'où il l'infère doit être commune : et lorsqu'il dit dans la suite, *Je vous ai choisis du milieu du monde,* et je vous en ai séparés, il parle visiblement à tous les fidèles. En effet il a choisi non-seulement les apôtres, mais tous les fidèles : et c'est là l'effet le plus sensible de son amour, qu'il nous ait choisis un à un, par pur amour, par pure bonté : non parce que nous avions porté du fruit; mais afin que nous en portassions : en sorte que le fruit que nous portons est l'effet, et non le motif de son choix. Mais la récompense qu'il nous demande d'un amour si pur et d'une bonté si gratuite : c'est que nous aimions nos frères, aussi purement qu'il nous a aimés lui-même, sans aucun mérite de leur part, et sans attendre qu'ils nous préviennent, mais en les prévenant en tout et toujours; pour l'amour de Jésus-

[1] Joan. XV. 16.

Christ, qui nous a prévenus en toutes manières par sa grâce.

Et il est vrai qu'il a prévenu singulièrement les apôtres, afin qu'ils allassent par toute la terre y porter son Évangile; et que leur prédication ait non-seulement un grand fruit par la conversion de tous les peuples, mais encore que ce fruit demeure toujours, et que l'Église qu'ils établiront, soit immortelle. Mais ces paroles ne laissent pas aussi de regarder chaque fidèle; puisque tous doivent aussi, en allant et conversant sur la terre, porter de grands fruits qui demeurent pour la vie éternelle. Or, ce n'est pas nous qui l'avons choisi : *car qui est celui qui lui a donné le premier* [1], et qui s'est attiré sa grâce en le prévenant? C'est lui qui nous choisit et nous prévient : c'est lui qui nous a trouvés ennemis, et nous a faits amis : c'est lui qui nous a aimés, avant que nous l'aimassions, ou que nous pussions l'aimer ; puisque c'est lui qui nous a donné l'amour dont nous l'aimons ; ce qu'il ne peut avoir fait que par amour. Il n'est donc pas prévenu : il nous prévient, et nous prévient à chaque moment, nous continuant la grâce par laquelle il nous a prévenus la première fois. Et encore qu'un effet de cette grâce prévenante, soit de nous attirer les grâces qui suivent; s'il nous traitoit rigoureusement selon nos mérites, et qu'il voulût punir toutes nos infidélités, combien de fois seroit-il forcé à nous soustraire les grâces auxquelles nous ne répondons pas assez! Et bien loin d'y répondre par une humble reconnoissance, nous nous enorgueillissons de ses dons que nous nous approprions à nous-mêmes, comme s'ils nous étoient dus, et en faisant la pâture de notre amour-propre. Et qui seroit celui qui pourroit dire : J'ai le cœur pur; je ne suis point ingrat envers Dieu ; je lui rends l'action de grâces qui lui appartient, et ne sors jamais de sa dépendance? Ce n'est pas là ce que nous dit notre conscience : elle nous dit, que ni nous ne prions comme il faut, ni ne sommes assez soigneux de marcher fidèlement dans ses voies. Qui donc pourroit se plaindre, quand il nous retireroit ses dons? Mais il continue à nous prévenir malgré nos ingratitudes et nos négligences; et s'il accorde la persévérance à nos prières,

[1] Rom. XI. 35.

il nous accorde premièrement la persévérance à prier, par laquelle nous obtenons la persévérance à bien faire. Et la récompense qu'il veut tirer d'un amour si gratuit, c'est que nous aimions nos frères aussi purement et aussi gratuitement qu'il nous aime, sans que notre amour se ralentisse par leur froideur, par leur négligence, ni par leurs injures; puisqu'au milieu de tant d'injures qu'il reçoit de nous, il nous aime.

Et la raison qui l'oblige à réduire toute la pratique de la vie chrétienne à cet amour mutuel, est premièrement, que ne pouvant lui faire aucun bien qu'en la personne de nos frères qui sont ses membres, c'est là aussi qu'il veut recevoir le fruit de notre reconnoissance et celui de son amour, conformément à ce qu'il dit: *Toutes les fois que vous faites du bien aux moindres de ces petits*; à celui-ci et à celui-là, qui sont petits à vos yeux, et grands aux miens, puisqu'ils sont mes membres, *c'est à moi que vous le faites* [1].

Et la seconde raison, c'est comme dit l'apôtre saint Paul, *que celui qui aime son frère accomplit la loi* [2] qui est renfermée tout entière dans le précepte de la charité. *Car* tous ces préceptes: *Vous ne tuerez pas: vous ne déroberez pas: vous ne convoiterez pas la femme d'autrui, ni sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bien, en quelque manière que ce soit* [3]: vous ne corromprez point dans les autres la chair que Jésus-Christ y a sanctifiée, ou qu'il a destinée à la sainteté; et vous ne la sacrifierez point à votre plaisir: tous ces préceptes *sont renfermés* dans celui de l'amour fraternel [4]; qui ne pouvant être accompli comme il faut, s'il ne vient de la source de l'amour de Dieu, il s'ensuit que tout est compris dans l'amour fraternel; dans lequel par conséquent est tout l'objet des desirs de Jésus-Christ, puisque c'est là ainsi qu'est tout l'abrégé de la justice chrétienne.

XIII° JOUR. Ils servent Jésus-Christ comme ses amis, à qui il découvre tous ses secrets. (Joan. XV. 15.)

Le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. On lui dit ce qu'il a à faire sans s'expliquer davantage: mais ce bon maître,

[1] Matt. XXV. 40. 45. — [2] Rom. XIII. 8. 9. — [3] Exod. XX. 17. — [4] Rom. XIII. 9. 10.

qui est Jésus-Christ, non content d'exiger de nous une simple exécution, nous découvre tout ce qu'il fait, d'où il vient, et où il retourne; pourquoi il est venu apporter au monde; aux hommes; quels biens il y est venu, l'étroite union qu'il est venu contracter avec eux; la grâce qu'il leur a voulu faire de se les unir, comme les membres le sont à la tête, et les branches à la racine; le divin secret de tout impétrer par l'interposition de son nom; les secrets motifs de ses préceptes; et les autres choses qui lui font dire : *Je vous ai appris, ce que j'ai appris de mon Père*[1]. Car je vous ai découvert, dit-il, les merveilles de sa bonté prévenante, et la grâce qu'il vous a fait en vous donnant son Fils unique, de le donner pour vous à la mort. Et afin que vous fussiez capables d'entendre les secrets du royaume des cieux, je vous les ai exposés dans des paraboles et similitudes tirées des choses humaines, par condescendance pour vous les rendre sensibles. Et de peur que ces paraboles ne fussent pour vous des énigmes plus capables de vous étourdir que de vous instruire, ainsi qu'il est arrivé aux Juifs en punition de leur orgueil, je vous les ai expliquées en ami, avec une familiarité et une bonté qui ne vous a rien laissé à desirer. Voilà ce que Jésus-Christ a fait pour nous : il a voulu que nous gardassions ses commandements, non en vils esclaves, à qui on dit seulement ce qu'ils ont à faire, sans leur donner la consolation de savoir pourquoi : mais avec connoissance, afin de les accomplir d'une manière plus parfaite, plus agréable, plus proportionnée à la condition de la créature raisonnable. C'est pourquoi il nous a appris des conseils de Dieu et des siens, tout ce que nous en pouvions porter. Entrons donc volontairement et librement dans les desseins de Jésus-Christ, et obéissons, non par force, mais avec plaisir, comme des personnes instruites, et qui savent les raisons de ce qu'on leur demande : entendons bien, que tout ce qu'on nous demande, c'est la raison même; parce que c'est une sagesse aussi bien qu'une bonté infinie, qui a digéré tous les préceptes et tous les conseils dont on nous propose l'observance. O le plus aimable de tous les maîtres! O la

[1] Joan. xv. 15.

plus sainte, la plus sage et la meilleure de toutes les lois! Mon Dieu, j'aime votre vérité, votre équité, votre droiture; et en tout cela j'aime Jésus-Christ qui est tout cela, sagesse, justice, droiture, équité; parce qu'il est la vérité et la bonté même; Fils très-bon d'un Père très-bon, et avec lui principe du très-bon Esprit qui nous guide à tout bien.

XIV[e] JOUR. Ils doivent et peuvent tout demander au nom de Jésus-Christ. (Joan. xv. 16.)

Je vous ai choisis, afin que vous rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure, et que mon Père vous accorde tout ce que vous lui demanderez en mon nom [1]. C'est donc là la cause de ce grand fruit et de sa durée à jamais; que le Père accordera tout ce qu'on lui demandera au nom du Fils. Dieu disoit autrefois: *Je le ferai pour l'amour de moi, et pour glorifier mon nom.* Ici il n'accorde plus rien qu'au nom du Fils. Ce n'est pas qu'il change de langage; ce que Dieu fait pour l'amour de son Fils, il le fait pour l'amour de soi-même; parce que le Père et le Fils ne sont qu'un: et lorsqu'on nous avertit tant de fois que nous n'avons rien à espérer, ni à demander qu'au nom de Jésus-Christ; on nous avertit du besoin que nous avions d'un médiateur, pour nous réunir à Dieu, dont le péché nous avoit séparés.

Songeons donc à porter du fruit, et à porter un fruit qui demeure; mais demandons-en la grâce au nom du Médiateur, en croyant que c'est par sa grâce que nous commençons à porter du fruit, et par la continuation de la même grâce que nous en portons persévéramment: parce qu'ainsi qu'il nous a dit, nous ne pouvons porter du fruit qu'en lui seul, et qu'il faut qu'il demeure en nous afin que nous puissions demeurer en lui: et c'est en cela que consiste la médiation de Jésus-Christ, et la vraie invocation de Dieu au nom du Sauveur.

XV[e] JOUR. Jésus et ses disciples haïs du monde: injustice de la haine du monde. (Joan. xvi.)

Voici la doctrine du verset 16 et des suivants, jusqu'au 26. Après avoir montré à ses disciples combien ils doivent s'aimer

[1] Joan. xv. 16.

les uns les autres, et aimer tout le monde parce que tout le monde est des nôtres par la grâce que Dieu fait à tous de les appeler à notre unité; il leur apprend que s'ils doivent aimer tout le monde, ce n'est pas dans l'espérance d'être aimés eux-mêmes, puisqu'au contraire ils seront haïs de toute la terre : et c'est la vérité qu'il leur découvre à fond dans tous ces versets.

Il commence à leur découvrir la source de cette haine par ces paroles : *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier*[1]. On ne peut assez admirer la bonté de notre Sauveur; il n'y a rien de si fâcheux à de bons cœurs, ni en soi rien de plus triste à la nature, que d'être haï. On a besoin d'être prémuni contre un mal qui en soi est si dur, et dont aussi les effets sont si étranges. Mais c'étoit pour les apôtres la plus grande de toutes les consolations, que cette aversion de tout le genre humain leur fût commune avec Jésus-Christ. *Si le monde vous hait*, dit-il, *il m'a haï le premier*. La cause de cette haine nous est expliquée par cette parole : *Celui qui fait mal hait la lumière*[2]. Le monde me hait, parce que je lui découvre ses mauvaises œuvres. Les apôtres associés à la prédication du Sauveur, devoient aussi encourir la haine du monde dont ils reprenoient les crimes et les ignorances.

Si vous étiez du monde, le monde aimeroit ce qui est à lui[3]. Ce n'est pas que les hommes du monde s'aiment les uns les autres ; c'est tout le contraire, et tout le monde est rempli de haines et de jalousies ; mais c'est que les plaisirs et les intérêts du monde font des liaisons et des commerces agréables ; mais les disciples de Jésus-Christ n'ont rien qui plaise au monde. Le monde veut des flatteurs : on n'y vit que de complaisances mutuelles, en s'applaudissant l'un à l'autre. A quoi est bon un chrétien ? Il est inutile : il n'entre ni dans nos plaisirs ni dans nos affaires, qui ne sont que fraudes. *Défaisons-nous-en,* disent les impies dans le livre de la Sagesse : *car il nous est inutile*[4] : sa vie simple et innocente est une censure de la nôtre : il faut le faire mourir, puisqu'il ne fait que troubler nos joies. Chrétiens, innocent troupeau, c'est ce qui vous

[1] Joan. xv. 18. — [2] Ib. iii. 19. 20. — [3] Ib. xv. 19. — [4] Sap. ii. 12. 15. 16. 20.

fait la haine du monde! Vous ne savez point vous faire craindre, ni rendre le mal pour le mal; vous serez bientôt opprimés. Quelque paisibles que vous soyez, on ne laissera pas de vous reprocher que vous faites des cabales contre l'Etat, pour lequel vous levez sans cesse les mains au ciel; et vous serez les ennemis publics.

Parce que je vous ai choisis du milieu du monde, le monde vous hait[1]. Dans votre séparation, on ne vous croit pas de même espèce que les autres; on croit que vous voulez vous distinguer; et on vous accable.

Le serviteur n'est pas plus grand que son maître[2]. Quelle consolation pour un chrétien, pour un pasteur, pour un prédicateur, si on ne le croit pas, si on le méprise, si on le persécute, si on le déchire, si on le crucifie, et lui et ses discours! on en a fait autant à Jésus-Christ. C'est une suite du mystère de la croix; et c'est par de semblables contradictions que l'ouvrage de la rédemption a pris son cours. Car à travers ces contradictions, l'Evangile va où il doit aller; et les bons exemples des chrétiens gagnent ceux qu'ils doivent gagner; et la main de Dieu se fait sentir dans la résistance des hommes.

Il y a un monde dans l'Eglise même: il y a des étrangers parmi nous. On déplait à ceux-là, quand on vit, et quand on prêche chrétiennement. Ce monde est plus dangereux que seroit un monde manifestement infidèle. Ecoutez saint Paul: *Il y a des périls au dedans et au dehors, et du côté des faux frères*[3]. *Demas m'a laissé*, dit le même apôtre, *aimant ce siècle. Tout le monde m'a abandonné, Dieu leur pardonne*[4]. Le mépris qu'on fait d'un homme qui ne songe qu'aux affaires de Dieu, en disant que ce n'est pas un homme d'affaires, est une espèce de persécution. Faites, Seigneur, que je fasse bien vos affaires; c'est là que je mets toute ma capacité: si on me blâme, si on si on me méprise me traverse, si on m'accuse de toutes sortes de faussetés; je le souffre pour le nom de mon Sauveur: c'est qu'on ne le connoît, ni lui ni son Père.

Après avoir montré la haine du monde. Jésus-Christ fait

[1] Joan. XV. 19. — [2] Ib. 20. — [3] II. Cor. XI. 26. — [4] II. Tim. IV. 10. 16.

voir qu'elle est injuste, dans le verset 24, et il l'a convaincu par ses miracles.

Personne n'en avoit jamais tant fait, ni de cette nature : il alloit guérissant tous les malades ; et jamais il n'a fait de miracles pour punir un seul homme. Tout étoit plein de miséricorde et d'indulgence. Ainsi les hommes sont convaincus : et la bonté de ce Jésus tant haï, paroît non-seulement par la qualité et par la nature de ses miracles.

Ce n'est pas assez pour être conforme au Sauveur d'être haï, il faut être haï sans en avoir jamais donné de sujet. *Ils m'ont*, dit-il, *haï sans sujet*[1].

Prenez-y garde : donner sujet à la haine n'est pas seulement faire injure à quelqu'un, mais encore être superbe, hautain, dédaigneux, envieux, intéressé; cela offense tout le monde. Mais Jésus-Christ si doux, si humble de cœur, si pauvre, si patient, qui pouvoit-il avoir offensé? Il est haï cependant, et ses apôtres le sont avec lui. Qui ne se consoleroit par cet exemple? Qui n'aimeroit mieux être haï avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, que d'être aimé comme ceux qu'on a appelés, soit par vérité, soit par flatterie, les délices du genre humain? Je ne veux point être aimé des hommes qui ont haï Jésus-Christ; j'aime mieux entendre ces cris : *Qu'on l'ôte : qu'on l'ôte : qu'on le crucifie*[2] : ou ceux-ci contre saint Paul, d'un peuple en fureur, qui jetoit de la poudre en l'air, et sa robe à terre : *Otez du monde cet homme; il n'est pas permis de le laisser vivre*[3] : que ces acclamations qu'on fit à Hérode : *C'est le discours d'un Dieu, et non pas d'un homme.* Car voyez la suite : *L'ange du Seigneur le frappa, parce qu'il n'avoit pas donné gloire à Dieu : et il mourut mangé des vers*[4].

C'est ainsi que *Dieu brise les os de ceux qui veulent plaire aux hommes*[5] : et saint Paul disoit aux Galates : *Si je plaisois encore aux hommes, je ne serois pas serviteur de Jésus-Christ*[6].

Tous les hommes jusqu'aux moindres veulent qu'on les

[1] Joan. XV. 25. — [2] Ib. XIX. 15. — [3] Act. XXII. 22. 23. — [4] Ib. XII. 21. 22. 23. — [5] Ps. LII. 6. — [6] Gal. I. 10.

flatte, et ne peuvent souffrir qu'on les reprenne. C'est un vice qui est entré jusque dans les moëlles à toute la nature humaine, à ces paroles flatteuses : *Vous serez comme des dieux*[1]. La jalousie naturellement empêcheroit les louanges ; et on n'en donne guère de bon cœur : mais on en donne pour en recevoir ; on flatte pour être flatté : c'est l'esprit du monde ; mais l'esprit de Jésus-Christ, c'est d'aimer mieux être haï, que de se faire aimer de cette sorte.

XVIe JOUR. Le témoignage de l'esprit de vérité rassure. (Joan. xv. 26. 27.)

Après avoir fait voir dans le monde une haine si envenimée contre lui, il ajoute pourtant, que Dieu ne le laissera pas sans témoignage, et *qu'il enverra son Saint-Esprit qui rendra témoignage de lui*[2]. C'est là, dit-il, le témoignage que je veux : car ce n'est point l'esprit de déguisement et de flatterie, qui est celui qui règne dans le monde ; ce n'est point l'esprit d'injustice et de partialité ; c'est l'esprit de la vérité : *Spiritum veritatis* : qui est en même temps un esprit de concorde et de douceur ; qui unira tous les cœurs, et n'en fera qu'un de ceux de tous les fidèles. Voilà celui que mon Père enverra pour me rendre témoignage : *Et vous aussi qui avez toujours été avec moi*, animés de cet esprit, *vous me rendrez témoignage*[3]. Ce sera un témoignage irréprochable, rendu par des personnes qui ont tout vu : un témoignage sincère, confirmé par l'effusion de votre sang. Voilà, dit-il, le témoignage que je me suis réservé sur la terre. Il vous fera haïr : mais votre consolation, c'est que par là vous prendrez part à la haine qu'on me porte injustement. Oui, mon Sauveur, nous y consentons. S'il faut pour vous glorifier, que nous soyons haïs et méprisés du monde, en lui disant ses vérités, quelque habit que ce monde porte, fût-ce un habit de piété, puisque la haine se cache si souvent sous un tel habit ; ainsi soit-il ; *votre volonté soit faite*. On n'est point votre disciple, qu'on n'ait mérité par quelque bon endroit la haine du monde.

[1] Gen. III. 5. — [2] Joan. xv. 26. — [3] Ib. 27.

Quoi qu'il en soit, il faut être préparé à ce genre de persécution, si Dieu le permet, et ne s'en pas étonner, mais dire avec saint Cyprien : « Qu'il importe peu de quel côté vienne » le coup de l'épée, qui tranche notre vie, fut-ce du côté de » nos frères; pourvu que ce soit en procurant la gloire de Jé- » sus-Christ[1] ». Cette persécution n'en est pas moins suivie de la couronne du martyre. Et on verra quelquefois dans des maisons saintes, dans de saintes communautés, des acharnements contre des personnes saintes dont on ne voit point la cause : on voit seulement dans ces innocents persécutés, une vraie humilité avec un vrai zèle pour la gloire de Dieu. Qu'ils souffrent ce petit martyre, sans se plaindre, et en aimant d'un amour humble et sincère, ceux qui les font souffrir ; et qu'ils sachent que c'est un des caractères de Jésus-Christ, qu'il leur est donné de porter. Je ne sais pour qui j'écris ceci, et je n'ai aucune vue : mais afin qu'on ne pense pas, que je me figure des chimères de persécution, je suis obligé de dire que celle-ci est très-fréquente, et doit être très-chère à ceux qui la portent, pour peu que ce soit, et pour quelque cause que ce soit.

XVIII[e] JOUR. Tristesse de l'absence de Jésus. (Joan. XVI. 5. 6.)

Depuis le ℣. 5 jusqu'au ℣. 8, il explique la mission de l'Esprit consolateur qu'il avoit promis à ses disciples, afin de les consoler de son absence. Il venoit encore de leur en parler au ℣. 26 du chap. XV ; mais ici il va en expliquer à fond la mission : et il faut invoquer le Saint-Esprit, afin qu'il nous fasse entendre ce qui le regarde dans la suite de ce discours de notre Seigneur.

Je ne vous ai pas dit ces choses que je viens de vous exposer touchant la haine qu'on aura pour vous ; *parce que j'étois encore avec vous*[2]. Rien ne me pressoit de vous les dire ; et *comme j'étois avec vous, je vous gardois moi-même*[3] ; et je n'avois pas besoin de vous prémunir contre les persécutions, qui vous devoient arriver après ma retraite. Mais maintenant

[1] Epist. ad Cor. Pap. Edit. Baluz. Epist. LV — [2] Joan. XVI. 5. — [3] Ib. XVII. 12.

je m'en vais, et il faut vous parler à fond de toutes choses, autant que vous le pourrez porter.

Je m'en vais donc : et vous ne me demandez pas où je vais? Mais parce que je vous déclare que je me retire, la tristesse remplit votre cœur[1]. Comme s'il disoit : Vous ne songez point où je vais, en quel lieu, à quelle gloire, à quelle félicité; mais sans songer où je vais, et ce que je vais y faire, vous vous affligez. En quoi il les reprend secrètement du peu d'attention qu'ils ont à ce qu'il fait, et du peu d'amour qu'ils ont pour lui, puisqu'ils ne songent qu'à eux-mêmes, et ne s'occupent que de leur tristesse. Il est néanmoins si bon, que sans les reprendre davantage, il tourne tout son discours à les consoler, et leur parle du Saint-Esprit qui devoit venir, leur apprenant qu'il ne lui est pas inférieur, et le prouvant premièrement par les effets de sa mission ; et à la fin par son origine éternelle ; comme la suite le fera paroître.

XIXe JOUR. Mission du Saint-Esprit pour convaincre d'incrédulité les Juifs et le monde. (Joan. XVI. 8. 9. 10 et suiv.)

Et quand il viendra, il convaincra le monde touchant le péché, et touchant la justice, et touchant le jugement[2] : et le reste.

Il convaincra le monde sur le péché : sur quel péché? Jésus-Christ l'explique : c'est *de n'avoir point cru en lui*. Entendons le péché des Juifs, qui est de n'avoir point cru au Christ, qui leur avoit été envoyé : d'avoir par là démenti leurs prophéties, et Dieu qui confirmoit la mission de Jésus-Christ par tant de miracles : de les avoir attribués au démon. C'étoit là le péché des Juifs, le grand péché ; *le péché contre le Saint-Esprit*, qui, poussé à un certain degré de malice que Dieu sait, *ne se remet ni en ce siècle, ni en l'autre*[3]. C'est sur ce péché et de ce péché, que le Saint-Esprit devoit convaincre le monde incrédule.

Jésus-Christ avoit convaincu les Juifs de ce péché en deux manières, l'une en accomplissant les prophéties, qui est la

[1] Joan. XVI. 5. 6. — [2] Ib. 8 et suiv. — [3] Matth. XII. 24. 31. 32. Marc. III 28. 29. 30. Luc. XII. 10.

manière la plus efficace de les expliquer : l'autre en faisant des miracles que personne n'avoit jamais faits ; ce qui leur ôtoit toute excuse, en sorte qu'il ne manquoit rien à leur conviction. Et toutefois le Saint-Esprit la pousse encore plus loin, lorsqu'il descend sur les disciples du Sauveur.

La conviction, dis-je, est portée plus loin. Et premièrement celle des prophéties. Car le Saint-Esprit inspire à saint Pierre la preuve de la résurrection de Jésus-Christ tirée de David, que cet apôtre plein des lumières et du feu de ce divin Esprit, pousse à la dernière évidence ; c'est-à-dire, au dernier point de conviction, et avec une vigueur qui ne s'étoit jamais vue : comme il paroît aux Act. ch. II. versets 25 et suiv.

Secondement, quant à la conviction des miracles, le Saint-Esprit y met la perfection. Car si la source en étoit tarie en Jésus-Christ, on auroit pu croire qu'elle étoit passagère et trompeuse en Jésus-Christ même : mais comme elle se continue dans les apôtres, qui guérissent publiquement et à la vue de tout le peuple cet impotent, en témoignage de la résurrection de Jésus-Christ[1], la conviction est poussée bien audelà de la suffisance : et le Saint-Esprit la porte par les apôtres jusqu'à la dernière évidence.

Cette continuation de miracles étoit l'ouvrage du Saint-Esprit. Jésus-Christ avoit dit, qu'il chassoit les démons par l'Esprit de Dieu ; et tous les autres miracles devoient être aussi singulièrement attribués au Saint-Esprit. Le même Esprit de miracles se continuant dans les apôtres, on voyoit la suite des desseins de Dieu, et l'entière confirmation de la vérité.

Et afin de le bien entendre, il faut savoir que les Juifs quoique convaincus par tant de miracles de Jésus-Christ, pouvoient dire, qu'il avoit eu le sort des faux prophètes que le démon anime, et à qui il donne des signes trompeurs ; puisqu'il avoit été condamné et mis à mort par le jugement de la synagogue, conformément à la loi de Moïse[2]. Si donc Jésus-Christ étoit demeuré dans la mort, ou que sa résurrection n'eût pas été confirmée d'une manière à ne laisser

[1] *Act.* III. 2. 6 et seq. — [2] Deut. XIII. 1. 2. 3. 4. 5. XVIII. 20. 21. 22.

aucune réplique, les Juifs n'auroient pas été convaincus et confondus dans ce vain prétexte de leur incrédulité. Mais puisque le Saint-Esprit, pour donner à Jésus-Christ des témoins de sa résurrection, descend visiblement sur ses apôtres, qui étoient les témoins qu'il avoit choisis; puisqu'il les remplit de courage; que de foibles qu'ils étoient, il les rend forts; d'idiots et d'ignorans qu'ils étoient, les rend pleins d'une divine science, et leur donne des paroles qui fermoient la bouche à leurs adversaires qui n'étoient rien moins que les chefs du peuple; puisqu'au lieu qu'ils étoient des lâches qui avoient oublié leur maître tous ensemble en prenant la fuite, et le premier de leur troupeau en le reniant, il en avoit fait d'intrépides défenseurs de sa doctrine et de sa résurrection; puisqu'enfin le même Esprit descendu sur eux fait des miracles par leurs mains, qui ne cèdent en rien à ceux de Jésus-Christ, et même qui les surpassent en certaines circonstances, comme il l'avoit prédit lui-même; et non content de leur inspirer l'intelligence des prophéties, et la force de les défendre, il les remplit eux-mêmes de l'esprit de prophétie, et les fait agir et parler comme des hommes inspirés, comme il parut au jour de la Pentecôte; saint Pierre le soutenant avec une assurance étonnante, et une force à laquelle tout cédoit[1] : tous ces ouvrages admirables du Saint-Esprit prouvent que Jésus-Christ a dit la vérité, en assurant que ce même Esprit convaincroit de nouveau, et d'une manière encore plus concluante, l'incrédulité du monde.

Voilà donc le témoignage du Saint-Esprit dans les apôtres, qui en confirmant la résurrection de Jésus-Christ parlent ainsi : *Nous sommes témoins de ces choses, et le Saint-Esprit que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent*[2]. C'étoit le dernier et le plus clair témoignage que Jésus-Christ leur réservoit : et c'est pourquoi prévoyant que le cœur de la plupart seroit assez dur pour résister encore à ce témoignage et à cette conviction, il les avertit d'éviter ce crime comme celui qui à la fin leur attireroit une inévitable punition, et deviendroit irrémissible pour eux; Dieu ayant déterminé de ne le remettre

[1] Act. II. 17. 18. — [2] Ib. v. 32.

jamais à ceux qui l'auroient porté à de certains excès qui lui étoient connus. C'est peut-être ce qui donna lieu à cette sentence du Sauveur[1] : *Que les blasphèmes contre le Fils seroient remis ; mais que celui qui blasphèmeroit contre le Saint-Esprit*, en persistant d'attribuer au démon les miracles de Jésus-Christ et de ses disciples, quoique confirmés après sa mort en témoignage de sa résurrection, *ne recevroit aucun pardon, mais seroit coupable d'un éternel péché : à cause*, poursuit saint Marc, *qu'ils avoient dit : que* Jésus-Christ *avoit en lui-même un esprit* impur qui faisoit par lui des miracles; et qu'ils étoient disposés à porter la révolte jusqu'au dernier excès, comme ils firent en résistant encore aux miracles de ses disciples, et osant attribuer à l'esprit d'erreur, la continuation ferme et permanente du témoignage du Saint-Esprit.

Ajoutez à toutes ces choses, la sainteté que le Saint-Esprit établissoit dans l'Eglise, par des effets si éclatants, et cette parfaite unité des cœurs qui étoit son véritable ouvrage, et le caractère sensible de sa présence. Ajoutez la redoutable autorité que Dieu mettoit dans l'Eglise, en sorte que mentir à Pierre, c'étoit *mentir au Saint-Esprit*[2]. On voit assez par toutes ces choses, l'efficace du témoignage de ce même Esprit, pour convaincre l'incrédulité.

Et il faut aussi remarquer que Dieu qui avoit supporté les Juifs après le crucifiement de son Fils, résolut enfin de faire éclater sa justice d'une manière étonnante, et jusqu'alors inouïe, après que ce peuple ingrat eut continué de résister avec une opiniâtreté, et une dureté sans exemple, au témoignage des apôtres ; c'est-à-dire, comme on a vu, à celui du Saint-Esprit. Ce qui étoit la figure du châtiment plus terrible, qu'il réservoit dans les enfers, à ceux qui avoient péché contre le Saint-Esprit, de la manière, et avec l'excès qu'il ne vouloit point pardonner.

Prenons donc garde de ne point tomber dans un semblable péché. Nous commençons à y tomber, lorsque, abusant de la grâce du Saint-Esprit dans la rémission des péchés, nous en faisons une occasion de pécher plus facilement, en quoi nous

[1] Matt. XII. 31. 32. Marc. III. 28. 29. 30. — [2] Act. V. 3. 4. 9.

faisons injure à l'*esprit de rémission et de grâce*[1]. Et à cause que nous ne savons pas le degré que Dieu a marqué à cet attentat, pour ne le pardonner jamais, nous ne cessons de l'augmenter de jour en jour, et nous multiplions nos péchés par la facilité que nous nous imaginons dans le pardon. Mais Dieu qui nous voit périr, nous avertit qu'il viendra un point, où il cessera de pardonner, et auquel à la fin nous tomberons au dernier degré d'endurcissement, et à l'impénitence finale.

Craignons donc de résister au Saint-Esprit, de peur qu'enfin notre résistance ne soit poussée jusqu'à la fin, par la juste soustraction de ces grâces qui convertissent les cœurs. Craignons, dis-je, de pousser à bout la bonté et la patience de l'esprit qui remet les crimes; parce que nous ne savons jusqu'où il veut pousser son indulgence, et que peut-être le premier péché que nous commettrons, sera parvenu à ce degré de malice qui lui est connu, et qu'il ne veut point pardonner à ceux qui auront reçu de certaines grâces. Les Juifs en sont un exemple, et ils n'ont plus trouvé de miséricorde ni en ce monde ni en l'autre, à cause qu'ils ont méprisé, jusqu'au point que Dieu ne vouloit plus souffrir, la conviction du Saint-Esprit.

XXe JOUR. Mission du Saint-Esprit pour convaincre le monde d'injustice. Péché contre le Saint-Esprit. (Ibid. 10.)

Il convaincra le monde sur la justice. C'est le second point sur lequel le Saint-Esprit devoit convaincre le monde : *Parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me verrez plus.* Il faut sous-entendre : sans que pour cela vous cessiez de croire en moi, ou que votre foi se ralentisse. Et pour entendre cette seconde conviction du Saint-Esprit, il faut savoir que la justice chrétienne vient de la foi : selon cette parole du prophète répétée trois fois par saint Paul : *Le juste vit de la foi*[2]. Mais la véritable épreuve de la foi, c'est de croire ce qu'on ne voit pas. Tant que Jésus-Christ a été sur la terre, sa présence a soutenu la foi de ses disciples : aussitôt qu'il fut

[1] Heb. x. 29. — [2] Heb. II. 4. Rom. I. 17. Gal. III. 11. Heb. x. 38.

XXII[e] JOUR. L'esprit de vérité enseigne toute vérité. (Joan. XVI. 12. 13.)

Nous apprenons dans les versets 12 et 13, que le Saint-Esprit nous apprendra ce que nous n'eussions pas pu porter sans lui. Mais qu'est-ce qu'il y avoit de si nouveau et de si étrange à nous dire, que nous ne puissions pas le porter encore ? Notre foiblesse est donc bien grande, si nous ne pouvons pas porter ce que Jésus-Christ même auroit à nous dire? Cela est pourtant, puisqu'il le dit.

Jésus-Christ attribue deux choses au Saint-Esprit. L'une de nous suggérer, de rappeler en notre mémoire de nous faire entendre *ce que Jésus-Christ nous auroit dit auparavant*[1] : c'est ce qu'il a dit ci-dessus : l'autre, de nous apprendre des choses nouvelles, *que nous n'eussions pas pu porter d'abord*[2]; et encore même que Jésus-Christ nous les enseignât. Apprenons ici à ménager les âmes. Avec toute son autorité, et avec toute la lumière dont il est rempli, Jésus-Christ même se croit obligé à ce ménagement des âmes infirmes : à plus forte raison les autres hommes doivent-ils entrer dans cette condescendance.

Mais où trouverons-nous des vérités plus fortes, que celles que Jésus-Christ vient d'expliquer à ses apôtres, en leur disant, qu'*on les haïra, jusqu'à croire servir Dieu en les massacrant*[3] ! Voici quelques vérités que Jésus-Christ n'a pas dites, ou sur lesquelles il n'a pas appuyé : que les apôtres seroient obligés, non-seulement à subir l'exécration de la synagogue, mais encore à se séparer d'eux-mêmes du reste du peuple, comme il paroît dans les Actes : à relâcher l'obligation de la loi : à la regarder comme un fardeau insupportable aux Juifs mêmes, selon ce qu'ils disent dans les Actes : *Que ni nos pères ni nous n'avons pu porter*[4] : à faire voir ce qui est bien plus, que non-seulement la loi n'obligeoit point les gentils, mais encore les rendoit coupables, conformément à cette parole : *Si vous vous faites circoncire, Jésus-Christ ne vous servira de rien*[5]. Voilà quelque partie des vérités que les apô-

[1] Joan. XIV. 26. — [2] Ib. XVI. 12. — [3] Ib. XVI. 2. 3. — [4] Act. IV. 15. 18. 32. 33. V. 12. 13. 14. XV. 1. 2. 5. 7. 10. 20. 21. 28. 29. — [5] Rom. III. 10. Gal. II. 16. 18. 20. 21. III. 10. 11. 24. 28. IV. 9. 10. 11. V. 1. 2, etc.

tres n'auroient pu porter, si Jésus-Christ les leur avoit apprises d'abord. Et c'est pourquoi il les réserve au Saint-Esprit, qui aussi, lorsqu'ils furent obligés de les expliquer dans le concile de Jérusalem, leur fait dire : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous*[1].

Que dirai-je du redoutable secret de la réprobation des Juifs, pour donner lieu aux gentils ; et du retour futur de ces mêmes Juifs, après que les gentils seront entrés ? Secret admirable qui donne lieu à celui de la prédestination, et à ces terribles paroles : *Dieu a tout renfermé dans l'incrédulité, pour montrer que nul n'est sauvé que par sa miséricorde*[2]. C'est un secret dont Jésus-Christ a posé les fondements, mais dont il laisse l'application et le fond à développer à saint Paul.

C'est encore un grand secret que ce même apôtre apprend aux fidèles : qu'il faut joindre à toutes les persécutions, la mortification volontaire, *en châtiant son corps, et le réduisant en servitude*[3] : chose que le Fils de Dieu n'avoit pas si clairement expliquée, que le Saint-Esprit l'a fait à cet apôtre. Ne poussons pas plus avant nos recherches sur ces vérités, que Jésus-Christ semble réserver au Saint-Esprit. Contentons-nous d'admirer la dispensation de la doctrine salutaire ; et ne nous ménageons plus nous-mêmes, puisque Jésus-Christ nous a ménagés autant qu'il a été nécessaire.

XXIII[e] JOUR. Le Saint-Esprit égal au Fils par ses œuvres.

Toutes ces fonctions du Saint-Esprit l'égalent manifestement au Fils de Dieu, dont il accomplit l'ouvrage. S'il y met la perfection, si Jésus-Christ, pour ainsi parler, lui en donne toute la gloire ; c'est que la gloire du Saint-Esprit est celle du Fils de Dieu ; comme la gloire du Fils de Dieu est celle du Père, et que la gloire de la Trinité est une et invisible.

Si ce qui est réservé au Saint-Esprit est si grand, que les apôtres ne l'auroient pu porter quoique annoncé par Jésus-Christ même, il n'y a donc point d'inégalité dans les ouvrages de la Trinité, du côté des trois divines personnes ; mais une dispensation diversifiée, seulement par rapport à nous : mais

[1] Act. XV. 28. — [2] Rom. XI. 32. — [3] I. Cor. IX. 27. II. Cor. IV. 10.

Jésus-Christ nous va encore élever plus haut, et après avoir égalé le Saint-Esprit au Père et au Fils par ses œuvres, il va encore montrer sa parfaite égalité par son origine.

XXIVe Jour. Le Saint-Esprit égal au Fils par son origine : il annonce les choses futures, et pénètre le secret des cœurs. (Joan. xvi. 13.)

Quand cet Esprit de vérité viendra, il vous apprendra toute vérité : car il ne parlera pas de lui-même ; mais il vous dira ce qu'il a ouï, et vous annoncera les choses futures [1].

Il ne dira que ce qu'il a ouï : mais il a tout ouï : aussi enseignera-t-il toute vérité. Il est dans le conseil où l'on dit tout. Le Père dit tout par son Fils ; le Fils dit tout par sa naissance. Si tout se dit par lui, il entend tout : autrement il ne s'entendroit pas lui-même. On lui dit tout en le produisant, puisque le produire, c'est dire. Le Saint-Esprit est le troisième dans ce secret : nulle créature n'y entre. On ne dit rien à demi dans cette unité : on n'entend rien imparfaitement. C'est pourquoi *l'Esprit approfondit tout* : il entre en tout, *même dans les profondeurs de Dieu* [2]. Et c'est le caractère que lui donne le Sauveur du monde, en disant *qu'il nous enseigne toute vérité, et annonce les choses futures.*

Le Saint-Esprit est celui qui parle aux prophètes. Quand il parle en eux, c'est Dieu qui parle, et on l'appelle l'Esprit prophétique : ce qui l'égale parfaitement au Père et au Fils ; puisque comme eux il entre dans le grand secret réservé à Dieu qui est celui de l'avenir [3].

Il entre par la même raison dans cet autre intime secret, qui est la connoissance du secret des cœurs. Qui voit le secret de Dieu, que ne voit-il pas ? Par qui est-ce que saint Pierre a vu le secret d'Ananias et de Saphira, dans la vente de leurs biens ? Aussi en mentant à Pierre, ils mentirent au Saint-Esprit [4]. Par qui est-ce que *le secret des cœurs étoit manifesté* dans ces assemblées dont parle saint Paul : ce qui fait dire à tout le monde, que *Dieu est au milieu de nous* [5] ? Comment ? sinon par l'esprit de prophétie, qui est dans le même lieu

[1] Joan. xvi. 13. — [2] I. Cor. ii. 10. — [3] Is. lxviii. 16. lix. 21. lxi. 1. Zach. vii. 12. I. Cor. xiv. 32. Apoc. xxii. 6. — [4] Act. v. 3. 4. 9. — [5] I. Cor. xiv. 24. 25.

l'ouvrage du Saint-Esprit, à qui toutes ces grâces sont attribuées, conformément à cette parole : *Un seul Esprit opère ces choses, les partageant à chacun selon qu'il lui plaît*[1].

XXV[e] JOUR. Origine du Saint-Esprit. Ordre des personnes divines. (Joan. XVI. 14. 15.)

Il me glorifiera, parce qu'il prendra du mien[2]. Que Jésus-Christ daigne nous parler de ces communications intérieures des personnes divines, et nous faire entrer en quelque façon dans cet ineffable secret, il y a de quoi s'en étonner. Vraiment il nous traite en amis, comme il disoit lui-même, en nous apprenant non-seulement ce qu'il fait au dehors, mais encore ce qu'il produit au dedans. *Il prendra du mien* : le Fils a tout pris du Père, et il glorifie le Père : le Saint-Esprit prend du Fils et il glorifie le Fils. Il semble que c'est là le but de cette parole. Mais écoutons de quelle sorte Jésus-Christ s'explique. Il ne dit pas : *Il prendra de moi* : mais, *Il prendra du mien* : O Sauveur, que voulez-vous dire? M'est-il permis de le chercher? Ou bien m'en tiendrai-je à ce que vous dites, sans rien dire, ni rien chercher davantage dans cette parole? Mais votre Église y a trouvé, que le Saint-Esprit procédoit de votre Père et de vous, et que c'étoit pour cela, que le Saint-Esprit étoit votre Esprit, comme il étoit l'Esprit du Père. Il est appelé l'Esprit de Jésus-Christ : *Spiritus Christi*[3]. Il est à Jésus-Christ. Jésus-Christ l'envoie : par quelle autorité; si ce n'est par l'autorité de principe et d'origine? Car il ne peut y en avoir d'autres entre les personnes divines.

Voilà la doctrine de l'Église catholique, et la tradition des saints. Je la reçois, j'adore cette vérité. O Jésus, encore un coup, quelle merveille que vous daigniez nous parler de ces hauts mystères, à nous qui ne sommes que terre et cendre! Avec quelle foi, avec quelle reconnoissance, avec quel amour devons-nous écouter ces paroles! Seigneur, ce n'est pas en vain que vous nous parlez de ces choses : vous nous en montrez une étincelle durant cette vie, dans le dessein de nous en montrer à découvert la pleine lumière au jour de l'éter-

[1] I. Cor. XII. 11. — [2] Joan. XVI. 14. — [3] I. Pet. I. 11.

nité. Nous verrons ce que veut dire : « Il prendra du mien, » et il me glorifiera, et il vous l'annoncera. Tout ce qui est » à mon Père, est à moi : et c'est pourquoi je vous ai dit » qu'il prendra du mien : et il vous annoncera ce qu'il en » aura pris [1] ».

Le Saint-Esprit prend du Père dont il procède primitivement, et en prenant du Père, il prend ce qui est au Fils, puisque tout est commun entre le Père et le Fils : excepté sans doute d'être Père; car c'est cela qui est propre au Père et non pas commun au Père et au Fils. Le Fils a donc tout ce qu'a le Père, excepté d'être Père : il a donc aussi d'être principe du Saint-Esprit : car cela n'est pas être Père : le Fils prend cela du Père; et le Père qui, en l'engendrant dans son sein, lui communique tout, excepté d'être Père, lui communique par conséquent d'être le principe productif du Saint-Esprit. C'est pourquoi le Saint-Esprit est l'Esprit du Père comme du Fils, envoyé en unité de l'un et de l'autre, procédant de l'un et de l'autre, comme d'un seul et même principe : parce que le Fils a reçu du Père d'être principe du Saint-Esprit. Et c'est pourquoi Jésus-Christ ne dit pas : *Il prendra de moi;* parce que ce serait dire en quelque façon qu'il en seroit le seul principe, et que le Saint-Esprit procède du Fils, comme le Fils procède du Père; c'est-à-dire, de lui seul. Mais il n'en est pas ainsi; car le Saint-Esprit procède du Père radicalement; et s'il procède du Fils, c'est du Père que le Fils a pris de le produire; et c'est pourquoi il dit plutôt : *Il prendra du mien;* que de dire : *Il prendra de moi.* Parce que, encore qu'en effet il prenne de lui, il ne prend de lui que ce que lui-même a pris du Père. Il procède donc du Père et du Fils; mais il procède du Père par le Fils; parce que, cela même que le Saint-Esprit procède du Fils, le Fils l'a reçu du Père, de qui il a tout reçu.

C'est ce qui explique la raison mystique et profonde de l'ordre de la Trinité. Si le Fils et le Saint-Esprit procèdent également du Père, sans aucun rapport entre eux deux, on pourroit aussitôt dire, le Père, le Saint-Esprit et le Fils, que, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Or, ce n'est pas ainsi que Jésus-

[1] *Joan.* XVI. 14. 15.

Christ parle. L'ordre des personnes est inviolable; parce que, si le Fils est nommé par le Père, parce qu'il en vient; le Saint-Esprit vient aussi du Fils, après lequel il est nommé; et il est l'esprit du Fils, comme le Fils est le Fils du Père. Cet ordre ne peut être renversé; c'est en cet ordre que nous sommes baptisés, et le Saint-Esprit ne peut non plus être nommé le second, que le Fils peut être nommé le premier.

Adorons cet ordre des trois Personnes divines, et les mutuelles relations qui se trouvent entre les trois, et qui font leur égalité, comme leur distinction, et leur origine. Le Père s'entend lui-même, se parle à lui-même; et il engendre son Fils, qui est sa parole. Il aime cette parole qu'il a produite de son sein, et qu'il y conserve; et cette parole qui est en même temps sa conception, sa pensée, son image intellectuelle éternellement subsistante, et dès là son Fils unique, l'aime aussi, comme un Fils parfait aime un Père parfait; mais qu'est-ce que leur amour; si ce n'est cette troisième personne, et le Dieu amour, le don commun et réciproque du Père et du Fils, leur lien, leur nœud, leur mutuelle union, en qui se termine la fécondité, comme les opérations de la Trinité? Parce que tout est accompli, tout est parfait, quand Dieu est infiniment exprimé dans le Fils, et infiniment aimé dans le Saint-Esprit, et qu'il se fait du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, une très-simple et très-parfaite unité: tout y retournant au principe, d'où tout vient radicalement et primitivement, qui est le Père, avec un ordre invariable: l'unité féconde se multipliant en dualité, c'est-à-dire, jusqu'au nombre de deux, pour se terminer en Trinité; en sorte que tout est un, et que tout revient à un seul et même principe.

C'est la doctrine des saints; c'est la tradition constante de l'Eglise catholique. C'est la matière de notre foi; nous le croyons: c'est le sujet de notre espérance, nous le verrons; c'est l'objet de notre amour; car, aimer Dieu, c'est aimer en unité le Père, le Fils, et le Saint-Esprit; aimer leur égalité et leur ordre; aimer, et ne point confondre leurs opérations, leurs éternelles communications; leurs rapports mutuels, et tout ce qui les fait un, en les faisant trois; par ce que le Père, qui est un, et principe immuable d'unité, se

se communique sans se diviser. Et cette union nous est donnée, comme le modèle de la nôtre : *O mon Père, qu'ils soient un en nous, comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous; ainsi qu'ils soient un en nous*[1]. O Dieu, Père, Fils, et Saint-Esprit, je me reconnois en tout et partout, fait à votre image, à l'image de la Trinité; conformément à cette parole : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance*[2]; puisque même l'union que vous voulez établir entre nous, est l'image imparfaite de votre parfaite unité! O charité! tu dois croître et te multiplier jusqu'à l'infini dans les fidèles; puisque le modèle d'union et de communication qu'on te propose, est un modèle dont tu ne peux jamais atteindre la perfection; et tout ce que tu peux faire, c'est de croître toujours en l'imitant, en communiquant de plus en plus tout ce qu'on a à ses frères, lumière, instruction, conseil, correction quand il le faut; amour, tendresse, vertu, par l'édification, et le bon exemple. support mutuel; et, à plus forte raison, biens, richesses, subsistance, et tout, jusqu'au pain que nous mangeons, que nous devons partager avec les pauvres.

La mission du Saint-Esprit est expliquée. Nous en avons vu les effets égaux à ceux qu'a produits le Fils. Nous en avons vu l'origine dans l'éternelle communication des trois divines personnes. Ecoutons la suite des paroles de notre Sauveur.

XXVI[e] Jour. Qu'est-ce à dire : *Encore un peu de temps ?* (Joan. xvi. 16.)

Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je m'en retourne à mon Père[3].

Depuis le v. 9 du ch. xiv, jusqu'à la fin, que Jésus-Christ sort de la maison; et dans le ch. xv et dans le xvi[e], jusqu'à ce verset, Jésus-Christ a parlé seul sans discontinuation, et sans être interrompu par ses disciples; si ce n'est par ce petit mot de saint Jude, *D'où vient, Seigneur, que vous vous découvrirez à nous, et non pas au monde*[4]? A quoi Jésus-Christ ne répond pas, ou n'y répond qu'indirectement, en continuant son discours. Ils l'interrompent ici plus ouvertement, en se disant les uns

[1] Joan. xvii. 21. — [2] Gen. i. 26. — [3] Joan. xvi. 16. — [4] Ib. xiv. 22.

aux autres. *Que veut-il dire? Encore un peu, et vous ne me verrez plus; et ils disoient : Que veut dire ce peu de temps? Nous ne savons ce qu'il veut dire*[1]. Et Jésus qui avoit prévu cette interruption, et qui avoit comme jeté cette parole pour y donner lieu dans le dessein d'en tirer une grande consolation et une grande instruction pour eux, reprend la parole : en cette sorte «Vous » vous demandez les uns aux autres, ce que veut dire ce peu de » temps: En vérité; en vérité, je vous le dis : vous gémirez, et » vous pleurerez vous autres, et le monde se réjouira ; mais » votre tristesse sera changée en joie [2] ».

Il y avoit quelque sorte d'ambiguïté dans ce discours du Sauveur : *Encore un peu, et vous ne me verrez plus*, etc. On pouvoit entendre : dans peu vous cesserez de me voir; car je vais mourir et : dans peu vous me reverrez, car je ressusciterai : les ombres de la mort ne me peuvent pas retenir; et il faut que je retourne à mon Père. Durant le temps que je serai dans le tombeau, le monde triomphera, et il croira être venu à bout de ses desseins, et vous serez dans la désolation et dans l'oppression, comme un troupeau dispersé. Mais à ma résurrection qui suivra de près, la joie vous sera rendue, et la confusion à vos ennemis. C'est ainsi qu'on pouvoit entendre ces prompts passages de la privation à la vue, et de la vue à la privation. Mais la suite nous fait voir que Jésus-Christ regarde plus loin. Nous cesserons de le voir : non précisément à cause qu'il ira à la mort; mais à cause qu'il montera aux cieux, à la droite de son Père : et nous le reverrons pour ne le plus perdre, lorsqu'il viendra des cieux une seconde fois pour nous y ramener avec lui. Ainsi ce qu'il appelle un peu de temps, c'est tout le temps de la durée de ce siècle; tant à cause que ce temps finit bientôt pour chacun de nous, qu'à cause qu'en le comparant à l'éternité qui doit suivre, c'est moins qu'un moment.

Apprenons donc que selon le langage du Sauveur, qui est celui de la vérité, tout ce qui est temps, n'est qu'un point, et moins que rien : et que ce qui dure, ce qui est véritablement, c'est l'éternité qui ne passe jamais. Comptons pour

[1] Joan. XVI. 17. 18. — [2] Ib. 19. 20.

rien tout ce qui ce passe. Il y a près de dix-sept cents ans depuis l'ascension de notre Seigneur : et tout cela devant Jésus-Christ, *qui est le Père du siècle futur*[1], n'est peut-être qu'une très-petite partie de tout le temps qui se trouvera du jour de l'ascension à la fin du monde, que Jésus-Christ a compté pour rien. Les siècles sont donc moins que rien : mille ans valent moins qu'un jour selon cette mesure. Que seroit-ce donc que les souffrances de cette vie, si nous avions de la foi? Nos sens nous trompent : tout le temps n'est rien : tout ce qui passe n'est rien : accoutumons-nous à juger du temps par la foi. Selon cette règle, qu'est-ce que dix ans, qu'est-ce qu'une année, et un mois, et un jour de peine ? Et cependant cette heure nous paroît si longue. Gens de peu de foi, quand serons-nous chrétiens? Quand jugerons-nous du temps par rapport à l'éternité.

XXVIIe Jour. Tristesse changée en joie. (Joan. xvi. 20.)

Vous pleurerez, et le monde se réjouira : mais votre tristesse sera changée en joie[2]. Disons ici avec cet ancien : Je ne veux pas me réjouir avec le monde, de peur de m'affliger un jour avec lui. Je ne veux pas, pour sa joie courte et trompeuse, m'attirer l'accablement et le poids d'une éternelle douleur. Ne vous laissez pas tromper aux joies du monde, ni à cette fleur qui tombe du matin au soir. Ne nous abandonnons jamais à la joie; car c'est nous abandoner à l'illusion. Disons *au ris : Tu es un menteur, et à la joie : Tu nous trompes*[3]. Les saints Pères ne vouloient pas qu'un chrétien s'abandonnât à la joie, jusqu'à rire avec éclat. Il faut nourrir dans notre cœur une sainte et salutaire tristesse par le souvenir de nos péchés, par la crainte du jugement de Dieu, et par un saint dégoût des biens du monde. Cette tristesse ne sera pas seulement changée en joie dans le jour de l'éternité; mais dès le siècle présent, la joie de Jésus-Christ triomphera dans notre cœur : et c'est de ce fond de joie que goûtera au dedans un cœur attaché à Jésus-Christ, que sortira ce dégoût des plaisirs du du monde, qui ne sont qu'illusion, tentation et corruption.

[1] *Is.* ix. 6. — [2] Joan. xvi. 20. — [3] Eccle. ii. 2.

Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux[1]! combien est douce la vérité, la justice, la bonne espérance, le chaste desir de le posséder : et vous gémirez de vous voir au milieu des tromperies et des erreurs : et vous jetterez un doux et tendre soupir vers la cité sainte, que Dieu nous a préparée, où règne la vérité, où se trouve la paix éternelle, et tout le bien avec Dieu.

XXVIIIe Jour. Souffrir, se faire violence. (Joan. XVI. 21.)

Apprenons du ℣. 21, à enfanter notre salut avec peine. Quel effort ne faut-il pas faire, pour faire mourir ses passions, ses mauvais desirs, et tout ce que l'Ecriture appelle le vieil homme? On croit mourir en effet, quand il faut s'arracher du cœur tout ce qui plaît. Quelle vie, dit-on, sera la nôtre, quand nous aurons retranché ces doux commerces, ces jeux, ces plaisirs? Tout sera triste, ennuyeux, insupportable. Songeons que c'est là le temps du travail, où il faut avec violence enfanter un nouvel esprit. *Tous les cris d'une femme qui accouche sont oubliés au moment qu'elle a mis un enfant au monde*[2]. Quelle donc doit être notre joie, quand ce n'est pas un autre, mais nous-mêmes, que nous faisons naître, pour changer la vie du péché en la vie de Dieu.

Qu'il me coûte de sacrifier ce ressentiment, de renoncer à ce plaisir, de pratiquer cette humilité, de supporter cette médisance! Chrétien, quand veux-tu donc t'enfanter toi-même? Tu ne feras point ton salut, tu ne rompras point tes fers, tu ne deviendras point un nouvel homme, sans te faire cette violence. De quelle paix, de quelle joie, la verras-tu bientôt suivie? Ha! je commence à vivre, depuis que je vis pour Dieu, et que je me suis ouvert le ciel!

Aimer Dieu, c'est la vie : on ne sauroit l'acheter par trop de travaux, par trop de morts.

[1] Ps. XXXIII. 9. — [2] Joan. XVI. 21.

XXIXe Jour. Joie qui ne peut être ravie. (Joan. xvi. 22.)

Personne ne vous ravira votre joie [1]. D'où vient votre joie? De notre bonheur. Quand donc nous mettrons notre bonheur dans un bien qui ne pourra nous être ravi, notre joie ne pourra aussi nous être ôtée. Qu'est-ce qui doit faire notre bonheur? C'est que Dieu que nous aimons, soit heureux et le seul puissant : *Beatus et solus potens* : comme dit saint Paul [2]. Si nous aimons Dieu de tout notre cœur, de toute notre intelligence, de toutes nos forces, comme nous ne pouvons rien contribuer à son bonheur, notre partage est de nous en réjouir. Réjouissons-nous de la gloire de Dieu, de sa perfection, de son bonheur, de la naissance éternelle de son Verbe, de l'éternelle procession de son Saint-Esprit, de ce qu'il se connoît, de ce qu'il s'aime, de ce qu'il est tout action, tout intelligence, tout amour, tout vie, si grand, qu'il ne peut rien acquérir, aussi bienfaisant que riche, plein de vie, plein d'être, l'être même, la vérité même, le parfait, le tout. Qui nous peut ôter ce sujet de joie? Il faudroit pouvoir ôter Dieu : et en l'ôtant, s'ôter soi-même, et tout être, et ne laisser que le néant. Tout ce qu'on nous peut ôter, c'est la joie que nous avons de l'être de Dieu. Mais qui nous la peut ôter, si ce n'est nous-mêmes par le péché? Viendra le temps où le péché étant entièrement détruit en nous, nous ne cesserons non plus de mettre toute notre joie dans l'éternelle félicité et perfection de Dieu, que Dieu cessera d'être heureux et parfait. Alors donc nous serons parfaitement heureux, et notre joie ne pourra plus nous être ravie.

Réjouissons-nous en même temps, de ce que Jésus-Christ est entré dans la gloire de son Père : *Si vous m'aimiez,* dit-il, *vous vous réjouiriez de ce que je retourne à mon Père, parce que mon Père étant plus grand que moi* [3], selon la nature que j'ai prise, retourner à mon Père, c'est retourner au centre de la grandeur et de la félicité.

Dieu est une nature heureuse et parfaite; et en même

[1] Joan. xvi. 22. — [2] I. Tim. vi. 15. — [3] Joan. xiv. 28.

temps une nature bienfaisante et béatifiante : l'aimer, c'est vivre, c'est être juste, c'est être véritable; c'est être heureux; c'est être parfait, autant que le peut être ce qui n'est pas Dieu. Mais Dieu nous apprend qu'il nous fait dieux: un même esprit avec lui; participants, associés à la nature divine, à la sagesse, à la vie, à l'éternité, à la félicité de Dieu. Lui qui est son bonheur, devient le nôtre : notre bonheur est par conséquent le bonheur de Dieu. Dieu se donne à nous tout entier: nous le verrons : nous l'aimerons, assurés de ne cesser jamais de le voir et de l'aimer. *En ce jour là*, dit le Sauveur, *vous ne m'interrogerez plus de rien ; car vous verrez à découvert la vérité même.* Vivez donc, et réjouissez-vous dans cette espérance. Mais en attendant, que ferons-nous au milieu de tant de besoins, de tant d'indigence? *Vous n'avez qu'à demander : tout ce qui vous sera nécessaire, vous sera donné en mon nom* [1]. Vous n'êtes donc plus indigents, puisque vous avez le nom par lequel vous pouvez tout obtenir.

XXX[e] JOUR. Qu'est-ce qu'on doit demander au nom de Jésus-Christ. (Joan. XVI. 24.)

Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom [2]. Eh quoi! lorsqu'ils lui disoient : *Seigneur, apprenez-nous à prier :* et encore : *Augmentez-nous la foi* [3] : n'étoit-ce pas de lui; et par lui qu'ils espéroient cette grâce?

Leurs demandes n'étoient pas encore assez épurées. A l'occasion du royaume de Jésus-Christ, ils s'étoient mis dans l'esprit des idées de grandeur et d'ambition, qui tenoient beaucoup de l'esprit judaïque. L'attache sensible qu'ils avoient à sa personne, étoit un obstacle à l'amour spirituel qu'il leur demandoit. Lorsque leur foi fut épurée par sa croix, par son absence, et par l'opération du Saint-Esprit, ils apprirent ce qu'il falloit demander au nom de Jésus-Christ, qui étoit de lui être conforme, et de marcher après lui dans la route des croix et de la mort. Que pouvez-vous demander au nom de Jésus-Christ, sinon les choses que vous voyez en lui? Prends

[1] Joan. XVI. 23. — [2] Ib 24. — [3] Luc. XI. 1. XVII. 5.

bien garde, âme chrétienne, ce que c'est que Jésus-Christ; et par là tu apprendras ce que tu dois demander en son nom.

C'est ce que les apôtres n'entendoient pas encore; et loin de vouloir porter leur croix avec Jésus-Christ, ils ne vouloient pas même entendre ce qu'il leur disoit de la sienne : *Ce discours étoit caché à leurs yeux : et ils craignoient de l'interroger sur ce discours*[1] : parce qu'ils craignoient d'apprendre trop leurs obligations, en découvrant les dispositions de leur Maître. Ainsi comme ils répugnoient beaucoup à la croix, ils ne savoient guère ce qu'il falloit demander au nom de Jésus-Christ crucifié : et c'est pourquoi il leur dit : *Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom : Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie s'accomplisse*[2].

La joie qu'il leur promet ici n'est pas une joie sensible : c'est une joie dans la foi, c'est une joie dans la croix, comme celle de Jésus-Christ, *qui est monté sur la croix en se proposant une grande joie*[3]. Quelle joie, si ce n'étoit celle de glorifier son Père, et de contenter son amour, en sauvant les hommes? Ainsi nous devons apprendre à mettre toute notre joie à le glorifier, ce qui nous fera réjouir dans nos souffrances; ce qui inspira aux apôtres cette joie qu'ils ressentirent d'avoir été flagellés pour le nom de Jésus-Christ[4]. Alors donc ils avoient appris ce qu'on reçoit et ce qu'on doit demander en son nom, qui est d'apprendre à se glorifier, à se réjouir dans ce qu'on souffre pour lui.

La patience est le seul moyen de surmonter les vices, et d'épurer les vertus. La patience chrétienne apprend non-seulement à porter sans murmure, mais encore à se réjouir dans les souffrances que Dieu envoie. Se fonder sur la patience, et s'unir à la croix de Jésus-Christ, c'est le moyen de prier en son nom, et c'est par là qu'on obtient tout.

[1] Luc. IX. 44. 45. XVIII. 34. — [2] Joan. XVI. 24. — [3] Heb. XII. 2. — [4] Act. V. 41.

XXXI° JOUR. Tout nous vient par Jésus-Christ. (Joan. XVI. 25—28.)

Je vous ai dit ceci en parabole : je ne me suis pas encore entièrement expliqué sur mon départ : je vous en vais maintenant parler à découvert : vous allez tout voir en trois mots : *Je suis sorti de Dieu, et je suis venu au monde : maintenant je quitte le monde, et je m'en retourne à mon Père*[1]. Il finit là son discours, comme n'ayant plus rien à leur expliquer, après leur avoir dit si nettement, d'où il venoit, et l'obligation qu'il avoit d'y retourner.

Les apôtres vont entendre plus que jamais cette vérité qui leur ôtera toutes leurs erreurs sur le règne de Jésus-Christ. Ils s'étoient grossièrement attendus à le voir établir sur la terre avec un éclat mondain; mais cette pensée n'a plus de lieu depuis que Jésus-Christ montoit au ciel. Car on voit là, que son royaume n'est pas de ce monde; que son trône est à la droite de Dieu; et que c'est de là qu'il doit mettre tous ses ennemis à ses pieds. C'est ce que les apôtres entendirent, comme il paroît par la première prédication de saint Pierre, où il allègue un passage du psaume CIX. Alors donc, quand ils entendirent où Jésus-Christ devoit régner, et d'où il devoit vaincre ses ennemis, ils surent que dorénavant il falloit tout demander en son nom; et en voici tout le secret. *Je suis sorti de Dieu pour venir à vous* : je vous aimois et je suis venu vous chercher. Si je vous quitte pour retourner à mon Père, je porte mon amour, celui que j'ai pour vous, jusque dans son sein; et je serai plus que jamais votre avocat, votre intercesseur, et le parfait médiateur de Dieu et des hommes.

Ainsi demander par Jésus-Christ, c'est croire qu'il est dans le ciel notre avocat : et encore qu'il ajoute : *Je ne vous dis pas que je prierai pour vous;* il ne laisse pas de le faire d'une manière admirable, en se présentant pour nous à Dieu, comme il est écrit aux Hébreux[2]. Mais il veut dire que non content de cela, il fait plus, puisqu'il nous concilie tellement le Père, que de lui-même il se porte à nous aimer, quoique toujours au nom de son Fils; puisqu'il dit : *Mon Père vous aime*,

[1] Joan. XVI. 28. — [2] Heb. IX. 24.

parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu[1].

Ainsi, demander par Jésus-Christ, c'est en croyant qu'il est sorti de Dieu, l'aimer de tout notre cœur, et ne vouloir plus rien que ce qu'il veut; puisqu'il n'y a rien à obtenir que par lui. Telle est la médiation de Jésus-Christ. Nous l'aimons, et par là son Père nous aime. Nous aimons Jésus-Christ, par qui nous lui demandons toutes choses; et tout nous revient par Jésus-Christ, au nom duquel nous demandons tout.

Entrons dans cette secrète correspondance du Père, qui nous aime, à cause que nous aimons son Fils : et croyons que c'est lui-même qui nous inspire cet amour; puisqu'il est vrai que ce n'est pas nous, mais lui qui a aimé le premier; et son amour est la source de celui que nous lui rendons.

Mon Sauveur, mon intercesseur, mon médiateur, mon avocat; je n'ai rien à espérer que par vous : j'entre dans vos voies; j'obéis à vos préceptes. Ainsi se justifie ce que vous dites : *Je suis la voie*[2]. C'est par vous qu'il faut aller, c'est par vous qu'il faut demander, c'est par vous qu'il faut recevoir. Tant de grandes vérités qu'on vient d'entendre, sont renfermées dans la conclusion des prières de l'Eglise : *Per Dominum nostrum Jesum Christum.* Toutes les fois qu'elle retentit à nos oreilles, rappelons ces vérités dans notre esprit, et conformons-y notre cœur.

Les vœux montent par Jésus-Christ; les grâces reviennent par lui; pour l'invoquer, il faut l'imiter. C'est l'abrégé du christianisme.

XXXIIe Jour. Délaissement de Jésus-Christ. (Joan. xvi. 29. 30. 31. 32.)

Les disciples ravis d'avoir entendu ce grand secret de leur Maître, lui en témoignent leur joie, en lui disant : *C'est à cette heure que vous parlez à découvert* : vous avez répondu à nos plus secrètes pensées : vous avez satisfait à nos desirs les plus profonds : *Vous savez tout, et vous n'avez pas besoin*

[1] Joan. vix. 27. — [2] Ib. xiv. 16.

qu'on vous interroge : c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu[1]. Nul autre qu'un Dieu sorti de Dieu, ne peut découvrir le secret du cœur humain : nous croyons en vous. Qui ne croiroit à les entendre parler de cette sorte, que leur foi auroit autant de persévérance qu'il y paroissoit de sincérité? Mais Jésus les connoissoit mieux qu'ils ne se connoissoient eux-mêmes, et il leur dit : « Vous croyez main-» tenant. Le temps va venir, et il est venu, que vous serez » dispersés chacun de son côté, et que vous me laisserez » seul ; mais je ne suis pas seul, parce que mon Père est » avec moi[2] ».

Qui nous donnera ici d'entendre l'état d'une âme qui n'a que Dieu ; d'une âme destituée de tout appui, de toute consolation humaine? Quelle détresse d'un côté! Quelle joie de l'autre, lorsqu'on a d'autant plus Dieu, qu'on n'a que lui! C'est l'état où va entrer Jésus-Christ : et il faut ajouter ce dernier trait, qui met le comble à un état si désolant : qu'on a Dieu sans sentir qu'on l'a ; puisqu'il semble s'être retiré, jusqu'à réduire Jésus-Christ à dire : *Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé*[3]?

O âmes, qui participez à cette désolation de Jésus-Christ, qui vous enfoncez d'abîme en abîme, si loin de Dieu, ce vous semble, et tellement séparées de lui par ce grand chaos, que votre voix ne peut parvenir à ses oreilles, comme si vous étiez dans l'enfer! je vous remets entre les mains de Jésus-Christ, qui vous donne son fiel à manger, son vinaigre à boire, sa désolation à porter. Il est avec vous ; et s'il ne veut pas se faire sentir, c'est là votre épreuve. Dites avec lui dans ce creux, dans cet abîme profond : *En espérance contre l'espérance*[4] : je me meurs : je vais expirer : *Mon Père, je recommande, je remets mon esprit entre vos mains*[5] : je vous remets ma vie, mon salut, mon libre arbitre avec tout son exercice. Après cela, taisez-vous, et attendez en silence votre délivrance. Amen, amen.

[1] Joan. XVI. 29. 30. — [2] Ib. 31. 32. — [3] Matt. XXVII. 46. — [4] Rom. IV. 18. — [5] Luc. XXIII. 46.

XXXIIIᵉ Jour. Acquiescement à la volonté divine. (Joan. xvi. 33.)

Je vous ai dit ceci ; je vous ai expliqué la désolation où je serai jeté par votre fuite, qui ne laissera que Dieu avec moi : *afin que vous trouviez la paix en moi seul*[1] : non pas en vous-mêmes, ni dans votre foi, que vous voyez si chancelante. Il n'y a donc point de paix pour vous, que celle que je vous donne en vous protégeant. Vous m'allez quitter, mes enfants, vous m'allez laisser seul, selon le monde. Si dans cet abandon je ne suis pas seul ; si mon Père ne me quitte pas un seul moment, quoiqu'il semble me délaisser : apprenez de là qu'il n'y a de paix ni de force qu'en lui seul, et dans l'aquiescement à sa volonté. *Vous aurez de l'affliction dans le monde ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde*[2]. Destitué de toute apparence de secours, et n'ayant pour toute ressource qu'un Dieu délaissant et irrité, j'ai vaincu le monde ; je l'ai vaincu pour moi et pour vous. Prenez courage, ayez confiance. Quelque délaissés que vous croyiez être, et encore que vous vous voyiez sur le bord du précipice, et déjà comme engloutis par la mort ; le monde que j'ai vaincu ne peut rien sur vous : et pourvu que vous sachiez vous commettre à ma foi, votre paix est inaltérable.

Repassez ici toutes les persécutions de l'Eglise, tous les dégâts qu'y ont faits les schismes et les hérésies, toutes les peines intérieures et extérieures, et tous les délaissements de ses serviteurs. Voyez de quelle sorte ils en sont sortis, et le bien qui est arrivé par toutes ces tempêtes ; et reposez-vous comme un Jonas au milieu des vents et des flots. Dieu est avec vous ; et quand il vous faudroit être jeté dans la mer, et englouti par une baleine, le sein affreux de ce gouffre vivant sera un temple pour vous, et c'est là que commencera votre délivrance.

XXXIVᵉ Jour. Quatre paroles ou prière de notre Seigneur adressées à son Père.

Là finit le dernier discours et comme le dernier adieu de notre Seigneur à ses Apôtres : après leur avoir parlé, il va

[1] Joan. xvi. 33. — [2] Ib.

maintenant parler pour eux et pour nous tous à son Père. Car ce n'est pas assez d'instruire les hommes par la prédication de la vérité, si on ne leur obtient par la prière la grâce de la connoître et de la pratiquer. C'est ce que Jésus-Christ va faire dans la prière suivante.

Je trouve que jusqu'ici le Fils de Dieu s'est adressé quatre fois à son Père, et lui a parlé expressement. La première, lorsqu'il dit : « Je vous loue, mon Père, Seigneur du ciel et » de la terre, parce que vous avez caché ces choses aux sages » et aux prudents; et que vous les avez révélées aux petits. » Oui, mon Père; ainsi soit-il, puisque vous l'avez voulu » ainsi [1] ». C'est une parole de complaisance et d'actions de grâces, qui fait entrer l'âme chrétienne, à l'exemple de Jésus-Christ, dans les secrets desseins de Dieu, pour s'y soumettre et s'y complaire.

Les autres paroles de notre Seigneur adressées au Père céleste, sont en second lieu celles-ci, à la résurrection du Lazare : « Mon Père, je vous rend grâces de ce que vous m'a- » vez écouté; pour moi je savois que vous m'écoutez toujours; » mais je parle ainsi à cause de ce peuple, afin qu'ils croient » que vous m'avez envoyé [2] ». C'est encore ici une action de grâces, mais qui présuppose une invocation, puisqu'il dit que son Père l'a écouté, et qu'il a exaucé ses prières.

La troisième parole adressée au Père par Jésus-Christ, est dans saint Jean, encore devant tout le peuple : *Et que dirai-je : Mon Père, je vous prie de me sauver de cette heure?* qui étoit celle de sa passion : *Mais je suis venu pour cette heure. Mon Père, glorifiez votre nom* [3]. C'est une parole de demande, et l'abrégé de tous les vœux et de toutes les demandes, comme de toutes les paroles, de tous les mystères, de toutes les actions de notre Sauveur. Aussi le Père y répondit-il par une parole venue du ciel à la manière d'un coup de tonnerre [4].

La quatrième et la dernière parole de Jésus-Christ à son Père, est la prière que nous allons voir, beaucoup plus longue que toutes les autres, et qui est la prière même de son sacrifice.

[1] Matth. XI. 25. 26. Luc. X. 21. — [2] Joan. XI. 41. 42. — [3] Ib. XII. 27. 28. — [4] ib. 29.

L'âme du sacrifice, c'est la prière, qui déclare pourquoi on l'offre, et qui est l'oblation même ou l'action d'offrir. C'est ainsi que dans la prière du canon, où commence l'action du sacrifice, l'Eglise déclare à qui, pour qui, et pour quelle cause elle l'offre. C'est ce que va faire Jésus-Christ prêt à consommer son sacrifice, et à se consacrer soi-même : et cette prière, si je l'ose dire, est comme le canon, ou pour parler plus dignement de Jésus-Christ, est la prière expresse et solennelle qui doit accompagner son sacrifice. La disposition de son cœur, et les demandes qu'il fait à son Père, le suivent partout dans le cours de sa passion, et jusqu'à la mort; et c'est l'âme de son sacrifice.

Soyons donc attentifs à cette prière, qui comprend et renferme en soi toute la vertu du sacrifice de la croix, et qui renferme surtout la consécration que Jésus-Christ fait de lui-même par la croix.

Combien doit-on imposer silence à tout le créé, pour entendre au fond de son cœur les paroles que Jésus-Christ adresse pour nous à son Père, dans cette intime et parfaite communication! Taisons-nous, Jésus-Christ va parler.

XXXVe JOUR. Jésus lève les yeux au ciel, en commençant sa prière. (Joan. XVII. 1.)

Jésus dit ces choses; et levant les yeux au ciel, il dit : Mon Père, l'heure est venue [1]. C'étoit une action ordinaire à Jésus-Christ de lever les yeux au ciel avant la prière. Lorsqu'il multiplia les pains, il regarda le ciel [2], et c'étoit une manière de s'y adresser pour l'ouvrage qu'il vouloit faire. Saint Luc remarque la même chose. En Saint Jean, lorsqu'il ressuscite Lazare, *élevant les yeux en haut, il dit : Mon Père* [3]; et le reste. Et l'Eglise a tellement entendu que cette action étoit naturelle à Jésus-Christ, qu'elle l'a suppléée dans la bénédiction de la cène, en disant dans le canon, que Jésus *leva les yeux à Dieu son Père tout-puissant;* quoique cela ne soit point marqué dans les écrivains sacrés, qui ont récité cette sainte action.

[1] Joan. XVII. 1. — [2] Matt. XIV. 19. — [3] Joan. XI. 41.

Levons donc aussi les yeux au ciel avec Jésus-Christ en qui seul nous les y pouvons lever. Car le Publicain, qui étoit pécheur, n'osoit seulement lever les yeux au ciel; mais il se frappoit la poitrine, en disant : *O Dieu ayez pitié de moi, qui suis un pécheur* [1]. Et le prodigue disoit : *Mon père j'ai péché contre le ciel, et à vos yeux* [2]. Comment donc regarder le ciel, contre qui on a péché? On ne l'ose qu'en s'unissant à Jésus-Christ, qui lève pour nous les yeux au ciel, et l'apaise en les y levant.

Mais pourquoi lever les yeux au ciel, si ce n'est pour adorer Dieu et sa magnifique présence dans sa gloire, et pour nous y transporter en esprit? Allez donc, mes yeux; allez au ciel, et y enlevez mon cœur. Allez par desir et par espérance où vous êtes appelés, où vous serez un jour en effet. Allez au séjour qui vous est montré; et aimez cette céleste patrie, où Dieu sera tout en tous.

XXXVI[e] JOUR. Gloire du Père et du Fils dans l'établissement de l'Eglise. (Joan. XVII. 1. 2.)

Mon Père, l'heure est venue; glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie [3]. Le sacrifice commence par le nom de Père, nom d'autorité, mais d'une autorité douce, qui marque l'auteur de la vie, de qui on tient tout, à qui on rapporte tout; nom de bonté et d'indulgence, autant que d'empire et souveraineté. C'est encore par cet endroit que nous commençons notre sacrifice : TE IGITUR, CLEMENTISSIME PATER. C'est vous, Père très-miséricordieux, que nous invoquons par Jésus-Christ votre Fils. *Mon Père, glorifiez votre Fils; afin que votre Fils vous glorifie.* Il est le médiateur entre vous et nous, et il faut lui donner la gloire qui retournera à vous. C'est ce qui arrive, quand nous invoquons par Jésus-Christ : la gloire lui est donnée d'abord, mais pour être portée à Dieu, à qui elle appartient toute. *Mon Père glorifiez votre Fils; afin que votre Fils vous glorifie.* La gloire que vous lui donnerez ne fait que passer en lui, pour aller à vous : recevez-en le sacrifice, puisque vous en aimez le médiateur.

[1] Luc. XVIII. 13. — [2] Ib. XV. 18. — [3] Joan. XVII.

Mon Père l'heure est venue. Le sacrifice a son heure : c'est le matin, c'est le soir : il a son heure marquée. L'heure marquée pour le sacrifice de Jésus-Christ est venue : mon Père, la victime est prête, et il n'y a plus qu'à lâcher le coup.

Je me sens ici élevé à je ne sais quoi d'intime, que je ne puis pas bien expliquer à moi-même. Ce je ne sais quoi me fait sentir dans le fond de l'âme qu'il se faut unir à l'intention secrète de Jésus-Christ dans cette prière, et que c'est là le véritable moyen de prier en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Et il me semble que cette intention secrète de Jésus-Christ est celle de former toute son Eglise, et de s'offrir lui-même intérieurement et extérieurement en sacrifice pour cela.

Mon Père, l'heure est venue, que se doivent accomplir les prophéties de l'effusion de votre esprit sur tous les peuples, et de cette grande glorification qui doit vous être donnée, en ramassant votre peuple de toutes les nations. *Glorifiez votre Fils*, en le ressuscitant de la mort, et en répandant sa parole dans toute la terre, en y formant sa société où doivent être renfermés tous vos amis, tous vos élus. Glorifiez donc votre Fils de cette sorte, en lui donnant une Eglise qui porte son nom, qui soit l'Eglise chrétienne, et le recueillement intérieur et extérieur de tous ceux qui se glorifient d'être ses disciples. C'est la gloire que vous donnerez à votre Fils, et qui en même temps retourne à vous, ô Père, premier principe des émanations, tant extérieures que divines et intérieures, puisque votre Fils vous rapporte tout.

Glorifiez donc votre Fils de cette sorte : comme vous lui avez donné puissance sur tous les homme, avec la même efficace et dans le même dessein que vous lui avez donné cette puissance, glorifiez-le. *Toute puissance m'est donnée dans le ciel et dans la terre* [1]. Ce qui ne s'entend pas seulement de la toute-puissance qu'il lui a donnée, en lui communiquant sa divine essence ; mais d'une sorte de toute-puissance que le Père donne au Fils en le ressuscitant et en le plaçant à sa droite, où il lui donne comme au Christ et comme au Dieu-

[1] Matt XXVIII. 18.

homme, et même selon son humanité, l'entière dispensation de toutes ses grâces. Et l'effet de cette puissance ne peut pas être plus doux et plus agréable aux hommes : puisque *cette puissance lui est donnée sur tous les hommes, afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que son Père lui a donnés* [1]. Qui ne se soumettroit à cette puisssnce, dont l'effet est de nous rendre heureux, et de nous faire vivre eternellement d'une vie, qui n'est autre chose que l'écoulement de la vie de Jésus-Christ en nous, comme la suite le fera paroître?

Mais dirons-nous que la puissance de Jésus-Christ ne s'étend que sur les élus, à qui il donne la vie éternelle? A Dieu ne plaise! car ceux qui ne veulent pas se soumettre à cette salutaire puissance du Fils de Dieu, il a reçu sur eux une autre puissance, qui est celle de les juger, selon qu'il dit ailleurs : *Comme le Père a la vie en soi, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en soi* [2] : *et comme le Père donne la vie* à qui il lui plaît, *ainsi le Fils donne la vie à qui il lui plaît; et il a reçu la puissance de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme* [3] : et de juger qui? si ce n'est ceux qui ne voudront pas recevoir la vie qu'il a pouvoir de leur donner. Mais il ne parle que du pouvoir de donner la vie, parce que c'est son pouvoir primitif, et celui qu'il veut exercer naturellement. Le pouvoir de juger et de condamner, est un pouvoir dont il n'use qu'en second lieu et à regret, desirant que tout le monde reçoive la vie qu'il veut donner; et s'il condamne les autres, ce n'est que forcé.

Afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez donnés. Comment est-ce qu'ils sont donnés à Jésus-Christ, si ce n'est en devenant ses membres vivants? Et il faut que le Père les donne à son Fils, conformément à cette parole : *Nul ne vient à moi, que mon Père ne l'attire* [4] ; et cela d'une manière spéciale. Ce qui paroît en ce que Jésus-Christ voyant ceux qui se retiroient de sa compagnie, il leur disoit : *C'est pour cela que je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné de mon Père* [5]. Ceux donc à qui

[1] Joan. XVII. 2. — [2] Ib. V. 26. — [3] Ib. 21. 37. — [4] Ib VI. 44. — [5] Ib. 66.

le Père le donne de cette manière particulière, sont ceux dont il dit ici que son Père les lui a donnés; et tous ceux qu'il lui a donnés pour lui être inséparablement unis, et demeurer ses membres vivants et perpétuels, il leur donne la vie éternelle : et ceux qui se retirent de lui, et ne persévèrent pas, il leur donne aussi cette vie de son côté, ne les quittant jamais s'ils ne le quittent.

Mon Sauveur! je me soumets donc à cette divine et salutaire puissance que vous avez sur tous les hommes pour les faire vivre. O Père, donnez-nous à votre Fils, de cette manière intime et secrète, qui fait qu'il demeure en nous et nous en lui; en sorte que nous ne nous en séparions jamais.

XXXVII[e] JOUR. La vie éternelle est de connoître Dieu et Jésus-Christ. (Joan. XVII. 3.)

Or la vie éternelle consiste à vous connoître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé[1].

Voilà donc en quoi consiste la confirmation de l'Eglise, dans la glorification de Jésus-Christ par la manifestation de son Evangile à la gloire de Dieu son Père; dont la fin est de donner la vie éternelle à tous ceux que le Père donnera au Fils, et qu'il attirera à son corps mystique par cette secrète et particulière vocation dont nous venons de parler. Ainsi tout le ministère de Jésus-Christ tend à la vie éternelle. Les promesses temporelles sont finies, et la vraie terre coulante de lait et de miel que Jésus-Christ promet à ses amis, est *la cité permanente*[2] qu'il leur a bâtie dans le ciel pour y vivre éternellement.

Il ne restoit plus qu'à expliquer ce que c'est que cette vie éternelle; et c'est ce qu'il fait dans le ℣. 3 que nous venons de transcrire.

La vie éternelle commencée consiste à connoître par la foi; et la vie éternelle consommée consiste à voir face à face et à découvert; et Jésus-Christ nous donne l'une et l'autre, parce qu'il nous la mérite, et qu'il en est le principe dans tous les membres qu'il anime.

[1] Joan. XVII. 3. — [2] Heb. IX. 10. XIII. 14.

La vie éternelle n'est pas dans les sens, qui sont trop attachés au corps et à la partie de l'homme grossière et mortelle, que les bêtes ont comme nous, et plus parfaite par certains endroits : elle est dans la partie immortelle et intelligente, où est l'image de Dieu, dont la principale opération, et la source de toutes les autres, c'est la connoissance.

On n'aime point ce qu'on ignore, dit saint Augustin[1]. *Mais quand on aime ce qu'on a commencé à connoître un peu, l'amour fait qu'on le connoît plus parfaitement*, et ensuite qu'on l'aime davantage.

La connoissance dont parle ici Jésus-Christ, est une connoissance tendre et affectueuse qui porte à aimer; parce qu'elle fait entendre et sentir combien est aimable celui qu'on connoît si bien. *Celui qui dit qu'il le connoît, et ne garde pas ses commandements, c'est un menteur, et la vérité n'est pas en lui; mais celui qui garde sa parole, l'amour de Dieu est vraiment parfait en lui*[2]. La connoissance véritable et parfaite, est une source d'amour. Il ne faut point regarder ces deux opérations de l'âme, connoître et aimer, comme séparées et indépendantes l'une de l'autre; mais comme s'excitant et perfectionnant l'une l'autre. Dieu même dit à Moïse : *Je te connois, et je t'appelle par ton nom*[3], c'est-à-dire, je t'approuve, je t'aime. Nous connoissons Dieu véritablement, quand nous l'aimons : une connoissance spéculative et purement curieuse, n'est pas celle dont Jésus-Christ dit qu'en elle consiste la vie. Les démons connoissent Dieu de cette sorte; et leur connoissance fait leur orgueil et leur damnation. Connoissons donc et aimons : c'est ce que demande Jésus-Christ.

Jésus-Christ s'égale lui-même à son Père par cette parole. Premièrement, parce qu'il dit que c'est lui qui donne la vie éternelle à ceux que son Père lui a donnés; ce qui ne peut être qu'un ouvrage divin. Secondement, en ce que le connoître, comme connoître le Père, est la vie éternelle : ce qui ne se diroit pas d'une pure créature, en laquelle la vie

[1] Tract. XCVI. in. Joan. n. 4. — [2] I Joan. II. 4. 5. — [3] Ex. XXXIII. 12. 17.

éternelle ne peut jamais être. Et ainsi la vie éternelle étant dans le Fils, comme dans le Père, saint Jean a eu raison de dire de lui : *Celui-ci est le vrai Dieu et la vie éternelle*[1] : parce qu'il avoit dit auparavant : *Et voici le témoignage de Dieu en nous, que Dieu nous a donné la vie éternelle : et cette vie est dans son Fils*[2].

Quand donc il dit que le Père est le seul vrai Dieu, il ne s'exclut pas d'être le vrai et seul Dieu avec lui, puisque avec lui il donne la vie éternelle, et qu'avec lui il est la vie éternelle.

Quand il dit à son Père, qu'il donne la vie éternelle à ceux qu'il lui a donnés, il se fait égal à lui. Lequel est le plus ou que le Père les donne au Fils, ou que le Fils leur donne la vie éternelle? Mais quand il dit qu'il donne la vie éternelle, exclut-il le Père? A Dieu ne plaise. Ainsi quand il dit que le Père est le seul vrai Dieu, il ne s'exclut pas lui-même; mais il fait entendre qu'il est un seul et vrai Dieu avec son Fils, qui donne avec lui la vie éternelle, et qui est avec lui la vie éternelle. Et s'il nomme le Père le seul vrai Dieu, on voit bien que c'est sans s'exclure lui-même, puisqu'il s'attribue à lui-même ce qu'il y a de plus divin, qui est de donner la vie, et d'être la vie : et sans exclure le Saint-Esprit, qui est si souvent appelé ailleurs un Esprit sanctifiant et vivifiant. Et tout est compris dans le nom du Père, selon ce langage mystique, où en nommant le Père, qui est le principe, on nomme tout ce qui est enfermé en lui, comme dans la source commune. On nomme donc tout ensemble et le Fils et le Saint-Esprit : en sorte que lorsqu'il dit que son Père est le seul vrai Dieu, et que la vie éternelle est de connoître le Père et le Fils; il insinue que tous deux ensemble avec le Saint-Esprit, qui procède d'eux, sont un seul et même et vrai Dieu, à l'exclusion des faux dieux, à qui on donne ce titre incommunicable. Voici donc le sens entier de ce verset : la vie éternelle est à vous connoître, vous qui êtes la vérité même; et à connoître votre Fils, qui, comme Dieu, étant avec vous la vérité et la vie, comme homme est le milieu pour aller à vous.

[1] I. Joan. v. 20. — [2] Ib. 11.

Nous entendons maintenant ce qui fait l'Eglise. C'est que le Père donne au Fils ceux qu'il veut faire ses membres; afin que le Fils en les recevant dans l'unité de son corps, leur donne la vie éternelle, qui consiste à connoître le Père et le Fils de cette manière affectueuse qui fait qu'on les aime.

Il ne faut donc pas exclure la connoissance : à Dieu ne plaise ! Et les mystiques, qui semblent la vouloir exclure, ne veulent exclure que la connoissance curieuse et spéculative qui se repaît d'elle-même. La connoissance doit, pour ainsi dire, se fondre entière en amour. Il faut entendre de même ceux qui excluent les lumières : car ou ils entendent des lumières sèches et sans onction, ou en tout cas ils veulent dire que les lumières de cette vie ont quelque chose de sombre et de ténébreux; parce que plus on avance à connoître Dieu, plus on voit, pour ainsi parler, qu'on n'y connoît rien qui soit digne de lui : et en s'élevant au dessus de tout ce qu'on en a jamais pensé, ou qu'on en pourroit penser dans toute l'éternité, on le loue dans sa vérité incompréhensible; et on se perd dans cette louange; et on tâche de réparer en aimant ce qui manque à la connoissance; quoique tout cela soit une espèce de connoissance, et une lumière d'autant plus grande, que son propre effet est d'allumer un saint et éternel amour.

C'étoit un flambeau ardent et luisant, dit Jésus-Christ, en parlant de saint Jeant Baptiste; *et vous avez voulu durant quelque temps vous réjouir à sa lumière* [1]. Ceux qui, comme les Juifs, ne font que se réjouir à l'espect de la lumière, ne songent pas que le flambeau étoit tout ensemble ardent et luisant; et ils séparent la lumière d'avec l'ardeur, et leur joie ne dure qu'un moment. Afin qu'elle soit durable et véritable, il faut se laisser brûler d'un éternel amour, qui est le fruit de la connoissance où Jésus-Christ met aujourd'hui la vie éternelle.

XXXVIII[e] Jour. Gloire infinie du Père et du Fils. (Joan. xvii. 4.)

Je vous ai glorifié sur la terre par ma prédication et par mes miracles : *j'ai achevé l'ouvrage que vous m'aviez donné à*

[1] Joan. v. 35.

faire[1]. Ce qu'il entend, tant de ce qu'il avoit à faire durant le cours de sa vie mortelle, que de ce qui lui restoit à faire dans sa passion, qu'il regarde comme fait; parce que dans un moment il l'alloit être, et l'étoit déjà dans sa pensée. Puis donc qu'il a accompli ce que son Père lui avoit donné à faire pour sa gloire : que restoit-il autre chose, sinon ce qu'il dit: *Et maintenant glorifiez-moi, vous mon Père, de la gloire que j'ai eue en vous devant que le monde fût*[2] ?

La gloire qu'il donne à son Père, c'est de déclarer son immense et naturelle grandeur : la gloire qu'il lui demande, c'est que son Père déclare aussi la grandeur dont il jouissoit éternellement dans son sein comme son Verbe, qui étant en lui ne pouvoit rien être de moins que lui; et qui étoit par conséquent un seul et même Dieu avec lui. Il le prie donc de déclarer cette grandeur, en la répandant sur l'humanité qu'il s'étoit unie, comme faisant avec lui une seule et même personne; et sur les hommes qu'il s'étoit unis, comme ses membres vivants. Et c'est tout le fonds de sa prière, comme la suite le fait paroître.

Voilà donc l'unité parfaite, et la parfaite égalité du Père et du Fils. Le Fils glorifie le Père, comme le Père glorifie le Fils. Ils se donnent mutuellement une gloire infinie dans l'éternité par leur amour mutuel : et ils se donnent dans le temps la gloire qui leur est due ; parce que le Père manifeste le nom du Fils, et le Fils le nom du Père, dont il est lui-même *la gloire, l'éclat, l'image invisible, l'empreinte de sa substance, et le rejaillissement de sa lumière éternelle*[3]. Et notre gloire est d'avoir part à celle que se donnent mutuellement le Père et le Fils, ainsi que les paroles suivantes le déclarent.

XXXIXe Jour. Jésus sauve tous ceux que son Père lui a donnés. (Joan. XVII. 6. VI. 37–40. X. 27–30. VI. 43. 65. 66.)

J'ai fait connoître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés, en les tirant du monde : *Ils étoient à vous, et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole*[4]. Lisez encore le v. 7 et le v. 8 ; et remarquez bien tout ce qu'il y dit de ceux

[1] *Joan.* XVII. 4. — [2] Ib. 5. — [3] Heb. I. 1. 2. 3. — [4] Joan. XVII. 6.

que son Père lui a donnés. Lisez aussi ces paroles du même Sauveur, en saint Jean : « Tout ce que mon Père me donne » vient à moi : et je ne chasserai point celui qui y vient; parce » que je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, » mais pour faire la volonté de mon Père. Or, la volonté de » mon Père, qui m'a envoyé, est que je ne perde rien de tout » ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier » jour [1] », de la résurrection des justes, et pour lui donner la vie éternelle.

Lisez encore ces paroles du chapitre x : « Mes brebis en- » tendent ma voix ; et je les connois, et elles me suivent : et » je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront point » éternellement, et personne ne les ôtera de ma main. Ce » que mon Père m'a donné est plus grand que tout » : ou, comme le grec porte : « Mon Père, qui me les a données, est » plus grand que tout, et personne ne peut rien ôter de la » main de mon Père. Moi et mon Père ne sommes qu'une » même chose [2] ».

Lisez encore ces paroles de Jésus-Christ, en saint Jean : « Ne murmurez point les uns contre les autres : personne » ne peut venir à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'at- » tire ; et je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans » les prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Quicon- » que a été enseigné de mon Père, et a appris, vient à moi [3] ». Et après : « Il y en a parmi vous qui ne croient pas, car il » savoit dès le commencement qui étoient ceux qui ne » croyoient pas ; et qui étoit celui qui le trahiroit. Et il di- » soit : C'est pour cela que je vous ai dit : Personne ne peut » venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Père [4] ».

Passez quelques heures, quelques jours, à considérer attentivement et humblement toutes ces paroles, dont le rapport est manifeste. En gros, vous y verrez la secrète et mutuelle communication du Père et du Fils, pour choisir les hommes, pour les attirer, pour les séparer du monde ; et leurs secrets, mais justes jugements, pour les laisser à eux-

[1] Joan. vi. 37. 38. 39. — [2] Ib. x. 27. 28. 29. 30. — [3] Ib. vi. 43. 44. 45. — [4] Ib. 65. 66.

mêmes, lorsqu'ils ne croient point, et qu'ils périssent; comme on entendra dans la suite du fils de perdition, qui devoit périr, ainsi qu'il avoit été prédit. Voilà ce que vous verrez en général. Ne vous déterminez encore à rien; car peut-être aussi qu'à la fin il ne faudra se déterminer à autre chose qu'à adorer ces profondes et mystérieuses paroles.

Et aussi, comme Jésus-Christ ne les a dites que pour nous instruire, peut-être y faudra-t-il entendre quelque chose, plus ou moins, selon qu'il plaira à Dieu de les découvrir. Lisez donc, et relisez; considérez, ruminez, recevez toutes les pensées qui vous viendront naturellement et simplement dans l'esprit: écoutez tout; pesez tout. Écoutez principalement ce qui prend le cœur, ce qui l'incline vers Dieu, vers Jésus-Christ, ce qui l'abaisse, ce qui l'humilie, ce qui le relève, ce qui le fait trembler, ce qui le console; et dites en vous-mêmes : Tout cela est vrai; tout cela est juste : soit que Dieu veuille que je l'entende, ou que je ne l'entende pas, tout est véritable, tout est juste : j'adore cette vérité, cette justice; aussi content de l'entendre que de ne l'entendre pas; parce que, quelque intelligence qu'il plaise à Dieu de m'en donner, l'intime de ce secret sera toujours pour moi impénétrable. Ou plutôt, sans y rien entendre, je me contenterai de croire; et je m'unirai de cœur en toute simplicité et candeur, à toutes les vérités que Jésus-Christ a voulu ici ou cacher ou découvrir a l'humble troupeau qui entend sa voix. Taisons-nous ici, et écoutons en grand silence les impénétrables vérités de Dieu.

XLe Jour. Les élus sont tirés du monde par le Père. (Joan. xvii. 6.)

La première vérité qui paroît dans les paroles de Jésus-Christ, c'est que ceux que le Père donne à son Fils, il les a tirés du monde : *J'ai*, dit-il, *manifesté votre nom*, vos perfections, vos grandeurs, vous-même, votre sagesse, vos conseils; et encore, *votre nom*, ce nom de Père, qui n'avoit point encore été révélé parfaitement; *je l'ai manifesté aux hommes que vous m'avez donnés, en les tirant du monde*[1]. Ils y étoient donc; ils en étoient de ce monde, dont il est écrit : *Le monde*

[1] Joan. xvii. 6.

ne l'a pas connu [1] : et encore : « N'aimez pas le monde, ni » tout ce qui est dans le monde ; parce que tout ce qui est » dans le monde est concupiscence de la chair, ou concupi- » scence des yeux, ou orgueil de la vie [2] ». Ce qui est ramassé dans ce seul mot de la même épître : *Tout le monde est gisant, plongé dans le mal* : tout y est mauvais, tout y consiste en malignité : TOTUS MUNDUS IN MALIGNO POSITUS EST [3]. C'est donc de ce monde, et du milieu de la corruption, et du péché que Dieu a tiré ceux qu'il a donnés à son Fils. Ce n'est point pour leurs mérites, pour leurs bonnes œuvres, qu'il les a tirés, séparés, démêlés du monde. Voilà une première vérité, que tout homme que Dieu a donné à Jésus-Christ, étoit dans la corruption, dans le mal, dans la perdition. Et quand il dit : *Ils étoient à vous* [4], il ne veut pas dire : Ils étoient à vous par leur vertu, ils étoient à vous par leur bonne volonté ; mais, ils étoient à vous par la vôtre : non par leur choix, mais par le vôtre : non parce qu'ils étoient bons, mais parce que vous l'étiez, vous, mon Père, qui les choisissiez pour me les donner.

Il est vrai qu'il parle ici des apôtres que le Père a donnés au Fils par cette grâce singulière de l'apostolat ; mais cela est vrai de tous ceux que le Père a donnés au Fils en qualité de fidèles pour être ses membres ; ainsi qu'il paroîtra au v. 24. Le Père les donne tous à son Fils par la même grâce, et par la même bonté gratuite, avec laquelle il lui a donné les apôtres. Qu'avoient-ils fait, pour être donnés au Fils de Dieu, pour être, non-seulement les membres, mais encore les principaux membres de son corps mystique ? *Mon Père, vous les avez tirés du monde : ils étoient vôtres par votre bonté* [5]. Ne nous glorifions pas parce que nous étions au Père, et qu'il nous a donnés à son Fils : au contraire, humilions-nous, parce que nous n'étions à lui que par l'amour gratuit qui nous prévenoit, conformément à cette parole : *Non que nous l'ayons aimé ; car c'est lui qui nous a aimés le premier* [6].

[1] Joan. I. 10. — [2] I. Joan. II. 15. 16. — [3] Ib. v. 19. — [4] Ib. XVII. 6. — [5] Ib. — [6] I. Joan. IV. 10.

XLIe Jour. Le Fils instruit ceux qui lui sont donnés par le Père. (Ibid.)

Voilà donc par où Dieu commence pour former l'Église : le Père choisit ceux qu'il donne à son Fils dans cette secrète communication qui est entre eux ; et ceux qu'il choisit ainsi, il les rend siens par ce choix, et ils sont à lui : mais ils sont aussi à son Fils, parce qu'il les lui donne, et le Fils les reçoit de sa main, et il leur fait connoître le nom de Dieu. Voilà la prédication de Jésus-Christ, qui est le fondement extérieur de cette Église qu'il venoit former. Et encore que cette grâce de la prédication soit pour le peuple, elle regarde principalement les apôtres, qu'il établissoit pour en être les docteurs. Ainsi il les instruit en particulier, et leur apprend le nom de son Père ; ce nom de Père qui envoie son Fils, et l'envoie par un pur amour, pour être le Sauveur du monde : voilà donc la prédication de Jésus-Christ.

Mais si sa prédication étoit purement extérieure, les apôtres ne lui diroient pas : *Seigneur, augmentez-nous la foi*[1]. Par cette prière ils ne vouloient pas lui dire : Prêchez-nous ; car ils voyoient bien qu'il le faisoit, et ne cessoit de les instruire. Ils lui demandoient qu'il leur parlât au dedans pour leur augmenter la foi : et quand ils lui en demandoient l'accroissement, ce n'étoit pas qu'ils crussent en avoir eu le commencement par eux-mêmes ; mais ils demandoient le progrès à celui de qui ils tenoient le commencement. Et quand cet autre lui disoit : *Je crois, Seigneur ; aidez mon incrédulité*[2] : il entendoit bien que celui qu'il prioit d'en éteindre jusqu'au moindre reste, étoit celui qui avoit commencé de la détruire dans son cœur. Jésus-Christ étoit donc connu comme celui qui agissoit, qui parloit au dedans et au dehors ; car il étoit la parole intérieure du Père ; et quand il s'étoit revêtu de notre nature, pour exercer au dehors le ministère de la parole, il n'avoit pas perdu pour cela cette qualité de parole intérieure qui demeuroit dans le sein du Père, mais qui aussi s'insinuoit dans tous les cœurs, *en illuminant tout homme qui vient au monde*[3] : et parlant à qui il lui plaît, comme il lui

[1] Luc, XVII. 5. — [2] Marc. IX. 23. — [3] Joan. I. 9.

plaît; sans que personne puisse entendre la vérité, qu'autant que le Verbe lui parle de la manière qu'il sait; ni en particulier les vérités du salut, qu'autant qu'il lui insinue dans le fond du cœur ce nom secret de son Père, qui veut devenir le leur en les donnant à son Fils; qui les fait fils et enfants à leur manière, lorsqu'il les unit à lui, et les fait ses membres.

Combien donc dois-je être attentif, et au dedans et au dehors, à la prédication, à la lecture de l'Evangile : et combien dois-je prêter l'oreille du cœur à cette douce insinuation de la vérité, qui se fait entendre sans bruit, et sans articuler des paroles qui se suivent les unes les autres, et n'ont de sens qu'à la fin; mais tout ensemble et par un seul trait, autant qu'il lui plaît de parler! O Jésus! j'écoute : parlez, luisez, éclairez, tonnez, échauffez, fendez les cœurs.

XLII[e] Jour. Comment le Père donne les élus au Fils. (Ibid.)

Ils étoient à vous, et vous me les avez donnés[1]. Mais le Fils ne se les a-t-il pas donnés lui-même? D'où vient donc qu'il disoit dans le chapitre précédent: *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi : c'est moi qui vous ai choisis*[2]. Et quand le Père les a choisis, si ce n'est pas par le Fils qu'il a fait ce choix, saint Paul auroit-il dit: *que Dieu nous a choisis en lui et par lui*[3]: autrement il ne seroit pas véritable que nous lui devrions tout, puisque nous aurions été choisis sans lui? Entendons donc que le Père inspire à l'âme sainte de son Fils fait homme, de choisir ceux qu'il devoit choisir; et le Fils, qui ne fait rien que ce qu'il voit faire à son Père[4], les choisit après lui : et le Père ne veut pas que son choix ait son effet, jusqu'à ce que le Fils y soit entré. Mais le Fils, qui de son côté ne fait rien que selon qu'il voit la volonté de son Père, choisit ceux qu'il veut. Ainsi le Père qui dirigeoit, animoit, et inspiroit la volonté de son Fils, étoit le premier qu'il choisissoit : et c'est pourquoi le Fils dit: *Ils étoient à vous, et vous me les avez donnés.*

Et que dirons-nous du Fils comme Dieu! Ces bienheureux

[1] Joan. XVII. 6. — [2] Ib. XV. 16. — [3] Ephes. I. 4. 5. — [4] Joan. V. 19.

choisis de Dieu, n'étoient-ils pas à lui comme au Père? Oui sans doute, comme il dit après : *Tout ce qui est à vous, est à moi : et tout ce qui est à moi, est à vous* [1]. Mais c'est son langage ordinaire de tout rapporter à son Père, de qui il tire lui-même son origine : et encore selon ce sens, ils étoient au Fils dès là qu'ils étoient au Père. Tout leur est commun; et tout venant du Fils au Père, tout lui est aussi rapporté. C'est le langage du Fils, le langage mystérieux et sacré de sa mutuelle communication avec son Père : en un mot le langage de la Trinité ; que Jésus-Christ n'auroit point parlé devant les hommes, s'il ne les vouloit introduire dans ce secret par la foi, pour un jour les y introduire par la claire vue. Croyons donc, et nous verrons.

XLIII[e] JOUR. Jésus parle ici des onze apôtres. (Joan. XVII. 6. 7. 8.)

« Et ils ont gardé votre parole : ils ont maintenant connu, » que tout ce que vous m'avez donné vient de vous ; parce que » je leur ai donné les paroles que vous m'avez données : et » ils ont connu véritablement, que je suis sorti de vous : ils » ont cru que vous m'avez envoyé [2] ».

Il parle de ceux qui étoient actuellement avec lui. Judas s'étoit retiré incontinent après la cène, et n'avoit aucune part au discours qui avoit suivi. Ce traître s'étant retiré pour consommer son crime, *et ensuite aller en son lieu* [3]; on pouvoit dire véritablement, de tous ceux qui étoient présents, qu'ils avoient reçu la parole, et qu'ils avoient connu que Jésus-Christ étoit sorti de Dieu : car ils venoient de lui dire : *Nous croyons que vous êtes sorti de Dieu* [4] : qui est la même parole que Jésus-Christ répète ici ; et il semble avoir approuvé comme véritable ce qu'ils lui disoient alors, en leur répondant : *Vous croyez présentement?* MODÒ CREDITIS [5]? Mais encore que cela soit véritable jusqu'ici, et que les apôtres ne se soient pas encore démentis ; il semble que Jésus-Christ les regarde non-seulement dans l'état où ils étoient, mais encore et beaucoup plus dans celui où ils alloient être, incontinent après la descente du Saint-Esprit. Et de même que lorsqu'il dit qu'il

[1] Joan. VII. 10. — [2] Ib. 6. 7. 8. — [3] Act. I. 25. — [4] Joan. XVI. 30. — [5] Ib. 31.

a consommé l'ouvrage que son Père lui *a ordonné*[1] ; il ne parloit point seulement de ce qu'il avoit fait jusqu'alors, et regardoit principalement ce qu'il alloit faire, qui étoit la plus essentielle partie et la consommation de ce grand ouvrage : ainsi tout ce qu'il dit à ses apôtres, regarde principalement l'avenir.

Et en effet, cette parole qu'il dit ici : *Ils ont connu véritablement,* semble regarder quelque chose de plus parfait dans la foi, que l'état douteux et chancelant où étoient alors les apôtres, qui dans un moment alloient tomber, non-seulement dans la foiblesse de l'abandonner, mais encore dans une entière incrédulité. C'est aussi ce que Jésus-Christ lui-même venoit de leur répondre, après qu'ils lui eurent dit : *Nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. Vous croyez maintenant?* leur avoit-il dit : *l'heure est venue, que vous allez être dispersés, et que vous me laisserez seul*[2] : comme s'il eût dit : Vous appelez cela croire? Est-ce croire, que d'être assez foibles pour me quitter dans un moment? Est-ce là connoître vraiment que je suis venu de Dieu? Une foi si vacillante méritoit-elle cet éloge de la bouche du Fils de Dieu : *Ils ont vraiment connu*[4] ?

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que Jésus-Christ ne parle des onze qui l'écoutoient actuellement ; et que ce ne soit, par conséquent, ceux qu'il regardoit comme étant à lui, et comme lui étant donnés par son Père. Ecoutons donc ce qu'il en va dire : mais avant que de passer outre, remarquons que ceux qui sont véritablement à lui, sont ceux qui demeurent. Les autres sont de ceux, dont il est écrit : *Ils étoient parmi nous, mais ils n'étoient pas des nôtres :* ils n'étoient pas véritablement de notre troupeau : *car s'ils en avoient été, ils y seroient demeurés*[3] ; mais leur sortie fait connoître que tous ceux qui sont parmi nous ne sont pas pour cela de notre société. Demeurons donc en Jésus-Christ, et Jésus-Christ en nous, afin d'être véritablement, c'est-à-dire, sincèrement et constamment, de ceux qui sont en lui.

[1] Joan. XVII. 4. — [2] Joan. XVI. 30. 31. 32. — [3] I. Joan. II. 19.

Comme donc ils sont déjà séparés du monde, il n'a pas à prier son Père de les en tirer. Quand Dieu les tira du monde pour les lui donner, ce fut sans doute selon le desir, et à la prière de son cher Fils, par qui il les appeloit. Lorsqu'il voulut former le corps des douze apôtres, il est expressément marqué qu'auparavant *il se retira sur une montagne, et y passa la nuit en prière*[1] : ce qui nous donne à entendre qu'une prière secrète précédoit ses actions : ou plutôt, qui peut douter qu'il ne fût dans une perpétuelle communication avec son Père ; et qu'il ne lui demandât tout, et n'accomplît en tout sa volonté ?

On doit donc croire très-certainement qu'il demandoit à son Père tous ceux qu'il convertissoit, et qu'il retiroit de la corruption du monde ; mais afin que cette partie cessât d'en être. Et quand il dit à la croix : *Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font*[2] : ceux pour qui il prioit, étoient encore de ce monde pervers. Mais ici ceux pour qui il prie, n'en étoient déjà plus : puisque son Père les en avoit tirés, pour les lui donner ; ce qui lui fait dire dans la suite : *Ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde*[3]. Autre est donc la prière, par laquelle le Sauveur prie pour tirer quelqu'un du monde ; autre celle, par laquelle il prie pour obtenir ce qu'il faut à ceux qui en sont déjà tirés. Et c'est ce dernier genre de prière qu'il fait ici, lorsqu'il demande pour ceux dont il parle, *qu'ils soient un comme le Père et le Fils sont un*[4] : qui est une chose dont le monde, tant qu'il est monde, n'est pas capable.

Il est vrai, que cette partie du monde qui devoit croire, comme nous verrons dans la suite, devoit par conséquent venir à cette unité ; mais afin qu'elle en fût capable, il eût fallu demander pour elle, les dons nécessaires pour l'y préparer par la grâce, qui les devoit tirer du monde. Mais nous ne voyons pas que Jésus-Christ le fasse ici ; ni enfin qu'il fasse autre chose que de prier pour ceux qui étoient déjà tirés du monde, ainsi que nous le venons de voir.

[1] Luc. vi. 12. 13. — [2] Ibid. xxiii. 34. — [3] Joan. xvii. 16. — [4] Joan. xvii. 11.

Mon Dieu, n'est-ce point ici un vain travail, et une recherche trop curieuse de vos paroles? Je ne le crois pas : car je tâche à les entendre par elles-mêmes, et par ce qu'elles contiennent, et il n'y a rien d'inutile dans ce que vous dites. Il n'est donc pas inutile de le rechercher. Car qui sait le fruit que vous voudrez qu'on y trouve? Quoi qu'il en soit, je vous offre mes foibles recherches, mes foibles pensées. Criblez-les, Seigneur, criblez-les : que le vent emporte la poussière, le mauvais grain, les ordures, tout ce qui n'est pas le pur froment; et ne permettez pas qu'il demeure autre chose dans mon cœur, que ce qui est propre à le nourrir pour la vie éternelle.

XLV[e] JOUR. Jésus ne prie pas pour le monde. (Joan. XVII. 9.)

Je ne prie pas pour le monde[1]. Je ne prie pas pour les hommes, vains, amoureux d'eux-mêmes, qui ne veulent que paroître bons, et se trompent les uns les autres : car tout cela c'est le monde. Je ne prie pas pour ce monde plein de haine, de jalousie, de dissimulation, de tromperie; pour ce monde dont les maximes sont toutes contraires à la vérité, à la piété, à la sincérité, à l'humilité, à la paix. O monde, la vérité te condamne ici! et Jésus-Christ t'exclut de sa charité; mais plutôt tu t'en exclus toi-même; et tu te rends incapable du grand fruit de sa prière, qui est cette parfaite unité qu'il demande pour ses apôtres et pour tous ses autres fidèles.

Le monde porte corruption et division, parce qu'il porte concupiscence, intérêt, avarice, orgueil : et tout cela ne corrompt pas seulement, mais encore divise les cœurs. Témoin dans les liaisons, qui semblent les plus étroites et les plus vives, ou selon l'esprit, ou même selon la chair, les dégoûts, les défiances, les jalousies, les légèretés, les infidélités, les ruptures. Où trouve-t-on des amis qui ne soient en garde l'un contre l'autre, et séparés par quelque endroit? Et quand on trouveroit dans tout l'univers un ou deux couples d'amis véritables, qui peut dire que cette union sera durable, et qu'on n'en viendra jamais au point délicat, où l'on ne se

[1] Joan. XVII. 9.

bien assuré d'être écouté, lorsqu'il demande à son Père de les garder tellement, qu'ils soient un, et ils le seront, puisque Jésus-Christ a demandé qu'ils le fussent.

Je vous prie, mon Père, qu'ils soient un : que l'esprit de dissension, d'envie, de jalousie, de vengeance, d'animosité, de soupçon et de défiance ne soient point en eux : *Qu'ils soient un comme nous*. Ce n'est pas assez qu'ils soient un, comme le Père et le Fils, dans la nature qui leur est commune, de même le Père et le Fils sont un dans la nature qui leur est commune : mais qu'ils aient comme eux, une même volonté, une même pensée, un même amour : *qu'ils soient* donc *un comme nous*.

Ce *comme*, ne fait pas descendre l'unité du Père et du Fils, jusqu'à l'imperfection de la créature, ainsi que les ariens se l'imaginoient : mais au contraire, il relève l'imperfection de la créature, jusqu'à prendre autant qu'elle peut pour son modèle, l'unité parfaite du Père et du Fils. *Qu'ils soient un comme nous* : c'est donc à dire, que nous soyons le modèle de leur union ; non qu'ils puissent jamais atteindre à la perfection de ce modèle; mais néanmoins qu'ils y tendent; de même que lorsqu'on nous dit : *Soyez saints, comme je suis saint, moi le Seigneur votre Dieu*[1] : et encore : *Soyez parfaits, soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est parfait et miséricordieux*[2] ; nous entendons bien qu'il ne nous appartient pas d'être saints, d'être bons, d'être parfaits dans la transcendance qui convient à la nature divine; mais seulement qu'il nous appartient d'y tendre, et que nous devons nous proposer ce modèle, pour en approcher de plus en plus. Ainsi *qu'ils soient un comme nous*, c'est-à-dire, qu'ils le soient, s'avançant aujourd'hui et après, et tous les jours de plus en plus, à cette perfection; et y avançant d'autant plus infatigablement, qu'on ne peut jamais atteindre au sommet. Car plus on avance, plus on connoît la distance; et elle paroît de plus en plus infinie ; et on s'abaisse, et on s'humilie jusqu'à l'infini, jusqu'au néant.

Qu'ils soient donc un comme nous, s'unissant ensemble, en

[1] *Lev.* XI. 44. — [2] Matt. V. 48. Luc. VI. 36.

toute cordialité et vérité : non de paroles seulement, mais par œuvres, et par les effets d'une charité sincère : qu'ils soient un véritablement; qu'ils soient un inséparablement; qu'ils montrent et qu'ils voient en eux-mêmes, dans la perpétuelle persévérance de leur union mutuelle, une image de cette éternelle et incompréhensible unité, par laquelle le Père et le Fils étant un, dans une même et simple nature individuelle, ils n'ont aussi qu'une seule et simple intelligence, avec un seul et simple amour, et par tout cela font un seul Dieu : ainsi qu'ils fassent entre eux un seul corps, une seule âme, un seul Jésus-Christ. Car s'il est réservé à Dieu et aux personnes divines d'être un, d'une parfaite unité, il nous convient d'être un, comme faits à leur image : et c'est la grâce que Jésus-Christ demande pour nous.

Il ne dit pas, qu'ils soient *un avec nous;* ou que *nous et eux nous ne soyons qu'une seule et même chose;* ce qui seroit égaler les hommes à Dieu; mais *qu'ils soient un comme nous;* selon la proportion qui convient à ceux que nous avons faits à notre image, en disant : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance* [1]. O image, de qui est-tu l'image? du Père et du Fils, et du Saint-Esprit, qui ont prononcé d'une voix commune : *Faisons l'homme à notre image*. Achève donc le portrait, et imprime en toi tous les traits de cette divine ressemblance. Otons de plus en plus ce qui nous divise de nos frères; ôtons nos propriétés, nos propres desirs, nos propres pensées, notre amour-propre : il ne resteroit plus que le bien commun, qui est Dieu, en qui nous serons une même chose.

XLVIII[e] JOUR. L'enfant de perdition. (Joan. XVII. 12.)

« Pendant que j'étois avec eux, je les conservois en votre » nom : j'ai gardé ceux que vous m'avez donnés; et aucun » d'eux n'est péri, si ce n'est l'enfant de la perdition, afin que » l'Écriture fût accomplie [2] ». On entend bien que cet enfant de perdition, c'est le traître disciple. Il n'est enfant de perdition, enfant de la gêne, enfant de l'enfer, que par lui-même

[1] Gen. I. 26. — [2] Joan. XVII. 12.

Je vous ai élus douze : et un de vous est un diable[1] : on n'en peut douter. Au même sens qu'il lui a été donné ; au même sens, quel qu'il soit, il étoit à lui. Mais qu'il fût à lui de cette manière singulière, dont Jésus-Christ parle ici, la vérité de ses paroles ne permet pas de le penser. S'il n'est pas de ceux dont Jésus-Christ a dit : *Ils ont cru à votre parole ; et j'ai été glorifié en eux* : il n'est donc pas aussi de ceux dont il a dit : *Je les conservois en votre nom* : encore moins de ceux dont il a dit : *J'ai gardé ceux que vous m'avez donnés* : encore moins de ceux dont il a dit : *Aucun d'eux n'a péri* [2]. Et quand il ajoute : *Si ce n'est l'enfant de perdition* : il semble que c'est au même sens, dont il dit ailleurs : *Personne ne sait rien de ce dernier jour, ni les anges, ni le Fils, si ce n'est le Père*[3] : en sous-entendant, ni personne, si ce n'est le Père ; ou bien, ni personne, *mais le Père seul*[4] : ou, comme il est porté dans saint Paul : *Personne n'est justifié par les œuvres de la loi, si ce n'est par la foi en Jésus-Christ*[5] : c'est-à-dire, ni autrement que par la foi en Jésus-Christ ; ou bien, mais seulement par cette foi ; ou, comme on lit dans l'Apocalypse : *Rien de souillé n'entrera dans la cité sainte, ni aucun de ceux qui commettent des abominations et des mensonges, si ce n'est ceux qui sont écrits au livre de vie de l'Agneau*[6] : c'est-à-dire, mais seulement ceux, etc. Ainsi *aucun d'eux n'est péri, si ce n'est l'enfant de perdition* : c'est-à-dire, mais seulement cet enfant de perdition, qui s'est perdu lui-même en me quittant.

[* Jésus-Christ s'est servi lui-même de cette façon de parler en deux versets consécutifs : « Il y avoit, dit-il, plu-
» sieurs veuves en Israël du temps d'Elie : et ce prophète n'a
» été envoyé chez aucune d'elles, mais chez une femme veuve
» de Sarepte dans le pays des Sydoniens. Il y avoit de même
» plusieurs lépreux en Israël, du temps d'Elisée, et il n'a été
» envoyé à aucun d'eux, mais seulement à Naaman Syrien [7].

* Cet alinéa entier [ ] ne se trouve pas dans le manuscrit original. (*Edit. de Versailles.*)

[1] Joan. VI. 71. — [2] Ib. XVII. 6. 8. 10. 12. — [3] Matt. XXIV. 36. — [4] Marc. XIII. 32. — [5] Gal. II. 16. — [6] Apoc. XI. 27. — [7] Luc. IV. 25. 26. 27.

ainsi, dit-il, *nul n'a péri si ce n'est l'enfant de perdition*, c'est-à-dire, qu'il a péri seul, selon ce que dit l'apôtre.]

Qu'on prenne garde, que je ne dis pas que Judas n'ait été en aucune sorte donné à Jésus-Christ; mais qu'il y a une certaine manière particulière, selon laquelle nul n'est au Père, et nul n'est donné au Fils, que ceux qui gardent sa parole, et en qui il est glorifié éternellement; et que c'est de cette manière secrète et particulière que Jésus-Christ parle ici. Prions-le donc, que nous soyons à lui de cettte manière. Unissons-nous à sa prière avec un cœur rempli de confiance. Seigneur, que je sois de ceux qui conservent votre parole jusqu'à la fin, afin que je sois de ceux en qui vous serez glorifié éternellement.

L° Jour. Jésus-Christ garde les fidèles dans le corps comme dans l'âme. (Ibid.)

J'ai gardé ceux que vous m'avez donnes [1]. Je les ai gardés, même selon le corps, conformément à l'explication que saint Jean nous donne lui-même : *Laissez*, dit le Sauveur [2], *aller ceux-ci; afin que la parole qu'il avoit prononcée, fût accomplie : Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés*. Pour nous montrer que Jésus-Christ a soin et de notre corps et de notre âme; et que nous ne perdons rien de ceux qu'il veut garder. C'est encore ce qui détermine à dire que cette parole ne se doit entendre que de ceux qui étoient présents. *Laissez*, dit-il, *aller ceux-ci :* en montrant les onze apôtres qui restoient auprès de lui. Car pour Judas, qui l'avoit quitté, il n'avoit rien à craindre des Juifs, à qui il s'étoit donné, et il devoit périr d'une autre sorte. Songeons donc à ne rien craindre même pour nos corps. Car Jésus-Christ les garde tant qu'il lui plaît : *et un seul cheveu ne tombe pas dans notre tête, sans notre Père céleste* [3]. Dans les persécutions, dans les travaux, dans les maladies, Jésus-Christ prend soin de nos corps, autant qu'il faut; et on ne peut rien contre nous, comme on n'a rien pu contre lui, que lorsque l'heure a été venue.

Mais songeons qu'il garde nos corps au prix du sien. C'est

[1] Joan. XVII. 12. — [2] Ib. XVIII. 8. 9. — [3] Luc. XXI. 18.

en se livrant à ses ennemis, qu'il leur dit : *Laissez aller ceux-ci*. Sa mort délivre nos corps comme nos âmes : et c'est la marque qu'un jour il les tirera entièrement de la mort.

Apprenons de cette explication de saint Jean, que les paroles de l'Écriture, et celles du Fils de Dieu même, peuvent avoir un double sens. Il est clair que celles-ci de Jésus-Christ : *Aucun de ceux que vous m'avez donnés, ne périra* [1] : s'entendent de l'âme ; et toute la suite, qui regarde l'âme, le fera paroître : mais il est clair par saint Jean, que cette parole s'entend aussi du corps. Méditons donc à fond l'Ecriture, et tournons-la de tous côtés pour en tirer tout le suc. Car tout y est esprit, tout y est vie : et Jésus-Christ a des paroles de vie éternelle.

LI[e] JOUR. Joie de Jésus. Goûter sa parole, source de toute joie. (Joan. XVII. 13. 14. 15.)

Et maintenant je viens à vous : et je dis ces choses, étant encore dans le monde ; afin qu'ils les entendent, et qu'ils aient ma joie accomplie en eux [2]. Quelle est cette joie de Jésus, si ce n'est celle de leur assurer leur bonheur sur les bontés de son Père? Et comment est-elle accomplie dans ses apôtres, si ce n'est en espérance, et par la certitude de ses promesses? De même que s'il disoit : Mon Père, dans la joie que j'ai en vous les recommandant avec tant d'amour, faites-leur sentir qu'ils n'ont rien à craindre, et qu'il ne leur reste qu'à se réjouir de vos bontés et des miennes. Ce qu'il explique plus clairement dans les deux versets suivants : *Je leur ai donné votre parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde ; et je ne suis pas du monde. Je ne vous prie pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal* [3].

Voulant dire qu'ils ne sont pas du monde, il commence par dire : *Je leur ai donné votre parole*. C'est cette parole qui les a tirés du monde. Qu'elle fasse donc encore cet effet ! Toutes les fois que nous entendons, ou que nous lisons la parole de Jésus-Christ, c'est cette parole qui venant de Dieu nous ramène au lieu d'où elle est venue. C'est cette parole qui ne

[1] Joan XVII. 12. — [2] Ib. 13. — [3] Ib. 14. 10.

nous permet pas de goûter le monde, parce qu'elle nous fait goûter la vérité, que le monde ne connoît pas, ni ne veut connoître ; parce que la vérité le juge. Le monde est faux en tout, trompeur en tout, et la parole de Jésus-Christ nous ouvre les yeux pour voir cette illusion, ce faux du monde. Cette parole fait les chastes délices des âmes désabusées et dégoûtées du monde. Goûtons donc cette parole, afin que le monde ne nous trompe et ne nous surprenne pas. Récitons le psaume CXVIII, pour nous accoutumer à la goûter. David la tourne de tous côtés dans ce psaume, pour en découvrir toutes les beautés, pour en goûter toutes les douceurs. Il l'admire sous tous ses noms : c'est la parole, la loi, le témoignage, le commandement, l'ordonnance, le conseil, la justice du Seigneur. Il ne se contente pas d'en regarder la surface : il la pénètre, il en sonde les profondeurs ; il la cache dans son cœur ; il ne cesse de la prononcer dans sa bouche. Elle le fait trembler, en même temps elle le dilate : elle est sa consolation durant son exil, son conseil, sa lumière, son amour, son espérance. En même temps qu'il l'entend, il demande de l'entendre, et reconnoît que l'entendre c'est un don de Dieu. Il s'y attache par le fond de l'âme. Elle brûle, elle consume le cœur : elle l'attendrit, elle le fond, et fait couler des torrents de larmes ; les joues en sont cavées, et deviennent comme un canal par où coulent les ruisseaux de pleurs.

Si la parole de l'ancien Testament faisoit tous ces beaux effets, celle de Jésus-Christ qu'il a reçue de son Père, qu'il a puisée dans son sein pour nous la donner, que fera-t-elle? C'est donc cette parole, qui dans un grand auditoire ira choisir quelquefois une âme mêlée dans la foule, mais que Dieu connoît et discerne, et lui laissera un aiguillon dans le cœur. Elle ne sait d'où lui viennent ces nouveaux desirs, qui vont peu à peu la détachant du monde, en sorte qu'elle n'en est plus, et qu'elle est à Dieu : pour accomplir cette parole de notre Sauveur : *Je leur ai donné votre parole, et ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde. Et le monde les hait, parce qu'ils ne sont pas des siens*[1] : mais ils méprisent

[1] Joan. XVII. 14. 16.

sa haine injuste et impuissante : injuste, puisqu'elle s'est premièrement attachée à Jésus-Christ : impuissante, puisqu'elle n'a pu empêcher sa gloire, ni l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Ainsi les enfants de Dieu, que le monde hait, à cause que l'esprit de simplicité, de droiture et de justice est en eux, méprisent la haine du monde ; et se trouvent trop honorés de goûter cette partie des opprobres de leur cher Sauveur. Qu'attendez-vous du monde après cela? Voulez-vous qu'il vous estime, lui dont vous devez plutôt desirer la haine? Quant à ce qui vous regarde, ayez la paix avec tout le monde: mais si le monde ne veut point avoir la paix avec vous, ni vous laisser en repos, que vous importe? vous n'êtes pas du monde, et votre repos est ailleurs.

LIIe JOUR. Qu'est-ce à dire? *Garder du mal.* (Joan. XVII. 15.)

Je ne vous prie pas de les trier du monde, mais de les garder du mal [1]. Après ce que Jésus-Christ vient de dire de ses apôtres, il pourroit sembler qu'il les voulût retirer du monde, et qu'il ne devoient plus y être après que lui-même il l'auroit quitté. Mais il falloit qu'ils y fissent leur temps, comme lui-même l'y avoit fait. Ils devoient luire comme de grands luminaires dans le monde : Et Jésus-Christ qui avoit dit de lui-même : *Je suis la lumière du monde* [2], avoit daigné en dire autant de ses apôtres. *Vous êtes la lumière du monde ; et des flambeaux qu'il ne faut pas mettre sous le boisseau ; mais sur le chandelier, pour éclairer toute la maison* [3]. Et c'est pourquoi il dit à son Père : *Je ne vous dis pas, que vous les tiriez du monde ; mais que vous les délivriez du mal* dont le monde abonde ; *tant le monde étoit dans le mal*, disoit saint Jean [4]. Ainsi en les laissant dans le monde, je vous prie *de les garder du mal* : que le monde ne les gagne pas par ses attraits ; qu'il ne les épouvante pas par ses menaces. Mon Père, *gardez-les du mal*, et qu'ils soient dans le monde, sans en être.

C'est la grande merveille de la grâce de Dieu, et c'est cette

[1] Joan. XVII. 15. — [2] Ib. VIII. 12. — [3] Matt. V. 14. 15. 16. — [4] I. Joan. V. 19.

grâce que Jésus-Christ demande pour eux. Il nous apprend aussi à la demander, lorsqu'il nous enseigne à dire : *Délivrez-nous du mal*[1]. Mais nous le demanderions en vain, s'il ne l'avoit auparavant demandé pour nous. « Mon Père, gardez-les » du mal. Si le Seigneur ne garde une ville, ses sentinelles » veillent en vain sur ses murailles : si le Seigneur ne garde » une ville, ceux qui l'ont bâtie avec tant de soin, ont tra- » vaillé inutilement[2] ».

Mon Père, gardez-les du mal : Je m'unis, mon Sauveur, à votre prière ; et c'est en vous et avec vous, que je veux dire ; comme vous l'avez commandé : *Délivrez-nous du mal.*

LIIIe Jour. Qu'est-ce que le monde? (Joan. xvii. 16.)

Ils ne sont pas du monde : et moi je ne suis pas du monde[3]. Jésus-Christ ne se lasse point de répéter cette parole : parce qu'il veut que nous la goûtions. Goûtons-la donc : repassons-la nuit et jour dans notre cœur.

Mes bien-aimés, disoit saint Jean, *n'aimez pas le monde*[4]. Ce n'est pas assez de ne l'aimer pas en général : il s'explique : *ni tout ce qui est dans le monde* : car que trouverez-vous dans le monde, si ce n'est, *la concupiscence de la chair*, et l'amour des plaisirs des sens, où le cœur s'aveugle, s'épaissit, se corrompt, se perd : *et la concupiscence des yeux*, les beaux meubles, l'or et l'argent, les pierreries, tout ce qui contente les yeux : quoiqu'après tout que leur en revient-il ? Possèdent-ils véritablement tout ce qu'ils voient ? Ils ne font que l'effleurer par leurs regards ; tout est hors d'eux : et aussi tout leur échappe. Fuyez donc aussi la concupiscence des yeux, la vanité, la curiosité, les vaines sciences : car encore que tout cela semble être en vous et vous repaître pour un moment, dans le fond tout est hors de vous, et se peut tellement effacer dans votre esprit, qu'il ne vous restera pas même le souvenir de les avoir eus. Voilà pourtant tout ce qu'il y a de plus beau dans le monde.

Mais il y encore l'*orgueil de la vie* : l'ambition, les charges,

[1] Matt. vi. 13. — [2] Ps. cxxvi. — [3] I. Joan. xvii. 16. — [4] I. Joan. ii. 15. 16.

» mon Père qui m'a envoyé m'a prescrit tout ce que j'avois » à dire[1] ».

Ce jugement se commence dès cette vie, conformément à cette sentence de saint Paul : *La parole de Dieu est vive et efficace, et plus pénétrante qu'un couteau à deux tranchants : elle perce jusqu'aux plus secrets replis de l'âme et de l'esprit :* divisant l'homme animal d'avec l'homme spirituel, et discernant ce qui vient de l'un ou de l'autre : *elle entre jusque dans les jointures et les moëlles*[2] : elle découvre la liaison secrète de nos pensées et de nos desirs, jusqu'aux moindres fibres, et voit jusque dans nos os : c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus caché, de plus intime, aussi bien que ce qu'il y a de plus délicat, et de plus subtil dans nos pensées : *elle discerne les mouvements et les intentions du cœur; et rien ne lui est caché: tout est à nu et à découvert devant elle*[3] : comme on ouvre les entrailles d'une victime à qui on a coupé la gorge ; ainsi tout est ouvert à cette parole dont nous parlons.

Si l'apôtre fait ici comme une personne de la parole de Dieu, c'est Jésus-Christ qui a commencé, lorsqu'il a dit : *Je ne vous jugerai pas ; la parole que j'ai prononcée sera votre juge*[4]. Cette parole prononcée par Jésus-Christ est l'image de la parole éternelle et substantielle, qui est Jésus-Christ même: et elle en fait en quelque façon les fonctions dans les cœurs. Elle nous juge donc, parce que c'est par elle, et selon elle, que nous serons jugés. Elle fait la séparation de toutes nos pensées, de tous nos desirs, de toutes nos intentions; de celles qui viennent de notre amour-propre. Cette parole est un flambeau allumé dans notre cœur, et la lumière en pénètre partout, pour tout distinguer. Elle discerne où le bien et le mal se séparent, et l'endroit secret où ils se mêlent. Qui pourroit soutenir la rigueur de ce jugement? Mais cette parole nous apprend que *si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés*[5]. Elle nous apprend *que la miséricorde est exaltée au dessus du jugement : et que le jugement sans miséricorde ne sera que pour ceux qui n'auront point fait*

[1] Joan. XII. 48. 49. — [2] Heb. IV. 12. — [3] Ib. 13. — [4] Joan. XII. 48. — [5] I. Cor. XI. 31.

miséricorde[1]. Ainsi cette parole nous munit contre sa propre sévérité : et nous serons sanctifiés en vérité, selon cette parole, si nous confessons en vérité nos fautes et nos foiblesses.

O que la vue en est affligeante ! ô qu'on aime à discourir de ses vertus, de ses lumières, de ses grâces ! mais qu'on fuit de voir ses foiblesses, ses fautes ! Elles se présentent malgré qu'on en ait : mais on détourne les yeux. On parlera tant qu'on voudra de ses foiblesses en général, de son néant ; mais quand on fait mettre le doigt dessus, l'on ne veut plus, l'on ne peut plus voir. Pour être sanctifié en vérité, il faut voir la vérité de ses fautes en particulier. Car c'est là ce qui rend l'humilité véritable : toute autre humilité, celle qui se dit un néant, sans vouloir voir en quoi elle l'est, n'est qu'un orgueil déguisé. *Il vaut mieux voir ses fautes*, dit saint Augustin, *que de voir toutes les merveilles de l'univers.*

LVI[e] JOUR. Jésus se sanctifie lui-même. (Joan. XVII. 18. 19.)

Comme vous m'avez envoyé dans le monde, ainsi je les ai envoyés dans le monde : et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient aussi sanctifiés en vérité[2].

On voit ici la raison profonde, pourquoi il falloit que les apôtres fussent sanctifiés en vérité. C'est que le Fils les envoyoit dans le monde, comme son Père l'avoit envoyé dans le monde : mais en l'envoyant dans le monde, il l'avoit sanctifié pour y aller, conformément à cette parole du Sauveur : *Celui que le Père a sanctifié, et qu'il a envoyé dans le monde : vous dites qu'il blasphème, parce qu'il s'appelle lui-même le Fils de Dieu*[3].

Disons donc, qu'est-ce qu'a fait le Père céleste pour sanctifier son Fils ? D'abord, le sanctifier, c'est le déclarer saint : ce que le Père céleste a fait par tant de miracles, que les démons mêmes furent contraints de s'écrier : *Je sais qui vous êtes : vous êtes le saint de Dieu*[4], le saint qui êtes saint de la sainteté de Dieu ; le saint que Dieu a promis par tous les prophètes, et qu'*il a oint pour être le Saint des saints*[5]. Mais il faut entendre non-seulement la manière dont Jésus-Christ

[1] Jac. II. 13. [2] Joan. XVII. 18. 19. — [3] Ib. X. 36. — [4] Luc. IV. 34. — [5] Dan. IX. 24.

est déclaré saint, mais encore celle dont il l'est et dont il l'a été fait.

Il est saint par sa naissance éternelle, et encore qu'il reçoive cette sainteté de son Père, comme il en reçoit son essence, il n'a non plus été fait saint, qu'il a été fait Dieu. Ainsi il ne convient à Jésus-Christ d'avoir été sanctifié, que selon sa nature humaine; et ce grand ouvrage fut accompli et manifesté au milieu des temps, lorsque le Saint-Esprit étant descendu sur la sainte Vierge, et la vertu du Très-Haut l'ayant couverte ; *la chose sainte, qui naquit de cette bienheureuse Vierge, fut appelée le Fils de Dieu*[1]. C'est donc ainsi que Jésus-Christ a été sanctifié, pour être envoyé au monde, ou plutôt lorsqu'il y fut envoyé.

Et ce qui rend cette sanctification plus glorieuse, et plus abondante; c'est qu'outre la sainteté personnelle de Jésus-Christ, il fut oint, consacré, sanctifié par sa charge de médiateur et de pontife, ayant été revêtu de ce divin sacerdoce qui lui avoit été prédestiné, selon l'ordre de Melchisédech. Ce qui étoit encore une suite de sa filiation, selon ce que dit saint Paul; *qu'il ne s'est pas ingéré de lui-même dans le sacerdoce, mais qu'il y a été appelé et nommé par celui qui lui a dit: Vous êtes mon Fils : je vous ai engendré aujourd'hui*[2].

Cette sanctification de Jésus-Christ en qualité de pontife, en induit une autre du même Jésus en qualité de victime. Car ce divin sacrificateur ne devoit pas, comme le grand prêtre de la loi, offrir une victime étrangère, ni un autre sang que le sien : mais il devoit paroître *une fois pour abolir le péché en s'offrant lui-même*[3]. Il étoit donc saint, et consacré à Dieu, non-seulement en qualité de pontife, mais encore en qualité de victime. *Et c'est pourquoi il dit à Dieu en entrant au monde : Vous avez rejeté les holocaustes et les sacrifices pour le péché: alors j'ai dit : Je viendrai moi-même*[4], pour tenir la place de toutes les hosties.

C'est pour cela qu'il se sanctifie, qu'il s'offre, qu'il se consacre, comme une chose dédiée et sainte, au Seigneur. Mais

[1] Luc. I. 35. — [2] Heb. v. 5. 6. 10. — [3] Ib. IX. 25. 26. — [4] Ps. XXXIX. 7. 8. Heb. X. 5. 6. 7, etc.

il ajoute : *Je me sanctifie pour eux,* en parlant de ses apôtres; afin que participant par leur ministère à la grâce de son sacerdoce, ils entrent aussi en même temps dans son état de victime ; et que n'ayant point par eux-mêmes la sainteté qu'il falloit pour être les envoyés et les ministres de Jésus-Christ, ils la trouvassent en lui.

Ce ne sont pas seulement les apôtres, mais encore tous les chrétiens, qui ont part à ce sacrifice, [* et au sacerdoce de Jésus-Christ. Saint Paul nous apprend *à offrir nos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu*[1]. Celui qui a une hostie à offrir participe au sacerdoce : et c'est ce qui fait dire à saint Pierre, que tant que nous sommes de chrétiens, *nous sommes un saint sacerdoce, offrant à Dieu des victimes spirituelles, qui sont acceptées par Jésus-Christ*[2] ; et à saint Jean, dans l'Apocalypse ; *que Jésus-Christ nous a faits rois et sacrificateurs à notre Dieu*[3]. Ce ne sont pas seulement les apôtres qui sont sanctifiés par la part qu'ils ont au sacerdoce de Jésus-Christ : nous y avons tous notre part à cette manière. Tout ce qu'a fait Jésus-Christ nous appartient comme à eux.] Car les apôtres mêmes ne sont pas apôtres pour eux, mais pour les autres, comme disoit l'apôtre saint Paul : *Tout est à vous, soit Paul, soit Céphas, soit Apollo : tout est à vous : et vous êtes à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à Dieu*[4]. Et encore : *Dieu a mis en nous le ministère de réconciliation : parce que Dieu étoit en Christ, se réconciliant le monde, ne leur imputant point leurs péchés* : *et il a mis en nous la parole de réconciliation*[5].

Voilà donc la mission des apôtres fondée sur celle de Jésus-Christ, et l'accomplissement de cette parole du Sauveur : *Comme vous m'avez envoyé, ainsi je les envoie*[6]. Vous m'avez envoyé pour réconcilier le monde; et je les envoie avec la parole et le ministère de la réconciliation, pour accomplir mon ouvrage. Et je me sanctifie pour eux, et pour tous ceux à qui je les envoie, afin qu'ils soient saints en vérité,

* Les mots qui sont entre deux crochets [ ] ne se trouvent point dans le manuscrit original. (*Edit. de Versailles*)

[1] Rom. XII. 1. — [2] I. Pet. II. 5. — [3] Apoc. V. 10. — [4] I. Cor. III. 22. 23. — [5] II. Cor. V. 18. 19. — [6] Joan. XVII. 18.

par l'effet de mon sacerdoce, et par la perfection de mon sacrifice.

Voici donc les mots solennels du sacrifice de Jésus-Christ, par lesquels il s'offre lui-même pour nous : *Sanctifiez-les en vérité : Je me sanctifie*, je me consacre moi-même pour eux, *afin qu'ils soient sanctifiés en vérité*[1]. *Il falloit que nous eussions un tel pontife saint, innocent, juste, parfaitement séparé des pécheurs, et exempt de toute souillure, qui n'eût pas besoin d'offrir pour lui-même*[2], mais qui s'offrît lui-même pour le peuple. *Lui qui ne connut jamais le péché, a été fait péché pour nous*, c'est-à-dire victime pour le péché, *afin que nous fussions justice de Dieu en lui*[3]. Il s'est revêtu de notre péché, pour nous revêtir de sa justice. C'est l'effet de cette parole : *Je me sanctifie pour eux.*

Entrons donc avec Jésus-Christ dans cet esprit de victime. S'il se sanctifie, s'il s'offre pour nous; il faut que nous nous offrions avec lui. Ainsi nous serons sanctifiés en vérité, et Jésus-Christ nous sera donné de Dieu pour être *notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption.* Et l'effet d'un si grand mystère, c'est *que celui qui se glorifie, ne se glorifie pas en lui-même*[4]; mais seulement en Jésus-Christ en qui il a tout. C'est donc ce que Jésus-Christ demandoit pour nous, en disant : *Je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient sanctifiés en vérité.* Et il ne faut rien ajouter à ce commentaire de saint Paul, qu'une profonde attention à un si grand mystère.

LVII° Jour. Jésus prie pour tous les élus : qu'ils soient Un. (Joan. xvii. 20.)

Je ne prie pas seulement pour eux; mais pour ceux qui croiront en moi par leur parole[5]. Heureux chrétiens ! Jésus-Christ vous a tous en vue de cette prière. En priant pour les apôtres qu'il envoyoit au monde, il prioit aussi pour ceux à qui il les envoyoit. Mais pour confirmer notre foi, et nous déclarer davantage ses intentions, il a daigné s'expliquer en notre faveur, d'une manière plus expresse, par les paroles

[1] Joan. xvii. 19. — [2] Heb. vii. 26. 27. — [3] II. Cor. v. 21. — [4] I. Cor. i. 30. 31. — [5] Joan. xvii. 20.

qu'on vient de voir. Et afin de nous faire entendre qu'il nous associe à ses apôtres, il demande pour nous la même grâce qu'il a demandée pour eux : *Je vous prie*, disoit-il, *qu'ils soient un comme nous*. Voilà ce qu'il demandoit pour ses apôtres. Et que demande-t-il maintenant pour nous, qui devions croire par leur parole? *Je vous prie*, dit-il encore, *que tous ils soient un, comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous; ainsi qu'ils soient un en nous* [1].

Qu'ils soient un comme nous, qu'ils soient un en nous. Il explique plus distinctement ce qu'il avoit dit de notre unité. *Qu'ils soient un comme nous* : c'est-à-dire avec la proportion qui doit être entre l'original toujours parfait, et d'imparfaites images. Mais lorsqu'il dit : *Qu'ils soient un en nous*, il explique plus distinctement que l'unité est en Dieu comme dans la source, comme dans le centre, comme dans le premier principe, par qui et en qui nous sommes unis. *Qu'ils soient un en nous* : que nous soyons non-seulement le modèle, mais encore le lien de leur unité : qu'ils aient par nous et par grâce, ce que nous avons par nature et de nous-mêmes; qu'ils soient des ruisseaux qui se réunissent en nous, comme dans la source d'où ils tirent tout. Ainsi, ils vivront tous d'une même vie, et ils ne seront qu'un cœur et qu'une âme.

Si les chrétiens sont *un* de cette sorte, ils sont heureux; car qu'y a-t-il de plus heureux, que d'être un dans le Père et dans le Fils? que d'être un véritablement, persévéramment, sans que rien nous puisse séparer? C'est ce qui nous sera donné dans la perfection au siècle futur; mais c'est ce qu'il faut commencer ici par la sincérité de notre concorde.

Repassons souvent ces paroles : *Ils n'étoient qu'un cœur et qu'une âme* [2]. C'est par où a commencé le christianisme. Mais si nous tenions quelque chose d'une si belle origine, la charité seroit-elle si resserrée, la concorde si rare, les aumônes si peu abondantes?

Le cœur de l'homme est si ennemi de la concorde, et de la paix, qu'au milieu de cette union primitive, qui ne faisoit des

[1] Joan. II. 20. 21. — [2] Act. IV. 32.

premiers fidèles qu'un cœur et qu'une âme, *il s'éleva un principe de dissension entre les Grecs et les Hébreux, comme si les veuves des uns étoient plus négligées que celles des autres*[1]. Les apôtres remédièrent bientôt à ce désordre, et ce fut ce qui donna lieu à la première promotion des diacres. O Dieu! réveillez dans votre Eglise cet esprit de charité apostolique, qui répare les dissensions qu'on voit répandues dans tous les ordres de l'Eglise! Au lieu de cette première unité, on ne voit que jalousie, que mépris, que froideur entre tous les ordres, entre tous les particuliers. O Dieu, donnez-nous des Etiennes qui ne respirent que la charité, et qui entretiennent la concorde! O Dieu, mettez fin aux schismes, aux hérésies, aux guerres, aux jalousies des chrétiens! Gardez du moins, pacifiez, et unissez votre Eglise par toute la terre. Qu'il n'y ait *qu'un même esprit*, et un même cœur, *comme il n'y a qu'une même foi*[2].

LVIIIe **Jour.** Unité et égalité parfaite du Père et du Fils. (Joan. xvii. 21.)

Comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous[3]. Ces façons de parler réciproques, dont la propriété et la force est de marquer une parfaite égalité, sont familières à notre Seigneur. Ici il ne se contente pas de dire à son Père : *Vous êtes en moi*, s'il ne dit en même temps : *Je suis en vous*. Un peu au dessus : *Tout ce qui est à moi est à vous;* et incontinent après : *Tout ce qui est à vous est à moi*[4]. En un autre endroit : *Personne ne connoît le Père, si ce n'est le Fils*, et réciproquement : *Personne ne connoît le Fils, si ce n'est le Père*[5]. Toutes manières de parler naturelles au Fils de Dieu, pour marquer son unité parfaite avec son Père, et traiter en toutes manières d'égal avec lui ; en sorte que s'il semble recevoir de son Père quelque avantage, en disant : *Vous êtes en moi*, il le lui rend en disant : *et moi en vous*. Ce sont paroles de société, d'égalité, d'unité parfaite ; c'est un langage qui n'a lieu qu'entre le Père et le Fils, entre le Fils et le Père. Qui osera dire : *Vous êtes en moi, et je suis en vous*, que celui qui ne recon-

[1] Act. vi. 1. — [2] Ephes. iv. 5. — [3] Joan. xvii. 21. — [4] Ib. 10. — [5] Matt. xi. 27.

noît de différence entre son Père et lui, que dans le rapport mutuel de Père et de Fils? De même qui osera dire : *Tout ce qui est à vous, est à moi;* et réciproquement : *Tout ce qui est à moi, est à vous*, sinon celui qui est un avec son Père? C'est déjà quelque chose de divin de pouvoir dire : *Tout ce qui est à vous, est à moi :* mais d'ajouter, *Tout ce qui est à moi, est à vous*, c'est montrer que l'avantage est égal : au Fils, d'avoir tout ce qu'a le Père ; et au Père, d'avoir tout ce qu'a le Fils. Par ces divines façons de parler, tout est égal; dans les personnes, *Vous êtes en moi, et moi en vous :* dans les biens, *Tout ce qui est à moi, est à vous ; tout ce qui est à vous, est à moi :* dans la connoissance, *Personne ne connoît le Fils, si ce n'est le Père ;* et, *Personne ne connoît le Père, si ce n'est le Fils.* L'avantage est égal des deux côtés, en tout et partout. La gloire de recevoir n'est pas moindre que celle de donner. Celui qui donne reçoit, parce qu'il reçoit dans son sein ce Fils unique à qui il donne; et s'il lui étoit inégal, il recevroit en lui-même quelque chose qui, lui étant inférieur, ne seroit pas digne de lui. Tout fils est égal à son père par la nature; et c'est là le propre d'un fils. Que s'il y a quelque inégalité entre ces noms de père et de fils parmi les hommes, c'est que le fils n'est d'abord qu'un homme imparfait et commencé.

Il faut ôter tout cela en Dieu, où il n'y a rien d'imparfait. Et si même parmi les hommes, le desir du père est que son fils lui devienne égal en tout, en croissant; combien plus le desir de Dieu doit-il être, pour ainsi parler, non que son Fils lui devienne égal, mais qu'il le soit en naissant. Car, par ce moyen, il ne dégénère du Père en aucun instant, étant tout parfait. Il faut ôter semblablement dans la nature divine, que le Père précède le Fils; car cela n'a point de lieu, où le temps ne se trouve pas, et où tout est mesuré par l'éternité. Qui ne voudroit être père d'abord, puisque être père, c'est l'effusion de la fécondité, et la démonstration de la plénitude? On voudroit donc être père d'abord, et n'attendre pas cela du temps; c'est le desir de la nature. Or, tout le bien qu'on desire parmi les hommes, est naturel en Dieu, sans le desirer. Et d'ailleurs quel avantage est-ce parmi nous à un père, d'être devant son fils, si ce n'est d'avoir vieilli? Or, comme Dieu ni ne change,

ni ne vieillit; ni le Père n'a la prééminence de l'âge, ni le Fils n'a l'avantage de la jeunesse. Car, après tout, ce qu'on appelle la prééminence de l'âge, n'est qu'un défaut de la nature, qui, en vieillissant, tend à sa fin.

Tout cela est donc exclu en Dieu. Ni le Père n'est plus vieux, ni le fils n'est plus jeune : car en cela il excelleroit au dessus du Père. Dans le Père qui est Dieu, et le Fils qui est Dieu aussi, l'antiquité est toujours également vénérable, comme la jeunesse est toujours également dans la fleur; parce que l'éternité, qui est toujours ancienne et toujours nouvelle, égale tout. Et c'est pourquoi le Fils dit : *Tout ce qui est à moi est à vous; et tout ce qui est à vous est à moi*, par conséquent l'éternité même : et de toute éternité je suis en vous, comme de toute éternité vous êtes en moi. Ainsi la gloire est égale : car s'il y a de la gloire pour le Fils d'avoir un tel Père, il n'y en a pas moins au Père d'avoir un tel Fils. Et si même parmi les hommes, où le fils nécessairement est moins que son père, et dégénère de lui, du moins en naissant si petit et si imparfait, on ne laisse pas de dire : *Un sage fils est la gloire de son père* : combien plus le dira-t-on du Fils de Dieu? Si c'est la gloire d'un père d'avoir un fils qui n'est sage qu'à cause qu'il l'est devenu, quelle gloire pour le Père éternel, d'avoir un Fils qui est, en naissant et d'abord, la sagesse même?

Il est si beau d'avoir un tel Fils, que le Père en l'engendrant le conserve en soi. Parmi nous, avoir un fils, c'est le mettre hors de soi-même : en Dieu, avoir un fils, c'est le produire et le conserver éternellement dans son sein, comme quelque chose d'égal et aussi parfait que soi-même. C'est pourquoi il est unique, et il ne peut y en avoir deux : *Le Fils unique qui est dans le sein du Père* [1]. Il est unique, parce qu'il est parfait : il est unique, parce qu'il tire tout et épuise si parfaitement la fécondité, qu'un autre n'ajouteroit rien à la gloire d'être père. C'est pourquoi il demeure dans le sein du Père, parce qu'il est digne par sa perfection d'y être toujours; et tout immense qu'est ce sein du Père, il n'y a point

[1] Joan. I. 18.

de place pour un autre fils, parce qu'on ne peut avoir qu'un, quand on l'a parfait.

Croyons donc la vérité de cette parole : *Vous êtes en moi, et moi en vous.* Et adorons également le Fils dans le Père, et le Père dans le Fils, parce qu'ôtant du nom de Père et de Fils tout ce qui marque imperfection, commencement, inégalité, il ne reste qu'une nature parfaite et parfaitement commune. En sorte que si, du côté de l'origine, on met le Père devant le Fils; du côté de la perfection, on les met naturellement tous deux ensemble; et qu'on pourroit aussi bien dire, le Fils et le Père, qu'on dit, le Père et le Fils, selon aussi que l'ont dit quelques anciens, pour montrer, qu'entre le Père et le Fils, être le premier ou le second, n'emporte point d'inégalité, mais seulement une origine sans imperfection.

Pourquoi osons-nous parler de telles choses? Ne faudroit-il pas trembler, et adorer en silence un si grand mystère? Mais puisque Jésus-Christ a daigné nous en parler, nous pouvons en parler aussi; pourvu que ce soit avec lui, après lui et selon lui. Ajoutons, que ce soit encore pour la fin qu'il s'est proposée. Et quelle est-elle? Elle est admirable : *Comme vous, mon Père, êtes en moi, et que je suis en vous; ainsi qu'il soient un en nous* : qu'il y ait entre eux, comme entre nous, une parfaite égalité, depuis le premier d'entre eux jusqu'au dernier : qu'il y ait une parfaite unité et communauté; que chacun puisse dire en quelque façon à son frère : *Tout ce qui est à moi, est à vous, et tout ce qui est à vous, est à moi.* C'est ce qui a été en effet, il le faut souvent répéter, dans la naissance de l'Eglise : *Et ils n'avoient qu'un cœur et qu'une âme. Et aucun d'eux ne disoit qu'il eût quelque chose à soi ; mais tout étoit commun entre eux*[1]. Cela a été effectif au commencement de l'Eglise; pour montrer que la disposition en devoit être dans le fond de tous les cœurs. Et c'est pourquoi Ananias et Saphira, ces deux disciples qui violèrent la loi de cette communauté de l'Eglise, périrent dans leur malheureuse propriété. Pierre, qui étoit le chef de l'unité, les frappa, et le Saint-Esprit, à qui ces malheureux avoient menti, fit un

[1] Act. IV. 32.

foudre de la parole de ce saint apôtre, pour les faire mourir à l'instant[1]. Ainsi fut vengé le violement de l'unité des fidèles.

Portons donc cette disposition dans le fond du cœur : communiquons : donnons : ne resserrons point nos entrailles : qu'aucun de nous ne regarde son frère avec mépris. Dans le fond tout est égal entre nous : la distinction superficielle qui nous élève les uns au dessus des autres, regarde l'ordre du monde, mais ne change rien dans le fond. Nous sommes tous formés d'une même boue : nous portons tous également l'image de Dieu dans notre âme. L'homme n'a que la nature : le chrétien n'a que la foi. Que la charité égale tout; selon ce que dit saint Paul : *qu'il faut établir l'égalité*. La consolation et l'affliction, le bien et le mal, tout doit être égal entre les frères, et pour cela, *celui qui est riche doit suppléer à ce qui manque au pauvre* : *afin*, répète l'apôtre, *que tout soit réduit à l'égalité; selon ce qui est écrit* de la manne : *que celui qui en recueilloit de plus, n'en avoit pas plus*; *et celui qui en recueilloit moins, n'en avoit pas moins*[2]. Dieu veut donc de l'égalité entre les frères : c'est-à-dire, que personne ne soit dans l'indigence, mais que le besoin de tout le monde soit soulagé, et l'inégalité compensée.

Le riche qui fait meilleure chère, qui est mieux vêtu, mieux logé, n'en est pas plus grand pour cela : au contraire, dans le fond il est plus pauvre, parce qu'il s'est fait des besoins de ce que la nature ne demandoit pas. Il seroit et plus riche et plus heureux, s'il ne lui falloit que ce qui contente le pauvre. Qu'il regarde donc son abondance comme une preuve de sa pauvreté et de son infirmité; qu'il s'en humilie; qu'il en ait honte : ainsi il se mettra en égalité avec le pauvre; et faisant de ses biens un supplément des besoins de l'indigent, il participe à la grâce de la pauvreté.

Quand dirons-nous de tout notre cœur à notre frère qui souffre : Tout ce qui est à moi, est à vous : et à notre frère qui est dans l'abondance : Tout ce qui est à vous est à moi ! Hélas! on ne verra jamais sur la terre un si grand bien dans sa perfection. C'est pourtant ce que veut Jésus, lorsqu'il dit :

[1] Act. v. 1. 2 et seq. — [2] II. Cor. VIII. 14. 15.

Comme vous, mon Père, êtes en moi, et que je suis en vous : et que tout ce qui est à moi, est à vous ; et tout ce qui est à vous, est à moi : ainsi qu'ils soient un en nous[1]. Tendons à cette unité divine. Mon Dieu, j'étends de grands bras à tous mes frères : je leur ouvre mon sein : je dilate sur eux mes entrailles ; afin de leur être tout, père, mère, frère, sœur, ami, défenseur, et tout ce dont ils ont besoin pur être contents.

LIX[e] JOUR. La foi pleine et entière est l'effet de l'unité des fidèles. (Joan. XVII. 21.)

Afin que le monde croie que vous m'avez envoyé[2]. Quand le monde croira ainsi, le monde sera converti : cette partie du monde qui le croira cessera d'être du monde : et Jésus-Christ attribue la conversion de l'univers, qui devoit venir, à cette unité des fidèles. Il avoit dit, chapitre XIV, 31 : *Afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que je fais ce qu'il m'ordonne, levons-nous, allons* à la mort. Il avoit dit en parlaut de la charité fraternelle : *On connoîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres*[3]. Et il dit encore ici plus précisement : *Afin que le monde croie que vous m'avez envoyé.* C'est la fois pleine et entière, et c'est l'effet de l'unité des fidèles. Il persiste : *Je suis en eux, et vous en moi ; afin que le monde connoisse que vous m'avez envoyé*[4]. La meilleure manière de prêcher, c'est de prêcher par l'exemple. Si vous voulez convertir le monde, vivez dans cette unité parfaite, dont je vous ai montré le parfait modèle dans celle qui est entre mon Père et moi. Imitez cette unité ; et le monde, qui en verra l'image en vous, s'élèvera à l'original ; et il verra que mon Père et moi sommes en vous, y imprimant le caractère de charité et de concorde : et il croira que je suis vraiment l'envoyé de Dieu ; en ce qu'unissant les hommes d'une manière si cordiale, je fais un ouvrage qui marque la dignité de mon envoi et la puissance de ma grâce.

[1] Joan. XVII. 10. 11. 21. 23. — [2] Ib. 21. — [3] Ib. XIII. 35. — [4] Ibid. XVII. 23.

LX° JOUR. Jésus fait part de sa gloire à ses élus. (Joan. XVII. 22.)

Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée : afin qu'ils soient un comme nous sommes un [1]. Il la compte comme donnée, parce qu'il vouloit nous la donner, et qu'elle sera le fruit du sacrifice qu'il alloit offrir pour nous.

Il commence ici à nous découvrir une nouvelle vérité, qui est qu'après avoir été un dans la charité sur la terre, nous serons un dans la gloire; et que la gloire qui nous sera donnée, sera celle de Jésus-Christ. Il parle ici de la gloire qui devoit être donnée à Jésus-Christ selon sa nature humaine, en le ressuscitant. Cette gloire nous sera donnée, puisque nous aurons part à la gloire de sa résurrection. Bien plus, il a daigné dire dans l'Apocalypse : *Je donnerai à celui qui aura remporté la victoire, d'être assis dans mon trône; comme j'ai remporté la victoire, et que je me suis assis avec mon Père dans son trône* [2] ?

Toute la sainte cité, toute la société des saints, n'est qu'un seul trône de Dieu, qui a dit : *Je serai en eux* [3]. Il sera comme un roi, qui, après avoir abattu le règne du péché et de la mort, établira son empire dans tous ses sujets, en les rendant éternellement et parfaitement heureux. Ce qui leur arrivera, parce que *Dieu sera tout en tous* [4]. Alors donc nous serons unis dans la gloire, comme sur la terre nous aurons été unis dans la charité et dans la grâce. Notre gloire sera celle de Jésus-Christ notre chef, qui se répandra sur tous ses membres : et la gloire de Jésus-Christ sera celle de son Père; laquelle se trouvant en lui par sa naissance éternelle, rejaillira sur l'humanité que le Fils de Dieu s'est unie. Voilà donc tout réduit en un par la gloire et la félicité éternelle; et pour être reçus dans cette gloire, il faut être un par la charité : car Dieu veut faire de ses fidèles un corps parfaitement un en Jésus-Christ : un corps dont l'unité aille croissant, jusqu'à ce qu'elle se consomme, et reçoive sa dernière perfection dans le ciel.

Pour donc répondre au dessein de Dieu, nous ne pouvons

[1] Joan. XVII. 22. — [2] Apoc. III. 21. — [3] Lev. XXVI. 12. II. Cor. VI. 16. Apoc. XXI. 3. — [4] I. Cor. XV. 28.

nous unir assez avec vos frères, ni assez bannir tout ce qui peut faire entre nous la moindre division. Mon Dieu, plus que jamais je m'en vais rechercher en moi tout ce qui me divise de mes frères par quelque endroit que ce soit, les défiances, les jalousies, l'orgueil qui en est la source. L'orgueil tire tout à soi, veut tout pour soi : et c'est là le principe de la division. Nous vivrions sans partage si nous vivions sans orgueil.

O vie sainte ! ô vie heureuse que celle qui est sans orgueil ! c'est le vrai commencement de la vie éternelle. Commençons donc cette vie ; et puisque Jésus-Christ ne cesse de nous inculper cette unité, tournons toutes nos pensées, tous nos desirs, tous nos soins à l'établir dans notre cœur. Ayons toujours dans la pensée, toujours à la bouche ce précepte de saint Paul : *Que chacun ne regarde pas ce qui lui convient, mais ce qui convient aux autres* [1]. C'est là cette parfaite abnégation de soi-même tant commandée par Jésus-Christ. Soyons un de notre côté, même avec ceux qui ne veulent pas être un avec nous : n'ayons rien à nous : que tout notre déplaisir soit de ne pouvoir pas communiquer assez tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Cherchons les moyens de devenir, autant que nous pourrons, un bien commun à tous, en nous faisant *tout à tous*, avec saint Paul [2].

O charité ! ô amour ! ô compassion ! ô condescendance ! ô support ! Aumône, libéralité, consolation, entrailles de miséricorde, paix entre les frères en Dieu notre Père, et en Jésus-Christ notre Seigneur ; vous êtes l'objet de mes vœux : je ne veux plus penser à autre chose. Amen, amen.

LXIe Jour. Les élus consommés en Un. (Joan. XVII. 23.)

Je suis en eux, et vous en moi ; afin qu'ils soient consommés, réduits *en un : et que le monde connoisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé* [3]. Il revient toujours à cette sainte unité : elle fait les délices de son cœur ; et il ne peut quitter un sujet qui lui plaît si fort. Il va toujours approfondissant de plus en plus cette

[1] Philip. II. 4. — [2] I. Cor. IX. 22 — [3] Joan. XVII. 23.

matière : et il nous apprend ici que la source de cette unité, c'est qu'il est en nous comme son Père est en lui.

Les saints Pères ont interprété ces paroles en cette sorte, *Je suis en eux*, par mon esprit; *je suis en eux* par ma chair que je leur donne dans l'eucharistie. Je leur rends par ce moyen tout ce que j'ai pris d'eux : je leur donne en même temps tout ce que j'ai reçu de vous : ma divinité est à eux aussi bien que mon humanité. Dans l'humanité, qui est à eux et en eux, ils trouvent la divinité qui lui est unie : et ils en peuvent jouir comme de leur bien. C'est donc ainsi que *je suis en eux : et vous, mon Père, vous êtes en moi.* Tout est donc en eux, tout est à eux. Que leur faut-il davantage pour être parfaitement consommés en un ? Et néanmoins voici encore quelque chose de plus touchant. C'est, mon Père, que *vous les aimez comme vous m'avez aimé.* Ils ne sont enfants que par adoption et par grâce; et moi, qui suis Fils par la nature, j'ai trouvé cet admirable moyen de me les unir comme mes membres, afin que cet amour paternel, que vous avez pour moi, s'étendît sur eux : *afin,* continue-t-il, *que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, comme je suis aussi en eux* [1].

O homme, regarde donc combien tu es chéri de Dieu ! Quoi, le monde te plaît encore? Quoi, tu peux penser autre chose que Dieu même ? Il en faudroit mourir de regret et de honte. Il faut se taire ici dans une profonde admiration et action de grâces, en considérant, en goûtant ce que nous sommes à Dieu par Jésus-Christ. C'est un mystère ineffable et inénarrable. Or, si le monde le pouvoit connoître, il connoîtroit en même temps que Jésus-Christ est vraiment envoyé de Dieu ; et qu'un Dieu envoyé au monde ne pouvoit rien enseigner ni opérer de plus grand !

LXII[e] JOUR. Gloire de Jésus : il veut que les élus y soient avec lui. (Joan. XVII. 24.)

« Mon Père, je veux que là où je suis, ceux que vous m'a-» vez donnés y soient aussi avec moi; afin qu'ils voient la

[1] Joan. XVII. 26.

» gloire que vous m'avez donnée ; parce que vous m'avez
» aimé avant l'établissement du monde[1] ».

Mon Père, je veux. Jusqu'ici il avoit dit : *Je prie* : il change de langage, et il dit plus absolument : *Je veux.* En parlant aux hommes, il pouvoit dire, *Je veux*, à même titre qu'il leur dit : Je vous commande. Car il est leur maître et leur seigneur : toute puissance lui est donnée sur eux. Il pouvoit aussi, même en parlant à son Père, parler ou en inférieur, ou en égal ; et étant Dieu comme son Père, et étant la parole même de son Père, il pouvoit dire comme lui et avec lui : *Je veux.* Mais pourquoi il ne l'a fait qu'ici ? et pourquoi dans une prière ? et pourquoi, ayant accoutumé partout ailleurs, lorsqu'il parle de volonté absolue, de ne nommer que celle de son Père, à laquelle la sienne étoit attachée avec une parfaite soumission, il parle ici seulement d'une manière si déterminée et si absolue ? Mon Sauveur ! est-il permis de vous le demander ?

Commençons par adorer, quelle qu'elle soit, la vérité enseignée dans cette parole, *Je veux.* Oui, le Verbe, qui est la sagesse même, a eu sa raison pour l'inspirer à l'âme de Jésus-Christ, qui lui est unie de cette manière ineffable : et cette âme sainte a pu dire, en conformité de la volonté suprême du Père et de son Verbe : *Je veux.* Et c'est une chose admirable, que ce soit en faisant pour nous la demande la plus importante, que Jésus-Christ ait parlé de cette sorte : *Je veux, mon Père, que là où je suis*, dans votre gloire éternelle, *ceux que vous m'avez donnés* ; les apôtres, dont il a dit : *Ils étoient à vous, et vous me les avez donnés : et ceux qui devoient croire par leurs paroles*[2], qui n'auroient pas cru, si son Père ne les lui avoit aussi donnés : *Je veux*, dis-je, *que tous ceux-là soient là où je suis.* Il semble qu'après avoir dit, *qu'ils soient où je suis*, il ne servoit de rien d'ajouter : *qu'ils y soient avec moi* : mais on ne pouvoit trop exprimer ce qui fait toute la douceur de cette demande : puisqu'être avec Jésus-Christ c'est ce qui satisfait le cœur de l'homme. Etre avec Jésus-Christ, c'est être avec la vérité et la vie : y être dans le ciel, et dans la gloire éternelle ; ce n'est plus être avec lui comme avec celui qui est

[1] Joan. XVII. 24. — [2] Ib. 6. 20.

la voie, mais comme avec celui qui est le terme de notre course, et en qui nous trouvons la vie éternelle dans la consommation de notre amour. C'est pour nous obtenir un si grand bien, que Jésus-Christ dit, *Je veux*, d'une manière si déterminée.

Mais écoutons la suite, *Je veux que là où je suis ils y soient aussi avec moi; afin qu'ils voient ma gloire.* Il semble qu'il y manqueroit quelque chose, qu'elle ne seroit pas complète, si ses amis ne la voyoient. Mais est-ce assez de la voir? Jésus-Christ ne veut-il pour nous que cet avantage, et ne veut-il pas que nous y ayons part, comme il l'a dit tant de fois? La voir, c'est y avoir part : la voir, c'est en jouir. Qui voit la gloire de Jésus-Christ dans le sein de son Père, il est heureux. Heureux, premièrement du bonheur de la gloire de Jésus-Christ, qui fait la leur : et heureux ensuite en eux-mêmes, parce que cette bienheureuse vision de la gloire de Jésus-Christ nous transforme en elle-même; et que qui le voit lui est semblable, conformément à cette parole : *Nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est*[1].

Commençons donc dès cette vie à contempler par la foi la gloire de Jésus-Christ, et à lui devenir semblables en l'imitant. Un jour nous lui serons semblables par l'effusion de sa gloire; et n'aimant en nous que le bonheur de lui ressembler, nous serons enivrés de son amour. Ce sera là la dernière et parfaite consommation de l'œuvre pour lequel Jésus-Christ est venu, et c'est peut-être pourquoi il en demande l'accomplissement par ce *Je veux* si déterminé, si absolu, si aimable, et si doux à entendre aux hommes.

Parce que vous m'avez aimé avant l'établissement du monde. Il semble qu'il parle ici de l'amour qu'il a de toute éternité pour son Fils, qui lui est coéternel. C'est proprement cet amour qu'il a pour lui *avant la constitution du monde.* Car encore que le Père éternel ait un amour éternel pour ses créatures, par la volonté de les créer, et par celle de les rendre heureuses : si c'étoit d'un amour semblable qu'il voulût parler, il ne se distingueroit pas assez, ni des hommes, ni des anges bien-

[1] I. Joan. III. 2.

heureux qu'il a aimés d'un semblable amour, quoique dans un degré fort inégal.

Entendons donc que le *Père a aimé son Fils avant l'établissement du monde ;* parce qu'il étoit ce Fils unique avant cet établissement, et qu'il étoit par conséquent aimé de son Père. Que faisoit Dieu, s'il est permis de le demander, avant qu'il eût fait le monde ? Il aimoit son Fils, il le produisoit dans son sein, il l'embrassoit ; il se l'unissoit, ou plutôt il étoit un avec lui. Et pourquoi nous rappeler toujours à un si sublime mystère ? Parce que c'est toute la source de notre bonheur. La source de notre bonheur, c'est que ce Fils que Dieu aime, et qu'il porte dons son sein avant que le monde fût, et de toute éternité, se soit fait homme ; en sorte que ne faisant qu'une seule et même personne avec l'homme qui lui est uni, il aime ce tout comme son Fils : d'où il s'ensuit que répandant sur les hommes, qui sont ses membres, le même amour qu'il a pour lui ; il s'ensuit, dis-je, que l'amour qu'il a pour nous est une extension et une effusion de celui qu'il porte dans l'éternité à son Fils unique. C'est la source de notre bonheur. C'est pourquoi Jésus-Christ nous y rappelle ; et il veut que nous entendions par ces dernières paroles combien est grande, combien est immense la gloire que nous verrons, et à laquelle nous aurons part en la voyant.

Que l'élévation de l'homme est un grand mystère ! Tout le mystère de Dieu, et toute cette éternelle et intime communication du Père et du Fils y est déclarée : et c'est ainsi que *Dieu est tout à tous,* selon l'expression de saint Paul [1].

Chrétien, es-tu chrétien, si après cela tu languis encore dans l'amour des choses de la terre ? Quand entendrons-nous que nous ne pouvons assez épurer nos pensées, nos affections, notre esprit et notre cœur ? Seigneur Jésus, achevez ; et après nous avoir montré de si sublimes vérités, élevez-nous-y, et faites-les-nous aimer d'un pur et éternel amour.

[1] I. Cor. xv. 28.

» les desseins de Dieu ; ou qui est entré dans ses conseils ? ou » qui est-ce qui lui a donné le premier quelque chose, pour » ensuite en recevoir la rétribution ? Parce que de lui, et par » lui, et en lui sont toutes choses : la gloire lui en soit ren- » due dans tous les siècles[1] ». Amen.

LXV[e] JOUR. **Les élus aimés de Dieu en Jésus-Christ, comme ses membres et ses images. (Joan. XVII. 25. 26.)**

Ceux-ci, les apôtres qui étoient présents, et en leur personne toute la société des enfants de Dieu qu'ils représentoient, *ont connu que vous m'avez envoyé, et je leur ai fait connoître votre nom*, comme il a été déjà expliqué, vos grandeurs, vos conseils, ce nom de Père : *et je le leur ferai encore connoître davantage, afin que l'amour que vous avez pour moi soit en eux, et moi aussi en eux*[2].

Voilà, dans la conclusion de la prière de notre Seigneur, le dessein de tout le reste, et en particulier le dénouement de ce que nous avons vu au ℣. 24. C'est ce qu'il nous faut considérer avec attention et avec respect, comme la chose du monde qui nous doit le plus donner de consolation. Car c'est ici la dernière marque de la tendresse de Jésus-Christ.

Je suis en eux[3]. Ils sont mes membres vivants : ce sont d'autres Jésus-Christ, d'autres moi-même. Ils ont en eux son esprit, qui fait que la doctrine de Jésus-Christ reluit dans leur vie ; qui les rend semblables à lui ; qui les rend doux, humbles, patients, tranquilles dans le bien et dans le mal ; soit que le monde les estime ou les méprise ; soit qu'il leur fasse part de ses honneurs ou de ses rebuts ; soit qu'il les invite, pour ainsi dire, à ses festins, comme il y a invité Jésus-Christ ; ou qu'il les attache à la croix, comme à la fin il y a mis le même Jésus. En tout cela, l'esprit de Jésus qui est en eux, comme dans ses membres vivants, les rend semblables à lui, et leur fait suivre ses exemples ; en sorte qu'on voit en eux la vie et la mort de Jésus-Christ : la vie, parce qu'ils marchent sur ses pas ; la mort, parce qu'ils portent l'empreinte de sa croix, et comme parle saint Paul, *la mor-*

[1] Rom. XI. 32. 33. 34. 35. 36. — [2] Joan. XVII. 25. 26. — [3] Ib. 26.

tification de Jésus[1]. Ainsi le Père éternel ne voit en eux que Jésus-Christ : c'est pourquoi il les aime par l'effusion et l'extension du même amour qu'il a pour Jésus-Christ même : et cet amour, en les embrassant comme les images, comme les membres de son Fils, répand sur eux la même gloire que Jésus-Christ a reçue, en conséquence de ce qui étoit dû à sa grandeur naturelle en tant que Dieu, et à ses souffrances en tant qu'homme. Qu'y a-t-il à desirer davantage? Jésus-Christ même n'a rien de plus à nous donner. C'est pourquoi après avoir prononcé avec une tendresse infinie ce grand et bienheureux mot, il met fin à sa prière; et il ne lui reste plus qu'à partir pour la consommer par son sacrifice.

On peut donc voir maintenant tout le dessein et toute la suite de cette prière : il commence par demander que son Père le glorifie : et cette glorification se termine à nous en faire part : en sorte que la perfection de la glorification de Jésus-Christ soit dans la nôtre : ce qui nous unit tellement à lui, que le Père même ne nous en sépare point dans son amour. Après quoi il faut se taire avec le Sauveur, et demeurant dans l'étonnement de tant de grandeurs où nous sommes appelés en Jésus-Christ, n'avoir plus d'autre desir que de nous en rendre dignes avec sa grâce.

LXVI[e] JOUR. Père saint. (Joan. XVII. 11.)

Mon *Père saint*, mon *Père juste :* ce sont les deux seuls noms que le Fils de Dieu donne à son Père : les deux seules qualités qu'il lui attribue ; ce qu'elles renferment est inexplicable.

Il est parlé dans cette divine oraison de deux sortes de personnes, dont les unes sont sanctifiées par la connoissance de Jésus-Christ ; les autres n'ont point cette connoissance, et sont privées de l'effet de sa sainte prière, conformément à cette parole : *Mon Père juste, le monde ne vous connoît pas*[2]. Nous avons vu que c'est par rapport aux premiers que Jésus appelle son *Père saint ;* parce qu'il est saint et sanctifiant, et auteur dans les âmes saintes de toute leur sainteté. Et nous

[1] II. Cor. IV. 10. — [2] Joan. XVII. 11.

avons dit aussi que c'est par rapport aux seconds que le Père est appelé *Juste;* parce que c'est par un juste et impénétrable jugement qu'ils sont privés de la sainteté que Jésus-Christ leur auroit donnée, s'ils l'avoient reçu.

On voit donc qu'il n'y avoit rien de plus convenable que d'honorer ces deux attributs dans une prière dont ils contiennent tout l'effet. Mais si je viens maintenant à la contemplation particulière de ces deux divines perfections, je m'y perds.

Je vois que ce qu'on loue, ce qu'on célèbre principalement en Dieu dans le ciel, c'est sa sainteté. Les séraphins, c'est-à-dire, les premiers et les plus sublimes de tous les esprits célestes, adorant Dieu dans son trône, n'en peuvent dire autre chose, sinon qu'il est *saint;* encore une fois qu'il est *saint;* pour la troisième fois qu'il est *saint*[1], c'est-à-dire, qu'il est infiniment *saint : saint* dans sa parfaite unité : *saint* dans la Trinité de ses personnes : la première, comme le principe de la sainteté : et les deux autres, comme sorties par de saintes opérations du sein même et du fond de la sainteté. Crions donc aussi : *Saint, saint, saint!* et adorons la sainteté de Dieu.

La sainteté dans les hommes est une qualité morale qui leur donne toutes les vertus, et les éloigne de tous les péchés. Rien n'est plus excellent dans les hommes que la sainteté : rien ne les rend si admirables, si vénérables. La sainteté les fait regarder comme quelque chose de divin, comme des dieux sur la terre : *J'ai dit : Vous êtes des dieux; et vous êtes tous les enfants du Très-Haut*[2]. Quelle adoration ne doit donc pas attirer à Dieu sa sainteté infinie? La sainteté est en nous comme quelque chose d'accidentel, qu'on peut acquérir, qu'on peut perdre : Dieu est saint par son essence; son essence est la sainteté : le fond en est saint, il est sacré; tout y est sacré, tout y est saint. Profanes, n'approchez pas, ne touchez pas : tout est saint : tout est la sainteté même. *Dieu est lumière, et il n'y a point de ténèbres en lui*[3]. *Dieu est celui qui est*[4] : et par son être il est infiniment éloigné du néant. Il est saint, et par sa sainteté il est encore plus infiniment,

[1] Is. VI. 3. — [2] Ps. LXXXI. 6. — [3] I. Jean. I. 5. — [4] Exod. III. 14.

si on peut parler ainsi, éloigné d'un autre néant plus vil et plus haïssable, qui est celui du péché. Sa volonté est sa règle, et celle de toute chose. Qu'y aura-t-il d'irrégulier dans la règle même? Il n'est pas le saint par grâce, il est le saint par nature. Il n'est pas le saint sanctifié; il est le saint sanctifiant: toutes ses œuvres sont saintes, parce qu'elles partent du fond de la sainteté, et de sa volonté qui est toujours sainte, toujours droite, puisqu'elle est la droiture même, la règle même de toute droiture.

David se lève le matin, et il vient contempler la sainteté de Dieu : *Le matin je me présenterai devant vous, et je verrai que vous êtes Dieu, qui ne voulez point l'iniquité*[1]; qui ne pouvez la vouloir; qui êtes toujours saint, dont toutes les œuvres sont inséparables de la sainteté.

Demeurons avec David en silence devant la très-auguste sainteté de Dieu. On se perd en la contemplant, parce qu'on ne la peut jamais comprendre; non plus que la pureté avec laquelle il faut s'en approcher.

Isaïe voit de loin le trône de Dieu, ce trône devant lequel sa sainteté est célébrée par les séraphins. J'ai vu, dit-il, *le Seigneur sur un trône haut et élevé* : et tout étoit à ses pieds; et tout trembloit devant lui : et je vis les bienheureux esprits qui approchent le plus près du trône; et je n'entendis autre chose de leur bouche que cette voix : « Saint, saint, saint. Et » je fus saisi de frayeur. Et je dis : Malheur à moi! parce que » j'ai les lèvres souillées, et que je demeure au milieu d'un » peuple dont les lèvres sont souillées aussi : et j'ai vu de » mes yeux le Roi dominateur des armées[2] », de toute l'armée du ciel, de toutes celles de la terre. La sainteté de Dieu le fait trembler. Saisi à sa vue d'une sainte et religieuse frayeur, il s'en retire. Je ne m'en étonne pas. Il voit les séraphins mêmes dans l'étonnement. S'ils ont des ailes pour voler, ce qui montre la sublimité de leurs connoissances, ils en ont pour se couvrir les yeux éblouis de la lumière et de la sainteté de Dieu. Tout embrasés qu'ils sont du divin amour, ils sentent que leur amour est borné, comme tout ce qui est

[1] Ps. v. 5. — [2] Is. vi. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7.

créé : et par conséquent qu'il y a en eux, pour ainsi parler, plus de non amour, que d'amour : comme il y a aussi toujours plus de non être, que d'être. Et c'est pourquoi ils se cachent, et ils voilent de leurs ailes leur face et leurs pieds : et se trouvent comme indignes de paroître avec une sainteté finie devant l'infinie sainteté de Dieu. Et le cri qu'ils font pour se dire l'un à l'autre *Saint, saint, saint*, fait voir l'effort dont ils ont besoin pour entendre et pour célébrer la sainteté de Dieu, laquelle demeure au dessus de tous leurs efforts ; en sorte qu'il n'y a que lui qui se puisse louer lui-même, et que c'est en lui qu'il faut trouver et connoître sa digne louange.

Combien plus devons-nous trembler devant l'auguste et redoutable sainteté de Dieu avec nos péchés ? Mais si un charbon de l'autel est appliqué à mes lèvres, si un de ces séraphins prend l'ordre de Dieu pour me toucher, comme Isaïe, de ce feu céleste ; alors je louerai Dieu avec des lèvres pures, parce que je l'aimerai d'un pur amour.

Ne croyons pas néanmoins que les séraphins, ni que les ministres de Dieu, quels qu'ils soient, fussent-ils élevés à leur degré par la perfection de leur amour, puissent nous purifier. Ils peuvent bien nous toucher les lèvres de ce feu divin par l'inspiration de quelques bonnes pensées ; mais pour pénétrer dans le fond, pour nous embraser de l'amour qui nous sanctifie, c'est le coup réservé à Dieu, qui, plus intime dans nos cœurs que le plus intime, allume et cache dans notre intérieur, et dans la moëlle de nos os cette flamme sanctifiante et purifiante. Et c'est ainsi que s'accomplit cette divine prière : *Mon Père saint, sanctifiez-les en vérité : je me sanctifie pour eux*[1].

Séparons-nous donc des pécheurs et de toute iniquité, en contemplant la sainteté de Dieu notre Père céleste. Car c'est ainsi que David, après avoir vu et contemplé dès le matin que Dieu est saint, et *ne veut point l'iniquité*, c'est-à-dire, ne la veut jamais, ni par quelque endroit que ce puisse être ; ajoute aussitôt après : *Et le méchant n'habitera point auprès de vous : et les injustes, les pécheurs ne subsisteront point de-*

[1] Joan. XVII. 11. 17. 19.

vant vos yeux[1]. Encore un coup, séparons-nous donc des pécheurs : séparons-nous-en, non-seulement par une vie opposée à la leur; mais encore, autant qu'il se peut, en nous retirant de leur odieuse et dangereuse compagnie, de peur d'être corrompus par leurs discours et par leurs exemples, et de respirer un air infecté.

LXVIIe Jour. Père juste. (Ibid.)

Après avoir dit par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, mon *Père saint,* nous pouvons dire aussi en lui et avvec lui, mon *Père juste.*

Après avoir conçu la grâce par laquelle il nous sanctifie, et avoir admiré le bonheur de ceux qui l'ont reçue, nous viendrons à considérer ceux qui en sont justement privés ; et nous adorerons les jugements d'un Dieu juste, après avoir admiré les sanctifications d'un Dieu saint.

La vue de ces sanctifications n'a rien que de consolant. Mais quand il faut venir à considérer cette parole : *Le monde ne vous connoît pas*[2] : et celle-ci : *Je ne prie pas pour le monde*[3] : c'est là que l'on tremble : l'esprit est confondu, le cœur s'abat, et il ne reste qu'à dire : *Mon Père juste : vous êtes juste, Seigneur, et tous vos jugements sont droits*[4].

Gardez-vous bien de vous jeter dans ces profondeurs. Tant de nations qui ne connoissent pas Dieu, et qu'il laisse, comme dit l'apôtre, *aller dans leurs voies*[5], à qui Jésus-Christ n'a pas seulement été nommé : tant d'hérétiques, tant de schismatiques, à qui on ôte dès leur enfance la connoissance de la vraie Eglise : parmi les vrais chrétiens, tant d'ingrats, tant d'esprits bouchés, tant de cœurs durs, tant d'oreilles sourdes. O Dieu, je m'y perds! Que dirai-je ? *Mon Père juste*, c'est par votre juste et impénétrable jugement qu'ils sont endurcis. Qu'y a-t-il de plus juste que de laisser à eux-mêmes ceux qui se cherchent? Quelle punition plus convenable que celle qui punit l'homme par sa propre faute? Seigneur, m'élèverai-je contre vous? Et parce que je vois périr dans un hôpital, où m'a réduit ma misère, une infinité de malades, me rebellerai-je

[1] Ps. v. 6. — [2] Joan. xvii. 25. — [3] Joan. xvii. 9. — [4] Ps. cxviii. 137. — [5] Act. xiv. 15.

Ce qui est conforme à la parole de Jésus-Christ, qui, après avoir commandé la charité fraternelle, et l'union de ses fidèles, demande à Dieu qu'il la fasse en eux, et qu'ils soient consommés en un.

Unissons-nous à la prière sainte de Jésus-Christ : rappelons en notre mémoire, et méditons devant Dieu, les vérités qu'il nous enseigne, et surtout méditons-y ce qu'il nous promet, et ce qu'il commande, pour obtenir en Jésus-Christ et par Jésus-Christ l'accomplissement de l'un et de l'autre, et autant de ce qui dépend de nous, que de ce qui dépend de Dieu.

Apprenons la liaison sainte de la promesse, du commandement et de la prière. Le commandement nous avertit de ce que nous avons à faire. La promesse nous avertit de ce que nous avons à espérer : et l'une et l'autre nous avertissent de ce que nous avons à demander, à celui sans lequel nous ne pouvons rien espérer, ni rien faire.

LXIXe Jour. Ferme foi en Jésus vrai Messie. (Joan. XVII. 25. 8)

Ils ont connu que vous m'avez envoyé [1] : ils l'ont connu avec une ferme foi et une persuasion aussi forte, que celle qu'on a des choses dont on est le plus assuré : *Ils l'ont connu véritablement* [2], comme il l'a dit : tout est là dedans : et cela posé, tout s'ensuit. Heureux ceux à qui Jésus-Christ rend ce témoignage ! Examinons-nous nous-mêmes sur cette importante dispostion de notre cœur. Écoutons saint Paul, qui nous dit : *Examinez-vous vous-mêmes, si vous êtes dans la foi: éprouvez-vous vous-mêmes* [3]. Voyez combien il presse, combien il inculque. *Examinez-vous, éprouvez-vous*. Croyez-vous avec une pleine certitude que Jésus-Christ soit véritablement envoyé de Dieu ? Quelle raison pourriez-vous avoir de ne pas le croire? N'a-t-on pas vu en lui toutes les marques que les prophètes et les patriarches avoient données du Christ qui devoit venir ? N'a-t-il pas fait tous les miracles qu'il falloit faire, et dans toutes les circonstances qu'il les falloit faire en témoignage certain qu'il étoit celui qu'on devoit attendre, et le véritable envoyé de Dieu ?

Quel autre que lui a donné aux hommes une morale si

[1] Joan. XVII. 25. — [2] Ib. 8. — [3] II. Cor. XIII. 5.

sainte, si pure, si parfaite? Et qui a pu dire comme lui : *Je suis la lumière du monde*[1]? Où trouverons-nous plus de charité envers les hommes; de plus saints exemples, un plus beau modèle de perfection; une autorité plus douce, plus insinuante, plus ferme; une plus grande condescendance pour les foibles, pour les pécheurs, jusqu'à s'en rendre l'avocat, l'intercesseur, la victime? C'est ce qu'il explique lui-même par ces aimables paroles : « Venez à moi, vous tous » qui êtes oppressés et affligés, et je vous soulagerai : ap- » prochez, et apprenez de moi que je suis doux et humble » de cœur; et vous trouverez le repos de vos âmes : car mon » joug est doux, et mon fardeau est léger[2] ». Il faut à l'homme un joug, une loi, une autorité, un commandement : autrement, emporté par ses passions, il s'échapperoit à lui-même. Tout ce qu'il y avoit à desirer, c'est de trouver un maître comme Jésus-Christ, qui sût adoucir la contrainte, et rendre le fardeau léger. Où trouverons-nous la consolation, l'encouragement, et les paroles de vie éternelle, si nous ne les trouvons pas dans sa bouche? Croyez-vous bien tout cela? C'est la première partie de cet examen.

Mais quand nous aurons dit : Oui, je le crois, je le reconnois avec cette *plénitude de la foi*[3], dont parle saint Paul; avec une *pleine et entière persuasion*[4] : saint Jean viendra nous dire, avec sa divine et incomparable douceur : « C'est » en cela que nous savons que nous le connaissons, si nous » gardons sa parole. Celui qui dit qu'il le connaît, et ne » garde pas sa parole, c'est un menteur, et la vérité n'est » pas en lui ». Et un peu après : *Celui qui dit qu'il demeure en lui, doit marcher comme il a marché*[5], et suivre ses exemples. Bien certainement, *il y en a qui le confessent de bouche, et qui le renoncent par leurs œuvres*[6]. Saint Paul l'a dit : et saint Jean a dit : *Mes petits enfants, aimons non de la bouche et de la langue, mais en œuvre et en vérité*[7]. Sommes-nous ou n'en sommes-nous pas de ceux-là? Qu'avons-nous à nous répondre à nous-mêmes là dessus? C'est la seconde

[1] Joan. VIII. 12. — [2] Matt. 28. 29. 30. — [3] Heb. X. 22. — [4] I. Thess. I. 5. — [5] I. Joan. II. 3. 4. 6. — [6] Tit. I. 16. — [7] I. Joan. III. 18.

partie, encore plus essentielle que la première, de l'examen que nous faisons.

Et la troisième, la plus importante de toutes : *Si notre cœur ne nous répond pas, et que nous marchions devant Dieu avec confiance*[1] : si nous tâchons de vivre, de sorte que nous soyons les enfants de la vérité, du moins que nous travaillions à le devenir, et que *nous en puissions persuader notre cœur en la présence de Dieu* : croyons-nous bien, que c'est là un don de Dieu, conformément à cette parole : *La paix soit donnée aux frères, et la charité avec la foi par Dieu le Père, et par Jésus-Christ notre Seigneur*[2], en sorte que nous n'avons point à nous en glorifier, mais plutôt à nous humilier jusqu'aux enfers; parce que nous n'y avons apporté du nôtre, à ce tel quel commencement de bonnes œuvres, que misère, pauvreté et corruption; et que si c'est se perdre que de s'écarter de la vertu, c'est se perdre encore beaucoup plus d'en présumer.

Après cela, il ne reste plus qu'à confesser nos péchés, non avec découragement et désespoir, mais avec une douce espérance : parce que le même saint Jean a dit, *Que si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés, et pour nous purifier de toute iniquité*[3]. Remarquez, *fidèle et juste* : non qu'il nous doive rien : mais à cause qu'il a tout promis en Jésus-Christ. En sorte que pour pouvoir espérer de lui notre rémission et notre grâce, il suffit de croire qu'il a envoyé Jésus-Christ, parce que bien constamment, il n'est envoyé que pour être par son sang *la propitiation de nos fautes*[4].

LXXe JOUR. Dieu Père et Fils. (Joan. XVII. 3. 5. 10. 21. 25.)

On ne peut quitter cette divine prière de notre Seigneur, ni le discours qui la précède, et qui en a, comme on a vu, fourni la matière. On lit et on relit ce discours, ce dernier adieu, cette prière de Jésus-Christ, et, pour ainsi dire, ses derniers vœux, toujours avec un nouveau goût, et une nouvelle consolation. Tous les secrets du ciel y sont révélés, et

[1] Joan. III. 21. 29. — [2] Ephes. VI. 23. — [3] I Joan. I. 9. — [4] Ib. II. 2.

de la manière du monde la plus insinuante et la plus touchante.

Quel est le grand secret du ciel, si ce n'est cette éternelle et impénétrable communication entre le Père, le Fils, et le Saint-Esprit? C'est là, dis-je, le secret du ciel, qui rend heureux ceux qui le voient, et qui n'avoit point encore été parfaitement révélé : mais Jésus-Christ nous le révèle ici d'une manière admirable.

Qui dit un Père, dit un Fils ; et qui dit un Fils, dit un égal dans la nature; et qui dit un égal dans une nature aussi parfaite que celle de Dieu, dit un égal en toute perfection : en sorte qu'il n'y puisse avoir de premier et de second, que par une sainte, parfaite et éternelle origine.

C'est ce que Jésus-Christ nous fait entendre, lorsqu'il demande à son Père, la claire manifestation de la gloire qu'il avoit en lui : APUD TE [1] : *Chez vous et dans votre sein, devant que le monde fût fait* [2]. Cette gloire qu'il avoit dans le sein de Dieu, ne pouvoit être que celle de Dieu même : laquelle, et cette gloire du Fils, étant toujours, et précédant tout ce qui a été fait, par conséquent n'a point été faite par conséquent elle est incréée, et la même que celle du Père. Cela est ainsi, et ne peut pas être autrement.

Le Fils égal à son Père, est pourtant en même temps son *envoyé*, à cause *qu'il sort de lui* [3]. Il en est sorti, pour venir au monde : voilà comme il est envoyé. Il quitte le monde pour y retourner : voilà comme il est envoyé. Il quitte le monde pour y retourner : voilà le terme de la mission : voilà tout ce qu'est Jésus-Christ en sa personne, parfaitement égal à Dieu qui l'envoie, puisqu'il est son propre Fils, Dieu ne voudroit point avoir un Fils qui seroit moindre que lui, et qui ne le valût pas. Pardonnez, Seigneur, ces expressions : ce sont des hommes qui parlent. Quand on dit : Dieu ne voudroit pas, c'est-à-dire, que ce seroit une chose indigne de lui, et qui par conséquent ne peut pas être. C'est pourquoi, en tout et partout, il traite d'égal avec son Père : *Tout ce qui est à vous, est à moi : tout ce qui est à moi, est à vous* [4] : cela

[1] Joan. I. 1. — [2] Ib. XVII. 5. — [3] Ib. XVI. 28. XVII. 8. — [4] Joan. XVI. 10.

ressent une égalité parfaite et des deux côtés : c'est plus que si l'on disoit qu'on est son égal : car c'est plus de traiter d'égal avec lui, que d'énoncer simplement cet égalité.

Mais voyons ce qu'est Jésus-Christ par rapport à nous. Il est, comme son Père, notre bonheur : *Connoître son Père et lui, c'est pour nous la vie éternelle*, c'est pourquoi il dit : *Celui qui m'aime, sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et je me manifesterai à lui* [1]. C'est là le grand effet de mon amour : c'est par là que je rends les hommes éternellement heureux. Et il ajoute : *Celui qui m'aime, gardera ma parole, et mon Père l'aimera : et nous viendrons à lui, et nous y ferons notre demeure* [2].

Nous viendrons, en société, mon Père et moi. Qui jamais a pu ainsi s'égaler à Dieu? *Nous viendrons*: car nous ne pouvons venir l'un sans l'autre : *Nous viendrons* : car ce n'est pas tout d'avoir le Père; il faut m'avoir aussi : *Nous viendrons*. Qui peut venir au dedans de l'homme, pour le remplir et le sanctifier intérieurement que Dieu même? *Nous viendrons en eux, et nous y demeurerons* : ils seront notre commun temple, notre commun sanctuaire : nous serons leur commune sanctification, leur commune félicité, leur commune vie. Que peut-il dire de plus clair, pour se mettre en égalité avec son Père? La meilleure manière de le dire, c'est de le montrer par les effets. O homme : que desirez-vous? d'avoir Dieu en vous. Et afin que vous l'ayez pleinement, mon Père et moi nous viendrons dans cet intérieur : si vous desirez de m'avoir en vous, en desirant d'y avoir Dieu : je suis donc Dieu.

C'est ainsi que les fidèles seront un : parce que tous ils auront en eux le Père et le Fils, et qu'ils en seront le temple : *Ils seront un*, dit Jésus-Christ, mais ils seront *un en nous* [3]. Nous serons le lien commun de leur unité : parce qu'étant mon Père et moi parfaitement un, toute unité doit venir de nous; et nous en sommes le lien comme le principe.

C'est la première partie du secret divin : l'unité parfaite

[1] Joan. XVII. 3. XIV. 21. — [2] Ib. 23. — [3] Ib. XVII. 21.

du Père et du Fils, aujourd'hui parfaitement révélée aux hommes : pour leur faire entendre combien leur union doit être sincère et parfaite à sa manière ; puisqu'elle a pour modèle et pour lien, l'unité absolument parfaite du Père et du Fils, et leur éternelle et inaltérable paix.

LXXIe Dieu Saint-Esprit. (Joan. XIV. 16. 17. 26.)

Venons maintenant au Saint-Esprit : *Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur, pour demeurer éternellement avec vous*[1]. *Un autre consolateur!* Un consolateur à la place de Jésus-Christ, s'il est de moindre vertu et de moindre dignité, afflige plutôt qu'il ne console. Ainsi un consolateur à la place de Jésus-Christ, ce n'est rien moins qu'un Dieu pour un Dieu. Et c'est pourquoi si le Fils vient en nous, et y demeure comme le Père, *le Saint-Esprit y demeure aussi, et y est*[2], comme le Père et le Fils. Il habite avec eux dans notre intérieur ; comme eux il le vivifie. Nous sommes son temple, comme nous le sommes du Père et du Fils. « Ne savez-vous pas, « dit saint Paul, » que vous êtes » le temple de Dieu, et que son Esprit habite en vous[3] ? Ne » savez-vous pas que vos membres sont le temple du Saint- » Esprit, qui habite en vous, et que vous n'êtes pas à vous- » mêmes[4] » ? Car un temple n'est pas à lui-même, mais au Dieu qui y habite. Celui-là donc qui demeure en nous et qui y est, selon l'expression de Jésus-Christ, comme le Père et le Fils, est Dieu comme eux : et si j'ose parler ainsi, il fait en nous acte de Dieu, quand il y habite et qu'il nous possède.

Il vous enseignera toute chose : et il vous fera ressouvenir de ce que je vous aurai dit[5] : Paroîtra-t-il aux yeux ? Parlera-t-il aux oreilles ? Non : c'est au dedans qu'il tient son école : il se fait entendre dans le fond. C'est aussi ce même fond où le Père parle, et où l'on apprend de lui à venir au Fils. Qui peut parler à ce fond, sinon celui qui le remplit, et qui y agit, pour le tourner où il veut, c'est-à-dire, Dieu ? Le Saint-Esprit est donc Dieu : et c'est encore un acte de Dieu que de

[1] Joan. XIV. 16. — [2] Ib. 17. — [3] I. Cor. III. 16. — [4] Ib. VI. 19. — [5] Joan. XIV. 26.

parler et se faire entendre au dedans le plus intime de l'homme.

J'ai beaucoup de choses à vous dire : mais vous ne les pouvez pas encore porter : mais l'esprit de vérité viendra, qui vous enseignera tout[1]. C'est à lui que sont réservées les vérités les plus hautes et les plus cachées : et il lui est réservé en même temps d'augmenter vos forces, pour vous en rendre capables. Qui le peut, si ce n'est un Dieu? Il est donc Dieu.

Et il vous annoncera les choses futures[2]. Il veut dire que c'est cet Esprit qui fait les prophètes; qui les inspire au dedans; qui leur découvre l'avenir : car il sait tout, et ce qui est même le plus réservé à Dieu. Il est vrai, dit le Fils de Dieu, qu'*il ne dit rien, que ce qu'il a ouï*[3] : mais il n'a pas ouï autrement que le Fils de Dieu : il a ouï ce qu'il a reçu par son éternelle procession, comme le Fils a ouï ce qu'il a reçu par son éternelle naissance.

Car il faut entendre que cet Esprit procède du Père, d'une manière aussi parfaite que le Fils. Le Fils procède par génération : et le Saint-Esprit, comment? Qui le pourra dire? Nul homme vivant : et je ne sais si les anges mêmes le peuvent. Ce que je sais, ce qui est certain par l'expression de Jésus-Christ, c'est que s'il n'est pas engendré comme le Fils, il est, par manière de parler, encore moins créé comme nous. *Il prendra du mien*[4], dit le Fils. Les créatures viennent de Dieu, mais elles ne prennent pas de Dieu : elles sont tirées du néant : mais le Saint-Esprit prend de Dieu comme le Fils, et il est également tiré de sa substance. C'est pourquoi on ne dit pas qu'il soit créé : à Dieu ne plaise : il y a un terme consacré : c'est qu'il procède du Père. Il est vrai que le Fils en procède aussi : et si sa procession a un caractère marqué, qui est celui de génération; c'est assez, pour lui égaler le Saint-Esprit, d'exclure tout terme qui marque création, et d'en choisir un pour lui, qui lui puisse être commun avec le Fils.

Si le Fils est engendré, pourquoi le Saint-Esprit ne l'est-il pas? Ne cherchons point les raisons de cette incompréhensible

[1] Joan. xvi. 12. 13. — [2] Ib. 13. — [3] Ib. 15. — [4] Ib. 14.

différence. Disons seulement : s'il y avoit plusieurs fils, plusieurs générations, le Fils seroit imparfait, la génération le seroit aussi. Tout ce qui est infini, tout ce qui est parfait, est unique ; et le Fils de Dieu est unique, à cause aussi qu'il est parfait. Sa génération épuise, si on peut ainsi parler de l'infini, toute la fécondité paternelle. Que reste-t-il donc au Saint-Esprit? quelque chose d'aussi parfait, quoique moins distinctement connu. Il n'en est pas moins parfait pour être moins distinctement connu ; puisqu'au contraire ce caractère ne sert qu'à mettre sa procession parmi les choses inconnues de Dieu, qui ne sont pas les moins parfaites. C'est assez de savoir qu'il est unique comme le Fils est unique : unique comme Saint-Esprit, de même que le Fils est unique comme Fils, et procédant aussi noblement, et aussi divinement que lui ; puisqu'il procède pour être mis en égalité avec lui-même.

C'est pourquoi, quand il paroît, on lui attribue un ouvrage égal à celui du Fils. C'est ce qu'on a remarqué sur ces paroles du Sauveur : *Quand il sera venu, il convaincra le monde sur le péché ; sur la justice et sur le jugement* [1] : ce qui n'est rien d'inférieur aux œuvres du Fils.

Si nous sommes soigneux de recueillir toutes les expressions du Fils de Dieu, nous y trouverons un langage qui emporte également entre ces divines personnes distinction et unité, origine et indépendance. Le Fils est au Père, le Père est au Fils ; chacun à différent titre, mais à titre égal. Le Saint-Esprit est au Fils, il est au Père par un titre pareil, et sans déroger à la perfection. Le Père l'envoie, le Fils l'envoie, il vient. C'est ce langage mystique de la Trinité, qui ne s'entend pleinement, qu'en conciliant l'unité et la distinction, dans une perfection égale. C'est par là que les expressions de Jésus-Christ, que nous avons vues, conviennent toutes : et c'est aussi pour les rassembler qu'il a dit en abrégé : *Baptisez au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit* [2]. Tout ce qu'il dit dans un long discours, se rapporte là. Ce qu'il dit là, réunit tout ce qu'il a dit dans son long discours.

Et pourquoi nous parle-t-il de ces hauts mystères ; si ce n'est

[1] Joan. XVI. 8. — [2] Matth. XXVIII. 19.

parce qu'il veut un jour nous les découvrir à nu? Avant que d'enseigner pleinement la vérité, les maîtres commencent par dire en gros à leurs disciples, ce qu'ils apprendront dans leur école. Jésus-Christ commence aussi par nous dire confusément ce qu'il nous montrera un jour très clairement dans sa gloire. Croyons donc, et nous verrons. Ne nous étonnons pas des difficultés; nous sommes encore dans les préludes de notre science : ne souhaitons pas de demeurer dans ces premiers éléments : desirons de voir, et en attendant contentons-nous de croire.

LXXIIe Jour. Effet secret de la prière de notre Seigneur : Jésus-Christ toujours exaucé : prédestination des saints.

C'est encore un autre mystère profond, que l'effet secret de la prière de notre Seigneur.

Voici un premier principe, que Jésus-Christ nous apprend en ressuscitant Lazare. *Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé : Je sais pour moi que nous m'exaucez toujours* [1]. Quoi qu'il puisse demander à Dieu, fût-ce la résurrection d'un mort de quatre jours, et déjà pourri, il est assuré de l'obtenir. Et pour montrer l'efficace de sa prière, il commence en remerciant d'avoir été écouté.

Il est vrai, que dans le jardin des Oliviers il fit cette prière : *Mon Père, si vous le voulez, si cela se peut, éloignez de moi ce calice : toutefois que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne* [2]. Mais ces paroles font voir, que sa demande n'étoit que conditionnelle : et pour montrer que s'il eût voulu la faire absolue, il eût été exaucé, il ne faut qu'entendre ce qu'il dit lui-même à saint Pierre, lorsqu'il entreprit de le défendre avec l'épée, et qu'il frappa un de ceux qui le venoient prendre : *Ne puis-je pas prier mon Père : et il m'enverroit plus de douze légions d'anges* [3]? Il savoit donc bien que s'il l'avoit demandé, il l'eût obtenu ; et que son Père auroit fait ce qu'il eût voulu. Il est donc toujours exaucé, quoi qu'il demande; fût-ce douze légions d'anges pour l'arracher des mains de ses ennemis; fût-ce comme on vient de dire, la ré-

[1] Joan. XI. 41. 42. — [2] Matt. XXII. 39. Luc. XXII. 42. — [3] Matth. XXVI. 53.

surrection d'un mort, dont le cadavre commenceroit à sentir mauvais.

Croyons-nous qu'il soit moins puissant, et moins écouté, lorsqu'il demande à son Père ce qui dépend de notre libre arbitre? Il ne le demanderoit pas, s'il ne savoit que cela même est au pouvoir de son Père, et qu'il n'en sera non plus refusé, que de tout le reste. Et c'est pourquoi lorsqu'il dit: *Simon, Simon, j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille pas* [1]; personne ne doute que sa prière n'ait eu son effet en son temps. Qui doutera donc, qu'elle ne l'ait dans tous les autres apôtres, pour qui il a dit: *Je vous prie qu'ils soient un en nous* [2]: et encore: *Je ne vous prie pas de les tirer du monde, mais de les préserver de tout mal* [3]: et en général, dans tous ceux pour qui il a dit avec une volonté si déterminée: *Mon Père, je veux que ceux que vous m'avez donnés, soient avec moi, et qu'ils voient ma gloire* [4]? Dira-t-on qu'aucun de ceux pour qui il a fait cette prière, dût périr, ou n'être pas avec lui, et ne voir pas sa gloire? On pourroit dire de même, que malgré toute la prière qu'il avoit faite pour saint Pierre, on pouvoit douter si sa foi ne défaudroit pas. Mais à Dieu ne plaise qu'un tel doute entre dans un cœur chrétien. Tous ceux pour qui il a demandé de certains effets, les auront: ils auront, dis-je, la foi, la persévérance dans le bien, et la parfaite délivrance du mal, si Jésus-Christ le demande. S'il avoit prié d'une certaine façon pour le monde, pour lequel il dit *qu'il ne prie pas* [5]; le monde ne seroit plus monde, et il se sanctifieroit. Tous ceux donc pour qui il a dit: *Sanctifiez-les en vérité* [6], seront sanctifiés en vérité.

Je ne nie pas la bonté dont il est touché pour tous les hommes, ni les moyens qu'il leur prépare pour leur salut éternel, dans sa providence générale. *Car il ne veut point que personne périsse, et il attend tous les pécheurs à repentance* [7]. Mais quelque grandes que soient les vues qu'il a sur tout le monde: il y a un certain regard particulier et de préférence, sur un nombre qui lui est connu. Tous ceux qu'il regarde ainsi, pleurent leurs péchés, et sont convertis dans leurs temps. C'est

[1] Luc. XXII. 31. 32. — [2] Joan. XVII. 11. 23. — [3] Ib. 15. — [4] Ib. 24. — [5] Ib. 9. — [6] Ib. 17. — [7] II. Pet. III. 9.

pourquoi lorsqu'il eut jeté sur saint Pierre ce favorable regard il fondit en larmes : et ce fut l'effet de la prière que Jésus-Christ avoit faite pour la stabilité de sa foi. Car il falloit premièrement la faire revivre et dans son temps l'affermir, pour durer jusqu'à la fin. Il en est de même de tous ceux que son Père lui a donnés d'une certaine façon ; et c'est de ceux-là qu'il a dit : « Tout ce que mon Père me donne, vient à moi ; et » je ne rejette pas celui qui y vient : parce que je suis venu » au monde, non pour faire ma volonté, mais pour faire la » volonté de mon Père : et la volonté de mon Père est que je » ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les » ressuscite au dernier jour [1] ».

Et pourquoi nous fait-il entrer dans ces sublimes vérités ? Est-ce pour nous troubler, pour nous alarmer, pour nous jeter dans le désespoir, et faire que l'on s'agite soi-même, en disant : Suis-je des élus, ou n'en suis-je pas ? Loin de nous une si funeste pensée, qui nous feroit pénétrer dans les secrets conseils de Dieu, fouiller pour ainsi parler jusque dans son sein, et sonder l'abîme profond de ces décrets éternels. Le dessein de notre Sauveur est, que contemplant ce regard secret qu'il jette sur ceux qu'il sait, et que son Père lui a donnés par un certain choix, et reconnoissant qu'il les sait conduire à leur salut éternel par des moyens qui ne manquent pas, nous apprenions, premièrement à les demander, à nous unir à sa prière ; à dire avec lui : *Préservez-nous de tout mal* [2] : ou, comme parle l'Église : *Ne permettez pas que nous soyons séparés de vous : si notre volonté veut échapper, ne le permettez pas* : tenez-la sous votre main, changez-la, et la ramenez à vous.

C'est donc la première chose que Jésus-Christ nous veut apprendre. Ce n'est point à nous à nous enquérir, ou à nous troubler du secret de la prédestination, mais à prier. Et afin de le faire comme il faut, une seconde chose qu'il nous veut apprendre, c'est de nous abandonner à sa bonté : non qu'il ne faille agir et travailler ; ou qu'il soit permis de se livrer, contre les ordres de Dieu, à la nonchalance, ou à des pensées té-

[1] Joan. VI. 37. 38. 39. — [2] Matt. VI. 13.

méraires : mais c'est qu'en agissant de tout notre cœur, il faut au dessus de tout nous abandonner à Dieu seul pour le temps et pour l'éternité.

Mon Sauveur! je m'y abandonne : je vous prie de me regarder de ce regard spécial, et que je ne sois pas du malheureux nombre de ceux que vous haïrez, et qui vous haïront. Cela est horrible à prononcer. Mon Dieu, délivrez-moi d'un si grand mal : je vous remets entre les mains ma liberté malade et chancelante, et ne veux mettre ma confiance qu'en vous.

L'homme superbe craint de rendre son salut trop incertain, s'il ne le tient en sa main ; mais il se trompe. Puis-je m'assurer sur moi-même? Mon Dieu! je sens que ma volonté m'échappe à chaque moment : et si vous vouliez me rendre le seul maître de mon sort, je refuserois un pouvoir si dangereux à ma foiblesse. Qu'on ne me dise donc pas, que cette doctrine de grâce et de préférence met les bonnes âmes au désespoir. Quoi? On pense me rassurer davantage, en me renvoyant à moi-même, et en me livrant à mon inconstance? Non, mon Dieu, je n'y consens pas. Je ne puis trouver d'assurance qu'en m'abandonnant à vous. Et j'y en trouve d'autant plus, que ceux à qui vous donnez cette confiance, de s'abandonner tout à fait à vous, reçoivent dans ce doux instinct la meilleur marque qu'on puisse avoir sur la terre de votre bonté. Augmentez donc en moi ce desir; et faites entrer par ce moyen, dans mon cœur cette bienheureuse espérance de me trouver à la fin parmi ce nombre choisi.

Ce ne sont, dit David, dit Salomon, *ce ne sont ni de bonnes armes, ni un bon cheval : ce n'est ni notre arc, ni notre épée, ni notre cuirasse, ni notre valeur, ni notre adresse, ni la force de nos mains, qni nous sauvent à un jour de bataille; mais la protection du Très-Haut* [1]. Quand j'aurai préparé mon cœur, il faut qu'il *dirige mes pas* [2]. Je ne suis pas plus puissant que les Rois dont *le cœur est entre ses mains, et il les tourne où il veut* [3]. Qu'il se rende le maître du mien! Qu'il m'aide de ce secours, qui me fait dire : *Aidez-moi, et je serai sauvé* [4]. Et en-

[1] Ps. XXXII. 16. 17. 18. 19. Ps. CXLVI. 10. 11. Prov. XXI. 31. — [2] Prov. XVI. 9. — [3] Ib. XXI. 1. — [4] Ps. CXVIII. 117.

core : *Guérissez-moi, et je serai guéri* [1] : et encore : *Convertissez-moi, et je serai converti ; car depuis que vous m'avez converti, j'ai fait pénitence, et depuis que vous m'avez touché, je me suis frappé le genou* [2], en signe de componction et de regret.

LXXIII[e] JOUR. S'unir à Jésus-Christ.

A la fin de ces réflexions, je prie tous ceux que j'ai tâché d'aider par tout ce discours, de s'élever au dessus, je ne dirai pas seulement de mes pensées, qui ne sont rien, mais de tout ce qui leur peut être présenté par le ministère de l'homme : et en écoutant uniquement ce que Dieu leur dira dans le cœur sur cette prière, de s'y unir avec foi. Car c'est là véritablement ce qui s'appelle prier par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, que de s'unir en esprit avec Jésus-Christ priant, et s'unir autant qu'on peut à tout l'effet de cette prière. Or, l'effet de cette prière c'est qu'étant unis à Jésus-Christ Dieu et homme, et par lui à Dieu son Père, nous nous unissions en eux avec tous les fidèles, et avec tous les hommes, pour n'être plus, autant qu'il est en nous, qu'une même âme et un même cœur. Pour accomplir cet ouvrage d'unité, nous ne devons plus nous regarder qu'en Jésus-Christ : et nous devons croire qu'il ne tombe pas sur nous la moindre lumière de la foi, la moindre étincelle de l'amour de Dieu, qu'elle ne soit tirée de l'amour immense que le Père éternel a pour son Fils ; à cause que ce même Fils notre Sauveur étant en nous, l'amour dont le Père l'aime s'étend aussi sur nous par une effusion de sa bonté : car c'est à quoi aboutit toute la prière de Jésus-Christ.

C'est en esprit que nous pouvons et devons conclure toutes les nôtres avec l'Eglise, *Par Jésus-Christ notre Seigneur :* PER DOMINUM NOSTRUM JESUM CHRISTUM. Car, n'ayant à demander à Dieu que les effets de son amour, nous les demandons véritablement par Jésus-Christ, si nous croyons, avec une ferme et vive foi, que nous sommes aimés de lui par une effusion de l'amour qu'il a pour son Fils. Et c'est là tout le

[1] *Jerem.* XVII. 14. — [2] Ib XXXI. 18. 19.

fondement de la piété et de la confiance chrétienne. C'en est, dis-je, tout le fondement, de croire que l'amour immense que le Père éternel a pour son Fils en tant que Dieu, lui fait aimer l'âme sainte qui lui est si étroitement et si substantiellement unie, aussi bien que le corps sacré et béni qu'elle aime, c'est-à-dire, son humanité tout entière : et l'amour qu'il a pour toute cette personne, qui est Jésus-Christ Dieu et homme, fait qu'il aime aussi tous les membres qui vivent en lui et de son Esprit vivifiant.

Croyons donc que comme Jésus-Christ est aimé par un amour gratuit, par un amour prévenant, l'âme sainte qui est unie au Verbe de Dieu, n'ayant rien fait qui lui attirât cette union admirable, mais cette union l'ayant prévenue ; nous sommes aimés de même par un amour prévenant et gratuit. En un mot, comme dit saint Augustin : *La même grâce qui a fait Jésus-Christ notre chef, a fait tous ses membres* [1]. Nous sommes faits chrétiens par une suite de la même grâce, qui a fait le Christ. Toutes les fois donc que nous disons : PER DOMINUM NOSTRUM JESUM CHRISTUM : *Par notre Seigneur Jésus-Christ*, et nous le devons dire, toutes les fois que nous prions, ou en effet, ou en intention, n'y ayant point d'autre nom par lequel nous devions être exaucés [2] : toutes les fois donc que nous le disons, nous devons croire et connoître que nous sommes sauvés par la grâce, uniquement par Jésus-Christ et par ses mérites : non que nous soyons sans mérite, mais à cause que tous nos mérites sont ses dons, et que celui de Jésus-Christ en fait tout le prix, parce que c'est le mérite d'un Dieu, et par conséquent infini.

C'est ainsi qu'il faut prier *par Jésus-Christ notre Seigneur* : et l'Eglise, qui le fait toujours, s'unit par là à tout effet de la divine prière que nous venons d'écouter. Si elle célèbre la grâce et la gloire des saints apôtres, qui sont les chefs du troupeau, elle reconnoît l'effet de la prière que Jésus-Christ a faite distinctement pour eux. Mais les saints, qui sont consommés dans la gloire, n'ont pas moins été compris dans la vue et dans l'intention de Jésus-Christ, encore qu'il ne les

[1] De Prædest. Sanct. n. 31 tom. x col. 810. — [2] Act IV. 12.

PRÉPARATION

A LA DERNIÈRE SEMAINE DU SAUVEUR.

LA DERNIÈRE SEMAINE DU SAUVEUR.

SERMONS OU DISCOURS DE NOTRE SEIGNEUR, DEPUIS LE DIMANCHE DES RAMEAUX JUSQU'A LA CÈNE.

LA CÈNE.

PREMIÈRE PARTIE.

CE QUI S'EST PASSÉ DANS LE CÉNACLE, ET AVANT QUE JÉSUS CHRIST SORTIT.

Pages.

SECONDE PARTIE.

SUITE DU DISCOURS DE NOTRE SEIGNEUR : CE QU'IL DIT DEPUIS SA SORTIE DE LA MAISON, JUSQU'A CE QU'IL MONTAT A LA MONTAGNE DES OLIVIERS.

FIN DE LA TABLE.

